Université de Strasbourg / Institut d'Etudes Politiques

Groupe de sociologie politique européenne

Construction d'une identité nationale biélorusse au prisme du système éducatif

Thèse pour obtenir le doctorat en science politique

présentée et soutenue par

Anna ZADORA

le 17 septembre 2010

Sous la direction de M. Yves DELOYE, professeur à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne

Jury :

M. Alain BLUM, directeur de recherches à l'Ecoles des Hautes Etudes en Sciences Sociales et à l'Institut National d'Etudes Démographiques
M. Dominique COLAS, professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris
M. Yves DELOYE, professeur à l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne
M. Didier GEORGAKAKIS, professeur à l'Université de Strasbourg

Remerciements.

Pour cette thèse, je tiens à remercier en premier lieu mon directeur de thèse, le Professeur Yves Déloye. Ce travail n'aurait pu voir le jour sans son soutien, sa confiance et ses exceptionnelles qualités académiques, pédagogiques et humaines.

Je remercie ensuite les historiens biélorusses Siargueï Panou, Pavel Loïka†, Ouladzimir Kochaleu pour leurs précieux conseils, ainsi que pour les documents qu'ils ont mis à ma disposition et qui ont contribué à la rédaction de ce projet.

Je remercie également tous les enseignants qui m'ont accueillie dans les établissements secondaires et qui m'ont permis de réaliser l'enquête auprès de leurs élèves. Je remercie les élèves du secondaire qui ont participé à mes recherches et qui ont fourni des réponses honnêtes, originales et personnelles, devenues la base empirique du volet sociologique de la recherche.

Enfin, je remercie mes collègues et amis Magali Boumaza, Philippe Hamann, Kévin Matz, Thierry Jamard, Daniel Esclein, Brigitte et Claude Cassou, Grégory Hû qui, par leurs réactions, leurs commentaires et leurs suggestions, ont concouru à la réalisation de ce travail.

Anna Zadora

Sommaire

REMERCIEMENTS.....2

SOMMAIRE 3

I. CHAPITRE INTRODUCTIF. 4

CHAPITRE II. 52

L'HISTOIRE DE L'HISTORIOGRAPHIE BIELORUSSE..... 52

CHAPITRE III. 154

LES « ECRIVAINS » DE L'HISTOIRE. 154

CHAPITRE IV. 186

ENSEIGNEMENT SCOLAIRE ET APPRENTISSAGE DE L'IDENTITE BIELORUSSE.....186

CHAPITRE V. 279

LA RECEPTION DU MESSAGE IDENTITAIRE ET HISTORIQUE A PARTIR DE QUELQUES CAS.....279

CONCLUSION GENERALE. 402

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE. 440

TABLES DES MATIERES 474

I. Chapitre introductif.

Avant de considérer la construction d'une identité nationale biélorusse, il est nécessaire de faire quelques remarques d'ordre linguistique et de préciser que les différents termes désignant « Беларусь » (Biélorussie, Bélarus) en français témoignent non seulement d'un phénomène linguistique, mais d'une évolution sociopolitique complexe et de l'actuel flou identitaire de ce pays. Nous pouvons évoquer la complexité historique de l'évolution du terme « Belarus », ainsi que les périodes où le nom même de « Biélorussie » a été interdit. La traduction en français de Biélorussie (Белоруссия)[1] se réfère à la version soviétique ou russo-impériale de la dénomination du pays auquel cette recherche est consacrée. Après l'indépendance de 1990 a été introduit un nom à connotation nationaliste se démarquant de la racine « russe » : Bélarus donnant l'adjectif bélarussien. Pourtant, le choix que nous avons fait en faveur de la traduction Biélorussie (biélorusse) n'est pas en rapport avec la connotation politique de ce terme qui le lie à la Russie. Ce choix est à mettre en lien avec un certain usage du terme et l'euphonie en français. Le terme « Biélorussie » est non seulement la version la plus répandue en français, mais elle traduit le genre féminin du nom de pays, car le masculin du Bélarus, outre sa sonorité étrange, transforme en masculin le nom du pays qui a été et reste de genre féminin en biélorusse[2].

En Biélorussie, l'identité a été jusqu'au milieu des années 2000 un objet relativement délaissé par les acteurs politiques et les sciences sociales. Au milieu des années 2000, la problématique identitaire a été mobilisée par le pouvoir en place à des fins de légitimation du système sociopolitique. Durant l'automne 2009, les recherches portant sur l'identité nationale ont été réalisées par deux institutions de recherches sociologiques indépendantes : le laboratoire « Novak[3] » basé à Minsk et l'Institut

[1] L'adjectif qui en dérive est « biélorusse ».

[2] Nous précisons également que pour la traduction des noms des personnes auxquelles nous nous référons, nous utilisons la langue d'usage de la personne, qui est le plus souvent la langue de ses publications. Nous avons traduit les ouvrages en conformité avec la langue d'édition, ce qui explique la présence de deux versions des noms des personnes et des villes : Grodno et Grodna, Maguilev et Moguilev, Loukachenka et Loukachenko, etc.

[3] Le laboratoire « Novak » a été créé en 1992 par Andreï Vardamatski, docteur en sociologie. Le laboratoire se spécialise dans les questions du marketing, les médias, les questions politiques et sociales. Le Laboratoire coopère avec l'Eurobaromètre, effectue des recherches pour le FMI, la Banque mondiale et les médias occidentaux, ce qui lui garantit une protection contre les assauts du pouvoir biélorusse.

biélorusse pour les études stratégiques basé[4] à Vilnius. L'analyse de certains résultats de ces recherches nous permettra de présenter le cadre général de la construction identitaire en Biélorussie. Nous nous référons à ces recherches, car leurs conclusions et les réflexions que notre recherche personnelle nous a inspirées se font largement écho. Nous n'avons toutefois ni le même questionnaire, ni le même échantillon, ni les mêmes moyens, pourtant nous pouvons dire que les conclusions auxquelles nous sommes arrivée au terme de notre recherche que avons effectuée seule avec des moyens très réduits en quelques années, sont largement confirmées par les recherches menées par de solides instituts de sociologie.

Dans le cadre de leur enquête réalisée en octobre 2009, la question posée par les sociologues était : « Qui êtes-vous ? ». Les personnes interrogées étaient invitées à s'identifier selon une échelle représentant différentes catégories. Nous citons les réponses se rapportant au degré maximal d'identification.

« Qui êtes – vous ? »

Tableau 1

Indentification des Biélorusses. Recherches sociologiques, octobre 2009.

65,3% être humain	54,3% habitant de Biélorussie	48,7% Biélorusse	37,2% slave	50,8% citoyen de Biélorussie	38,5 « touteichyi » (un local, une personne d'ici)	12,8% homme soviétique

Source : Беларуская ідэнтычнасць. Вынікі даследаванняу БІСС і Лабараторыі Новак, кастрычнік 2009 (Résultats des enquêtes sociologiques sur l'identité des Biélorusses effectuées en octobre 2009 par l'Institut biélorusse pour les études stratégiques et le Laboratoire de sociologie Novak), site de l'Institut biélorusse pour les études stratégiques http://www.belinstitute.eu/index.php?option=com_content&view=article&id=576%3A2010-02-10-17-27-57&catid=42%3A2010-02-05-15-52-03&Itemid=35&lang=ru

Ce tableau nous apprend que la perception de l'identité reste floue, et l'identification nationale n'est pas prégnante pour les Biélorusses. La lecture des résultats laisserait supposer une séparation entre l'identification ethnique sous-entendant un lien fort avec la nation « être Biélorusse » et l'identification civile, formelle, privée de contenu « habitant ou citoyen de Biélorussie ». Cette deuxième identification « vide » peut découler de la propagande officielle prônant une identité floue et construite sur des référents incertains et contradictoires. Les Biélorusses s'identifient

[4] L'Institut biélorusse pour les études stratégiques a été créé en octobre 2006 à Vilnius par des experts biélorusses indépendants reconnus (politologues, sociologues, économistes). La création de ce centre à Vilnius a été une mesure de protection contre les assauts du pouvoir biélorusse.

avec le voisinage et l'entourage immédiat. Ils se voient comme « touteichyia », en s'identifiant avec la les habitants de la localité, ce que nous développerons par la suite. « Touteichyia » signifie « les gens du pays, les gens d'ici » et fait référence à une pièce de théâtre du poète national biélorusse Yanka Koupala écrite au début du XXème siècle qui soulève la question de l'identification des Biélorusses qui sont situés entre les Russes et les Polonais et sont considérés par ces deux peuples comme les Russes polonisés et les polonais russifiés respectivement. Les Biélorusses eux-mêmes sans savoir qui ils sont, disent qu'ils sont « Touteichyia ». Les Biélorusses adhèrent aussi à des communautés abstraites comme les Slaves. Le référent soviétique n'est pas complètement évincé, même 20 ans après la disparition de l'U.R.S.S.

La source historique de l'Etat biélorusse la plus évoquée (39,8 %) est le Grand Duché de Lituanie, ce qui marque, selon nous, l'influence de la période nationaliste de la perestroïka qui a articulé le G.D.L. en tant que référent majeur de l'histoire biélorusse. Ce référent « nationaliste » est également repris « à contrecœur » sans adhésion et avec une interprétation biaisée par le pouvoir officiel. Les résultats du travail de la construction identitaire mené par le pouvoir politique se répercutent sur les symboles nationaux dont les plus évoqués sont le drapeau et les armoiries actuels (72,6 %). Le drapeau et les armoiries nationalistes[5] sont totalement bannis du discours officiel et ne sont évoqués que par 7,7 % des personnes interrogées.

Ceux qui ont participé à l'enquête sont conscients de l'importance de la composante affective pour une identification effective, ce que montrent les réponses à la question : « Pour vous, un Biélorusse, c'est qui ? »

Tableau 2

Indentification des Biélorusses. Recherches sociologiques, octobre 2009.

41,3% Celui qui a été éduqué par la culture biélorusse et qui la considère comme la sienne	34,1% Celui dont les parents sont Biélorusses	33,9% Celui qui aime la Biélorussie	11,2% Celui qui a la citoyenneté biélorusse	4,4% Celui qui parle biélorusse

Source : Résultats des enquêtes sociologiques sur l'identité des Biélorusses effectuées en octobre 2009 par l'Institut biélorusse pour les études stratégiques et le Laboratoire de sociologie Novak.

L'usage passif de la langue qui domine en Biélorussie se voit à travers le pourcentage très modeste (4,4 %) de ceux qui lient l'identité et la langue, car la langue d'usage est le russe pour 74,4 % et le biélorusse pour seulement 5,8 %, alors que 87 %

[5] Tous les drapeaux et toutes les armoiries de la Biélorussie qui ont changé au cours du XXème siècle sont reproduits dans l'annexe № 11.

des personnes interrogées ont répondu « Biélorusse » à la question : « quelle est votre nationalité ? » La majorité des Biélorusses ne voient pas dans la langue un instrument d'identification avec la nation. En effet, cela résulte de la contradiction qui existe entre un sentiment de valorisation de la langue biélorusse et la réalité où cette langue est peu parlée.

La dissonance entre la forme et le contenu de l'identification est visible à travers le rôle de la langue qui est considérée « comme une valeur qu'il est important de sauvegarder » pour 45,6 % et comme un symbole de la nation pour 35,9 % des personnes interrogées, mais la connaissance de la langue reste largement passive. Nous reviendrons sur l'écart entre la forme et le contenu de l'identification qui revêt une grande importance dans le contexte biélorusse.

La réponse majoritaire à la question : « Pourquoi n'utilisez-vous pas la langue biélorusse dans la vie courante? » est l'item suivant : « Je fais comme les autres, personne dans mon entourage ne l'utilise» (49,8 % des réponses). Ceci confirme l'importance de l'entourage et du voisinage pour l'identification des individus dans la Biélorussie contemporaine.

Les quelques références aux résultats des enquêtes portant sur les questions identitaires appuient l'argumentation, selon laquelle la Biélorussie est encore une nation « en chantier » avec une identité floue, d'ailleurs, nos enquêtes menées auprès des élèves de certains établissements scolaires où nous avons pu accéder le montrent également.

Section 1. Identité et nation : une multitude de concepts et de réalisations pratiques.

La difficulté d'analyse des questions identitaires et nationales relève aussi de la multitude d'interprétations théoriques accordées au terme d'identité par les chercheurs. Claude Dubar a comparé l'identité à un « mot valise » sur lequel chacun projette ses croyances, ses humeurs et ses positions[6] ». Qui plus est, des historiens, des politistes, mais aussi des sociologues, des anthropologues, des ethnologues travaillent sur ces concepts et en fournissent une interprétation qui leur est propre. Le terme d'identité nationale est un terme largement utilisé dans toute discussion touchant à l'Etat et à la

[6] DUBAR, Claude, *La crise des identités*, Paris, PUF, 2000, p. 7.

nation ou des entités plus larges comme l'Europe. Outre la latitude sémantique du terme, la problématique nationale a également subi une évolution complexe, tant sous la plume des chercheurs, que par les usages politiques dont il fait l'objet au cours du XXème siècle. La pluralité de définitions, souvent sous-tendues par des impératifs idéologiques, jette un flou sur les concepts théoriques, et ceci d'autant plus que les approches méthodologiques divergent.

La définition de l'identité est largement tributaire de la mobilisation des marqueurs identitaires et d'investissement de sens engendrés par les élites. La définition d'une identité nationale découle d'un travail sur les représentations effectué par les élites. Nous verrons au fil de notre recherche que le travail minutieux et quotidien de construction et d'entretien d'une vision de la nation, déployé par les autorités politiques biélorusses est responsable de la propagation et de l'acceptation d'un modèle contradictoire de l'identité nationale. Pourtant, nous sommes amenée à reconnaître que l'efficacité sociale des stratégies identitaires déployées par les élites ne peut pas être définie d'une manière univoque. Cette efficacité est fonction du contexte social et des trajectoires biographiques des acteurs sociaux. Nous verrons à travers notre analyse qu'il ne suffit pas de produire un récit identitaire et de le véhiculer pour garantir l'adhésion à un projet identitaire. En d'autres termes, il ne suffit pas de rédiger un manuel d'histoire présentant une conception de l'identité nationale, pour que la jeune génération assimile cette vision de l'identité. Il est incontestable que l'analyse du processus social et culturel de construction identitaire nous conduit à nous concentrer sur les stratégies déployées à l'intérieur du groupe, mais nous ne devons pas négliger l'aspect interactif de ce phénomène. Les auteurs s'accordent pour admettre qu'une identité, qu'elle soit personnelle ou nationale, est façonnée en interaction, en opposition structurelle à un « autrui » souvent différent. En mobilisant la théorie de Norbert Elias sur la construction de l'Etat moderne, nous pouvons avancer l'idée que parmi les deux vecteurs phares de cette construction étatique distingués par l'auteur, à savoir, le monopole fiscal et militaire, c'est l'unification militaire qui fait référence au besoin d'un « autre » différent, d'un ennemi extérieur pour délimiter les frontières et les bases de l'unification intérieure. En faisant un parallèle avec la construction de l'identité européenne, il est possible d'attribuer une partie de ses difficultés au fait que l'Europe ne se pense pas en tant que puissance militaire et qu'elle ne se construit pas en opposition avec un « ennemi ». La dimension relationnelle apparaissant avec la

recherche d'ennemis extérieurs devra être prise en considération dans notre analyse de la construction identitaire, surtout si nous tenons compte du fait qu'en Biélorussie, les « ennemis » extérieurs et intérieurs sont clairement définis.

Les deux concepts-clés de la recherche - l'identité et la nation - sont utilisés ainsi pour analyser et décrire des phénomènes complexes qui ne font pas l'unanimité parmi les théoriciens, les praticiens de la politique et l'opinion publique.

Pour aborder le phénomène de l'identité, il peut être intéressant d'analyser la signification accordée à ce terme par un dictionnaire classique de langue française, *Le Petit Larousse* par exemple. La définition proposée par ce dernier : «Rapport que présentent entre eux deux ou plusieurs êtres ou choses qui ont une similitude parfaite[7]» insiste sur le caractère identique, « le même » de deux objets, ce qui nous donne d'emblée quelques pistes de réflexion. Nous devons nous pencher sur un phénomène qu'il faut considérer dans une perspective relationnelle sur laquelle de nombreux chercheurs s'accordent[8]. La recherche de similitude, le sentiment de rattachement d'un individu à des groupes sociaux nous mène devant un phénomène qui peut être considéré comme une conscience et un processus. Ceci justifie le titre et l'objet de la recherche, consacrée à la construction de la *conscience identitaire* dans le cadre national biélorusse. L'article du *Dictionnaire de sociologie* sur l'identité rédigé par Pierre Ansart confirme cette dimension relationnelle de la définition de l'identité : « l'identité désigne ce dans quoi je me reconnais et dans quoi les autres me reconnaissent. L'identité est toujours attachée à des signes par lesquels elle s'affiche, de sorte qu'elle est à la fois affirmation d'une ressemblance entre les membres du groupe identitaire et la différence avec les autres[9] ».

L'identité ne peut pas être considérée comme une qualité intrinsèque, ni comme une définition stable d'un phénomène précis et homogène, mais comme un processus dynamique. Notre hypothèse est que la nation est un résultat d'un processus social de construction identitaire, et en cela soumis à des variations importantes. Nous mettrons

[7] *Le Petit Larousse illustré 2010*, Paris, Larousse, 2009, p. 517.
[8] WODACK, Ruth (ed.), *The Discursive Construction of National Identity*, Edinburgh University Press, 1999, p. 11.
[9] AKOUN, André et ANSART, Pierre (dirs.), « Identification », in *Dictionnaire de sociologie, Paris, Le Robert, Seuil*, 1999, p. 264.

donc en évidence l'aspect dynamique de ce processus, de cet « être en évolution[10] » souligné par plusieurs auteurs tels que M. Mauss, D. Fabre[11], A-M. Thiesse[12]…

Cette approche nous amène à considérer les stratégies identitaires engagées par les acteurs principaux dans le dessein de définir la communauté nationale, d'instaurer un contrôle sur la production de l'imaginaire national et sa traduction dans les récits, les mythes et les symboles.

Ainsi, l'identité est-elle toujours plurielle et multiple, car les groupes auxquels l'individu se rapporte sont nombreux d'où la multiplicité de catégories dans lesquelles l'identité se décline : identité familiale, professionnelle, religieuse, sociale, nationale, etc. Dans cette optique, l'identité personnelle nous intéresse en tant qu'un ensemble de caractéristiques permettant à l'individu de demeurer identique à soi-même, permettant de le reconnaître et assurant l'équilibre de la personne[13]. Pour un individu, comme pour un groupe, l'identité est un cadre stabilisateur majeur indispensable pour son fonctionnement, son unité et sa pérennité. Comme le souligne Pierre Ansart, en définissant le processus social d'identification : « l'identification est un processus qui favorise l'unité d'un groupe et entraîne les sujets à se conformer aux valeurs communes[14] ». Gérard Noiriel définit l'identification comme « un processus émergeant des interactions sociales et des pratiques collectives ». Progressivement, l'identification est devenue « une affaire d'Etat, un travail réalisé par les institutions publiques[15] ». La nation constitue la principale communauté d'appartenance pour des millions d'individus, mais « repartis sur un vaste territoire, la plupart d'entre eux ne se connaissent pas[16] », ce qui implique la nécessité de recourir à des techniques d'identification « à distance[17] », monopolisées par le pouvoir public.

Le pouvoir politique tend à mettre en place des politiques visant à créer et à promouvoir une identité nationale, car l'identité devient un important instrument permettant de tracer les frontières de la communauté, de la délimiter par rapport aux « autres », de tisser des liens sociaux, de produire un sentiment de communauté et de

[10] MAUSS, Marcel, *Œuvres, tome 3*, Paris, Minuit, 1969, p. 584.
[11] FABRE, Daniel, *L'Europe entre cultures et nations*, Paris, MSH, 1996, p. 108.
[12] THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales. L'Europe XVIII*^{ème}*-XX*^{ème} *siècles*, Paris, Seuil, 1999, p. 14.
[13] DUBAR, Claude, *Socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 1991, p. 46.
[14] AKOUN, André et ANSART, Pierre (dirs.), « Identification », in *Dictionnaire de sociologie, Paris, Le Robert, Seuil*, 1999, p. 263.
[15] NOIRIEL Gérard (éd.), *L'identification. Genèse d'un travail d'Etat*, Paris, Belin, 2007, p.78.
[16] Ibid., p. 58.
[17] Ibid., p. 5.

loyauté, de répandre des valeurs, des symboles et des traditions communs. La politique identitaire est importante non seulement en raison de son rôle stabilisateur, mais surtout en raison de son rôle légitimateur de l'unité nationale et de l'Etat. Cet aspect revêt une importance particulière pour les cas où la construction stato-nationale est récente après un changement politique, une sécession, une indépendance ou bien lorsque cette construction comporte des particularités. L'identité nationale est un élément extrêmement important pour la Biélorussie qui se reconstruit après la période soviétique et dont le régime politique se distingue du modèle européen. Les libertés individuelles sont ouvertement bafouées dans ce pays exclu de toute dynamique européenne, le dernier à ne pas faire partie du Conseil de l'Europe. Pour toutes les raisons évoquées, en Biélorussie, l'identité est instrumentalisée comme un moyen de légitimation du modèle sociopolitique particulier.

Il existe, et nous essaierons de le prouver, un lien entre les différentes identités d'une même personne. E. Kedourie écrivait « une bonne personne est une personne autonome », et une des voies de réalisation de cette autonomie est l'autodétermination personnelle qui devient aux yeux de l'auteur « le bien politique suprême[18] ». D. Miller soulignait également que l'identité nationale est « une source active de l'identité personnelle[19] ». En transposant l'idée de l'importance de l'autodétermination et de la conscience de soi du niveau personnel à la nation, nous nous référons à Max Weber qui a défini cette conscience de soi comme caractéristique essentielle de la nation, ce qui la distingue des autres groupes ou communautés[20].

1§. Les questions identitaires et nationales : entre oubli et essor.

Pendant longtemps, la question de l'identité et de l'histoire nationale n'avait qu'une place modeste dans le répertoire des questions traitées par les pères-fondateurs de la sociologie, malgré l'intérêt et l'enjeu qu'elle présente. Un des auteurs incontournables des questions nationales, B. Anderson affirme qu'«à la différence des autres *ismes* le nationalisme n'a pas engendré « ses » grands penseurs[21]». Ce n'est qu'à partir des années 1950-1970, qu'un nombre important de théories consacrées à cette problématique a vu le jour, prioritairement dans les pays anglo-saxons. Pourtant, les événements du XXème siècle, comme la décolonisation, l'écroulement de l'empire

[18] KEDOURIE, Elie, *Nationalism*, London, Hutchinson, 1960, p. 29.
[19] MILLER, David, *Citizenship and National Identity*, Oxford, Blackwell, 2000, p. 27, 31.
[20] HUTCHINSON, John, SMITH, Anthony, *Nationalism*, Oxford University Press, 1994, p. 16.
[21] ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, 1996, (Ière édition 1983), p. 18.

soviétique et le démantèlement de l'ex-Yougoslavie ont marqué un « retour des nations ». Les phénomènes de migration, les conflits, les luttes et les revendications ethniques, les phénomènes qualifiés de « terrorisme » ont accentué la charge politique des phénomènes identitaires et leur importance. Ces transformations ont révélé aux sociologues « l'urgence et la prégnance d'un enjeu qu'ils dédaignaient, tout comme le caractère incomplet et insatisfaisant des paradigmes à leur disposition[22] ». Pour cette raison, les concepts de nation et d'identité connaissent depuis le début des années 1980 un net regain d'intérêt chez les chercheurs.

Il est incontestable qu'à l'heure actuelle, la problématique de l'identité et de la nation préoccupe les chercheurs de différentes aires géographiques. Le terme d'identité, employé à propos de crises, de conflits et de questions migratoires fleurit abondamment dans les écrits et les commentaires oraux des hommes politiques et des chercheurs en science politique. L'identité est devenue un sujet d'actualité et une source de controverses en raison de ses usages politiques. L'exemple français de la création d'un Ministère chargé de l'identité nationale en 2007, le grand débat ouvert en 2009 sur la question identitaire et les protestations que ce débat a suscitées, témoignent de la difficulté de cerner l'identité nationale et de l'importance de cet objet politisé et mal identifié. La difficulté de définition de l'identité nationale repose, entre autres, sur son caractère tranchant et double, car la nation est une notion se rapportant à un groupe et l'identité est un attribut, une action, une prise de position relevant de la sphère privée. Les enjeux politiques inhérents à l'identité nationale, ainsi que ses usages politiques dans le but de légitimer certaines prises de positions, compliquent la tâche d'une analyse sinon neutre, au moins dépouillée de la conjoncture politique.

De nos jours, les questions nationales, les questions identitaires et le problème de l'écriture du passé, qui est la référence majeure de la construction nationale, sont des sujets d'actualité.

Une des illustrations du retour des nations au cours de XXème siècle est l'éclatement du monolithe imaginaire de la nation soviétique qui a cédé la place aux nationalismes et qui traduit la recherche qu'ont ces régimes à se défaire de l'emprise de Moscou et à réclamer une histoire indépendante. L'internationalisme prôné par les communistes soviétiques et leurs tentatives d'étouffer toute démarcation nationale n'ont pas abouti, comme le souligne Dominique Colas : « l'histoire du communisme est une

[22] BIRNBAUM, Pierre (dir.), *Sociologies des nationalismes*, Paris, PUF, 1997, p. 1-2.

histoire des résistances au communisme[23] », ce que la force et l'ampleur des contestations nationalistes des années 1980-1990 prouvent. Les Républiques de l'Asie centrale ont revendiqué leur « turcité[24] ». Le Turkménistan commémore officiellement la victoire des Turkmènes en 1879 contre la Russie tsariste à Gok-Tepe et veut construire un musée sur le site de la bataille[25]. Les pays baltes ont pu dévoiler la vérité sur les modes de leur annexion à l'U.R.S.S. et sur le régime soviétique, qualifié « d'occupation soviétique[26] ». La capitale lettone a construit un Musée de l'occupation de 1940-1991 où le pouvoir soviétique de 1940 jusqu'à 1991, hormis la période de l'occupation nazie durant la Seconde Guerre mondiale, est qualifié d'occupation sans ambiguïté. Même les Républiques slaves, les plus proches de la Russie du point de vue ethnique et historique, l'Ukraine et la Biélorussie, ont commencé à prendre leurs distances par rapport à Moscou. La réécriture de l'histoire de toutes les républiques postsoviétiques comporte des caractéristiques communes. Tous les nouveaux Etats ont commencé à remanier leurs histoires en cherchant ou en créant l'histoire et la langue la plus ancienne et la plus glorieuse possible, en mettant un accent sur l'étendue du territoire historique du peuple, en fabriquant un « siècle d'or » et ses héros. A ce propos, Henry Rousso écrivait : « la période communiste se trouve ainsi fréquemment abordée en termes d'invasion, d'occupation ou de colonisation, actes perpétués par autant d'assassins de la nation[27] ». Pour les histoires des républiques naissantes, la Russie a joué le rôle de « l'autre » dont une identité a besoin pour s'affirmer, elle est également devenue l'ennemi et l'adversaire « commode » à qui on pouvait attribuer toutes les erreurs et tous les échecs. Dans tous les pays postsoviétiques, tout contact avec la Russie et les Russes au cours de l'histoire a été décrit comme une catastrophe, les Russes ont été qualifiés d'envahisseurs, tous les partages territoriaux, qu'il s'agisse d'unions ou d'annexions, étaient décrits en termes extrêmement négatifs. Les éléments positifs apportés par l'annexion au sein de l'Empire russe ou de l'U.R.S.S. (modernisation administrative, accès à l'infrastructure de l'économie d'un grand

[23] COLAS, Dominique (dir.), *L'Europe post-communiste*, Paris, PUF, 2002, p. 39.
[24] UHRES, Johann, « Ethnogenèse et turcité. Conception de l'origine dans les manuels scolaires des Républiques centrasiatiques turcophones », *Cahier d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turc-iranien*, № 31, janvier-juin 2001, p. 57.
[25] AKBARZADEH, Shahram, «National identity and political legitimacy in Turkmenistan», *Nationalities Papers*, Vol. 27, No. 2, 1999, p. 273.
[26] AHONEN, Sirkka, « Programmes postcommunistes d'enseignement de l'histoire : les cas d'Estonie et de l'Allemagne de l'Est », in *Détournements de l'histoire*, Symposium « Face aux détournements de l'histoire », Oslo, 28-30 juin 1999, Strasbourg, éd. du Conseil de l'Europe, 2000, p. 71.
[27] ROUSSO, Henry (dir.), *Stalinisme et nazisme : histoire et mémoire comparées*, Bruxelles, éd. Complex, 1999, p. 210.

empire) ont été passés sous silence. D'après le rapport des chercheurs russes qui ont étudié les manuels scolaires d'histoire des pays postsoviétiques[28], la Biélorussie est la seule à ne pas décrire les relations avec les Russes et la période soviétique en termes négatifs. La Biélorussie est donc l'unique pays de l'ex-U.R.S.S. qui a connu un tournant dans l'historiographie au milieu des années 1990. Si le récit historique de la Biélorussie au moment de la perestroïka s'est constitué par opposition au récit soviétique et russo-impérial, le milieu des années 1990 a marqué un retour à une lecture loyale de l'histoire soviétique et des liens avec les Russes.

Afin d'analyser la construction de l'identité nationale à partir de l'exemple biélorusse, nous allons convoquer les paradigmes proposés par les auteurs qui ont traité les problèmes de définition de l'identité nationale. Le recours aux écrits des sociologues nous fournira un socle conceptuel élargi, permettant de cerner le phénomène de l'identité nationale. La référence et la comparaison des paradigmes existants a ainsi un objectif double, celui de permettre le rassemblement des informations empiriques pertinentes sur notre objet d'étude, et dans le même temps, de fournir des éclaircissements théoriques sur les concepts mobilisés, comme la nation, l'identité nationale, la construction et la transmission d'une identité. L'élaboration de l'appareil intellectuel nécessaire à l'analyse de la construction d'une identité nationale s'élabore ou se transforme parallèlement à l'évolution du phénomène social lui-même. Il faut ajouter également que les instruments conceptuels d'analyse de l'identité et surtout de la nation ont été élaborés dans un cadre socio-temporel différent du cadre biélorusse actuel, ainsi le nationalisme, selon E. Kedourie, a été inventé en Europe du XIXème siècle[29], ce qui ne permet pas d'appliquer facilement ces concepts à l'analyse de l'identité nationale biélorusse actuelle. Nous serons amenée à effectuer une lecture contextuelle des définitions du concept de nation.

2§. De différentes approches des questionnements nationaux et identitaires.

Quelques précisions sur l'état actuel des débats autour de la nation et de son identité nous semblent indispensables afin de mieux en cerner les contours et les limites

[28] Доклад *Освещение общей истории России и народов постсоветских стран в школьных учебниках истории новых независимых государств* (Rapport *La présentation de l'histoire commune de la Russie et des peuples des pays postsoviétiques dans les manuels scolaires d'histoire des nouveaux Etats indépendants)*, 1er décembre 2009, site du « Laboratoire national de la politique extérieure » http://www.nlvp.ru/reports/doclad_hist_02_light.pdf.
[29] KEDOURIE, Elie, *Nationalism…*op. cit., p. 9.

des paradigmes mobilisés dans cette thèse. Notre objectif est moins de faire un catalogue critique des théories, que d'en extraire les outils conceptuels pouvant être utilisés dans le cadre de notre argumentation.

Le paradigme primordialiste peut nous intéresser par son accent particulier mis sur le lien intrinsèque entre l'ethnicité et le lien de parenté, l'ethnicité et le territoire[30]. Sans définir les nations comme des organismes vivants ou naturels, ni les considérer comme des familles par extension, nous pouvons néanmoins retenir les questionnements induits par cette approche sur les liens qui existent entre ethnicité et territoire et les puissants sentiments d'appartenance qu'ils engendrent. Ce paradigme nous permettra d'étudier les modalités de production d'un sentiment d'appartenance à une communauté en transposant les liens de parenté à des communautés plus larges, dont fait partie la nation. Le rôle de la famille en tant qu'acteur de construction identitaire, complémentaire ou concurrent aux institutions étatiques sera également au cœur de notre étude. Les réflexions sur les sentiments d'appartenance induits par des liens primordiaux revêtent une importance spécifique pour le cas biélorusse où l'identité a souvent été produite par une identification immédiate avec la famille, avec l'entourage, avec les habitants d'une localité. Les Biélorusses se définissent souvent en termes de « touteichyiai » - des gens d'ici, phénomène sur lequel nous reviendrons à plusieurs reprises. Le sentiment d'appartenance engendré par la terre de la communauté est doté d'une importance particulière pour la nation biélorusse qui est une nation paysanne. En étudiant l'origine du sentiment de croyance en une communauté, M. Weber note que celui-ci peut provenir des similitudes de l'habitus extérieur, de l'adaptation aux conditions extérieures et de l'imitation d'un groupe de voisinage. La croyance subjective dans la communauté se produit dans le cadre d'un voisinage local où les gens sont liés à une façon d'agir commune[31], car le partage de coutumes semblables produit une communalisation des relations sociales, donc une croyance subjective d'appartenir à une même communauté. Ces postulats ont une importance non négligeable pour l'étude de l'identité biélorusse. La pression des conditions extérieures et l'adaptabilité des Biélorusses sont des éléments fondamentaux pour la construction de l'identité nationale biélorusse. L'imitation d'un groupe de voisinage peut expliquer la prégnance des liens « primaires » de l'identification avec l'entourage proche pour les Biélorusses.

[30] SMITH, Anthony, *Nationalism and Modernism*, Oxford, New York, Routledge, 1998, p. 222.
[31] WEBER, Max, *Economie et société*, tome 2, Paris, Plon, 1995 (1ère édition allemande 1922), p. 124.

Le paradigme pérennialiste qui tend à « extraire » les nations des liens ethniques fondamentaux plutôt que du processus de modernisation, les considère dans une perspective de longue durée et leur attribue un rôle spécifique dans le développement historique. Ce paradigme peut contribuer à la compréhension des fonctions qu'ont la langue et les liens ethniques, à l'appréhension du pouvoir que revêtent les mythes dans la construction et le fonctionnement de la nation.

L'ethno-symbolisme qui s'articule autour de l'héritage symbolique des nations, nous intéresse dans la mesure où il dévoile les modalités de réinterprétation des symboles, des mythes, des mémoires, des ethnohistoires par les nations se retrouvant devant les problèmes de modernisation. Le rôle des symboles et des mythes nous aide à comprendre l'apparition d'un sentiment d'attachement à la nation. Nous mobilisons le paradigme ethno-symbolique et le rôle primordial accordé à la mémoire historique, car nous considérons la mise en place du lien avec la nation au prisme de l'histoire et de la mémoire historique. Cette approche se révèle fructueuse pour notre recherche, car elle nous amène à nous interroger sur un répertoire symbolique mobilisé pour façonner et entretenir une conscience collective et un sentiment d'appartenance.

Le point de vue des modernistes essaie de « dériver » les nations et les nationalismes du processus de modernisation, en s'attachant aux modalités de mobilisation et d'unification des populations par les élites dans la dynamique modernisatrice. Le paradigme moderniste insiste particulièrement sur le rôle des réseaux discursifs de communication, des activités ritualisées et des symboles dans la création des communautés nationales. Selon les modernistes, les nations sont construites par les pratiques discursives, ce qui présuppose qu'elles sont produites, peuvent être reproduites, transformées ou détruites[32]. Les nations constituent le premier lien de solidarité politique entre leurs membres ; les autres liens, qu'ils soient régionaux, familiaux, religieux ou culturels lui sont subordonnés. Les citoyens, au premier rang desquels les élites, construisent la nation à travers un nombre variable de processus et institutions permettant d'encadrer les citoyens, et surtout à travers la création d'une infrastructure autorisant la communication sociale. Ce dernier aspect est particulièrement important, car il autorise la construction et la diffusion d'une idée de la nation via la langue, la culture, l'éducation et la bureaucratie.

[32] WODACK, Ruth (ed.), *The Discursive…*op. cit., p. 155.

Si les tenants du courant moderniste souscrivent majoritairement à l'idée de la nation en tant que communauté civique et territoriale basée sur une culture politique de participation massive, les avis divergent quant aux éléments cruciaux du processus de modernisation et de construction nationale. Ainsi Ernest Gellner associe, comme nous le verrons plus loin, nationalisme et industrialisation. Selon lui, l'identité émerge du processus d'industrialisation qui dissout les liens traditionnels de parenté et les remplace par les normes partagées de la haute culture nationale. La construction de l'identité nationale peut être ainsi considérée comme un aspect de la modernité. La formation de la société industrielle et de l'Etat moderne au cours du XIXème siècle est nécessairement liée à la partition de l'identité nationale. Le retard et la faiblesse de la construction stato-nationale et identitaire en Biélorussie peuvent être attribués à la structure sociale composée d'une majorité paysanne, à un faible développement économique et industriel et à une urbanisation tardive par rapport à de nombreux pays de la région.

Les nations sont, selon E. Gellner, indispensables au monde industrialisé, car la croissance industrielle requiert à la fois une fluidité et une homogénéité, une mobilité individuelle et une standardisation culturelle. Or ce but ne peut être atteint que par la formation d'un corps uniforme de citoyens « formés », ce qui requiert avant tout la création d'un système d'éducation de masse fondé et contrôlé par l'Etat. La nation devient alors l'expression de ce qu'E. Gellner appelle la « haute culture », culture urbaine structurée et structurante, homogénéisée et homogénéisante qui s'est imposée dans les sphères économiques et culturelles. Les théories de K. Deutsch et d'E. Gellner se font écho en soulignant le lien entre le niveau de la culture, la communication et la participation effective et efficace à une communauté, qui ne peut être assurée que grâce à un minimum de conditions, comme l'alphabétisation et l'éducation. En adoptant la thèse défendue par des auteurs d'époques différentes, comme E. Durkheim, E. Gellner, A.-M. Thiesse et A. Grosser, nous admettons que le sentiment d'appartenance nationale « n'est spontané que lorsqu'il a été parfaitement intériorisé; il faut préalablement l'avoir enseigné[33]». Dans cette optique, nous mettons en avant l'importance de l'appareil éducatif « producteur d'identité[34] », soumis à des nécessités sociales pour assurer la cohésion interne de la communauté, pour la délimiter des étrangers[35] et pour répondre

[33] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p.14.
[34] COLAS, Dominique, *Sociologie politique*, Paris, PUF, 1994, p. 513.
[35] DELOYE, Yves, *Ecole et citoyenneté. L'individualisme républicain de Jules Ferry à Vichy : controverses*, Paris, Presses de la FNSP, 1994, p.106.

aux impératifs économiques[36]. La finalité de l'éducation qui est « une production d'identité ou du moins d'identification[37]», est de former un être social[38] qui se reconnaisse dans une structure sociale.

Les contributions des théoriciens du nationalisme et de l'identité peuvent nous suggérer des pistes de réflexion, notamment en ce qui concerne la qualification des nations en tant qu'entités inventées et imaginées. Considérer avec E. Hobsbawm la nation comme « une tradition inventée » nous amènera à étudier un ensemble de pratiques, d'institutions (système éducatif, cérémonies nationales, monuments) et de règles instituées ou institutionnalisées, de rituels qui cherchent à inculquer certaines valeurs et normes impliquant automatiquement une continuité avec le passé et responsables de production de sens d'attachement à la nation. E. Hobsbawm considère ainsi la nation comme une construction sociale dessinée par les élites qui, faisant appel à des traditions réelles ou inventées, intègrent les masses dans une communauté constamment redéfinie.

Benedict Anderson propose, quant à lui, une solution quelque peu différente au questionnement de la construction nationale. Il définit la nation comme une « communauté politique imaginée[39]». Une des caractéristiques centrales de la nation dans la théorie de B. Anderson est le lien horizontal tissé entre ses membres. L'auteur considère la création, la stabilisation, l'institutionnalisation, la hiérarchisation du champ des échanges sociaux à travers le langage et l'imprimerie, qui deviennent des vecteurs de la communication sociale débouchant sur une conscience nationale.

Les postmodernistes s'attachent aux mutations identitaires, à la mise en cause des identités classiques par l'avènement des identités post ou supranationales. Dans ce sens, l'identité européenne constitue l'un des terrains d'analyse privilégiés des tenants de ce courant. Si les nations sont vues comme des communautés communicatives[40], les nouveaux modes communicationnels globalisés, dont les médias électroniques sont des vecteurs essentiels, déplacent le cadre d'analyse stato-national vers un horizon plus large, en amenant de nouveaux questionnements et nouveaux concepts. Pourtant, dans certains cas, la globalisation favorise non pas l'effacement, mais bien au contraire un

[36] GELLNER, Ernest, *Nation et nationalisme*, Paris, Payot, 1989, (1ère édition 1982), p. 55.
[37] GROSSER, Alfred, *Les identités difficiles*, Paris, Presses de la FNSP, 1996, p.76.
[38] DURKHEIM, Emile, *Education et sociologie*, Paris, Puf, 1992 (1ère édition 1922), p. 130.
[39] ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire…* op.cit.
[40] SCHLESINGER, Philip, *Media, state and nation. Political violence and collective identities*, Londres, SAGE Publications, 1991, p. 156.

renforcement de vieilles identités ethniques, en produisant non pas une ouverture, mais une crispation identitaire. Lors du passage au cadre large, globalisé et inconnu, les nations, les langues, les cultures et les traditions deviennent des repères connus, stables et légitimes auxquels s'accrochent les citoyens déboussolés par le monde globalisé. Les liens ethniques ou traditionnels connaissent donc une certaine revitalisation, cette dernière étant engendrée plus ou moins directement par le processus de globalisation et par ses implications.

Après avoir brièvement présenté le champ des théories de la nation, il nous faut maintenant exposer les prémisses qui fondent notre propre cadre théorique. Tous ces paradigmes – chacun mettant un accent sur un aspect particulier – nous aident à étudier la dynamique et la pluralité des identités nationales. En tenant compte des contributions de différentes théories pour l'étude de la construction de l'identité nationale biélorusse, il sera indispensable de considérer les liens primordiaux dans la construction identitaire : le lien avec la terre ou avec la famille. Il faudra accorder une attention particulière aux modalités de fabrication de liens d'attachement produits par la langue, les mythes et l'héritage historique. L'articulation de la mémoire dans l'imaginaire national sera abordée dans une perspective dynamique sous l'angle de changement d'échelle et d'avènement d'un cadre globalisant.

Notre point de départ est le postulat suivant, défendu par de nombreux théoriciens de la nation, selon lequel la nation est une construction historique, basée sur des solidarités sociales et culturelles mobilisant des signes culturels porteurs de sens, susceptibles de provoquer un sentiment de communauté et d'appartenance, comme langue, cultures, mythes, rites. Ladite mobilisation est souvent opérée par l'élite en vue d'instituer et légitimer une cohésion au sein d'un groupe. Cet énoncé n'est qu'un point de départ et un outil conceptuel, qui ne peut être ni une conclusion, ni une définition, car une définition introduite au début d'un travail délégitimerait la démarche de recherche et de réflexion. Les définitions, les conclusions et les réponses aux questions n'ont une place légitime qu'à la fin du travail, car elles en sont les résultats. Nous insistons donc sur la conception de la nation, selon laquelle les nations, loin d'être une entité substantielle, naturelle ou donnée, sont un produit historique et social intégré dans une mémoire collective. Le début de l'existence d'une nation est lié à une prise de conscience et une volonté de « persister en tant que communauté[41] ».

[41] GELLNER, Ernest, *Nation…*op. cit., p. 84.

3§. La dimension subjective et socio-affective de la construction identitaire.

La dimension affective dans la fabrication et l'entretien d'un sens de la communauté ne doit pas être ignorée. En étudiant les déterminants principaux de l'activité sociale, Max Weber ne manque pas de distinguer et de définir ce qu'il appelle un déterminant « affectuel » des conduites sociales où les passions, les émotions et les sentiments sont omniprésents et jouent un rôle majeur[42]. Même la mémoire, la base de la construction identitaire et nationale, est « toujours affective[43] », d'après Pierre Nora. Denis Constant Martin souligne la dimension affective de l'utilisation des pratiques et des produits culturels en la qualifiant de « ressort essentiel des mobilisations identitaires[44] ». Cette dimension passionnelle de la construction nationale se rapporte à l'édification de frontières matérielles et symboliques qui se donnent à voir non seulement à travers l'organisation politique construite, mais également dans le contenu attribué à l'identité nationale. La construction nationale et identitaire est modelée par les passions politiques qui visent soit à affirmer un sentiment de supériorité, soit à éradiquer un sentiment d'infériorité, ce que le cas biélorusse illustre.

Plus largement, l'introduction d'une dimension socio-affective et subjective de la problématique comme la nôtre devient un outil affiné permettant de dépouiller l'identité de la connotation politique ou des stéréotypes politisés arrangés par un pouvoir politique qui veut les mettre au service de sa légitimation. La question de légitimation, d'explication et de justification de l'ordre social sera récurrente dans notre recherche. Comme le notait Max Weber, tous les pouvoirs, toutes les dominations « cherchent à éveiller et à entretenir la croyance en leur légitimité[45] ». Le modèle identitaire biélorusse nécessite des explications et des justifications. Pour une analyse pertinente de l'identité nationale, il est moins important d'établir l'inventaire des critères objectifs de définition de la nation, que d'analyser leur perception subjective. L'interprétation wébérienne de ce phénomène à laquelle nous nous référons, souligne que « la possession de dispositions semblables, héritées et transmises par l'hérédité […] ne conduit à une

[42] WEBER, Max, *Economie et société*, tome 2, op. cit., p. 55.
[43] NORA, Pierre, *Les lieux de mémoire*, vol. 1. Paris, Gallimard, 1984, p. XIX.
[44] MARTIN, Denis Constant, « Je est un autre, nous est un même : cultures, identités et politique à propos du carnaval de Trinidad », *in* MARTIN, Denis Constant (dir.), *Sur la piste des OPNI* , Karthala, 2002, p. 25.
[45] WEBER, Max, *Economie et société, tome 1*, Paris, Plon, 1995 (1ère édition allemande 1922), p. 286.

« communauté », que si elle est ressentie subjectivement comme une caractéristique commune[46]».

En effet, l'identification avec un groupe, notamment avec une nation appartient à l'ordre des émotions politiques qui, comme nous le verrons, sont difficiles à observer et appréhender. Objet dissimulé et quasiment insaisissable, mais puissant par l'importance de ses effets sociaux, l'identité pose un certain nombre de problèmes au chercheur, condamné à exploiter des traces, des signes, des apparences. Dès lors, la mise en perspective de l'emploi de certains termes et images relatifs à l'écriture de l'histoire, la mise en scène de discours qui accompagnent cette écriture, mais également une étude de la perception du passé de la nation et de la place que les jeunes Biélorusses s'attribuent dans cette nation, nous autorisent à progresser dans notre analyse, à extraire de nos sources primaires les indices qui nous permettent d'appréhender les différentes dimensions des processus sociaux et culturels de construction identitaire, objets de notre étude.

Nous accordons une attention particulière aux effets de réalité engendrés par la croyance en la communauté nationale qui, selon M. Weber, n'est rien d'autre qu'un produit artificiel de la communauté politique : « la croyance en la parenté – peu importe qu'elle soit ou non fondée objectivement – peut avoir d'importantes conséquences sur la formation des communautés politiques ». La croyance devient le moteur essentiel de communautarisation au détriment même de l'existence objective de communauté de sang. Ce postulat nous amène à considérer l'identité nationale en termes de construction, soulignant ainsi son caractère artificiel et dynamique s'illustrant bien par l'exemple des Suisses qui « ne constituent en rien une nation du point de vue linguistique ou culturel, mais leur sentiment de constituer une communauté nationale repose sur des coutumes « senties subjectivement[47]». Il est important d'insister sur le caractère artificiel et historiquement construit des concepts comme l'identité nationale et sur le sentiment subjectif qui donne vie à ces articulations artificielles, car la croyance en une communauté correspond aux schémas de transformation des sociations rationnelles en relations de communauté à caractère personnel[48]. La dimension subjective et émotionnelle de l'identité joue un rôle extrêmement important dans

[46] WEBER, Max, *Economie et société*, tome 2, op. cit., p. 124.
[47] CENTLIVRES, Pierre, SCHNAPPER, Dominique, « Nation et droit de nationalité suisse », *Revue française d'études constitutionnelles et politiques*, № 1, janvier 1991, p.151.
[48] WEBER, Max, *Economie et société*, tome 2, op. cit., p. 130.

l'intériorisation et l'appropriation du lien qu'un individu établit avec une communauté. Ceci garantit un lien fort, indiscutable et légitime avec le groupe.

David Miller défend l'idée que la nation est constituée par une croyance active, partagée et ancrée dans l'histoire de ses membres[49]. Les théoriciens comme Joseph R. Strayer accentuent le fait que l'Etat même qui prend en charge la construction identitaire « existe essentiellement dans l'esprit de ses citoyens ; s'ils ne croient pas en son existence, aucun exercice logique ne pourra lui donner la vie[50]».

Nous insistons sur un aspect très important de l'identification à une nation, à savoir, la valorisation psychologique et l'investissement de sens, comme le notaient de nombreux chercheurs dont Timothy Snyder : « la mémoire nationale est un moyen d'organisation du passé permettant de préserver la dignité du groupe avec lequel nous nous identifions et de renforcer notre fierté en tant qu'individu[51] ». Ce postulat explique également la recherche du passé glorieux et du « siècle d'or » dans la construction du discours historique et identitaire. En analysant la renaissance de l'engagement des historiens dans la construction de la nation dans le discours historique de l'Allemagne unifiée, Stefan Berger insiste sur le fait que cet engagement est une tradition ancienne, et que la fonction majeure des historiens allemands a toujours été de maintenir la gloire nationale et de créer une identité nationale, ce qui conférait même un statut social important aux historiens[52].

En faisant un lien entre la dimension subjective et émotionnelle de l'identité et l'aspiration à une identité personnelle positive, nous pouvons affirmer qu'un individu qui n'existe que relationnellement, a besoin d'être reconnu[53] et d'avoir une image favorable aux yeux des autres. Pour la construction identitaire qui relève d'une « action sociale, dynamique et relationnelle[54] », la valorisation est un élément essentiel : un individu aspire à s'identifier avec une communauté positive et avoir une identité personnelle positive et reconnue par les autres. La dimension affective pourrait rendre compte des difficultés de la construction d'une identité nationale biélorusse. De

[49] MILLER, David, *Citizenship…*op. cit., 2000, p. 31.
[50] STRAYER, Joseph, *Les origines médiévales de l'Etat moderne*, Paris, Payot, 1979 (Ière édition 1970), p.15-16.
[51] SNYDER, Timothy, « Memory of sovereignty and sovereignty over memory: Poland, Lithuania and Ukraine, 1939-1999 », in WERNER-MÜLLER, Jan (ed.), *Memory and Power in Post-War Europe: Studies in the Presence of the Past,* Cambridge University Press, 2002, p. 55.
[52] BERGER, Stefan, *The Search for Normality. National identity and Historical Consciousness in Germany since 1800*, Oxford, Berghahn, 1997, p. 5.
[53] BRAUD, Philippe, *L'émotion en politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996, p. 145.
[54] POUTIGNAT, Philippe, STREIFF-FENART, Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995, p. 136.

nombreux Biélorusses refusent de s'identifier à une nation construite comme négative et faible. En même temps, l'affectif peut expliquer le désir d'une minorité d'adhérer à la nation opprimée. Le recours à l'émotionnel semble être indispensable dans la situation où le rationnel s'épuise dans l'explication des modalités de la construction identitaire.

Sans vouloir imposer la dichotomie artificielle et inutile entre une nation objective et une identité subjective, nous nous intéressons davantage aux effets structurants des catégories conceptuelles, car l'opposition binaire « objectif-subjectif » ne nous autorisera pas à progresser dans l'étude du phénomène de l'identité nationale. Afin d'étudier les modalités d'incorporation, de transformation, d'articulation entre les structures et les comportements dans le cadre de la production identitaire, il est nécessaire de dépasser les effets de l'antinomie subjectivisme-objectivisme. Nous retiendrons l'aspect objectivé et construit des composantes d'une nation et du sentiment qui lie les citoyens à cette nation, sans oublier que « les constructeurs sont eux-mêmes socialement construits et que leur construction dépend de leur position dans l'espace social objectif[55] ». En évoquant à titre d'exemple la langue, qualifiée de « base normale » et de « motif réel[56] » de croyance en une communauté, nous affirmons que la langue peut être qualifiée de construit social objectivé, structurant et structuré. La langue est structurée par l'histoire collective, car elle est étroitement liée à la prise de conscience de l'identité en construction et en même temps, elle structure cette prise de conscience, contribuant à l'entretien du sentiment d'appartenance. Nous nous efforcerons ainsi d'étudier les conditions sociales de la construction des catégories nationales et identitaires dans le contexte biélorusse, en pointant tout particulièrement le conditionnement social de la composition et de la transmission du récit historique et mémoriel. Le défi le plus difficile à relever sera sans doute la question de la réceptivité du message identitaire, du lien entre les aspects structurants objectifs liés à la construction d'un mythe national avec ses nombreux indicateurs et ceux subjectivement ressentis par les individus.

L'adjectif « imaginaire[57]» accompagne très souvent le terme de communauté nationale dans les écrits sociologiques, ce qui renforce l'idée du caractère construit d'une identité[58], comparé au système d'assemblage préfabriqué de type Ikea[59]. B.

[55] BOURDIEU, Pierre, « Objectiver le sujet de l'objectivation », reproduit dans *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001, p. 184.
[56] WEBER, Max, *Economie et société*, tome 2, op. cit., p. 140.
[57] ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire…*op.cit., p.19.
[58] BAYART, Jean-François, *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard, 1996, p.48.

Anderson écrivait à propos de la communauté nationale qu'elle est « imaginaire parce que même les membres de la petite nation ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens […] bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion ».

Les auteurs qui ont insisté sur l'importance du sentiment subjectif de la nation n'ont pas nié une « communauté de destin » de la nation. M. Weber lui-même a reconnu que « nous trouvons réunis dans l'activité communautaire conditionnée « ethniquement » des phénomènes qu'une considération sociologique se devrait de distinguer avec soin : l'action subjective effective des « coutumes » conditionnées par des dispositions naturelles d'une part, et par la tradition d'autre part[60] ».

4§. Les étapes de la construction identitaire.

Il nous paraît légitime de mettre en avant l'hypothèse défendue par différents auteurs sur le caractère graduel et lent de la construction identitaire où la personne intègre l'influence socialisante de divers acteurs, ce qui aboutit à une prise en charge personnelle et consciente de l'identité. Les enfants subissent l'action socialisante des parents et de l'école, incorporent des dispositions sociales issues de la famille, de la classe d'origine et des autres systèmes d'action[61] traversés par les enfants. Cela aboutit à une intériorisation des « manières d'être[62] » et des modes d'appréhension de l'histoire des groupes auxquels ils appartiennent – la famille, le village, la ville, une entité nationale, etc. Les enseignements sur leurs groupes d'appartenance deviennent un point de départ, une base sur laquelle les Biélorusses construisent leur identité, leur vision du monde, du passé et de l'histoire. Ils commencent à assumer leur appartenance à des groupes au point qu'elle guide leur comportement sans même qu'ils s'en rendent comptent, devient une structure structurante, génératrice et organisatrice de pratiques et de représentations. La lecture de l'identité nationale en termes de prise en charge de position, de rôle, de parole effectuée par des individus au nom de la collectivité nationale figurent dans les écrits de nombreux auteurs dont Claude Dubar, Annick Percheron, Denis Constant Martin[63].

Le processus d'identification comporte plusieurs stades à partir desquels nous pourrons distinguer un début de lien avec la nation qui commence par un intérêt à

[59] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p. 14.
[60] BIRNBAUM, Pierre (dir.), *Sociologies…*op. cit., p. 11.
[61] DUBAR, Claude, *Socialisation….*op. cit., p. 246.
[62] Ibid., p. 81.
[63] MARTIN, Denis Constant (dir.), *Cartes d'identité. Comment dit-on nous en politique ?* Paris, Presses de la FNSP, 1994, p. 246.

l'égard du groupe, par une interrogation d'un individu sur sa place au sein du groupe et qui peut déboucher sur un lien, un sentiment de communauté, d'attachement, d'affection aboutissant à une véritable identité. L'identification est un acte conscient et résultat d'une prise de position réfléchie. Notre hypothèse, qui apparaîtra, tout au long du travail, est que l'identité requiert des conditions « extérieures » spécifiques et ne se réalise que dans un modèle sociopolitique et économique développé. L'identité exige également, à nos yeux, un travail interne individuel considérable. Ce point de vue théorique explique la réponse majoritaire et paradoxale sur l'identité que nos enquêtes sociologiques ont indiquée : « je ne sais pas si je suis Biélorusse ou pas, je n'y ai jamais réfléchi ». Une des explications majeures de la faiblesse de l'identité nationale biélorusse est le fait que, non sans la pression du contexte, les Biélorusses ne se posent pas de questions de leur identité.

L'idée sur le caractère graduel et lent de la construction identitaire où le résultat de l'influence socialisante de divers acteurs est une prise en charge personnelle et responsable de l'identité nous paraît importante. Cette prise en charge caractérise l'identification comme une adhésion consciente à une communauté. Cette conscience permet d'intérioriser « les frontières abstraites de l'espace-temps national[64] », d'établir une relation de proximité, de négocier sa place dans la communauté nationale, ce qui légitime également l'adhésion à la nation. L'identification est un acte conscient qu'un individu est capable de produire à un stade avancé de la construction identitaire, après s'être approprié le passé du groupe et ses modalités de fonctionnement.

4§. a. Passé, mémoire, identité.

L'identification avec un groupe implique nécessairement une prise en charge du passé, du présent et du projet du groupe[65], ce qui nous permet d'affirmer l'importance de l'histoire, de la mémoire et du récit historique à travers lequel cette prise en charge s'effectue. Certains chercheurs insistent sur le fait que les nations sont des communautés historiques basées sur des mémoires partagées[66] et que la nation reste la référence majeure de la mémoire historique[67]. D. Miller définit l'identité nationale comme une « matérialisation » de la continuité historique[68]. L'identité nationale a donc

[64] DELOYE, Yves, *Sociologie historique du politique*, Paris, La Découverte, 1997, p. 75.
[65] DUBAR, Claude, *Socialisation*...op. cit., p. 27.
[66] SMITH, Anthony, *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, Blackwell, 1986, p. 25.
[67] RICŒUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 516, 517.
[68] MILLER, David, *Citizenship…*op. cit., 2000, 2000, p. 29.

pour vocation de créer un sentiment d'intégrité et de continuité et peut être considérée en termes de prise de conscience du passé du groupe. La constante référence au passé permet de développer à l'intérieur de la nation de puissants sentiments d'appartenance, sentiments qui, d'après M. Weber, constituent les fondements mêmes de la nation. Selon l'auteur, la « croyance d'une appartenance commune » est conditionnée par les souvenirs « des destins politiques communs[69] ». Joël Candau insiste sur le lien indissoluble et consubstantiel entre mémoire et identité. La mémoire nous façonne et nous la modelons à notre tour. Henry Rousso souligne « la participation de la mémoire de la construction de l'identité individuelle ou collective[70] ». L'identité personnelle qui permet à l'individu de demeurer identique à soi-même[71], « renvoie à la permanence de soi à travers le temps, et donc à la mémoire personnelle[72] ». Pour Anne Muxel, le travail de mémoire est l'opérateur de la construction de l'identité, c'est le travail de réappropriation et de négociation que chacun doit faire vis-à-vis de son passé pour advenir à son individualité propre[73]. La mémoire peut être considérée comme une force de l'identité[74] et comme une base de départ de la construction identitaire. L'identité peut être considérée comme une construction narrative, et la configuration narrative est articulée autour du récit du passé. Lorsque, dans le cadre de stratégies identitaires, les individus opèrent des choix, ils agissent à l'intérieur d'un répertoire emprunté au registre mémoriel : représentations, mythes, récits historiques, croyances, etc. L'identité peut être considérée comme la conscience de la continuité à travers les changements, ce qui enracine l'identité dans un processus historique et mémoriel et appuie l'idée précédemment évoquée sur le rôle stabilisateur de l'identité pour une personne ou pour un groupe.

La mémoire du passé et l'oubli du passé sont deux piliers de fonctionnement d'un groupe social et notamment d'une nation. Pour les théoriciens de la mémoire, parmi lesquels Maurice Halbwachs, la mémoire est tout d'abord une fonction collective[75]. L'apparition des souvenirs est tributaire des moyens dont dispose la société pour les reproduire, et la disparition de souvenirs dérive des « modalités collectives de

[69] WEBER, Max, *Economie et société*, tome 2, op. cit., p. 138.
[70] ROUSSO, Henry, *Vichy. L'événement, la mémoire, l'histoire*, Paris, Gallimard, 1992, p. 349.
[71] DUBAR, Claude, *Socialisation*...op. cit., p. 46.
[72] NOIRIEL Gérard (éd.), *L'identification…*op. cit., 2007, p. 7.
[73] MUXEL, Anne, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan, 1996, p. 207.
[74] CANDAU, Joël, *Mémoire et identité*, Paris, PUF, 1998, p. 8.
[75] HALBWACHS, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994, p. 290.

l'oubli[76] ». Parallèlement, la reconstruction de souvenirs est liée à une activité rationnelle qui a son point de départ dans les conditions où se trouve actuellement la société, c'est-à-dire dans le présent. Dans le rapport extrêmement complexe entre deux composantes essentielles de la mémoire : la mémoire d'un groupe et la mémoire individuelle, il faut retenir que l'individu « ne se souvient jamais seul[77] », mais uniquement en « se plaçant au point de vue du groupe[78] ». Compte tenu du fait que « pour se souvenir on a besoin des autres », la mémoire individuelle « prend possession d'elle - même à partir d'une analyse subtile de l'expérience individuelle d'appartenir à un groupe et sur la base d'un enseignement reçu des autres[79] ».

Nous avons d'ores et déjà souligné le lien entre la nation, la mémoire et l'identité. L'existence d'une nation se réfère toujours à un travail de manipulation du passé, comme le justifiait E. Renan : « L'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses [80]».

La théorie de M. Halbwachs soutient que les cadres collectifs de la mémoire sont « le résultat, la somme, la combinaison des souvenirs individuels des membres d'une même société[81] ». Pourtant, il faut préciser que les mémoires individuelles ne sont pas le simple reflet d'une mémoire collective transcendante, extérieure et supérieure aux individus. Il convient alors de mettre l'accent sur les canaux de la transmission de la mémoire, ainsi que sur la communication entre individus au sein du groupe, car l'individu intériorise la mémoire venue de l'extérieur, qui se transforme ainsi d'une pratique sociale à une contrainte individuelle.

Comme l'idée de la nation s'inscrit dans une perspective constructiviste, la nation est un édifice que l'on bâtit à partir d'un lien contractuel qu'il faut donc penser en termes de volonté. La nationalité n'est donc pas une détermination naturelle : on ne naît pas Français ou Biélorusse, on le devient, par un acte d'adhésion volontaire à la communauté ou au contrat social. Le récit historique, mobilisé dans le cadre de la construction de la nation et de son identité, est également « une pratique, un discours[82] », le résultat d'une production artificielle.

---

[76] LAVABRE, Marie-Claire, *Le fil rouge. La sociologie de la mémoire communiste,* Paris, FNSP, 1994, p. 18.
[77] RICŒUR, Paul, *La mémoire…*op. cit., p. 148.
[78] HALBWACHS, Maurice, *Les cadres*…op. cit., p. 343.
[79] RICŒUR, Paul, *La mémoire…*op. cit., p. 147.
[80] RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres essais politiques,* Paris, Plon, 1992, p.892.
[81] HALBWACHS, Maurice, *Les cadres*…op. cit., p. 290.
[82] DE CERTEAU, Michel, *L'écriture de l'histoire,* Paris, Gallimard, 1975, p. 29.

Le caractère relationnel plutôt qu'essentiel de la nation, placée artificiellement dans une continuité historique, culturelle et linguistique, semble produire un consensus parmi les chercheurs[83]. En parlant d'une nation, il est indispensable de considérer un ensemble de solidarités sur lesquelles un groupe, fondé sur la croyance subjective en une communauté, s'appuie. Les solidarités qui alimentent le sentiment de communauté doivent constamment être revivifiées, validées et légitimées par des mises en scène régulières des mythes, des croyances, des coutumes et de la langue.

Nous admettons ainsi le caractère construit des nations, tout en soulignant que la construction nationale emprunte au passé, souvent inventé, des solidarités qui s'expriment principalement à travers des symboles, des mythes, des traditions et des croyances[84]. L'identité d'une nation procède donc d'un travail de conscientisation basé sur la mise en évidence de marqueurs qui attribuent et véhiculent un sens de la communauté. Nous admettons que même la conscience est « un fait politique[85] ». Les mythes et les traditions fournissent ainsi les bases d'une identité façonnée par des références et symboles à la fois empruntés au passé et tributaires des exigences du présent.

Nous considérons l'identité comme le produit de socialisations successives et le résultat d'interactions multidimensionnelles entre différents agents et institutions de socialisation, entre des trajectoires individuelles et des systèmes de formation, d'emploi et de travail. La socialisation, reflétée dans la construction identitaire, reste majoritairement la reproduction des positions relatives et des dispositions liées à ces positions (champ et capitaux en termes de P. Bourdieu), ce qui privilégie et permet de saisir la continuité par rapport aux ruptures, la cohérence et les régularités (aussi en termes de P. Bourdieu) par rapport aux contradictions, et ce qui permet d'expliquer la production de l'ordre social.

La stabilité et la régularité auxquelles nous nous référons en étudiant l'identité, sont des notions très importantes, car l'identité est dynamique, constamment restructurée et renégociée. La négociation identitaire constitue un processus communicationnel complexe, ce que la construction d'une identité nationale au prisme du système éducatif illustrera. L'identité est un cadre qui permet à l'individu de

[83] POUTIGNAT, Philippe, STREIFF-FENART, Jocelyne, *Théories…*op. cit., p. 134.
[84] SMITH, Anthony, *Nationalism and Modernism*, op. cit., p. 224.
[85] DEUTSCH, Karl Wolfgang, *Nationalism and Social Communication : an Inquiry into the Foundations of Nationality*, Massachusetts, M.I.T, 1966, p. 165.

négocier sa place au sein de la nation, laquelle est souvent caractérisée en tant que communauté communicative[86], et parallèlement, elle fournit un cadre qui permet à l'individu de se reconnaître. La lecture de la construction identitaire peut également s'effectuer en termes de négociation au cours de laquelle les acteurs cherchent à imposer une identité avantageuse[87]. Il est important de ne pas oublier que l'identité désigne également une catégorie d'appartenance, ce qui renforce l'idée de son caractère dynamique et pluriel, car l'individu traverse[88] et subit l'action de nombreux systèmes et groupes d'action dont il intériorise des « manières d'être[89] ».

Le paradigme constructiviste auquel nous adhérons insiste sur la nécessité de considérer les phénomènes sociaux en lien avec l'histoire qui les a produits[90]. En insistant sur le lien entre l'histoire et l'identité, il faut noter que l'écriture est devenue « l'axe autour duquel pivote l'opération historiographique[91] ». Appréhender le passé national, en faire un travail intellectuel, en produire un récit historique acceptable dans une configuration précise s'avère être une tâche difficile en raison des enjeux inhérents à cette entreprise d'écriture du passé d'un groupe dont la nation. Le passé n'apparaît pas tel quel et est toujours construit en fonction des enjeux du présent. Marc Bloch a notamment insisté sur la nécessité de comprendre le présent par le passé et vice versa, en soulignant que « l'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. Il n'est peut-être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé, si l'on ne sait rien du présent[92] ». Comme le passé se transmet sous « des habillages qui varient selon les époques [93]» et que nous regardons le passé avec les yeux d'aujourd'hui, la configuration d'un récit historique est marquée par des empreintes fluctuantes, ce qui est particulièrement pertinent pour l'histoire postcommuniste.

L'identité est toujours fonction des données contextuelles présentes et de la signification dévolue au passé, ce que prouve le lien incontestable entre identité et mémoire, qui peut être lue comme une reconstruction actualisée du passé. Pour les raisons évoquées, nous avons choisi d'étudier la construction du lien identitaire avec la nation au prisme de l'écriture et de la transmission de l'histoire.

---

[86] SCHLESINGER, Philip, *Media…*op. cit., p. 156.
[87] POUTIGNAT, Philippe, STREIFF-FENART, Jocelyne, *Théories…*op. cit., p. 129.
[88] DUBAR, Claude, *Socialisation...*op. cit., p. 26.
[89] Ibid., p. 81.
[90] BERGER, Peter, LUCKMANN, Thomas, *Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, p. 79.
[91] RICŒUR, Paul, *La mémoire…*op. cit., p. 516.
[92] BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1974, p. 47.
[93] CITRON, Suzanne, *Enseigner l'histoire aujourd'hui*, Paris, Les éditions ouvrières, 1984, p. 275.

4§. b. « Le jeu » de l'écriture de l'histoire et les agents de la construction nationale et identitaire.

L'analyse de l'écriture de l'histoire en Biélorussie peut être faite en termes de jeu, qui est un « lieu de nécessité immanente » et « une logique immanente[94] ». Le champ de l'écriture et de l'enseignement de l'histoire se trouve en mutation et en constitution ; il élabore progressivement ses règles de fonctionnement. Les actions, les réactions, les agissements des acteurs du champ deviennent répétitifs et réguliers, produisent des régularités et contribuent à la mise en place de règles du jeu, à leur reconnaissance, à leur codification et à leur légitimation. Le sens du jeu social incorporé devient nature[95], devient habitus générateur de pratiques et d'actions, si nous mobilisons la terminologie proposée par Pierre Bourdieu. L'accoutumance, selon P. Berger et T. Luckmann, est l'origine et la source de légitimation de toute activité humaine[96]. Max Weber note que les régularités assimilées deviennent une obligation, une coutume, des imitations irréfléchies dans les voies tracées par la tradition[97]. Les régularités débouchent sur les comportements de masse et deviennent des éléments structurant le champ.

L'analyse des interactions sur le champ de l'historiographie est importante dans la mesure où elle permet de saisir les régularités, les actions répétitives et les constantes dans le fonctionnement de ce champ qui se constitue. Dans cette perspective, le champ historiographique se présente comme un espace de production du sens donné à une société, et les prises de position des historiens qui produisent ce récit historique, structurent ce champ. Nous insistons sur le fait que l'habitus qui gère le champ et génère les pratiques qui permettent de le saisir, n'est pas le produit d'une condition sociale d'origine, mais d'une trajectoire définie sur plusieurs générations. L'évolution du champ de l'historiographie biélorusse confirme le postulat, selon lequel la structure du champ est un état de rapport de forces entre les agents engagés dans la distribution du capital économique ou symbolique.

Il nous faudra étudier l'impact des conditions sociales sur le positionnement des acteurs et la structure du champ et des capitaux. Le contexte social biélorusse et la monopolisation de ressources par l'acteur étatique explique l'aspiration des acteurs à accéder aux ressources économiques, et ceci au détriment même des convictions ou

[94] BOURDIEU, Pierre, *Choses dites*, Paris, Les éditions de minuit, 1987, p. 80
[95] Ibid., p. 80.
[96] BERGER, Peter, LUCKMANN, Thomas, *Construction…*op. cit., p. 79, 80.
[97] WEBER, Max, *Economie et société*, tome 1, op. cit., p. 27.

croyances personnelles. Peu d'acteurs ont des ressources alternatives à celles monopolisées par l'acteur étatique central pour quitter le système ou le défier par la protestation. Les enseignants et les chercheurs biélorusses sont donc obligés d'agir en conformité avec la vision officielle de l'histoire. L'hypothèse wébérienne sur la prégnance des intérêts économiques et idéologiques sur les idées[98] dans la prise de position des acteurs est globalement valide. Les actions sont motivées par la recherche de profits idéologiques, symboliques, matériels ou émotionnels. Dans le contexte biélorusse, c'est le rendement économique immédiat qui est le moteur le plus puissant des actions et des prises de position.

Le contexte biélorusse n'est pas une exception. Vaclav Havel, en étudiant les transformations politiques de la Tchécoslovaquie des années 1980-1990, mettait en exergue le fait que « les savants et les artistes se réclament des idées auxquelles en fait ils n'adhèrent pas [99]», en raison de la pression qui n'était pas exclusivement politique, mais revêtait des formes plus fines, et le poids de cette pression se déplaçait dans la sphère des conditions de vie. Les deux éléments clés soulignés par V. Havel sont d'une importance majeure pour la Biélorussie : les conditions de vie à côté de la pression politique déterminent la prise de position des acteurs biélorusses.

5§. Nation, Etat, identité.

La définition de la nation qui insiste sur la prégnance du cadre étatique dans lequel la nation se réalise et se manifeste est défendue par de nombreux auteurs. Max Weber écrivait que « la nation est une communauté de sentiments qui devrait se manifester par elle-même dans son propre Etat ; ainsi la nation est une communauté qui normalement tend à produire son propre Etat »[100]. En définissant la nation comme « une communauté de personnes qui aspire à l'autodétermination politique », David Miller notait qu'historiquement l'Etat était l'instrument majeur à travers lequel l'autodétermination nationale s'est réalisée[101]. Pour Dominique Colas, « la nation n'est pas autre chose que l'Etat nation[102] ». La superposition entre les limites politiques de la souveraineté territoriale et des limites culturelles visant à homogénéiser un groupe fait naître la nation.

[98] GERTZ, Hans Heinrich and MILLS, Charles Wright (eds.), *From Max Weber : Essays in sociology*, London, Routledge, 1969, p. 280.
[99] HAVEL, Vaclav, *Essais politiques*, Paris, Calmann-Lévy, 1989, p. 12.
[100] GERTZ, Hans Heinrich and MILLS, Charles Wright (eds.), *From…*op. cit., p. 176.
[101] MILLER, David, *Citizenship…*op. cit., 2000, 2000, p. 19, 27.
[102] COLAS, Dominique, *Sociologie…*op. cit., p. 471.

La mobilisation politique de la communauté nationale donne une réalité concrète à l'idée de nation. La nation prend corps dans un cadre politique préparé par les élites. L'indépendance au sein d'une structure étatique fabriquée et marquée d'une spécificité reste finalement le but premier de tout mouvement nationaliste. L'étape ultime de cette construction nationale consiste dans la diffusion et l'adhésion massive à l'identité nationale qui sert à légitimer l'édifice stato-national. Le pouvoir recours souvent à l'histoire dans la recherche de légitimité « pour affecter à la force qui le rend effectif une autorité qui le rend croyable[103] ».

Nous pouvons également suivre le point de vue d'E. Gellner, lorsqu'il conclut que « le nationalisme crée la nation[104] » et qu'il qualifie le nationalisme de forme de la conscience collective avec une appropriation réflexive des traditions culturelles filtrées par l'historiographie et véhiculées via les chaînes de communication de masse moderne[105].

Nous défendons la conception constructiviste de la construction nationale qui est orchestrée par des forces politiques appelées communément élites, « producteurs professionnels de visions subjectives du monde social », disposant de ressources économiques et sociopolitiques suffisantes pour mobiliser une vision de l'identité et obtenir une adhésion à ce projet. Nous avons déjà noté que l'Etat même qui prend en charge la construction identitaire « existe essentiellement dans l'esprit de ses citoyens ; s'ils ne croient pas en son existence, aucun exercice logique ne pourra lui donner la vie[106]». La nation, comme l'Etat n'existe ainsi que par l'adhésion de ses membres. La construction du lien avec la nation suppose incontestablement un travail de conscientisation, pourtant il est important de ne pas oublier que la conscience est un fait politique[107], et que la conscience subjective et la croyance en un lien national n'ont pas besoin de « correspondre à la réalité[108] », et que l'identification est une « adhésion collective à une fiction[109] ».

Le terme de construction énoncé dans le titre de notre recherche doctorale traduit la volonté d'inscrire notre investigation de l'identité dans le paradigme constructiviste

[103] DE CERTEAU, Michel, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 13.
[104] GELLNER, Ernest, *Nation…op. cit.*, p. 86.
[105] GARCIA, Soledad (ed.), *European identity and search for legitimacy*, London, Royal Institute of International Affairs, 1993, p. 11.
[106] STRAYER, Joseph, *Les origines…*op. cit., p.15-16.
[107] DEUTSCH, Karl Wolfgang, *Nationalism…*op. cit., p. 165.
[108] POUTIGNAT, Philippe, STREIFF-FENART, Jocelyne, *Théories…*op. cit., p. 47.
[109] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p. 279.

qui prône l'idée que l'identité, comme toute réalité, est construite socialement à travers les phases qui sont l'intériorisation, l'objectivation et l'extériorisation. La construction de l'identité débute avec l'intériorisation, l'appréhension, la prise en charge du monde dans lequel les autres vivent déjà à travers la socialisation[110]. L'intériorisation est indissolublement liée à l'identification, lorsqu'en s'identifiant aux autres significatifs, l'individu devient capable de s'identifier à lui-même et d'acquérir une identité cohérente et plausible.

Il est important de préciser que la production du récit historique et identitaire s'effectue toujours dans un cadre historique et social dont les éléments sont fournis par l'état du système politique. Le décor social se rattachant à « une inscription sociale, économique ou historique[111] » change souvent, car il est soumis à un travail de sélection et de hiérarchisation des événements. Le décor social sur le fond duquel s'opère la mise en scène du passé et la construction identitaire influence considérablement le contenu de celle-ci en dépossédant les individus de leur mémoire familiale et individuelle, la remplace par un récit sociopolitique « préfabriqué ». Il est important de souligner le décalage entre la forme et le contenu de l'identité et de la mémoire qui la fonde, en se référant aux écrits de M. Halbwachs, qui a insisté sur les cadres dans le fonctionnement de la mémoire et de P. Nora qui croit que la mémoire est « un cadre plus qu'un contenu[112] ».

La médiation des événements historiques qui servent de points de repère pour la construction identitaire joue un rôle très important. Nous nous référerons à plusieurs reprises à la Grande guerre Patriotique (Seconde Guerre mondiale) qui a été élevée au rang d'événement majeur autour duquel pivote la construction de la mémoire historique et de l'identité des Biélorusses jusqu'à devenir un des événements phares des histoires familiales.

Le décor social et « l'emballage politique » dans lequel la vision nationaliste, opposée à la vision officielle de l'histoire, est mise en scène, ainsi que l'usage qui en a été fait par les forces politiques actuelles, ont laissé une empreinte extrêmement négative sur ce récit et son acceptation. Le pouvoir politique sortant, agissant en entrepreneur politique habile, a mobilisé de nombreuses ressources sociales, politiques et médiatiques pour donner à la période nationaliste une connotation négative. Qui plus

[110] BERGER, Peter, LUCKMANN, Thomas, *Construction…*op. cit., p. 178.
[111] MUXEL, Anne, *Individu…*op. cit., p. 201.
[112] NORA, Pierre, *Les lieux…*op. cit., p. XXXV.

est, dans la configuration actuelle, la version soviétique est représentée en tant que vérité ultime sur l'histoire des Biélorusses. Toutes les ressources sociales, monopolisées dans leur quasi totalité par l'Etat, sont utilisées de manière à offrir au récit soviétique une place centrale en marginalisant les autres visions de l'histoire. Il est donc aisé de comprendre l'adhésion facile de la majorité des Biélorusses à la lecture soviétique de l'histoire proposée et soutenue par les autorités politiques.

Section 2. La construction identitaire dans l'espace postsoviétique.

L'ébranlement soviétique a modifié les termes des débats historiques, ainsi que leur importance. Le passé soviétique et son appréhension par le monde académique et par les forces politiques est une inépuisable source de discordes dans toute l'Europe du Centre-Est et dans l'ex-Union Soviétique. L'interprétation de l'époque soviétique qui est un passé divisé et divisant, est une source de discussions à l'intérieur même des Etats.

Notre recherche porte sur la Biélorussie, un pays postsoviétique, postcommuniste, post-totalitaire, ce qui est un terrain intéressant à étudier du point de vue des changements sociaux. Le réaménagement du récit historique, mémoriel et identitaire en Biélorussie comporte bien des particularités. La Biélorussie fournit un exemple spécifique d'un pays qui réclame l'héritage soviétique et en fait une source de légitimation de son système. Une pareille posture est une exception dans l'ensemble des attitudes très négatives à l'égard du passé soviétique, vu comme une période de colonisation, de répression et un obstacle sur le chemin du développement national.

Etudier les questions du réaménagement du récit sur le passé, des strates de la mémoire nationale, de l'articulation et de la transmission de ce récit dans le but de construire une identité nationale, un dénominateur commun visant à assurer une cohésion de la société, est notre préoccupation principale.

L'histoire en Europe occidentale a fait fréquemment l'objet de manipulations[113] ; mais à l'Est de l'Europe la connaissance historique a été faussée par sa dépendance vis-à-vis d'une idéologie ; la distorsion de l'histoire en tant que science et en tant que

[113] BERGER, Stefan, (ed.), *Writing National Histories. Western Europe since 1800*, London, Routledge, 1999, p. 5.

matière scolaire a été plus que flagrante[114]. Toute l'historiographie a été soigneusement ajustée aux besoins et aux directives du parti communiste et de ses dirigeants. L'histoire en U.R.S.S. a été détournée à des fins de propagande en vue de s'emparer du pouvoir, de le garder et de l'étendre[115]. Ce lourd héritage a été légué aux républiques indépendantes issues de l'effondrement de l'Union Soviétique. Pour répondre à la nécessité de nuancer les différences et les contradictions qui ont opposé les pays européens durant la Seconde Guerre mondiale et pour assurer à la construction européenne un fondement solide mettant en avant les valeurs communes de l'Europe[116], le Conseil de l'Europe a amorcé la démarche de réécriture de l'histoire européenne en 1953 avec le symposium intitulé « L'idée européenne dans l'enseignement de l'histoire[117] ». Avec l'ouverture du bloc soviétique, le Conseil de l'Europe s'est préoccupé de cette partie du continent européen. Le but de nombreux programmes de coopération est de présenter une histoire moins émotionnelle, moins ancrée sur les particularismes nationaux et les divergences et de proposer un enseignement historique plus « européen », plus facile à partager entre les pays du continent européen.

Rendre l'histoire autonome constitue bien une nécessité reconnue par tous, surtout par ceux qui se sont conscients des manipulations auxquelles elle peut être asservie. Nous devons toujours avoir à l'esprit l'idée que « l'histoire a une charge de valorisation, de jugement, de contraste et de référence à laquelle il n'est guère possible d'échapper[118] ». Tous les auteurs qui ont traité la question de la science historique se sont mis d'accord sur le fait que « nous examinons le passé avec notre mentalité d'aujourd'hui, nos problèmes, notre vision du monde et de la société, nos idées, c'est pourquoi l'interprétation de chaque période historique contient des significations nouvelles ». La création d'une identité nationale à travers l'enseignement de l'histoire peut devenir un enjeu très important dans le cas où le pouvoir politique s'en servirait pour asseoir sa légitimité, et le cas biélorusse n'est pas une exception.

---

[114] Ibid., p. 16.
[115] *Pour une perspective pluraliste et tolérante de l'enseignement de l'histoire : diversité des sources et didactiques nouvelles*, Bruxelles, Symposium, 10-12 décembre 1998, Strasbourg, éd. du Conseil de l'Europe, 1999.
[116] *Détournements de l'histoire*, Symposium « Face aux détournements de l'histoire », Oslo, 28-30 juin 1999, Strasbourg, éd. du Conseil de l'Europe, 2000.
[117] FERRO, Marc, *Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier*, Paris, Payot, 1981, p. 34.
[118] Ibid., p. 14.

1§. Le système éducatif biélorusse : quelques remarques générales.

« L'image que nous avons des autres peuples ou de nous-mêmes, est associée à l'Histoire qu'on nous a racontée quand nous étions enfants. Elle nous marque pour l'existence entière[119] ». Notre objectif est de cerner l'impact de l'enseignement de l'histoire dans le système éducatif actuel en Biélorussie, son incorporation dans la perception de soi et son intégration dans la construction de l'identité chez les jeunes générations. Nous focalisons notre recherche sur l'influence des manuels d'histoire en usage dans les établissements scolaires biélorusses, qui est un puissant facteur de la construction identitaire et qui n'a pas encore fait, à notre connaissance, l'objet d'une recherche.

Le système éducatif constitue historiquement une pièce maîtresse dans la construction de l'identité nationale, surtout dans le cadre des transitions démocratiques. Plusieurs auteurs, parmi lesquels Emile Durkheim, Marc Ferro, Ernest Gellner, Ruud Meije[120], Suzanne Citron[121], Marie-Christine Kok-Escale[122] ont mis en relief le rôle majeur de l'appareil éducatif dans la construction identitaire, en le qualifiant d'agence-clé[123] assurant une reproduction automatique de la nation. Selon E. Gellner, l'éducation doit instaurer une loyauté à la nation à travers une haute culture. Ce phénomène de haute culture résultant du processus de modernisation peut être compris en tant que systèmes de communication agrégés, normalisés, standardisés, homogènes et fondés sur l'éducation, qui fournit les conditions sociales nécessaires pour l'apparition et le maintien du sentiment de lien vis-à-vis de la nation pour l'ensemble de la population[124].

Lieu de socialisation par excellence, du moins pour la transmission des valeurs fondamentales du groupe aux jeunes citoyens, le système éducatif leur apprend à reconnaître et à identifier les objets symboliquement investis. Le travail d'identification, de décodage et d'appropriation du modèle identitaire du groupe repose en grande partie sur le système éducatif. Ce travail s'y manifeste à la fois dans l'enseignement de certaines disciplines comme l'histoire ou la langue nationale, mais aussi dans les

[119] Ibid., p. 7.
[120] MEIJER, Ruud, « Nation building and writing literary history», *Yearbook of European Studies*, № 12, 1999, p.149.
[121] CITRON, Suzanne, Enseigner…op. cit., p.9.
[122] KOK-ESCALLE, Marie-Christine, *Paris : de l'image à la mémoire. Représentations artistiques, littéraires, socio-politiques*, Amsterdam, Rodopi, 1997, p.18.
[123] GELLNER, Ernest, *Nation…op. cit.*, p.85.
[124] Ibid., p. 85.

pratiques quotidiennes[125] où s'inscrivent des schémas d'autorité, des références à des croyances et à des modèles sociaux qui formateront la vie des élèves.

Compte tenu de l'efficacité sociale de l'enseignement historique dans la construction identitaire, il existe un important danger d'instrumentalisation de l'écriture par le pouvoir politique dans le dessein de se légitimer. L'histoire scolaire peut être réduite à « un empilement de textes et à un emboîtement d'interprétations visant la louange du pouvoir en place[126] ». Le système d'éducation répondant premièrement à « des nécessités sociales [127]», selon la formule durkheimienne, qui est une « production identitaire[128] » par excellence aux yeux d'Alfred Grosser, revêt ainsi une importance cruciale pour le pouvoir politique qui essaie de garder une emprise sur le système éducatif.

Tous les manuels scolaires forment un puissant facteur d'intégration, puisqu'ils sont « diffusés à des centaines de milliers, voire sur plusieurs générations, à des millions d'exemplaires : leurs textes, leurs illustrations, leur typographie sont des références communes sur tout le territoire et pour une longue durée[129]». La place réservée aux manuels d'histoire dans ce processus est tout à fait particulière, surtout si nous précisons qu'en Biélorussie, il existe un monopole étatique absolu sur l'édition des ouvrages scolaires et un grand nombre d'instances chargées du contrôle de la rédaction des manuels, surtout en histoire. L'enseignement contenu dans les manuels d'histoire porte directement sur les questions identitaires. La veille politique sur l'enseignement historique et les manuels d'histoire s'observe dans différents cadres nationaux. Les lois mémorielles en France, l'oukase du président russe « Sur la Commission auprès du Président de la Fédération de Russie pour lutter contre les tentatives de falsification de l'histoire au détriment des intérêts de la Russie[130] », l'écriture de manuels d'histoire sur

[125] BRAUD, Philippe, *L'émotion…*op. cit., p. 103.
[126] CITRON, Suzanne, Enseigner…op. cit., p. 277.
[127] DURKHEIM, Emile, *Education…*op. cit., p.53.
[128] GROSSER, Alfred, *Les identités…*op. cit., p. 76.
[129] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p.238.
[130] Указ президента Российской Федерации № 549 от 15 мая 2009 «О Комиссии при президенте Российской Федерации по противодействию попыткам фальсификации истории в ущерб интересам России» (L'oukase du Président de la Fédération de Russie № 549 du 15 mai 2009 « Sur la Commission auprès du Président de la Fédération de Russie chargée de lutter contre les tentatives de la falsification de l'histoire au détriment des intérêts de la Russie »), site du journal *Взгляд (Regard)* http://www.vz.ru/image_pages/251619.jpg.html.

commande politique dans les pays d'Asie Centrale[131] et plusieurs autres exemples en témoignent.

L'enseignement contenu dans les manuels d'histoire porte directement sur les questions identitaires. Le message identitaire des manuels d'histoire nous append à être et à penser nationalement à travers les événements de l'histoire nationale et apporte des renseignements sur la distinction entre « nous » et « autres ».

Le but de notre recherche est de répondre à la question suivante : quelle est l'identité nationale que les autorités biélorusses essaient de construire à travers l'enseignement scolaire de l'histoire afin de légitimer leur projet politique. Nous tenterons ainsi de décrypter l'identité nationale qui se cristallise dans la conscience des jeunes Biélorusses. Il est intéressant d'évoquer à ce propos les résultats de recherches portant sur l'appréciation du système de l'éducation que le laboratoire de sociologie « Novak » a effectuée en mars 2010. L'appréciation positive du système éducatif par 44,4 % des personnes interrogées à été largement commentée par des experts dans l'article « L'école biélorusse fait des robots[132] ». A. Vardamatski, directeur du laboratoire de sociologie « Novak », Y. Ramantchuk, président du centre analytique « Stratégie », A. Kazuline, ancien ministre de l'éducation, ancien président de l'université principale du pays et ancien président du Conseil national des Universités, ont été profondément impressionnés par le décalage entre l'opinion des experts et l'opinion publique relative au système éducatif biélorusse. D'après les experts, le système éducatif a atteint son objectif, celui de « produire des personnes qui n'ont besoin de rien et qui ne sont pas intéressées par les processus sociopolitiques dans le pays » - pense A. Kazuline. Selon l'avis d'Y. Ramantchuk, « les Biélorusses n'ont pas besoin de l'éducation, dans la société, il n'existe pas de lien entre le niveau de l'éducation et la qualité de vie d'une personne ». A. Vardamatski croit que « le pouvoir actuel n'a pas besoin de citoyens capables de penser ». La référence au sondage sur le système éducatif nous permet d'avancer les idées que notre propre recherche nous a suggérées à travers les enquêtes et les interviews. Ces idées rejoignent les inquiétudes des experts cités sur la baisse voulue du niveau de l'éducation qui correspond au projet politique et identitaire du pouvoir en place.

[131] RUMYANTSEV, Sergey, « Ethnic Territories » Presentations Practices in the Historical Textbooks in Post-Soviet Azerbaijan and Georgia », *International Textbook Research*, vol. 30, issue 4, 2008, p. 811.
[132] СПАСЮК, Елена (Elena Spasuk), « Белорусская школа делает роботов » (L'école biélorusse fait des robots), site des informations *Навіны (Naviny)* http://naviny.by/rubrics/society/2010/03/31/ic_articles_116_167285/.

2§. Le plan de la thèse.

Après le **chapitre introductif**, le **deuxième chapitre** présentera le cadre général de l'historiographie biélorusse et son évolution depuis le début du XXème siècle. Les sources empiriques de cet « état des lieux » du champ de l'historiographie biélorusse sont constituées par les documents officiels qui se rapportent au domaine de notre étude. Il s'agit notamment des lois, des oukases, des arrêts ministériels, des actes des séminaires, des rapports de la Commission d'Etat chargée de contrôler l'édition des ouvrages scolaire, les conclusions des experts sur les manuscrits et les réponses des auteurs à ces critiques.

Les articles de presse nous permettent de rendre compte de la situation sur le champ historiographique et du débat public autour du problème de la rédaction des manuels scolaires. Nous devons tenir compte de la nécessité de prendre de la distance par rapport à ce que la presse biélorusse présente, compte tenu des particularités du régime politique qui exerce une pression importante sur les médias. Nous nous intéresserons à la presse destinée aux enseignants : le journal *« Настаўніцкая газета» (Le journal des enseignants)* et plus particulièrement aux revues spécialisées sur l'enseignement de l'histoire *« Гісторыя - праблемы выкладання» (L'histoire - les problèmes de l'enseignement)* et *« Беларускі гістарычны часопіс» (La revue historique biélorusse).*

Nous avons effectué un nombre important d'entretiens. Les spécialistes (auteurs de manuels, professeurs des écoles secondaires et des établissements d'enseignement supérieur, historiens-chercheurs, fonctionnaires des différentes institutions responsables du processus de rédaction des manuels) que nous avons interviewés et observés[133], nous ont suggéré des pistes de réflexions, des documents, des sources bibliographiques à explorer, des façons de « déchiffrer » les documents officiels ou bien des personnes à contacter. Ces indications ont guidé notre recherche, nous ont aidée à comprendre les rouages non-décrits du fonctionnement du champ des historiens et des enseignants de l'histoire.

Nous ne présentons toutefois pas les entretiens retranscrits pour de nombreuses raisons. Nous avons pu trouver dans des sources écrites une confirmation des faits importants qui nous ont été suggérés lors des entretiens. Nous nous référons ainsi davantage aux sources écrites qu'aux entretiens. Aux difficultés « classiques » des

[133] DE SINGLY, François (dir.), *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe,* Paris, Nathan, 1999.

entretiens[134], comme le biais, l'influence de l'interviewant, la difficulté d'interviewer les dirigeants[135], mis en exergue par de nombreux chercheurs[136], se sont ajoutées les difficultés d'un milieu d'enquête difficile[137]. Nous n'avons pas pu retranscrire les entretiens, car nous n'avons jamais pu utiliser le dictaphone. Obtenir l'accord d'interviewer les personnes a souvent été une démarche très compliquée. Les historiens, les enseignants, sans parler des fonctionnaires du Ministère de l'éducation, hésitent à partager leurs conceptions sur un sujet épineux et hautement politisé encore aujourd'hui. Nous avons été confrontée à de nombreux refus d'interviewer les historiens, malgré les recommandations de collègues ou d'amis[138]. La peur et la pression subtile est réellement présente dans le contexte biélorusse. Nous n'avons pas insisté pour obtenir des entretiens avec des personnes qui étaient réticentes à parler, car ces interlocuteurs n'auraient fait qu'un compte-rendu formel de la vision officielle de l'histoire. Nous étions intéressée par des entretiens susceptibles de nous aider à aller au-delà des formulations officielles. L'information dévoilant les rouages du système ne pouvait pas être enregistrée, c'était la condition imposée par la quasi-majorité des personnes interviewées. Ne pas citer le nom des personnes, lorsqu'il s'agit d'une information confidentielle était souvent expressément demandé par les personnes. Il était nécessaire d'instaurer un climat de confiance pour que les personnes puissent nous confier les informations importantes, leurs appréciations des événements et des faits, leurs prises de position vis-à-vis des questions historiques et identitaires. Il est important pour nous de respecter l'anonymat des entretiens, lorsque cela nous a été demandé et de ne pas trahir la confiance des personnes interrogées. Pourtant, il faut avouer que le climat de confiance a souvent provoqué des appréciations personnelles, des jugements de valeur, des jugements sur des collègues ou des règlements de comptes personnels. Ces éléments personnels et émotionnels nous ont aidée à comprendre le fonctionnement du champ des historiens, ainsi que sa distribution de capitaux. Il est pourtant évident

[134] DE SINGLY, François (dir.), *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris, Nathan, 1992.
[135] COHEN, Samy, *L'art d'interviewer les dirigeants*, Paris, PUF, 1999.
[136] BOURDIEU, Pierre, CHAMBOREDON, Jean-Claude, PASSERON, Jean-Claude, *Le métier de sociologue : préalables épistémologiques*, Paris, Mouton, 1973.
[137] BOUMAZA, Magali, CAMPANA, Aurélie, « Enquêter en milieu difficile », *Revue française de science politique*, vol. 57, №1, 2007, p. 5-25.
[138] Le fait d'avoir la nationalité biélorusse et d'avoir résidé pendant longtemps en Biélorussie nous a donné une fine connaissance du système sociopolitique du pays et de son système éducatif. Le fait que le russe et le biélorusse sont pour nous deux langues maternelles, nous a également donné les clés des codes socioculturels. Pourtant, le fait de parler russe ou biélorusse, ne nous a pas toujours aidée à obtenir des accords pour interviewer les personnes.

que la retranscription d'entretiens où l'anonymat a été demandé n'a pas de place dans la thèse pour des raisons pratiques, scientifiques, éthiques et déontologiques.

Le **troisième chapitre** présentera une histoire des historiens biélorusses, ainsi que la situation actuelle du champ des historiens, ses modes de fonctionnement et ses clivages.

Les manuscrits et les manuels des différentes époques feront l'objet du **quatrième chapitre**, consacré essentiellement à l'analyse du contenu des manuels. Nous allons présenter les critères du choix du corpus des manuels les plus représentatifs des périodes qui font l'objet de notre étude. Nous analyserons les conditions de la rédaction et de la diffusion des manuels, à savoir : leur tirage, les étapes procédant à la sélection des manuels scolaires destinés aux établissements scolaires secondaires.

Au terme de cet inventaire, nous avons élaboré une liste des manuels les plus représentatifs qui ont été ou qui sont encore en usage dans les établissements scolaires. Ce corpus nous permettra de passer à l'analyse des stratégies textuelles et graphiques du contenu des manuels, sans oublier néanmoins « l'esprit du manuel[139] », pour reprendre l'expression de l'un des auteurs, Pavel Loïka. Les caractéristiques quantitatives et qualitatives des manuels rendent compte de l'existence des différentes versions de l'histoire nationale et montrent quelle est la vision de l'histoire que les autorités politiques essaient de diffuser à travers l'enseignement secondaire. Une sélection de faits historiques nous permettra de définir quels sont les événements qu'on essaie de passer sous silence ou au contraire dont l'importance est accentuée et quels sont les « points de passage obligés ».

Pour étudier les diverses interprétations données aux mêmes événements dans différents manuels, nous procéderons à une analyse quantitative, en termes de surface textuelle, couplée à l'analyse qualitative du choix des représentations graphiques, des illustrations, des cartes historiques et des images accompagnant le texte. Nous allons tenir compte de ce que, du point de vue psychologique, l'enfant est parfois plus susceptible de retenir une image résumant le message textuel que le texte lui- même. Les manuels sélectionnés sont le fondement empirique du deuxième chapitre.

La structure du quatrième chapitre suit le fil chronologique. La période temporelle retenue pour l'analyse de l'évolution des manuels d'histoire se compose de 3 parties : la période soviétique, la perestroïka et la période actuelle. Les premiers

[139] Entretien avec Pavel Loïka, auteur de manuels, président de la chaire de l'histoire médiévale à l'Université d'Etat, 5 mai 2006, Minsk, durée de l'entretien 1h.

manuels sur l'histoire de Biélorussie ont été édités dans les années 1920. Avant cette date, aucun ouvrage historique ne considérait la Biélorussie comme une entité à part et les Biélorusses comme un peuple. A l'époque soviétique, les quelques travaux des historiens biélorusses ont été interdits, et l'histoire de Biélorussie ne constituait qu'une partie insignifiante du programme scolaire de l'histoire de l'U.R.S.S. Le premier ouvrage sur l'histoire de la République Soviétique Socialiste de Biélorussie a vu jour uniquement en 1947, et l'historiographie scolaire de l'époque soviétique est présentée par un seul modeste manuel de Laurentsiï Abetsadarski publié en 1960[140].

La deuxième période, ou plutôt la première période de l'historiographie biélorusse à proprement parler, commence après la proclamation de l'indépendance en 1990. Nous expliquerons pourquoi ce sont notamment les manuels de tendance nationaliste qui sont devenus la référence majoritaire de l'époque. Nous allons donner par la suite une explication au tournant radical qui a constitué une rupture par rapport à la tendance nationaliste des années 1990, rupture réalisée en plusieurs étapes. Le référendum de 1995 sur le retour des symboles soviétiques et la réintroduction du russe en tant que langue d'Etat a marqué le refus de « l'euphorie nationale » du début des années 1990. Nous démontrons que l'époque actuelle, qui présente une troisième étape de l'historiographie biélorusse, est caractérisée par la recherche d'une nouvelle idéologie de l'Etat, reflétée dans les manuels d'histoire. Nous avons déjà mis en exergue le lien entre l'histoire, l'identité et sa fonction légitimatrice véhiculée à travers une idéologie. L'exemple biélorusse illustre bien le postulat, selon lequel « l'histoire est un des matériaux privilégiés de l'idéologie, les significations données au passé sont liées aux représentations qui permettent l'analyse du présent[141] ». L'intervention des autorités politiques dans la rédaction des manuels d'histoire et l'introduction de cours obligatoires d'idéologie d'Etat au lycée et à l'université en témoignent.

Nous analyserons les modifications dans le contenu des manuels édités en 1993, ainsi que des manuels de la nouvelle génération. Il peut être utile d'évoquer la procédure de rédaction des manuels via la maison d'édition d'Etat « Народная асвета (Instruction populaire) » qui reste l'éditeur principal des livres scolaires, ainsi que la distribution des manuels centralisée et financée entièrement par le budget de l'Etat.

[140] АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski*), Гісторыя БССР (L'histoire de la République Soviétique Socialiste de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1968.
[141] LAVABRE, Marie-Claire, *Le fil…*op. cit., p. 17.

Nous n'oublierons pas les nombreux colloques, conférences et réunions consacrés à la question du message identitaire contenu dans les manuels d'histoire.

Outre les dispositifs officiels concernant la rédaction des manuels, nous allons essayer d'analyser les règles du jeu non écrites, les rapports de force au sein du champ de l'historiographie. Nous essaierons de prouver que dans les conditions du monopole étatique sur l'écriture de l'histoire, les intellectuels ont pu s'autonomiser par rapport au pouvoir politique. Les sources empiriques mobilisées pour la rédaction de ce chapitre sont les rapports des institutions[142] mobilisés dans la rédaction des manuels[143], les critiques et les réponses aux critiques faites par les auteurs, les actes des colloques des historiens[144], quelques entretiens.

Dans la mesure du possible, nous analyserons les entreprises concurrentes de l'écriture de l'histoire par la société civile et par les associations qui s'opposent à la version officielle de l'histoire. Les données statistiques sont nécessaires pour essayer de mesurer le sentiment d'appartenance nationale. Dans cette optique, nous utiliserons les données statistiques officielles. D'autre part, il n'est pas inutile de comparer les statistiques officielles avec celles fournies par les instituts de sociologie indépendants : l'Institut indépendant des recherches socio-économiques et politiques[145] et le laboratoire de recherches sociologiques « Novak ».

Le **cinquième chapitre** vise à répondre à la question ultime de la recherche, à savoir, quel est le degré d'efficacité, l'impact social et politique des manuels en usage dans les établissements scolaires. Il faut bien se rendre compte que les manuels à eux seuls ne sont pas capables de transmettre le message sur l'identité nationale. Il est nécessaire de ne pas diminuer l'importance de l'interprétation des professeurs à même d'influencer considérablement la perception de l'information contenue dans les manuels. Nous ne pouvons pas omettre qu'il y ait des enseignants qui ne se réfèrent que très peu aux manuels dans leurs cours.

---

[142] Анкета по оценке рукописей по истории для средней школы, представленных на конкурс (La grille d'évaluation des manuscrits présentés au concours national des manuels d'histoire), Минск (Minsk), 10 mai 2002.

[143] Даведка аб дапрацоуцы па заувагах прафесара П. Петрыкава (La réponse aux critiques faites par le professeur P. Petrykau des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 6 mai 2000.

[144] Рекоммендации по итогам республиканских семинаров (L'Acte final du séminaire sur l'élaboration de l'idéologie nationale), Могилев (Moguilev), 23 mai 2003.

[145] L'Institut indépendant des recherches socio-économiques et politiques a été créé après la proclamation de l'indépendance de la Biélorussie en octobre 1991. L'Institut est dirigé par professeur Oleg Manaev, ancien doyen de la faculté de sociologie de l'Université d'Etat. La pression politique sur l'Institut a entraîné sa fermeture en décembre 2003. L'Institut a rouvert ses portes à Vilnius en mars 2004 et continue à effectuer des sondages réguliers sur les questions politiques, sociales et économiques en Biélorussie.

Le but le plus ambitieux du travail est de mesurer l'influence effective des manuels scolaires sur les élèves. Dans cet objectif, nous analyserons les réponses aux questionnaires que nous avons proposés aux élèves, les entretiens avec les professeurs des établissements scolaires secondaires et des universités, les résultats du baccalauréat et du concours d'admission aux établissements d'enseignement supérieur. La tâche la plus difficile à réaliser est l'analyse de 1019 questionnaires effectués auprès des élèves des différents établissements d'enseignement secondaire de Biélorussie, qui doit nous permettre de mesurer l'impact du système scolaire et d'identifier les agents concurrents dans la construction de l'identité nationale. Nous reconnaissons que notre échantillon ne répond pas à toutes les exigences d'un travail sociologique représentatif, et la recherche sur une question aussi compliquée que la nôtre exige un travail plus important. Les résultats de notre enquête doivent donc être abordés avec prudence.

Il est important de préciser d'emblée les limites de notre démarche et de nos sources empiriques. La première difficulté est liée au contexte spécifique du pays où toute recherche à portée sociologique est difficile à réaliser. Nous nous sommes déjà référée à l'Institut indépendant de recherche socio-économique et politique qui a dû s'installer à Vilnius après sa fermeture par les autorités biélorusses. Le laboratoire sociologique « Novak » travaille dans des conditions extrêmement difficiles et se trouve, comme tous les sociologues biélorusses, sous surveillance politique. De plus, l'enseignement historique est considéré comme un moyen de travail idéologique et un moyen de construction identitaire. Cette attention particulière de la part des autorités politiques à l'histoire et aux enquêtes sociologiques rend la réalisation de la recherche particulièrement délicate. Nous avons dû procéder par « petits pas », en nous adressant directement aux enseignants d'histoire pour obtenir l'autorisation d'effectuer une enquête auprès de leurs élèves, et l'accord a souvent été donné à l'insu de l'administration. Il était nécessaire de mobiliser nos connaissances dans le milieu des enseignants du secondaire. Nous n'avons pu nous adresser qu'aux enseignants que nous connaissons personnellement ou qui nous ont été recommandés par nos connaissances. Il faut toutefois préciser que le poids du contexte pèse même sur les relations interpersonnelles. Souvent, le fait d'être présentée par un collègue n'a pas aidé à obtenir l'accord de l'enseignant pour effectuer l'enquête : cela montre à quel point les enseignants évitent de s'engager sur ce domaine de l'enseignement historique, même par une contribution aussi minimale que la distribution d'un questionnaire.

Il n'était donc pas facile de pouvoir interroger les élèves, ce qui pose le problème d'ordre méthodologique de l'échantillonnage. Nous avons pu accéder aux établissements qui étaient accessibles grâce à notre réseau d'interconnaissance et non pas à ceux qu'il faudrait retenir, en se fondant sur le point de vue de la représentativité. Par l'intermédiaire de nos connaissances, nous avons rencontré le vice-ministre de l'éducation à qui nous avons demandé l'autorisation d'effectuer une enquête, ce qui nous aurait permis d'avoir un échantillon représentatif. La réponse négative du Ministère a rendu alors impossible la tenue de cette enquête par voie officielle, mais cette réponse s'explique facilement par le contexte. Nous ne disposions ni d'autorisation officielle, ni de ressources matérielles, ni de temps, ni même de ressources physiques suffisantes pour effectuer une enquête vaste et représentative : nous étions seule et avions des ressources et un temps très limités. Nous avons fait ce qui était possible dans le contexte biélorusse, et nous tenons à présenter les résultats de ce travail difficile. De plus, nous savons pertinemment qu'aucune recherche n'a jamais été effectuée pour étudier la réception du message identitaire par les jeunes biélorusses et la construction de l'identité nationale des jeunes Biélorusses.

Malgré toutes ces difficultés pour construire notre échantillon, il n'en reste pas moins que les résultats obtenus lors de ces enquêtes fournissent un fondement viable autorisant de tirer des conclusions pertinentes. Nous avons pu comparer la cristallisation du sentiment national à travers le prisme de l'enseignement secondaire dans des milieux sociaux très différents. Dans notre inventaire, figure le lycée le plus prestigieux de la capitale biélorusse, fréquenté par les enfants des hauts fonctionnaires et de l'élite économique. Nous avons eu la possibilité d'analyser les résultats de l'enseignement historique dispensé par l'auteur de manuels S. Panou. Nous avons interrogé les élèves d'un lycée francophone de Minsk renommé, ce qui nous a permis de discerner l'influence de l'enseignement international et interculturel sur la formation de l'identité nationale. Nous avons enquêté au sein des élèves du très prestigieux lycée de l'Université d'Etat qui accueille des élèves rigoureusement sélectionnés par un concours, indépendamment de l'origine sociale ou culturelle. Nous avons pu enquêter auprès des élèves de différents établissements de la capitale biélorusse, qui est loin d'être une image sociale homogène. Nous nous sommes rendue dans plusieurs établissements situés dans différents quartiers et différents cadres sociaux de Minsk. Nous avons pu constater les résultats du déracinement social des paysans déplacés à

Minsk des régions contaminées par Tchernobyl. Nous avons pu interroger les élèves de 2 écoles secondaires rurales situées dans des contextes défavorisés.

Notre liste comporte 14 établissements qui offrent un éventail diversifié de contextes sociaux influençant la perception du récit historique et le travail d'identification des élèves. Nous avons pu établir des constantes qui reviennent à travers plusieurs réponses, ce qui nous permet de valider les résultats de notre enquête. Nous avons également pu établir des corrélations entre les conditions sociales de la construction de l'image de la nation et de la perception de l'histoire nationale par les élèves. Nous avons pu appréhender les facteurs qui influencent les liens d'identification liant l'élève au groupe social spécifique qu'est la nation. Malgré les limites de l'enquête, nous estimons pouvoir utiliser ses résultats dans l'analyse de la construction de l'identité nationale biélorusse.

Malgré toutes les réserves sur les conditions de réalisation et les résultats de l'enquête, nous souhaitons les mobiliser, car parmi de nombreuses spéculations sur l'idée et l'identité nationale en Biélorussie, il n'est pas facile de trouver des preuves pertinentes. En Biélorussie, aucune enquête sociologique n'a été menée sur cette question, le système scolaire n'a pas été étudié du point de vue de son rôle de créateur de l'identité. Nous proposons d'appréhender le problème à travers les questions adressées aux élèves sur leur connaissance en histoire et sur leur identification vis-à-vis de l'histoire nationale et de la nation. Les réponses des élèves permettent de mesurer la sensibilité au message identitaire et l'adhésion réelle à la nation. La réception du message identitaire est un mécanisme complexe, un « processus culturel profondément politisé[146] » qui ne peut pas être réduit à une simple assimilation. La réception d'un message, surtout lorsqu'il s'agit d'un sujet politiquement sensible est le fruit de l'influence de nombreux facteurs sociaux qui préparent les récepteurs du public concerné. Généralement, la manière de lire le message historique et identitaire résulte de l'influence du système éducatif, de la famille et des médias. Le corps enseignant et la famille constituent les principaux groupes de référence, des « instances de légitimité[147] » investies d'autorité en matière d'éducation et d'interprétation de l'histoire.

[146] LE GRIGNOU, Brigitte, *Du côté du public. Usages et réceptions de la télévision*, Paris, Economica, 2003, p. 55.
[147] Ibid., p. 36.

En ce qui concerne notre instrument de mesure, le questionnaire a légèrement varié en fonction de l'âge des élèves et du programme suivi, mais sa structure est restée cependant la même. La première partie a porté sur l'importance des connaissances en histoire nationale. La première question a toujours été la suivante : « Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ? Pourquoi ?» Nous avons demandé aux enfants de décrire leurs premières associations spontanées qu'évoquent les mots « histoire de Biélorussie ». Les réponses nous ont montré le degré de connaissance des événements de l'histoire du pays, ainsi que le lien émotionnel avec l'histoire. Une association liée à un événement de l'histoire soviétique n'a pas la même signification qu'une association liée au Grand Duché de Lituanie, événement phare de l'histoire nationaliste.

Dans la deuxième partie, nous avons toujours demandé aux élèves de réagir par rapport à un personnage historique « problématique », dont le rôle est discuté dans l'histoire de Biélorussie. Toutes les enquêtes ont été précédées d'un entretien avec l'enseignant. Avant d'interroger les élèves sur les événements figurant dans le manuel, nous avons d'abord posé la question sur le degré d'utilisation du manuel dans la classe à l'enseignant. Cela avait pour but de mesurer l'impact social des manuels en usage, ainsi que l'influence de l'enseignant.

Nous avons posé la question : « Vous sentez-vous Biélorusse ? Que veut dire pour vous être Biélorusse ? » afin de provoquer des réactions, qui nous autoriseraient de mesurer le lien d'attachement à la nation. Les réponses nous ont permis de savoir, si les enfants réfléchissent à la question identitaire et quels sont la forme et le contenu de cette réflexion. Les réponses nous ont permis de saisir le degré de construction de l'identité nationale.

Il nous paraît nécessaire d'étudier la fabrication et l'assimilation de l'identité à travers la socialisation civique, endossée et contrôlée par le système éducatif, corrélativement avec l'action des autres espaces sociaux contribuant à l'existence de la communauté imaginée qu'est la nation. L'influence du manuel, de l'enseignant et du système éducatif en général doit être nuancée, malgré le monopole étatique sur l'édition des manuels, ils ne représentent pas une source unique et ultime de l'information relative à l'identité du peuple. L'enseignement apporté par la famille, par les médias et bien d'autres sources va parfois à l'encontre du message officiel. La dernière partie du questionnaire s'est toujours rapportée aux sources alternatives de connaissance sur

l'histoire nationale et, plus précisément, au rôle de la famille dans la construction de l'identité nationale et aux événements historiques les plus souvent discutés dans les familles. Les réponses à cette question nous ont permis de répertorier les sources alternatives de la construction identitaire et de faire un lien entre le milieu social, la famille, le choix de l'établissement scolaire, l'enseignant et la construction identitaire.

3§. Quelques difficultés de notre enquête.

La complexité de la recherche comme la nôtre revêt un caractère multiple. D'une part, la dimension affective du problème traité est un obstacle, qui est capable de détourner l'attention du chercheur de son but d'analyser les faits tels qu'ils sont, sans tomber dans des jugements de valeur ou des conclusions d'ordre normatif. Le chercheur est souvent tenté de ne pas faire une distinction, pourtant nécessaire, entre ce qu'il voudrait voir et une analyse objective de la réalité. La réalisation de l'enquête et son analyse sont compliquées par notre engagement personnel vis-à-vis de la nation dont nous faisons partie et dont le destin ne nous est pas indifférent.

Il est incontestable que chaque chercheur se trouve face au danger de fournir une réponse trop subjective à la question qui le préoccupe. Deuxièmement, une difficulté majeure réside dans le fait que nous sommes amenée à utiliser des sources empiriques comme les archives, les livres, les manuels d'histoire et les articles de presse de différentes époques, qui sont souvent le reflet et le résultat des manipulations historiques que nous voudrions analyser. La particularité purement biélorusse consiste dans le fait que l'écriture de l'histoire est une question extrêmement politisée. Les historiens et les sociologues sont souvent obligés d'analyser ce problème avec beaucoup de prudence ou bien d'écrire ce qui va dans le sens de l'idéologie officielle. Tout cela nous impose une extrême prudence dans l'analyse des sources empiriques retenues dans le cadre de cette enquête.

La troisième complexité de notre recherche est liée à la tentation de « naturaliser[148] » ou « d'essentialiser » les concepts artificiels et historiquement construits qui entrent dans le champ de notre recherche. Nous avons déjà insisté sur la transformation des sociations rationnelles en relations de communauté à caractère personnel, lorsque nous considérons les articulations artificielles de la croyance en une communauté[149], qui est la base d'une identité.

[148] KEDOURIE, Elie, *Nationalism*…op. cit., p. 9.
[149] WEBER, Max, *Economie et société,* tome 2, op. cit., p. 130.

Nous insistons ainsi sur deux caractéristiques majeures de la construction identitaire et de l'écriture de l'histoire sur laquelle elle s'appuie : l'identité et le récit historique sont des constructions politiques et naturalisées, articulées de façon à faire oublier leur caractère artificiel. Même « la mémoire fondatrice de l'unité nationale est nécessairement l'oubli des conditions de production de cette unité[150] ». La « naturalisation » du récit historique et identitaire lui confère un caractère stable et indiscutable. L'usage du récit historico-identitaire dans le but de légitimer un système politique n'est pas une caractéristique exclusivement biélorusse. La politisation, l'instrumentalisation et les tentatives de naturaliser la construction de l'identité nationale sont bien visibles aussi à travers le cas de la France, avec la création du Ministère de l'identité nationale, les commémorations imposées, les difficultés d'enseignement de certaines périodes de l'histoire, comme la colonisation.

Nous pouvons évoquer un exemple de l'articulation « naturalisée » du passé. En Biélorussie, la Grande Guerre est la Seconde Guerre mondiale. En France, la Grande Guerre est celle de 1914-1918, qui n'a pas du tout la même interprétation et la même signification en Biélorussie. La Grande guerre Patriotique (la Seconde Guerre mondiale) a été érigée en événement fondateur de l'histoire de la Biélorussie soviétique et de la Biélorussie actuelle. Pourtant, pendant les 20 années qui ont suivi la victoire de 1945, le 9 mai n'était même pas un jour férié en U.R.S.S. Ce fait, qui met en évidence le caractère fabriqué de cet événement, est littéralement gommé de la mémoire officielle à tel point que même les historiens l'ignorent, sans parler du grand public.

Ce ne sont pas les facteurs objectifs qui ont déterminé la perception de ces faits historiques, mais les enjeux politiques qu'ils représentent et la manière dont leur perception a été construite dans chaque contexte particulier. L'objet de notre étude exige une vigilance scientifique et des outils d'analyse affinés. Ce problème nous semble pertinent, dans la mesure où il rejoint certaines grandes questions de la science politique, celle de la légitimation du pouvoir, des régimes politiques spécifiques ou encore de la transition des pays de l'ex-U.R.S.S.

La création d'une identité nationale à travers l'enseignement de l'histoire peut devenir un enjeu très important dans le cas où le pouvoir politique s'en servirait pour se rendre légitime et pour s'assurer du soutien auprès de la population. Cette fonction de

[150] POUTIGNAT, Philippe, STREIFF-FENART, Jocelyne, *Théories…*op. cit., 1995, p. 37.

l'identité nationale est non négligeable pour la Biélorussie, surtout si nous tenons compte de la monopolisation du rôle éducatif par le système scolaire.

De façon générale, le rapport entre la famille et l'école est extrêmement complexe et varie entre méfiance, contrôle, confrontation et délégation de responsabilité. La famille prend souvent position contre l'école, selon l'expression d'Annick Percheron[151]. Le positionnement de la famille vis-à-vis de l'école dépend du capital social, culturel et éducatif de la famille. La famille peut devenir une référence majeure dans la construction identitaire, le « milieu de mémoire » de première importance qui devient la base de la construction identitaire. Après avoir analysé les conditions sociales de production du récit historique, mémoriel et identitaire, nous avons conclu que le milieu social joue un rôle prépondérant, car du milieu social « découlent » les caractéristiques du milieu familial et mémoriel.

Il est nécessaire de mettre en exergue la spécificité du système biélorusse qui consiste en une véritable délégation par une majorité de familles du rôle éducatif à l'école. Plusieurs facteurs expliquent ce phénomène. Premièrement, l'écho de la tradition soviétique où tout a été fait pour soustraire l'enfant à la famille et pour que l'école devienne l'unique agent et lieu de socialisation communiste de la jeune génération. En 1921 l'épouse de Lénine écrivait : « … de nombreuses fonctions de la famille passent à l'école. La misère et la ruine nous engagent dans cette voie[152] ». En même temps, le déclin de la famille est aussi recherché, car « l'école doit prendre le relais de la famille, car la famille bourgeoise mutile l'enfant[153] », selon les idéologues du communisme. Le manque de capital éducatif et de ressource de temps est également responsable du fait que les parents ne mettent pas en cause l'enseignement scolaire, et les parents, qui n'ont pas appris l'histoire de Biélorussie eux-mêmes, ne perçoivent pas la nécessité du questionnement identitaire. Dans la majorité des cas, la famille se retrouve donc « dépossédée » de sa fonction éducatrice et porteuse de mémoire et d'identité.

Lors de nos enquêtes, de nombreux élèves interrogés ont avoué : « mes parents ne connaissent pas l'histoire de Biélorussie, c'est moi qui leur en parle ». C'est uniquement dans le cas des familles possédant un capital social et culturel conséquent que les

[151] PERCHERON, Annick, *La socialisation politique,* Paris, Armand Colin, 1993, p. 16.
[152] BERELOWITCH, Wladimir, *La soviétisation de l'école russe 1917 – 1931*, Lausanne, L'Age de l'homme, 1990, p. 73.
[153] Ibid., p. 73.

enfants apprennent une histoire différente de celle qui est présente dans les manuels. Durant la perestroïka, la famille est souvent devenue une source de mémoire alternative. Pourtant, à l'heure actuelle, nous constatons un renforcement du rôle du système éducatif et des structures extrascolaires au détriment de la famille dans le processus de la construction identitaire. Cette intervention étatique dans la transmission de la mémoire et de l'identité vise un double objectif. D'un côté, il est urgent de pallier les manquements de la famille dans l'éducation des enfants dans le contexte d'une baisse dramatique du niveau général de l'éducation, à tel point que : « les manuels restent probablement les seuls livres qu'une bonne partie des enfants tiennent entre les mains[154]». D'un autre côté, le système scolaire joue un rôle quasi exclusif dans la formation des jeunes citoyens. Les manuels scolaires restent ainsi des instruments privilégiés et souvent uniques de la transmission et légitimation du message identitaire que le pouvoir aspire à véhiculer.

[154] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), « Проблемы школьных учебников » (Les problèmes des manuels scolaires), *Настауницкая газета (Le journal des enseignants)*, № 55, 20 avril 2000, p. 1.

Chapitre II.

L'histoire de l'historiographie biélorusse.

Notre recherche, qui porte sur une mise en perspective historique des étapes essentielles de la formation de la nation biélorusse et de son identité, s'inscrit dans la problématique de la construction de l'identité nationale, des transformations sociales, de la mémoire historique et de ses usages. Dans cette optique, il n'est pas inutile de présenter une chronologie de l'histoire du peuple biélorusse. Nous prêterons une attention particulière à la manière dont les événements « marqueurs » de l'histoire de Biélorussie sont codifiés par les historiens, en insistant sur les logiques d'interprétations concurrentes et sur les débats existants autour des événements de l'histoire biélorusse. La description de cette chronologie s'inscrit dans une perspective constructiviste de l'histoire, de la mémoire historique et de l'identité nationale.

Nous essayerons d'analyser les modalités du fonctionnement du champ des historiens, régi par des lois spécifiques, marqué par les propriétés sociales et les trajectoires individuelles des acteurs en tant que promoteurs de différentes interprétations du passé national. Nous nous concentrerons également sur l'usage du récit sur le passé par le pouvoir politique qui y trouve un instrument de sa légitimation. Ce passé symbolique est une sélection de faits, d'événements et de métaphores avec un effet mobilisateur[155]. Nous allons donc présenter une sélection d'événements fondateurs de l'histoire et de l'identité nationale biélorusses, des événements mobilisateurs utilisés par différents acteurs. Cette sélection est indispensable pour effectuer une analyse des manuels scolaires qui sont des véhicules importants de la transmission du message identitaire.

A cet égard, nous devons mentionner une difficulté majeure de la présentation de cette chronologie, à savoir le fait que l'écriture « neutre » de l'histoire n'existe pas, car le récit historique est une sélection de faits et d'interprétations opérée dans un contexte social précis, par des acteurs spécifiques guidés par des motivations particulières. Malgré notre effort pour restituer cette mise en perspective historique le plus objectivement possible, en nous focalisant sur les différents débats qui l'accompagnent, il faut admettre que même un inventaire proposé des événements historiques n'est jamais neutre, parce qu'il s'agit d'une sélection d'événements. Présenter une

[155] MINK, Georges, NEUMAYER, Laure (dirs.), *L'Europe et ses passés douloureux*, Paris, La Découverte, 2007, p. 20.

chronologie de l'histoire de Biélorussie dans l'introduction serait en contradiction avec la problématique de la recherche dont l'objectif est d'étudier les différents types d'écriture de l'histoire biélorusse. Nous invitons le lecteur à se référer au tableau récapitulatif présenté en annexe 1 qui lui permettra de se familiariser avec les événements essentiels de l'histoire biélorusse et ses faits reconnus par la majorité des courants d'historiens comme marquants.

La chronologie de l'histoire du peuple biélorusse nous permet de « contextualiser » les étapes de la mise en place de l'historiographie biélorusse. L'historiographie, révélatrice de la formation de l'identité nationale, mérite une étude minutieuse.

L'évolution de l'historiographie biélorusse moderne comporte trois étapes importantes : la période soviétique (1919-1989), la perestroïka (1986-1994) et la période actuelle qui commence au milieu des années 1990. Les caractéristiques essentielles de ces trois étapes peuvent être présentées schématiquement dans le tableau suivant.

Tableau 3

Les périodes essentielles du développement du peuple biélorusse.

Période / Caractéristiques	**L'époque soviétique (1919-1985)**	**La perestroïka et l'indépendance (1986-1994)**	**La période actuelle (1994-jusqu'à nos jours)**
Idéologies, conceptions de l'histoire	Marxisme-léninisme, matérialisme historique	Nationalisme	Recherche d'une nouvelle idéologie d'Etat, tendances néo-soviétiques
Economie, conditions matérielles	Economie planifiée, l'unique forme de propriété - la propriété d'Etat, relatif bien-être général	Chaos, crise économique, début de la privatisation, pauvreté	Retour des méthodes soviétiques de gestion de l'économie, relative stabilité économique
Conditions sociales (des chercheurs en particulier)	Prestige social des métiers de la recherche, rémunération stimulante de ces métiers	Perte du prestige, rémunération très modeste de la recherche	Retour modeste du prestige, tentatives de créer des conditions favorables pour les chercheurs
Situation politique	Contrôle totalitaire de l'Etat sur toutes les sphères de la vie publique et privée	Libéralisation politique, pluralisme	Retour d'un contrôle étatique important, mesures de gestion autoritaires

Section 1. L'historiographie biélorusse de la période soviétique.

La période soviétique sert de point de départ dans l'étude de l'historiographie biélorusse moderne dans la mesure où elle a donné lieu à une première reconnaissance étatique et à l'institutionnalisation de l'historiographie biélorusse moderne. Le choix de ce point de départ serait sans doute contesté par les historiens de tendance nationaliste.

Nous avons retenu cette période en tant que début de l'historiographie biélorusse, parce que c'est notamment durant cette période qu'a commencé l'institutionnalisation de l'historiographie biélorusse, malgré toutes les contradictions et les incohérences de cette époque. Dans le cadre du projet « Representations of the Past : The Writing of National Histories in Europe » soutenu par la Fondation Européenne de la Science, nous avons rédigé le chapitre *Belarus* dans *Atlas of the institutions of European historiographies, 1800-present*. En préparant ce travail, nous avons rassemblé les données sur l'historiographie biélorusse. Toutes ces données ne concernent que le XXème siècle, et plus précisément la période qui suit la création de la Biélorussie Soviétique (R.S.S.B.). Dans le texte qui accompagne les cartes, nous précisons que la genèse de l'historiographie biélorusse a commencé sous l'Empire Russe, qu'elle a continué pendant les turbulences révolutionnaires du début de XXème siècle et qu'elle a débouché sur son institutionnalisation sous la R.S.S.B. en janvier 1919. L'importance de la période soviétique s'explique par le fait que c'était la première formation étatique à permettre une reconnaissance officielle et institutionnelle de l'historiographie biélorusse. Il est impossible d'échapper au cadre institutionnel et étatique dans l'étude de l'histoire, parce que la mise en place et le développement de l'historiographie sont liés à la reconnaissance étatique. En même temps, une remarque générale s'impose, celle de l'importance des mouvements contestataires qui mûrissent au sein d'un ensemble étatique (le plus souvent impérial) et qui débouchent sur le mouvement d'émancipation et sur l'instauration d'un Etat indépendant. Il existe une « préhistoire » de l'historiographie biélorusse : les ouvrages pionniers sur l'histoire de Biélorussie rédigés au début du XXème siècle. Les contributions personnelles des historiens qui, malgré l'absence de reconnaissance étatique, ont théorisé les étapes de l'évolution historique du peuple biélorusse et ont constitué la « préhistoire » de l'historiographie biélorusse seront analysées dans le chapitre consacré aux historiens biélorusses.

La période soviétique est aussi importante pour notre travail dans la mesure où il s'agit du point de départ controversé de l'historiographie biélorusse. L'historiographie et de la construction identitaire de cette période se caractérise par la prépondérance de la doctrine marxiste qui a prôné le « primat de la classe sur toute autre catégorie historique[156] » et la négation de l'importance des spécificités nationales. En effet, pour les marxistes, la nation est une « catégorie transitoire qui correspond à la nécessité du

[156] HAUPT, Georges, LÖWY, Michael, WEILL, Claudie (dirs.), *Les marxistes et la question nationale 1848-1914*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 12.

développement du capitalisme, dont les particularités s'effaceront et disparaîtront avec l'avènement du prolétariat[157] ». Les détournements et l'instrumentalisation de l'histoire dans des buts propagandistes, les contradictions et les incohérences dans l'interprétation des faits historiques qui ont eu lieu à l'époque soviétique doivent également être mis en exergue.

Les premières institutions de recherche et d'enseignement historique biélorusses ont été créées sous l'U.R.S.S. (l'Institut de la culture biélorusse a été créé en 1921, l'Académie des Sciences - en 1928, l'Université d'Etat - en 1921) au moment de l'affaiblissement du contrôle centralisé sur les entités administratives soviétiques, période appelée « biélorussisation ». De manière générale, la science historique soviétique n'a pas favorisé les recherches susceptibles d'affirmer des différences nationales ou de contrecarrer les postulats du matérialisme historique. L'exemple sur lequel nous reviendrons dans le chapitre consacré aux manuels d'histoire, à savoir celui de l'unique manuel d'histoire de Biélorussie qui a été édité en U.R.S.S. en 1960, montre le rôle « mineur » des histoires nationales et particulièrement de l'histoire biélorusse sous le régime soviétique. La période soviétique nous intéresse également dans la mesure où l'histoire biélorusse indépendante a commencé à se constituer en opposition à cette époque soviétique. Pour l'historiographie biélorusse actuelle, la période soviétique reste toujours un point de référence, pour ceux qui la contestent, comme pour ceux qui la « vénèrent ». En analysant l'historiographie biélorusse de l'époque soviétique, nous insisterons sur les conditions matérielles de l'évolution du peuple biélorusse, qui influencent considérablement la mentalité biélorusse et la construction identitaire.

1§. La configuration économique et la pré-configuration du développement identitaire.

Il paraît important de mettre l'accent sur l'importance des conditions économiques, compte tenu de leur impact sur la vie quotidienne des citoyens biélorusses[158]. Maurice Halbwachs soilignait le lien entre la prise de conscience de la réaliaté économique et la mémoire en écrivant que « la première forme de la mémoire sociale est une mémoire économique[159] ». L'historien M. Bitch, dans l'article où il

[157] Ibid., p. 12.
[158] БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « З прапанаванай канцэпцыяй пагадзіцца не магу » (Je ne peux pas accepter la conception proposée), *Беларуская мінуўшына (Le passé biélorusse)*, № 3, 1997, p. 53.
[159] NAMER, Gérard, *Halbwachs et la mémoire sociale*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 230.

défend sa conception de l'histoire de Biélorussie, souligne le lien direct qui existe entre le niveau du développement national et les facteurs socio-économiques. A l'époque soviétique, la République Soviétique Socialiste de Biélorussie (R.S.S.B.) a été une des Républiques les plus avancées et les plus stables du point de vue du développement économique[160] et du pouvoir d'achat, c'est-à-dire des facteurs qui constituent le bien-être des citoyens. Le surnom de la Biélorussie, « d'atelier d'assemblage de l'Union Soviétique[161] », reflète sa situation privilégiée dans la structure de l'économie soviétique. La Biélorussie a été un pôle de haute technologie qui rassemblait des spécialistes qualifiés dans différents domaines.

L'économie de la R.S.S.B. se caractérisait donc par son niveau de développement important et ses liens avec d'autres Républiques soviétiques.

Le tableau suivant présente l'évolution du PIB par habitant de la Biélorussie soviétique en comparaison avec l'année 1913.

Tableau 4

L'évolution du PIB par habitant.

année	1913	1928	1940	1945	1950	1960	1965	1966
PIB/habitant	1	1.4	8.1	1.6	9.3	34	56	64

Source : Статистический сборник (Recueil de données statistiques), *Белорусская ССР за годы советской власти (La R.S.S.B. durant les années du pouvoir soviétique),* Минск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 1967.

Le tableau nous apprend qu'en Biélorussie soviétique, la croissance économique est une tendance générale jusqu'aux années 1990. Ces facteurs expliquent la gravité de l'effondrement du système économique soviétique pour la Biélorussie. D'un côté, la Biélorussie s'est trouvée isolée des ressources en matière première et des marchés de débouchés. D'un autre côté, la population qui, jusqu'à la perestroïka a connu une relative prospérité[162], n'a pas pu s'habituer facilement à la nouvelle donne économique. Pour compléter l'explication de la sensibilité particulière des Biélorusses à l'égard des conditions économiques, il faut préciser qu'au cours de l'histoire, le peuple biélorusse a souvent vécu dans des conditions matérielles très rudes.

[160] *Статистический сборник (Recueil de données statistiques), Белорусская ССР за годы советской власти (La R.S.S.B. durant les années du pouvoir soviétique),* Минск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 1967, p. 54.

[161] IOFFE, Grigory, « Understanding Belarus: Economy and Political Landscape », *Europe-Asia Studies*, vol. 56, № 1, January 2004, p. 88.

[162] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *О сущностных характеристиках советского общества (Sur des caractéristiques essentielles de la société soviétique)*, Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2003, p. 14.

En effet, la situation géographique de la Biélorussie[163] au croisement[164] de différentes formations étatiques, de différents peuples, de différentes traditions a fait d'elle un terrain de guerre et un objet « convoité »[165] par les puissances belligérantes qui se sont souvent affrontées sur les terres biélorusses[166]. Souvent les explications stéréotypées tracent de manière réductrice, simpliste et bien peu scientifique une ligne de démarcation, qui couperait la Biélorussie en deux et séparerait, d'un côté, les chrétiens orthodoxes - Russes et de l'autre, les chrétiens catholiques - Polonais. Il est vrai que la Biélorussie a souvent été une pierre d'achoppement dans les jeux stratégiques entre la Russie et la Pologne, mais ces pays n'ont pas été les seuls à vouloir s'emparer des terres biélorusses et à exercer une influence sur les Biélorusses au cours de l'histoire. En nous limitant à ces deux groupes ethniques, nous laissons de côté les communautés juive, ukrainienne, balte, tatare et les autres communautés qui sont historiquement présentes et importantes pour la Biélorussie. Il est possible d'entendre que la Biélorussie se trouverait ainsi au carrefour entre les civilisations occidentales et orientales, entre Est et Ouest, ce qui est une définition discutable pour plusieurs raisons. Premièrement, nous ne sommes pas en mesure de donner une définition de la civilisation occidentale et de la civilisation orientale. Deuxièmement, dans le contexte biélorusse, l'usage « expéditif » de ces concepts mène à de fausses conclusions. Troisièmement, la Biélorussie se trouve au croisement d'influences plus nombreuses que celles de la Russie et de la Pologne. La Biélorussie a subi une influence des peuples nordiques, des peuples germaniques, des peuples baltes, qui sont loin d'être un ensemble homogène. Qui plus est, les voisines slaves qui entourent la Biélorussie – la Russie, l'Ukraine, la Pologne – sont également très différentes du point de vue historique et identitaire. Avant de fermer la parenthèse sur les influences que la Biélorussie a subies et dont il est impossible de faire abstraction, nous allons retenir un

[163] Une carte de la Biélorussie est reproduite dans l'annexe № 2.
[164] ZAPRUDNIK, Jan, *Belarus. At Crossroads in History*, Boulder, Westview Press, 1993.
[165] СТАШКЕВІЧ, Мікалай (Mikalaï Stachkevitch), « Гісторыя Беларусі : стан, праблемы, перспектывы развіцця » « Les problèmes actuels de l'histoire de Biélorussie : l'état des lieux, les problèmes et les perspectives du développement», in *Сучасныя праблемы гісторыі Беларусі : стан, здабыткі, супярэчнасці, перспектывы развіцця* (*Les problèmes actuels de l'histoire de Biélorussie : l'état des lieux, les avancements, les contradictions et les perspectives. Les actes de la conférence d'historiens)*, Гродна (Grodna), выд. ГрДУ (éd. de l'Université de Grodna), 2003, p. 21.
[166] ЯСКЕВИЧ, Ядвига (Yadviga Yaskevitch), *Предмет, теория и методология изучения идеогогии белорусского государства : историческая ретроспектива, структура и функции (La théorie et la méthodologie de l'idéologie de l'Etat biélorusse : la rétrospective historique, la structure et les fonctions)*, Мінск (Minsk), РИВШ (l'éd. de l'Institut national de l'enseignement supérieur), 2003, p. 20, p. 22, p. 26.

élément important pour comprendre l'identité biélorusse qui est la multitude de composantes de cette identité.

Au cours de son histoire, le peuple biélorusse a souvent été une minorité opprimée, et cette oppression concernait le domaine politique, social, culturel et économique. La création tardive du premier Etat[167] national biélorusse, qui remonte au début du XXème siècle, est une preuve des difficultés de la construction étatique et nationale[168]. Avant le XXème siècle, le peuple biélorusse a certes développé une forme sociale qui lui est propre, mais il n'a jamais construit un système étatique distinct, étant toujours intégré dans des ensembles étatiques et ethniques plus vastes. L'entrée de la Biélorussie au sein de l'U.R.S.S. a assuré son développement du point de vue étatique et national. La R.S.S.B. a bénéficié d'une relative autonomie culturelle et administrative au sein de l'Etat soviétique, même si le degré d'autonomie de la Biélorussie par rapport au centre politique a été variable. De même, le gouvernement bolchevique a tenté d'asseoir sa domination sur la Biélorussie en alternant les politiques de concessions et de répressions. Les bolcheviks ont négocié au début des années 1920 avec la Biélorussie une relative autonomie en échange de la reconnaissance de la légitimité de leur gouvernement. « Le principe de l'autodétermination des peuples doit être un moyen de lutte pour le socialisme[169] » - disait J. Staline en 1918. Le gouvernement bolchevik a été obligé de « jouer avec l'indépendance » des Républiques. Le membre de la Commission aux affaires nationales, J. Staline écrivait à V. Lénine : « Sous la pression de la guerre civile et de l'intervention étrangère nous ont été obligés d'afficher le libéralisme dans la question nationale. Cela a abouti à ce que nous ayons à la périphérie de vrais indépendantistes qui n'acceptent pas de considérer le jeu de l'indépendance comme un jeu, mais qui croient sincèrement à toutes les promesses d'indépendance et réclament une réelle mise en œuvre des constitutions des Républiques[170]».

La période de biélorussisation des années 1920, une certaine certaine libéralisation et une certaine tolérance des éléments nationaux biélorusses, qui avait

[167] La définition même de premier Etat biélorusse fait l'objet de débats. Les historiens nationalistes insistent sur la République Populaire de Biélorussie, créée en 1918 et dont l'existence a été très courte. Les historiens soviétiques et certains historiens contemporains attribuent à la République Soviétique Socialiste de Biélorussie, créée en 1919, le titre de premier Etat biélorusse.

[168] VAKAR, Nicholas, *Bielorussia. The Making of a Nation. A Case Study*, Cambridge, Harvard University Press, 1956.

[169] ПРОТЬКО, Татьяна (Tatiana Prot'ko), *Становление советской тоталитарной системы в Беларуси (1917-1941) (La mise en place du système totalitaire soviétique en Biélorussie (1917-1941)*, Минск (Minsk), Тесей (Tessei), 2002, p. 315.

[170] Ibid., p. 323.

« une forme nationale et un contenu prolétarien[171] », a été suivie d'un durcissement du contrôle centralisateur. Selon les formulations offcielles, la biélorussisation des années 1920 n'avait pas comme but une renaissance nationale, mais un « rapprochement des masses du marxisme[172] ». Le renforcement et l'élargissement de l'usage de la langue biélorusse, notamment à travers l'édition des travaux des théoriciens du marxisme en biélorusse devaient rendre l'idéologie des bolcheviks plus accessible au peuple biélorusse. Toutefois, il faut noter que les particularités nationales et ethniques des entités soviétiques n'ont jamais disparu derrière l'internationalisme prôné par les communistes. La marge de manœuvre de la Biélorussie soviétique par rapport au centre doit certainement être nuancée[173]. Pourtant il faut reconnaître les avancées que le peuple biélorusse a connues sous le régime soviétique, qu'il s'agisse du développement économique, social ou des éléments importants de la nation : la langue, l'histoire, la littérature, l'art, etc.

En effet, la Biélorussie d'avant la révolution de 1917 était une Biélorussie paysanne et pauvre dont le niveau du développement économique était 5 fois inférieur à la moyenne de l'Empire Russe. Ce pays avait également un niveau d'illétrisme parmi les plus elevés de l'Empire qui concernait 80 % de la population. Pour faire une comparaison avec les voisins baltes de la Biélorussie, le droit de servage a été aboli dans les régions correspondant à la Lettonie et l'Estonie actuelles en 1816, alors que le reste de l'Empire Russe a dû attendre 1861. La libéralisation avancée des paysans a donné des ressources sociécomoniques propices pour la cristallisation d'un sentiment national dans les régions de la Baltique. La faible urbanisation des terres biélorusses n'a pas contribué à la consolidation identitaire, à la différence des terres baltes.

La Biélorussie pauvre, paysanne, privée de centres urbains et d'universités est devenue à l'époque soviétique un pays industriel et économiquement développé où le niveau général d'éducation a été un des plus élevés de l'U.R.S.S. Même en tenant compte du caractère relatif des progrès réalisés par la Biélorussie à l'époque soviétique, ces avancées sont nettement plus importantes que toutes celles que les Biélorusses ont connues durant les périodes précédant son entrée au sein de l'U.R.S.S. Le niveau de vie relativement stable et les droits sociaux ont été particulièrement appréciés par un peuple

[171] Ibid., p. 323.
[172] Ibid., p. 324.
[173] MARPLES, David, *Belarus. From Soviet rule to Nuclear catastrophe*, Edmonton, The University of Alberta Press, 1996.

qui a vécu durant des siècles dans des conditions économiques désastreuses. La Biélorussie actuelle se réclame de l'héritage soviétique, ce qui ne signifie pas son attachement à la doctrine marxiste-léniniste, mais à la relative prospérité de la Biélorussie de l'époque soviétique. Les conséquences de la pesanteur du passé soviétique sur la conscience nationale biélorusse, qui a fait de la Biélorussie la République la plus soviétique de l'U.R.S.S.[174] et « une nation dénationalisée[175] », sont l'objet essentiel de cette étude.

2§. La structure sociale et économique du peuple biélorusse dans une perspective historique.

Dans la suite de l'argumentaire concernant le développement économique du peuple biélorusse, il faut préciser que l'histoire du XXème siècle prouve l'importance des enjeux économiques et matériels pour les Biélorusses. Au début du XXème siècle, les Biélorusses dont la majorité était des paysans constituaient une population démunie et illettrée au sein de l'Empire russe[176].

Le tableau suivant montre l'évolution de la composition de la population biélorusse durant le XXème siècle.

Tableau 5

L'évolution de la composition de la population biélorusse durant le XXème siècle.

Année	**Population totale (mille personnes)**	**Pourcentage de la population (%)**	
		Urbaine	**Rurale**
1897	6673.0	13.5	86.5
1913	6899.1	14.3	85.7
1940	9046.1	21.3	78.7
1951	7781.1	22.2	77.8
1959	8055.7	30.8	69.2
1970	8992.2	43.3	56.7
1979	9532.5	54.9	45.1
1980	9591.8	55.9	44.1
1985	9929.0	61.2	38.8
1989	10151.8	65.4	34.6
1990	10188.9	66.1	33.9
1995	10210.4	67.9	32.1
2000	10019.5	69.7	30.3
2005	9800	72.0	28.0

[174] КАРБАЛЕВІЧ, Валерый (Valeryï Karbalevitch), « Беларускі феномен трансфармацыйнага грамадства » (Le phénomène biélorusse d'une société en transformation), *Грамадзянская альтэрнатыва (L'alternative civile)* № 12, 1999, p.12.

[175] MARPLES, David, *Belarus : A Denationalized Nation,* Amsterdam, Harwood Academic Publishers, 1999. L'auteur canadien lie la faiblesse de la nation biélorusse aux difficultés de son émancipation étatique. La dépendance vis-à-vis de la Russie met en question durablement le développement autonome de la Biélorussie, selon lui.

[176] СОСНА, Уладзімір (Ouladzimir Sosna), *Страціфікацыя беларускага сялянства у канцы XIX-га стагоддзя (La stratification de la paysannerie biélorusse à la fin du XIXème siècle)*, Мінск (Minsk), Універстэцкае (éd. Universitaire), 1995.

Source : *Статистический ежегодник Республики Беларусь (L'annuaire statistique de la République de Biélorussie),* Минск (Minsk), Министерство статистики и анализа (Ministère des statistiques et de l'analyse), 2005, p. 183.

Redoutant l'expansion de la minorité polonaise fortement présente dans la Région du Nord-Ouest, les autorités impériales menaient une politique d'affaiblissement économique de la région pour mieux pouvoir la contrôler au cours du XIXème siècle. L'absence d'université sur les terres biélorusses jusque l'année 1921 va dans le sens d'affaiblissement intellectuel de la région. Le gouverneur Mouraviev, qui a considérablement contribué à la virulente russification de la Région du Nord-Ouest qui visait à briser la moindre velléité d'indépendance et qui devait s'effectuer à travers un affaiblissement économique, observait que : « les Polonais ne seront dociles que lorsque leurs ressources matérielles seront affaiblies. Pour que la région soit calme, il faut «frapper» leurs poches[177] ». Nous insistons sur le fait que le niveau du développement économique de la Région du Nord-Ouest était 5 fois inférieur à la moyenne de l'Empire russe[178]. Les deux Guerres mondiales ont ravagé la Biélorussie[179] et considérablement affaibli son potentiel économique. Pour ces raisons, la reconstruction de l'économie de la R.S.S.B., surtout après la Seconde Guerre mondiale[180] a été particulièrement appréciée par la population qui n'avait jamais connu une telle prospérité économique. Après la Seconde Guerre mondiale, la Biélorussie s'est trouvée à l'avant-garde des hautes technologies en Union Soviétique en concentrant 30 % de la production électronique et 23 % de la production radio-électronique de l'U.R.S.S. Le niveau du développement de l'agriculture a permis non seulement de satisfaire les besoins des consommateurs biélorusses, mais aussi d'exporter l'excédent de la production agricole dans les autres Républiques soviétiques. L'attachement aux conditions matérielles de vie assurées par le gouvernement soviétique a joué un rôle décisif dans la définition de l'orientation politique au moment de la perestroïka. En Biélorussie, les impératifs économiques, la question du pain quotidien ont toujours prévalu sur des considérations

[177] СВИБ, Анжелика (Angelika Svib), *Государственно-правовой статус Беларуси в составе России в пореформенный период (1861-1900) (Le statut politico-juridique de la Biélorussie au sein de l'Empire russe (la période des réformes 1861-1900)*, Минск (Minsk), Институт правоведения (éd. de l'Institut de droit), 2005, p. 24.
[178] *Статистический…(Recueil…), Белорусская ССР…(La R.S.S.B…*op. cit., p. 35.
[179] CARRIERE, Pierre, *L'économie de l'U.R.S.S.*, Paris, éd. Masson et Cie, 1974, p. 75.
[180] ЗАИКО, Леонид (Léonid Zaiko), *Национально-государственные интересы Республики Беларусь (Intérêts étatiques et nationaux de la République de Biélorussie)*, Минск (Minsk), Скакун (Skakoun), 1999, p. 40-41.

« subtiles » comme l'identité nationale[181]. Le président actuel de l'Etat biélorusse est bien conscient de la pesanteur des facteurs économiques dans les « choix historiques[182] » : « la défense de la souveraineté nationale ne doit pas porter atteinte à nos besoins terrestres simples : vivre au chaud, s'habiller et se nourrir normalement. A la suite de l'indépendance on risque de perdre ces biens terrestres. Sans ces facteurs, il sera difficile de défendre notre souveraineté et notre culture[183] ». Le lien entre « vivre au chaud » et une certaine mise en cause de la souveraineté renvoie sans aucun doute à l'Etat unifié russo-biélorusse qui freine la poursuite de l'indépendance de la Biélorussie, sans oublier que les Biélorusses se chauffent au gaz russe. Il est important d'expliciter l'importance des facteurs matériels dans l'analyse des phénomènes comme l'écriture de l'histoire, la construction identitaire, les usages sociaux de la mémoire qui ne semblent pas avoir un lien direct avec les impératifs économiques.

3§. Les chercheurs en sciences humaines : promoteurs de changement.

Après avoir évoqué l'aspect économique, il convient d'étudier la problématique sociale et politique qui touche plus directement à notre questionnement sur l'écriture de l'histoire. Le milieu des années 1980 a été marqué par un ébranlement considérable du système soviétique après des années de stagnation. Les caractéristiques du système totalitaire soviétique sont bien connues et consistent en un contrôle total de toutes les sphères publiques et privées par l'Etat. Les systèmes totalitaires se réfèrent à une idéologie[184] utopique, maintenue par un système de construction et reproduction de mythes qui légitiment le monopole du pouvoir par un parti politique[185] et servent à produire et maintenir l'ignorance et le conformisme d'une population « passive, ignorante et apathique ». Afin d'échapper « aux défauts et tares du libéralisme[186] », l'Etat totalitaire doit organiser la société par la contrainte et l'uniformiser. Le contrôle et

[181] IOFFE, Grigory, « Understanding Belarus: Economy and Political Landscape »…op. cit., p. 1021.
[182] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор Беларуси. Лекция президента Республики Беларусь в БГУ, 14. 03. 2003 (Le choix historique de Biélorussie. Cours du Président de la Biélorussie A. Loukachenko à l'Université d'Etat, le 14 mars 2003)*, Минск (Minsk), издательство БГУ (éd. de l'Université d'Etat), 2003. La brochure citée récapitule l'intervention d'une heure du président biélorusse devant les étudiants en histoire de l'Université d'Etat en mars 2003. Ce « cours » est une prise de parole d'un leader populiste dans le but de défendre sa vision du passé historique du pays.
[183] Ibid., p. 24.
[184] ARENDT, Hannah, *Idéologie et terreur*, Paris, Hermann Editeurs, 2008, p. 64.
[185] ПРОТЬКО, Татьяна (Tatiana Prot'ko), *Становление…(La mise en place…*op. cit., p. 20.
[186] BERSTEIN, Serge, *Démocraties, régimes autoritaires et totalitarismes au XXème siècle*, Paris, Hachette, 1992, p. 119.

l'uniformisation de la société devaient s'effectuer par la formation d'un homme nouveau, l'homo soviéticus, le type supérieur d'homo sapiens[187]. La monopolisation des moyens de force et de persuasion[188] facilitait la tâche de la production de l'homme nouveau : la coercition et la propagande étaient érigées en instruments de production de l'homme nouveau. Le totalitarisme soviétique s'est appuyé sur les classes sociales les plus démunies, les classes peu éduquées qui font preuve de servilité par rapport au pouvoir politique. La notion de droits de l'homme n'existait pas en U.R.S.S. ou plutôt avait une interprétation soviétique très particulière, très floue[189], d'après l'expression de Hannah Arendt. « La négation la plus absolue[190] » de la liberté est au cœur des régimes totalitaires où les intérêts individuels étaient subordonnés à l'intérêt général, dont le porteur était, dans le cas de l'U.R.S.S., le parti communiste. En réalité, il y avait une nette différence entre les droits et les privilèges du peuple soviétique et de la « nomenklatura » du parti communiste. Le rôle de l'individu était réduit à celui d'une « petite vis », d'un « rouage d'une machine », selon l'expression courante empruntée à J. Staline qui a dit en portant un toast à la Victoire de 1945 : « je bois à ces gens simples, ordinaires, à ces « rouages » qui maintiennent en état de marche notre grande machine d'Etat[191] ».

L'individu soviétique qui était contrôlé et écrasé par cette machine étatique, fondée sur la contrainte et la peur, a bien assimilé les règles de la survie dans un tel contexte : la soumission et la servilité souvent apparente et accompagnée d'une protestation muette, la dénonciation des collègues, la trahison, la dissidence dont l'expression ne franchissait pas le cercle familial, appelée la « dissidence dans la cuisine[192] ». La peur s'est souvent reflétée dans des réactions où les citoyens soviétiques ne s'arrêtaient pas devant la trahison, n'hésitaient pas à envoyer en prison un voisin, un ami, un collègue ou même un proche pour assurer leur survie. L'allégeance aux dogmes communistes n'a souvent été qu'une obligation affichée[193], mais elle a produit des effets psychologiques importants. Ne pas dire ce qu'on pense ou bien dire ce qu'on ne pense

[187] HELLER, Michel, *La machine et les rouages, la formation de l'homme soviétique*, Paris, Calmann-Lévy, 1985, p. 13.
[188] ARON, Raymond, *Démocratie et totalitarisme*, Paris, Gallimard, 1965, p. 287.
[189] ARENDT, Hannah, *Idéologie…*op. cit., p. 75.
[190] ARENDT, Hannah, *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990, p. 67.
[191] HELLER, Michel, *La machine…*op. cit., p. 9.
[192] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *О сущностных…(Sur des caractéristiques essentielles…*op. cit., p. 11.
[193] L'ouvrage de LOUGOVSKAIA, Nina, *Journal d'une écolière soviétique*, Paris, Robert Laffont, 2005 est un exemple de pensées confiées à un journal intime par une jeune soviétique. Le journal intime devenait ainsi un dépositaire d'opinions qu'il était impossible d'exprimer par d'autres moyens.

pas est devenu un phénomène courant à l'époque soviétique, phénomène dont les effets se font sentir encore aujourd'hui. Lors des entretiens avec des historiens biélorusses, nous avons pu constater que le facteur de la peur reste très présent. Plusieurs historiens ont refusé des entretiens en indiquant comme raison la peur de parler de sujets sous-tendus politiquement. Lorsque les interviews ont été accordées, il y a souvent eu des éléments d'information évoqués que les historiens nous demandaient de ne pas citer ou qu'ils essayaient de dissimuler afin de ne pas compromettre leur nom et leur recherche. Les instincts de survie sont de nouveau en vigueur en Biélorussie après un court moment de libéralisation politique sous la perestroïka au début des années 1990.

Un fait important qui témoigne de l'évolution complexe du milieu des historiens est l'absence durant toute la période soviétique d'associations d'historiens. En 1928, deux groupements idéologiques ont été créés en R.S.S.B. dans le but de témoigner de la loyauté à l'idéologie en place. Ces groupements artificiels dont l'existence n'a pas dépassé deux ans - la camaraderie des historiens-marxistes de la R.S.S.B. et la section biélorusse de la camaraderie des historiens-marxistes de l'U.R.S.S.- ne peuvent pas être qualifiés d'associations et prouvent la faiblesse de la structuration du champ des historiens ainsi que sa soumission à la pression politique. La division actuelle du champ des historiens peut être confirmée par l'existence de quatre associations d'historiens dont deux adhèrent à la vision officielle de l'histoire et deux autres s'y opposent. Les relations entre ces associations sont complexes, et les ressources dont elles disposent sont inégales. Les premières bénéficient du soutien du pouvoir politique, alors que les deuxièmes sont semi-clandestines. Un élément exploitable dans l'analyse de l'évolution du champ des historiens est le nombre d'historiens titulaires dans le pays qui peut être résumé dans le tableau suivant.

Tableau 6

La caractéristique quantitative de l'évolution du champ des historiens biélorusses[194].

Année	1928	1955	1980	2005
Nombre d'historiens titulaires	52	71	268	321

[194] Les chiffres présentés dans le tableau sont le fruit d'un long travail de la consultation de plus de 50 ouvrages et des archives, de la comparaison des sources et d'un comptage minutieux du nombre d'historiens dans le pays au cours du XXème siècle. Le travail a été réalisé dans le cadre de la préparation du chapitre « Belarus » de *Atlas of the institutions of European historiographies, 1800-present.*

Le tableau permet de retenir deux conclusions principales, à savoir, la place mineure de l'histoire à l'époque soviétique (les années 1928 et 1955) et un notable regain d'intérêt à l'égard de l'histoire sous la perestroïka (1980).

En revenant au moment-clé de la reconstruction de la société soviétique, à savoir, la perestroïka, il faut noter que les sciences humaines étaient à la fois la cause et la conséquence des mutations sociales. La propagande était un des piliers du système soviétique, et les sciences sociales y ont occupé une place centrale. Les humanités étaient chargées de fournir des preuves de la scientificité des dogmes communistes et d'assurer leur diffusion via le système éducatif. La perestroïka a libéré les sciences humaines de cette fonction de propagande. Parallèlement, les sciences sociales étaient à l'avant-garde des transformations sociopolitiques. Les chercheurs en sciences humaines qui possédaient les instruments d'analyse de la réalité sociale ont été placés sous haute surveillance à l'époque soviétique et au moment de son ébranlement, ils ont été les premiers à prendre la parole pour dénoncer les crimes du régime soviétique et pour changer les paradigmes intellectuels. Il est important d'analyser la question de la responsabilité personnelle des chercheurs en sciences sociales sous le régime soviétique et au moment de la perestroïka où plusieurs chercheurs ont invalidé les idées qu'ils ont défendues auparavant. Les logiques d'action des acteurs impliqués dans les changements sociaux seront considérées ultérieurement.

Section 2. L'effervescence de la perestroïka. L'indépendance de la Biélorussie.

La suite de notre cheminement chronologique, la perestroïka, est sans aucun doute une période-clé qui contient les réponses à un grand nombre de questions concernant l'état actuel de la Biélorussie, son historiographie et son identité. L'ébranlement soviétique a modifié les termes des débats historiques, ainsi que leur importance. Les débats historiques soulevés par la reconstruction de la société soviétique nous permettront de restituer les événements historiques les plus discutés et d'analyser le degré d'importance qui leur a été accordé. A travers l'étude des faits historiques, nous verrons la charge idéologique qu'ils ont assumée au moment de la transition.

Afin d'analyser le discours historique et la mise en récit de la mémoire historique lors de la perestroïka, il est nécessaire de le replacer dans le contexte social, économique et politique des années 1980-1990. Pour comprendre la perestroïka et

surtout son incidence sur l'historiographie, il faut retenir quelques caractéristiques majeures de cette période. L'indépendance que la Biélorussie a obtenue en 1990 a été plus un concours de circonstances, un accident plus que le résultat d'une « demande » du peuple biélorusse[195]. Les Biélorusses ont « reçu » la souveraineté malgré eux, comme une conséquence des événements qui ont secoué l'Union Soviétique. Les Biélorusses n'aspiraient pas à l'indépendance et ne la valorisaient pas, ce qui a valu à la Biélorussie le surnom de la « Vendée de la perestroïka[196] ». L'époque soviétique est souvent valorisée en tant que période « facile à vivre », dans la mesure où les règles du jeu et les dogmes étaient clairs. Cette simplicité soviétique où tout était décidé à la place des citoyens, qui n'avaient qu'à suivre aveuglément les dogmes, a souvent été regrettée après la perestroïka qui a amené un nouveau système où chacun devenait responsable de soi-même. Selon certains experts biélorusses, les historiens et les enseignants d'histoire se sont retrouvés dans une situation inhabituelle et délicate dans les années 1990. Les dogmes se sont écroulés, et il a fallu commencer à réfléchir d'une manière autonome à des problématiques historiques, ce à quoi les historiens n'étaient pas habitués[197].

Au milieu des années 1980, l'histoire s'est trouvée au centre des mutations sociales. La destruction des dogmes soviétiques a abouti à la recherche de « nouvelles vérités »[198]. Au moment « transitoire » où les métiers de la recherche ont perdu de leur attractivité matérielle, les historiens étaient tout de même considérés comme détenteurs de la vérité historique, donc ancienne et viable[199], ils étaient très sollicités lors des débats sociaux[200].

---

[195] LINDNER, Rainer, « Besieged Past : National and Court Historians in Loukachenka's Belarus », *Nationalities Paper*, vol. 27, № 4, 1999, p. 632.

[196] Cette expression, attribuée à l'écrivain biélorusse Ales' Adamovitch, est citée dans IOFFE, Grigory, « Understanding Belarus: Economy and Political Landscape »…op. cit., p. 108.

[197] Entretien avec Aliaxandre Prokharau, professeur d'histoire à l'Université d'Etat, auteur de manuels d'histoire universelle, 17 janvier 2005, Minsk, durée de l'entretien 1h.

[198] *Незалежнасць : праблемы і шляхі іх вырашэння* (*L'indépendance de la Biélorussie : les problèmes actuels et les voies de leur résolution)*, Мінск (Minsk), Акадэмія Навук (éd. de l'Académie des Sciences), 1993.

[199] ЗАПРУДНИК, Янка (Yanka Zaproudnik), *« З гісторыяй на « Вы » (Dire « vous » à l'histoire,* Мінск (Minsk), Мастацкая літаратура (Belles lettres), 1994. Ce recueil de documents historiques est une des preuves de l'attention particulière et de la crédibilité accordée à l'histoire à l'époque de la renaissance nationale après des décennies de mésusages de l'histoire.

[200] ВИРСКАЯ, Валентина (Valentina Virskaia), « Отечественная история в условиях общественных трансформаций переходного периода » (L'histoire nationale au moment des transformations sociales de la période transitoire), in *Сучасныя праблемы гісторыі Беларусі : стан, здабыткі, супярэчнасці, перспектывы развіцця* (*Les problèmes actuels de l'histoire de Biélorussie : l'état des lieux, les avancements, les contradictions et les perspectives)*, Гродна (Grodna), выд. ГрДУ (éd. de l'Université de Grodna), 2003, p. 30.

La rémanence des mythes, des symboles et des valeurs empruntés au passé s'avère être particulièrement prégnante en période de crise politique et identitaire. Toute la période transitoire a été non seulement un appel aux références historiques, une destruction de mythes soviétiques, mais également une production de nouveaux mythes. Les historiens ont été également les premiers à réagir aux changements et à mettre la problématique nationale sur le devant de la scène politique. Par exemple, en févier 1985, les intellectuels, les historiens, les artistes et les académiciens biélorusses ont été les premiers à réagir à la discrimination de la langue biélorusse dans l'administration, l'enseignement et la sphère politique en envoyant une pétition au secrétaire général du parti communiste[201].

Même le Préambule de la Constitution de la Biélorussie indépendante votée en 1994 se réfère à ce que « l'Etat biélorusse a une histoire de plusieurs siècles[202] » et à ce que cette longue histoire confère au peuple biélorusse « le droit à l'autodétermination ». Cette référence dans le recueil de lois essentielles prouve l'importance accordée à l'histoire dans la construction du futur d'un pays devenu indépendant. Pourtant, même la Constitution de 1994 ne contenait pas le terme « nation biélorusse » ou « peuple biélorusse ». La loi principale du pays ne contenait qu'une référence au « peuple de Biélorussie », ce qui prouve l'ambiguïté de l'évolution nationale des Biélorusses.

1§. Les changements doctrinaux.

La perestroïka et la glasnost' ont bouleversé certains dogmes soviétiques qui paraissaient jusque-là immuables, comme le rôle dirigeant du parti communiste. Les mythes du communisme maintenus par la fermeture du « rideau de fer » ont été remis en question. L'ouverture progressive des frontières a discrédité les postulats idéologiques du communisme sur le « capitalisme pourrissant » et le « communisme prospérant ». Elle a permis d'introduire les notions de droits de l'homme et de révéler les crimes du régime soviétique sous lequel ces notions n'existaient pas. L'effondrement du système soviétique fondé sur la coercition a posé comme urgence la reconstitution du lien social à partir duquel il fallait rebâtir la société et définir la légitimité du pouvoir. « Le recours au sentiment national est mobilisable à cette fin,

[201] LINDNER, Rainer, *Historiker und Herrschaft. Nationsbuildung und Geschichtspolitik in Weißrußland im 19. und 20.* Jahrhundert, Műnchen, R. Oldenbourg Verglag, 1999, p. 390.
[202] *Канстытуцыя Рэспублікі Беларусь (La Constitution de la République de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 1994, p. 2.

dans une perspective démocratique[203] », selon Anne-Marie Thiesse. La Biélorussie des années 1990 où la reconstruction de la société, la renaissance nationale et la démocratisation sont allées de pair, en offre un parfait exemple.

Dans l'étude des mutations sociales de la perestroïka, il faut ajouter que la doctrine communiste a connu des « retours» avant d'être définitivement critiquée et rejetée. L'introduction des manuels soviétiques d'histoire durant la perestroïka en témoigne[204]. « Désidéologisation ou renouvellement des dogmes ?[205] », s'interrogeait un historien à l'époque de la perestroïka à propos des changements dans l'enseignement historique.

Les années 1985-1989 sont marquées par la recherche de nouvelles voies pour le développement du pays, et une version revisitée de la doctrine socialiste était considérée comme potentiellement applicable pour l'avenir de l'U.R.S.S. Ce retour des dogmes soviétiques peut s'expliquer par plusieurs facteurs. Le discrédit de la doctrine communiste a créé un vide idéologique et quasi-moral, voire spirituel, compte tenu du rôle qui a été assigné aux postulats marxistes-léninistes à l'époque soviétique. L'intérêt pour de nouvelles idéologies et de nouvelles religions, l'essor des courants paramédicaux, des psychothérapeutes, voire des magiciens étaient autant de tentatives pour combler ce vide idéologique. Les programmes de télévision abondaient de séances de psychothérapie où les médecins-magiciens « soignaient » par la parole. Des millions de téléspectateurs mettaient des bouteilles d'eau et des tubes de crème devant leurs postes de télévision, les tubes recevaient une « charge » énergétique extraordinaire aux

[203] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p. 279.

[204] ЕРМАЛЕНАК, Вітаут (Vitaut Ermalenak), « Стары падручнік у новай вокладцы » (Le vieux manuel sous une nouvelle couverture), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 10 octobre 1990, p. 3.

[205] ДМИТРИЕВ, Антон (Anton Dmitriev), « Деидеологизация или обновление догм?» (Désidéologisation ou renouvellement des dogmes ?) *Преподавание истории в школе (L'enseignement de l'histoire à l'école secondaire)*, № 11, 1991, p. 15. *L'enseignement de l'histoire à l'école secondaire* était la revue principale des enseignants d'histoire de toute l'Union Soviétique. C'était une importante source de connaissances méthodologiques, de conseils pédagogiques, de directives du P.C.U.S. relatives à l'enseignement historique. La revue apprenait aux enseignants comment il fallait transmettre l'histoire aux élèves en fonction des changements politiques dans le pays. Sous Staline, la revue chantait des louanges au « père de tous les temps et de tous les peuples », publiait des articles sur des tsars russes connus par leur style autocratique comme Ivan le Terrible ou Pierre le Grand, ce qui constituait une référence légitimatrice au dictateur soviétique. Pourtant, dès que le culte de la personnalité de Staline a été condamné, la revue a dénoncé le tyran. Après la Seconde Guerre mondiale, Alexandre Nevski a été souvent cité. Il suffit d'évoquer l'ennemi contre lequel s'est battu ce héros – les cavaliers teutons, pour comprendre l'intérêt à l'égard de cette personnalité historique. La revue a également été un instrument de soumission des histoires nationales aux pouvoirs centraux soviétiques. Durant la perestroïka, la revue est devenue un porte-parole des changements. Après l'effondrement de l'U.R.S.S., cette revue moscovite est restée une référence pour les enseignants biélorusses en matière de méthodologie, de connaissances en histoire mondiale et russe.

propriétés «guérissantes». L'astrologie a connu un vrai essor. Avant la perestroïka elle était inexistante, après la perestroïka, les horoscopes sont devenus un attribut de tous les médias.

A titre d'exemple, nous pouvons citer quelques publications dans *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)* : Інтэрв'ю з псіхатэрапеутам Я. Пагожыным « Дапамагаю толькі тым, хто мне верыць» (L'interview avec le psychothérapeute Y. Pagojyn « Je n'aide que ceux qui croient à mon aide[206] »). La source d'information officielle la plus importante des enseignants publiait une interview avec un psychothérapeute-guérisseur sur un ton sérieux. Lorsqu'un magicien est venu à Minsk pour faire une séance de psychothérapie dans un stade de la ville (une séance retransmise par la télévision biélorusse), ce même journal a consacré un article à cet événement[207]. L'interview d'un astrologue a été publiée dans le journal[208]. Le journal dont le but est de transmettre l'information officielle aux enseignants et d'être une tribune de discussion de problèmes pédagogiques accordait une place aux astrologues et magiciens-psychothérapeutes.

La doctrine socialiste a véritablement rempli le rôle de religion de l'Etat soviétique[209], on mourait même au nom des idéaux communistes-socialistes. Ceux qui ont servi l'idole communiste et ceux qui ont sincèrement « cru » à cette idéologie ne pouvaient pas y renoncer facilement. « La doctrine communiste attire et repousse, séduit et révulse : même ceux qui résistent à son charme finissent par être fascinés[210] ».

Plusieurs auteurs ont souligné l'importance du « religieux dans une communauté[211] ». Le caractère construit de l'imaginaire social, ainsi que la fonction légitimatrice de l'idéologie dans les écrits de Marx sont mis en relief par Jean Pierre Sironneau[212]. Emilio Gentile écrit à propos du phénomène de « l'opium du peuple » qui apparaît en U.R.S.S., alors que « le parti totalitaire professait une idéologie athée et

---

[206] ПАГОЖЫН, Яраслау (Yaraslau Pagojyn) « Дапамагаю толькі тым, хто мне верыць » (Je n'aide que ceux qui croient à mon aide), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 10 février 1990, p. 4.

[207] ФЕДАРАВА Ірына (Iryna Fedarava), « За дзве мінуты да эфіру » (Deux minutes avant l'émission télévisée), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 25 juillet 1990, p. 4.

[208] БАРЫСАУ, Васіль (Vasil' Barysau), «Парады дае астролаг » (C'est un astrologue qui donne des conseils), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 10 octobre 1990, p. 4.

[209] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *О сущностных…(Sur des caractéristiques essentielles…*op. cit., p. 10.

[210] GENTILE, Emilio, *Les religions de la politique. Entre démocratie et totalitarisme*, Paris, Seuil, 2005, p. 215.

[211] VOEGELIN, Eric, *Les religions politiques,* Paris, Cerf, 1994, p.107.

[212] SIRONNEAU, Jean Pierre, *Figures de l'imaginaire religieux et dérive idéologique*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 39.

matérialiste et combattait toutes les religions » : « le bolchevisme a transformé l'idéologie en une doctrine dogmatique, le parti en une Eglise, le chef en une divinité terrestre[213] ». Le même auteur voit dans la sacralisation de la politique une forme de légitimation du pouvoir[214] : « le bolchevisme russe était la réviviscence d'idées et de traditions millénaristes russes mêlées au messianisme révolutionnaire marxiste ». Le matérialisme bolchevique est interprété comme un « ersatz de religion visant à offrir à l'humanité à la place de la foi perdue, une nouvelle croyance [215]».

Du point de vue psychologique, la dénonciation des postulats du communisme était un processus complexe pour ceux qui ont vécu sous l'ère communiste. Le retour aux logiques soviétiques tient au fait qu'elles étaient connues et approuvées, alors que les nouveaux modes libéraux et démocratiques étaient méconnus et effrayants, voire synonymes de désordre et de confusion.

2§. Les bouleversements des statuts et des capitaux sociaux.

La perestroïka était une période de changements qui ont souvent pris la forme d'un renversement brutal des repères économiques, sociaux, culturels, politiques, idéologiques et des échelles de valeurs. Ceux qui ont bénéficié d'un statut privilégié durant l'époque soviétique, les intellectuels notamment, se sont retrouvés au bas de l'échelle sociale et économique. Les métiers de chercheur et d'enseignant ont perdu leur prestige social et sont devenus très modestement rémunérés[216], ce qui a provoqué des protestations et des grèves[217]. Le manque de moyens pour la recherche en sciences sociales[218] peut expliquer une moindre motivation des chercheurs dont les effectifs ont diminué de 50 % après la perestroïka[219]. Les chercheurs partaient à l'étranger, leur

[213] GENTILE, Emilio, *Les religions…*op. cit., p. 21.
[214] Ibid., p. 37.
[215] Ibid., p. 95.
[216] MONGILI, Alessandro, *La chute de l'U.R.S.S. et la recherche scientifique. Une science fantôme et de vrais scientifiques*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 69-74. Sur l'exemple d'un Institut de recherche scientifique à Moscou, l'auteur retrace les bouleversements produits par la perestroïka dans les projets personnels des chercheurs.
[217] Адкрытае пісьмо настаунікау « Нацярпеліся ! » (La lettre ouverte des enseignants « Nous avons assez souffert, cela suffit ! »), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 8 janvier 1990, p. 1.
[218] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Дзесяць гадоу беларускай гістарыяграфіі (1991-2000) » (Les dix ans de l'historiographie biélorusse (1991-2000), *Беларускі гістарычны агляд (La revue critique d'histoire biélorusse)*, vol. 8, janvier 2001, p. 220.
[219] КОРЗЕНКО, Григорий (Grigorii Korzenko), « Наука Беларуси 90-х годов. Кадровый вопрос » (La science de la Biélorussie des années 1990. La question d'effectifs), in *Гістарычная навука і гістарычная адукацыя у Беларусі : стан і перспектывы развіцця (La science historique et l'enseignement de l'histoire en Biélorussie : l'état des lieux et les perspectives du développement)*, Мінск (Minsk) БГУ (éd. de l'Université d'Etat), 1997, p. 224.

départ massif à été qualifié de « fuite des cerveaux[220] », ou optaient pour des professions aux rémunérations plus attrayantes. Cette situation doit cependant être nuancée par l'enthousiasme et un vrai regain d'intérêt pour l'histoire nationale. En parlant d'enthousiasme pour l'histoire, il faut noter qu'il existe en langue russe et biélorusse une expression héritée de l'époque soviétique et devenue très usitée durant la perestroïka, celle *« d'enthousiasme nu »*. Elle fait référence à l'engagement pour une cause sans aucune récompense matérielle. Nous avons mobilisé les postulats de Weber sur les intérêts en tant que générateurs d'actions. A la période transitoire, peu d'activités représentaient un intérêt matériel. Les raisons qui incitaient à s'engager pour la recherche en histoire nationale notamment, étaient souvent de l'ordre *« de l'enthousiasme nu »*, étaient dictées par des intérêts idéologiques ou moraux. La connaissance du passé historique de la nation est devenue un capital valorisé du point de vue social, d'autant plus que le pouvoir communiste a cherché à l'éradiquer. L'homo soviéticus n'était pas censé avoir de mémoire nationale. Cette tentative manquée d'éradication de la mémoire nationale a été une des causes qui ont précipité la chute de l'U.R.S.S.

La connaissance historique a pris une place centrale dans les changements sociaux. L'ouverture des archives secrètes[221] constitue l'un des facteurs expliquant l'intérêt pour l'histoire. Les académiciens étaient au courant de l'existence de ces archives[222]. L'interdiction d'accès à ces sources d'information a créé une aura de mystère et de mythes autour de ces sources. Dès que ces archives sont devenues accessibles, les historiens se sont précipités pour les étudier[223]. L'accès aux archives soviétiques a permis aux historiens soviétiques et aux soviétologues occidentaux de vérifier leurs hypothèses sur la société soviétique avec les données révélées par les

[220] BLUM, Alain, « La société russe entre illusion et observation », in GARROS, Véronique (dir.), *Russie post-soviétique : la fatigue de l'histoire*, Paris, éd. Complexe, 1995, p. 248, 249.
[221] *Communisme « Les archives : la nouvelles histoire de l'U.R.S.S. »*, № 42, 43, 44, 1995. Les numéros cités sont entièrement consacrés à la découvre des archives secrètes de l'U.R.S.S.
[222] L'introduction de l'ouvrage *Становление советской тоталитарной системы в Беларуси (1917-1941) (La mise en place du système totalitaire soviétique en Biélorussie (1917-1941)* est un témoignage de l'auteur sur la difficulté d'accès aux archives secrètes dans les années 1989-1994 et sur l'information précieuse et soigneusement cachée par le pouvoir soviétique qu'elles contenaient. L'auteur de ce livre, Tatiana Prot'ko, docteur en histoire, présidente du Comité biélorusse d'Helsinki, avoue que les documents consultés dans ces archives ont bouleversé sa vision du système soviétique. ПРОТЬКО, Татьяна (Tatiana Prot'ko), *Становление…(La mise en place…*op. cit., p. 3-4.
[223] MESPOULET, Martine, *Statistique et révolution en Russie. Un compromis impossible (1880-1930)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 13.

archives[224]. « La masse gigantesque d'archives » libérée par l'effondrement de l'U.R.S.S. a permis de « lancer des coups de projecteurs[225] » dans la profondeur du système totalitaire soviétique largement opaque. L'information sur la politique intérieure et extérieure de l'U.R.S.S., sur la sociohistoire de la société soviétique, devenue accessible grâce aux archives, est importante du point de vue qualitatif et quantitatif. L'histoire est devenue une science de première importance parce qu'elle avait la charge et la responsabilité du passé et de l'avenir du pays[226]. L'histoire devait donner des réponses aux questions épineuses de l'époque. Le recueil bibliographique édité par la Bibliothèque nationale en 1992 donne le chiffre de 1843[227] publications (livres, articles de presse, revues d'ouvrages, thèses de doctorat…) parues en 1992 et traitant des questions de l'histoire nationale. L'édition de ce recueil a coïncidé avec l'apogée de la renaissance nationale « à travers » l'histoire. A titre de comparaison, le recueil bibliographique des ouvrages en histoire biélorusse des quinze années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale recense 1949 ouvrages. Il faut noter toutefois que l'augmentation quantitative des travaux en histoire[228] ne s'est pas nécessairement traduite par l'amélioration de leur qualité, en raison du manque de sources et de concepts méthodologiques. L'usage de l'histoire dans des buts politiques par ceux qui n'étaient pas des historiens professionnels a également nui à la qualité des publications relatives à l'histoire. Qui plus est, souvent les travaux qui se voulaient scientifiques ont été détournés à des fins politiques en devenant une « tribune militante[229] ».

Les événements contestataires de la fin des années 1980 ont débouché sur la condamnation du marxisme-léninisme dans les sciences sociales. L'historiographie soviétique a été mise en question et les historiens nationaux ayant obtenu l'accès aux archives secrètes ont commencé à révéler les « taches blanches » et les « pages noires » de l'histoire des Républiques soviétiques[230]. La glasnost a permis aux académiciens de

[224] WERTH, Nicolas, (dir.), *Pour une nouvelle historiographie de l'U.R.S.S. Actes de la table ronde tenue à l'IHTP le 28 mai 1996, Les Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, décembre 1996, p. 7.
[225] LOUGOVSKAIA, Nina, *Journal*…op. cit., p. 7.
[226] ПІЛІПЕНКА, Міхась (Mikhas' Pilipenka), ТРУБАЧОУ, Алег (Aleg Troubachou), « Ведаць гісторыю - бачыць будучыню » (Connaître l'histoire – voir l'avenir), *Беларуская мінуущына (Le passé biélorusse)*, № 1, 1993, p. 2-3.
[227] АНТОНАВА, Галіна (Galina Antonava), *Новая літаратура па гісторыі і гістарычных навуках Беларусі (Les nouveaux ouvrages en histoire et en sciences historiques de la Biélorussie)*, Мінск (Minsk), НББ (la Bibliothèque nationale de Biélorussie), 1992.
[228] *Гісторыя БССР. Тэматычны паказальнік савецкай літаратуры (L'histoire de la R.S.S.B. Le répertoire thématique des ouvrages soviétiques)*, Мінск (Minsk), БДУ (éd. de l'Université d'Etat), 1959.
[229] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Десяць гадоу…(Les dix ans…op. cit., p. 229.
[230] Ibid., p.225.

discuter des événements qu'ils ne pouvaient pas considérer avant. Cette tendance à dévoiler les événements tabous du régime soviétique est une des caractéristiques majeures de l'historiographie des années 1990.

Le lien étroit entre l'histoire et la sphère politique a été confirmé par les événements sociopolitiques des années 1980. L'engagement des historiens dans le champ politique et l'usage de l'histoire en tant que source de légitimation des changements en témoignent. L'état de l'historiographie biélorusse à l'époque transitoire est résumé dans le titre d'un article paru en 1992 « Le chagrin d'une Clio en plein désarroi[231] ». La connaissance historique est devenue une source de valorisation, un atout dans le jeu de recomposition de tous les champs sociaux, une carte à jouer, un capital important.

3§. Les débats de la perestroïka.

Du point de vue de l'ampleur et de l'importance des débats sociaux, la perestroïka est une période extraordinaire. Un des acquis de la perestroïka, la liberté d'expression, a eu un effet important dans un pays où la langue de bois était la règle des discussions sociales et politiques depuis des décennies[232], ce qui était noté par les chercheurs soviétiques et occidentaux. Le numéro de la revue *Pouvoirs* d'avril 1988 intitulé « L'U.R.S.S. de Gorbatchev » est consacré au phénomène de la perestroïka en U.R.S.S. La contribution de N. Werth est focalisée sur la soif de liberté d'information que l'intelligentsia a pu satisfaire au moment de la perestroïka. Les réunions publiques, les meetings et les manifestations, ainsi que tous les médias sont devenus des tribunes où se sont affrontées des opinions diverses sur les changements politiques, économiques et sociaux de l'époque.

Ces débats portaient sur la révélation et la condamnation des crimes du régime soviétique et de la doctrine marxiste-léniniste qui a été l'idéologie légitimatrice des exactions commises par les autorités soviétiques[233]. La perestroïka n'a pas été un processus linéaire. La première étape de « désillusion » soviétique, de démantèlement de la doctrine communiste a été suivie d'une tentative de « restauration » de cette

[231] ЧЭЛЯДЗІНСКІ, Аляксандар, (Aliaxandar Tcheliadzinski), « Скруха разгубленнай Кліо » (Le chagrin d'une Clio en plein désarroi), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 18 juillet 1990, p.3.
[232] WERTH, Nicolas, « L'intelligentsia », *Pouvoirs*, № 45, avril 1988, p. 47.
[233] ЛЮТЫ, Анатоль (Anatol' Luty), « Да пытання аб канцэпцыі гістарычнай адукацыі у рэспубліцы Беларусь » (Sur la question de la conception de l'enseignement historique en Biélorussie), in *Сучасныя праблемы гістарыяграфіі гісторыі (Les problèmes actuels de l'historiographie)*, Мінск (Minsk), БДПУ (éd. de l'Université Pédagogique de Minsk), 2003, p. 4.

doctrine. Au début de la perestroïka, la doctrine soviétique n'était pas encore complètement bannie. L'heure des changements cardinaux n'avait pas encore sonné et les modifications de l'idéologie dominante avaient encore un caractère superficiel, ce qui explique les titres des publications dans la presse pour les enseignants : « Le vieux manuel d'histoire sous une nouvelle couverture[234] », « L'histoire de Biélorussie avec un accent moscovite[235]».

Le moment où l'idée nationale biélorusse prétendument « indépendante de l'Ouest et de l'Est[236] » s'est affirmée comme une idéologie dominante ayant remplacé celle du marxisme peut être considéré comme le stade final des transformations idéologiques de la perestroïka. La renaissance nationale était le sujet de nombreuses publications dans la presse : « La conscience nationale des Biélorusses : dégradation et renaissance[237] », « La renaissance nationale et la conscience nationale[238]», « L'héritage culturel dans la formation de la conscience nationale du peuple[239]», « L'historiographie biélorusse en tant que source de formation de la mentalité nationale[240] », « Redonner l'histoire au peuple[241] » et plusieurs autres publications. La renaissance nationale était également un mot d'ordre pour les changements sociaux. Il fallait détruire l'héritage soviétique et construire à sa place un Etat et une nation biélorusses en faisant « renaître » les éléments de la culture biélorusse[242]. La chaîne logique de la perestroïka a été présentée en ces termes : « La renaissance nationale est impossible sans la

[234] ЕРМАЛЕНАК, Вітаут (Vitaut Ermalenak), « Стары…(Le vieux manuel…op. cit., p. 3.
[235] ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), « Гісторыя Беларусі з маскоускім ухілам » (L'histoire de Biélorussie avec un accent moscovite), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 20 août 1990, p. 2.
[236] БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « Аб нацыянальнай канцэпцыі гісторыі і гістарычнай адукацыі » (Conception nationale de l'histoire et de l'enseignement d'histoire nationale), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 1, 1993, p. 18-26.
[237] ЛЫЧ, Міхась (Mikhas' Lytch), « Нацыянальная свядомасць беларусаў : дэградацыя і адраджэнне » (La conscience nationale des Biélorusses : dégradation et renaissance), *ЛіМ (Littérature et arts)*, le 13 avril 1990, p. 2.
[238] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Нацыянальная свядомасць і нацыянальнае адраджэнне » (La renaissance nationale et la conscience nationale), *Беларускі гістарычны агляд (La revue critique d'histoire biélorusse)*, vol. 1, janvier 1994, p. 4-8.
[239] *Культурная спадчына ў фарміраванні нацыянальнай свядомасці народа (L'héritage culturel dans la formation de la conscience nationale du peuple)*, Мінск (Minsk), Інстытут этнаграфіі Акадэміі Навук (L'Institut de l'ethnographie de l'Académie des Sciences), 1994.
[240] КАРАУ, Дзмітрый (Dzmitryï Karau), « Гістарыяграфія - адна з крыніц фаміравання менталітэту нацыі » (L'historiographie est une des sources de la formation de la mentalité nationale), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 3, 1995, p. 99-107.
[241] ЕРМАЛОВІЧ, Мікола (Mikola Ermalovitch), « Несці гістарычную прауду » (Apporter la vérité historique), *Беларуская мінуўшына (L'héritage biélorusse)*, № 1, 1993, p. 9-13.
[242] MARPLES, David, « Nation awakening and national consciousness in Belarus », *Nationalities Papers*, vol. 27, № 4, 1999.

conscience nationale et cette dernière dépend directement de l'histoire[243] ». La renaissance de la culture nationale et son usage politique en tant que programme d'action ont été considérés comme « le chemin épineux vers nous-mêmes[244]». Les Biélorusses devaient répondre aux questions « qui sommes-nous ?[245] », pourquoi « nous, les Biélorusses, nous sommes des gens particuliers[246] » du point de vue de la faiblesse de la conscience nationale, «quels sont notre histoire, notre passé et notre avenir ? » Ce sont des questions qui interrogent directement l'identité nationale et le rôle de l'usage du passé qui s'est avéré central dans la renaissance nationale. De nombreuses publications s'interrogeant sur « ce que chaque Biélorusse doit savoir [247]», ainsi que la réédition[248] des œuvres des historiens biélorusses des années 1910[249] sont autant de tentatives de pallier la difficulté de définir les éléments constitutifs de l'identité nationale[250]. Le manuscrit d'un des premiers ouvrages sur l'histoire de Biélorussie de Mitrofan Dovnar-Zapolskiï était prêt à être publié dès 1919, pourtant, malgré de nombreuses tentatives de l'auteur pour l'éditer, la lecture attentive du manuscrit par les censeurs marxistes n'a pas rendu possible sa parution. Le manuscrit a été sauvegardé dans les archives secrètes et des tentatives d'édition ont été entreprises dans les années 1980 par l'Institut de l'histoire de l'Académie des Sciences de la R.S.S.B. Ce n'est qu'en 1994, que le manuscrit a été publié pour la première fois. Le destin de ce livre, un des premiers ouvrages sur l'histoire biélorusse, est représentatif de

[243] ЕРМАЛЕНАК, Вітаут (Vitaut Ermalenak), « Стары…(Le vieux manuel…op. cit., p.3.
[244] Круглы стол (La table ronde) « Цяжкі шлях да сябе. Новы падручнік па гісторыі ? » (Le chemin difficile vers nous-mêmes. Un nouveau manuel d'histoire), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, № 3, 24 juillet 1993, p. 2.
[245] ПІЛІПЕНКА, Міхась (Mikhas' Pilipenka), « Хто мы? » (Qui sommes–nous ?), *Беларуская мінуўшына (L'héritage biélorusse)*, № 1, 1993, p. 5.
[246] МАРЦІНЕВІЧ, Аляксандар (Aliaxandar Martinevitch), « Цікавыя мы людзі, Беларусы » (Nous, les Biélorusses, nous sommes des gens particuliers), *ЛіМ (Littérature et arts)*, le 2 févier 1990, p.4.
[247] ЛАСТОУСКІ, Вацлау (Vatslau Lastouski), « Што патрэбна ведаць кожнаму беларусу » (Ce que chaque Biélorusse doit savoir), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 28 août 1996, p.1.
[248] ТУРУК, Федор (Fedor Tourouk), *Белорусское движение. Очерки истории национально-революционного движения белорусов (Le mouvement biélorusse. L'aperçu de l'histoire du mouvement national et révolutionnaire des Biélorusses),* Минск (Minsk), Белгеодезия (Belgueodezia), 1994 (1ère édition 1921).
[249] ШАНТЫР, Федар (Fedar Chantyr), *Патрэбнасць нацыянальнага жыцьця для беларусау і самаадзначэння народу (La nécessité de la vie nationale et de l'autodétermination pour les Biélorusses)*, Мінск (Minsk), Адражэньне (Renaissance), 1992 (1ère édition 1918).
[250] АРЛОУ, Уладзімір (Ouladzimir Arlou), « Когда краснеет Клио » (Quand rougit Clio), *Литературная газета (Journal littéraire)*, № 25, 17 février 1988, p. 3.
[250] ВИРСКАЯ, Валентина (Valentina Virskaia), « Белорусская историография в контексте школьного образования » (L'historiographie biélorusse dans le cadre du système scolaire), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement)*, № 4, 2002, p.70.

l'évolution générale de l'historiographie biélorusse[251]. Parmi tous les « instruments » de la renaissance nationale, l'éducation et notamment l'enseignement de l'histoire ont été définis comme des outils prioritaires et « le seul chemin de la renaissance[252] ».

Le rôle de l'enseignant a été souligné en tant que « créateur de la nation[253] ». L'enseignement historique (« Eduquer par l'histoire[254] », « L'éducation et la renaissance nationale et culturelle[255] », « La réforme de l'enseignement des sciences humaines et historiques en période transitoire[256] », « Dire «vous» à l'histoire[257] », « L'éducation biélorusse : l'expérience des millénaires[258] », « La formation de la conscience nationale des Biélorusses au Moyen Age[259] », « La renaissance nationale et la conscience nationale des Biélorusses au XIXème siècle[260] ») et les usages du passé sont devenus la « porte de l'avenir [261]». La renaissance nationale, élevée au rang de politique d'Etat, avait pour but l'éducation des Biélorusses « nationalement conscients », ce qui était synonyme de « Biélorusses conscients ». La renaissance de la conscience nationale renvoyait à l'éveil de la conscience au sens large du terme.

---

[251] ДОВНАР-ЗАПОЛЬСКИЙ, Митрофан (Mitrofan Dovnar-Zapolskiï), *История Белорусии* (*L'histoire de Biélorussie)*, Минск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 2005.

[252] ГАЙСЕНАК, Віктар (Viktar Gaïsenak), « Адукацыя адзіны шлях да адраджэння » (Le seul chemin de la renaissance est celui de l'éducation), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* № 29, 17 avril 1993, p. 1. L'auteur de cet article était Ministre de l'éducation à l'époque.

[253] ХМЯЛЬНІЦКАЯ, Галіна (Galina Khmialnitskaia), « Настаунік стварае нацыю » (Le maître crée la nation), *Народная асвета (L'instruction populaire)*, № 3, 2000, p. 18-23.

[254] Круглы стол « Выхоўваць гісторыяй » (La table ronde « Eduquer par l'histoire », *Спадчына (L'héritage),* № 1, 1990, p. 9-12.

[255] БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « Адукацыя і нацыянальна-культурнае адраджэнне » (L'éducation et la renaissance nationale et culturelle), *Беларуская мінуўшына (Le passé biélorusse)*, № 3, 1997, p. 35-41.

[256] Круглы стол (La table ronde) « Реформа преподавания социально-исторических дисциплин в переходный период » (La réforme de l'enseignement des sciences humaines et historiques en période transitoire), *Преподавание истории в школе (L'enseignement de l'histoire à l'école secondaire)*, № 3, 1991, p. 132-138.

[257] ЗАПРУДНІК, Янка (Yanka Zaproudnik), *« З гісторыяй…(Dire…*op. cit.

[258] *Адукацыя - вопыт стагоддзяу. Матэрыялы канферэнцыі БДПУ (L'éducation biélorusse : l'expérience des siècles. Les actes du congrès tenu à l'Univesrité Pédagogique de Minsk)*, Мінск (Minsk), БДПУ, (éd. de l'Univesrité Pédagogique de Minsk), 2000. Le titre de l'ouvrage et du congrès prouve l'aspiration de rendre les traditions nationales dans le domaine de l'éducation très anciennes, ayant des siècles d'histoire.

[259] БАГДАНОВІЧ, Аляксей (Aliaxeï Bagdanovitch), « Праблемы падручніка : фарміраванне этнічнай свядомасці беларусаў у сярэднявеччы » (Les problèmes du manuel : la formation de la conscience ethnique des Biélorusses au Moyen Age), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement),* № 4, 2002, p. 20-23.

[260] КУЗНЯЦОВА, Соф'я (Sof'a Kouzniatsova), « Нацыянальнае адраджэнне і нацыянальная свядомасць беларусаў у XIX стагоддзі » (La renaissance nationale et la conscience nationale des Biélorusses au XIXème siècle), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement),* № 1, 2000, p. 18-25.

[261] АРЛОУ, Уладзімір (Ouladzimir Arlou), « Когда…(Quand rougit…op. cit.

Il est important d'insister sur le caractère ouvertement polémique des débats concernant l'usage de l'histoire dans la reconstruction de l'identité nationale, ce qui confirme l'hypothèse de la liberté d'expression qui caractérise la perestroïka. De nombreux journaux et revues avaient des rubriques spécialement consacrées aux discussions historiques : la rubrique « La mémoire historique » et « Le débat des plumes » dans la revue *Le passé historique*, « Les nœuds de l'histoire nationale », « La critique et la bibliographie », « L'héritage » dans *La pensée biélorusse*, « L'éducation nationale : traditions et problèmes » dans *Le journal des enseignants*. Le titre de l'article de Mikhas' Tkatchou « Les écrivains, les historiens et les « réviseurs» sous la rubrique « Les pages de l'histoire » dans la revue *La flambée*[262] résume l'état de l'historiographie biélorusse de la période transitoire où les historiens ont essayé de s'affranchir pour la première fois des « réviseurs » de l'histoire. Cet article présente des débats ouverts et aigus entre Adam Zaleski, représentant d'une vision conservatrice de l'histoire et Kastus' Tarasau qui défendait une vision nationaliste de l'histoire[263].

De nombreuses publications des années 1990 ont dénoncé les spéculations politiques de l'histoire sous le régime communiste[264]. Ces publications ont répondu à la volonté politique et à la demande sociale de renoncer à l'histoire soviétique et à retrouver une histoire qui légitimerait le projet historique et identitaire de la Biélorussie indépendante. Les découvertes de l'histoire faussée durant les années de communisme ont été des points d'ancrage pour un pays et un peuple en transition. L'histoire était considérée comme l'unique référence stable d'où sa fonction légitimatrice pour le nouveau modèle social, économique et politique de la Biélorussie indépendante. Les travaux en histoire portaient sur le rôle de la Biélorussie sur la scène internationale et sur la révision des relations avec les pays voisins. Différents points de vue et idéologies se confrontaient dans une compétition libre. La relative liberté du champ des historiens et des sociologues sous la perestroïka s'explique en partie par la mutation du champ de l'historiographie et par un manque de règle concernant la pondération des capitaux de ce champ.

---

[262] ТКАЧОУ, Міхась (Michas' Tkatchou), « Пісьменнікі, гісторыкі і рэвізоры » (Les écrivains, les historiens et les « réviseurs »), *Полымя* (*La flambée)*, № 7, 1989, p. 184-200.

[263] ТАРАСАУ, Кастусь (Kastus' Tarasau), *Памяць пра легенды. Постаці беларускай мінуушчыны (La mémoire des légendes. Les grandes figures du passé biélorusse)*, Мінск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 1989.

[264] МАЛЬДЗІС, Адам (Adam Maldzis), « Ці усю спадчыну мы наследуем ? » (Héritons-nous tout le legs historique?), *Беларуская думка (La pensée biélorusse)*, № 1, 1992, p. 30-33.

Le dernier point concernant les débats historiques qu'il faut mettre en exergue c'est leur ampleur. L'impression que donnent l'immensité quantitative et l'ampleur qualitative des débats historiques, c'est que toute la société était impliquée dans ces débats. Les questionnements sur l'histoire nationale et sur l'identité nationale concernaient une grande partie de la société biélorusse, sans distinction d'âge, de sexe, de classe, de niveau d'éducation, de parcours professionnel.

4§. Les « dérives » de la perestroïka.

L'analyse de l'historiographie biélorusse de la perestroïka serait incomplète sans mentionner un élément important : une surcharge émotionnelle qui a affecté la sphère des sciences sociales et particulièrement l'histoire. L'accès à la liberté d'expression après la période où cette liberté n'était qu'un rêve a constitué un changement rapide et brutal. Ce dernier est en partie responsable des interprétations tendancieuses, des dérapages nationalistes, des accusations trop engagées de la période soviétique et de ses crimes. La demande sociale de l'époque explique la quête d'une vision proprement biélorusse sur les processus historiques, les tentatives « d'historiciser la conscience nationale[265] », ainsi que la volonté d'ancrer cette vision dans une histoire ancienne, de créer des héros nationaux « retrouvés » dans l'histoire, de trouver son « siècle d'or » et de donner une image idéalisée de l'histoire nationale[266]. La recherche du passé glorieux n'est pas une spécificité biélorusse. La plupart des constructeurs de la nation se mettent d'accord sur le fait que leurs nations doivent avoir l'histoire « la plus ancienne et la plus glorieuse possible[267] ». Qui plus est, les références légitimatrices de l'époque soviétique étaient recherchées dans l'histoire, et après la chute de l'U.R.S.S., les historiens des pays indépendants ont mobilisé la même source, à savoir, l'histoire, pour légitimer les projets nationalistes opposés aux projets soviétiques. Les historiens ont procédé au réaménagement du passé, à la sélection ou à l'oubli des événements, au changement d'interprétation attribuée aux mêmes événements. Les historiens nationalistes ont démasqué l'approche non scientifique des historiens soviétiques, tout en commençant à produire de nouveaux mythes de caractère opposé.

---

[265] ВАШКО, Лявон (Liavon Vachko), *Гістарызацыя нацыянальнай свядомасці (L'historisation de la conscience nationale)*, Мінск (Minsk), Адраджэнне (éd. Renaissance), 1997.
[266] СТАШКЕВІЧ, Мікалай (Mikalaï Stachkevitch), « Гісторыя … (Les problèmes actuels…op. cit., p. 22.
[267] BERGER, Stefan (ed.), *Writing the Nation. A Global Perspective*, Oxford, Palgrave Macmillan, 2007, p. 6.

Certains ouvrages sont allés trop loin dans le démantèlement de la version impériale et soviétique de l'histoire, comme par exemple *100 questions et réponses de l'histoire de Biélorussie*[268]. Cet ouvrage de vulgarisation scientifique reprend de manière synthétique les questions les plus controversées de l'histoire de Biélorussie. Paru en 1994, ce livre est un exemple de l'histoire nationaliste qui a essayé de contredire l'historiographie soviétique, en tombant souvent dans l'extrême nationaliste. Le livre aborde le problème des origines ethniques des Biélorusses de la manière suivante : « A-t-il existé un peuple ancien russe ? », la réponse à cette question est : « Ce peuple n'a jamais existé. Il a été inventé par les historiens russes pour justifier la politique impériale de la Russie et de l'U.R.S.S. » Le problème de ce type d'ouvrages est leur exagération dans la présentation de l'histoire des terres biélorusses. Par exemple, en évoquant les contributions que les tribus baltes payaient aux princes de Polatsk, l'auteur de l'ouvrage écrit : « la soumission de plusieurs tribus baltes à Polatsk lui conférait les traits d'un Empire ». Il est possible de comprendre la motivation de certains historiens nationalistes d'aller à l'encontre du récit impérial historique, d'affirmer la force de la Biélorussie et de dire qu'elle a non seulement souffert de l'oppression des empires, mais avait « des traits d'un empire » elle-même. Pourtant, l'exemple cité montre à quel point ces affirmations peuvent être anecdotiques.

L'aspect émotionnel et personnel peut expliquer également les « sanctions » excessives[269] de la part des chercheurs à l'égard de l'histoire et de l'historiographie soviétiques. Ceux qui ont subi les pressions du système soviétique ont vivement et émotionnellement dénoncé la période soviétique. Ces « excès » dans l'abandon et la condamnation de l'héritage soviétique sont un facteur qui permet de comprendre pourquoi cinq ans après le refus catégorique du modèle soviétique, un retour à l'héritage soviétique s'est produit dans la société biélorusse. Une des raisons qui ont provoqué un rejet de la politique à forte connotation nationaliste est le refus de la langue biélorusse dont l'usage a été imposé par la loi de 1991.

5§. L'aspect linguistique.

Quelques réflexions sur le problème linguistique nous paraissent pertinentes pour deux raisons. Si les avis des théoriciens divergent quant aux modalités de la production

[268] САВЕРЧАНКА, Іван (укладальнік) (Ivan Savertchanka) (dir.), *100 пытанняў і адказаў з гісторыі Беларусі (100 questions et réponses de l'histoire de Biélorussie)*, Менск (Mensk), Навука і тэхніка (Science et technologie), 1994.
[269] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Десяць гадоу…(Les dix ans…op. cit., p. 229.

du lien identitaire provoquée par la langue, la plupart des auteurs souscrivent à l'idée de l'importance de la langue en tant qu'élément constituant l'identité nationale[270]. En Biélorussie, le problème linguistique a joué un rôle particulier dans la recomposition sociale et identitaire de la nation. Les auteurs donnent des définitions différentes au statut de la langue, mais reconnaissent son « contenu étendu[271] » et son « cahier de charge[272] » lourd. Max Weber voit dans la langue « un motif réel » sur lequel se fonde la croyance dans l'existence d'une vie commune nationale et l'activité communautaire. L'auteur reconnaît la prégnance de luttes linguistiques et qualifie la communauté de langue de « base normale » de l'activité communautaire, soulignant en même temps que la communauté de langue n'est pas suffisante au sentiment national. Ernest Renan défend le même point de vue en écrivant que « la langue invite à se réunir ; mais elle n'y force pas[273] ». La langue est « l'instrument de la communication » qui crée une « communauté de relations et une interaction constante entre les membres d'une nation », selon Otto Bauer[274].

Nous pouvons affirmer que la langue, construit social objectivé, structurant et structuré, est un élément sinon décisif, néanmoins incontournable qui joue un rôle unificateur pour la nation en assurant la communication en son sein. Il nous paraît important de considérer la langue qui est structurée par l'histoire collective et qui reflète l'évolution de la prise de conscience de l'identité et, parallèlement, la langue structure cette prise de conscience, contribuant à l'entretien du sentiment d'appartenance.

La référence à la langue ancienne est un moyen d'affirmer la continuité et la légitimité historique de la nation, ce qui est valable pour le cas biélorusse où la référence à l'ancien biélorusse en tant que langue des Statuts du Grand Duché de Lituanie était une tentative de prouver l'ancienneté de la langue et de la nation

[270] Pour analyser les questions relevant de la sociolinguistique en Biélorussie, nous citons la recherche intitulée *Типология двуязычия и многоязычия в Беларуси. Исследования Института языкознания НАН РБ (La typologie du bilinguisme et du multilinguisme en Biélorussie. Recherches de l'Institut de la langue biélorusse de l'Académie des Sciences)*, Минск (Minsk), Беларуская навука (La science biélorusse), 1999. Cette recherche a été réalisée dans les années 1988-1991 par l'Institut de la langue biélorusse de l'Académie des Sciences. L'intérêt de cette recherche est l'étude de la langue biélorusse au prisme de l'obstacle essentiel à son existence et à son développement, à savoir, le bilinguisme omniprésent en Biélorussie. La partie linguistique de cet ouvrage explicite la proximité du russe et du biélorusse, tout en soulignant que le biélorusse est une langue à part. La partie sociologique présente la situation sociolinguistique en Biélorussie durant la perestroïka. Il faut préciser que cette recherche s'inscrit dans la lignée des travaux de la perestroïka.
[271] WEBER, Max, *Economie et société*, tome 2, op. cit., p. 140.
[272] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p. 70-71.
[273] RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation…*op. cit., p. 49.
[274] HAUPT, Georges, LÖWY, Michael, WEILL, Claudie (dirs.), *Les marxistes…*op. cit., p. 231-256.

biélorusse. Les politistes et les historiens considèrent la langue du Grand Duché de Lituanie de façon différente. Les auteurs nationalistes biélorusses la qualifient d'ancien biélorusse, les Ukrainiens - d'ancien ukrainien, les Lituaniens sans pouvoir « prétendre » à cette langue slave, déclarent que cette ancienne langue slave n'avait qu'un impact social limité, étant réduite à la langue de chancellerie et des affaires d'Etat. [Nous avons eu l'occasion d'interviewer un professeur d'histoire lituanien qui a répondu à la question concernant la genèse du G.D.L. : « Ce sont les Biélorusses qui ont fondé le G.D.L. Si ce fait peut donner quelque chose à la fierté nationale des Biélorusses, qu'ils l'utilisent ! » La façon dont V. Andriulis a réagi à notre question nous laisse penser qu'il n'aurait pas voulu « partager » très facilement le G.D.L. avec les Biélorusses, et le fait que les Biélorusses ne réclament pas l'héritage du G.D.L. « arrange» les Lituaniens. En ce qui concerne la langue du G.D.L., V. Andriulis croit qu'il s'agit d'une langue ancienne slave, mais d'une langue de chancellerie, peu accessible aux simples citoyens, qu'il compare au latin dans l'Empire Romain[275]]. En étudiant la langue du G.D.L., Timothy Snyder évoque le slavon de chancellerie le rapprochant du biélorusse[276]. Van Gennep dans son *Traité comparatif des nationalités* souligne que le blan-russien (ruthène-blanc) a été la langue de cour et la langue administrative du G.D.L. en laquelle un grand nombre d'actes administratifs et notariés ont été rédigés dont une « œuvre monumentale, les célèbres Statuts du G.D.L.[277]». L'ouvrage collectif *Le Grand Duché de Lituanie - l'histoire de la recherche. Les actes de la table ronde internationale*[278] qui reflète les débats autour de l'étude du G.D.L. et de ses usages sociaux avec la participation des historiens russes, biélorusses, lituaniens, polonais et ukrainiens prouve que la déclinaison de l'histoire du G.D.L. se fera toujours au pluriel.

Au cours des XIIème–XIVème siècles, la langue des terres biélorusses a commencé à se distinguer des racines communes slaves qui la lient à l'ancien russe, et les germes de la langue biélorusse se sont formés sous l'influence balte. La langue biélorusse est la langue la plus « occidentalisée » des langues slaves orientales du point de vue des

[275] Entretien avec Vitautas Andriulis, professeur d'histoire de droit à l'Université Romeris de Lituanie , 22 octobre 2004, Vilnius, durée de l'entretien 30 min.
[276] SNYDER, Timothy, *The Reconstruction of Nations. Poland, Ukraine, Lithuania, Belarus 1569-1999*, New Haven and London, Yale University Press, 2003, p. 19.
[277] VAN GENNEP, Arnold, *Traité comparatif des nationalités*, Paris, Payot, 1992, p. 70-71.
[278] *Вялікае княства Літоускае - гісторыя вывучэння у 1991-2003. Матэрыялы міжнароднага круглага стала 16-18 мая 2003 г. г. Гродна (Le Grand Duché de Lituanie - l'histoire de la recherche. Les actes de la table ronde internationale (16-18 mai 2003, Grodna)*, Мінск (Minsk), Медисонт (Medisont), 2006, p. 10.

influences linguistiques. Le biélorusse s'est formé au contact du polonais et des langues germaniques. La différence majeure entre le russe et le biélorusse, c'est que le russe a gardé les racines du vieux bulgaro-macédonien[279]. En faisant une comparaison du rôle de la langue dans la structuration de l'identité et des rapports avec « autres », certains auteurs soulignent que la différence linguistique plus marquée entre le russe et le lituanien a autorisé une prise de distance de l'identité lituanienne vis-à-vis de la Russie[280], et que l'appartenance de l'estonien à un groupe linguistique distinct et rare l'a sauvé d'une germanisation et d'une russification. Dans le même temps, la proximité linguistique du russe et du biélorusse devient une source de déclassement du biélorusse au rang d'un dialecte du russe, et la codification tardive de la langue biélorusse peut être considérée en lien avec la formation tardive de l'identité biélorusse.

Le statut de langue d'Etat que le biélorusse a obtenu en 1991 lui a permis de se développer. La maîtrise du biélorusse est devenue obligatoire. Des cours intensifs de biélorusse ont été organisés dans tous les établissements d'enseignement à tous les niveaux, ainsi que dans les institutions et administrations. Le Ministère de l'éducation, ainsi que les institutions qui lui sont subordonnées ont été les premiers à organiser des cours du soir afin de permettre aux fonctionnaires d'acquérir un minimum de connaissances en biélorusse ou de se perfectionner[281]. Ces cours faisaient objet d'évaluation et des certificats étaient remis à ceux qui réussissaient à l'examen de langue biélorusse. La maîtrise de la langue biélorusse est devenue un obstacle pour les élèves et les enseignants qui devaient acquérir rapidement une langue que plusieurs d'entre eux n'ont jamais apprise. En effet, la loi de la R.S.S.B. « Sur le renforcement des liens entre le système éducatif et la vie[282] » du 8 avril 1959 autorisait les élèves du secondaire à renoncer à l'apprentissage du biélorusse dont la maîtrise n'était ni indispensable, ni essentielle pour la vie.

[279] Intervention d'Olivier AZAM à la conférence « L'Ukraine et la Biélorussie – quels voisins pour l'Union Européenne ? » tenue à l'EHESS les 23-25 mars 2006.
[280] SNYDER, Timothy, *The Reconstruction*…op. cit., p. 33.
[281] Пастановы МА № 26 ад 12.04.1993 і № 35 ад 16.05.1993 « Аб мерах па ажыццяўленні « Закона аб мовах » (Arrêts du Ministère de l'éducation № 26 du 12 avril 1993 et № 35 du 16 mai 1993 « Sur les mesures de la mise en application de la « Loi sur les langues »), Apxiy MA (Les archives du Ministère de l'éducation).
[282] *Сборник законов Белорусской ССР за 1938-1967 годы (Le Recueil de lois de la R.S.S.B. des années 1938-1967)*, Минск (Minsk), 1968.

En 1993, la conférence « L'éducation nationale et les problèmes de l'enseignement en langue biélorusse[283] », ainsi que de nombreuses publications dans la presse et des arrêts ministériels[284] témoignent des interrogations et des soucis relatifs à la langue en période de grands changements et à son rôle en tant que « ciment de la nation [285]». La rubrique « La loi sur les langues - les chemins de sa réalisation » du *Journal des enseignants* était un forum de discussion pour les enseignants qui pouvaient échanger leurs expériences dans le passage à la langue biélorusse, leurs craintes, ainsi que des conseils pratiques. Il faut noter un caractère « forcé » du passage au biélorusse, ce qui a provoqué des réticences quant à l'usage de cette langue de la part de ceux qui ne l'avaient jamais apprise et ne se sentaient aucune affinité avec la culture biélorusse[286]. La faible maîtrise du biélorusse et les difficultés de son apprentissage sont révélées par les objections qui ont été formulées par des enseignants lors des discussions autour de nouveaux manuels d'histoire : « La langue du nouveau manuel est très difficile, mes élèves se plaignent d'avoir des difficultés pour comprendre certains mots. Je conseille aux auteurs de donner une explication à certains termes ou de les remplacer par des mots plus répandus[287] », avouait une enseignante d'histoire.

Le milieu rural a historiquement été un dépositaire de la langue et de la culture nationales. Souvent, pour les Biélorusses, la langue n'est pas un attribut d'appartenance nationale, mais un indicateur du statut social. A l'époque soviétique, les Biélorusses étaient les premiers de toutes les nationalités de l'U.R.S.S. à ne pas considérer la langue nationale comme langue maternelle, en privilégiant la langue russe[288]. Les changements dans la structure sociale liés à l'exode rural, qui s'est fortement accentué dans les années 1960-1970, ont eu un impact important sur le positionnement social de la langue biélorusse. La langue biélorusse, arrivée dans les villes grâce aux paysans, était devenue

---

[283] *Адукацыя і праблемы беларускамоунага выкладання. Матэрыялы канферэнцыі, БрДУ (L'éducation nationale et les problèmes de l'enseignement en langue biélorusse. Les actes de la conférence tenue à l'Université de Brest)*, Брэст (Brest), БрДУ (éd. l'Université de Brest), 1993.

[284] Пастанова МА № 35 ад 16.05.1993 « Аб мерах па ажыццяуленні « Закона аб мовах» (Arrêt du Ministère de l'éducation № 35 du 16 mai 1993 « Sur les mesures de la mise en application de la «Loi sur les langues»). Арxiy МА (Les archives du Ministère de l'éducation).

[285] ТРУСАУ, Алег (Aleg Trousau), « Мова - цэмент нацыі » (La langue est un ciment pour la nation), *Настауніцкая газета (Le journal des enseignants),* 28 août 1990, p. 2.

[286] МАНАЕВ, Олег (Oleg Manaev), *Становление гражданского общества в независимой Беларуси. Социологические исследования НИСЭПИ : 1990-2000 (La formation de l'état civil dans la Biélorussie indépendante. Les recherches de l'Institut indépendant des recherches socio-économiques et politiques : 1990-2000*), Минск (Minsk), Филсерв Плюс (Filserv Plus), 2000, p. 45.

[287] Пратакол пасяджэння № 7 ад 17.05.1994 НЦК (Procès-verbal № 7 de la réunion au Centre national du livre scolaire du 17 mai 1994), Арxiy НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire).

[288] BLUM, Alain, *Naître, vivre et mourir en U.R.S.S. (1917-1991)*, Paris, Plon, 1994, p. 200.

le signe distinctif de l'origine sociale de la personne qui l'employait. L'urbanisation est devenue synonyme de russification volontaire, parce que les paysans affluant dans les villes renonçaient au biélorusse afin de cacher leurs origines. Cet élément relatif à la prépondérance de l'élément rural dans la structure sociale rejoint l'argument déjà évoqué : les Biélorusses sont une nation de paysans[289], ce qui est confirmé par les historiens, parmi lesquels le président biélorusse actuel : « Nous (les Biélorusses) nous sommes tous issus du village. Notre Biélorussie est un pays de paysans[290] ». Les habitants des villes biélorusses sont donc porteurs d'une mentalité rurale[291], ce qui a un impact social important.

A l'époque soviétique, les locuteurs de la langue biélorusse étaient souvent des personnes issues de milieux ruraux[292] avec un faible niveau d'éducation[293], ce que le tableau 7 montre. Ce tableau présente le choix de la langue en fonction du niveau de l'éducation. Les données de référence sont celles du recensement de 1979, pourtant, ces données caractérisent toute la période de la deuxième moitié du XXème siècle.

Tableau 7

Le choix de la langue en fonction du niveau de l'éducation.

Le choix de la langue (%)	**Le niveau de l'éducation**			
	Supérieur	**DEUG, BTS,**	**Baccalauréat**	**Inférieur au baccalauréat**
Biélorusse	1	7	13	30
Russe	68	42	29	13
Biélorusse et russe	11	23	14	4
Trassianka[294]	20	28	44	53

Source : *Типология двуязычия и многоязычия в Беларуси (La typologie du bilinguisme et du multilinguisme en Biélorussie)*, Институт языкознания НАН РБ (l'Institut de la langue biélorusse de l'Académie des Sciences), Минск (Minsk), Беларуская навука (La science biélorusse), 1999, p. 211.

Durant la perestroïka, la maîtrise du biélorusse est devenue un signe d'éducation et d'appartenance à un certain type d'élite nationale (re)naissante. A l'heure actuelle, la question du choix de la langue est également un problème de prise de position

[289] BURANT, Stephen, « Foreign Policy and National Identity. A Comparison of Ukraine and Belarus », *Europe-Asia Studies*, v. 47, № 7, 1995, p. 1131.
[290] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 24.
[291] ШЫБЕКА, Захар (Zakhar Chybeka), « Беларускі шлях да гарадской цывілізацыі » (Le chemin biélorusse vers une civilisation urbaine), *Гісторыя, якой няма у падручніках (L'histoire qui n'existe pas dans les manuels)*, Мінск (Minsk), Адукацыя і выхаванне (L'enseignement et l'éducation), 2002, p. 28-36.
[292] *Типология двуязычия…(La typologie…*op. cit., p. 179, 209.
[293] IOFFE, Grigory, « Understanding Belarus: Questions of Language », *Europe-Asia Studies*, vol. 55, № 7, 2003, p. 1029.
[294] Trassianka est un mélange du russe et du biélorusse.

politique : parler biélorusse est un signe d'appartenance aux « Biélorusses conscients », à ceux qui font un acte conscient d'appartenir à la nation biélorusse par opposition à l'indifférence linguistique générale[295]. Il est intéressant d'évoquer ici la vision du problème de la langue en Biélorussie par le président A. Loukachenko qui a initié le référendum de 1995, à l'issue duquel le russe a reçu le statut de langue d'Etat. Le chef d'Etat biélorusse est persuadé que le « bilinguisme en Biélorussie a des racines historiques profondes », que « le russe est notre langue maternelle » et qu'« il ne faut pas faire pression auprès des citoyens quant au choix de la langue », que « la cohabitation des langues doit s'effectuer calmement et, si le destin le veut, on arrivera peut-être un jour à la seule langue biélorusse dans le pays[296] ». Il a clairement exprimé sa vision du problème linguistique et du rapport entre « grandes » et « petites » langues : « on ne peut exprimer rien de profond en biélorusse, c'est une langue pauvre. Il n'y a que deux grandes langues dans le monde : le russe et l'anglais[297]». Le chef de l'Etat ignore et méprise explicitement la langue biélorusse ; les politiques publiques soutiennent le russe au détriment du biélorusse. Ces éléments peuvent expliquer la situation linguistique en Biélorussie. La langue biélorusse ne remplit pas sa fonction communicative, ce qui nuit à sa fonction identificatrice. La nation est une communauté communicative, et la langue des échanges est revêtue d'une importance majeure.

En étudiant la valeur sociale de la langue biélorusse en termes de rentabilité économique et symbolique[298], selon Pierre Bourdieu, il faut reconnaître que cette rentabilité est insignifiante. La distance qui sépare la langue biélorusse des critères reconnus de la norme linguistique et sociale minimise sa rentabilité. La norme imposée par le système scolaire et social est l'usage de la langue russe. La lecture politique du problème linguistique fait du biélorusse un attribut de l'opposition politique dont les membres sont traités d'abrutis par le pouvoir en place[299]. Dans la lignée de la réflexion proposée par P. Bourdieu sur le langage, les modes d'acquisition de la langue biélorusse peuvent également expliquer sa place marginale. Le sociologue distingue deux modes

[295] IOFFE, Grigory, « Understanding Belarus: Questions of Language »..., op. cit., p. 1018.
[296] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique …*op. cit., p. 34.
[297] ФЕДУТА, Александр (Alexandre Fedouta), *Лукашенко. Политическая биография (Loukachenko. Biographie politique)*, Москва (Moscou), Референдум (Référendum), 2005, p. 2.
[298] BOURDIEU, Pierre, PASSERON, Jean-Claude, *La reproduction, éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Les éditions de minuit, 1970, p. 144.
[299] Le président biélorusse emploie des qualificatifs humiliants pour parler de l'opposition politique. Dans son interview en mai 2009, il parle de « nos abrutis de l'opposition ». КАЛЕДИНА, Анна (Anna Kaledina), « Александр Лукашенко попал под раздачу кредитов » (Alexandre Loukachenko a reçu des crédits), site du journal *Известия Izvestia* http://www.izvestia.ru/economic/article3133857/.

d'acquisition : exclusivement scolaire, qui voue à un rapport scolaire et l'acquisition par familiarisation, seule capable de produire la maîtrise pratique de la langue et de la culture. La plupart des Biélorusses ne maîtrisent le biélorusse que grâce à quelques cours scolaires obligatoires, ce qui a pour résultat une maîtrise faible, une valorisation infime et un rapport « scolaire » avec la langue. Les Biélorusses n'ont pas été initiés à la langue biélorusse depuis l'époque soviétique et même la perestroïka, qui a connu un essor du biélorusse sur le plan législatif et pratique, n'a pas changé le rapport à l'égard de la langue. La difficulté d'élaborer le vocabulaire technique en biélorusse a induit à l'usage du russe, ce qui n'est pas une spécificité biélorusse. En Ouzbékistan par exemple, un pays où les revendications nationalistes sont nettement plus importantes que celles des Biélorusses, une langue officielle a également été « difficile à imposer[300] », car l'usage du russe requiert moins d'efforts. Les Biélorusses ne sont ni familiarisés, ni sensibilisés à la langue biélorusse ni par le système scolaire, ni par la famille, ni par les médias.

Cette brève parenthèse sur la langue sera mobilisée dans les chapitres suivants, lorsque seront considérés le problème de la langue des manuels d'histoire et le rôle de la langue en tant qu'élément identificateur.

6§. Les institutions académiques et les transformations sociales.

En étudiant les transformations qui ont touché la sphère historiographique, il faut mettre un accent particulier sur le rôle de l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences, créé en 1921, qui, ayant le statut d'établissement principal de la recherche historique, est devenu une référence importante dans les discussions sociohistoriques. Parmi tous ses départements, celui d'archéologie avait la marge de manœuvre la plus importante, compte tenu d'une relative neutralité idéologique de ses domaines de recherche. Tout au début de la perestroïka, les archéologues ont commencé à aborder des problématiques sensibles ayant comme couverture le fait qu'*a priori* l'archéologie ne relève pas des questions d'actualité. Ils ont donc commencé implicitement à travers les rapports des fouilles archéologiques à considérer les questions liées à l'appartenance ethnique, au caractère autonome de l'histoire des Biélorusses, à tout ce qui pouvait affirmer et légitimer les prétentions indépendantistes qui mûrissaient déjà dans la société biélorusse. Le discours implicite, le recours à l'expression « l'entre les lignes »,

[300] UHRES, Johann, « Ouzbekistan. Une langue officielle difficile à imposer », *Le courrier des pays de l'Est*, septembre 2001, p. 25.

à la langue voilée était une nécessité de l'époque avant la glasnost' ; les historiens arrivaient ainsi à passer le message indépendantiste sans qu'il saute aux yeux de la censure.

Les historiens ont commencé à apparaître sur le devant de la scène politique, ils étaient impliqués au sein des associations et des partis politiques. L'exemple le plus connu est celui de l'archéologue Zianon Paz'niak qui est devenu chef du « Martyrologue de Biélorussie[301] » et chef du Front Populaire Biélorusse à la fin des années 1980. Au début des années 1990, le Front Populaire a été une force politique consolidée avec un programme politique clair et cohérent. Il a été le premier à mettre l'accent sur l'indépendance nationale et la renaissance de son héritage historique faussé. Cela explique la référence importante du Front Populaire au Grand Duché de Lituanie. Sous l'influence des députés du Front élus au Soviet Suprême, ancien Parlement de Biélorussie, la « Loi sur la langue » a été votée en févier 1993. Nous avons déjà souligné que cette loi, prévoyant l'emploi du biélorusse dans toutes les sphères de la vie publique, a effrayé la population majoritairement russophone. En 1988, un groupe de chercheurs dirigé par Zianon Paz'niak a découvert des ossements datant de l'époque de la terreur stalinienne à Kourapaty, une banlieue de Minsk. Les pouvoirs soviétiques ont toujours attribué la responsabilité de ces représailles massives aux opérations des troupes nazies durant la Seconde Guerre mondiale[302]. Cette découverte a démenti la version soviétique relative à ces massacres. La révélation des crimes du régime soviétique a contribué à son démantèlement.

Dans la suite des événements des années 1980, la catastrophe de Tchernobyl – dont la Biélorussie est la première victime – est d'une importance majeure[303]. Elle a accentué les tensions sociales et le discrédit du pouvoir soviétique qui n'a pas pris des mesures de sécurité et a passé sous silence la gravité de l'événement et ses conséquences. La création d'associations comme « Martyrologue de Biélorussie », « Talaka » (ce qui signifie en biélorusse « union»), « Touteichyia» (les gens d'ici) se situent en réaction aux événements sociaux et politiques. Leur but était de révéler les crimes du régime soviétique et de défendre ses victimes, d'éveiller la conscience nationale des Biélorusses, de la jeunesse en particulier et de mettre en cause l'idéologie

[301] « Martyrologue de Biélorussie » est une des nombreuses organisations créées sous la perestroika. Son but était la révélation des crimes soviétiques et la défense des droits des victimes du régime communiste.
[302] MARPLES, David, « Kouropaty : The Investigation of a Stalinist Historical controversy », *Slavic Review* № 53, 1994, p. 513-523.
[303] MARPLES, David, *Belarus…*op. cit.

communiste. « La marche de Tchernobyl » est devenue une commémoration des victimes de la catastrophe et un acte de protestation politique, et « Kourapaty » est devenu un symbole de la révélation de la vérité historique, de la contestation des crimes commis par les pouvoirs soviétiques[304].

Le pouvoir en place essaie d'évincer Kourapaty de la mémoire nationale en allant jusqu'à la destruction matérielle des traces du lieu, car il existe un projet de construction du boulevard périphérique de Minsk qui doit passer par Kourapaty, ce qui provoque une protestation féroce de la part des forces nationalistes. A. Loukachenko s'est exprimé à propos de Kourapaty, en soulignant que ce lieu est devenu un sujet de spéculation politique et en suggérant d'abandonner les débats publics sur les responsables des crimes révélés dans Kourapaty. « Il faut que les spécialistes, les historiens et les criminologues conduisent une investigation sur ce qui s'est passé, sachant combien de tendances antisoviétiques, anti-slaves et antisémites il y avait dans l'idéologie et la politique nazie contre lesquelles ont audacieusement combattus les peuples de l'U.R.S.S. », a-t-il dit, ce qui montre clairement que Kourapaty, faisant partie du panthéon nationaliste, n'a aucune place dans le projet identitaire officiel.

Les tendances indépendantistes ainsi que la mise en cause de l'hégémonie du centre soviétique mettaient en doute les liens éternels entre les Russes et les Biélorusses – idée défendue par l'histoire soviétique. La destruction de l'image de Moscou en tant que premier allié de la Biélorussie[305] menait à la recherche de nouveaux « partenaires » historiques et au refus de l'histoire de la Biélorussie avec un « accent moscovite ». Lors des discussions sur les nouveaux manuels d'histoire, les spécialistes exprimaient cet avis sur les changements d'attitude à l'égard de la Russie : « Notre problème est que notre génération a appris une histoire de Biélorussie « moskovo-centrique » ou russo-soviétique. Certains historiens n'ont toujours pas renoncé à cette vision unilatérale de l'histoire. Pour cette raison, les tentatives de révéler la vérité sur les relations russo-biélorusses sont traitées de russophobie. Les auteurs qui veulent dire la vérité sur les relations russo-biélorusses ne propagent guère une haine nationaliste à l'égard des voisins de Biélorussie, mais condamnent les aspirations d'invasion de notre pays. Les historiens et surtout les auteurs de manuels doivent tenir compte de l'état transitoire de

[304] ПАЗЬНЯК, Зянон (Zianon Paz'niak), *Курапаты (Kourapaty)*, Менск (Mensk),Тэхналогія (Technologie), 1994. ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique …*op. cit., p. 44. Cette citation montre la vision du problème historique des Kourapaty par les autorités biélorusses actuelles.
[305] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Десяць гадоу…(Les dix ans…op. cit., p. 225.

la conscience historique de la société et sans jamais trahir la vérité historique, dans la mesure du possible, éviter des tonalités aiguës [306] ». Dans cette lignée de la recherche des racines historiques biélorusses indépendantes de la Russie, les historiens ont porté une attention particulière aux formations étatiques sur les terres biélorusses des Xème-XIIème siècles en renversant la conception soviétique, qui attribuait à la Russie Kiévienne le rôle de centre unificateur de toutes les terres slaves orientales. Le Grand Duché de Lituanie (G.D.L.), un Etat multiethnique est revenu sur le devant de la scène historique. Les nationalistes biélorusses ont revendiqué le G.D.L. en tant qu'Etat biélorusse[307], ce qui explique l'introduction du drapeau et des armoiries de l'époque du G.D.L. en tant que symboles de l'Etat biélorusse indépendant en 1991[308].

Citons un rapport critique du manuel scolaire consacré à la période du Moyen Age et au G.D.L. : « Il est grand temps d'écrire de nouveaux manuels d'histoire biélorusse, surtout relatifs au Moyen Age, la période la plus falsifiée par le régime totalitaire. C'est une période qui contient beaucoup de « taches blanches » et une tentative de dissimuler le développement historique de l'Etat biélorusse. Ce dernier a connu à l'époque un essor grandiose[309] ». Le rôle historique du Royaume de Pologne et de l'Empire russe , dont la Biélorussie a fait partie, a été également révisé. Des accents différenciés ont été mis sur les formations étatiques biélorusses du XXème siècle, comme la République Populaire de Biélorussie et la République Soviétique Socialiste de Biélorussie. La période de l'histoire qui a été la plus débattue, la plus « retravaillée » et la plus révisée était sans doute celle de l'U.R.S.S.

Section 3. Les changements dans l'enseignement historique au moment de la perestroïka.

Au moment de la perestroïka, l'idée nationale devient la nouvelle idéologie de la Biélorussie indépendante, et l'histoire de Biélorussie acquiert le statut d'une science et d'une discipline à part entière. « L'éducation patriotique est un chemin de la

[306] Рэцэнзія Уладзіміра Сосна на в.д. *Гісторыя Беларусі* для 7-га класа, аутар П. Лойка (Le rapport d'Ouladzimir Sosna sur le manuel *Histoire de Biélorussie* pour la 7ème année, 1993, auteur – Pavel Loïka), Архіу НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire), p. 3.

[307] ЕРМАЛОВІЧ, Мікола (Mikola Ermalovitch), *Беларуская дзяржава ВКЛ (Le Grand Duché de Lituanie – un Etat biélorusse)*, Мінск (Minsk), Беллітфонд (Bellitfond), 2000.

[308] Tous les drapeaux et toutes les armoiries de la Biélorussie, qui ont changé au cours du XXème siècle, sont reproduits dans l'annexe № 11.

[309] Рэцэнзія Уладзіміра Сосна на в.д. *Гісторыя Беларусі* для 7-га класа, аутар П. Лойка (Le rapport d'Ouladzimir Sosna sur le manuel *Histoire de Biélorussie* pour la 7ème année, 1993, auteur – Pavel Loïka…op. cit., p. 4.

Renaissance de la Biélorussie. C'est un chemin épineux, il existe beaucoup de questions sur notre passé, il y a des points de vue divergents, la lourdeur des dogmes et des stéréotypes des décennies précédentes pèsent encore sur la science historique[310]». Les chercheurs qui étaient chargés de construire cette nouvelle science et discipline se sont heurtés à une série de difficultés. Premièrement, il a fallu écrire une nouvelle histoire, l'histoire de Biélorussie n'ayant jamais été ni reconnue ni codifiée avant, mis à part les quelques ouvrages du début du XXème siècle. Les bribes de l'histoire des peuples soviétiques se rapportant aux terres biélorusses devaient être rassemblées et retravaillées. A l'époque soviétique, l'histoire biélorusse a été frauduleusement remplacée par l'histoire d'un parti politique (le parti communiste de l'U.R.S.S.) et assujettie aux besoins de légitimation de ce parti. Durant la perestroïka, la chronologie de l'histoire biélorusse a dû être complétée et émancipée de l'héritage soviétique et des dogmes marxistes-léninistes. Non seulement l'aspect factuel préoccupait les historiens, mais également l'interprétation donnée aux faits historiques. Plusieurs événements exigeaient une réévaluation historique, politique et sociale dans le contexte spécifique des années 1980-1990. L'histoire de Biélorussie en tant que discipline scolaire devait être élaborée à partir de zéro : il a fallu écrire le contenu du programme et la méthodologie, définir les orientations idéologiques du nouvel enseignement[311].

La mise en place d'une nouvelle science et d'une nouvelle discipline scolaire était un processus douloureux en raison de la conjoncture économique, de la refonte de la structure sociale, de la nouveauté de cette science et aussi de l'impact social et idéologique de l'histoire sur la sphère politique[312].

Qui plus est, au début de l'écriture de l'histoire de Biélorussie, l'euphorie nationaliste a souvent triomphé au détriment des exigences scientifiques et méthodologiques des travaux de recherche. Cette euphorie est devenue un obstacle supplémentaire à la mise en place de la science historique[313].

1§. Du côté de l'histoire scolaire et académique.

L'écriture de l'histoire est loin d'être un processus linéaire. Le début de la perestroïka a vu des changements superficiels de l'enseignement de l'histoire. L'arrêt

[310] Ibid., p. 3.
[311] ДЫЛЯН, Генадзь (Henadz' Dylian), « Праблемы гісторыі у беларускай сістэме адукацыі » (Les problèmes de la science historique dans le cadre du système scolaire biélorusse), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 28 août 1996, p.1.
[312] АРЛОУ, Уладзімір (Ouladzimir Arlou), « Когда…(Quand rougit…op. cit., p. 3.
[313] ВИРСКАЯ, Валентина (Valentina Virskaia), « Белорусская…(L'historiographie…op. cit., p. 59.

du Ministère de l'éducation du 15 septembre 1986 stipulait que « durant l'année scolaire 1986-1987, les programmes d'enseignement d'histoire doivent être modifiés, ces changements ne doivent cependant pas affecter les manuels existants et la création de nouveaux manuels n'est pas prévue pour cette année [314]». Les modifications du programme d'histoire étaient réduites à une plus grande attention accordée aux particularités biélorusses dans le cadre de l'histoire de l'U.R.S.S. L'histoire de Biélorussie était intégrée au cursus de l'histoire de l'U.R.S.S. et seulement 27 heures par an lui étaient consacrées.

Il a fallu attendre le début des années 1990 et la proclamation de l'indépendance de la Biélorussie pour que des modifications qualitatives importantes interviennent dans le domaine de l'écriture de l'histoire. Des modifications dans les programmes scolaires d'histoire ont commencé à surgir dans le milieu des années 1980. Il était prévu 130 heures pour le cursus d'histoire dont 60 consacrées à l'histoire de l'U.R.S.S. Les particularités biélorusses des événements de l'histoire soviétique occupaient 7 heures.

Un tableau de synthèse facilitera la lecture des changements quantitatifs dans l'enseignement de l'histoire de Biélorussie.

Tableau 8

Le nombre d'heures consacrées à l'enseignement de l'histoire de Biélorussie.

Période	**Avant 1990**	**1990**	**1992**	**1993**	**1995**	**Depuis 1998**
Nombre d'heures d'enseignement par année	9°-13 h	7° - 17 h	5° - 34 h.	5°-34 h	4° - 18 h	4°-17 h
	10°- 14 h	8° - 17 h	8° - 17 h.	6°-34 h	5°- 18 h	5°-17 h
	(27 heures au total)	10° - 34 h	9° - 34 h.	7°-34 h	6° -18 h	6°- 34 h
		11° - 34 h	10°-34 h.	8°-17 h	7°- 36 h	7°- 34 h
		(102 heures au total)	11°-34 h.	9°-34 h	8°-36 h	8°- 34 h
			(153 heures au total)	10°- 34 h	9°-36 h	9°- 34 h
				11°- 34 h	10°-36 h	10°-34 h
				(221 heures au total)	11°-36 h	11°-34 h
					(252 heures au total)	(238 heures au total)

Source : les programmes d'histoire pour les écoles secondaires publiés par le Ministère de l'éducation.

Les chiffres diffèrent légèrement en fonction de l'année, la structure globale n'en reste pas moins identique et montre clairement la place mineure de l'histoire biélorusse à l'époque soviétique. Jusqu'en 1986, ni le contenu du programme, ni la répartition du nombre d'heures n'ont changé. En 1986, sous l'influence de la perestroïka, quelques

[314] Ibid., p. 52.

modifications ont affecté le programme qui a commencé à se distancer de l'héritage marxiste-léniniste. En 1990, l'arrêt du Ministère de l'éducation « Sur la réforme de l'enseignement des disciplines sociales » du 7 décembre 1990 insistait sur le caractère superficiel des modifications proposées. L'année suivante, l'histoire de Biélorussie devient une discipline scolaire à part entière : 34 heures par an lui sont réservées (17 heures pour les 7ème et 8ème années et 34 pour la 10ème et la 11ème années, ce qui représente 102 heures d'enseignement d'histoire de Biélorussie[315]). Le programme d'histoire de Biélorussie de 1991 insiste sur le caractère « fondamental des changements dans l'enseignement de l'histoire » qui ont affecté le contenu, la méthodologie, la structure et la didactique[316]. Pour la première fois, les problèmes de la conscience nationale et civile ont été évoqués dans un programme scolaire d'histoire, ainsi que les nouveaux principes d'enseignement historique comme l'humanisme, la démocratisation, le refus du dogmatisme et des stéréotypes. Le programme a officiellement dénoncé les « taches blanches » et les « pages noires » d'histoire qu'il fallait découvrir.

L'année 1992 a été marquée par une augmentation quantitative du nombre d'heures prévues pour l'histoire de Biélorussie, à savoir, 153 heures réparties de la manière suivante : 34 heures pour la 5ème, la 9ème, la 10ème et 11ème années et 17 heures pour la 8ème année[317]. Ce programme a marqué l'apogée du nationalisme dans l'enseignement historique. En 1993, les heures consacrées à l'histoire nationale ont atteint 221 heures par an. A la structure des heures de 1992 se sont ajoutées 34 heures pour la 6ème et la 7ème années. En 1995 et en 1998, l'emploi du temps des écoliers biélorusses a subi des modifications une fois de plus. En 1995, en 4ème et en 5ème années, 18 heures ont été consacrées à l'histoire nationale et 36 heures étaient prévues pour les années de la 6ème jusqu'à la 11ème[318]. En 1998, la 4ème et la 5ème année avaient droit à 17 heures d'histoire biélorusse et 34 heures étaient consacrées à cette matière à partir de la 6ème année[319]. Cette structure reste identique jusqu'à présent.

---

[315] Пастанова МА № 352 ад 07.12.1990 « Аб рэформе выкладання сацыяльных дысцыплін » (L'arrêt du Ministère de l'éducation « Sur la réforme de l'enseignement des disciplines sociales » № 352 du 7 décembre 1990), Apxiy MA (Les archives du Ministère de l'éducation).

[316] *Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires),* Министерство образования (Le ministère de l'éducation), Минск (Minsk), 1991.

[317] *Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires),* Министерство образования (Le ministère de l'éducation), Минск (Minsk), 1992.

[318] *Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires),* Министерство образования (Le ministère de l'éducation), Минск (Minsk), 1995.

[319] *Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires),* Министерство образования (Le ministère de l'éducation), Минск (Minsk), 1998.

Les nouveaux programmes ont été introduits, les révisions ont été faites, mais le matériel, les sources, les livres pour les enseignants manquaient encore. Le journal principal des enseignants du secondaire *Le Journal des enseignants*, auquel tous les enseignants étaient abonnés d'office à l'époque soviétique, a essayé de combler ces lacunes en publiant des pages de manuels en cours de rédaction, des découvertes historiques récentes, des entretiens avec les auteurs de manuels, des lettres d'information méthodologique[320] qui donnaient des conseils quant à l'usage des ouvrages, à la répartition du temps, aux « accents » pédagogiques. Le journal était aussi un forum de discussion pour les enseignants qui se sont retrouvés perdus en face des changements et qui avouaient ne pas pouvoir répondre aux questions des élèves, surtout quand il s'agissait de thématiques « révisées ».

2§. La nouvelle conception de l'histoire appliquée à l'enseignement scolaire.

L'augmentation des heures d'enseignement pour l'histoire de Biélorussie n'a pas résolu le problème des outils pédagogiques. Le problème le plus urgent à résoudre était celui des manuels de l'enseignement secondaire. En 1991, le Ministère de l'éducation a créé une commission d'historiens chargée d'élaborer une conception de l'enseignement de l'histoire nationale qui assumerait le rôle de schéma directeur pour les programmes d'enseignement historique. La mission de la commission était d'élaborer une « nouvelle » conception de l'histoire, en fait, il s'agissait de la première conception de l'histoire de Biélorussie qui ait jamais été théorisée.

La personne placée à la tête de cette commission était un historien, un académicien très connu et respecté dans le monde des historiens, Mikhas'[321] Bitch[322]. Le récit autobiographique de M. Bitch publié après sa mort en 2002 *Mon chemin vers la science* est un témoignage de son engagement pour l'histoire où il dit : « J'ai consacré toute ma vie à l'histoire de la Patrie. Je n'ai jamais regretté d'avoir choisi la profession

[320] « Метадычныя пісьмы : сусветная гісторыя і гісторыя Беларусі » (Les lettres d'information méthodologique : l'histoire de Biélorussie, l'histoire mondiale), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 26 août 1992, p. 2.

[321] Il existe deux versions du prénom de l'historien Bitch – Mikhas' (version biélorusse) et Mikhaïl (version russe). Lorsque cet historien signait ses ouvrages et articles, il utilisait le prénom Mikhas'. Pour ses manuels, le Ministère de l'éducation imposait le prénom « russifié » - Mikhaïl.

[322] Mikhas' Bitch (1937-2002), docteur en science historique, professeur, est né dans un village de la région de Grodna. Il a fait ses études à l'Université d'Etat, il a enseigné dans une école secondaire, puis il est devenu chercheur à l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences où il a dirigé le département de l'histoire de Biélorussie de la période capitaliste. Il est devenu le vice-directeur de l'Institut de l'Histoire par la suite. Sa spécialisation scientifique était la période des XIXème - XXème siècles.

d'historien ; même si j'ai souvent envié les spécialistes des sciences naturelles qui ne subissent pas la pression de ceux qui détiennent le pouvoir. Je regrette uniquement que la majeure partie de ma vie professionnelle se soit passée dans les conditions de pression idéologique du régime communiste. Ce dernier a soumis la science historique à son contrôle, en dictant les interprétations des événements historiques et en décidant du sort des recherches et des chercheurs. J'espère néanmoins que je pourrai encore contribuer à la renaissance de notre Patrie[323]». Mikhas' Bitch a défendu la conception nationale de l'histoire de Biélorussie revendiquant sa dépolitisation[324], ainsi que son indépendance par rapport aux prétentions de l'Est et de l'Ouest. Il a condamné les tentatives visant à dissimuler les particularités du développement historique du peuple biélorusse qui ont nié sa légitimité historique pendant la période soviétique[325]. Il a introduit dans le corps du programme obligatoire d'histoire nationale les noms et les événements qu'il a fallu tirer de l'oubli et des archives secrètes[326].

Le projet du Ministère consistait à mettre en œuvre la nouvelle conception en tant que fondement pour la création des nouveaux programmes scolaires et la rédaction des nouveaux manuels d'histoire. En décembre 1992, le ministre de l'éducation a réuni les historiens les plus réputés du pays M. Bitch, O. Sidartsou[327], V. Famine[328], P. Loïka[329] et leur a demandé d'écrire les manuels afin qu'ils puissent être envoyés dans les établissements scolaires en septembre 1993. Selon le témoignage d'un des auteurs de

[323] БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « Мой шлях у навуку » (Mon chemin vers la science), *Гістарычны альманах (L'almanach historique)*, № 6, 2002, p.18-22.
[324] КАСЦЮК, Міхась (Mikhas' Kastuk), « Нацыянальная канцэпцыя гісторыі Беларусі » (La conception nationale de l'histoire de Biélorussie), in *Матэрыялы першай усебеларускай канфэрэнцы гісторыкау, Мінск 3-5 лютага 1993 (Les actes de la première conférence des historiens biélorusses*. *Minsk, 3-5 février 1993)*, Мінск (Minsk), БДУ (éd. de l'Université d'Etat biélorusse), 1993, p. 5.
[325] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Десяць гадоу…(Les dix ans…op. cit., p. 223.
[326] БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « Аб нацыянальнай…(Conception nationale de l'histoire…op. cit., p. 18-26.
[327] Ouladzimir Sidartsou, docteur en histoire, professeur, est né en 1935 dans un village de la région de Gomel. Après avoir fait ses études à l'Université d'Etat, il a enseigné dans une école secondaire rurale. Il a commencé à enseigner à l'Université d'Etat où il a gravi tous les échelons : de l'enseignant adjoint au professeur. Il préside la chaire de méthodologie, de disciplines historiques auxiliaires et de muséologie. Ses domaines de prédilection sont : la méthodologie et la psychologie historique.
[328] Vital' Famine, docteur en sciences historiques, professeur, chevalier de l'ordre de mérite du système de l'enseignement de la R.S.S.B., est né en 1927 dans un village de la région de Gomel. Après ses études à l'Université pédagogique, il y a enseigné l'histoire de Biélorussie. Il dirige la chaire de l'histoire médiévale de Biélorussie. Il est spécialiste de l'histoire de Biélorussie après la Seconde Guerre mondiale et du mouvement syndical biélorusse.
[329] Pavel Loïka, maître de conférences d'histoire, est né dans un village de la région de Grodna en 1958. Il a fait ses études à l'Université d'Etat où il a commencé à enseigner. Il a dirigé le département de l'histoire médiévale de Biélorussie de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences. Il est actuellement le président de la chaire de l'histoire médiévale de Biélorussie de l'Université d'Etat. Sa recherche est centrée sur l'histoire de Biélorussie de la période médiévale et sur le Grand Duché de Lituanie.

manuels, Pavel Loïka[330], rédiger en trois mois le manuel sur l'histoire du Grand Duché de Lituanie a été un défi dont on ne peut imaginer le niveau de difficulté, que si l'on se rend compte qu'un manuel équivalent n'avait jamais existé. Les auteurs n'avaient aucune référence à leur disposition. Ils ont écrit non seulement les premiers manuels d'histoire nationale, mais une nouvelle page dans l'historiographie biélorusse. Malgré la différence d'âge des auteurs, les historiens qui se sont engagés dans l'entreprise audacieuse de l'écriture des manuels scolaires, défendaient la vision nationaliste de l'histoire. Ces historiens (sauf M. Bitch décédé en 2002) restent aujourd'hui encore, malgré les difficultés et la pression politique, des défenseurs de l'histoire nationaliste. Les historiens ont été guidés par l'enthousiasme et l'espoir d'amélioration de l'état de la science historique en Biélorussie. Le phénomène « d'enthousiasme gratuit » a déjà été mentionné, et il faut préciser que le travail difficile de la rédaction des premiers manuels d'histoire que les auteurs ont assumé n'a été que très modestement rémunéré.

Il est utile de s'interroger sur les facteurs biographiques : famille, situation sociale, parcours académique et professionnel qui ont joué un rôle décisif dans la prise de position des historiens que nous avons cités. Si nous comparons les trajectoires de ces chercheurs, le premier élément dont il faut tenir compte, c'est qu'ils sont tous, mis à part P. Loïka nés dans les zones rurales, ce qui signifie qu'ils sont nés dans des contextes sociaux et économiques défavorisés. La majorité des habitants des villages des années 1920-1950 étaient des paysans pauvres qui ne pouvaient procurer à leurs enfants ni un capital économique, ni un capital social, ni un capital culturel importants. Ce qui a joué le rôle déterminant dans le destin de ces chercheurs, ce sont les études supérieures qu'ils ont faites dans les établissements les plus prestigieux de la R.S.S.B. (l'Université d'Etat et l'Institut pédagogique de Minsk). Nous évoquons là un facteur important qui a permis à ces scientifiques de franchir le seuil des établissements d'enseignement supérieur, à savoir, l'intérêt pour l'histoire. L'accès aux Universités soviétiques était réglementé par des concours d'entrée. Seuls ceux qui démontraient un certain niveau de connaissance dans la matière choisie pouvaient réussir, sans que cette réussite soit conditionnée par des facteurs sociaux. Les enfants des paysans et des ouvriers qui faisaient l'effort d'apprendre l'histoire avaient toutes les chances de réussir les concours d'entrée des facultés d'histoire, qui devenaient pour eux un ascenseur social, comme c'était le cas de nos chercheurs. Après les études supérieures, certains se

[330] Entretien avec Pavel Loïka…op. cit.

sont tournés vers la carrière universitaire, les autres ont vécu des expériences d'enseignement dans des écoles secondaires avant de poursuivre leur parcours professionnel dans les universités et les centres de recherche. L'affiliation institutionnelle des chercheurs en question (l'Université d'Etat, l'Académie des Sciences, l'Université pédagogique, donc les établissements les plus réputés du pays) est le deuxième facteur déterminant la carrière de ces historiens et leur place dans la science historique biélorusse.

Tableau 9

Tableau récapitulatif des données biographiques des auteurs des premiers manuels d'histoire[331].

Auteur / **Données**	**Mikhas' Bitch**	**Ouladzimir Sidartsou**	**Vital' Famine**	**Pavel Loïka**
Origine sociale	Rurale, modeste	Rurale, modeste	Rurale, modeste	Aisée, milieu de l'intelligentsia
Etablissement d'enseignement supérieur fréquenté	Université d'Etat	Université d'Etat	Université pédagogique	Université d'Etat
Affiliation académique	I.H.A.S	Université d'Etat	Université pédagogique	I.H.A.S., Université d'Etat
Poste académique	Directeur adjoint de l'I.H.A.S	Professeur, président de la chaire	Professeur, président de la chaire	Maître de conférences, président de la chaire

Les pionniers dans l'écriture des manuels d'histoire étaient donc les chercheurs les plus réputés du pays. Le seul reproche qui leur a été fait est le manque de connaissance du milieu scolaire. Les seuls facteurs biographiques qui unissent ces historiens sont leur formation et leur affiliation académique, ainsi que leur origine sociale modeste. Il n'y a pas d'indicateurs directs dans leurs trajectoires, dans leurs parcours ou dans leurs domaines de recherches qui puissent déterminer leur prise de position. L'explication que nous pouvons donner à l'engagement dans l'histoire de ces chercheurs, c'est leur intérêt pour l'histoire. L'histoire nationale est devenue pour eux à la fois une ressource, un ascenseur social, mais également un moyen de « prendre une revanche » sur les années « soviétiques » où ils étaient amenés à se soumettre aux dogmes imposés. S'exprimer librement, devenir des écrivains d'une histoire très différente de l'histoire soviétique est devenu une importante ressource de valorisation professionnelle et personnelle pour de nombreux chercheurs. L'importance d'avoir une

[331] Les données du tableau sont obtenues grâce aux différentes Encyclopédies présentant les biographies des personnes mentionnées et aux entretiens avec les historiens.

image positive aux yeux des autres pour un individu qui n'existe que relationnellement[332] ne doit pas être négligée.

Le nouveau programme d'histoire de Biélorussie devait suivre le fil chronologique de l'histoire : depuis la préhistoire jusqu'à nos jours. Les historiens convoqués se sont réparti les périodes historiques en fonction de leur spécialisation dans telle ou telle époque, sans que le ministre ne les désigne pour l'écriture d'un manuel précis. Cela prouve que les auteurs se sont engagés dans une entreprise impliquant une forte responsabilité, dans un projet audacieux, sans précédent et sans modèle préalable. Les historiens qui se sont spécialisés dans différentes périodes de l'histoire de Biélorussie, ignorées à l'époque soviétique, se sont retrouvés dotés d'un important capital scientifique et social grâce à ces thèmes nouveaux sous la perestroïka. Cette valorisation de la connaissance de l'histoire nationale sous la perestroïka peut expliquer l'enthousiasme des historiens qui ont écrit les premiers manuels d'histoire nationale dans un contexte très compliqué.

Quelques années plus tard, les manuels de la perestroïka ont été critiqués. Les défauts, les carences, les excès émotionnels[333] auxquels ces livres n'ont pas échappé sont devenus une des raisons du « discrédit » et du remplacement de ces livres opéré au milieu des années 1990. Les critiques adressées aux premiers manuels peuvent être résumées de la manière suivante : un volume d'informations et de faits historiques trop important, un langage trop scientifique, une absence de volet méthodologique, un manque d'illustrations, de schémas et de cartes, une inadaptation aux spécificités des élèves de l'enseignement secondaire, des excès nationalistes. Les difficultés évoquées s'expliquent en partie par les ressources de temps et de financement limitées. Pourtant, il faut dire que les efforts pour réécrire l'histoire et pour combler la méconnaissance de l'histoire nationale ont abouti à une autre extrême, à un nationalisme exagéré. Les manuels rédigés en 1993 sont devenus la cible de critiques leur reprochant une approche tendancieuse et subjective, et même les auteurs les plus connus et reconnus comme M. Bitch[334] ou Pavel Loïka[335] n'ont pas échappé à ces critiques.

---

[332] BRAUD, Philippe, *L'émotion*…op. cit., p. 145.
[333] АРЛОУ, Уладзімір (Ouladzimir Arlou), « Когда…(Quand rougit…op. cit., p. 3.
[333] ВИРСКАЯ, Валентина (Valentina Virskaia), « Белорусская…(L'historiographie…op. cit., p. 68.
Рэкамендацыі аутарам - в.д. *Гісторыя Беларусі* для 8-га класа, аутар М. Біч (Recommandations aux auteurs : le manuel (Histoire de Biélorussie) pour la 8ème année, auteur – Mikhaïl' Bitch. La conclusion générale des experts), Архіу НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire), p. 1.
[335] Рэкамендацыі аутарам - в.д. *Гісторыя Беларусі* для 7-га класа, аутар - П. Лойка (Recommandations aux auteurs : le manuel (Histoire de Biélorussie) pour la 7ème année, auteur - P .

3§. Les troubles de la perestroïka reflétés dans l'enseignement historique.

L'euphorie nationaliste, le manque de références scientifiques et didactiques, les problèmes de financement, les délais extrêmement courts pour la rédaction et l'édition des manuels expliquent les défauts des livres scolaires issus de cette période[336]. Les manuscrits ont été déposés à l'impression en mars 1993, alors que la décision d'éditer les manuels n'a été prise qu'en décembre 1992. Tous les auteurs ont dû écrire des livres plus au moins acceptables pour le système scolaire en trois ou quatre mois. L'absence de base méthodologique et didactique pour l'écriture des manuels scolaires d'histoire de Biélorussie a largement compliqué le travail des auteurs. Les historiens invités à rédiger les manuels étaient des académiciens, des chercheurs et non pas des enseignants du secondaire qui, dans un premier temps, ont connu d'importantes difficultés d'adaptation aux particularités de leurs petits lecteurs. L'historien H. Sahanovitch a qualifié la situation de l'historiographie biélorusse de la perestroïka « d'un vacuum méthodologique[337] ». M. Bitch témoignait de la difficulté de rédaction des premiers manuels lors d'une discussion au Centre national du livre scolaire : « Tous les enseignants qui ont donné leur avis sur le manuel ont souligné le niveau de difficulté du livre. J'avoue que le manuel n'est pas adapté à l'âge des lecteurs, mais je n'ai pas eu suffisamment de temps pour adapter le livre aux exigences d'un manuel scolaire ». Pourtant, les modifications que M. Bitch était prêt à faire en suivant les critiques formulées ne concernaient que le volet méthodologique qui ne devait pas toucher à son credo idéologique : « Je ne suis pas d'accord avec l'idée, selon laquelle il faut « adoucir » la tonalité de l'introduction de mon manuel. La mémoire historique a été falsifiée, et il faut que les élèves le sachent. Il faudrait peut-être simplifier, alléger le manuel, car le volume d'informations est trop important, mais le nombre d'heures n'est pas suffisant pour tout expliquer aux élèves. Les pédagogues se plaignent souvent du manque de temps non seulement pour l'éducation patriotique, mais pour l'assimilation du minimum de connaissances nécessaires[338] ». L'éditeur qui a pris part à la rencontre autour des nouveaux manuels a ajouté qu'il était nécessaire d'améliorer la partie

Loïka. La conclusion générale des experts), Арxiy НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire), p. 2.

[336] ЛЮТЫ, Анатоль (Anatol' Luty), « Да пытання…(Sur la question… op. cit., p. 5.

[337] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Десяць гадоу…(Les dix ans…op. cit., p.224.

[338] Пратакол пасяджэння № 7 ад 17.05.1994 НЦК (Procès-verbal № 7 de la réunion au Centre national du livre scolaire du 17 mai 1994), Арxiy НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire), p. 7.

méthodologique des livres pour pouvoir répondre à ceux qui, via les médias, accusent les nouveaux manuels, lesquels sont, malgré tout, meilleurs que les livres soviétiques.

Il faut ajouter que l'état matériel désastreux des premiers manuels d'histoire a aggravé leur image négative. Ces livres ont été édités sur un papier de très mauvaise qualité, et l'impression ne répondait pas aux standards d'un livre scolaire. Ces manuels ne comportaient aucune illustration, aucun matériel pédagogique explicatif, aucune carte, ils avaient une reliure tellement fragile qu'après une première année d'utilisation, ils sont devenus inutilisables. La raison tient, là encore, à la crise économique de la période transitoire. Le Ministère de l'éducation a essayé de réglementer l'édition des livres scolaires par une série d'arrêts. L'arrêt № 136 du 16 mai 1994 « Sur les fonds destinés à financer l'édition des ouvrages scolaires » inscrivait la procédure de financement de nouveaux manuels et stipulait que « les enseignants étaient chargés de transmettre aux élèves une attitude respectueuse à l'égard des manuels ». L'édition des manuels était entièrement financée par le budget de l'Etat, ce qui représentait des dépenses supplémentaires lourdes pour une économie en crise profonde[339].

L'aspect conceptuel et procédural de l'écriture et du contrôle des manuscrits, l'organisation de l'expertise et du dialogue entre les auteurs et les enseignants étaient réglementés par les arrêts ministériels № 228 du 3 décembre 1992[340] et № 185 du 23 septembre 1993[341]. Le Centre scientifique et méthodologique auprès du Ministère était la seule instance chargée du contrôle des manuscrits en 1993. La procédure était assez simple, essentiellement pour deux raisons : la nouveauté de l'écriture des manuels d'histoire nationale et le temps limité. D'après la procédure officielle, le manuel devait être validé par les professeurs d'Université, ce qui devait garantir le caractère scientifique des ouvrages. Les enseignants du secondaire devaient ensuite effectuer une expertise pédagogique pratique et présenter les résultats de l'utilisation du nouveau livre en classe.

[339] Les précisions concernant l'édition et la distribution de livres scolaires en Biélorussie interviendront dans le chapitre consacré aux manuels.

[340] Загад МА № 288 ад 03.12.1992 « Аб стварэнні НМЦ з мэтай карэннага паляпшэння выдання вучэбнай літаратуры » (Arrêt du Ministère de l'éducation № 288 du 3 décembre 1992 « Sur la création du Centre national du livre scolaire dans le but d'une importante amélioration des ouvrages scolaires »).

[341] Загад МА № 185 ад 16 septembre 1993 « Аб правядзенні вопытнай праверкі новых вучэбных дапаможнкау па гісторыі і геаграфіі для агульнаадукацыйных школ » (Arrêt № 280 du 16 septembre 1993 « Sur le contrôle des nouvaux manuels scolaires d'histoire et de géographie»). Apxiy MA (Les archives du Ministère de l'éducation).

Parallèlement au contrôle institutionnel, se sont tenues des réunions, des tables rondes, des conférences[342], des discussions organisées par le Centre National du livre scolaire et par les médias où différents points de vues s'échangeaient, s'exprimaient et se confrontaient. Les archives du Centre national du livre scolaire permettent de retracer les débats qui se sont déroulés au moment de l'écriture des premiers manuels. Les Archives du Centre national du livre scolaire sont constituées par les documents relatifs à la mise en place de nouvelles disciplines, plus précisément l'histoire et la géographie de Biélorussie entre 1990 et 1995. Ces documents, dont le nombre n'est pas important, sont des comptes-rendus d'experts, des procès-verbaux (souvent manuscrits) des débats autour des manuels organisés par le Centre. Le Ministère de l'éducation, dont dépend le Centre, semble avoir oublié les Archives du Centre, les documents ne sont ni classifiés, ni rangés. Le Directeur du Département du monitoring des manuels scolaires garde les classeurs avec ces documents de sa propre initiative dans son bureau. Lorsque nous avons pu accéder à ces classeurs, nous avons trouvé « une mine d'or » de données qui permettent de restituer l'ambiance de l'époque de l'écriture des premiers manuels scolaires. Le caractère peu formalisé (une grande partie des protocoles et des procès-verbaux sont manuscrits) des documents nous a révélé les propos, les commentaires et les réactions les plus ouverts des débats dans les années 1990. Les problèmes débattus concernaient le fond et la forme des manuels, les aspects idéologiques, les aspects matériels. La période soviétique devait être réévaluée et réécrite dans les années 1990. Les spécialistes qui se réunissaient au Centre National du livre scolaire s'opposaient sur la manière de réviser cette période. Certains enseignants d'histoire témoignaient : « Nous parlons de la dépolitisation de l'histoire, mais est-il possible de séparer l'histoire et la politique ? La période soviétique, par exemple, nous avons tendance à la noircir complètement, alors qu'il y a eu des tendances démocratiques après 1917». Plusieurs intervenants de ces réunions mettaient en garde leurs collègues contre les excès idéologiques contenus dans les nouveaux manuels. « J'ai essayé d'écrire mon manuel du point de vue démocratique pour transmettre aux futurs citoyens les principes démocratiques, parce que nous devons former des patriotes conscients et responsables, ce qui correspond aux objectifs de la renaissance nationale de la Biélorussie » - disait V.

[342] *Матэрыялы першай усебеларускай канферэнцыі гісторыкаў, Мінск 3-5 лютага 1993 (Les actes de la première conférence des historiens biélorusses. Minsk, 3-5 février 1993)*, Мінск (Minsk), БДУ (éd. de l'Université d'Etat biélorusse), 1993.

Famine, auteur de manuels[343]. Il faut noter que la démocratisation et la renaissance nationale ont pris des formes extrêmes. « La science historique aujourd'hui porte encore le fardeau des dogmes des décennies précédentes », remarquait un historien[344], pourtant certains spécialistes reconnaissaient que la réécriture de l'histoire créait de nouveaux dogmes. « Nous devons tenir compte de l'état transitoire de la conscience historique en traitant les questions épineuses, et nous devons éviter les tonalités aiguës, sans pour autant trahir la vérité historique » observait historien O. Sosna à propos de la révision des relations russo-biélorusses.

Il est important de souligner deux sujets majeurs des débats des années 1990. Le premier concerne le refus de la méthode soviétique où les élèves devaient apprendre par cœur sans réfléchir. Lorsque les historiens discutaient des nouveaux manuels, ils mettaient en avant leur fonction d'éducation civique. Les livres étaient censés éduquer les patriotes et éveiller l'esprit critique des élèves, ce qui était une nouveauté dans la tradition pédagogique. Le deuxième aspect important des débats des années 1990, c'est le véritable pluralisme des discussions. Les experts reprochaient aux auteurs de ne pas présenter plusieurs points de vues sur les événements historiques : « il est nécessaire que l'auteur donne au moins deux opinions divergentes sur les faits présentés», « il y a beaucoup de problèmes discutables dans la science historique, pourtant, l'auteur présente certains événements comme si des vérités ultimes ». L'euphorie nationaliste a été dénoncée, ainsi que l'approche tendancieuse et subjective de certains auteurs. Ces critiques n'ont pas épargné les personnalités les plus reconnues du milieu des historiens[345].

Lors d'une réunion consacrée aux nouveaux manuels d'histoire, V. Famine, auteur de manuels, disait à propos des ouvrages rédigés en 1993 : « il n'est pas possible d'écrire un bon manuel en 3 mois, mais ces livres sont le premier refus de l'écriture « totalitaire » des manuels scolaires. Quant aux aspects politiques discutables des événements historiques qu'il faut introduire dans le manuel, je ne les ai pas appris moi-

[343] Пратакол № 5 пасяджэння НЦК ад 25.01.1994 (Procès-verbal № 5 de la réunion au Centre national du livre scolaire du 25 janvier 1994), Архіу НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire), p. 3.
[344] Рэцэнзія Уладзіміра Сосна на в.д. *Гісторыя Беларусі* для 7-га класа, аутар П. Лойка (Le rapport d'Ouladzimir Sosna sur le manuel *Histoire de Biélorussie* pour la 7ème année, 1993, auteur – Pavel Loïka), Архіу НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire), p. 1.
[345] Рэкамендацыі аутарам - в.д. *Гісторыя Беларусі* для 8-га класа, аутар М. Біч (Recommandations aux auteurs : le manuel (Histoire de Biélorussie) pour la 8ème année, auteur – Mikhaïl' Bitch)…op. cit, p. 2. Рэкамендацыі аутарам - в.д. *Гісторыя Беларусі* для 7-га класа, аутар – П. Лойка (Recommandations aux auteurs : le manuel (Histoire de Biélorussie) pour la 7ème année, auteur – P. Loïka…op. cit., p. 4.

même à l'Université. Je peux imaginer à quel point il est difficile aux enseignants d'aborder ces questions[346] ». Au début de l'écriture de nouveaux manuels, les auteurs avaient une marge de manœuvre importante sans subir la contrainte de la pression administrative et politique ; la glasnost' et la liberté d'expression ont été ainsi « appliquées à la lettre ». Les auteurs et les enseignants, les fonctionnaires et les experts s'exprimaient librement. « Le manuel d'O. Sidartsou et de V. Famine abonde en termes scientifiques, en événements et en analyses qui sont difficiles à assimiler par des élèves. Le manuel est trop idéologisé, l'appréciation personnelle des auteurs à l'égard des événements est exagérée[347] », écrivaient des experts chargés d'analyser le manuel. La difficulté de la maîtrise de la langue biélorusse pour les élèves et les enseignants a été évoquée par les experts. Un des principaux reproches formulé au manuel de P. Loïka concernait le niveau de langue très difficile, très peu compréhensible pour les élèves[348].

L'analyse du rôle des ouvrages historiques du début des années 1990 témoigne, d'un côté, d'une réaction nationaliste à l'effondrement soviétique et, de l'autre côté, des tentatives de rétablir la recherche historique libérée du joug totalitaire[349]. Comme il a été déjà souligné, la recherche de l'histoire « la plus ancienne et la plus glorieuse possible[350] » caractérisait les pays issus de la chute de l'U.R.S.S. Dans les ouvrages historiques parus sous la perestroïka, l'accent a souvent été mis sur les pages glorieuses de l'histoire biélorusse, sur les figures de la Renaissance biélorusse, sur le Grand Duché de Lituanie et sur le début du 20ème siècle.

Le retour et la glorification du passé qualifié de nationaliste ont affecté toutes les sphères de la vie sociale, y compris le quotidien des citoyens Biélorusses. Les noms des rues, les médias, les fêtes nationales ont également subi des changements.

Section 4. La perestroïka de la mémoire nationale « au quotidien » : quelques exemples concrets.

Il nous paraît important d'avancer des preuves concrètes des changements mentaux, mémoriels et identitaires que la perestroïka a produits. Une section consacrée

---

[346] Пратакол № 5 пасяджэння НЦК…(Procès-verbal № 5 de la réunion au Centre national du livre scolaire du 25 janvier 1994…op. cit., p. 1.

[347] Папярэднія вынікі аб правядзенні вопытнай праверкі - в.д. *Гісторыя Беларусі* для 9-га класа, аутары - В. Фамін, У. Сдарцоу (Les résultats préliminaires de l'approbation par expertise du manuel *Histoire de Biélorussie* pour la 9ème année, auteurs Ouladzimir Sidartsou et Vital' Famine)…op.cit., p. 3.

[348] Рэкамендацыі аутарам - в.д. *Гісторыя Беларусі* для 7-га класа, аутар – П. Лойка (Recommandations aux auteurs : le manuel (Histoire de Biélorussie) pour la 7ème année, auteur – P. Loïka…op. cit., p. 1.

[349] ДЫЛЯН, Генадзь (Henadz' Dylian), « Праблемы…(Les problèmes…op.cit., p. 1.

[350] BERGER, Stefan (ed.), *Writing…*op. it., p. 6.

aux changements des noms des rues et des titres de presse servira d'illustration des bouleversements des années 1990.

1§. Les noms des rues : témoins des changements sociaux.

Les pages glorieuses du passé national retrouvé se sont reflétées dans le changement des noms des rues. Le changement des noms des rues, des stations de métro, des universités, des revues et des journaux témoignent des transformations dans la conscience collective des Biélorusses durant la perestroïka. La caractéristique principale des changements de noms est le remplacement des références et des héros du temps de l'U.R.S.S. par les noms de ceux qui ont contribué à l'indépendance nationale de la Biélorussie. Le changement des noms des rues est un moyen de propagande qui a été utilisé à plusieurs reprises dans l'histoire de Biélorussie. Il suffit de citer quelques rues de Minsk qui ont changé plusieurs fois leurs dénominations au cours du XXème siècle. La rue Saint Alexandre après la révolution de 1917 est devenue rue Maxime Gorki (écrivain éminent de la période soviétique). Durant l'occupation nazie, elle était rue des Brasseurs[351] (la brasserie principale de Minsk s'y trouvait, et c'est un métier historiquement important pour la Biélorussie), et depuis 1993, elle porte le nom de Maxime Bagdanovitch (le poète éminent biélorusse du début du XXème siècle).

Avant 1917, l'avenue principale de Minsk s'appelait rue Saint Zacharie, les bolcheviks ont fait d'elle la rue Soviétique[352]. Les occupants allemands lui ont donné le nom de la rue principale (Hauptstrasse), au moment de la « vénération » de Staline, elle était avenue Staline, après la dénonciation du culte de Staline, cette avenue a reçu le nom de Lénine. En 1991, cette avenue est devenue avenue Frantsysk Skaryna (le premier imprimeur biélorusse). En 2005, le président biélorusse a donné à cette avenue le nom d'avenue de l'Indépendance, sous prétexte que les vétérans de la Seconde Guerre mondiale ont demandé de changer les noms des artères principales de la capitale dans la lignée de la commémoration du 60ème anniversaire de la victoire dans la Seconde Guerre mondiale.

Le changement des noms de rues, comme les titres de la presse ont marqué ainsi un retour aux références soviétiques et une condamnation de l'héritage de la perestroïka.

---

[351] САЦУКЕВІЧ, Ірына (Iryna Satsoukevitch), « Назвы вуліц і плошчаў Мінска у час нямецка-фашысцкай акупацыі » (Les noms de rues de Minsk durant l'occupation nazie), in *Гісторыя Беларусі : новае у даследаванні і выкладанні (L'histoire de Biélorussie : le nouveau dans la recherche et l'enseignement)*, Мінск (Minsk), БДУ (éd. de l'Université d'Etat), 2002, p. 160.

[352] ШЫБЕКА, Захар і Соф'я (Zakhar et Sofia Chybeka), *Мінск - жыццё дарэвалюцыйнага горада (Minsk - la vie de la ville d'avant la révolution)*, Мінск (Minsk), Полымя (La flambée), 1994, p. 327.

2§. La presse.

L'euphorie nationaliste n'a pas épargné la presse qui a également subi des transformations sociales, qu'il s'agisse de changements de nom (*Бальшавік Беларусі (Le bolchevik de Biélorussie)* est devenu *Беларуская думка (La pensée biélorusse), Помнікі гісторыі і культуры Беларусі (Les monuments d'histoire et de culture de Biélorussie)* est devenu *Спадчына (L'héritage)*) ou d'apparition de nouvelles revues. *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)* et *Беларуская мінуўшына (Le passé biélorusse)* ont été créées en 1993. *Беларускі гістарычны агляд (La revue critique d'histoire biélorusse)* est apparue en 1994, étant devenu un bastion d'une conception nationaliste de l'histoire[353]. Le premier numéro de la revue spécialisée *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire – les problèmes de l'enseignement)* est sorti en 1997 pour répondre aux nombreuses interrogations des enseignants d'histoire, pour être une source d'informations sur la recherche en histoire et sur les avancées en matière méthodologique et didactique, pour assurer un lien entre la communauté des professeurs, les milieux académiques et les fonctionnaires responsables de l'éducation historique. Le destin de la revue *Notre pays* reflète l'évolution de l'historiographie biélorusse du XXème siècle. Elle est apparue en 1925, au moment où une politique favorable aux spécificités nationales des Républiques soviétiques a été menée. Elle a été éditée grâce aux efforts des écrivains et des historiens biélorusses qui ont théorisé l'idée nationale biélorusse au début du XXème siècle. Entre 1930 et 1933, son titre était *Le pays soviétique*. En 1933, le dernier numéro de la revue est sorti. Ce n'est qu'en 1996, que les historiens biélorusses ont réanimé *Notre pays*.

Les quelques exemples cités montrent la traduction concrète au quotidien des transformations idéologiques. Les archives, les musées, les fêtes et les commémorations nationales reflètent également les changements sociaux, mémoriels et identitaires. Une analyse des lieux de mémoire biélorusses permettra de mieux comprendre le contexte social dans lequel s'opèrent les choix identitaires.

Section 5. Les lieux de mémoire.

Un paragraphe consacré aux « lieux de mémoire » biélorusses, des « unités significatives d'ordre matériel ou idéel, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique du patrimoine mémoriel d'une quelconque

[353] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Дзесяць гадоу…(Les dix ans…op. cit., p. 222.

communauté[354] » permettra de mieux présenter le contexte de la mise en récit du passé national. Une section consacrée aux lieux de mémoire permettra également de passer de l'analyse de la perestroïka, de ses changements mémoriels, identitaires qui ont affecté le système éducatif et le quotidien des Biélorusses, à la situation actuelle, car les lieux de mémoire sont directement liés à l'identité nationale.

Nous ferons une brève analyse des archives, des musées, des fêtes et des commémorations nationales qui sont des dépositaires de la mémoire où elle « se cristallise et se réfugie[355] », qui ont la capacité d'engendrer une histoire et qui sont liés à l'histoire et à la mémoire d'une nation. Le concept de « gisement mémoriel [356]» proposé par Georges Mink, qui met un accent sur le symbole de ralliement mémoriel plus que sur un lieu précis, est mobilisable dans notre contexte, car nous nous concentrons sur les événements et les commémorations capables de provoquer une adhésion.

Le phénomène auquel il faut accorder une attention particulière est le rapport très complexe entre la mémoire individuelle et la mémoire collective. Pour Maurice Halbwachs, la mémoire est une fonction collective[357] et l'apparition des souvenirs est tributaire des moyens dont dispose la société pour les reproduire. L'individu « ne se souvient jamais seul[358] », mais uniquement en « se plaçant du point de vue du groupe[359] ». « La mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective[360] » et ce point de vue change selon la place que l'individu y occupe. La mémoire du groupe se manifeste dans les mémoires individuelles, et c'est l'interpénétration du collectif et de l'individuel qui « autorise l'hypothèse d'une mémoire collective[361] ». Pourtant, il faut préciser que les mémoires individuelles ne sont pas le simple reflet d'une mémoire collective transcendante, extérieure et supérieure aux individus. Il convient alors de mettre un accent sur les canaux de la transmission, sur la relation, ainsi que sur la communication entre individus au sein du groupe. Les chapitres et les paragraphes suivants seront centrés sur l'analyse de certains moyens de transmission de la mémoire, du récit historique et identitaire tels que le système éducatif

[354] NORA, Pierre, *Les lieux*…op. cit., p. XXXV.
[355] Ibid., p. XVII.
[356] MINK, Georges, NEUMAYER, Laure (dirs.), *L'Europe…*op. cit ., p. 22.
[357] HALBWACHS, Maurice, *Les cadres*…op. cit., p. 290.
[358] RICŒUR, Paul, *La mémoire…*op. cit., p. 148.
[359] HALBWACHS, Maurice, *Les cadres*…op. cit., p. 343.
[360] Ibid, p. 151.
[361] LAVABRE, Marie-Claire, *Le fil…*op. cit.,
p. 17.

et le relais familial. L'individu intériorise la mémoire venue de l'extérieur qui se transforme ainsi d'une pratique sociale à une contrainte individuelle.

Il n'est pas inutile de faire un bref rappel des débats théoriques sur la mémoire et l'histoire afin de mieux comprendre le rôle des lieux de mémoire biélorusses dans la construction identitaire. Pour Pierre Nora, la mémoire est « la vie portée par des groupes vivants » qui est donc en évolution permanente, alors que l'histoire est « la reconstruction problématique et incomplète de ce qui n'est plus[362] ». Pierre Nora qualifie les lieux de mémoire de « restes », de « forme extrême où subsiste une conscience commémorative ». La mémoire est un phénomène actuel et l'histoire est une représentation du passé. Les lieux de mémoire naissent du sentiment qu'il n'y a pas de mémoire spontanée et qu'il faut en conséquence maintenir les anniversaires, organiser les célébrations, créer des archives.

1§. Les archives.

Les archives occupent une place particulière parmi les lieux de mémoire dans les écrits de Pierre Nora. Selon l'auteur, la mémoire qui « s'appuie sur le plus précis de la trace, le plus matériel du vestige, le plus concret de l'enregistrement[363] » est tout d'abord archivistique.

Les archives en tant que dépositaires principaux de la mémoire écrite, « des lieux à partie desquels peuvent se réaménager les constructions symboliques du passé[364] », buttes témoins du passé, source ultime pour le travail des historiens, sont sans doute des lieux de mémoire de première importance. Le soin avec lequel le pouvoir communiste a fermé l'accès à un grand nombre d'archives et l'effet que l'ouverture des archives secrètes pendant la perestroïka a produit, sont des preuves de l'importance de ces lieux de mémoire. Actuellement, il y a 31 archives d'Etat en Biélorussie dont 6 nationales, 6 régionales, 16 locales et 3 archives d'organisations publiques présentées dans le tableau de synthèse suivant.

[362] NORA, Pierre, *Les lieux*…op. cit., p. XIX.
[363] Ibid., p. XXVI.
[364] FARGE, Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989, p. 117.

Tableau 10

Les lieux d'archivages publics en Biélorussie.

Archives	**Année de la fondation**	**Localisation**
Archives Nationales de la République de Biélorussie (Anciennes Archives d'Etat biélorusses)	1927	Minsk
Archives d'Etat de la documentation scientifique et technique	1968	Minsk
Archives Historiques Nationales de Biélorussie (Anciennes Archives Centrales d'Etat de la RSSB)	1938	Minsk
Archives Nationales Historiques à Grodna	1940	Grodna
Archives d'Etat biélorusses de films, de photographies et de documents sonores	1941	Dziarjynsk
Archives – Musée Nationales de la littérature et de l'art	1960	Minsk
Archives d'Etat de la région de Brest	1940	Brest
Archives d'Etat de la région de Vitebsk	1919	Vitebsk
Archives d'Etat de la région de Gomel	1922	Gomel
Archives d'Etat des organisations publiques de la région de Gomel (Anciennes Archives de la région de Gomel du P.C.)	1939	Gomel
Archives d'Etat de la région de Grodna	1944	Grodna
Archives d'Etat des organisations publiques de la région de Grodna (Anciennes Archives de la région de Grodna du P.C.)	1947	Grodna
Archives d'Etat de la région de Minsk	1938	Minsk
Archives d'Etat de la région de Moguilev	1938	Moguilev
Archives d'Etat des organisations publiques de la région de Moguilev (Anciennes Archives de la région de Moguilev du P.C.)	1927	Moguilev

Source : Site officiel des Archives de la Biélorussie : http://archives.gov.by/

Il y a également 50 dépôts d'archives municipales. La caractéristique essentielle des lieux d'archivage biélorusses qu'on peut déduire de la lecture du tableau présentant les archives principales de la Biélorussie, c'est que la majorité a été créée après 1917. Les lieux d'archivage biélorusses sont donc une création soviétique. Le parti communiste, soucieux de garder les traces de l'histoire soviétique a commencé à fonder les archives dans la R.S.S.B. En parlant des archives biélorusses, il faut préciser une spécificité due à l'instabilité des frontières historiques biélorusses. Les archives qui sont situées en Lituanie actuelle (celles de Vilnius (Vilna), de Trakai (Troki), de Kaunas (Kouna) contiennent une information très précieuse sur l'histoire du Grand Duché de Lituanie, certains documents se rapportent à la période de la Retch Pospolitaya et surtout un grand nombre de sources témoignent de l'histoire de la Région du Nord-Ouest de l'Empire Russe dont la Biélorussie actuelle faisait partie et dont la capitale était Vilnius (Vilna)[365]. Ces facteurs expliquent le fait qu'avant la révolution bolchevik, la Biélorussie a été démunie d'archives, et la création des archives biélorusses est due au travail entamé sous la période soviétique. Il s'avère donc que les archives biélorusses

[365] Concernant les documents conservés dans les archives historiques de Vilnius, il faut noter qu'elles contiennent des sources importantes sur l'histoire du XVIIème, du XVIIIème ET du XIXème siècles, pourtant il y a une nette diminution de documents se rapportant à la période qui a suivi l'année 1940, ce qui s'explique aisément par les événements historiques. La Lituanie est devenue une République soviétique en 1940, et grand nombre de documents historiques sur la Lituanie soviétique se conservent dans les archives de Moscou, compte tenu des tendances centralisatrices de l'Etat soviétique.

sont des archives soviétiques. Cet argument renforce l'idée de l'importance et de la pesanteur de la strate soviétique dans la mémoire historique de la Biélorussie.

2§. Les musées et les commémorations nationales.

Il est judicieux de considérer le rôle des musées, « alliés indispensables d'une politique identitaire réussie[366] », dans la construction du récit mémoriel, historique et identitaire en Biélorussie. Les musées peuvent être considérés comme « une catégorie pertinente d'interprétation de l'espace social et un espace d'affichage du patrimoine lié à des identités multiples[367] ».

Les musées biélorusses, comme les lieux d'archivage sont des créations de l'époque soviétique. Avant 1919, le territoire biélorusse ne comptait que 3 musées. Actuellement, il y a 187 musées en Biélorussie, tous sont des institutions subordonnées au Ministère de la culture, et il n'y a qu'un seul musée privé - écomusée « Doudoutki », ouvert en 2000. Les musées biélorusses font également partie de l'héritage soviétique. La majeure partie des musées sont des musées de l'histoire, des traditions, de l'environnement, de la culture, des arts et des métiers locaux qui existent dans toutes les villes biélorusses, même les plus petites, selon les critères géographiques et démographiques. Les études locales (l'étude du pays) ont été dans les années 1920 le véritable début de l'histoire nationale[368]. C'est à travers l'histoire locale que des tentatives de construire une histoire nationale ont été entreprises au début du XXème siècle. Ce facteur confirme une fois de plus l'idée de la prégnance de la période soviétique pour les lieux de mémoire biélorusses. Il faut préciser que 20 des 187 musées biélorusses sont consacrés exclusivement à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, sans oublier que dans tous les musées d'histoire locale, il y a obligatoirement une section dévolue à la Grande guerre Patriotique. C'est un des événements majeurs de l'histoire biélorusse. L'histoire du peuple biélorusse est une histoire de guerres dévastatrices, et la Seconde Guerre mondiale a entraîné la diminution d'un quart de la population de la Biélorussie et a détruit largement l'économie du pays à l'époque. Les pertes humaines, économiques et stratégiques de cette guerre sont immenses. Pourtant, les autres guerres ont également eu des conséquences lourdes pour le peuple biélorusse,

[366] CHARLETY, Véronique, *Berlin en musée: changements sociopolitiques et usages du patrimoine*, Bruxelles, Peter Lang, 2005, p. 12.
[367] Ibid., p. 235.
[368] ЛЫЧ, Леанід (Leanide Lytch), *Краязнаўства - крыніца веды і нацыянальнага сталення (L'étude du pays – source de connaissances et de la formation de la conscience nationale)*, Мінск (Minsk), Беларускі фонд культуры (la Fondation culturelle biélorusse), 2004, p. 4-6.

comme par exemple la Première Guerre mondiale. Néanmoins, c'est sur la Seconde Guerre mondiale que l'histoire soviétique a surtout mis l'accent.

La Seconde Guerre mondiale (la Grande guerre Patriotique pour le peuple soviétique) est placée au centre de la mémoire nationale biélorusse en tant que son événement fondateur à cause de la « politique de mémoire » déployée par le gouvernement soviétique qui en a fait un événement d'importance inégalée. La commémoration de cet événement historique est un parfait exemple de la construction artificielle de la mémoire nationale. En U.R.S.S., la victoire dans la Seconde Guerre mondiale est devenue un mythe fondateur et mythe unificateur pour un chimérique peuple soviétique. La Seconde Guerre mondiale est présentée comme un événement où tous les peuples de l'U.R.S.S. ont uni leurs forces dans le combat glorieux contre le nazisme. L'héroïsme, le patriotisme, le dévouement aux idéaux soviétiques allaient de pair avec le rôle dirigeant du parti communiste, qui a guidé le peuple soviétique vers la victoire. Cette victoire a été présentée comme une affirmation de la supériorité du modèle soviétique par rapport au modèle occidental. Ni la responsabilité du gouvernement soviétique dans les échecs importants de l'armée soviétique au début de la guerre, ni les nombreux crimes contre l'armée et la population civile à la veille, pendant et après la guerre dont les dirigeants soviétiques sont coupables n'ont été révélés. Lorsqu'on assiste aux défilés du 9 mai, manifestations grandioses de l'événement principal de l'histoire soviétique, il est difficile de croire que la date sacrée de la commémoration de la Grande victoire, le 9 mai n'a été introduite dans le calendrier qu'en 1965. Pendant vingt ans après la victoire de 1945, le 9 mai était une journée ouvrable ordinaire en U.R.S.S., ce que les manuels d'histoire n'évoquent jamais. Même les historiens ignorent ou oublient ce fait, car tout est fait pour naturaliser la construction artificielle de l'événement fondateur de l'histoire biélorusse. L'exemple cité est une preuve du caractère instrumentalisé de cette commémoration. Le jeu historicisant d'appropriation de la victoire sur les nazis, ainsi que la différence de la lecture historique et sociale de cet événement se voit dans la controverse même sur le jour de la victoire : 9 mai pour l'U.R.S.S. et le 8 mai pour les pays occidentaux.

La Seconde Guerre mondiale pour la Biélorussie a été érigée ainsi en événement de première importance. Comme cela a déjà été souligné, les pertes de la Biélorussie qui a reçu les premières attaques de l'armée nazie, sont parmi les plus lourdes de toutes les Républiques de l'U.R.S.S. Pour l'historiographie soviétique, l'histoire de Biélorussie ne

commence qu'en 1917. Pour cette raison, l'événement majeur de l'histoire soviétique, la Grande victoire, s'est bien inscrite en tant que mythe fondateur dans la mémoire du peuple biélorusse qui n'avait pas de mythes concurrents. La Biélorussie s'est distinguée par le mouvement très important des maquis, des « partisans ». L'historiographie soviétique a proclamé que tout le peuple biélorusse a uni ses forces dans la lutte contre l'ennemi, notamment en joignant les brigades de maquis. Pour cette raison, Minsk a reçu le titre de ville-héroïne, titre attribué aux villes soviétiques qui ont connu les plus importants combats durant la guerre. Il n'y a pas eu de combats importants près de Minsk, mais c'est l'ampleur du mouvement des partisans en Biélorussie qui a valu à la capitale biélorusse ce titre. L'historiographie des années 1990 a mis la lumière sur les faits concernant la Seconde Guerre mondiale, comme le Pacte Molotov-Ribbentrop, les purges dans les rangs des officiers de l'Armée rouge à la veille de la guerre, le collaborationnisme, les crimes commis par les partisans. Pourtant, le changement du discours politique biélorusse au milieu des années 1990 a fait de nouveau de la Seconde Guerre mondiale un événement sacré et intouchable. Le musée de la Grande guerre Patriotique est un lieu symbolique au centre de Minsk, et une visite obligatoire du musée s'impose à tous les écoliers biélorusses. Tous les établissements d'enseignement secondaire organisent des déplacements à Minsk spécialement pour visiter le musée de la Guerre. Tous ceux qui ont été scolarisés en Biélorussie depuis 1943, date de la création du musée de la Guerre, ont visité ce lieu de mémoire biélorusse et ont été sensibilisés aux événements des années 1941-1945 auxquels un caractère sacré a été attribué. Le musée reproduit avec pathos l'horreur des destructions, la cruauté du régime de l'occupation, l'héroïsme de la lutte de l'armée, des partisans, du peuple.

En avril 2010, la construction d'un nouveau musée de la Guerre sur un espace de 15000 mètres carrés d'après un projet architectural ambitieux a commencé pour accueillir les premiers visiteurs en 2013[369]. Le projet du musée prévoit l'utilisation des dernières technologies (films en trois dimensions, etc.) pour reconstituer l'histoire des événements de la Seconde Guerre mondiale. Le montant des travaux n'est pas publié, mais il devrait être lourd pour le budget de la Biélorussie. Les autorités politiques entament un chantier ambitieux d'un nouveau musée de la Guerre, alors que le pays est encore submergé par les conséquences de la crise économique et financière, ce qui

[369] ВАЙТКУН, Алексей (Alexeï Vaïtkoun), « Виртуальная экскурсия в новый музей войны » (Visite guidée virtuelle du nouveau musée de la guerre), site des informations *Навіны (Naviny)* http://news.tut.by/society/168287.html.

montre clairement les priorités du « chantier identitaire ». En 2010, lors de la célébration du 65ème anniversaire de la victoire de 1945, le président biélorusse a une fois de plus confirmé que « la Guerre est l'événement sacré pour l'histoire de notre pays », « nous étions les premiers sur l'espace postsoviétique à libérer les manuels scolaires d'histoire des mensonges sales à propos de cette guerre[370] ». Les tentatives de réécrire l'histoire sont qualifiées de « crime » par le chef de l'Etat biélorusse. La référence majeure du récit mémoriel, historique et identitaire biélorusse reste la Seconde Guerre mondiale.

Chaque biélorusse connaît par cœur le chiffre de 1418 jours – période entre le 22 juin 1941 et le 9 mai 1945 qui correspond à la durée de la Grande guerre Patriotique en U.R.S.S. Plusieurs générations de Biélorusses ont assimilé ainsi que l'événement sacré et fondateur pour le peuple biélorusse est la Grande guerre Patriotique. Les villes et les villages sont parsemés de monuments à la guerre. De nombreux établissements scolaires possèdent un musée de la guerre dédié aux vétérans « locaux » qui ont habité et ont combattu pour défendre le quartier, le village, la ville. Les célébrations de la Victoire sont toujours pompeuses. Les rencontres avec les vétérans de la guerre sont organisées régulièrement dans toutes les écoles. La politique éducative et idéologique actuelle continue cette tradition soviétique[371].

Le manuel résumant l'histoire de Biélorussie *Cadeau du Président de la Biélorussie* est offert depuis 2004 aux écoliers de la 1ère année de l'école primaire. Le livre met un accent particulier sur la mémoire de la Guerre[372]. En 2004, quand la Biélorussie a fêté les 60 ans de la libération, un cours spécial sur la Seconde Guerre mondiale a été introduit pour la classe terminale (la 11ème année) de l'école secondaire et pour la première année des universités. Des manuels spécifiques ont été édités comme appuis pédagogiques de ces cours[373]. Ces manuels présentent une version

[370] Выступление А. Г. Лукашенко на торжественном собрании, посвященном 65–летию Победы советского народа над немецко-фашистскими захватчиками (Allocution d'Alexandre Loukachenko à l'occasion du 65ème anniversaire de la victoire du peuple soviétique contre les envahisseurs nazis, 9 mai 2010), site des informations *Навіны (Naviny)* http://naviny.by/rubrics/society/2010/05/08/ic_media_video_116_4194/.

[371] L'annexe 2 présente les affiches de propagande «Pour la Biélorussie» éditées dans les années 2000 où la Seconde Guerre mondiale et le respect des vétérans sont des thèmes majeurs.

[372] « Зауседы у памяці народнай... » (A jamais dans la mémoire du peuple…), in *Беларусь-наша Радзіма. Беларусь-наша Радзіма. Падарунак Прэзідэнта Рэспублікі Беларусь А. Р. Лукашэнкі першакласніку (Biélorussie-notre Patrie. Le cadeau du Président de la République de Biélorussie A. Loukachenka à l'élève de la première année)*, Мінск (Minsk), Пачатковая школа (Ecole primaire), 2004, p. 34-35.

[373] КОВАЛЕНЯ, Александр (Alexandre Kovalenia), СТАШКЕВИЧ, Николай (Nikolaï Stachkevitch), *Великая Отечественная война советского народа (в контексте Второй мировой войны) (La*

soviétique de la guerre et parlent peu des crimes des dirigeants soviétiques, du collaborationnisme et diminuent le rôle des Alliés. La Grande guerre Patriotique est donc un événement sacré de l'histoire biélorusse. Dans ses discours, le président Loukachenko met souvent un accent particulier sur le rôle héroïque du peuple biélorusse qui avec les peuples de l'U.R.S.S. a « sauvé l'Europe de la peste brune[374] ».

3§. Les fêtes nationales.

Parmi les fêtes nationales qui sont célébrées actuellement en Biélorussie et qui sont des jours fériés dans le calendrier officiel, il y a le 1er janvier - jour de l'An ; le 7 janvier - Noël orthodoxe (introduit en 1991) ; le 8 mars - Journée de la Femme (un héritage de l'époque soviétique) ; le 1er mai - Fête du travail (un héritage de l'époque soviétique) ; le 9 mai - Jour de la Victoire dans la Seconde Guerre mondiale ; le mardi de la semaine qui suit Pâques orthodoxes – commémoration des défunts (introduit en 1991) ; le 3 juillet - Fête de l'indépendance, Fête nationale [Cette fête a été introduite en 1995 par la voie référendaire. Avant, la Fête de l'indépendance était le 27 juillet pour commémorer la Déclaration d'indépendance de la Biélorussie votée le 27 juillet 1990 par les députés du Soviet Suprême. Le premier référendum organisé par le président Loukachenko était une tentative de réintroduire l'héritage soviétique, de détruire les tendances nationalistes des années 1990 et de renforcer le pouvoir présidentiel. Le déplacement de la date de la Fête nationale n'était pas le fruit du hasard. Le 3 juillet est la date de la libération de la capitale biélorusse pendant la Seconde Guerre mondiale. L'indépendance du pays et la Fête nationale se réfèrent donc à l'héritage soviétique et notamment à la mémoire de la Seconde Guerre mondiale]. Le 2 novembre - commémoration des défunts (introduit en 1991) ; le 7 novembre - Jour de la Révolution d'octobre 1917. [C'est la fête la plus controversée dans le calendrier biélorusse, une glorification directe du passé soviétique. La Fédération de Russie a gardé cette fête, mais sous le nom du Jour de la Concorde et de la Paix, ce qui présente une approche plus atténuée de la date du 7 novembre. Cette fête se réfère également à la Déclaration de l'indépendance de la Russie proclamée le 7 novembre 1990. Retirer la date du 7 novembre du calendrier serait égal à un détournement de l'histoire. La révolution de

---

Grande guerre Patriotique du peuple soviétique (dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale), учебное пособие для 11-го класса общеобразовательных школ (manuel pour la 11ème année des écoles secondaires), Минск (Minsk), издательство БГУ (éd. de l'Université d'Etat), 2004.

[374] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 8.

1917 a sans doute été l'événement majeur pour la Russie et ses satellites au XXème siècle, même si certains bouleversements que cette révolution a entraînés ont fait l'objet de condamnations légitimes. Le nom modifié de la fête se réfère à une aspiration de retrouver une concorde autour de cet événement controversé. Les voisines baltes de la Biélorussie ont retiré le 7 novembre de leurs calendriers en 1990, ce qui se comprend aisément. Annexées en 1940 à l'U.R.S.S., les républiques baltes ont toujours vécu sous l'Union Soviétique comme sous l'occupation, ce qui explique l'attitude à l'égard de la date du 7 novembre. La Biélorussie est la seule à avoir gardé la fête du 7 novembre et à ne pas modifier son nom] ; le 25 décembre - Noël catholique (introduit en 1991).

Outre ces jours fériés, il y a des dates qui sont inscrites dans le calendrier, mais qui sont des jours ouvrables : le 23 février – Jour des défenseurs de la Patrie, Jour des forces armées (héritage soviétique, ancienne fête de l'Armée rouge), le 15 mars - Jour de la Constitution (introduit en 1994) ; le 2 avril – Jour de l'union des peuples russe et biélorusse (introduit en 1997) ; le 1er septembre - Jour des connaissances [Depuis la période soviétique, tous les établissements éducatifs (du niveau primaire au supérieur) font la rentrée le 1er septembre]. Depuis quelques années, compte tenu de ce que la renaissance des villages et de l'agriculture est une priorité de la politique d'Etat, la fête de la Récolte est organisée fin octobre. Chaque année, une petite ville de province accueille la célébration de cette fête qui prend de plus en plus d'ampleur. Cette fête renvoie à la recherche des racines anciennes. Pour la Biélorussie, qui a toujours été un pays majoritairement paysan, la récolte avait une importance vitale, ce qui explique que des fêtes de récoltes sont connues depuis des siècles.

Pour classifier cette énumération des fêtes biélorusses, il faut en déduire 3 types de commémorations. Le premier type correspond aux fêtes introduites sous le système soviétique (le 1er janvier, le 23 févier, le 8 mars, le 1 mai, le 9 mai, le 7 novembre). La Biélorussie a gardé quasiment toutes les fêtes du calendrier soviétique.

En évoquant l'importance des fêtes soviétiques en Biélorussie, il faut souligner que la célébration de plusieurs fêtes se déroule d'après les scénarios soviétiques. Nous avons insisté sur l'importance de la fête du 9 mai, il faut ajouter que les pompeuses célébrations de cet événement retrouvent de plus en plus leur caractère soviétique. Lors des défilés du 9 mai, on retrouve les mêmes « techniques », les mêmes procédés que sous l'époque soviétique : des colonnes de personnes habillées de manière à représenter les symboles d'Etat, alors que du temps de Staline, il y avait souvent lors des défilés un

portrait du chef composé par les êtres humains. Les gymnastes et les sportifs faisaient partie de tous les défilés soviétiques, et nous retrouvons les représentations gymnastiques actuellement. Nous avons eu l'occasion d'assister à la célébration du 9 mai 2004 dans une école secondaire de Minsk ; la célébration de cet événement est obligatoire dans tous les établissements secondaires. Nous avons assisté à des représentations théâtrales d'après les œuvres d'auteurs soviétiques, retirées du programme scolaire au début des années 1990 et réintroduites actuellement. Il s'agit d'œuvres qui ont mis en avant le rôle du parti communiste et des organisations soviétiques de jeunesse (les oktiabriata et le komsomol) dans l'organisation de la défense de l'U.R.S.S. durant la Seconde Guerre mondiale[375]. L'importance des fêtes a été mise en exergue par plusieurs auteurs. Pour W. Berelowitch, « il est plus facile d'agir sur les consciences en imposant un spectacle où les comportements collectifs expriment une unanimité de pensée que d'user de la persuasion pure[376] ».

Les fêtes retrouvées en 1991 qui se sont rajoutées aux célébrations soviétiques étaient principalement les fêtes religieuses (Noël, Pâques, commémoration des défunts) et les fêtes liées à l'indépendance du pays (le 27 juillet remplacé par le 3 juillet, le 15 mars). La Biélorussie compte deux religions majoritaires : l'orthodoxie chrétienne et la chrétienté catholique de Rome. En conséquence, deux dates sont inscrites au calendrier pour fêter Noël et Pâques. Parmi les fêtes introduites au milieu des années 1990, la fête de l'Indépendance et la fête de la Récolte, font écho à la politique actuelle du pays s'inspirant de l'héritage soviétique.

La conclusion générale que nous pouvons tirer de cette brève présentation des lieux de mémoire, c'est la continuité des traditions soviétiques dans la Biélorussie contemporaine. Les lieux d'archivage, les musées et les fêtes biélorusses sont le plus souvent des créations de l'époque soviétique. L'héritage soviétique s'est conservé soit sous sa forme initiale, soit en subissant de légères retouches pour le rendre plus acceptable dans le contexte actuel. La mémoire historique des Biélorusses que le pouvoir politique essaie de (re)construire puise ses racines, sa légitimité, son fondement

[375] Observation participante de la Fête de la Victoire organisée à l'école secondaire de Minsk № 219, le 7 mai 2004.
[376] BERELOWITCH, Wladimir, *La soviétisation…*op. cit., p. 181.

dans le passé soviétique. La « République la plus soviétique de l'U.R.S.S.[377] », porte bien son surnom de musée de l'époque soviétique[378].

Section 6. La période actuelle et l'institutionnalisation de la mémoire soviétique.

Il est judicieux de donner quelques explications à propos du retour à l'héritage soviétique que la Biélorussie a connu au milieu des années 1990, après les années de refus catégorique de toute référence à cet héritage.

A la fin des années 1980, la révélation des crimes du régime soviétique a débouché sur la condamnation définitive de la doctrine communiste[379]. Cette condamnation a entraîné une haine envers tout ce qui pouvait rappeler l'idéologie soviétique, ses violations des droits de l'homme et des libertés individuelles. L'idéologie nationaliste est devenue un modèle de la reconstruction de la société biélorusse qui devait remplacer la référence soviétique. Pourtant, une nostalgie de la stabilité économique et des « sous-produits » de l'époque soviétique comme la solidarité ou « l'humanisme » des relations interpersonnelles a envahi le pays. Cette solidarité n'a pas toujours été le résultat de l'endoctrinement communiste qui reniait l'individualisme en lui opposant la doctrine du collectivisme. La solidarité et l'appartenance aux différents cercles, aux réseaux et aux groupements permettaient de combler les lacunes du système économique soviétique. Le déficit des produits de grande consommation a toujours été une caractéristique de l'économie soviétique ; le fait d'avoir des connaissances employées dans le commerce, qui était la propriété de l'Etat, permettait d'accéder aux articles déficitaires. Les liens personnels aidaient également dans la résolution des problèmes administratifs. L'expression « droit de téléphone » inventée sous le régime soviétique renvoie à l'importance des relations interpersonnelles. Pour résoudre différents problèmes, il fallait mobiliser le réseau de connaissances dans l'administration ou dans « l'appareil du parti » pour que « quelqu'un » puisse décrocher son téléphone pour influencer la prise de décision. La

[377] КАРБАЛЕВІЧ, Валерый (Valeryï Karbalevitch), « Беларускі…(Le phénomène biélorusse…op. cit., p. 12.
[378] IOFFE, Grigory, « Understanding Belarus: Economy and Political Landscape »…op. cit., p. 1022.
[379] ПАДОКШЫН, Уладзімір (Ouladzimir Padokchyn), « Абецадарщына » ці развагі пра манапалізм у беларускай гістарычнай навуцы » (« L'abecedarsisme » ou réflexions sur le monopole dans la science historique biélorusse), *ЛіМ (Littérature et arts)*, 8 août 1990, p. 3. Le terme « abecedarsisme » fait référence à L. Abetsadarski, l'auteur de l'unique manuel d'histoire biélorusse de l'époque soviétique qui incarnait le contrôle étatique sur l'écriture de l'histoire.

perestroïka a donc profondément renversé le système des rapports sociaux, ce qui explique la nostalgie[380] du modèle social soviétique qui avait un visage plus « humain » que le « capitalisme sauvage » qui a supplanté le socialisme communiste.

Nous avons mis en exergue le poids des conditions socio-économiques sur les processus identitaires, et il faut noter que la renaissance nationale a coïncidé avec une période d'effondrement économique et de désarroi social, ce qui a laissé une ombre sur la renaissance nationale. Dans la conscience des Biélorusses, l'éveil nationaliste est resté lié à une crise économique et sociale d'une ampleur très importante. L'idée nationale biélorusse a été abandonnée au milieu des années 1990 non seulement pour des raisons idéologiques, mais aussi à cause du contexte socioéconomique. Si les Biélorusses ont facilement abandonné la langue biélorusse lors du référendum de 1995, il ne s'agit pas d'un refus conscient idéologique. Ce choix a été guidé par des considérations sociales comme le manque de prestige de la langue biélorusse, l'absence de motivation pour faire des efforts et pour l'apprendre, l'absence de volonté politique de favoriser l'usage de la langue biélorusse. L'idée nationale a été condamnée lors des élections présidentielles du 1994 et du référendum de 1995, parce que les nationalistes ont été rendus coupables des problèmes économiques et du chaos social dans la conscience des Biélorusses[381]. Ce n'est donc pas tant l'idée nationale en elle-même qui a été abandonnée au milieu des années 1990, que l'usage qui en a été fait par les forces arrivées au pouvoir en 1994.

1§. Le tournant des années 1990 et le retour à l'héritage soviétique.

L'année 1994 a marqué une rupture majeure dans la libéralisation de la société biélorusse. En 1994, le premier président de la Biélorussie indépendante, Alexandre Loukachenko, a été élu. Ce leader politique a forgé sa victoire en promettant au peuple en plein désarroi de restaurer l'héritage soviétique, les liens avec la Russie fraternelle et la protection sociale. Il a aussi promis de trouver une sorte de « troisième voie » – une économie de marché soviétisée et planifiée pour faire face au capitalisme sauvage qui a effrayé la population. Il a su très subtilement utiliser la nostalgie de l'époque soviétique qui a envahi la Biélorussie du début des années 1990. Après avoir obtenu le mandat

[380] ЗЛОТНІКАУ, Леанід (Léonid Zlotnikau), « Пра карані беларускага кансерватызму » (Les origines du conservatisme biélorusse), *Грамадзянская альтэрнатыва (L'alternative civile)* № 12, 1999, p. 14.
[381] МАЛЬДЗІС, Адам (Adam Maldzis), « Ці усю спадчыну мы наследуем ? » (Héritons-nous tout le legs historique?), *Беларуская думка (La pensée biélorusse)*, № 1, 1992, p. 30-33.

présidentiel, A. Loukachenko a commencé à recourir aux méthodes d'administration héritées des leaders soviétiques. Le référendum de mai 1995 initié par le président a porté sur le changement des symboles de l'Etat, sur l'union avec la Russie et le statut de la langue russe en tant que langue d'Etat. Les armoiries et le drapeau « nationalistes[382] » qui remontent à l'époque du Grand Duché de Lituanie, considérés par les nationalistes biélorusses comme le « siècle d'or » pour la nation biélorusse, ont été introduits après la proclamation de l'indépendance en 1991. Après le référendum de 1995, les symboles nationalistes ont été remplacés à nouveau par ceux de l'époque soviétique. Le peuple s'est exprimé pour une union sans cesse plus étroite avec la Russie et pour que la Biélorussie ait deux langues d'Etat : le russe et le biélorusse. Ce référendum était un retour institutionnalisé à l'époque soviétique. Cette soviétisation légalisée n'a pas épargné l'enseignement de l'histoire. L'oukase du président[383] du 16 août 1995 a stipulé : « compte tenu des résultats du référendum national, il est nécessaire de remplacer les manuels qui ont été édités entre 1992 et 1995 par de nouveaux livres au cours de l'année scolaire 1995-1996 ». Les manuels d'histoire de tendance très nationaliste, aux yeux du président qui défendait l'héritage soviétique, ont été condamnés à être remplacés par ceux qui répondent mieux aux aspirations du nouveau pouvoir politique.

La cérémonie de l'investiture du premier président de Biélorussie élu a eu lieu le 20 juillet 1994, et un mois plus tard, le 10 août, le journal le plus fidèle au pouvoir central *Советская Белоруссия (Biélorussie Soviétique)* publia l'intervention du président sur le système éducatif et particulièrement sur l'enseignement des sciences humaines. « Les manuels d'histoire « fraîchement cuits » ne sont bons que pour la poubelle, ils sont ridicules, écrits dans un esprit purement nationaliste qu'il faut

[382] Les armoiries « Poursuite » du Grand Duché de Lituanie font référence à la nécessité pour cet Etat de se défendre contre les tatars, les chevaliers teutoniques et les moscovites. A l'heure actuelle, ce drapeau et ces armoiries ne sont que les symboles du Front National. Les armoiries sont présentées dans l'annexe № 2.

[383] L'oukase est une forme d'acte législatif émanant du chef de l'Etat qui n'exige aucune contre signature du chef du Gouvernement ni vote du Parlement. Les oukases relèvent de la compétence exclusive du chef de l'Etat et sont prévus pour des périodes de crises où des mesures d'urgence s'imposent et se justifient. En Biélorussie, vers l'année 1995, les oukases sont devenus la forme la plus répandue des actes législatifs. Ils ne sont pas justifiés par une force majeure, mais ils traduisent les compétences exorbitantes du président biélorusse.

éradiquer. Il est urgent de dépolitiser et désidéologiser les manuels scolaires[384] », déclare alors le président biélorusse.

L'été 1995 est devenu une période charnière pour l'enseignement historique. Les interventions du pouvoir politique dans la rédaction des manuels ont provoqué de vifs débats dans la société. Les discussions dans la presse[385] ont reflété l'attitude négative[386] des enseignants et de l'intelligentsia à l'égard du durcissement du contrôle et des manipulations auxquels l'histoire allait être soumise[387]. La revue *Imia* a publié l'article « L'histoire de Biélorussie « selon » V. Zametaline ». Le titre ironique de cet article fait référence aux pratiques soviétiques de trucages et de réécriture de l'histoire « selon » différents dirigeants du P.C.U.S. Vladimir Zametaline était à l'époque à la tête de l'Administration présidentielle, il a commencé à « lire » les manuels d'histoire afin de les « dépolitiser ». Son titre officieux était celui d'idéologue principal de Biélorussie. La citation d'un document que nous possédons illustre bien l'attention portée par l'Administration présidentielle à l'égard de l'histoire. Il s'agit d'une copie du fax envoyé à la Maison du gouvernement et destiné au Président de l'Académie des Sciences, au Ministre de l'éducation, au Ministre de l'information et des médias et au recteur de l'Université d'Etat par V. Zametaline où il indique que « la falsification de la science et de l'enseignement historique existe toujours ». Selon V. Zametaline, ces problèmes relèvent des facteurs suivants : « l'irresponsabilité des fonctionnaires d'Etat et des cadres supérieurs de l'éducation, le manque de fermeté dans le choix des interprétations des faits historiques enseignés, l'absence d'une vision étatique unie de l'histoire en conformité à l'exigence formulée par le Président de la République et en accord avec la politique d'Etat». V. Zametaline ordonne de rédiger un rapport sur les mesures concrètes qui doivent être prises très rapidement[388].

---

[384] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko) « Националистический дух пора выветривать » (Il est temps d'éliminer l'esprit nationaliste), *Советская Белоруссия (Biélorussie Soviétique)*, № 185, 10 août 1994, p. 1.

[385] ГІЛЕВІЧ, Ніл (Nil Gilevitch), « Падручнікі...для каго ? » (Les manuels…pour qui ?), *ЛіМ (Littérature et arts)*, 29 septembre 1995, p.2. Nil Gilevitch est un des poètes biélorusses les plus éminents qui a présidé la Commission d'éducation et de culture du Soviet Suprême (le Parlement à l'époque) au moment de la perestroïka. En tant que personnalité connue et reconnue depuis de nombreuses années, Nil Gilevitch était porte-parole de l'intelligentsia nationale, qui s'est opposée à l'empiétement de la langue, de la culture et de l'histoire biélorusse.

[386] МНИШКИНА, Мария (Maria Mnichkina), « История Беларуси « по » В. Заметалину » (L'histoire de Biélorussie « selon » V. Zametaline), *Имя (Imia)*, 16 août 1995, p. 13.

[387] БАБАЙЦЕВ, Алексей (Alexeï Babaïtsev), « Что происходит со школьной историей ? » (Qu'est-ce qui se passe avec l'histoire scolaire ?) *Народная воля (Volonté populaire)*, № 84, 21 octobre 1996, p. 3.

[388] Факс № 05/42, от 02.02.1999 на имя Президента АН, Министра образования, Министра информации, Ректора БГУ. Отправитель - В. Заметалин (Le faxe envoyé par V. Zametaline et destiné

La table ronde sur l'avenir du manuel d'histoire[389] organisée par *La revue historique biélorusse* a été provoquée par la décision de retirer tous les manuels édités entre 1991 et 1995. Les auteurs et les enseignants ont vivement critiqué l'intervention étatique et ont traité la réécriture de manuels de crime. Mikhas' Bitch a contesté la manière autoritaire de supprimer les manuels : « La conception de l'histoire de 1991-1992 a été ouvertement débattue et discutée. Où étaient en 1992 ceux qui élèvent leurs voix aujourd'hui pour critiquer nos manuels ? Même s'il existe des points discutables concernant le contenu politique de ces ouvrages, ils ont tous été approuvés par les experts et par les enseignants. Et ce qui se fait actuellement ne tient pas compte de l'avis des spécialistes et des pédagogues[390]. » La mise en place de la Commission d'Etat chargée du contrôle de la rédaction des manuels en sciences sociales a été critiquée par les enseignants et les chercheurs qui ont participé à cette table ronde et qui ont senti l'esprit de censure de cette nouvelle instance. Dans l'article autobiographique de M. Bitch déjà cité, il évoque ces difficultés de rédaction de son manuel en 1997 : « Cela fait déjà 9 mois que le manuscrit du manuel pour la 8ème année « passe » par le système de contrôle instauré en 1995. Il est bloqué par la Commission d'Etat. Je n'accepterai pas d'y apporter des modifications conceptuelles et j'avoue qu'à l'heure actuelle, je n'ai plus l'espoir de rééditer ce manuel[391]».

L'éditorial du *Journal des enseignants* du 17 août 1995 est extrêmement intéressant du point de vue du contexte dans lequel s'est déroulé le remplacement des manuels scolaires d'histoire. La vice-ministre de l'éducation Tatiana Galko a avoué que « la décision était une surprise pour le Ministère». Elle a ajouté : «Nous avons appris par les médias que l'Administration du Président a étudié les manuels des années 1992-1995 et les a trouvés tendancieux et trop politisés. Il faudrait au moins demander l'avis des spécialistes de l'éducation avant de prendre la décision de retirer les manuels et de les remplacer temporairement par ceux édités avant 1991. Les réformes effectuées par le Ministère de l'éducation après la proclamation de l'indépendance de la Biélorussie avaient pour but de répondre aux critères de l'éducation universellement admis, à savoir, le caractère scientifique et le pluralisme. Quant à l'enseignement des humanités,

au Président de l'Académie des Sciences, au Ministre de l'éducation, au Ministre de l'information et des médias, au recteur de l'Université d'Etat), № 05/42, 2 févier 1999.

[389] Круглы стол (La table ronde) « Якім быць падручніку па гісторыі ? » (Quel avenir du manuel d'histoire ?), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 4, 1995, p. 5-30.

[390] Ibid., p. 29.

[391] БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « Мой…(Mon chemin…op.cit., p. 22.

le but était de respecter le droit de chacun à ses jugements et à ses points de vue. Les manuels édités avant 1991 sont trop politisés et idéologisés, les réintroduire signifierait un retour, un recul aux anciens dogmes[392] ». La vice-ministre a évoqué une réponse écrite que le Ministère préparait à l'attention de l'Administration présidentielle. Elle a également exprimé l'espoir que l'oukase présidentiel serait révisé en tenant compte de l'avis du Ministère. T. Galko a explicitement reconnu que des défaillances et des erreurs avaient été commises lors de la réforme du système de l'éducation nationale, mais ces défaillances s'expliqueraient par « l'absence d'expérience, par l'ampleur des changements et par la complexité de la situation sociopolitique[393] ». Ajoutons que deux vice-ministres, Tatiana Galko et Lidia Soukhnat, ont été forcées à démissionner[394] en août 1995, parce qu'elles n'ont pas fait les efforts nécessaires pour la mise en œuvre de l'oukase présidentiel concernant le remplacement des manuels de 1992[395].

Les commentaires des auteurs de manuels qui suivent l'interview de T. Galko illustrent la confrontation des visions concurrentes de l'histoire et du changement des rapports de force dans le milieu des historiens. Gueorguiï Chtykhau, défend la conception nationaliste de l'histoire et il a qualifié la décision du Président d'une « erreur qui allait nuire au système de l'éducation ». En réponse aux accusations de tendance nationaliste, cet historien disait : « Dans mon manuel, je parle objectivement des sujets délicats, par exemple, de la Russie Kiévienne et de la principauté de Moscou, alors que les manuels soviétiques sont trop idéologisés. Ils renient l'histoire de l'Etat biélorusse, ceci est en contradiction avec notre nouvelle Constitution dont le préambule affirme que l'Etat biélorusse a une longue histoire [396]». Vasil' Milavanau, auteur d'un manuel alternatif approuve le retrait de nouveaux manuels qui « étant antirusses et pro-occidentaux, déforment l'histoire en nuisant à l'amitié entre les peuples de l'ex-U.R.S.S. Les manuels édités avant la perestroïka comportent des lacunes, mais il n'y a pas d'autre solution, il faut les réintroduire». Il ajoute à propos de la Commission d'Etat : « Il est nécessaire de créer une Commission d'Etat pour contrôler

[392] РУДОВИЧ, Роман (Roman Roudovitch), « Новый учебный год начнется по старым учебникам » (La nouvelle année commencera avec de vieux manuels), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 17 septembre 1995, p. 1.
[393] Ibid., p. 1.
[394] La stratégie de limogeage est un des piliers du système de pouvoir personnel d'A. Loukachenko qui limoge les fonctionnaires d'Etat comme il veut et quand il veut dans le but de mieux les contrôler, de les rendre dociles et d'éviter ainsi l'apparition de concurrents potentiels.
[395] ГОЛОД, Владимир (Vladimir Golod), « Чета Галко готовится к отставке » (Les Galko préparent leurs démissions), *Имя (Imia)*, 30 août 1995, p. 12.
[396] РУДОВИЧ, Роман (Roman Roudovitch), « Новый…(La nouvelle année…op. cit., p. 1.

l'écriture des manuels qui doivent être rédigés par des personnes défendant une vision internationaliste de l'histoire et soutenant la politique du Président [397]». Ces citations indiquent explicitement où allait être tracée la ligne de démarcation entre les différents camps d'historiens. Il est utile d'ajouter l'avis du directeur d'une des écoles secondaires de Minsk pour présenter le contexte des changements : « Les défauts des nouveaux manuels sont incontestables, mais il ne fallait pas introduire de changements deux semaines avant le début de l'année scolaire. Le nombre de manuels édités avant 1991 n'est pas suffisant, si l'on retire les nouveaux manuels, les enfants resteront sans livres d'histoire[398] ».

Durant l'année scolaire 1995-1996, les manuels de trois différentes générations ont été utilisés dans les établissements scolaires ; en conséquence, dans les lycées, il y avait presque 20 manuels d'histoire en usage[399]. Premièrement, il s'agit des différentes éditions du manuel de l'époque soviétique. Deuxièmement, tous les manuels de tendance nationaliste des années 1992-1995 n'ont pas pu être retirés des établissements scolaires très vite, vu que les nouveaux manuels, plus ajustés à la nouvelle version officielle de l'histoire, n'ont pu arriver dans les écoles secondaires qu'à la fin de l'année 1996. Une série d'émissions télévisées destinées au système éducatif a été diffusée durant cette année difficile pour aider les enseignants déboussolés dans les changements et les remplacements[400]. Dans le contexte de cette année extrêmement compliquée, et en l'absence des directives claires et précises du Ministère de l'éducation, il incombait aux enseignants une grande responsabilité dans le choix entre différents manuels. La conception de l'histoire de 1993 a été bannie en tant que fondement de l'enseignement historique, mais une nouvelle conception n'existe toujours pas dans un document quelconque. Les auteurs et les enseignants doivent prendre comme points de repères des idées générales qu'ils peuvent tirer des discours officiels, des rapports, des recommandations d'ensemble.

[397] Ibid., p. 1.
[398] Ibid., p. 1.
[399] « Пералік вучэбных дапаможнікау прыгодных для карыстання у школьных бібліятэчных фондах » (La liste des livres utilisables dans les bibliothèques scolaires), *Зборнік нарматыуных дакументау МА РБ (Recueil des documents du Ministère de l'éducation de la République de la Biélorussie)*, № 4, 1995, p. 10-11.
[400] « Спіс навучальных тэлепэрадач на 1995-1996 навучальны год. Прадмет : гісторыя Беларусі » (La liste d'émissions télévisées éducatives pour l'année 1995-1996. Discipline : l'histoire de Biélorussie), *Настауніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 16 septembre 1995, p. 6.

2§. La concrétisation du « retour soviétique » : la Commission d'Etat, un instrument de contrôle.

La création de la Commission d'Etat responsable du contrôle de l'édition des manuels scolaires dans le domaine de sciences humaines et sociales par ordre présidentiel du 24 août 1995[401] soumise directement à l'administration présidentielle a marqué une nouvelle étape dans l'historiographie biélorusse. Cette structure répond à l'aspiration du pouvoir politique à mettre sous son contrôle l'écriture de l'histoire scolaire. D'innombrables rouages introduits dans la procédure de rédaction des manuels étouffent toute velléité d'aller à l'encontre de la conception officielle de l'histoire. Le but de la Commission est d'encadrer et de contrôler directement la rédaction des manuels. Les dix membres de la Commission ont été désignés par le même ordre.

La mise en place de la Commission est entourée de mystère. L'ordre du Président[402] № 192 du 10 octobre 1995 instituant cette Commission[403] ne figure pas dans le *Journal Officiel*. Lorsque nous avons entrepris des tentatives pour trouver le texte des ordres du Président relatifs à la Commission d'Etat, la conservatrice de la Bibliothèque Nationale de Biélorussie que nous avons sollicitée pour nous aider dans ces recherches infructueuses nous a dit que tous les oukases et les ordres présidentiels n'étaient pas publiés dans le *Journal Officiel.* Nous avons vu les ordres relatifs à la création de la Commission et aux changements[404] de ses membres[405] dans le bureau

[401] Декрет Президента РБ № 286 от 24.08.1995 о создании Госкомиссии по подготовке новых учебников в гуманиторной сфере (Décret du président de la République de Biélorussie № 286 du 24 août 1995 sur la création de la Haute Commission d'Etat responsable de l'édition des nouveaux manuels scolaires dans le domaine des sciences humaines et sociales), *Сборник указов и декретов Президента РБ (Le Journal Officiel des décrets et des oukases du président de la République de Biélorussie)*, Минск (Minsk), август (août) 1995.

[402] L'ordre est devenu une forme courante de la législation en Biélorussie parallèlement aux décrets et aux oukases. Le titre même de ces actes législatifs révèle leur caractère autoritaire.

[403] Распоряжение Президента РБ № 192 от 10.10.1995 « О создании Государственной Комиссии по контролю за изданием учебников в социально-гуманитарной сфере » (L'ordre du Président de la République de la Biélorussie № 192 du 10 octobre 1995 « Sur la création de la Commission d'Etat responsable du contrôle de l'édition des manuels scolaires dans le domaine des sciences humaines et sociales »).

[404] Распоряжение Президента РБ № 11 от 15.01.1998 « Об изменении в составе Государственной Комиссии по контролю за изданием учебников в социально-гуманитарной сфере » (L'ordre du Président de la République de la Biélorussie № 11 du 15 janvier 1998 « Sur les changements des membres de la Commission d'Etat responsable du contrôle de l'édition des manuels scolaires dans le domaine des sciences humaines et sociales »).

[405] Распоряжение Президента РБ № 144 от 03.06.2001 « Об изменении в составе Государственной Комиссии по контролю за изданием учебников в социально-гуманитарной сфере » (L'ordre du Président de la République de la Biélorussie № 144 du 3 juin 2001 « Sur les changements de la composition de la Commission d'Etat responsable du contrôle de l'édition des manuels scolaires dans le domaine des sciences humaines et sociales »). Паведамленне Адміністрацыі Прэзідэнта РБ (L'information du Service de presse du Président de la Biélorussie), « Зацверджаны новы склад

d'un responsable de l'enseignement de l'histoire au Ministère de l'éducation, ce qui nous a permis de noter leurs références et d'étudier très rapidement leur contenu. Dans les archives du Ministère de l'éducation, il y a les arrêts relatifs à l'organisation du travail de la Commission qui prouvent l'attention portée à cette nouvelle instance, mais les ordres instituant la Commission ne s'y trouvent pas. L'arrêt № 487 du 27 décembre 1995 du Ministère de l'éducation porte « Sur la création d'un groupe de travail chargé d'assister la Commission d'Etat[406]». Les fonctionnaires qui assistent assidûment la Commission ont droit à des primes spéciales : l'arrêt du Ministère de l'éducation № 501 du 30 décembre 1995 ordonne d'accorder des primes aux fonctionnaires du Ministère « pour l'assistance opportune et efficace à la Commission d'Etat[407] ».

Les règles de fonctionnement de la Commission ne sont pas écrites, mais se constituent comme des coutumes d'usage et des précédents. Le terme de « jeu » caractérise le processus de l'écriture de l'histoire biélorusse. Le champ de l'écriture de l'histoire se constitue progressivement en élaborant ses règles de fonctionnement. Les actions et des agissements des acteurs du champ, devenant répétitives et régulières, produisent des régularités et contribuent à la mise en place de règles du jeu, à leur reconnaissance, à leur codification et à leur légitimation. Le sens du jeu social incorporé devient nature[408], devient habitus générateur de pratiques et d'actions. Il faut rappeler également que l'accoutumance est l'origine et la source de légitimation de toute activité humaine[409]. Selon le témoignage de nombreux auteurs de manuels, comme Ouladzimir Sidartsou, Pavel Loïka, Siargueï Panou, Ouladzimir Tougai, Ouladzimir Kochaleu et Petar Glambotskiï, auteurs de manuels et membres de la Commission d'Etat, après la création de la Commission, chaque séance ressemblait à une bataille, parfois au sens propre du terme, puisque les débats pouvaient aller jusqu'aux injures et la violence

---

Дзяржаунай Камісіі па кантролю за выданнем падручнікау у сацыяльна-гуманітарнай сферы » (La nouvelle composition de la Commission d'Etat responsable de l'édition des manuels scolaires), *Настауніцкая газета (Le journal des enseignants),* 8 juin 2002, p. 1.

[406] Загад МА № 487 ад 27.12.1995 « Аб стварэнні рабочай групы для арганізацыйнага забеспячэння дзейнасці Дзяржаунай Камісіі па кантролю за выданнем падручнікау у сацыяльна-гуманітарнай сферы » (L'arrêt du Ministère de l'éducation № 487 du 27 décembre 1995 « Sur la création d'un groupe de travail chargé d'assister la Commission d'Etat »), Apxiy MA (Les archives du Ministère de l'éducation).

[407] Загад МА № 501 ад 30.12.1995 « Аб прэміраванні за своечасовае і якаснае выкананне работ па забеспячэнні дзейнасці Дзяржаунай Камісіі па кантролю за выданнем падручнікау у сацыяльна-гуманітарнай сферы » (L'arrêt du Ministère de l'éducation № 501 du 30 décembre 1995 « Sur les primes aux fonctionnaires du Ministère pour l'assistance opportune et efficace à la Commission d'Etat »). Apxiy MA (Les archives du Ministère de l'éducation).

[408] BERGER, Peter, LUCKMANN, Thomas, *Construction…*op. cit., p. 80.

[409] Ibid., p. 79, 80.

physique. Peu à peu, la Commission a retrouvé un rythme de travail plus raisonné. La fonction de contrôle idéologique reste toujours présente, mais la Commission est devenue une instance d'expertise scientifique et didactique. Parmi les raisons de cette transformation, il faut noter le changement de membres de la Commission. Plusieurs auteurs et historiens qui connaissent la Commission, ont révélé que certains membres avec lesquels il était impossible de travailler ont quitté la Commission. La deuxième raison pourrait être le changement et la stabilisation de la situation politique qui a entrainé un affaiblissement de la pression politique. Les débats vifs ont eu lieu au moment des bouleversements d'orientation politiques et idéologiques, et lorsque les débats politiques se sont apaisés, l'écriture de l'histoire s'est également stabilisée. Tatiana Yakimenko[410], une des assistantes de la Commission, a fait allusion aux accents politiques présents lors des séances de la Commission. La Secrétaire responsable de la Commission a avoué que les batailles idéologiques se sont calmées en cédant la place à une expertise scientifique.

La troisième raison relève de la connaissance et l'accoutumance : année après année, les normes et les usages du fonctionnement de la Commission deviennent connus et reçoivent une certaine légitimité. Il faut ajouter que les membres de la Commission, les fonctionnaires, les experts invités et les auteurs commencent également à bien se connaître, ce qui facilite le travail. Les membres de la Commission connaissent le credo idéologique et les points de vue de chaque auteur.

Malgré les mutations internes, la Commission reste la dernière instance à donner un verdict sur les manuscrits. Avant d'être contrôlé par la Commission, un manuscrit doit passer de nombreuses étapes de contrôle et de révision, étapes résumées dans le schéma suivant.

Tableau 11

Les étapes du contrôle des manuels scolaires d'histoire.

Institut de l'éducation auprès du Ministère de l'éducation→	Section des manuels d'histoire du Ministère de l'éducation→	Présidium du Conseil scientifique du Ministère de l'éducation→	Commission d'Etat responsable du contrôle de la rédaction des manuels en sciences humaines et sociales

Au début, le manuscrit subit deux expertises au sein de l'Institut de l'éducation rattaché au Ministère de l'éducation. Dans le cas où les conclusions générales de ces

[410] Entretien avec Tatsiana Yakimenka, assistante de la Commission d'Etat, 29 avril 2005, Minsk, durée de l'entretien 40 min.

deux premières expertises sont positives, le manuscrit peut avoir la chance d'être considéré par des instances supérieures. Les experts désignés par l'Institut veillent aux qualités didactiques et à l'idéologie adoptée par l'auteur. S'il s'agit d'un manuscrit qui possède un minimum de qualités pédagogiques et qui n'est pas ouvertement opposé à l'idéologie officielle, il obtient l'approbation de la première instance. Le travail des experts est rémunéré seulement pour les deux premières étapes de l'expertise. Les critiques qui interviennent dans les étapes ultérieures sont presque forcés de faire ce travail ingrat et non rémunéré. Ils sont obligés d'analyser les manuscrits parce qu'ils ne peuvent pas refuser les demandes des instances ministérielles ou parce que les fonctionnaires utilisent des relations personnelles pour « arranger » l'expertise. Ouladzimir Tougai et Siargueï Panou ont insisté sur le nombre illimité de critiques auxquelles le manuscrit peut être soumis et de corrections que l'auteur doit apporter à son manuscrit suite aux objections formulées. En réalité, le secrétariat du Ministère peut envoyer le manuscrit pour « amélioration » plusieurs fois jusqu'à ce qu'il devienne acceptable par la Commission.

L'étape suivante est celle de l'expertise et des délibérations au sein de la Section des manuels d'histoire du Ministère de l'éducation. Des Sections identiques existent pour les manuels de toutes les disciplines et elles veillent à la correspondance avec le programme officiel et aux qualités didactiques du manuscrit ainsi qu'à la vision du monde exposée par l'auteur dans son livre. Le manuscrit est soumis à de nouveaux experts et s'il y a des points à retravailler, il est retourné aux auteurs pour qu'ils y apportent des corrections. Les fonctionnaires du Ministère savent quels points il faudrait « polir » pour que le manuscrit puisse être analysé d'abord par le Présidium du Conseil scientifique du Ministère de l'éducation, et ensuite, par la Commission.

Après l'approbation de la Section du Ministère, le manuscrit est soumis à l'expertise du Présidium du Conseil scientifique du Ministère de l'éducation. Ses membres sont désignés par le Ministère de l'éducation et il est présidé soit par le ministre de l'éducation, soit par son adjoint. Avant la délibération au sein du Conseil, le manuscrit est soumis à l'expertise des membres de la Commission, et d'après les règles non écrites, leur opinion a un « poids » important lors de la délibération. L'expertise des membres de la Commission est rémunérée, à la différence du travail des experts des niveaux précédents. C'est le Conseil scientifique qui donne le plus grand nombre de verdicts négatifs aux manuscrits. Cela paraît logique, parce que l'étape suivante c'est la

Commission qui doit considérer et prononcer la sentence définitive aux manuscrits, ces derniers doivent être très « soignés ». Il faut dire que la Commission n'existe que pour les disciplines politiquement importantes comme l'histoire universelle, la géographie, la littérature biélorusse et la plus débattue l'histoire de Biélorussie. Ce sont les disciplines scolaires les plus polémiques et politisées, le pouvoir politique les contrôle donc avec une vigilance particulière.

Pendant toute la procédure, les séances du Conseil scientifique et de la Commission sont les seules étapes où les auteurs sont convoqués pour pouvoir donner des explications, répondre aux questions et défendre leurs points de vue. Le dossier du manuscrit considéré par la Commission comprend près de dix conclusions d'experts, les réponses des auteurs sur les corrections faites en fonction des objections, les procès-verbaux de toutes les séances de toutes les instances qui ont analysé le manuscrit. La Commission prononce la sentence finale. Si le manuscrit obtient l'approbation de la Commission, le Ministère envoie le manuscrit à l'édition en précisant le nombre d'exemplaires à éditer.

3§. L'écriture des manuels scolaires sous le contrôle de la Commission d'Etat : quelques illustrations (1999-2004).

A défaut de documents accessibles relatifs au fonctionnement de la Commission, nous appuyons notre recherche sur des sources tels comme les articles, les entretiens, les rapports, les documents de travail, la correspondance. Nous analyserons les conditions sociales et la logique de production de ces documents qui influencent et révèlent leur contenu. La pression du contexte est responsable du fait que les auteurs sont obligés de recourir « à la langue de bois », de passer sous silence certains éléments. Afin d'illustrer la tonalité des débats, les procédés stylistiques et stratégiques que les auteurs utilisent dans les discussions, nous analyserons un article portant sur un manuel scolaire d'histoire.

L'article «Паралельныя, а не альтернатыуныя падручнікі для школы » (Les manuels parallèles et non pas alternatifs pour le système éducatif)[411] paru dans le *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)* en novembre 1999 présente les points de vue des membres de la Commission à travers la description des débats lors des séances, ce qui nous permet de construire une image du fonctionnement de cette

[411] МЕЛЬНІК, Уладзімір (Ouladzimir Melnik), «Паралельныя, а не альтернатыуныя падручнікі для школы » (Les manuels parallèles et non pas alternatifs pour le système éducatif), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* № 205, 28 novembre 1999, p. 1.

institution. Le premier point à souligner ce sont les discussions et les règlements de comptes personnels qui ont lieu lors des débats. Par exemple, l'article indique que le membre de la Commission E. Zagaroulski a refusé de recommander pour la publication le manuel de son concurrent G. Chtykhau, même si ce dernier « a introduit dans le manuel des références à d'autres théories de l'ethnogenèse des Biélorusses à la demande d'E. Zagaroulski ». L'auteur a également ajouté le paragraphe « la Russie ancienne – la patrie commune des Slaves de l'Est » à la demande du même membre de la Commission. Nous savons que les conceptions d'E. Zagaroulski et de G. Chtykhau sur l'ethnogenèse des Biélorusses sont opposées et incompatibles : E. Zagaroulski défend l'idée du berceau slave unique (théorie pro-russe), et G. Chtykhau est partisan de la théorie du substrat balto-slave (théorie tournée vers les origines européennes des Biélorusses). Cette phrase illustrent les débats qui existent entre les historiens. Le fait que G. Chtykhau ait introduit à la demande d'E. Zagaroulski le paragraphe « la Russie ancienne – la patrie commune des Slaves de l'Est » ne peut être que le résultat de la pression idéologique. G. Chtykhau n'attribue pas à la Russie Ancienne le rôle majeur dans le développement des Slaves, mais il était obligé de céder à la pression du contexte et d'introduire le paragraphe qui vante le rôle central de la Russie « à la demande d'E. Zagaroulski ».

Il est nécessaire de préciser que deux conceptions majeures sur l'ethnogenèse des Biélorusses qui s'affrontent sont celle du berceau slave unique et du substrat balto-slave. La première, défendue par les autorités de la Russie impériale, le pouvoir soviétique et les autorités biélorusses actuelles, se réfère à la Russie Kiévienne en tant que patrie originelle des peuples slaves et elle est mobilisée dans le but politique de légitimer la prétention de la Russie à l'hégémonie sur les terres slaves. La deuxième conception, défendue par les nationalistes biélorusses, renvoie à l'union balto-slave en tant que point de départ de la formation de l'ethnie biélorusse. Les arguments avancés en faveur de cette théorie, qui est loin d'être partagée par tous les historiens, se réfèrent à la proximité des toponymes baltes et biélorusses et au fait que « balte » signifie « blanc » en lituanien et letton, la Biélorussie est ainsi « la Russie balte » dans ces langues, ce qui peut être considéré comme une indication des liens entre les Biélorusses et les Baltes. Certains historiens voient en terme Litva (Lituanie en français) qui est repris dans le titre du Grand Duché de Lituanie, le terme de « l'union » qui se réfère à l'union balto-slave, qui a donné naissance au G.D.L. Cette hypothèse est mise en avant

par ceux qui cherchent les racines ethniques des Biélorusses loin de la Russie. Le nom complet du G.D.L. est celui de Grand Duché de Lituanie, de Russie et de Jamoitc'. Jamoitc' est la Lituanie ethnique, et la Litva serait la composante biélorusse de cet Etat multiethnique.

L'auteur de l'article évoque les débats autour d'un manuel où les auteurs et les rapporteurs débattaient de la théorie de la lutte des classes. L'approche marxiste de l'auteur du manuel a été critiquée par les rapporteurs. Pour résoudre le problème, la Commission a suggéré aux auteurs d'inviter un spécialiste éminent pour diriger l'écriture de l'ouvrage, proposition qui a été rejetée par les auteurs. Les rapporteurs indiquent que la conception de l'histoire soviétique ne correspond pas à la vision communément admise par les historiens. Les auteurs du manuel répliquent avec hostilité qu'ils n'ont pas la moindre intention de changer la conception de leur livre. Les auteurs de l'ouvrage sont en complet désaccord avec les rapporteurs qui croient que le socialisme soviétique était un socialisme d'Etat. Selon les auteurs du manuel, « tout le peuple soviétique a unanimement soutenu les idéaux, les réalisations et les résultats de la construction du socialisme ». La Commission conclut qu'il ne peut pas exister de manuels alternatifs, mais les manuels ne peuvent être que parallèles, ce qui signifie que les débats historiographiques peuvent figurer dans les manuels scolaires, pourtant, les livres scolaires doivent être en conformité avec une vision de l'histoire communément admise par les historiens. Le problème crucial est d'identifier quelle est cette vision « communément admise » dans un contexte où il n'existe pas et il ne peut pas exister une vision unifiée de l'histoire. L'apparition d'une seule version du passé comporte les dangers du totalitarisme que nous avons pu constater à l'époque soviétique. La pluralité d'opinions est un des principes fondamentaux de la démocratie, la destruction de la pluralité est un des attributs des régimes totalitaires[412], et l'usage du terme mémoire au pluriel est un requis pour la science historique.

La question du rapport entre la nécessité du système éducatif de donner des réponses et des repères stables sans pour autant masquer les débats n'est pas tranchée. L'enseignement historique a besoin de répondre ainsi à des critères essentiels en se référant à un discours scientifique stabilisé, une cristallisation des recherches en science historique qui seraient approuvées et admises par la communauté d'historiens.

[412] ARENDT, Hannah, *Idéologie…*op. cit., p. 113.

Nous avons cité quelques discussions autour des conceptions idéologiques, et il faut noter qu'une grande partie des membres de la Commission sont très âgés. Ces personnes âgées qui ont vécu la plus grande partie de leur vie sous le régime soviétique, s'opposent souvent à toute alternative à ce régime. Pourtant, avoir un certain âge ne renvoie pas nécessairement au conservatisme des visions idéologiques. Il y a des historiens très âgés comme Ouladzimir Sidartsou, Vital' Famine et Gueorguiï Chtykhau qui désapprouvent la conception soviétique de l'histoire.

Chaque chercheur a le droit de choisir un paradigme philosophique et scientifique. Il y a toutefois un problème très sérieux que pose l'usage de la théorie marxiste-léniniste par le régime soviétique, qui a réussi à inventer une histoire en accord avec ses postulats doctrinaux, mais aussi, en dogmatisant les théories de Marx et d'Engels, à créer une méthode « infaillible » d'analyse historique, devenue l'instrument du régime soviétique et qui a justifié un grand nombre de crimes commis par ce régime. La version actuelle officielle de l'histoire est une vision soviétique légèrement modifiée avec toujours le même but, celui de servir le pouvoir en place. Nous constatons non pas un contrôle indirect de la science historique par le pouvoir politique, mais les mésusages de l'histoire (terme que nous empruntons à M-C. Lavabre[413]) sont plus que flagrants.

Les précieux exemples de la censure faite par les membres de la Commission et des réponses aux objections mis à notre disposition par Siargueï Panou nous ont montré que la pierre d'achoppement dans les critiques des membres de la Commission sont les questions liées à l'identité des Biélorusses, au rôle de la Russie dans la formation de cette identité et au regard porté sur la période soviétique. A travers l'analyse de ces documents, nous pourrons essayer de décrire le mode de fonctionnement de la Commission.

Les documents officiels qui ont été mis à notre disposition ont révélé les mécanismes cachés de la procédure de contrôle de l'écriture des manuels. Nous avons analysé la critique faite par le membre de la Commission d'Etat Petar Petrykau sur le manuscrit d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou[414]. Ce membre de la Commission est fidèle à l'idéologie soviétique.

[413] LAVABRE, Marie-Claire, « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *Critique internationale*, № 7, avril 2000, p. 48-57.

[414] Рэцензія П. Петрыкава на рукапіс падручніка *Гісторыя Беларусі для 9 класса*, аутары У. Сідарцоу, В. Фамін, С. Паноу (La conclusion de l'expert de la Commission d'Etat P. Petrikov sur le manuscrit du manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 20 avril 2000, p. 2.

Petar Petrykau a donné ainsi sa définition de la scientificité lors d'une séance de la Commission : « la scientificité c'est ce qui sert au renforcement de l'Etat, » selon le témoignage d'un historien dont le nom nous ne pouvons pas citer. Il s'oppose ouvertement à la conception assez libérale adoptée par les auteurs du manuscrit. Dans son animosité à l'égard de cette vision, il humilie les auteurs en disant, par exemple, que « si les auteurs ne qualifient pas les événements d'octobre 1917 de Grande révolution d'octobre, c'est parce qu'ils sont incompétents ». Il n'accepte pas que le rôle de cet événement ait été réexaminé[415] et que les auteurs aient le droit légitime de ne pas le qualifier de « grande révolution ». Le vocabulaire et la tonalité du rapport sont très tendus. Evoquons quelques exemples révélateurs des tensions existant entre la conception de l'histoire des auteurs et celle de l'expert. Dans son rapport, P. Petrykau indique : « En analysant les événements historiques du début du XXème siècle, les auteurs ont tort de ne pas parler de la situation des différentes classes sociales dans l'Empire Russe. La notion de classe sociale ne figure pas du tout dans le paragraphe, elle est remplacée par celle de couche sociale. C'est un point à retravailler ». Il n'est pas nécessaire de rappeler que la lutte des classes est la pierre angulaire de la doctrine marxiste. Cette objection montre la vision du monde de l'expert. Dans la réponse aux critiques, les auteurs signalent qu'ils ont apporté des modifications dans certaines phrases. Dans le paragraphe sur les troubles sociaux à la veille de la révolution de 1917, les auteurs ont introduit les termes de couche et de classe sociale, sans mettre l'accent sur l'interprétation marxiste du terme de classe sociale[416].

Un autre exemple de différences idéologiques qui touchent même les toponymes, est le nom d'une des plus anciennes villes biélorusses qui a été la première capitale du Grand Duché de Lituanie. Sa version biélorusse, faisant référence à l'héritage du Grand Duché de Lituanie est Navagradak, la version plus russifiée, acceptée par la tradition soviétique est celle de Novogroudok. L'expert dit catégoriquement : « Il n'y pas de Navagradak en Biélorussie, mais il y a Novogroudok ». Les auteurs ont dû introduire la version russifiée de cette ville[417].

---

[415] МЕЛЬНІК, Уладзімір (Ouladzimir Melnik), « Дык як жа выкладаць гісторыю савецкага перыяду ? » (Comment faut-il enseigner l'histoire de la période soviétique ?), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, № 177, 15 septembre 1998, p. 2.

[416] СІДАРЦОУ, Уладзімір (Ouladzimir Sidartsou), ФАМІН, Віталь (Vital' Famine), ПАНОУ, Сяргей (Siargueï Panou), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 9 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1997, p. 15.

[417] Ibid., p. 23.

Le professeur Petrykau critique le manuel pour « l'attention exagérée portée à la République Populaire de Biélorussie (R.P.B). Cette formation étatique, la première à comporter le mot « biélorusse » dans son titre, a été créée en 1918 et n'a existé que quelques mois. Pourtant, la R.P.B. est une référence très importante pour ceux qui veulent affirmer la légitimité de l'indépendance nationale des Biélorusses. La célébration du 90ème anniversaire de la création de la R.P.B. en 2008 a été marquée par une semaine consacrée à la Biélorussie au Parlement Européen sous l'initiative du Président de la Délégation pour les Relations avec la Biélorussie du Parlement Européen, Jacek Protasiewicz. Cette manifestation politique était une rencontre et une manifestation de soutien des structures européennes, notamment, du Parlement Européen à l'opposition biélorusse. Ce même anniversaire n'a pas figuré sur l'agenda des autorités biélorusses, et une manifestation de l'opposition à Minsk a été sévèrement réprimée. Cette référence historique reste toujours une ligne de partage dans la société biélorusse. Dans la tradition soviétique, cette République n'a été mentionnée que d'une manière passagère en tant qu'Etat marionnette de l'Allemagne en raison de la protection que les autorités de la R.P.B. ont demandée au gouvernement allemand. L'attitude soviétique à l'égard du R.P.B. fait abstraction du contexte international de l'année 1918, et les historiens qui ont commencé dans les années 1990 à étudier les archives secrètes, ont pu découvrir des documents historiques prouvant que la dépendance de R.P.B. par rapport à l'Allemagne a été largement faussée par l'historiographie soviétique. Les auteurs ont introduit la rubrique « Point de vue » où ils ont exposé différentes interprétations de cette formation étatique en stimulant la réflexion critique et personnelle des élèves.

Dans la réponse aux objections du professeur Petrykau, les auteurs adoptent un ton également très peu courtois[418]. Le document est émaillé de phrases comme «l'objection sur l'interprétation des événements d'octobre 1917 n'est pas valable, il faut tout considérer dans le contexte », « le point de vue sur la R.P.B. n'est que la vision personnelle du professeur Petrykau ». Cela nous permet de déceler une opposition très forte entre les différentes conceptions de l'histoire : pro-soviétique et pro-nationaliste. L'analyse de ces rapports nous a donné une image de la confrontation idéologique et personnelle au sein de la Commission. Si dans un document officiel écrit, exigeant une certaine tenue et politesse, les parties se permettent d'aller jusqu'aux confrontations et

[418] Даведка аб дапрацоуцы па заувагах прафесара П. Петрыкава (La réponse aux critiques faites par le professeur P. Petrykau des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 6 mai 2000.

presque jusqu'aux insultes personnelles, il est probable que la tonalité des discussions est agressive. Dans sa conclusion, P. Petrykau donne un avis défavorable au manuscrit. Cela ne signifie pourtant pas que le manuscrit est destiné à la corbeille à papier, ce que nous verrons à travers une autre critique apportée par le professeur de l'Université d'Etat, Igar Arjakhouski[419] au même manuscrit. Le manuscrit peut être « sauvé » par la conclusion positive d'un autre expert et par la délibération au sein de la Commission, même après avoir obtenu une conclusion négative d'un membre de la Commission.

Les objections formulées par ce membre de la Commission vont dans le même sens que celles de P. Petrykau, mais elles sont un peu plus atténuées. Il est moins prosoviétique dans ses jugements, il reconnaît au manuscrit certaines qualités et il le recommande à la publication après correction des erreurs qu'il a indiquées. L'expert Arjakhouski a sévèrement critiqué le paragraphe sur « Les conséquences de l'annexion des terres biélorusses par l'Empire Russe après le dernier partage de la Retch Pospolitaya en 1795» où les auteurs essaient d'analyser toute la complexité des conséquences positives et négatives de cette annexion. I. Arjakhouski croit que : « ce n'est pas une question légitime pour un manuel scolaire, d'autant qu'il n'y a aucune analyse de la situation des Biélorusses au sein de la Retch Pospolitaya ». Cela montre que l'expert s'oppose à la réflexion critique sur un événement complexe qui puisse porter une ombre sur les relations russo-biélorusses.

Dans leur réponse, les auteurs sont assez « bienveillants » aux critiques d'I. Arjakhouski[420]. Le paragraphe critiqué concernant « Les conséquences de l'annexion des terres biélorusses par l'Empire Russe après le dernier partage de la Retch Pospolitaya en 1795» a été complètement éliminé. L'expert a jugé que « dans le chapitre « Printemps des peuples du XIXème siècle », la comparaison du mouvement national biélorusse avec les mouvements nationaux des peuples de l'Europe Occidentale et Centrale qui s'étend sur une page et demie est exagérée et inutile ». Les auteurs ont répondu que « cette comparaison est retirée suite à la critique de l'expert ».

Dans l'avis sur les corrections faites d'après ses objections, I. Arjakhouski a exprimé sa satisfaction aux rectifications apportées en fonction de ses observations. Il

[419] Рэцензія прафесара І. Аржахоускага на рукапіс падручніка *Гісторыя Беларусі для 9 класса*, аутары У. Сідарцоу, В. Фамін, С. Паноу (La conclusion de l'expert de la Commission d'Etat I. Arjakhouski sur le manuscrit du manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 21 mai 2000.

[420] Даведка аб дапрацоуцы па заувагах прафесара І. Аржахоускага (La réponse aux critiques faites par le professeur I. Arjakhouski des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou, Мінск (Minsk), le 12 juin 2000.

indique que « sous quelques réserves, les parties ont trouvé le consensus [421]» et il recommande le manuscrit à l'édition.

Notons que les critiques que nous avons étudiées sont toutes faites par les membres de la Commission qui donnent le verdict final sur le manuscrit. Avant d'arriver jusqu'à la Commission le manuscrit cité a d'ores et déjà été soumis à un nombre infini de critiques par les enseignants et les chercheurs. Ces quelques exemples peuvent nous donner une idée des modifications subies par le manuscrit depuis la version originelle des auteurs jusqu'à sa publication finale.

A travers les critiques faites par les membres de la Commission au manuscrit d'O. Sidartsou, de V. Famine, de S. Panou, nous avons vu les différents points de vue qui sont débattus au sein de la Commission. Le professeur Valeryï Tcharapitsa[422] de l'Université de Grodna a fait une critique virulente du manuscrit qui manifeste son attachement à la lecture pro-russe et prosoviétique de l'histoire, bien que traditionnellement Grodna qui se trouve à la frontière occidentale, soit une forteresse des défenseurs du vecteur occidental du développement de la Biélorussie et de son historiographie.

La conclusion de Valeryï Tcharapitsa, rédigée en russe, bien que le manuel soit écrit en biélorusse, ne comprend qu'une page et demie, mais la conception de l'histoire du membre de la Commission se voit dès la première phrase. L'expert écrit : « la vision du monde sur laquelle le manuel se fonde est inacceptable, parce que c'est la conception pro occidentale qui n'accorde à la Russie et à la Biélorussie qu'une place arriérée dans le développement historique par rapport aux pays occidentaux « civilisés ». C'est un exemple d'un discours soviétique plein d'hostilité à l'égard de l'Occident, considérant la Biélorussie comme une partie de la Russie. Il faut remarquer la référence à la Russie et l'ordre des mots - la Russie précède la Biélorussie. V. Tcharapitsa indique que « l'interprétation des événements de l'histoire de Biélorussie fournie par les auteurs n'est rien d'autre que la vision sur notre histoire de « l'étranger». Il faut dire que pour désigner le mot « l'étranger », l'expert a employé le mot « из-за бугра », intraduisible

[421] Водгук аб аутарскай дапрацоуцы па рэцензіі прафесара І. Аржахоускага (La conclusion du professeur I. Arjakhouski sur les corrections faites par les auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou en fonction des remarques du professeur I. Arjakhouski), Мінск (Minsk), 23 juin 2000.

[422] Рэцензія прафесара Чарапіца на рукапіс падручніка *Гісторыя Беларусі для 9 класса*, аутары У. Сідарцоу, В. Фамін, С. Паноу (La conclusion de l'expert de la Commission d'Etat V. Tcharapitsa sur le manuscrit du manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 25 juillet 2000.

littéralement, très brutal, emprunté au vocabulaire argotique de l'époque soviétique et rempli d'hostilité à l'égard de l'Occident.

L'expert accuse les auteurs de « dévier la vérité historique » sans citer un seul exemple de cette déviation. Il pense que la rubrique « Point de vue » remplace la vérité historique par « un show de distraction », sans donner aucune explication à ce jugement. Ce que nous pouvons conclure, c'est que V. Tcharapitsa défend la tradition pédagogique soviétique qui n'aspire pas à développer la réflexion critique des élèves et s'oppose à la réflexion critique. Le « Point de vue », comme cela a déjà été indiqué, propose de réfléchir aux problèmes historiques discutables, et c'est ce que V. Tcharapitsa n'a pas apprécié.

L'évaluation la plus favorable a été faite par le membre de la Commission professeur à l'Université de Maguileu Petar Dzmitratchkou[423]. L'expert n'a formulé que quelques objections au manuscrit. L'attachement de l'expert à la tradition de l'historiographie soviétique se voit à travers sa proposition d'insister davantage sur « les conséquences négatives de l'effondrement de l'U.R.S.S. ».

Ce professeur est le seul à mentionner dans sa critique un détail très important. Ce manuscrit a été rédigé sous la direction du président de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences Nikolaï Stachkevitch. Ici nous arrivons à une conclusion très importante suggérée par les entretiens effectués et les documents étudiés.

Le champ des historiens a su, malgré toutes les pressions, s'autonomiser par rapport au pouvoir. Ce champ est régi par ses propres lois où l'autorité et le prestige ne dépendent pas exclusivement des rapports avec le pouvoir politique. Le positionnement dans le champ social, la distribution du capital n'est pas déterminée exclusivement par la « proximité » au pouvoir politique. L'autorité des historiens se fonde sur leur compétence, leur expérience, la cohérence de leur raisonnement historique, leurs qualités personnelles et non pas sur leur loyauté aux dogmes officiels. Nous avons observé que les auteurs « se couvrent » souvent par le nom d'un historien respecté, pour que leurs travaux soient publiés. C'est ce qu'ont fait O. Sidartsou, V. Famine et S. Panou, ayant mis le nom de N. Stachkevitch, président de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences comme directeur de l'ouvrage dans le titre du manuscrit,

[423] Рэцензія прафесара П. Дзмітрачкова на рукапіс падручніка *Гісторыя Беларусі для 9 класса*, аутары У. Сідарцоу, В. Фамін, С. Паноу (La conclusion de l'expert de la Commission d'Etat P. Dzmitratchkou sur le manuscrit du manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 27 juillet 2000.

même s'il n'a véritablement pas participé à l'écriture du manuel. Le fait de « se protéger » contre la censure par un nom connu garantit non pas la liberté complète de tout dire, mais une certaine marge de manœuvre dont les auteurs de manuels connaissent les limites. Ces conventions tacites existent réellement, mais pour les déceler, il nous a fallu analyser très attentivement le processus de rédaction des manuels et tirer des conclusions des sous-entendus des entretiens, vu que ces règles du jeu non-écrites sont difficiles à analyser.

Une des entraves au fonctionnement de la Commission, c'est la fidélité, souvent aveugle, de ses membres à une seule vision de l'histoire, le rejet d'ouverture d'esprit, leur condamnation de tout ce qui va à l'encontre de la version soviétique de l'histoire, ainsi que leur refus de reconnaître les crimes du régime soviétique, les falsifications des documents historiques qui sont prouvées par les archives secrètes rendues accessibles.

Sans vouloir faire de jugement de valeur sur le fond de la doctrine marxiste-léniniste qui est une des grilles de lecture de la réalité sociale, ni de l'usage qui en a été fait en U.R.S.S., nous ne pouvons pas omettre son instrumentalisation dans le contexte soviétique. La falsification et les mésusages du récit historique qui ont justifié de nombreuses exactions du régime soviétique obligent à prendre une distance par rapport à cette théorie qui était la « religion officielle » de l'Etat soviétique. Il n'en reste pas moins que cette doctrine, opposant une partie de la population à une autre par la théorie de la lutte des classes et prônant un « passage » par la dictature, a donné ce qu'elle a donné dans chacun des pays où elle a été mise en œuvre. La violence est en filigrane dans cette doctrine et elle porte probablement les germes des déviances dont l'U.R.S.S. a été l'exemple éclatant.

4§. L'histoire sous haute surveillance étatique.

Pour continuer l'argumentation concernant le durcissement du contrôle étatique sur la science historique, il faut évoquer le référendum de 1996 qui a institutionnalisé les pouvoirs exorbitants du président par la voie du changement de la Constitution et qui a renforcé le contrôle des autorités politiques sur l'enseignement. Le pouvoir politique essaie de mettre en place une nouvelle conception de l'histoire au service de sa légitimation. L'élaboration d'un nouveau dogme historique est étroitement liée à l'idéologie, une des préoccupations majeures du pouvoir politique.

Cette quête d'une nouvelle idéologie officielle est attestée par de nombreux discours de hauts fonctionnaires, ainsi que par l'introduction d'une nouvelle discipline

dans le cursus universitaire - l'idéologie de l'Etat biélorusse. La genèse et la mise en place du nouvel enseignement mérite un bref commentaire.

Le séminaire sur l'élaboration et la mise en œuvre de l'idéologie de l'Etat biélorusse s'est tenu en avril 2003 à Maguileu. Son objectif principal était la définition des conceptions de l'histoire existante et leur contribution éventuelle à l'institutionnalisation de l'idéologie officielle. Le président biélorusse est originaire de la région de Maguileu. C'est à la faculté d'histoire de l'Université de Maguileu qu'A. Loukachenko a obtenu sa maîtrise en histoire. Yakov Trechtchenok, un maître de conférences de l'Université de Maguileu, très peu connu, devait ouvrir ce séminaire important et intervenir avant le président de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des sciences, avant les professeurs éminents. Il faut ajouter que Yakov Trechtchenok est membre de la Commission d'Etat depuis 2001[424] et il est devenu le chef officieux de cette Commission. C'est son avis qui compte dans les débats et c'est l'adversaire le plus fervent des idées nationalistes dans l'histoire de Biélorussie[425]. Yakov Trechtchenok, qui a enseigné l'histoire à A. Loukachenko au lycée et à l'Université de Maguileu, a exercé une importante influence sur l'attachement du futur président à la conception soviétique de l'histoire. *L'Encyclopédie de l'histoire de Biélorussie* présente une biographie très succincte d'Yakov Trechtchenok que nous citons : « Yakau Ivanavitch Trachtchanok[426], historien biélorusse, né le 15 novembre 1931 à Minsk, maître de conférences (1997). Il a fait ses études à l'Institut Pédagogique de Minsk. Il enseigne depuis 1967 à l'Institut Pédagogique de Maguileu. Il étudie les questions de l'historiographie, de la méthodologie et l'histoire de la philosophie en Russie et en Biélorussie[427] ». L'article cite les publications d'Y. Trechtchenok dont le seul ouvrage *Histoire de Biélorussie* que nous analyserons et 3 articles sur le danger du « national séparatisme » parus dans la revue officielle de l'Administration présidentielle. L'article dans *l'Encyclopédie* peut nous apprendre au moins quelques faits. Y. Trechtchenok n'a jamais bénéficié d'une reconnaissance, ni d'autorité dans le milieu des historiens, ses

[424] Распоряжение Президента РБ № 144 от 03.06.2001 « Об изменении…(L'ordre du Président de la République de la Biélorussie № 144 du 3 juin 2001 « Sur les changements…op. cit. Паведамленне Адміністрацыі Прэзідэнта РБ (L'information du Service de presse du Président de la Biélorussie), « Зацверджаны новы…(La nouvelle composition…op.cit., p. 1.

[425] Entretien avec Mikalaï Stachkevitch, directeur de l'Institut de l'histoire de l'Académie des Sciences par intérim 28 octobre 2006, Minsk, durée de l'entretien 25 min. Cet historien a été rapporteur officiel des deux volumes de l'ouvrage d'Y. Trechtchenok *L'histoire de Biélorussie*.

[426] L'Encyclopédie est rédigée en biélorusse, nous citons donc le nom de l'historien en biélorusse, pourtant, tous ses ouvrages sont rédigés en russe, ce qui explique la différence de l'orthographe des noms.

[427] *Энцыклапедыя гісторыі Беларусі т. 6 ч. 2 (Encyclopédie d'Histoire de Biélorussie vol. 6 p. 2)*, Мінск (Minsk), Белэнцыклапедыя (Encyclopédie biélorusse), 2003, p. 440.

ouvrages n'ont jamais servi de référence en histoire. Il enseigne à l'Institut Pédagogique de Maguileu depuis 1967, mais il n'est devenu maître de conférences qu'en 1997. Durant toute sa carrière, il était assistant dans un institut de province sans avoir rien publié. Les 4 publications citées dans l'article ont paru après 1997. Les quelques renseignements sur le lien entre le chef de l'Etat biélorusse (élu en 1994) et cet enseignant peuvent expliquer son « ascension » professionnelle après 1997, ainsi que son influence au sein de la Commission d'Etat.

En mars 2004, la télévision biélorusse a diffusé l'émission intitulée « Son histoire ». Cette émission a été consacrée à Yakov Trechtchenok et à son manuel d'histoire de Biélorussie « livre génial, le premier ouvrage d'histoire de Biélorussie de référence ». L'émission a mentionné de « nombreux livres d'histoire d'Y. Trechtchenok ». Pourtant, *L'histoire de Biélorussie* est son premier livre publié, mise à part une petite brochure qui n'a jamais servi de référence importante[428]. Le nom d'Y. Trechtchenok n'a jamais été un nom de référence dans le milieu des historiens jusqu'à présent. Aujourd'hui, son *L'histoire de Biélorussie* est l'ouvrage « principal » dans la science historique censé remplacer la conception officielle d'histoire toujours inexistante. Il faut préciser qu'Yakov Trechtchenok s'est vu remettre les insignes de l'ordre d'honneur pour son manuel en 2004[429]. Durant l'émission, le fait qu'Y. Trechtchenok ait enseigné l'histoire au président sortant n'a pas été évoqué, pourtant le héros de l'émission n'a pas manqué de faire des révérences subtiles à son ancien élève.

5§. Les publications dans la presse, témoins de la recherche de nouveaux dogmes historiques.

De nombreux articles dans la presse témoignent de la recherche d'une conception historique à défaut d'une vision officielle institutionnalisée : « Sur le développement de la conception de l'enseignement historique[430] », « L'éducation historique et la politique[431] », « Les aspects conceptuels des manuels d'histoire nationale[432] » et

[428] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *Введение в историю исторического познания (Introduction à l'histoire de la cognition historique)*, Могилев (Moguilev), МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 1999.
[429] *Белорусский ежегодник (L'annuaire biélorusse)*, Вильнюс (Vilnius), 2005, p. 353.
[430] МІНІЦКІ, Міхаіл (Mikhaïl Minitski), « Да развіцця канцэпцыі школьнай гістарычнай адукацыі » (Sur le développement de la conception de l'enseignement historique à l'école secondaire), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 5, 2001, p. 18-26.
[431] КУШНЕР, Васіль (Vasil' Kouchner), « Гістарычная адукацыя і палітыка » (L'éducation historique et la politique), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 4, 1996, p. 5-9.
[432] СТАШКЕВИЧ, Николай (Nikolaï Stachkevitch), « О концептуальных...(Les aspects conceptuels…op. cit., p. 30-36.

plusieurs autres. Toutes ces publications se mettent d'accord pour condamner la conception des années 1990 et pour annoncer la nécessité d'élaborer un nouveau dogme, sans concrétiser leurs propos. Sans avoir des directives précises, les auteurs de manuels n'ont pas d'instructions précises, mises à part quelques « recommandations générales pour rédiger les livres scolaires[433] » qui se limitent à des conseils relatifs à la forme du manuel. Les recommandations se rapportant au contenu sont plus que générales et ne donnent aucune précision aux formulations de « caoutchouc » qui n'indiquent que : « le contenu du manuel doit répondre à la demande économique, sociale et culturelle de la société et refléter les connaissances scientifiques contemporaines[434] ». L'absence d'une conception unique mène aux débats idéologiques qui apparaissent dans les manuels scolaires. La publication du rédacteur en chef de *La revue historique biélorusse* « L'histoire doit être un facteur d'unification »[435] présente la situation actuelle complexe de la science historique en insistant sur les liens entre l'histoire et la politique et en soulignant le fait que la confusion des orientations idéologiques et politiques ne laissent pas prévoir les voies du développement de la science historique biélorusse. « La pesanteur de l'idéologie passée peut devenir un marécage pour l'avenir qui est très incertain et imprédictible[436] ». L'auteur de l'article suppose que « l'utilisation des faits historiques pour fonder les intérêts politiques ne disparaîtra pas, pourtant cette utilisation devrait être secondaire par rapport au rôle primordial de l'histoire, celui de l'institutrice de la vie[437] ». Le danger des calculs politiques qui manipulent l'histoire est mise en relief par le rédacteur en chef de la *Revue historique biélorusse*.

La problématique de la renaissance nationale n'apparaît plus dans des publications liées à l'histoire nationale, à la différence du début des années 1990. La problématique de la conscience nationale est également très peu présente[438] sur les pages des revues et des journaux historiques[439] ; elle est remplacée par celle d'une idéologie d'Etat. « Nous commençons un immense chantier idéologique pour arriver à

[433] « Общие рекомендации авторам » (Recommandations générales aux auteurs pour la rédaction de livres scolaires), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement)*, № 1, 2000, p. 15-18.
[434] Ibid., p. 12-16.
[435] КУШНЕР, Васіль (Vasil' Kouchner), « Гісторыя павінна аб'ядноуваць усіх, хто жыве на Беларусі » (L'histoire doit être un facteur d'unification pour tous ceux qui vivent en Biélorussie), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 4, 1999, p. 3-4.
[436] Ibid., p. 5.
[437] Ibid., p. 4.
[438] БАГДАНОВІЧ, Аляксей (Aliaxeï Bagdanovitch), « Праблемы…(Les problèmes…op. cit., p. 20-23.
[439] КУЗНЯЦОВА, Соф'я (Sof'a Kouzniatsova), « Нацыянальнае…(La renaissance…op.cit., p. 21-25.

élaborer notre idée nationale. L'attaque des cerveaux sur le front idéologique doit se faire par les manuels scolaires », disait A. Loukachenko en 2002 au moment de la mise en place de l'idéologie d'Etat[440], et la légitimité de l'idéologie officielle est recherchée dans l'histoire nationale[441].

La pression des autorités politiques sur la sphère de l'historiographie oblige les historiens à écrire une histoire qui contredit leur avis personnel. Il n'est pas rare de rencontrer dans une même publication des conclusions contradictoires, ce qui peut être dû au fait qu'un chercheur ayant son opinion sur un événement ne peut pas le verbaliser directement, étant obligé de se plier aux canons de l'histoire officielle. Les discours et les publications sont parsemés de louanges dissimulées aux autorités politiques qui sont un marqueur d'appartenance au cercle d'historiens officiellement admis. Dans le milieu des historiens, les débats étaient très importants au cours des années qui ont suivi l'intervention des autorités politiques dans le domaine de l'écriture de l'histoire[442]. Par exemple, en 1997, Mikhas' Bitch ouvre une polémique avec le membre de la Commission d'Etat Valeryï Tcharapitsa qui accuse M. Bitch de russophobie, de sympathie à l'égard des Polonais, d'approche tendancieuse et de surcharge informationnelle qui rend le manuel « difficile même pour les étudiants de la faculté d'histoire », sans parler des élèves du secondaire[443]. M. Bitch répond à son opposant idéologique en citant les auteurs de *« Наша ніва» (Notre champ),* revue du début du XXème siècle : « Je n'ai pas de haine ni à l'égard du peuple russe, ni à l'égard du peuple polonais, mais seulement à l'égard de chauvinistes qui refusent de rendre aux Biélorusses leur droit à la dignité humaine et nationale, qu'ils soient Russes ou Polonais[444] ». A l'heure actuelle, les débats sont moins vifs, parce qu'il y a de moins en

[440] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 20.

[441] « Роль исторических дисциплин в формировании гражданской позиции современной молодежи » (Le rôle de l'enseignement historique dans la formation de la conscience civile des jeunes citoyens), in *Основы идеологии белорусского государства методология и методика преподавания. Программа для преподавателей ВУЗов, ССУЗов, ПТУ, СШ (Les fondements de l'idéologie de l'Etat biélorusse : la méthodologie et la méthode de l'enseignement. Le programme pour les enseignants des établissements d'enseignement supérieur et secondaire*, Минск (Minsk), РИВШ (l'éd. de l'Institut national de l'enseignement supérieur), 2003, p. 15.

[442] МУХА, Наталья (Natalia Moukha), « Две истории » (Deux histoires), *Аргументы и факты (Arguments et Faits)*, № 41, 12 novembre 2002, p. 2.

[443] ЧАРАПІЦА, Валерый (Valeryï Tcharapitsa), « Падручнік будзе цяжка чытаць нават студэнтам гістфака » (Le manuel sera difficile même pour les étudiants de la faculté d'histoire), *Беларуская мінуущына (Le passé biélorusse)*, № 3, 1997, p. 50-52.

[444] БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « З прапанаванай…» (Je ne peux pas accepter…op. cit., № 3, 1997 p. 56.

moins de possibilités d'expression de voix discordantes avec la « science historique officielle ».

Les publications du directeur de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences par intérim N. Stachkevitch consacrées à la conception de l'histoire peuvent donner une idée de la vision de l'histoire officielle. L'intérim s'explique par le fait que le directeur de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences doit être élu par les membres de l'Institut. N. Stachkevitch a été nommé à cette fonction : le vote n'a pas été organisé, parce qu'il n'y avait aucune « assurance » de ce que les chercheurs de cette institution, connus pour leur défense de la vision nationaliste de l'histoire, l'auraient élu directeur. L'intérim permet donc de garder un directeur nommé sans que cette nomination soit approuvée par le vote. Le statut de directeur de l'institution principale de recherche historique, du membre du présidium de la Commission d'Etat fait de lui le porte-parole légitime de la conception officielle d'histoire. Il faut noter que N. Stachkevitch a été également le rapporteur officiel des deux volumes de l'ouvrage d'Y. Trechtchenok *L'histoire de Biélorussie*, devenu la référence dans l'historiographie actuelle. Les points essentiels de la vision officielle de l'histoire se résument dans son intervention « Les aspects conceptuels des manuels d'histoire nationale » prononcée lors de la rencontre du président de la Biélorussie A. Loukachenko avec les auteurs de manuels scolaires. L'origine ancienne russe[445] est importante pour la formation de la nation biélorusse. L'union balto-slave est mentionnée de passage, ce qui laisse supposer que N. Stachkevitch a un avis personnel sur les origines ethniques des Biélorusses, différent de celui qui peut être admis officiellement, compte tenu de l'ancrage soviétique de la conception de l'histoire nationale[446]. Le G.D.L. ne doit pas être idéalisé, ni qualifié d'Etat biélorusse, d'après lui. Pourtant, l'importance de la composante slave dans le G.D.L. est mise en relief et pour N. Stachkevitch, la langue d'Etat du G.D.L. est une langue ancienne slave. La Retch Pospolitaya est considérée comme un Etat anarchique où l'élément biélorusse a été opprimé. L'entrée des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe n'avait que des conséquences positives. La République Populaire de Biélorussie est une formation passagère et la R.S.S.B. est le premier Etat biélorusse.

[445] СТАШКЕВИЧ, Николай (Nikolaï Stachkevitch), « О концептуальных аспектах подготовки учебников по отечественной истории. Выступление на встрече президента Беларуси А. Г. Лукашенко с авторами учебников» (Les aspects conceptuels des manuels d'histoire nationale. L'intervention à la rencontre du Président de la Biélorussie A. Loukachenko avec les auteurs de manuels), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement),* № 3, 2002, p. 30.
[446] СТАШКЕВІЧ, Мікалай (Mikalaï Stachkevitch), « Гісторыя … (Les problèmes actuels…op. cit., p. 18.

Dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, le collaborationnisme ne peut pas être nié, il ne doit toutefois pas nuire à l'image de la lutte héroïque du peuple soviétique. Après la Seconde Guerre mondiale, un rôle important appartient aux dirigeants soviétiques dans la reconstruction de la vie économique et sociale, et des tentatives de la démocratisation de la société soviétique doivent être mises en relief. Ces formulations se réfèrent aux éloges du système soviétique qui sont devenues une règle dans les publications aujourd'hui. Dans l'introduction de cette publication, N. Stachkevitch souligne que « le manuel doit présenter les processus historiques de manière complète et objective, il faut éviter les falsifications qui ont eu lieu dans l'histoire, en même temps il ne faut pas tomber dans l'autre extrémité, celui d'un objectivisme abstrait[447] ». Cette citation montre à quel point l'objectivité est relative dans l'histoire aux yeux de l'historien qui joue un rôle très important pour la science historique biélorusse. Dans la conclusion de son article, N. Stachkevitch propose de réduire l'enseignement de l'histoire de Biélorussie en avançant l'argument de la complexité de la discipline. A nos yeux, cette suggestion va dans le sens de la tendance générale de l'enseignement historique qui n'a pas comme but de former des citoyens qui connaissent l'histoire de leur pays. L'approche réductrice de l'enseignement de l'histoire ne peut pas contribuer à la formation de Biélorusses conscients de leur histoire et leur identité. A l'heure actuelle, rares sont les historiens et les enseignants qui défendent l'idée de la nécessité de développer la réflexion critique en histoire[448].

6§. La nouvelle conception politique de l'histoire.

Dans sa publication « Sur la conception de l'enseignement historique en République de Biélorussie »[449], Y. Trechtchenok stipule qu'une « politique d'Etat bien précise dans le domaine de l'enseignement historique doit être reflétée dans une conception étatique de l'histoire ». Il fait une apologie de l'époque soviétique, ainsi que de son enseignement historique. Même le cours de l'histoire du P.C.U.S., vivement et universellement critiqué, est réhabilité dans les écrits d'Y. Trechtchenok : « Le cours d'histoire du P.C.U.S., malgré son aspect idéologique, a assuré un bon niveau de

[447] СТАШКЕВИЧ, Николай (Nikolaï Stachkevitch), « О концептуальных...(Les aspects conceptuels…op. cit., p. 32.

[448] БАГДАНОВІЧ, Уладзімір (Ouladzimir Bagdanovitch), « Іннавацыйныя падыходы у падрыхтоуцы настаунікау » (Les approches innovatrices dans la formation des enseignants), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement),* № 3, 2000, p. 30.

[449] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *К вопросу об общей концепции исторического образования в Республике Беларусь (Sur la conception de l'enseignement historique en République de Biélorussie),* Могилев (Moguilev), МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2002.

connaissances en histoire de l'U.R.S.S. et d'autres pays [450]». Y. Trechtchenok dénonce comme extrêmement nuisibles les postulats de la conception de l'histoire théorisée par M. Bitch qui lie l'histoire de Biélorussie et l'histoire européenne. La Biélorussie n'a absolument rien en commun avec l'Europe Occidentale qui est une sorte de concentration de forces du mal, selon Y. Trechtchenok. L'auteur de la publication justifie même le totalitarisme soviétique en disant que des éléments de contrôle de la vie personnelle ont aussi existé en Occident[451]. Les civilisations occidentale et orientale sont présentées comme opposées, incompatibles[452] et belligérantes[453]. « Il est indigne et criminel de renoncer à la civilisation slave orientale qui nous a générés et d'essayer, comme des parents pauvres, de supplier l'Occident de nous admettre dans l'antichambre de sa civilisation. Nous y avons été et nous y seront toujours rejetés », écrit-t-il. La Biélorussie appartient à l'espace eurasiatique avec la Russie au centre, selon cet historien. Les processus intégrateurs entre la Russie et la Biélorussie sont dotés d'une importance vitale. La Biélorussie est historiquement, culturellement et spirituellement liée à la communauté slave, selon l'avis de l'auteur. L'Etat et l'ethnie anciennes russes sont considérés comme les origines des Biélorusses. Les tentatives des historiens nationalistes de donner une importance particulière aux principautés qui ont existé sur les terres biélorusses aux Xème-XIIème siècles, de « biélorussiser » le G.D.L., de présenter la situation des terres biélorusses au sein de l'Empire russe comme une oppression sont ridicules pour Y. Trechtchenok. L'U.R.S.S. est considérée comme le premier et le plus important Etat des Biélorusses[454]. Les crimes du régime soviétique sont facilement pardonnables aux yeux d'Y. Trechtchenok. Il chante des louanges à J. Staline[455] qui « a lu et critiqué personnellement les manuels d'histoire[456], malgré la charge énorme des affaires d'Etat[457] ». Y. Trechtchenok est persuadé qu'il existe une

[450] Ibid., p.4.
[451] Ibid., p. 4, p. 16.
[452] Ibid., p. 3.
[453] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *О сущностных…(Sur des caractéristiques essentielles…*op. cit., p. 13.
[454] Ibid., p. 4.
[455] СТАЛИН, Иосиф (Joseph Staline), ЖДАНОВ, Алексей (Alexeï Jdanov), КИРОВ, Сергей (Sergueï Kirov), *К изучению истории. Замечания по поводу конспекта учебника истории (Sur l'étude de l'histoire. Les critiques à propos du manuscrit du manuel d'histoire)*, Москва (Moscou), Партиздат (Partizdat), 1937.
[456] ЗЕЛЕНОВ, Михаил (Mikhaïl Zelenov), « Как Сталин критиковал и редактировал конспекты школьных учебников по истории (1994-1936) » (Comment Staline a critiqué et a corrigé les manuscrits de manuels d'histoire (1994-1936), *Вопросы истории (Les questions de l'histoire)*, № 6, 2004, p. 3-30.
[457] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *К вопросу…(Sur la conception…*op. cit., 2002, p. 5.

« prédisposition stable chez le peuple biélorusse à une personnification du pouvoir[458] », ce qui est une allusion incontestable aux spécificités du régime politique biélorusse actuel.

« L'effondrement de l'U.R.S.S. et l'arrivée de forces nationalistes imposant des schémas étrangers » étaient une catastrophe pour l'enseignement historique aux yeux d'Y. Trechtchenok. « Les fruits des mythes nationalistes qui ont attiré la jeunesse doivent être éliminés sans tarder ». La notion de vérité historique est nuancée par Y. Trechtchenok : « Le jugement moral et l'interprétation scientifique ne sont jamais uniques, ils dépendent des points de vue qui prévalent dans la société ». Y. Trechtchenok ne s'oppose pas à l'instrumentalisation de l'enseignement historique qui doit devenir « une affaire d'Etat », et il le justifie même : « ceux qui accusent les autorités biélorusses de porter atteinte à la liberté d'expression doivent se souvenir que dans les pays les plus démocratiques, des pratiques de discrimination de ceux qui « pensent autrement » ont toujours existé. « Tout pouvoir vaut quelque chose quand il sait se défendre », ce mot d'ordre de la Révolution française est valable en tout temps[459] », selon Y. Trechtchenok. Pourtant, les manipulations de l'histoire par les nationalistes provoquent sa vive protestation : « La conception de l'histoire imposée par des nationaux-extrémistes est synonyme de remplacement de l'enseignement historique par un outil de perversion idéologique des jeunes générations ». « Il est urgent de réformer l'enseignement historique qui a été perverti par les visions destructrices des années 1990. Il faut qu'une volonté politique forte au plus haut niveau étatique s'en occupe », conclut-il.

Y. Trechtchenok propose une structure trinôme de l'enseignement historique : l'histoire mondiale, l'histoire régionale du super-ethnos slave oriental avec la Russie au centre et une petite partie consacrée à l'histoire proprement biélorusse. Il propose même d'utiliser les manuels d'histoire de la Fédération de Russie dans les écoles secondaires biélorusses. La proposition d'Y. Trechtchenok a beaucoup de similitudes avec le modèle soviétique et russe impérial où l'histoire de Biélorussie était remplacée par l'histoire russe. Cette vision de l'enseignement de l'histoire ressemble à un « Retour dans la Région du Nord-Ouest », selon le titre d'une publication de Henadz

[458] Ibid., 9.
[459] Ibid., p. 11.

Sahanovitch[460]. Y. Trechtchenok dénonce la russophobie semée par la conception nationaliste de l'histoire qui est « périlleuse et criminelle ». Pourtant, son article abonde en attaques agressives contre l'Occident et les représentants de cette civilisation les plus proches des Biélorusses, les Polonais : « Les nationalistes ont présenté l'histoire de Pologne comme celle de la Biélorussie et ils ont renoncé aux liens éternels avec la Russie, il faut renverser les accents ». Il est donc criminel, d'après Y. Trechtchenok, de provoquer une haine contre la Russie, mais il n'hésite pas à le faire contre les Polonais. Tout est donc relatif dans sa conception de l'histoire.

Nous avons présenté les points essentiels de cette conception dans le souci d'expliciter quelle est la vision de l'histoire biélorusse défendue « au plus haut niveau étatique » actuellement. Cette conception n'a pas été institutionnalisée, mais elle est officieusement reconnue comme référence pour la science historique. Elle est déclinée dans les deux volumes de *L'histoire de Biélorussie* qu'Yakov Trechtchenok a publiés dans les années 2000. Il suffit d'évoquer le titre du premier volume : *L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique*[461] et d'évoquer que le deuxième volume est entièrement consacré aux événements de l'histoire soviétique[462] pour comprendre l'articulation de l'histoire de Biélorussie dans ces livres.

La première partie est donc consacrée à l'histoire de Biélorussie avant 1917. Les tableaux suivants présentent la répartition de l'information en chapitres et paragraphes des deux volumes de *L'Histoire de Biélorussie* écrits par Yakov Trechtchenok. Nous citons les titres des chapitres et le nombre de pages consacrées à chaque chapitre dans le but de révéler les « accents » historiques, l'importance accordée aux différentes périodes de l'histoire de Biélorussie.

[460] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Вяртанне у Севера-Западны край » (Retour dans la Région du Nord-Ouest), *Беларускі гістарычны агляд (La revue critique d'histoire biélorusse)*, vol. 5, janvier 1999, p.16-24.

[461] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *История Беларуси. Часть 1- досоветский период (L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique. Volume 1)*, Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2003.

[462] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *История Беларуси. Часть 2 (L'Histoire de Biélorussie. Volume 2)*, Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2005.

Tableau 12

ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *История Беларуси. Часть 1- досоветский период (L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique. Volume 1)*, Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2003.

Titre du chapitre	L'histoire de la Russie Ancienne en tant que préhistoire de la Biélorussie	Les terres biélorusses au sein du G. D.L. (deuxième moitié du XIIIème siècle–1569)	Les terres biélorusses au sein de la Retch Pospolitaya (1569-1795)	Les terres biélorusses au sein de l'Empire Russe durant la période précédent les réformes (1772–1861)	Les terres biélorusses au sein de l'Empire Russe durant la période après les réformes (1861-1917)
Nombre de paragraphes	3	10	6	5	3
Nombre de pages par chapitre, surface rédactionnelle	24 pages (14% du volume de l'ouvrage)	43 pages (25% du volume de l'ouvrage)	30 pages (17% du volume de l'ouvrage)	23 pages (13.5% du volume de l'ouvrage)	35 pages (20.5% du volume de l'ouvrage)

Tableau 13

ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *История Беларуси. Часть 2 (L'Histoire de Biélorussie. Volume 2)*, Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2005.

Titre du chapitre	La mise en place de l'Etat biélorusse	La consolidation du système socio-économique et socioculturel soviétique en Biélorussie	La Biélorussie durant les années de la Grande guerre Patriotique et la reconstruction de l'après–guerre (1941–1953)	La crise du système soviétique. La chute de l'U.R.S.S., la proclamation de l'indépendance de la Biélorussie (L'observation analytique des événements des années 1953–1991)
Nombre de paragraphes	4	4	4	1
Nombre de pages par chapitre, surface rédactionnelle	46 pages (15% du volume de l'ouvrage)	154 pages (50 % du volume de l'ouvrage)	52 pages (16.9 % du volume de l'ouvrage)	29 pages (9 % du volume de l'ouvrage)

La conception de la genèse du peuple biélorusse est liée à l'ethnie ancienne russe. Les principautés de Polatsk et de Tourau sont mentionnées dans le paragraphe intitulé « Les principautés russes occidentales – les avant-coureurs de l'histoire biélorusse ». L'accent est mis sur la communauté de destin des principautés slaves et non pas sur l'indépendance des formations étatiques situées sur les terres biélorusses. Toutes les périodes de l'histoire de Biélorussie sont réparties d'une manière plus au moins équilibrée, sauf la période où la Biélorussie faisait partie de l'Empire russe qui est déclinée en deux chapitres représentant 34 % du volume total de l'ouvrage. L'auteur divise la période russe de l'histoire de Biélorussie en deux chapitres en faisant des réformes du XIXème siècle la ligne de démarcation. Les titres des parties consacrées à l'Empire russe mettent en avant le caractère progressiste des réformes russes, ce qui traduit une appréciation positive de l'entrée de la Biélorussie au sein de l'Empire russe. Dans la conception d'Y. Trechtchenok, l'histoire de Biélorussie avant la révolution de

1917 est très proche de l'histoire de Russie, et l'histoire après 1917 est l'histoire soviétique. La majeure partie du deuxième volume est consacrée à la mise en place du système soviétique en Biélorussie, ce qui traduit l'importance accordée à cette période. Le chapitre relatif à l'histoire de la période de 1953 jusqu'à 1991, intitulé « L'observation analytique des événements des années 1953-1991 », est un jugement subjectif de l'auteur et non pas une analyse scientifique des événements de l'histoire de l'U.R.S.S., de la Russie et de la Biélorussie. Cette réflexion est une suite de jugements de valeur, d'énoncés qui ne s'appuient pas sur des preuves historiques. Ce chapitre, abondant en faits historiques controversés et discutés qui mériteraient de nombreux renvois aux sources, ne comporte que deux références bibliographiques. L'auteur utilise des adjectifs qui ne sont pas compatibles avec le langage d'un manuel scolaire. Pour Y. Trechtchenok, la « grandeur de J. Staline[463] » est incontestable, V. Lénine est un « homme politique de génie[464] », B. Eltsine est un « démagogue cynique » et un « menteur agressif et arrogant qui avec la persistance sotte d'un bulldozer conduit par un conducteur ivre, a détruit le système soviétique[465] ». Y. Trechtchenok défend l'idée que le système soviétique ne peut en aucun cas être critiqué, ni ses représailles, ni « les méthodes de gestion soviétiques horribles et souvent criminelles » qui, selon Y. Trechtchenok, « ont permis à l'U.R.S.S. d'atteindre des résultats vertigineux [466]». Alors que tous les historiens s'accordent pour souligner la contribution du mouvement des dissidents dans le démantèlement du système communiste, Y. Trechtchenok blâme les dissidents, et les anticommunistes sont des criminels à ses yeux.

Il est important de préciser l'absence de sources citées, de preuves aux hypothèses avancées par Y. Trechtchenok. Par exemple, la bibliographie du premier volume comporte 188 références dont seulement 14 sont éditées après 1990. Cette proportion de recours aux ouvrages édités avant et après la perestroïka prouve la prépondérance de l'histoire soviétique pour Y. Trechtchenok.

Quant aux réactions à la publication de la conception historique et des manuels d'histoire de Biélorussie d'Y. Trechtchenok dans le milieu des historiens, elles sont réduites à une indignation muette. Aliaxandar Luty, professeur à l'Université Pédagogique de Minsk, est le seul historien qui a osé s'exprimer à propos de la vision

[463] Ibid., p. 272.
[464] Ibid., p. 283.
[465] Ibid., p. 284.
[466] Ibid., p. 272.

de l'histoire d'Y. Trechtchenok, en la qualifiant « d'horreur », « d'une preuve de la crise de l'historiographie biélorusse », « d'un retour du stalinisme[467] » ; Henadz Sahanovitch a également qualifié l'ouvrage d'Y. Trechtchenok d'une « moquerie de l'histoire biélorusse » via un journal indépendant[468].

Après 1995, la presse a reflété les polémiques entre les représentants du courant nationaliste qui ne voulaient pas renoncer aux acquis de la perestroïka et qui ont considéré qu'une « guerre à l'histoire biélorusse[469] » a été déclarée, et ceux qui, ayant senti le soutien des autorités, ont défendu la version officielle de l'histoire. Néanmoins, les débats et les discussions sont actuellement moins importants qu'au milieu des années 1990.

7§. L'usage social de la nouvelle conception de l'histoire au prisme des discours politiques.

Au regard de la vision de l'histoire nationale formulée par Y. Trechtchenok, on peut se demander comment est considérée la problématique historique par son élève, le président de Biélorussie qui influence considérablement l'écriture de l'histoire en Biélorussie. Dans son cours intitulé « Le choix historique de Biélorussie » à l'Université principale du pays, le président Loukachenko expose clairement son opinion sur la situation actuelle de la Biélorussie et sur l'héritage historique auquel se réfère cette situation. Le discours touche aux problématiques culturelles et linguistiques, A. Loukachenko s'exprime contre « le nationalisme agressif et pour le bilinguisme historiquement constitué de la Biélorussie[470] », en soulignant ainsi les liens historiques entre la Russie et la Biélorussie. Historien de formation, A. Loukachenko est conscient de l'importance de l'histoire qui est « l'institutrice de la vie qui donne des leçons même à ceux qui refusent de les apprendre ». Il est également conscient du poids de l'histoire dans la formation de la conscience des citoyens : « L'histoire, c'est aussi la lutte pour les esprits et les âmes non seulement des personnes mais également des peuples[471] ». Cette conscience de l'influence de l'histoire sur l'identité des Biélorusses explique l'instrumentalisation dont l'histoire fait l'objet dans le contexte biélorusse. Le rôle

[467] ЛЮТЫ, Анатоль (Anatol' Luty), « Да пытання…(Sur la question… op. cit., p. 5.
[468] *Белорусский ежегодник (L'annuaire biélorusse)*, Вильнюс (Vilnius), 2005, p. 354.
[469] SAHANOVITCH, Henadz, « The war against Belarusian history », *Russia, the Independent States and Eastern Europe*, Vol. 20, № 1, 2002.
[470] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 15.
[471] Ibid., p. 21.

légitimateur que l'histoire peut jouer se voit à travers l'exemple que cite A. Loukachenko, en évoquant les problèmes du parlementarisme en Biélorussie : « On peut comparer le parlementarisme biélorusse avant le référendum de 1996 au Seim de la Retch Pospolitaya : sur 55 sessions de ce parlement, 48 n'ont donné aucune décision votée[472]. Le parlementarisme, c'est du bla-bla, c'est ce qui a paralysé le pouvoir de Retch Pospolitaya et ce qui a conduit au délabrement de cet Etat. Je cite cet exemple pour montrer sur quoi est basé notre choix historique. Vous pouvez me reprocher de chercher dans l'histoire une justification au cap politique actuel[473], mais si l'histoire donne cette justification, est-ce mauvais ?[474] » La réduction importante de pouvoirs du Parlement induite par le référendum de 1995 et l'accroissement du pouvoir présidentiel trouvent donc une justification historique.

Le président s'exprime à propos de la conception nationaliste de l'histoire : « beaucoup de mythes et d'insinuations politiques ont apparu dans l'histoire au cours des 15 dernières années. Les activistes de l'opposition font du zèle dans la réécriture de l'histoire en n'utilisant que deux couleurs – noire pour l'époque soviétique et blanche pour la période « polonaise ». Le président défend la période soviétique, critiquée par les historiens nationalistes : « on noircit tellement la période soviétique qu'on veut nous voler la victoire dans la Seconde Guerre mondiale. Certains ont d'abord dit : « Staline est mauvais », et aujourd'hui, ils mettent Staline et Hitler sur le même plan et accusent l'Union Soviétique d'avoir initié la guerre ». A. Loukachenko se réfère souvent au modèle de gestion de J. Staline, et de nombreux chercheurs, comme Alain Blum, tracent un parallèle entre les styles de gouvernement de Staline et de Loukachenko[475].

A. Loukachenko exprime son désaccord avec l'interprétation nationaliste de certaines périodes de l'histoire nationale : « le G.D.L. ne doit pas être idéalisé comme cela a été fait par certains écrivains et historiens. Le président biélorusse dénonce également le fait que « les guerres intestines féodales sont présentées comme les expressions de la conscience nationale biélorusse par les historiens nationalistes ». Comme son professeur d'histoire, A. Loukachenko est contre « la russophobie

[472] Le Seïm de la Retch Pospolitaya est connu par le *liberum veto* par lequel tout parlementaire pouvait bloquer le vote. Le recours au *liberum veto* était répandu, ce qui est prouvé par lun grand nombre de sessions « bloquées » - sans résultat, sans vote.
[473] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 42.
[474] En gras dans le texte.
[475] BLUM, Alain, « Préface », in LAPATNIOVA, Alena, *Biélorussie : une mise en scène du pouvoir*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 9.

exaltée[476] » dans les manuels d'histoire nationalistes. Son discours est assez hostile à l'égard de la Pologne, comme le discours de son enseignant d'histoire. Les liens éternels historiques avec la Russie servent de justification à la politique intégrationniste menée par le gouvernement biélorusse actuel. Le président biélorusse sait que les étudiants sont sensibles aux interprétations d'histoire différentes de celles qu'il défend publiquement. Etant en présence d'un public éduqué, A. Loukachenko essaie de défendre et d'argumenter sa conception de l'histoire et sa vision du choix historique de la Biélorussie.

Lors de son intervention consacrée aux manuels scolaires en 2003, le président Loukachenko souligne l'importance des manuels scolaires : « s'il y a de bons manuels, nous aurons des citoyens éduqués », parce que « les manuels forment la conscience des élèves ». Pour cette raison, le président annonce : « je vais m'occuper personnellement des exigences et des critères pour l'écriture des manuels, et je vais contrôler ce processus, comme le faisait Staline à l'époque[477]». Il ajoute que les manuels contrôlés par Staline étaient de bons manuels. Il expose sa vision de l'évolution des manuels en sciences humaines en disant : « J'ai attentivement étudié les manuels des 5 dernières années[478] et je suis arrivé à la conclusion que les manuels soviétiques étaient meilleurs que les livres actuels qui ne s'occupent pas de l'éducation patriotique et morale », « les nationalistes peu éduqués ont essayé de transformer le système de l'éducation et les manuels, nous devons corriger les erreurs de cette époque »[479]. « Nous devons créer de bons manuels, parce que les manuels restent probablement les seuls livres qu'une bonne partie des enfants tiennent entre les mains. Pour cette raison, je veillerai personnellement à la rédaction des manuels d'histoire[480] » - a annoncé le président. Le

[476] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 22.
[477] Ibid., p. 20.
[478] ТОРОПЕЦКАЯ, Галина (Galina Toropetskaia), « С чего начинается Родина ? » (Par quoi commence la Patrie ?) *Советская Белоруссия (Biélorussie Soviétique)*, 16 février 2002, p. 2. Le titre de cet article évoque une chanson très connue et très populaire dans les années 1960-1970, qui commençait par les mots suivants :
«- Par quoi commence la Patrie ? – Par l'image dans ton manuel scolaire ». Cette citation évoque l'importance des manuels scolaires dans la formation de la conscience patriotique des futurs citoyens.
[479] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), « Выступление и концептуальные замечания президента Республики Беларусь на совещании по вопросам подготовки учебников в гуманитарно-обществоведческой сфере 15.02.2002» (L'intervention et les remarques conceptuelles du Président de la République de Biélorussie A. Loukachenko au séminaire consacré aux questions de la rédaction des manuels en sciences humaines et sociales, 15 février 2002), *Информационный бюллетень Администрации президента Республики Беларусь (Le bulletin d'information de l'administration du Président de la République de Biélorussie)*, № 3, 2002, p. 18-19.
[480] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), « Проблемы…(Les problèmes…op. cit, p. 1.

triste constat de la baisse du niveau de l'éducation est confirmé par les chiffres du recensement de la population effectué en 1999[481]. Le nombre de personnes ayant obtenu un diplôme d'enseignement supérieur ne dépasse pas 20 % de la population, et il existe un écart important entre ceux qui ont accédé à l'enseignement supérieur et la majeure partie des citoyens (plus de 50 %) qui ne possède qu'un diplôme équivalent au baccalauréat ou inférieur à celui-ci. L'énoncé du président biélorusse met également en relief deux phénomènes importants. D'un côté, la baisse du niveau général de l'éducation et d'autre côté, le rôle quasi exclusif du système scolaire dans la formation des jeunes citoyens. Dans un tel contexte, l'attention à l'égard des manuels scolaires de la part du pouvoir politique est aisément compréhensible. Les manuels restent ainsi des véhicules privilégiés et souvent uniques de la transmission du message identitaire et de la formation de la conscience nationale et citoyenne des Biélorusses.

A. Loukachenko dévoile le secret de l'importance accordée à l'avis d'Y. Trechtchenok dans les jugements sur les manuels d'histoire : « J'ai décidé que la personne qui va jouer le rôle-clé dans l'écriture des manuels d'histoire sera Yakov Trechtchenok. Pourquoi ? Je connais ses points de vue, il m'a plusieurs fois écrit. Ses approches me plaisent, et je pense qu'elles vous satisferont aussi. Et puis, je connais son sens de la responsabilité. Si j'ai tort quelque part, il me le dira ouvertement en tant que professeur[482] ». Ces phrases sont des preuves directes du fait que Y. Trechtchenok a enseigné l'histoire de Biélorussie à A. Loukachenko et que le président appuie la vision de l'histoire de son ancien enseignant et lui confie le contrôle officieux de l'écriture de l'histoire et du fonctionnement de la Commission d'Etat. Ceci prouve également le fait qu'une conception de l'histoire officiellement institutionnalisée n'existe toujours pas.

Conclusion sur « l'état des lieux » de l'historiographie biélorusse.

En guise de conclusion sur « l'état des lieux » de l'historiographie biélorusse, nous pouvons dire que la situation évolue dans le sens d'un durcissement du contrôle étatique sur l'écriture de l'histoire à travers les dispositifs d'expertise et d'approbation par le Ministère de l'éducation. Ce contrôle de l'écriture des manuels d'histoire doit remplir une mission majeure : celle de la légitimation du régime politique existant. La

[481] *Результаты переписи населения Республики Беларусь, 1999 (Les résultats du recensement de la population de la République de Biélorussie, 1999),* MCA (Ministère des statistiques et de l'analyse), Минск (Minsk), 1999, p. 25.
[482] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), « Проблемы…(Les problèmes…op. cit, p. 22.

Biélorussie n'est pas un cas exceptionnel. L'exemple des « lois mémorielles » en France et des discussions qui les ont suivies va dans le même sens.

L'historiographie scolaire biélorusse a connu trois étapes qui ont reflété les processus sociopolitiques de la construction du récit historique et identitaire. Premièrement, la période soviétique est représentée par les modestes éditions d'un seul manuel qui a nié le droit de la nation biélorusse à l'autodétermination, ce qui était en parfaite correspondance avec les postulats du marxisme-léninisme. Cette négation est d'autant plus claire que l'histoire de Biélorussie n'a été enseignée que dans les deux dernières années de l'école secondaire qui ne faisaient pas partie de la scolarité obligatoire. Cet enseignement de l'histoire nationale a laissé un très lourd héritage. Actuellement, la majorité des citoyens actifs qui ont été scolarisés à l'époque soviétique ont des connaissances très vagues en histoire de Biélorussie et leur conscience nationale n'est pas développée.

Ensuite, la période nationaliste des années 1990 a marqué une rupture par rapport à la tradition soviétique. C'était une période de libéralisation et de démocratisation. Les historiens ont obtenu la liberté d'écrire sur les sujets historiques interdits à l'époque soviétique, notamment sur l'évolution historique de l'idée nationale biélorusse. Ils ont pu dénoncer les crimes du régime soviétique après des décennies de déviations et de mésusages de l'histoire. La conception de l'histoire et de l'enseignement de l'histoire nationale a théorisé toutes les tendances libéralisatrices des années 1990. Les premiers manuels d'histoire de Biélorussie édités entre 1992 et 1995 ont été réalisés en accord avec les principes de la nouvelle conception de l'histoire, telle que la désidéologisation de l'histoire, la méthodologie pluraliste, le choix et l'interprétation objectifs des événements historiques. La pierre angulaire de cette conception était la genèse et le développement de l'idée et du mouvement nationaux biélorusses. En même temps, les manuels des années 1992-1995 ont reflété toutes les transformations de la société biélorusse, ainsi que toutes les difficultés qui les ont accompagnées.

Les livres scolaires de cette époque ont été marqués par des excès nationalistes, comme toute la politique de cette période. Les difficultés économiques de l'époque se sont reflétées dans la mauvaise qualité d'impression de ces ouvrages. Malgré les défauts de ces manuels, ils ont posé le premier jalon dans l'historiographie biélorusse. La conception de l'histoire de 1993 a été la première qui ait jamais été théorisée, et les manuels qui ont été rédigés en accord avec cette conception sont devenus les premières

références pour les historiens qui ont écrit des manuels par la suite. Ces manuels ont été critiqués, mais ils sont devenus la référence incontournable pour tous les historiens : pour ceux qui ont défendu la conception nationale de l'histoire, ainsi que pour ceux qui s'y sont opposés. Cette brève période a exercé une influence importante sur la cristallisation de la conscience nationale d'une partie de la population qui trouve dans les ouvrages historiques parus dans les années 1990 des contre-arguments historiques aux détournements de l'histoire opérés actuellement par le pouvoir politique.

L'époque actuelle se caractérise par un contrôle rigoureux de l'écriture de l'histoire de la part des autorités qui aspirent à la mettre au service de sa légitimation. Les enseignants du secondaire que nous avons interviewés, Aliaxeï Akoulau[483] et Ludmila Tchygarava[484], ont répété le même jugement brutal, mais reflétant l'état de l'historiographie biélorusse : « A l'époque soviétique, on disait qu'il y avait deux « sciences-prostituées » du pouvoir : la statistique et l'histoire. La pauvre histoire, on lui a permis de rester honnête pendant dix ans, aujourd'hui, on veut de nouveau faire d'elle une esclave du pouvoir ». A ce propos, même l'adepte et le défenseur le plus fervent du système soviétique, Y. Trechtchenok, reconnaît les manipulations de la statistique à l'époque soviétique[485].

Les historiens et les experts qui rédigent et contrôlent les manuels n'ont pas de critères et de repères clairement définis pour écrire et critiquer les manuels. Cette incertitude sur la conception officielle de l'histoire a, d'une part, compliqué le travail des historiens, mais d'autre part, elle a assuré une certaine marge de manœuvre aux auteurs qui ne suivent pas la direction assignée par le pouvoir en place et qui refusent d'instrumentaliser l'histoire pour la mettre au service d'une tendance politique.

Les trois étapes dans l'évolution de l'historiographie nationale que nous avons distinguées se sont reflétées dans trois générations de manuels scolaires. Actuellement, il y a trois courants dans l'historiographie nationale qui correspondent aux trois étapes de l'historiographie biélorusse : soviétique, nationaliste et actuelle qui est une facette de l'historiographie qui reste dévouée à la tradition soviétique avec toujours le même but, celui de servir le pouvoir politique. Il est aisé de comprendre le rapport de forces entre

[483] Entretien avec Aliaxeï Akoulau, enseignant d'histoire de Biélorussie au lycée international francophone № 74 de Minsk, Minsk, 19 avril 2004, durée de l'entretien 45 min.
[484] Entretien avec Ludmila Tchygarava, enseignante d'histoire de Biélorussie au lycée international № 24 de Minsk, 20 janvier 2005, Minsk, durée de l'entretien 1 h. 10min.
[485] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *О сущностных…(Sur des caractéristiques essentielles…*op. cit., p. 17.

ces courants et les facteurs qui garantissent la prééminence d'un de ces courants sur les autres. Nous ne devons pas moins nuancer l'interventionnisme étatique dans le travail des historiens. Le milieu des intellectuels qui avait connu la libéralisation des années 1990 a gardé cette dynamique indépendante, ce qui lui a permis de s'autonomiser par rapport au pouvoir politique, même à l'époque du contrôle sévère de l'écriture de l'histoire.

Les effets produits par la prise de position dans le champ historiographique qui est l'espace de production du sens que l'on donne à une société, sont importants par leur aspect structurant. Le récit historique est une construction politique, articulée de façon à faire oublier son caractère artificiel, et même « la mémoire fondatrice de l'unité nationale est nécessairement l'oubli des conditions de production de cette unité[486] ». Le fait que la construction de récit historique et identitaire soit présentée comme naturelle lui confère un aspect stable et indiscutable. Ceci contribue également à la légitimation du système politique qui fabrique ce récit. La pertinence de la construction identitaire repose sur les mécanismes de réappropriation et d'identification avec la nation que nous essaierons d'aborder ultérieurement.

[486] POUTIGNAT, Philippe, STREIFF-FENART, Jocelyne, *Théories…*op. cit., p. 37.

Chapitre III.

Les « écrivains » de l'histoire.

L'analyse de l'écriture de l'histoire en Biélorussie serait incomplète sans l'étude du champ des historiens. Ceux qui écrivent l'histoire, ceux qui contrôlent ce processus et ceux qui exercent une influence au milieu des historiens et sur les rapports entre le monde académique et le pouvoir politique méritent un chapitre propre. Il y a essentiellement deux raisons qui justifient l'attention portée sur le milieu des historiens. Premièrement, il s'agit d'un champ en formation et en transformation. L'étude du monde des historiens est importante dans la mesure où elle révèle le processus de l'écriture de l'histoire. Les lois de fonctionnement de ce milieu, tout comme celles de l'historiographie, sont en train de se mettre en place. Il est très important d'étudier le « facteur humain » dans cette formation, puisque ce sont des acteurs de ce champ qui créent ces règles écrites et qui instaurent ces conventions non écrites. Un deuxième facteur tient à la conjoncture de la mise en place du champ des historiens biélorusses. Les spécificités du régime politique, le contrôle arbitraire de la part des autorités et l'intervention politique dans l'écriture de l'histoire provoquent différentes réactions et prises de positions des historiens. Ces réactions qui contribuent à la mise en place des règles du jeu du champ des historiographes constituent également un objet d'analyse permettant d'aller au-delà des apparences et des propos officiels, afin de comprendre comment en réalité s'écrit l'histoire en Biélorussie contemporaine.

Section 1. Le contexte de la mise en récit du passé national et l'évolution du champ historiographique.

Avant de passer à l'analyse du champ des historiens, une précision s'impose concernant les sources et les références dont nous nous sommes servie pour effectuer cette étude. Effectuer des entretiens avec les acteurs du champ de l'historiographie était une tâche compliquée en raison des différentes réactions face à la pression politique. Ces difficultés ne facilitent pas le travail de recherche, mais le processus même d'accès aux informations fournit des éléments qui affinent la compréhension de l'écriture et des usages sociaux de l'histoire en Biélorussie.

Un parallèle peut être tracé entre l'évolution du milieu des historiens et l'historiographie. Nous pouvons distinguer trois grandes périodes dans la mise en place

du champ des historiens : l'époque soviétique, les turbulences de la perestroïka et la complexité de la période actuelle.

1§. Les pionniers de l'historiographie biélorusse.

Il est judicieux de commencer l'histoire des historiens biélorusses par la période qui remonte au début du XXème siècle, où les transformations sociales et politiques, ainsi que des processus centrifuges ont commencé à ébranler l'Empire Russe. Les forces indépendantistes qui ont mûri clandestinement à la périphérie occidentale de l'Empire ont commencé à se manifester par la théorisation de l'idée nationale biélorusse, par les premiers ouvrages, ainsi que les premiers journaux revues en langue biélorusse, par la rédaction des premiers travaux en histoire de Biélorussie et par l'apparition des premiers Etats biélorusses – la République Populaire de Biélorussie et la République Soviétique Socialiste de Biélorussie. L'année 1910 est la date de parution du premier ouvrage consacré à l'histoire biélorusse, rédigé par Vatslau Lastouski et intitulé *L'aperçu de l'histoire de Biélorussie*[487]. Journaliste, homme politique, historien et critique littéraire, V. Lastouski n'a pas obtenu de diplôme d'enseignement supérieur. Le destin de cet autodidacte est représentatif de l'intelligentsia biélorusse du début du XXème siècle. Son engagement politique dans la lutte pour l'indépendance de la Biélorussie et son étude des documents se rapportant à l'histoire de la Région du Nord-Ouest ont débouché sur la réalisation de la première histoire de Biélorussie qui a inspiré deux autres ouvrages consacrés au passé biélorusse : *Les précis de l'histoire de Biélorussie* d'Usevalad Ignatouski[488] et *l'Histoire de Biélorussie* de Mitrofan Dovnar-Zapolskiï[489], parus dans les années 1920. Les ouvrages de V. Lastouski et d'U. Ignatouski ont été accusés de « national démocratisme » et interdits dans les années 1930. Ce n'est que dans les années 1990, qu'ils sont redevenus accessibles aux lecteurs. Le manuscrit du livre de M. Dovnar-Zapolskiï, conservé dans les archives secrètes n'a pu être édité qu'après la perestroïka. Le destin de ces premiers ouvrages est identique à celui de l'historiographie biélorusse. Ils ont été rédigés au moment de la consolidation des prétentions à une histoire biélorusse indépendante, ils ont été interdits pendant la

[487] ЛАСТОУСКІ, Вацлау (Vatslau Lastouski), *Кароткая гісторыя Беларусі (L'aperçu de l'histoire de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Вышэйшая школа (Ecole supérieure), 1993 (1ère édition 1910).
[488] ІГНАТОУСКІ, Усевалад (Usevalad Ignatouski), *Кароткі нарыс гісторыі Беларусі (Les précis de l'histoire de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 1992 (1ère édition 1919).
[489] ДОВНАР-ЗАПОЛЬСКИЙ, Митрофан (Mitrofan Dovnar-Zapolskiï), *История…*(*L'histoire…*op.cit.

période soviétique qui a nié l'histoire de la Biélorussie « nationaliste » et sont devenus une référence importante au moment de la perestroïka.

Avant de fermer la parenthèse sur la préhistoire des historiens biélorusses, nous devons préciser que les destins souvent tragiques des premiers historiens biélorusses (le suicide d'U. Ignatouski, l'attaque cardiaque de M. Dovnar-Zapolskiï provoquée par la pression psychologique, la condamnation à mort de V. Lastouski) ont marqué les esprits de leurs successeurs.

Usevalad Ignatouski est né 1881 dans la goubernia (région) de Grodna dans une famille pauvre d'un instituteur rural. Il a commencé ses études au gymnasium de Vilno (Vilnius) d'où il a été exclu pour activité révolutionnaire. Il a commencé des études supérieures à l'Université de Saint-Pétersbourg, mais il n'a pas pu les terminer. Il a été exilé au nord de l'Empire Russe à cause de son engagement militant au sein des partis politiques. Malgré l'interdiction de résidence dans les grandes villes de Russie, il a obtenu l'autorisation de s'inscrire à l'Université de Tartou. Il a enseigné l'histoire à Vilnius et à Minsk, tout en poursuivant ses activités politiques, pédagogiques et culturelles. Après la création de la R.S.S.B., il a occupé des postes importants dans la vie politique et scientifique de la République. Lorsqu'il dirigeait la Commission de l'Instruction publique (équivalent du poste de ministre de l'éducation), la première Université biélorusse, l'Institut de la culture biélorusse et l'Académie des Sciences ont été créés. Il est devenu professeur à l'Université d'Etat et président de l'Académie des Sciences. Il a cumulé des postes de direction au sein du P.C. de Biélorussie. Lorsque la vague des représailles politiques est venue en Biélorussie, U. Ignatouski, n'a pas été épargné. Accusé de « penchant nationaliste », il a été renvoyé du poste du président de l'Académie des Sciences, du poste du membre du Bureau du Comité Central du P.C., exclu du parti communiste, ce qui était synonyme de peine capitale au sens politique, moral et physique de ce terme. En 1931, le K.G.B. de Biélorussie a fabriqué l'affaire de « l'Union de la libération de Biélorussie », prétexte pour accuser et éliminer les représentants éminents de l'intelligentsia nationale. Après un premier interrogatoire au K.G.B., U. Ignatouski s'est suicidé.

M. Dovnar-Zapolskiï est né 1867 dans la goubernia de Minsk. Il a commencé ses études au gymnasium de Kiev, mais la possession d'ouvrages interdits a conduit à son exclusion. Il a étudié l'histoire à l'Université de Kiev où il est devenu enseignant et chercheur par la suite. Il a obtenu un doctorat d'histoire à l'Université de Moscou et il a

présidé la chaire d'histoire de Russie à Kiev. M. Dovnar-Zapolskiï était un des historiens les plus éminents et les plus reconnus de son époque, et la Biélorussie a toujours été un des sujets de prédilection de ses recherches. Il a enseigné à l'Université d'Etat de Biélorussie (dont le premier recteur était un élève de M. Dovnar-Zapolskiï) et a dirigé la Commission archéologique de l'Institut de la culture biélorusse. Au moment où la « chasse » au national-démocratisme a commencé, il a été suggéré à M. Dovnar-Zapolskiï qu'il devait quitter la Biélorussie. M. Dovnar-Zapolskiï a été accusé de national-démocratisme et, lorsque M. Dovnar-Zapolskiï a appris qu'un de ses élèves a publiquement critiqué de manière écrasante ses travaux, il a succombé à une crise cardiaque.

Vatslau Lastouski est né en 1883 dans la goubernia de Vilno (Vilnius). Le gymnase de Riga était le seul établissement éducatif que V. Lastouski a fréquenté. Il n'a pas cessé de s'auto-instruire tout au cours de sa vie. Il a participé à la rédaction du journal *Notre champ*, il était impliqué dans la vie politique et diplomatique de la République Populaire de Biélorussie et de la R.S.S.B. Pour ses opinions nationales-démocratiques, il a été exilé à Saratov et fusillé en 1939.

Etre historien en Biélorussie n'a jamais été une vocation facile. Les historiens ont toujours été sous la surveillance étroite des dirigeants politiques.

2§. Les historiens sous la période soviétique.

L'histoire de Biélorussie n'a quasiment pas existé durant la période soviétique, le champ des historiens biélorusses était également faiblement structuré en U.R.S.S. Nous avons déjà évoqué l'absence d'association d'historiens à l'époque soviétique et le fait que toute l'historiographie scolaire était représentée par un seul manuel. Une autre preuve de l'inexistence de l'histoire biélorusse en U.R.S.S. est l'absence d'une revue professionnelle destinée aux historiens. Il y a eu un seul journal historique en R.S.S.B. *Monuments d'histoire et de culture de Biélorussie* créé en 1970. La condition de la création de cette revue était la suivante : il fallait impérativement dans chaque numéro consacrer un article à un monument de Lénine se trouvant en Biélorussie[490]. La R.S.S.B. comportait un quart de tous les monuments érigés à Lénine en U.R.S.S., dont une majeure partie est restée intacte jusqu'à nos jours. Ce fait est souvent cité en tant que preuve de soviétisation de la Biélorussie et de sa persistance. La seule revue historique concentrée sur une simple description des monuments historiques de la R.S.S.B. ne

[490] МАНАЕВ, Олег (Oleg Manaev), *Становление…(La formation*…op. cit., p. 45.

pouvait pas remplir les fonctions d'une revue historique de référence dans le contexte de l'époque. Ces exemples illustrent le rôle mineur de l'histoire biélorusse sous le régime soviétique.

Dans les premières années de l'existence de l'Etat soviétique, les historiens ont été chargés de trouver des références historiques appropriées au nouveau système politique et social. Dans les années 1920, une politique d'autonomie culturelle et de retour aux sources nationales a été menée par le gouvernement bolchevik. La R.S.S.B. a vécu la période de « biélorussisation ». Le retour aux sources nationales renvoyait aux aspirations d'attirer au sein des Républiques soviétiques des représentants locaux à des postes de dirigeants et de hauts fonctionnaires d'Etat. Les historiens biélorusses de la « veille garde » ont été mobilisés au moment de la création des premières Universités et de l'Académie des Sciences biélorusses. Un certain laxisme à l'égard des « vieux » scientifiques (connus depuis la période prérévolutionnaire) a légitimé la présence d'historiens nationalistes au sein des établissements d'enseignement et de recherche historique dans les années 1920.

Il est important d'ajouter un élément qui concerne la configuration du champ académique de la Biélorussie soviétique[491]. Les dirigeants bolcheviks ont mis en place une politique de recrutement de cadres qui a existé jusqu'aux années 1990. Cette politique consistait dans l'envoi de hauts fonctionnaires et de spécialistes de Moscou dans les Républiques soviétiques. Nous pouvons évoquer le fait que le premier Secrétaire Général du Parti Communiste de Biélorussie d'origine biélorusse, Kiryl Mazourau, est arrivé au pouvoir seulement en 1956. Cette pratique d'envoi de cadres visait un double objectif : fournir à la province soviétique des dirigeants hautement qualifiés qui puissent former une élite à la périphérie. Ces personnes étaient également des « envoyés spéciaux » chargés de veiller à la fidélité aux principes communistes sur place.

Au moment de la création de la première Université biélorusse, de nombreux historiens sont venus à Minsk de Moscou et de Leningrad pour parer à la faiblesse des ressources intellectuelles locales en R.S.S.B. Les historiens qui arrivaient à Minsk afin de consolider la recherche historique souvent n'avaient ni origine biélorusse, ni attache personnelle quelconque avec l'histoire biélorusse. Une grande partie des historiens

[491] МИХНЮК, Владимир (Vladimir Mikhnuk), *Становление и развитие исторической науки в Советской Белоруссии (1919-1941) (La genèse et le développement de la science historique en Biélorussie soviétique (1919-1941),* Минск (Minsk), Наука и техника (Science et technologie), 1985.

envoyés de Moscou n'avaient donc aucune raison de contribuer à la mise en place d'une histoire biélorusse indépendante, il y a toutefois quelques exceptions. Il y a eu à l'Université d'Etat des historiens envoyés de Moscou qui ont appris la langue biélorusse et sont devenus des spécialistes éminents en histoire biélorusse. Dans l'étude du contexte dans lequel ont évolué les historiens biélorusses dans les années 1920-1930, il est important d'insister sur une véritable guerre au national-démocratisme[492], considéré comme «le danger le plus important[493] » de l'époque qui a été déclarée à la fin des années 1920 en U.R.S.S. Les représailles contre les « éléments nationalistes » ont considérablement affecté le milieu des historiens qui étaient des défenseurs fervents de l'idée nationale biélorusse et qui se trouvaient à l'avant-garde de la renaissance culturelle biélorusse.

L'année 1934 peut être considérée comme l'année de grande rupture dans le rapport entre les historiens et le pouvoir politique. L'intervention personnelle directe de J. Staline dans l'écriture de l'histoire a été d'une importance majeure. L'enseignement de l'histoire et les manuels scolaires se sont vu attribuer un rôle extrêmement important dans l'éducation marxiste des futures générations. La résolution « Sur l'enseignement de l'histoire dans les écoles secondaires de l'U.R.S.S. » adoptée par le Comité central du P.C.U.S. le 16 mai 1934 stipulait que « l'enseignement de l'histoire ne doit plus se référer à des schémas abstraits de l'évolution de formations sociopolitiques, mais l'histoire de l'Etat soviétique doit être présentée d'une manière vivante et intéressante en évoquant les événements et les personnages historiques les plus importants[494] ». L'enseignement historique avait un rôle important à jouer dans l'éducation patriotique. Les historiens-chercheurs et les enseignants d'histoire se sont trouvés sous pression de la part des autorités politiques.

De manière générale, la présence massive des références à l'éducation historique dans le discours politique et pédagogique du P.C.U.S. s'explique par le souci de légitimer par la science le projet de l'identité communiste. Le chef du prolétariat

[492] СТАЛЕВІЧ, Аляксандар (Aliaxandar Stalevitch), « Аб вытоках беларускага нацыянал-дэмакратызму і нацыянал-фашызму » (Sur l'origine du national-démocratisme et du national-fascisme biélorusse), *Большэвік Беларусі (Le bolchevik de la Biélorussie)*, 1929, № 10-12, p. 17-32.
[493] LINDNER, Rainer, *Historiker…*op. cit., p. 175.
[494] СТАЛИН, Иосиф (Joseph Staline), МОЛОТОВ, Вячеслав (Vyacheslav Molotov), « О преподавании гражданской истории в школах СССР » (Sur l'enseignement de l'histoire dans les écoles secondaires de l'U.R.S.S.), *Историк-марксист (L'historien-marxiste)*, 1934, № 3, p. 83-84.

international, Lénine, mettait l'éducation « au centre des tâches de la dictature du prolétariat[495] ».

Face à des manipulations ouvertes et brutales de l'histoire, face à l'endoctrinement forcé, les spécialistes en histoire ont souvent eux-mêmes manipulé l'histoire. Cette discipline a été considérée comme un tremplin pour les carrières académiques et administratives. Un diplôme en histoire était un laissez-passer pour des postes de direction au sein de l'administration d'Etat et du parti communiste. Souvent ceux qui réussissaient les concours d'entrée à des facultés d'histoire savaient que la formation en histoire ne leur servirait qu'à trouver une place confortable dans l'appareil du parti. Des acteurs d'origine sociale modeste investissent l'histoire qui devient une ressource partisane et politique.

Une pareille attitude semi-négligente, semi-utilitariste à l'égard de l'histoire n'était pas favorable au développement de la science historique en général et à l'histoire de Biélorussie en particulier. A ce constat il faut ajouter que s'occuper des particularités de l'histoire biélorusse était soit interdit (quand il s'agissait des éléments susceptibles de mettre en avant son caractère indépendant), soit peu favorable à la carrière. Il ne faut pas négliger le fait que l'U.R.S.S. était un Etat très centralisé où les champs bureaucratiques et académiques étaient gérés par des tendances moscovo-centriques. La Biélorussie et l'histoire biélorusse n'ont souvent joué qu'un rôle de « passage » transitoire dans les avancements des carrières des historiens. Les facteurs présentés sont en partie responsables de l'absence de recherche et de chercheurs en histoire de Biélorussie à l'époque soviétique.

Pour étudier la continuité des traditions historiographiques soviétiques en Biélorussie, il est nécessaire de mettre l'accent sur la similitude des moyens de contrôle de la production du récit historique à l'époque soviétique et en Biélorussie actuelle. En U.R.S.S., un concours de manuels d'histoire sous le patronage des dirigeants de l'Etat soviétique a été annoncé en 1935, et Staline corrigeait personnellement les manuels d'histoire. En Biélorussie actuelle, un concours de manuels d'histoire a été organisé en 2002, et une Commission d'Etat rattachée à l'Administration présidentielle veille à l'écriture de l'histoire scolaire. Ces exemples prouvent la continuité des traditions soviétiques dans l'écriture de l'histoire. Le contrôle rigide de la part du pouvoir politique a induit des réactions et des « instincts » de sauvegarde chez les historiens

[495] BERELOWITCH, Wladimir, *La soviétisation…*op. cit., p. 11.

biélorusses qui ont été transmis de génération en génération. Nombreux étaient les historiens qui ont payé leurs convictions de leur vie. Les historiens biélorusses sont habitués à être prudents dans le choix des sujets de recherche, à écrire « entre les lignes[496] » ou bien écrire « ce qu'il faut », même si cela ne correspond pas à leurs opinions. Ceux qui écrivent l'histoire biélorusse sont obligés de tergiverser, de louvoyer, d'employer des demi-tons dans le choix de domaines de recherche et dans la manière de les présenter.

Nous pouvons tirer une conclusion de la « préhistoire » du champ des historiens biélorusses qui servira de point de départ pour examiner l'état actuel des lieux. Il n'a jamais été aisé d'être historien en Biélorussie, ce métier devient un véritable métier « à risque » dans la configuration où le contrôle du pouvoir politique intervient dans l'écriture de l'histoire et essaie de mettre les historiens au service de sa légitimation.

3§. Le champ des historiens biélorusses à l'heure actuelle.

L'histoire du champ historiographique biélorusse commence à la fin des années 1980, où l'histoire de Biélorussie acquiert un statut indépendant. Les historiens ont joué un rôle important dans les transformations de la perestroïka. Etant les premiers contestataires du régime totalitaire, ils ont contribué à sa démolition. Ils étaient chargés de révéler les faits historiques cachés par l'historiographie soviétique, de trouver des références historiques légitimatrices pour le nouvel Etat – la Biélorussie indépendante apparue en 1990.

L'importance de la perestroïka pour la science historique est non seulement liée à l'effervescence qu'elle a produite, mais elle était un grand moment de révélation des opinions que les historiens biélorusses avaient sur le passé du pays. La fin des années 1980 était une période de liberté pour les historiens biélorusses, l'époque où personne ne disait plus ce qu'il fallait étudier et comment interpréter l'histoire. La pression des autorités politiques a considérablement diminué. Sous le système soviétique, la question de préférences pour des théories historiques ne se posait pas. Il n'y avait qu'une seule manière d'interpréter l'histoire. La perestroïka a permis aux historiens de s'exprimer librement, et il s'est révélé qu'il y avait très peu de marxistes « authentiques ». Cela signifie que sous le régime communiste, de nombreux historiens se rangeaient du côté de la théorie marxiste, sans y adhérer véritablement. Avant la perestroïka, tous les

[496] Entretien avec Gueorguiï Chtykhau, académicien, auteur de manuels scolaires, 23 avril 2004, Minsk, durée de l'entretien 1h. 15 min.

historiens défendaient la doctrine marxiste, du moins officiellement, puisque c'était une condition indispensable pour être un historien en U.R.S.S. Qui plus est, étudier l'histoire du P.C.U.S. et du mouvement communiste était « la voie royale » qui garantissait les meilleurs postes dans les établissements d'enseignement et dans l'appareil dirigeant. Il était impossible de savoir quels étaient véritablement les regards des historiens sur l'histoire. Il y avait ceux qui adhéraient pleinement au matérialisme historique des marxistes, mais il y a eu aussi ceux qui contestaient à voix basse les détournements de l'histoire opérés par le pouvoir politique.

La tendance générale est l'accommodation des intellectuels qui va jusqu'à la réécriture de leurs biographies. Un exemple révélateur est la différence de présentation de la biographie de Petar Petrykau, ancien directeur de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences, auteur de manuels, membre de la Commission d'Etat auquel nous nous sommes déjà référée. Sa biographie, publiée dans *l'Encyclopédie de l'Histoire de la R.S.S.B.* éditée en 1975 mentionne l'origine sociale de l'historien – origine paysanne, car c'était un point important pour les idéologues du communisme. Le thème majeur de sa recherche, selon *l'Encyclopédie,* est « le rôle des conseils d'ouvriers dans la construction du communisme en Biélorussie[497]». *L'Encyclopédie de l'Histoire de Biélorussie* éditée en 1999 présente la même personne sans se référer à ses origines sociales, et sa recherche est focalisée sur « le rôle des conseils d'ouvriers dans la construction nationale en Biélorussie[498] ». L'exemple cité prouve le degré d'intervention étatique dans la sphère privée des individus jusqu'aux éléments tellement personnels comme la biographie qui était un véritable « dispositif d'imposition d'identité[499] » dans la société totalitaire.

Durant la perestroïka, une double tendance a marqué le développement de l'historiographie et son rapport complexe au pouvoir politique. Nous pouvons parler d'une historisation de la politique, ainsi que d'une politisation de la science historique. La sphère politique sollicitait l'histoire pour trouver des réponses sur le passé et l'avenir du pays : de même, l'histoire, tout en bénéficiant de la libéralisation amenée par la perestroïka, devait fournir des références historiques légitimatrices aux changements

[497] *Энцыклапедыя гісторыі БССР (Encyclopédie de l'Histoire de la R.S.S.B.),* Мінск (Minsk), Белэнцыклапедыя (Encyclopédie biélorusse), 1975, p. 291.
[498] *Энцыклапедыя гісторыі Беларусі т. 5 (Encyclopédie de l'Histoire de Biélorussie vol. 5),* Мінск (Minsk), Белэнцыклапедыя (Encyclopédie biélorusse), 1999, p. 487.
[499] PENNETIER, Claude, PUDAL, Bernard, *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, 2002, p. 11.

politiques profonds. La science historique a été sollicitée. Pourtant, l'histoire qui s'est retrouvée au cœur des débats politiques, s'est fortement imprégnée de ces polémiques, ce qui a politisé la recherche historique en compromettant quelquefois sa qualité scientifique. La lutte contre les mythes historiques soviétiques a parfois abouti à la création de nouvelles légendes à caractère nationaliste.

4§. La division du champ des historiens.

Après les changements sociopolitiques des années 1980 et sous la turbulence de la perestroïka, une fois que les masques idéologiques étaient tombés, le milieu des historiens s'est divisé en deux camps. Il y avait, d'un côté, des historiens qui ont rapidement pris la défense de la version nationaliste de l'histoire et ceux qui étaient des marxistes «durs». Les historiens réactionnaires qui se sont opposés au triomphe nationaliste dans l'historiographie et ont approuvé le retrait de manuels de 1992 se sont regroupés au sein de l'Union slave « La Russie Blanche » et de l'association des historiens « Connaissances historiques » sous la direction d'Adam Zaleski. En mettant en avant leur attachement à l'orientation socialiste qu'ils considèrent comme « le stade le plus avancé du développement de l'humanité » et à la tradition soviétique, ces historiens ont déclaré une guerre aux « falsificateurs antisoviétiques de l'histoire, soutenus par le Front Populaire [500] ». Le credo idéologique de l'organisation « Connaissances historiques » est présenté dans leur bulletin portant le même titre que l'organisation. « La grandeur et l'importance de la Grande Révolution socialiste d'octobre[501] » sont soulignées dans le bulletin, les historiens adhérant à l'organisation réfutent les chiffres des victimes de représailles soviétiques dans les années 1930 révélés sous la perestroïka, en disant que « le chiffre de 600000 victimes des représailles doit être divisé par trois. 250000 étaient des détenus, 261000 étaient des koulaks exilés et 88000 étaient des personnes déportées. Ces exils et déportations ne font pas partie des représailles, mais il s'agit de mesures administratives de l'Etat soviétique destinées à consolider sa sécurité interne. L'Etat soviétique, comme tout Etat, devait se défendre contre les ennemis internes et externes[502] ».

La dichotomie marxiste/nationaliste qui a divisé le champ des historiens s'est compliquée au milieu des années 1990 où la liberté d'expression a été considérablement

[500] Бюлетэнь *Гістарычныя веды* арганізацыі « Гістарычныя веды » (Le bulletin *Connaissances historiques* de l'organisation « Connaissances historiques »), № 1, mars 2002, p. 1.
[501] Ibid., p. 2.
[502] Ibid., p. 3.

réduite et l'histoire est redevenue une discipline surveillée. Aux deux camps mentionnés s'est rajouté un troisième, qui est un courant officiel auquel il est nécessaire d'appartenir afin de ne pas être ostracisé par les autorités. Ce courant regroupe tous ceux qui abandonnent sous la pression officielle certaines de leurs convictions, ceux qui acceptent les règles du jeu établies par le pouvoir politique, similaires aux règlements de l'historiographie soviétique. La majorité écrasante des historiens biélorusses appartient à ce courant. L'idéologie de l'historiographie officielle est fortement attachée aux dogmes du marxisme-léninisme, sans être une version pure de matérialisme historique. Il faut dire que la majorité des historiens qui adhèrent actuellement au troisième courant ont dû renoncer à leurs points de vue déclarés pendant la perestroïka. Dans l'analyse de manuels de différentes générations, nous verrons comment à travers les modifications textuelles, qui paraissent infimes de prime abord, les auteurs changent le sens qu'ils veulent donner aux événements historiques. Ces modifications trahissent souvent la pression exercée sur les auteurs ; pourtant, il arrive qu'un historien, en réécrivant les ouvrages pour se faire admettre dans le système biélorusse, finisse par croire à la version officielle de l'histoire. A titre d'exemple, nous pouvons évoquer le fait qu'un historien biélorusse nous a confié les brouillons de sa thèse de doctorat en histoire de Biélorussie qui comportaient des pages entièrement barrées par son directeur de thèse qui lui disait : « même si ce que vous écrivez est vrai, vous ne pourrez jamais mettre cela dans votre texte, ni soutenir devant le jury». Nous avons maintenu des contacts avec cette personne, et après sa soutenance, elle a avoué avoir changé de vision de l'histoire sous l'influence de son directeur dont le nom est une référence incontournable dans la science historique aujourd'hui. Selon cet historien, il défendait la vision nationaliste de l'histoire au début de son doctorat, mais aujourd'hui, il approuve la conception historique d'Y. Trechtchenok qui est en opposition avec la conception nationaliste. Les identités des personnes évoquées ne peuvent pas figurer dans ce travail.

Aujourd'hui, en parlant de l'euphorie des années 1990 et en cherchant une excuse à cette période, certains historiens disent : « Nous n'étions pas complètement conscients à l'époque de ce que nous faisions ». Cette phrase a été prononcée par un président de la chaire d'histoire de l'Université pédagogique de Minsk lors de la soutenance de thèse de la personne que nous venons de mentionner. Ce membre du jury a, par ailleurs, demandé d'arrêter le dictaphone au moment où les débats touchaient à des questions

politiquement sensibles. L'usage d'un dictaphone est prescrit lors des soutenances afin de faciliter la rédaction d'un compte-rendu final qui doit être validé par la Haute Commission d'Attestation, sans omettre que sa présence freine l'expression des idées qui iraient à l'encontre de l'idéologie officielle. Cette déclaration fait allusion au caractère euphorisant et souvent irrationnel des transformations de la perestroïka. En même temps, nous avons là un exemple qui évoque des changements de prise de position de l'ordre de l'aveu : « je me suis trompé », en fonction de la direction du vent politique. Ces changements étaient souvent multiples dans la carrière des historiens qui en 1990 ont blâmé ce qu'ils ont professé à l'époque soviétique. Après les changements du milieu des années 1990, les mêmes académiciens se sont de nouveau contredits en dénonçant ce qu'ils ont écrit pendant la perestroïka. Le contexte politique a souvent joué un rôle primordial et déterminant pour les historiens biélorusses qui disent souvent en parlant de l'époque soviétique ou du temps présent : « dans ce contexte-là, il n'était pas possible d'écrire l'histoire autrement » en « justifiant » ainsi les détournements de l'histoire. Le poids du facteur de la peur, caractéristique des sociétés soviétique et biélorusse actuelle n'est pas négligeable. Le contexte complexe et les réactions qu'il provoque expliquent les attributs donnés à la Commission par les historiens et certains membres de la Commission : « cercle vicieux, nœud de vipères[503] ».

Section 2. Trois courants d'historiens, trois visions de l'histoire.

Nous défendons l'idée selon laquelle actuellement, il y a trois courants dans l'historiographie nationale en Biélorussie qui correspondent aux trois étapes de son évolution : soviétique, nationaliste et actuelle, fortement ancrée dans la tradition soviétique. Cette division en 3 courants est le fruit de nos observations. La plupart des auteurs qui ont traité de la question de l'historiographie biélorusse, divisent le milieu des historiens en deux camps, les historiens nationalistes et les « historiens de la cour », selon l'expression de l'historien allemand Rainer Lindner[504]. Nous considérons que les « historiens de la cour » méritent une approche plus subtile, ce qui explique la séparation entre les communistes persuadés et ceux qui font partie de la « cour » en raison de la conjoncture politique et de la nécessité. Nous insistons également sur la terminologie que nous employons, à savoir, nous parlons de courants et non pas d'écoles, parce que ces groupes d'historiens n'ont pas les attributs d'une école

[503] Entretien avec Petar Glambotskiï, enseignant d'histoire de Biélorussie au gymnasium № 56 de Minsk, Minsk, 14 avril 2005, durée de l'entretien 1h. 10 min.
[504] LINDNER, Rainer, « Besieged Past…op. cit., 1999.

scientifique tels qu'une conception, un discours stabilisé, un leader, des événements majeurs et institutionnellement reconnus, etc. Qui plus est, la frontière entre les historiens « de la cour » : entre ceux qui défendent la conception soviétique et les historiens qui adhèrent à cette conception sans l'approuver véritablement est très difficile à tracer en termes institutionnels. L'absence de ces facteurs d'appartenance à une école historique relève du contexte spécifiquement biélorusse où le champ des historiens est toujours en formation, où il n'y a pas de règles définies de fonctionnement de la science historique. Ces courants historiques n'ont même pas une conception écrite de l'histoire, mise à part celle du courant nationaliste qui est interdite actuellement. Nous allons cependant essayer de rassembler toute l'information disponible concernant ces courants historiographiques afin de rendre leurs différences et les points de divergence plus lisibles. Il faut toutefois préciser que désigner les personnes en tant qu'adhérant à la doctrine communiste ou en tant qu'historiens qui sont obligés de tergiverser afin de se faire accepter par les autorités politiques présente quelque difficulté d'ordre éthique.

Tableau 14

Les courants de l'historiographie biélorusse.

Courant	**Conception/credo idéologique**	**Leader**	**Ouvrages/manuels scolaires**	**Revue**
Nationaliste	Conception présentée sous forme de document écrit *Conception nationale de l'histoire et de l'enseignement d'histoire nationale*	Mikhas' Bitch	La quasi-totalité des ouvrages historiques, y compris les manuels scolaires, édités entre 1990 et 1995, les rares ouvrages publiés en dehors des frontières biélorusses	*La revue critique d'histoire biélorusse, Kraj (Polonica–Albaruthenica–Lithuanica)*
Soviétique (les historiens qui se rangent du côté de la vision marxiste de l'histoire)	Conception n'a pas son expression écrite	Petar Petrykau	Les ouvrages et les manuels édités avant 1988, une partie des livres qui paraissent à l'heure actuelle	Le bulletin *Connaissances historiques* de l'organisation « Connaissances historiques »
Officiel =les historiens qui adhèrent à la vision néo-soviétique de l'histoire (souvent par obligation) et ont un avis personnel (souvent caché et différent de la vision officielle)	Conception ne figure pas dans un document écrit	Yakov Trechtchenok	La plupart des ouvrages et des manuels scolaires publiés après 1995	Toute la presse, à l'exception des titres cités dans les autres courants

La troisième conception correspond au conformisme et à une soumission aux exigences que le pouvoir politique essaie d'imposer dans le champ historiographique. Les auteurs qui appartiennent à ce courant acceptent de sacrifier certains faits historiques, soit en les passant sous silence, soit en leur donnant une interprétation tendancieuse dans le but de se faire admettre par les autorités en tant qu'historien. Il existe un véritable marchandage entre le gouvernement et les historiens où ces derniers modifient les points sensibles dans leurs écrits, et en échange obtiennent que le pouvoir ferme les yeux sur des passages aux tonalités nationalistes. Un tel arrangement permet aux auteurs de garder leurs postes au sein des instituts et des académies d'Etat, et de publier leurs ouvrages. Pourtant, il y a des auteurs qui refusent des arrangements. Certains historiens qui ont vécu la période de la perestroïka et l'essor de l'histoire nationaliste comme une période de valorisation, refusent d'accepter les dogmes imposés actuellement.

Comme il n'existe pas de guide officiel d'écriture de manuels d'histoire, il y a des confrontations même entre les auteurs appartenant au troisième groupe d'historiens. Ouladzimir Sidartsou, Vital' Famine et Siargueï Panou essaient de défendre, dans la mesure du possible, la vision nationaliste de l'histoire, ce que prouve la polémique autour de leur manuel. Afin que leur manuel pour la 9ème année « passe » plus facilement les rouages de la censure, ils ont invité Mikalaï Stachkevitch à diriger cet ouvrage. Il s'agit d'une manœuvre tactique où le nom d'une personne peut servir de couverture et de laissez-passer. Le nom de N. Stachkevitch n'a pas épargné au manuel des critiques abondantes de la part de l'historien Yaouguen Novik[505]. Yaouguen Novik croit qu'il est impératif de réécrire l'histoire nationaliste et reste très attaché aux dogmes communistes dans sa vision de l'histoire[506]. Dans son article critique, il écrit que « le manuel des auteurs Ouladzimir Sidartsou, Vital' Famine et Siargueï Panou est trop idéologisé et trop politisé, il propage implicitement l'agression afin de discréditer le système soviétique, ce qui provoque la haine envers la période soviétique et ne contribue pas à l'éducation patriotique des élèves. Le manuel n'a pas été jugé objectivement, les autorités ont commis une grave erreur en autorisant la publication de ce manuel, richement émaillé de fautes[507]». Il est persuadé qu'il faut persévérer dans

[505] НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), « Без права на памылкі » (Sans le droit aux erreurs), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, № 3, 10 janvier 2001, p. 4.
[506] Entretien avec Yaouguen Novik, docteur en histoire, professeur à l'Université d'Informatique de Minsk, 23 octobre 2006, Minsk durée de l'entretien 1h. 45 min.
[507] НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), « Без…(Sans le droit…op. cit., p. 4.

l'effacement des traces de la période nationaliste et dans la restauration des traditions soviétiques, seules viables et vérifiées par le temps[508].

Cette critique est apparue dans le journal principal des enseignants biélorusses *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants).* Comme les enseignants de l'époque soviétique, Y. Novik pense que : « la rubrique « Point de vue » n'a pas sa place dans un manuel scolaire, les élèves de la 9ème ne sont pas capables d'une réflexion critique ». L'historien réplique à tous les crimes du régime soviétique dénoncés par les auteurs dans le paragraphe « La mise en place du régime autoritaire » en disant que le «paragraphe est tendancieux et ne correspond pas à la vérité historique ». Y. Novik n'admet pas les faits historiques qui ont été prouvés par l'ouverture des archives secrètes. Il s'oppose à ce que le régime soviétique soit critiqué, même si cette critique est attestée par des documents historiques. Les manuels pour la 11ème année de cet auteur et de l'équipe d'O. Sidartsou, de V. Famine et S. Panou sont des manuels parallèles, donc concurrents. Le livre d'Y. Novik a été édité en 189200 exemplaires, ce qui fait de cet ouvrage le manuel principal pour la classe terminale. La conformité du manuel aux tendances de l'idéologie officielle lui a valu ce statut.

La conception nationaliste de l'histoire est une « servante scientifique de l'opposition », d'après Yaouguen Novik. Lorsque M. Bitch a donné son avis sur le manuel d'Y. Novik pour les étudiants, en étant assez critique, Y. Novik lui a répondu en insistant sur le fait que son manuel « n'est pas seulement une réaction à la conception nationaliste de l'histoire, mais la négation totale de cette conception non scientifique, politisée et idéologisée[509]». « La conception nationaliste de l'histoire est une imposture qui n'a pas été approuvée par les instances étatiques », selon Y. Novik. En 1995, M. Bitch a accusé les autorités politiques de ne pas tenir compte de la discussion publique organisée en 1992-1993 qui a accompagné l'édition des premiers manuels. Si M. Bitch met en valeur les réunions et les débats publics dans l'élaboration de manuels, pour Y. Novik, les instances étatiques sont les seules à produire des avis crédibles.[510]

Le fait que le nom de Biélorussie et la langue biélorusse aient été interdits en Russie impériale est connu et reconnu même par la science historique soviétique ; des documents et des « manifestes » du tsar prouvent cette interdiction. Y. Novik affirme

[508] Entretien avec Yaouguen Novik…op. cit.
[509] НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), « Пісаць і выкладаць праудзівую гісторыю, а не ствараць новыя міфы » (Ecrire et enseigner une vraie histoire au lieu de créer de nouveaux mythes), *Беларуская думка (La pensée biélorusse)*, № 10, 2000, p. 157.
[510] НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), « Пісаць…(Ecrire…op.cit., № 10, 2000, p. 164.

néanmoins que ces interdictions n'ont jamais existé[511]. Il croit que « les historiens peuvent discuter sur les pages des revues et non pas sur les pages des manuels d'histoire, les manuels doivent présenter ce qui a été approuvé par la science ». En même temps, le manuel qu'a rédigé Yaouguen Novik ne présente qu'une version de l'histoire biélorusse – la version soviétique. De plus, Yaouguen Novik n'est guère soucieux des preuves scientifiques qui devraient appuyer ses hypothèses. Le manuel d'Yaouguen Novik est un exemple de la vivacité des traditions soviétiques dans l'historiographie biélorusse.

La conclusion que nous pouvons faire sur l'évolution de l'historiographie biélorusse tient à ce qu'en Biélorussie, le fait d'être historien et auteur de manuels scolaires engage une responsabilité personnelle. Etre historien implique la problématique du positionnement personnel par rapport à la pression du contexte politique et de l'intervention politique dans l'écriture de l'histoire. Le problème de la résistance à la pression politique implique la nécessité de garder la neutralité scientifique et professionnelle pour ne pas tomber dans les extrémités idéologiques, qu'elles soient soviétiques ou nationalistes. La profession d'historien en Biélorussie est donc une profession « à risque ».

Le risque qu'un historien réfractaire court est de se voir interdire la publication des résultats de sa recherche et de ses manuels. Henadz Sahanovitch a été renvoyé de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences ; la *Revue critique de l'histoire biélorusse* qu'il édite est publiée à Vilnius sous l'égide de l'Université Européenne, établissement biélorusse en exil. Les ouvrages publiés par la *Revue critique de l'histoire biélorusse* à l'étranger ne sont quasiment pas accessibles aux lecteurs biélorusses. Cette situation est très problématique pour les historiens, si nous tenons compte de la difficulté de trouver des ressources alternatives pour financer les publications. Même si les auteurs arrivent à publier leurs manuels via les très modestes et les très peu nombreuses maisons d'édition privées, ces livres n'ont qu'une portée publique extrêmement restreinte. Ils ne peuvent pas être utilisés dans les établissements scolaires, d'autant plus que les éditeurs privés ne peuvent assurer qu'un tirage très limité.

[511] БАБКОУ, Уладзімір (Ouladzimir Babkou), КУЗНЯЦОУ, Мікалай (Mikalaï Kouzniatsou), « Рэцэнзіі. Гісторыя Беларусі. Вучэбны дапаможнік для ВНУ » (Critique. Le manuel d'histoire de Biélorussie pour les étudiants sous la rédaction d'Y. Novik), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 4, 1998, p. 105.

Certains historiens nationalistes ont essayé de publier leurs ouvrages à l'étranger, mais cela pose des problèmes de deux ordres. Premièrement, ces livres ne sont que très rarement accessibles aux lecteurs biélorusses auxquels ils sont destinés[512]. La deuxième difficulté renvoie à la question de la responsabilité morale des historiens. Le fait de publier ses ouvrages en dehors de Biélorussie signifie une prise de position ouvertement contre le régime politique actuel. Bien que certains historiens protestent contre l'asservissement de l'histoire à l'idéologie officielle, ils la soumettent souvent à l'idéologie opposée, à la doctrine nationaliste. L'idéologisation de l'histoire affecte les représentations, les rapports de force, la pondération des capitaux sur le champ de l'historiographie.

Dans la presse d'opposition, les auteurs nationalistes essaient de donner leur avis sur l'histoire, mais la portée de ces conclusions est réservée au petit nombre de lecteurs de ces journaux, et la plupart de ces écrits tombent dans des jugements doctrinaux et idéologiques, ce que nous venons d'évoquer. L'écriture parallèle de l'histoire n'existe donc presque pas et elle n'a qu'un impact social très limité, sans affecter le système éducatif. Dans la configuration actuelle, les historiens nationalistes sont dépossédés du capital qui leur permettrait de prévaloir sur le champ de l'historiographie. Les historiens nationalistes encourent ainsi le risque de remplacer la recherche historique par des débats idéologiques.

1§. La problématique des convictions personnelles.

Nous abordons ainsi la question des convictions idéologiques et de la responsabilité personnelle des historiens. Il s'agit d'un élément problématique parce que les arguments sont difficilement accessibles et vérifiables. Les opinions des historiens peuvent fluctuer, évoluer, subir des modifications. Il ne faut pas faire abstraction de la pression du contexte politique et idéologique dans la prise de positions des spécialistes en histoire de Biélorussie.

L'écart entre les réactions manifestes et les attitudes véritables, refoulées dans la sphère privée, entrave le travail de recherche par la nécessité d'aller dans les domaines dissimulés pour comprendre le positionnement personnel d'un historien vis-à-vis du

[512] La traduction biélorusse de l'ouvrage LINDNER, Rainer, *Historiker…*op. cit., a été imprimée en Pologne par les efforts des éditeurs de *La revue critique d'histoire biélorusse.* Le rédacteur en chef de cette revue, H. Sahanovich, nous a confié les difficultés de vente de ce livre en Biélorussie. Toutes les librairies ont refusé de vendre ce livre, il n'était donc pas possible de se procurer cet ouvrage, sauf à le chercher auprès de H. Sahanovich.

système et pour en déduire les motivations des comportements. L'attention particulière que le pouvoir politique accorde à l'histoire suscite une circonspection des acteurs du milieu des historiens à l'égard de ceux qui s'intéressent vivement à l'histoire et aux historiens biélorusses. Celui qui touche à l'histoire met le doigt sur un domaine politiquement sensible. Le fait que le chercheur intéressé par l'histoire effectue sa recherche à l'étranger ajoute davantage de méfiance et rend l'information difficile d'accès, ce qui a considérablement compliqué notre travail.

L'investigation des données dissimulées, des pensées camouflées est une entreprise difficile et même hasardeuse, dans la mesure où le chercheur est amené à déchiffrer les demi-sens, à lire entre les lignes, à adopter une distance nécessaire par rapport aux entretiens, en évitant de prendre pour « argent comptant » l'information fournie au cours de ces derniers. Ces difficultés nous obligent à être particulièrement vigilante, à remettre en question les informations, à confronter différentes sources, à vérifier les preuves qui permettent de construire l'image du monde des historiens biélorusses et peuvent alors être utilisables pour une recherche doctorale.

Il n'est pas facile de saisir les motivations personnelles et les conditions sociales qui font que certains acteurs sont des nationalistes convaincus, d'ardents marxistes léninistes ou encore des « un peu des deux » selon la circonstance. Il nous faut saisir en quoi en Biélorussie, l'enjeu de l'écriture de l'histoire nationale provoque des clivages et permet à certains acteurs de tirer un profit du jeu, de faire carrière, à d'autres de se faire pénaliser et marginaliser.

La question de la conviction joue un rôle important dans la prise de position par les acteurs. Certains acteurs font de la doctrine marxiste-communiste leur religion, d'autre « vénèrent » la doctrine nationaliste. L'adhésion à une doctrine peut confier un sentiment de valorisation personnelle à des acteurs, ceci est particulièrement valable pour les défenseurs de la doctrine nationaliste. Défendre l'idée nationale, bannie par le pouvoir officiel, ayant un caractère héroïque, est susceptible de donner un sentiment de valorisation. Il est important de ne pas oublier le contexte social du fonctionnement des doctrines, ceci concerne notamment la doctrine communiste qui a été élevée au rang de religion d'Etat soviétique, et toutes les ressources sociales, monopolisées par l'Etat ont soutenu cette doctrine, ce qui explique la facilité d'adhésion à cette religion d'Etat.

Les conditions sociales, et notamment les conditions matérielles, ainsi que le poids de l'acteur étatique dans la distribution du capital économique est responsable du

fait que les acteurs agissent et réagissent de façon à pouvoir accéder aux ressources économiques, même si certaines prises de position ne correspondent pas à leur convictions ou croyances personnelles. Peu d'acteurs ont des ressources alternatives à celles monopolisées par l'Etat pour quitter le système ou le défier par la protestation. Les enseignants et les chercheurs sont donc obligés d'agir en conformité avec la vision officielle de l'histoire.

Le manque de réglementation concernant l'écriture de l'histoire biélorusse explique l'importance du facteur personnel, la forte présence du degré de subjectivité, ainsi que les conflits de rôles. « Mon rôle de directeur prend souvent le dessus sur mon rôle d'historien et de citoyen », a avoué un haut fonctionnaire responsable du contrôle des manuels scolaires. La confrontation entre le positionnement dans un réseau social et professionnel et la personne qui occupe le poste est une problématique extrêmement importante pour le milieu des historiens et des fonctionnaires liés à l'histoire. La peur et le louvoiement sont des réactions très répandues dans le milieu des historiens, ce qui n'empêche pas des exemples inverses. Un historien n'a pu soutenir sa thèse sur le mouvement antisoviétique pendant la Seconde Guerre mondiale qu'après le décès de son opposant idéologique qui a juré qu'une thèse antisoviétique ne serait jamais soutenue de son vivant[513].

Il est important d'ajouter l'élément économique à notre liste de facteurs qui influencent la configuration et le fonctionnement du réseau des historiens. Nous avons insisté plusieurs fois sur le poids de la conjoncture économique et matérielle dans les prises de position des acteurs biélorusses. Les historiens biélorusses ainsi que les fonctionnaires se trouvent dans une situation de dépendance matérielle par rapport aux autorités étatiques. Cette dépendance était absolue sous le régime soviétique. Le système socio-économique de la Biélorussie actuelle est ancré dans l'héritage soviétique et la présence des structures étatiques se fait sentir à tous les niveaux. Le système d'enseignement est contrôlé par l'Etat dans sa quasi-totalité ; une grande partie des établissements privés, apparus après la perestroïka ont été liquidés, et cela concerne particulièrement l'enseignement supérieur. La raison officielle de la fermeture des universités privées est leur non-conformité aux standards éducatifs établis par l'Etat. Pourtant, c'est le caractère indépendant de ces universités qui se révèle la cause de leur

[513] Les noms des personnes ne peuvent pas être cités.

suppression[514]. La majorité écrasante des établissements d'enseignement supérieur biélorusses sont donc des universités d'Etat et les rares universités privées n'échappent pas au contrôle étatique vigilant. Cela permet de comprendre la dépendance des académiciens par rapport à la reconnaissance officielle. Pour être un historien, pour pouvoir mener une recherche historique, pour publier les résultats de la recherche, pour être connu et reconnu en tant que spécialiste, il faut passer par les procédures d'identification en qualité de chercheur et d'enseignant établies par le Ministère de l'éducation. Ceci implique logiquement une loyauté au moins apparente à l'égard des dogmes officiels. La nécessité d'accepter les règles du jeu officiel s'explique également par la dépendance financière des chercheurs, dont la plupart vivent exclusivement de leur métier d'historien. La majorité des historiens sont ainsi impliqués dans des structures de recherche ou d'enseignement, et ces dernières dépendent toutes de l'Etat. Il est donc impossible d'être un historien indépendant en Biélorussie. Ceux qui sont en désaccord avec les interprétations et les réécritures de l'histoire et ceux qui osent prendre la parole pour l'exprimer ne dépassent jamais les limites susceptibles d'entraîner leur destitution institutionnelle. Il y a peu de moyens et de ressources pour une histoire alternative.

Parmi les rares établissements alternatifs à la marge du système de contrôle étatique nous pouvons citer *l'Atelier historique* à Minsk, un établissement biélorusso-allemand, un îlot de la recherche en histoire qui peut aller à l'encontre des dogmes officiels. La problématique de la Seconde Guerre mondiale est le domaine de recherche central, mais non exclusif de *l'Atelier*. Le fait d'être soutenue et « protégée » par les partenaires allemands et notamment par les structures de l'Ambassade de la République Fédérale d'Allemagne assure une marge de manœuvre relativement importante à cette organisation, selon son directeur Kouzma Kozak[515]. Les relations entre l'Atelier et les

[514] L'exemple le plus connu est celui de la fermeture de l'Université européenne de sciences humaines de Minsk en 2004. Cette Université qui a noué des liens de partenariat avec des universités de l'Europe et des Etats-Unis, avait une très bonne réputation au niveau international. Les liens privilégiés avec les partenaires occidentaux ont permis à l'Université de bénéficier de cette coopération et de l'ouverture internationale. Elle a pu attirer des spécialistes éminents en tant que professeurs invités, des stages et des échanges pour les enseignants et les étudiants ont été un moyen d'améliorer la qualité de l'enseignement, de puiser dans l'expérience des universités européennes. L'enseignement dispensé par des spécialistes formés dans des contextes plus ouverts, que celui de la Biélorussie contemporaine, ne pouvaient pas correspondre aux normes éducatives d'un Etat autoritaire. A titre d'exemple, la science politique qui a été enseignée à la Faculté franco biélorusse, faculté homologue des IEP de France, ne pouvait pas être acceptée dans un régime qui essaie d'imposer une vision très particulière de la politique.

[515] Entretien avec Kouzma Kozak, directeur de l'Atelier historique à Minsk, 17 avril 2006, Minsk, durée de l'entretien 40 min.

autorités politiques se caractérisent par la « froideur », il n'y a ni interférence, ni soutien – ce qui peut devenir une entrave, surtout lorsqu'il s'agit de l'aspect matériel, car le bâtiment où l'Atelier se situe est loué à l'administration de la ville de Minsk qui peut fixer des montants de loyer de manière aléatoire. Pour pousser à la fermeture n'importe quelle organisation, il suffit d'établir un loyer si lourd, que l'organisation sera amenée à changer de locaux ou à fermer. En Biélorussie, la terre reste entièrement sous la propriété de l'Etat et le patrimoine immobilier est très peu privatisé.

Il est important de présenter le contexte dans lequel opèrent les historiens biélorusses, de repérer tous les facteurs qui influencent leur prise de décision. Dans cette optique, il est judicieux de tracer un panorama des institutions historiques, de leur histoire et des rapports qui existent entre elles.

En ce qui concerne la recherche historique, l'établissement le plus important et le plus ancien est l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences (I.H.A.C.) A l'époque soviétique, l'I.H.A.C. était concurrencé par l'Institut de l'Histoire du parti communiste qui a existé de 1921 jusqu'à 1989 et était un « servant » scientifique de l'appareil du parti. Cette pépinière de cadres du parti et des instances de l'Etat était considérée comme un lieu stratégique pour l'avancement de la carrière plus qu'un lieu de recherche historique. La véritable recherche en histoire, dans la limite des sujets autorisés par le pouvoir soviétique, se concentrait à l'I.H.A.C.

Parmi les établissements d'enseignement supérieur qui forment des historiens professionnels, le plus ancien et le plus réputé est la faculté d'histoire de l'Université d'Etat biélorusse créée en 1921.

Le tableau suivant présente tous les établissements d'enseignement supérieur qui possèdent des centres de formation d'historiens. Les données sont de l'année 2006. L'ordre dans la présentation correspond au classement officieux des établissements.

Tableau 15

Centres universitaires et académiques de formation d'historiens.

Etablissement	**Année de la création**	**Statut (privé/public)**
Université d'Etat biélorusse (Minsk)	1921	public
Université pédagogique de Minsk	1923	public
Institut National de l'enseignement supérieur (Minsk)	1973	public
Université d'Etat de Grodna	1940	public
Université d'Etat de Maguileu	1913	public
Université d'Etat de Vitebsk	1921	public
Université d'Etat de Gomel	1929	public
Université d'Etat de Brest	1950	public
Université d'Etat de Polatsk	1968	public
Institut international de sciences humaines et économiques (Minsk)	1994	privé

L'université d'Etat regroupe les meilleurs spécialistes en histoire[516]. L'Université pédagogique occupe une deuxième place dans les classements officieux des facultés d'histoire. Parmi les universités de province, celle de Grodna a d'une très bonne réputation. L'Université de Maguileu est devenue récemment un établissement de référence, alors qu'il ne l'a jamais été. L'attachement particulier du président biélorusse à l'université de Maguileu (le président biélorusse a obtenu le diplôme du niveau de maîtrise à la faculté d'histoire de cette université) explique la brusque montée du prestige de cet établissement. L'Institut international de sciences humaines et économiques est le seul établissement privé à délivrer des diplômes d'historien. C'est aussi le plus jeune et le moins prestigieux des établissements qui n'est pas encore reconnu aux yeux de la communauté des historiens et du public. Il a attiré des historiens éminents en tant que professeurs invités. Pourtant, l'engagement des spécialistes associés au sein des établissements privés est problématique en raison de leur présence passagère et non pas permanente. Les universités privées sont considérées par les professeurs, qui gardent leur chaire principale dans des universités d'Etat, comme une source financière supplémentaire, sans être un lieu de rattachement, aux sens direct et figuré du terme. Ce développement sur les facultés d'histoire en Biélorussie facilitera la lecture des notices biographiques et permettra de situer les acteurs dans le réseau du système institutionnel et relationnel.

2§. L'éventail des réactions du milieu des historiens.

Après avoir présenté le contexte, nous allons considérer la problématique des acteurs du monde historiographique. Afin de répertorier les différents types de comportements des historiens, nous allons recourir aux typologies proposées par A. O. Hirschman et repris par G. Bajoit qui fait une lecture critique du schéma d'A. O. Hirschman. Les théories mentionnées nous paraissent être les instruments conceptuels les plus appropriés pour analyser la réalité complexe du milieu des historiens biélorusses. Nous retenons les trois types de comportement théorisés par A. O. Hirschman qui sont « exit » (défection), « voice » (prise de parole) et « loyalty » (loyauté ou fidélité) et y ajoutons une catégorie frontalière pragmatique suggérée par G. Bajoit qui permet de saisir des nuances subtiles des cas qui n'entrent pas dans les concepts trop larges et trop « inclusifs » d'A. O. Hirschman, qui qualifie de loyal celui

[516] Cet établissement a été la seule université biélorusse à l'époque soviétique, tous les établissements cités dans le tableau ont reçu le titre d'université après la perestroïka. A l'époque soviétique, ils étaient des instituts, ce qui représente un niveau inférieur à celui d'université.

qui « hésite à quitter l'organisation à laquelle il appartient même s'il est en désaccord avec elle[517] ». Tous les historiens à l'époque soviétique, d'après le schéma d'A. O. Hirschman, étaient loyaux ; pourtant cette loyauté doit impérativement être nuancée. Nous avons besoin de la notion du pragmatisme introduite par G. Bajoit pour expliquer que le choix de rester dans le système sans protester, comme c'était le cas de la majorité des historiens soviétiques, et c'est le cas des historiens biélorusses à l'heure actuelle. Cette réaction ne relève pas incontestablement de la fidélité ou de la loyauté. Il y a des historiens qui ont cru et qui croient toujours aux dogmes marxistes. Ces historiens sont véritablement fidèles au système et soutiennent le retour aux traditions historiographiques soviétiques. Néanmoins, une grande partie des historiens restent dans le système à défaut d'alternatives et évitent des réactions explicites de protestation en redoutant leur « coût » – les sanctions qu'elles peuvent encourir. La loyauté s'avère être la seule option dans une conjoncture qui exclut la défection aussi bien que la prise de parole. Cet amalgame de résignation, de frustration, d'apathie, de repli sur soi et d'opportunisme où l'individu, en recherchant une compensation et un profit personnel, exploite la situation et « s'installe » dans le système, est appelé le pragmatisme dans les écrits de G. Bajoit[518]. Le choix des arguments des individus dans leur prise de position est « défini par les conditions que leur impose le système[519] », ce dont le cas biélorusse fournit un exemple significatif. La loyauté et le pragmatisme sont deux types de comportements dont se distinguent les historiens soviétiques et les spécialistes contemporains. Ce constat met en valeur la similitude des systèmes et des réactions entre l'époque soviétique et la période actuelle.

Quant au recours à la défection, il est entravé par la restriction du choix et le contrôle étatique quasi-total de la sphère des humanités. Pour sortir du système, il faut avoir des « voies de stockage », des ressources alternatives qui sont peu nombreuses en Biélorussie. Seuls ceux qui ont l'assurance de pouvoir faire de la recherche historique dans des établissements installés en dehors de la Biélorussie (comme l'Université européenne, l'Institut indépendant des recherches socio-économiques et politiques, l'Institut biélorusse pour les études stratégiques basés à Vilnius) ou qui sont placés sous le patronage et la protection d'instances étrangères (comme « l'Atelier historique »

[517] HIRSCHMAN, Albert, *Face au déclin des entreprises et des institutions*, Paris, Les éditions ouvrières, 1972, p. 101.
[518] BAJOIT, Guy, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, PUF, 1994, p.147, p. 149.
[519] Ibid., p. 155.

parrainé par l'Ambassade d'Allemagne) peuvent se permettre de quitter et de défier le système. Dans le contexte biélorusse d'un système qui puise sa légitimité dans la période soviétique, la prise de parole est encore plus problématique que la défection. Outre son coût élevé, elle est conditionnée par la capacité d'exercer une certaine influence dont doit disposer celui qui y a recours. Il y a très peu d'académiciens qui se sentent en mesure d'influencer la prise de décision dans le domaine de l'écriture de l'histoire, ce qui freine la prise de parole.

Section 3. L'entreprise de socialisation des historiens : quelques éléments de problématisation.

La problématique de la socialisation des historiens et le rôle des enseignants dans l'éducation historique, patriotique et identitaire est importante dans la mesure où elle révèle le poids du « facteur humain » dans l'écriture et l'enseignement de l'histoire. Il n'est pas inutile d'analyser les programmes des facultés d'histoire qui sont les centres de formation des enseignants en histoire, et de présenter les résultats d'une enquête que nous avons pu effectuer auprès de deux groupes d'étudiants de la faculté d'histoire de l'Université d'Etat et d'un groupe d'étudiants de l'Institut international de sciences humaines et économiques. Les entretiens avec les enseignants du secondaire qui ont toujours précédé les enquêtes auprès des élèves ont également fourni une information précieuse permettant de « mesurer » le rôle de l'enseignant dans l'éducation historique.

Les Universités sont les institutions les plus sensibles aux transformations sociales. A l'époque où la question de la révision des sciences sociales et particulièrement de l'histoire – s'est posée, le système de l'enseignement supérieur a été concerné en premier. Les professeurs d'Universités ont introduit de récentes découvertes de la science historique dans leurs cours, en se référant plus aux articles de presse qu'à des manuels. Par ailleurs, ce n'est pas un hasard, si ce sont les professeurs d'Université qui ont été les auteurs des premiers manuels scolaires. Sans être spécialistes de l'enseignement secondaire, les universitaires se trouvaient à l'avant-garde des découvertes historiques. Ils possédaient à la fois les connaissances historiques nécessaires pour rédiger un manuel, l'accès aux sources et une ouverture d'esprit, ce qui leur a permis de sentir le vent de la liberté qui a commencé à souffler à la veille de la perestroïka et de mettre cette libéralisation au service de la science historique.

Les professeurs des universités et du secondaire que nous avons interviewés ont tous confirmé que le programme scolaire et universitaire n'est qu'un squelette que tout

enseignant est libre de remplir comme il veut. Ni les programmes, ni les instructions ministérielles, ni une autre forme de contrôle étatique ne peuvent priver les pédagogues de leur marge de manœuvre. Il faut mettre un accent particulier sur le fait que les programmes scolaires ne donnent qu'une énumération des sujets à aborder, un canevas que chaque enseignant peut interpréter librement[520]. Par exemple, le paragraphe 2 du programme d'idéologie intitulé « Процессы становления государственности на белорусских землях » (La genèse d'Etat sur les terres biélorusses) énumère les points qui doivent être étudiés : « Les sources de l'Etat. Les unions entre les tribus slaves. Les principautés de Polatsk et de Tourau. Les terres biélorusses et la Russie Kiévienne. Les causes de la formation du G.D.L. Les organes du pouvoir au G.D.L. La langue des affaires d'Etat du G.D.L. Les Statuts. » Cette indication donne une marge de manœuvre et une liberté d'interprétation importante aux professeurs d'idéologie[521].

Les enseignants d'histoire sont privés de repères par les changements d'idéologies et de lectures de la science historique, et l'absence de conception de l'histoire signifie également l'absence de conception de l'enseignement d'histoire[522]. Pourtant, dans cette situation, les enseignants ont une marge de manœuvre importante, et même lorsque les dogmes et les programmes existent, le professeur peut toujours transmettre une vision des événements historiques qui ne s'inscrit pas dans le cadre assigné. Dans le cadre de la discussion au panel « Education and Identity : An Analysis of the Post-Soviet Space » à la Conférence de *The Association for the Studies of Nationalities* tenue à Columbia University de New York City le 15 avril 2005, nous avons entendu le témoignage d'un ancien professeur d'histoire dans un lycée de la région de Sverdlovsk dans les années 1960-1970. Ce professeur a osé transgresser les limites prescrites par les programmes scolaires en organisant des débats et des jeux de rôle entre Lénine et Trotski, entre Lénine et Staline, etc. Selon lui, de telles expérimentations pédagogiques pouvaient encourir des sanctions dures et seraient mêmes impensables à Moscou[523]. La responsabilité personnelle du choix des faits et des

[520] *Основы идеологии…(Les fondements de l'idéologie…*op.cit., p. 7.
[521] ШУПЛЯК, Петар (Petar Chupliak), Сусветная гісторыя у Беларусі « L'histoire universelle en Biélorussie », *Гістарычны альманах (L'almanach historique)*, № 4, 2001, p. 12.
[522] СТРАБКОВА, Надзея (Nadzeia Strabkova), « Некаторыя старонкі гісторыі пакуль недастаткова выкладзены у падручніках » (Certaines pages de l'histoire ne sont toujours pas bien explicitées dans les manuels), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 9 janvier 2003, p. 3.
[523] Témoignage du professeur à l'Université Berkeley, Léonide Khotin, discussion au panel « Education and Identity : An Analysis of the Post-Soviet Space » à la Conférence de *The Association for the Studies of Nationalities*, Columbia University, New York City, 15 avril 2005.

interprétations du professeur d'histoire est donc réelle, les enseignants parviennent à se donner des marges de manœuvre, alors même que le système apparaît fermé[524].

1§. La formation de futurs historiens : quelques exemples.

Les enquêtes réalisées auprès des étudiants de la 4ème année des facultés d'histoire de l'Université d'Etat (le 22 et le 24 mai 2006) et de l'Institut international de sciences humaines et économiques (le 5 juin 2006) peuvent donner des indications sur les liens entre le milieu social, le choix de la formation et la construction d'une identité nationale. Nous avons pu interviewer 48 étudiants de la section biélorussophone, 15 étudiants de la section russophone de l'Université d'Etat et 21 étudiants de l'Institut international de sciences humaines et économiques. Ces enquêtes ont été réalisées avec l'aval des enseignants à condition que l'administration des facultés ne l'apprenne pas. Les enseignants ont pris des risques en nous permettant d'effectuer des enquêtes auprès des étudiants, ce que les doyens des facultés n'auraient certainement pas autorisé. A la différence de l'Université d'Etat, à l'Institut international de sciences humaines et économiques, il n'existe pas de sections linguistiques. Tous les étudiants suivent les cours en russe ou en biélorusse en fonction de la discipline et de la décision du professeur.

Le lien le plus important à étudier est celui entre le choix de l'Université, de la section linguistique et la formation de la conscience historique et nationale. Dans notre cas, les étudiants ayant choisi la section biélorussophone font preuve d'une maturité d'esprit et d'une conscience nationale plus importante que leurs collègues russophones. Nous nous référons à la question se rapportant autant à la culture générale qu'à l'identité nationale, celle du rôle de l'histoire dans la formation de leur personnalité. Ce sont les étudiants biélorussophones qui ont donné les réponses les plus argumentées et les plus pertinentes à la question relative à la contribution de la science historique à leur personnalité. L'hypothèse que nous défendons insiste sur le lien entre le niveau de la conscience nationale et la conscience en général : la conscience personnelle, familiale, professionnelle. Le problème de l'identification nationale des Biélorusses, c'est qu'ils n'analysent pas la problématique identitaire. La pierre d'achoppement de ce problème est la prise de position par rapport à l'ensemble national biélorusse, ce à quoi la majorité des citoyens biélorusses ne réfléchissent même pas. Celui qui raisonne à propos des

[524] *Нацыянальная свядомасць і выхаванне моладзі. Матэрыялы канферэнцыі* (*La conscience nationale et l'éducation de la jeunesse. Les actes de la conférence organisée par l'Institut National de l'Education)*, Мінск (Minsk), HIA (éd. l'Institut National de l'Education), 1996.

questions identitaires (indépendamment du positionnement par rapport à la nation biélorusse), fait preuve de maturité intellectuelle, car pour arriver au stade de réflexion sur l'identité nationale, il faut passer par les étapes de réflexion sur l'identité personnelle, familiale, professionnelle, etc.

Tableau 16

Enquête auprès des étudiants des facultés d'histoire.

Réponses Questions	**L'Université d'Etat. La section biélorussophone**	**L'Université d'Etat. La section russophone**	**L'institut international de sciences humaines et économiques**
La connaissance de l'histoire nationale, que vous a – t – elle donné ?	93% réponses prouvent que l'histoire joue un rôle important dans le développement de la conscience personnelle et citoyenne 7% de réponses à travers lesquelles il est impossible de constater une culture générale et une conscience historique	56% réponses prouvent que l'histoire joue un rôle important dans le développement de la conscience personnelle et citoyenne 44% réponses à travers lesquelles il est impossible de constater une culture générale et une conscience historique	31% de réponses qui prouvent que l'histoire joue un rôle important dans le développement de la conscience personnelle et citoyenne 69% réponses à travers lesquelles il est impossible de constater une culture générale et une conscience historique
Quelles associations les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous?	80% réponses sont révélatrices de la connaissance de l'histoire nationale, de la formation de la conscience nationale 20% réponses qui ne témoignent pas de la conscience nationale	53% réponses révélatrices de la connaissance de l'histoire nationale, de la formation de la conscience nationale 47% réponses qui ne témoignent pas de la conscience nationale	14% réponses révélatrices de la connaissance de l'histoire nationale, de la formation de la conscience nationale 86% réponses qui ne témoignent pas de la conscience nationale
Quelle période historique qualifieriez-vous en tant que « siècle d'or » de la Biélorussie ?	87% réponses témoignant de la conscience nationale 13% réponses qui ne traduisent pas une conscience nationale développée	74% réponses témoignant de la conscience nationale 26% réponses qui ne traduisent pas une conscience nationale développée	71% réponses témoignant de la conscience nationale 29% réponses qui ne traduisent pas une conscience nationale développée
Quelle langue souhaiteriez – vous voir en tant que langue d'Etat en Biélorussie ?	100% le biélorusse	76% le biélorusse 24% le russe et le biélorusse	54% le biélorusse 46% le russe et le biélorusse
Quelle langue est souhaitable pour le système éducatif ?	26% le russe et le biélorusse 74% le biélorusse	51% le russe et le biélorusse 49% le biélorusse	54% le russe et le biélorusse 46% le biélorusse
En quelle langue l'histoire de Biélorussie devrait – être enseignée, d'après vous ?	100% le biélorusse	100% le biélorusse	77% le biélorusse 20% le russe et le biélorusse 3% le russe
Vous sentez – vous Biélorusse ?	93% oui 7% non	75% oui 25% non	43% oui 57% non
Que signifie pour vous être Biélorusse ?	53% réponses qui se réfèrent à une conscience nationale développée 47% réponses qui ne révèlent pas le développement de la conscience nationale	38% réponses qui se réfèrent à une conscience nationale développée 62% réponses qui ne révèlent pas le développement de la conscience nationale	31% réponses qui se réfèrent à une conscience nationale développée 69% réponses qui ne révèlent pas le développement de la conscience nationale
Quelles sont vos sources alternatives de connaissances en histoire de Biélorussie ?	46% ouvrages 80% média 26% entourage, amis 6% famille 14% pas de sources alternatives	75% media 53% entourage, amis 25% pas de sources alternatives	26% ouvrages 14% les média 21% famille 37% pas de sources alternatives
Quel est le rôle de la famille dans votre éducation historique ?	53% le rôle de la famille est faible 47% le rôle de la famille est important	62% le rôle de la famille est faible 38% le rôle de la famille est important	45% le rôle de la famille est faible 55% le rôle de la famille est important
Comment résumeriez-vous l'idée nationale biélorusse ?	34% sans réponse 46% réponses pertinentes qui montrent un certain niveau de réflexion sur la problématique	27% sans réponse 39% réponses pertinentes qui montrent un certain niveau de réflexion sur la problématique	47% sans réponse 14% réponses pertinentes qui montrent un certain niveau de réflexion sur la problématique

	nationale et identitaire ; 20% réponses peu argumentées qui ne montrent pas une maîtrise de la problématique nationale et identitaire	nationale et identitaire ; 34% réponses peu argumentées qui ne montrent pas une maîtrise de la problématique nationale et identitaire	nationale et identitaire ; 39% réponses peu argumentées qui ne montrent pas une maîtrise de la problématique nationale et identitaire
Langue des réponses	92% le biélorusse 8% trassianka (mélange du russe et du biélorusse)	92% le russe 2% le biélorusse ; 6% «trassianka»	85% le russe 15% «trassianka»

La proportion de réponses pertinentes (où les élèves font l'effort de réfléchir et d'argumenter) et superficielles (où les élèves se bornent à des schémas stéréotypés) aux questions concernant les associations évoquées par l'histoire nationale et l'idée nationale varie également en fonction de la section linguistique. Une relative faiblesse dans l'explication de l'appartenance à la nation biélorusse est sans doute tributaire du contexte politique. Les étudiants ont par ailleurs évoqué dans leurs réponses qu'il existe un lien direct entre le contexte politique et l'idée nationale. Comme ce contexte politique n'est pas propice au développement de l'idée nationale, il n'est pas étonnant de voir les réponses du type « aujourd'hui, l'identité nationale biélorusse n'existe pas » (fille, U. d'Etat, section russophone, 24 ans), « l'idée nationale dépend trop de la politique, d'où ses problèmes et faiblesses » (garçon, U. d'Etat, section russophone, 23 ans) ou l'absence de réponse à cette question. Si nous admettons que la conscience n'est pas un attribut de naissance, mais « un fait politique[525] » résultant du travail de conscientisation opéré dans un contexte sociopolitique spécifique, nous comprenons pourquoi certains étudiants de la section biélorussophone de l'Université d'Etat ont répondu : « je ne me sens pas tout à fait Biélorusse » (fille, U. d'Etat, section biélorussophone, 23 ans) ou « je suis Biélorusse, mais dans ce pays, je me sens appartenir à une minorité nationale » (fille, U. d'Etat, section biélorussophone, 24 ans). Il faut noter que l'utilisation de sources alternatives est plus importante chez les étudiants faisant l'effort de réfléchir sur des questions identitaires. L'abstention quant aux usages de sources alternatives chez les étudiants de l'Institut international de sciences humaines et économiques traduit le manque d'esprit critique chez les futurs historiens, alors que dans le contexte biélorusse, il est impératif de confronter différentes sources historiques. Ces étudiants ne font pas l'effort de réflexion critique et assimilent facilement l'information fournie par les enseignants et les manuels.

Les résultats de cette enquête, malgré son échantillon réduit, permettent de construire une image des facteurs qui influencent la socialisation politique et le développement professionnel des futurs enseignants et chercheurs en histoire. Les

[525] DEUTSCH, Karl Wolfgang, *Nationalism…*op. cit., p. 165.

facteurs sociaux qui conditionnent le choix de la profession et l'identification nationale sont la famille, l'entourage au sens large du terme, les amis, les médias. Le rôle de la famille doit néanmoins être nuancé, parce qu'à l'âge de 21-22 ans (l'âge des étudiants en 4ème année), les personnes sont déjà assez indépendantes de leur famille, au moins en ce qui concerne l'influence idéologique, même si la plupart des étudiants s'attardent sous le toit parental bien au-delà de leur majorité légale. Les étudiants sont influencés par les cercles de connaissances qu'ils choisissent eux-mêmes ou parmi ceux qu'ils côtoient (amis, clubs d'intérêt, collègues-amis). Les médias sont de loin la source la plus importante et la plus puissante d'information et d'influence en termes de connaissances historiques et de formation identitaire. Dans le contexte biélorusse, les médias sont des outils de propagande du pouvoir politique, une certaine « déficience » identitaire peut donc provenir en partie de leur influence.

Le contexte social, la famille, l'entourage, les connaissances incitent les étudiants à faire des choix, à prendre parti. Pourtant, une grande part du travail identitaire dépend d'une décision personnelle de comprendre l'idée nationale et tous les problèmes qui y sont liés, bien que cette décision personnelle soit fortement conditionnée par le contexte social. Le contexte est responsable des premiers pas dans la prise de position identitaire, influence et préfigure cette prise de position, mais la partie la plus importante de ce positionnement dépend de la personne, de ce qu'elle a intériorisé et du travail qu'elle en fait.

Nous avons illustré ainsi l'entreprise de socialisation des enseignants d'histoire qui sont censés devenir « constructeurs de la nation » par l'importante influence qu'ils exercent sur la construction de la vision du passé, du présent et de l'identité de la nation de leurs élèves. La socialisation de ceux qui prendront en charge la socialisation de la jeune génération à travers l'enseignement peut révéler le rapport complexe des sphères privée et publique dans la construction d'une identité nationale où l'identité est un attribut relevant de la sphère privée, mais la nation est une notion se rapportant à un groupe. L'analyse de la socialisation des historiens permet de révéler le poids des facteurs sociaux sur la prise de décision de la sphère privée et de tracer un parallèle entre l'évolution de l'historiographie et du champ des historiens.

L'historiographie et les historiens : des évolutions parallèles.

L'évolution du milieu des historiens a connu trois périodes, comme l'historiographie biélorusse : la période soviétique, la perestroïka et l'époque actuelle. A

l'époque du contrôle total soviétique, les historiens étaient soit loyaux et fidèles au système et ses dogmes, soit pragmatiques. Au moment de la perestroïka, les historiens ne pouvaient pas être loyaux et fidèles à l'égard d'un système mouvant et dépourvu de stabilité et de légitimité. Un certain nombre d'historiens sont restés loyaux à l'historiographie marxiste, et d'autres ont commencé à exalter les canons de l'histoire nationaliste. Le pragmatisme avait peu de place dans une situation où faire de l'histoire en général, quel que soit le champ idéologique, était une décision qui tenait plutôt à des notions d'ordre moral (engagement, enthousiasme…) qu'à des raisonnements pragmatiques. Un certain nombre d'académiciens sont partis à l'étranger ou ont abandonné le monde de la recherche au profit des professions avec une rémunération plus attractive que celle de la science. La défection et l'abandon ont eu lieu à cette époque. Pourtant, la réaction la plus répandue était sans doute celle de la prise de parole. Les historiens ont commencé à s'exprimer à propos du système, à propos de l'écriture du passé, à propos du milieu académique. La liberté de parole est devenue accessible à tous, et nombreux sont ceux qui en ont bénéficié. Les historiens se sont sentis capables d'influencer les changements sociopolitiques, la mise en récit du passé, les usages de la mémoire collective. La reprise en main politique survenue au milieu des années 1990 a amené des schémas soviétiques en provoquant un retour des réactions propres à la période soviétique. La prise de parole a été évincée au profit d'un silence pragmatique, devenu une des règles principales du fonctionnement de la communauté des historiens.

Une des raisons pour lesquelles la communauté des historiens fait preuve de circonspection pragmatique dans le choix des stratégies est l'absence de règles stables et définies de fonctionnement de cette communauté. Ce manque renvoie à deux facteurs essentiels. La première explication est la jeunesse relative de ce groupe. Le milieu des historiens biélorusses a commencé à se constituer au moment où la Biélorussie et son histoire sont devenues indépendantes. Le contexte a nécessité la mise en place de nouveaux schémas destinés à régir la mise en récit de l'histoire et les modes de fonctionnement du milieu des historiens.

Le monde académique n'a pas eu suffisamment de temps pour élaborer un nouveau code déontologique, d'autant plus que cette entreprise est compliquée par un rapport ambigu au passé soviétique qui est sans doute un moment constitutif incontournable pour l'établissement et la consolidation de la nation et de l'Etat biélorusse moderne. Quelles que soient les interprétations de la période soviétique, c'est

une époque de référence pour tous les historiens biélorusses, pour ceux qui l'idolâtrent, comme pour ceux qui la condamnent et l'utilisent en tant que contre-exemple. Une deuxième raison de la prévalence du silence et de l'accommodation, ce sont les choix économiques et le coût matériel de la protestation. Nous avons prêté une attention particulière aux conditions économiques de l'évolution historique des Biélorusses qui ont formaté leur échelle de valeurs et de besoins. En termes d'intérêt économique, chaque agent agit en fonction du système de préférences qui lui est propre, mais qui ne se distingue pas du système de préférences commun à tous les agents placés dans des conditions économiques et sociales équivalentes. Les intellectuels biélorusses, les historiens dans notre cas, sont aussi sensibles que la majorité des Biélorusses de toutes les classes sociales à un minimum de sécurité économique. Le souci du bien-être matériel est devenu une des dispositions durablement inculquées par les conditions sociohistoriques de la formation du peuple biélorusse. Les difficultés économiques que les Biélorusses ont connues au cours des siècles ont produit un système d'intérêts économiques commun qui explique pourquoi les considérations économiques et pragmatiques prévalent sur les questions d'idéologies et d'appartenances.

La deuxième difficulté de la mise en place de nouvelles règles du jeu du champ historiographique tient à la spécificité proprement biélorusse, à savoir, l'intervention du pouvoir politique dans l'écriture du passé, ce qui entrave son développement autonome, sans le bloquer complètement. Le champ historiographique a pu s'autonomiser par rapport à la pression du pouvoir politique durant la période de la perestroïka où les historiens se sentaient capables d'influencer la science et participaient activement à la consolidation d'une historiographie biélorusse indépendante.

Après avoir répertorié les types de prise de position des historiens biélorusses, nous avons constaté que le type dominant est celui d'opportunisme pragmatique. Cet opportunisme pragmatique ne remet pas en cause le contrôle social du système et contribue ainsi à sa reproduction. Ce constat s'avère être d'une importance majeure pour le système biélorusse où les acteurs du champ historiographique acceptent les règles du jeu sans les approuver et concourent ainsi à leur maintien et leur pérennité. Nous avons là un exemple de stratégie de double jeu des acteurs qui consistent, selon Bourdieu, à « agir conformément à ses intérêts tout en donnant l'air d'obéir à la règle[526] ». En contribuant à l'écriture de l'histoire, les acteurs champ historiographique

[526] BOURDIEU, Pierre, *Choses…*op. cit., p. 79.

agissent en conformité avec une certaine logique, ils obéissent à des logiques répétitives qui structurent le champ des historiographes et produisent sinon des règles, au moins des régularités.

Le double jeu de la majorité des historiens biélorusses qui font semblant d'obéir à la règle, à la manière officielle d'interpréter et écrire l'histoire, sans y adhérer véritablement, produit des effets sociaux très importants. L'obéissance à une règle et le caractère répétitif de l'activité sociale structurent cette activité et lui confèrent une stabilité et une légitimité. La routinisation est un des piliers essentiels des mécanismes psychologiques qui assurent le maintien d'un sentiment de confiance et une sécurité ontologique dans les activités quotidiennes de la vie sociale[527]. Il est incontestable que la structure du système social influence le positionnement des acteurs. La pression politique sur l'écriture de l'histoire et la dépendance économique des historiens vis-à-vis de l'Etat affecte considérablement leur prise de position. Ce qu'il faut souligner particulièrement, c'est que les réactions et les actions produites sous la pression du système structurent ce même système. Dans le chapitre suivant, nous nous pencherons sur les résultats produits par l'interaction entre les agents qui contribuent à la mise en récit du passé et son écriture, à savoir, les manuels d'histoire destinés aux élèves du secondaire. L'analyse portera sur les modalités de production des textes et des illustrations des manuels qui ont changé au cours de la décennie, ainsi que sur les modalités des relations complexes entre ceux qui écrivent l'histoire scolaire et ceux qui la contrôlent. Nous essaierons de décoder le message sur l'identité nationale contenu dans les manuels scolaires d'histoire.

[527] GIDDENS, Anthony, *La constitution de la société*, Paris, PUF, 2005 (1ère édition 1984), p. 33.

Chapitre IV.

Enseignement scolaire et apprentissage de l'identité biélorusse.

Avant d'aborder l'analyse du rôle du système éducatif biélorusse dans la construction et la transmission du message identitaire, il est judicieux de présenter ses caractéristiques essentielles afin de faciliter la compréhension de ses spécificités. Le système d'enseignement secondaire biélorusse comprend les classes de la 1ère jusqu'à la 11ème. L'éventail d'âge des élèves s'étend de sept à dix-huit ans. La scolarité est obligatoire de la 1ère jusqu'à la 9ème année. Les cours d'histoire de Biélorussie sont prévus dans les programmes des classes à partir de la 4ème jusqu'à la 11ème[528]. Le système éducatif est fortement centralisé. Il y a une hiérarchie administrative qui veille à ce que les ordres et les directives émanant du Ministère de l'Education soient exécutés par les responsables de l'éducation dans les régions, les arrondissements et les établissements d'enseignement secondaire intitulés « écoles secondaires ». Les écoles secondaires regroupent toutes les classes dans une même structure du point de vue institutionnel et sous le même toit du point de vue matériel. Les directeurs des écoles secondaires, nommés par les départements de l'éducation des arrondissements en accord avec l'administration de la région, sont dotés, d'un côté, d'un important pouvoir de décision et, de l'autre côté, d'une grande responsabilité. Le système est construit donc de manière à assurer le contrôle et la soumission de tous les niveaux du système aux instances centrales de décision.

Il est nécessaire de faire une parenthèse sur le système de distribution des manuels dans les établissements scolaires biélorusses qui met également en relief le caractère centralisé du système éducatif biélorusse. Les parents d'élèves ne financent pas la fourniture du matériel scolaire. La rédaction et la distribution des manuels scolaires sont financées entièrement par le budget de l'Etat. Le Ministère de l'éducation décide du nombre d'exemplaires d'un manuel précis qui va être envoyé dans les établissements scolaires en prévoyant un nombre défini de manuels pour chaque discipline en fonction du nombre d'élèves dans chaque classe.

Les élèves arrivent à la bibliothèque scolaire au début de l'année et se voient prêter les manuels pour chaque discipline prévue dans le programme de l'année. A la fin

[528] Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires), Минск (Minsk), Министерство образования (Le Ministère de l'éducation), 2002.

de l'année scolaire, les élèves rendent tous les livres qu'ils ont reçus et qui vont être distribués de la même manière aux élèves l'année suivante.

Les manuels scolaires sont édités exclusivement par les éditions d'Etat « Народная асвета » (Instruction populaire)[529] et « Выдавецтва БДУ » (Edition de l'Université d'Etat)[530]. Il existe des maisons d'édition privées, mais leurs moyens techniques et financiers ne permettent pas d'éditer les manuels en quantité suffisante. Ainsi, « Народная асвета » (Instruction populaire) reste la maison d'édition principale pour les manuels scolaires.

Pour ce qui est du nombre de manuels d'histoire de Biélorussie, le chiffre moyen d'exemplaires de manuels prévus pour chaque année varie autour de 150000-200000 exemplaires. C'est le tirage des manuels de base. Il existe des manuels alternatifs édités en un nombre d'exemplaires plus modeste. Les manuels de base sont envoyés obligatoirement dans tous les établissements scolaires, les manuels alternatifs sont destinés à quelques lycées de Minsk. Dans ce cas, le professeur a le choix entre différents manuels, mais il existe une forte probabilité que ce soit le manuel de base qui sera utilisé pour la simple raison qu'il existe un nombre d'exemplaires suffisant pour tous les élèves.

Le Ministère prévoit également le nombre de manuels en langue russe et biélorusse qu'il est nécessaire d'éditer. Il faut préciser que la majorité des établissements d'enseignement secondaire sont russophones. Toutefois, il y a des disciplines comme la langue, la littérature, l'histoire et la géographie biélorusses qui sont des champs exclusivement réservés à la langue biélorusse et qui sont enseignées en biélorusse dans tous les établissements. Il est important d'évoquer la décision du Ministère de l'éducation parue au mois d'août 2006, selon laquelle en 9ème et en 10ème année des écoles secondaires russophones, l'enseignement de l'histoire de Biélorussie pouvait se faire en russe. Cette décision est une entrave à l'usage de la langue biélorusse dans les établissements d'enseignement secondaire qui met en question la légitimité de l'histoire de Biélorussie en tant que discipline indépendante. Apprendre l'histoire de Biélorussie en russe pose également le problème de la traduction des termes dont un grand nombre sont intraduisibles, car ils reflètent des phénomènes, processus, objets qui

[529] Entretien avec Ouladzimir Zan', rédacteur de l'édition « Instruction populaire », 31 mars 2006, Minsk, durée de l'entretien 1h.
[530] Entretien avec Tatsiana Yantchouk, rédacteur de « l'Edition de l'Université d'Etat », 27 avril 2005, Minsk, durée de l'entretien 25 min.

n'ont pas d'équivalent historique et linguistique en russe. Proposer une traduction artificielle des termes ferait perdre une partie de la culture matérielle, de l'évolution sociale, politique et culturelle du peuple, reflétée dans la langue biélorusse. La langue étant structurée par l'histoire nationale, reflète l'évolution de la prise de conscience de l'identité et parallèlement, structure cette prise de conscience

Section 1. De la diversité et des confrontations des tendances actuelles dans l'historiographie scolaire biélorusse à travers le contenu des manuels.

L'historiographie biélorusse a commencé à se cristalliser au début du XXème siècle. L'époque soviétique n'a pas été une période de prospérité pour l'histoire nationale biélorusse, ce qui est prouvé par le nombre réduit de manuels scolaires d'histoire de Biélorussie qui ont existé en U.R.S.S. C'est seulement dans les années 1960, précisément en 1960, qu'un modeste manuel d'histoire de Biélorussie fortement imprégné d'idéologie soviétique a vu le jour. Les véritables changements dans le domaine de l'enseignement historique ne commencent que sous la perestroïka qui était une période très mouvementée pour la science historique biélorusse. L'étape qui a commencé au milieu des années 1990 se distingue des périodes précédentes sur de nombreux points, à commencer par le contexte général. Si la perestroïka était un moment d'intérêt à l'égard de l'histoire, cet intérêt s'est toutefois progressivement estompé.

Il est important d'analyser la persistance des traditions soviétiques dans la société biélorusse actuelle. Cette tradition concerne le statut et le rôle de l'enseignant et des manuels qui étaient à l'époque soviétique porteurs de la vérité de dernière instance, de la vérité indiscutable. Les raisons pour lesquelles les manuels restent un facteur capital de la mise en scène de l'identité est qu'elles prennent leurs racines dans la tradition pédagogique héritée de l'époque soviétique, « paradigme de relations de Sujet à l'Objet », qui exige des explications plus précises. Le sujet est le professeur, le détenteur de la vérité indiscutable, et l'élève n'est qu'un objet dont le rôle est d'apprendre par cœur sans réfléchir. Après la libéralisation de la perestroïka, ce paradigme a été remplacé par celle de « relations de Sujet à Sujet ». Cela signifie que l'élève s'est vu attribuer le droit à une réflexion critique, d'être considéré comme une personnalité et non pas comme un « objet ». Le paradigme pédagogique soviétique a très bien répondu au but de l'Etat communiste, celui d'avoir des citoyens dociles, des

petits « rouages » d'une grande machine étatique. La réflexion critique allait à l'encontre de cet objectif. Les manuels publiés en Biélorussie actuelle, comme ceux de l'époque soviétique, n'ont pas toujours pour but le développement de la réflexion critique des élèves.

L'importance du manuel d'histoire en tant qu'instrument de construction identitaire et d'influence des jeunes citoyens est incontestable, et l'étude du champ de l'historiographie biélorusse nous a permis de tracer un parallèle entre l'évolution de la société et celle du système éducatif. Il est judicieux de passer à une analyse détaillée des manuels en tant que témoins et outils de transformations sociales identitaires.

1§. Le contenu des manuels scolaires biélorusses contemporains. Le corpus de manuels à analyser.

Il est important de commencer l'analyse de la littérature scolaire par la justification des critères du choix du corpus des manuels qui feront l'objet de notre étude. Le critère chronologique sera notre fil conducteur pour étudier les manuels scolaires. Nous analyserons tout d'abord le seul manuel de la période soviétique rédigé par Laurentsiï Abetsadarski qui a été édité pour la première fois en 1960 et a connu 11 rééditions. Nous allons ensuite considérer les manuels les plus caractéristiques de la période nationaliste édités entre 1992 - 1995, notamment, le manuel pour la 7ème année de Pavel Loïka qui a déjà connu 4 rééditions. Nous ferons aussi une étude du manuel des auteurs O. Sidartsou et V. Famine et de S. Panou pour la 9ème année qui a été réédité 4 fois.

Afin d'analyser la période des changements survenus en 1995 et les diverses tendances des manuels de la dernière génération, nous comparerons les manuels alternatifs pour la 8ème année de M. Bitch et de V. Milavanau, le manuel pour la 10ème année de G. Chtykhau et de P. Loïka et de V. Rakuts', ainsi que le manuel d'E. Zagaroulski pour la 6ème année et le manuel pour la 11ème année d'Y. Novik. Les dernières éditions des manuels de P. Pavel Loïka pour la 7ème année, d'O. Sidartsou et de S. Panou pour la 9ème année, ainsi que le manuel de S. Marozava et de S. Panou pour la 8ème année, qui a remplacé le manuel de M. Bitch seront également analysés.

Le corpus de manuels que nous avons retenu pour l'analyse est synthétisé dans le tableau suivant.

Tableau 17

Période	**Auteur**	**Titre de l'ouvrage**	**Ville, édition, année, nombre de pages**	**Tirage**
Période I	Laurentsiï Abetsadarski	*Histoire de la République Soviétique Socialiste de Biélorussie*	Minsk, Instruction populaire, 1968, 282 pages	9000
Période II	Pavel Loïka	*Histoire de Biélorussie pour la 7ème année*	Minsk, Instruction populaire, 1993, 209 pages	196000
	Ouladzimir Sidartsou, Vital' Famine	*Histoire de Biélorussie pour la 9ème année*	Minsk, Instruction populaire, 1993, 158 pages	195000
Période III	Edouard Zagaroulski	*Histoire de Biélorussie pour la 6ème année*	Minsk, Instruction populaire, 1999, 199 pages	10000
	Mikhaïl Bitch	*Histoire de Biélorussie pour la 8ème année*	Minsk, Instruction populaire, 1998, 290 pages	193000
	Vasil' Milavanau	*Histoire de Biélorussie pour la 8ème année*	Minsk, Instruction populaire, 1998, 171 pages	25000
	Gueorguiï Chtykhau, Vasil' Rakuts' Pavel Loïka	*Histoire de Biélorussie pour la 10ème année*	Minsk, Instruction populaire, 1998, 191 pages	196900
	Yaouguen Novik	*Histoire de Biélorussie pour la 11ème année*	Minsk, Instruction populaire, 2000, 205 pages	189200
	Ouladzimir Sosna, Sviatlana Marozava, Siargueï Panou	*Histoire de Biélorussie pour la 8ème année*	Minsk, édition de l'Université d'Etat, 2005, 167 pages	136040
	Pavel Loïka	*Histoire de Biélorussie pour la 7ème année*	Minsk, édition de l'Université d'Etat, 2004, 219 pages	163500
	Ouladzimir Sidartsou, Siargueï Panou	*Histoire de Biélorussie pour la 9ème année*	Minsk, édition de l'Université d'Etat, 2005, 216 pages	7700

Un critère de sélection important retenu est le chiffre d'impression. La plupart des manuels analysés sont édités à plus de 100000 exemplaires, ce qui les met au rang de livres de base pour une année précise. Nous avons retenu également les manuels dont le tirage est moins important, accessibles uniquement aux élèves minskois afin de comparer les différentes manières d'écrire un manuel d'histoire portant sur la même période.

Afin de faciliter la lecture de cette section, il est utile d'indiquer les thèmes étudiés en histoire prévus par le programme ministériel pour les différentes années. Le programme scolaire obligatoire comprend les années de la 1ère à la 9ème, les élèves qui choisissent de continuer leurs études encore deux ans dans l'établissement scolaire révisent de manière approfondie ce qu'ils ont appris avant. Les meilleurs élèves qui se préparent pour les concours des universités suivent les 11 années d'études à l'école secondaire.

La répartition du programme en fonction des années peut être résumée de la manière suivante.

Tableau 18

Les programmes scolaires d'histoire.

Année	**Programme**
4°	Les notions générales sur l'histoire de la patrie
5°	La période préhistorique jusqu'au Vème siècle
6°	Le Moyen Age (Vème - XVème siècle), les premières formations étatiques sur les terres biélorusses des IXème et XIème siècles, le Grand Duché de Lituanie
7°	XVIème-XVIIIème siècles, le Grand Duché de Lituanie et la Retch Pospolitaya
8°	XVIIIème - XIXème siècles avec la Retch Pospolitaya, ses troubles et ses partages, ainsi que l'entrée des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe
9°	XXème siècle, la période soviétique et l'indépendance nationale
10°	La révision à partir de la préhistoire jusqu'aux partages de la Retch Pospolitaya et l'entrée des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe
11°	La révision à partir de la situation des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe jusqu'à nos jours

Source : Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires), Минск (Minsk), Министерство образования (Le Ministère de l'éducation), 2002.

Dans le programme, il y a des périodes qui sont plus difficiles à analyser que d'autres à cause de la complexité des événements historiques qui les ont marquées et surtout de l'enjeu qu'ils peuvent avoir pour le pouvoir politique actuel. Il s'agit notamment des périodes étudiées en classe de 7ème et 8ème, concernant les relations avec la Russie et le XXème siècle. Il existe donc des manuels plus problématiques et plus débattus que d'autres à cause de la période historique traitée.

2§. La grille d'évaluation du contenu des manuels scolaires.

Nous avons élaboré une grille d'évaluation du contenu des manuels, des approches didactiques et pédagogiques privilégiées et des caractéristiques externes des manuels, comme le chiffre d'impression, la couverture, la préface, l'année de l'édition.

Cette grille nous est indispensable pour effectuer une analyse pertinente et pour ne pas être submergée d'une quantité de détails qui risquent de nous faire perdre le fil conducteur de notre recherche. Nous nous sommes inspirée en partie de la grille d'évaluation des manuels d'histoire proposée par le Conseil de l'Europe[531]. Nous avons toutefois pris soin de l'adapter à la situation biélorusse. Les questions suivantes ont servi de référence pour tester le contenu des manuels, il s'agit de questions élaborées et

[531] STRADLING, Robert, *Enseigner l'histoire de l'Europe du 20ème siècle*, Strasbourg, éd. du Conseil de l'Europe, 2001, p. 279-285.

validées par les spécialistes du Conseil de l'Europe dans tous les pays membres de cette organisation.

1. Y a-t-il une correspondance entre les exigences du programme officiel et le contenu du manuel ? Le manuel est-il un support suffisant ou y a-t-il la nécessité de recourir à des matériaux pédagogiques supplémentaires ?

2. La répartition des pages consacrées à chacune des périodes traitées reflète-t-elle les données du programme et l'importance de la période pour l'histoire nationale ?

3. Y a-t-il un équilibre entre les dimensions politique, diplomatique, économique, socioculturelle de l'histoire ?

4. Le manuel est-il centré sur l'histoire nationale, régionale, européenne, mondiale, ou sur une quelconque combinaison de ces thèmes ? Y a-t-il un accent sur les relations avec un voisin de la Biélorussie? Si oui, sur lequel ? Insiste-t-on dans le manuel sur l'héritage oriental ou occidental du développement historique des Biélorusses?

5. Si nous comparons différentes éditions du même manuel, y a-t-il des événements ajoutés ou supprimés d'une édition à l'autre ? Leurs interprétations varient-elles ? Constatons-nous des modifications de la présentation graphique et textuelle (le style, la syntaxe, le texte, les illustrations) de ces manuels ?

6. Evoque-t-on dans le manuel la manière dont d'autres pays, en l'occurrence la Russie, la Pologne et la Lituanie, ont pu percevoir les événements intervenus à l'intérieur des frontières biélorusses ?

7. Parmi les sujets, événements, dimensions et perspectives, constate-t-on l'absence de certains points ? Ces omissions, quel message implicite véhiculent-t-elles ?

Pour évaluer les approches pédagogiques privilégiées par les manuels, nous les soumettrons aux questions suivantes.

1. De quels savoir-faire et de quelle base théorique préalable, les élèves doivent-ils disposer pour pouvoir accéder à l'ouvrage et l'utiliser efficacement, pour pouvoir interpréter tout document et effectuer toute activité figurant dans le livre ?

2. Le manuel peut-il être utilisé en tant que recueil de travaux dirigés ? Contient-il, outre le texte narratif, des documents, tâches et activités ? A quel endroit du livre ces éléments sont-ils situés ? De quelle manière sont-ils regroupés ?

3. Quelle est la fonction de ces éléments ? Servent-ils de rappel des informations fournies ou donnent-ils à l'élève l'occasion d'exercer une réflexion critique sur ces informations ?

4. Quels illustrations, cartes, graphiques, dessins, photographies, portraits des personnages historiques sont présentés dans l'ouvrage ? Quel message contiennent-ils ?

5. Les documents présentés dans le manuel se font-ils l'écho de recherches récentes ? Quelle vision de l'histoire est-elle présentée dans le livre, vu les particularités de l'historiographie biélorusse ?

6. Le manuel est-il rédigé dans un style compatible avec l'âge et le niveau de compétences du public visé ? Nous analyserons le niveau de difficulté du vocabulaire employé, la syntaxe des phrases, l'adéquation du registre stylistique choisi.

7. L'auteur manifeste-il sa connaissance de la pratique actuelle de la classe ?

Les critères d'estimation des facteurs extérieurs des manuels sont obtenus par l'analyse de la couverture, de l'avant-propos, de sa préface.

1. Quelle est la date de l'édition présente et de la première édition de l'ouvrage ? Elle éclaire le contexte politique de la rédaction et de l'accréditation du livre et donne une idée de l'approche et du contenu du manuel. C'est un critère particulièrement important pour se repérer au milieu des trois générations de manuels biélorusses.

2. Quelle est la qualité de la présentation de l'ouvrage (mise en page, typographie, illustrations) ?

3. Quel est le tirage du livre ? Est-ce un manuel de base ou un ouvrage alternatif ?

4. Le livre résistera-t-il longtemps à un usage quotidien en classe ?

3§. De la vision soviétique de l'histoire de la Biélorussie à travers l'unique manuel scolaire.

Le seul manuel paru à l'époque soviétique intitulé *L'histoire de la République Soviétique Socialiste de Biélorussie* a été rédigé par Laurentsiï Abetsadarski en 1960[532]. Le titre du manuel nous dévoile le contenu de ce livre qui considère que la seule et véritable histoire de la Biélorussie est celle de la période soviétique, tous les événements qui ont précédé la création de cette République sont les prémices, les fondements qui ont préparé le point culminant de l'histoire de Biélorussie : son entrée au sein de l'U.R.S.S. Le tirage de 9000 exemplaires témoigne du fait que l'histoire de Biélorussie n'était pas considérée comme une discipline importante.

Le livre est en parfaite correspondance avec le programme officiel où l'histoire de Biélorussie n'a été considérée que comme une partie intégrante de l'histoire des peuples de l'U.R.S.S. Les histoires des 15 Républiques soviétiques étaient considérées

[532] Laurentsiï Abetsadarski (1916-1975), originaire de la région de Maguileu (Biélorussie), docteur en sciences historiques, professeur d'histoire, membre de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. Il a fait ses études à l'Université d'Etat biélorusse où il a été le président de la chaire d'histoire de l'U.R.S.S., puis de l'histoire de Biélorussie.

comme des suppléments à l'histoire principale, celle de l'U.R.S.S. et de son parti communiste, ce qui se voit à travers le nombre d'heures - 27, consacrées à l'histoire de Biélorussie qui n'était étudiée que dans les deux classes terminales ne faisant pas partie de la scolarité obligatoire.

Pour ce qui est de la répartition des pages en fonction des thèmes, la période à laquelle est consacrée la majorité du texte narratif est la révolution d'octobre de 1917 et la période soviétique, comme le titre du livre l'indique. Le manuel traite de toutes les périodes du développement historique du peuple biélorusse de la préhistoire jusqu'à l'actualité de l'année où le livre a été édité ou réédité. Sur les 282 pages que compte l'ouvrage, plus de 100 pages sont consacrées aux événements révolutionnaires du début du XXème siècle qui ont préparé la « victoire de la Grande Révolution d'Octobre de 1917 ». La description très détaillée de ces années révolutionnaires s'étend dans 24 des 59 paragraphes du livre[533], ce qui représente 40 % du texte narratif. Il y a un déséquilibre manifeste dans la répartition du texte en fonction des périodes historiques. L'histoire du XXème siècle avec la période du socialisme et des mouvements révolutionnaires occupe deux tiers de la surface rédactionnelle. Cette répartition textuelle prouve que le contenu de l'ouvrage correspond bien à son titre *Histoire de la République Soviétique Socialiste de Biélorussie*. L'histoire de Biélorussie se trouve ainsi réduite à l'histoire de la R.S.S.B. Le tableau suivant nous aidera à mieux représenter la répartition des accents dans cet ouvrage.

[533] АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski*), Гісторыя БССР…(L'histoire…*op. cit., 1968, p. 110-205.

Tableau 19

АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski*), Гісторыя БССР (L'histoire de la République Soviétique Socialiste de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1968, 282 pages, tirage 9000 exemplaires[534].

№ du chapitre	Titre du chapitre	Nombre de pages consacrées au chapitre	Surface rédactionnelle
1	La période des communautés primaires	8	2.8 %
2	La période du féodalisme. L'Ancienne Russie – la patrie commune des peuples russe, biélorusse et ukrainien	18	6.3 %
3	Le développement des relations féodales d'exploitation. La création de l'ethnie biélorusse	17	6 %
4	La situation économique et politique de la Biélorussie aux XVII°-XVIII° siècles. L'unification de la Russie et de la Biélorussie	18	6.3 %
5	Le développement de la destruction et la crise du système d'exploitation. Le début de la lutte révolutionnaire contre le tsarisme	17	6 %
6	Le capitalisme avant la phase monopoliste. L'étape révolutionnaire, démocratique et prolétaire du mouvement de libéralisation	19	6.7 %
7	L'impérialisme, le capitalisme monopoliste. La Biélorussie à la veille des révolutions de 1905-1907	8	2.8 %
8	La Biélorussie durant les révolutions bourgeoises et démocratiques de 1905-1907	12	4.2 %
9	La Biélorussie entre deux révolutions bourgeoises et démocratiques 1907-1917	17	6 %
10	La révolution bourgeoise et démocratique de février de 1917	8	2.8 %
11	La période du socialisme. La Biélorussie durant la période de la transformation de la révolution bourgeoise et démocratique en révolution socialiste	12	4.2 %
12	La victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre en Biélorussie	9	3.1 %
13	La Biélorussie durant les années d'intervention étrangère et de la guerre civile (1918-1920)	21	7.4 %
14	La R.S.S.B. durant les années de la construction des bases du socialisme. La victoire du socialisme (1921-1937)	29	10.2 %
15	La R.S.S.B. durant les années du renforcement du développement de la société socialiste	44	15.6 %
16	La R.S.S.B. durant la période du socialisme développé et de la construction de la société communiste	25	8.8 %

Les autres périodes sont traitées de façon très superficielle, il y a de nombreuses lacunes non pas par rapport au programme officiel, mais par rapport à la réalité historique.

Par exemple, l'ethnogenèse des Biélorusses est liée à la patrie originelle unique des peuples slaves avec l'ethnie russe à sa tête, la Russie Kiévienne[535]. Les principautés

[534] L'image de la couverture du manuel, ainsi que certaines illustrations révélatrices sont reproduites dans l'annexe № 3.

[535] АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski*), Гісторыя БССР…(L'histoire…*op. cit., p. 12.

biélorusses sont mentionnées d'une manière passagère dans le paragraphe « Guerres féodales intestines » où l'auteur les accuse de nuire à l'entité et la force de la Russie Kiévienne. Le Grand Duché de Lituanie[536] n'est évoqué que sur une page en tant qu'Etat étranger où les Biélorusses étaient opprimés. Il n'y a aucune allusion aux guerres entre le Grand Duché et la Moscovie. Même l'importance du personnage le plus éminent de la période du G.D.L., le premier imprimeur biélorusse, Frantsysk Skaryna, est diminuée, car « malgré tous les aspects progressistes de son activité, G. Skaryna était prisonnier de son temps et de l'étroitesse des aspirations de sa classe sociale[537] ».

Les partages de la Retch Pospolitaya[538] et l'entrée des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe sont considérés comme un événement positif et bénéfique pour les Biélorusses qui ont été « libérés de l'influence et de l'oppression polonaise, étrangère et hostile et comme le retour à la patrie originelle, au peuple frère[539] ». Le paragraphe consacré à cet événement est intitulé « Union de la Biélorussie et de la Russie », alors que plusieurs historiens ont qualifié ce fait historique d'annexion[540]. Il n'y a aucune mention des exactions de la politique tsariste à l'égard des Biélorusses à l'époque où la Biélorussie faisait partie de la Russie. L'interdiction de la langue biélorusse et de tous les éléments qui soulignent la distinction de la Biélorussie et de sa « grande sœur », jusqu'au terme « Biélorussie » lui-même, n'est même pas révélée. L'auteur parle du gouverneur le plus réactionnaire de tout l'Empire, le général Mouraviev, mis à la tête de la Région du Nord-Ouest, appelé « Mouraviev-bourreau » en raison de sa politique extrêmement sévère, comme d'un homme d'Etat génial et progressiste. Nous trouvons la même louange à « Mouraviev-bourreau » dans le manuel d'Y. Novik paru en 2000, ce qui met en relief la persistance des interprétations soviétiques dans l'historiographie biélorusse actuelle.

L'insurrection de 1863-1864 guidée par Kastus' Kalinouski est présentée d'une manière très particulière. La lutte pour l'amélioration des conditions de vie des paysans est mise en avant. Néanmoins, le fait que la question nationale était également à l'ordre du jour, n'est même pas mentionné. Les faits historiques se trouvent donc déviés et passés sous silence. L'orthographe du prénom de Kalinouski, leader de l'insurrection de

[536] Ibid., p. 31.
[537] Ibid., p. 48.
[538] Ibid., p. 13.
[539] Ibid., p. 43.
[540] БІЧ, Міхаіл (Mikhaïl Bitch), « Палітыка царызму на Беларусі » (La politique impériale à l'égard de la Biélorussie), in *Гісторыя Беларусі для 8 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 8ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1998, p. 5-10.

1863, est Konstantin[541] utilisée par l'auteur est la traduction russe du prénom Kastus' qui n'apparaît pas dans les documents historiques. Même les adeptes de la tradition soviétique qui ont rédigé les manuels dans les dernières années, comme V. Milavanau, ont dû accepter le prénom Kastus' qui correspond aux documents historiques. Nous reviendrons sur les interprétations de l'insurrection de Kastus' Kalinouski dans le cadre de l'analyse comparative des manuels pour la 8ème année de M. Bitch et de V. Milavanau.

L'ouvrage est rédigé en accord avec les postulats du matérialisme historique du marxisme. Une attention particulière est accordée aux conditions économiques, considérées par les marxistes comme la base qui définit le développement politique. L'auteur met un accent particulier sur la lutte des classes, et la « Grande Révolution Socialiste d'Octobre » est présentée comme l'apogée de la victoire de la classe ouvrière. Les forces nationalistes sont classées dans les rangs des traîtres de la révolution socialiste. La classe ouvrière n'a pas besoin de distinction nationaliste[542], celle-ci étant considérée par les marxistes comme un attribut bourgeois, visant à désunir les ouvriers opprimés « de tous les pays » pour briser la lutte ouvrière. L'ouvrage d'Abetsadarski est une louange au gouvernement soviétique sans une seule allusion aux crimes du régime.

Dans la description détaillée des événements du début du XXème siècle, l'auteur accuse toutes les forces nationalistes qui défendaient la cause de la bourgeoisie, comme ceux qui ont soutenu la République Populaire de Biélorussie, et qui étaient donc « traîtres de la lutte des ouvriers, des soldats et des paysans ». L'auteur cite souvent V. Lénine qui dénonce tous ceux qui ont « trahi la cause de la Révolution Socialiste », y compris « les éléments nationalistes[543] ». Il faut noter que les explications données aux faits historiques sont très peu élaborées, les phrases sont courtes, les preuves factuelles, les références documentaires manquent. L'auteur expose le matériel sur un ton dogmatique, comme s'il s'agissait d'une information dont la véracité ne peut en aucun cas être mise en doute. Afin d'illustrer notre réflexion, citons quelques phrases du manuel. « L'activité traîtresse des mencheviks entravait le développement de la lutte révolutionnaire, parce que la plupart des ouvriers, des paysans et des soldats croyaient à leurs promesses menteuses, considéraient les traîtres comme de vrais révolutionnaires et

[541] АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski*), Гісторыя БССР…(L'histoire…*op. cit., p. 83.
[542] Ibid., p. 143.
[543] Ibid., p. 144.

faisaient confiance au gouvernement provisoire qui menait une politique contre le peuple et défendait les intérêts de la bourgeoisie. Malgré cela, les bolcheviks de Biélorussie soutenaient la position léniniste du développement de la révolution. La lutte des bolcheviks pour libérer les masses de l'influence impérialiste et traîtresse des mencheviks et des nationalistes était un objectif très important à l'époque[544] ». Le passage cité montre les simplifications réductrices avec laquelle l'auteur expose le paysage politique complexe de l'Empire Russe à la veille de la révolution de 1917. Les programmes politiques et les positionnements des partis sont déclinés en termes binaires. Il n'y avait que « les bons » et « les méchants » : les bolcheviks fidèles aux idées léninistes et tous les autres étaient des traîtres et des menteurs, ce qui ne laissait pas de place aux nuances, ni à l'explication sérieuse des motivations des acteurs politiques, ni à la complexité des événements historiques.

La période soviétique est décrite dans les termes d' « acquis du socialisme », et de « marche vers le progrès, l'épanouissement et l'avenir radieux du peuple soviétique sous la direction du parti communiste[545]».

Ce sont les aspects politique et économique de l'histoire qui sont mis en relief, en parfait accord avec le matérialisme des marxistes. Les quelques paragraphes consacrés à l'histoire culturelle servent à un seul but, celui de montrer le lien inséparable des peuples frères russe et biélorusse ou de prouver que le socialisme est responsable de l'épanouissement de toutes les sphères de la vie du peuple biélorusse, y compris de la vie culturelle. L'ouvrage est écrit selon la tradition soviétique qui a minoré les différences nationales des peuples soviétiques. Il n'y a aucune mention de ce que les événements exposés dans le livre peuvent être traités de manières différentes dans d'autres pays. A l'époque, les Républiques soviétiques et les pays satellites de l'U.R.S.S. ne pouvaient pas avoir une perception alternative des mêmes événements historiques, n'avaient pas le droit à une autre interprétation de l'histoire. Cet ouvrage illustre les déviations flagrantes de l'histoire faites par l'historiographie soviétique.

Un détail important caractérise cet ouvrage. Ce manuel d'histoire de Biélorussie a été traduit du russe. Nous constatons le même phénomène dans la dernière génération des manuels. Cela signifie que ceux qui écrivent des manuels d'histoire de Biélorussie pour les élèves biélorusses n'ont même pas une maîtrise suffisante de la langue biélorusse ou ne veulent pas rédiger les manuels en biélorusse. Cela pose la question de

[544] Ibid., p. 205.
[545] Ibid., p. 171.

l'accès et de l'analyse des sources historiographiques qui sont en biélorusse et souvent en ancien biélorusse par ces auteurs. Plusieurs termes historiques, notamment se rapportant à la culture matérielle sont difficiles à traduire du biélorusse. La traduction fait perdre une partie de la sémantique et ne permet pas de décrire d'une manière profonde et pertinente les événements historiques.

Les caractéristiques pédagogiques du livre sont aussi faibles que son contenu. Les élèves n'ont pas besoin de disposer de connaissances préalables pour accéder à ce manuel. Il n'y a pas de devoirs d'activité réflexive, il n'y a que des questionnaires à la fin de chaque paragraphe servant uniquement de rappel de l'information fournie. Le questionnaire placé à la fin du paragraphe 35 sur le début de la révolution de 1917 ne comprend que les 2 questions suivantes : « 1. Décrivez la situation sociopolitique en Biélorussie à la veille de la révolution », « 2. Quel travail a été effectué par les bolcheviks au sein des masses populaires pour les inciter à participer à la lutte pour la transformation de la révolution bourgeoise en révolution socialiste ? [546]» Les devoirs cités montrent que les élèves doivent répéter ce qui est écrit dans le manuel pour mémoriser tous les moyens employés par les bolcheviks dans la lutte socialiste sans être incités à réfléchir.

Les illustrations et les cartes présentées dans le livre mettent l'accent sur l'oppression des ouvriers et des paysans par la bourgeoisie, sur la révolution d'octobre, sur la lutte héroïque du peuple soviétique lors de la Grande Guerre Patriotique (Seconde Guerre mondiale) et la marche triomphale du communisme avec l'industrialisation, les plans quinquennaux, etc. Les illustrations tirées du manuel et se trouvant dans l'annexe № 3 témoignent de l'ancrage du manuel dans l'histoire soviétique. L'élément important à retenir pour l'analyse des manuels de la dernière génération, c'est l'utilisation des mêmes illustrations et des mêmes titres de paragraphes que dans les manuels soviétiques. A titre d'exemple, les illustrations « Punitions des paysans» et « Rassemblement des soldats sur le Front occidental », figurant dans le manuel de L. Abetsadarski, se trouvent également dans le manuel de V. Milavanau, édité en 1998[547].

[546] Ibid., p. 140.
[547] МІЛАВАНАУ, Васіль (Vasil' Milavanau), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 8 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 8ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1998.

Le niveau du vocabulaire et de la syntaxe est sommaire, comme tout ouvrage à vocation de propagande qui doit être accessible à tout le monde dans un contexte qui n'incite pas à une réflexion critique.

Pour ce qui est des facteurs extérieurs, la longue vie de l'ouvrage de la première édition en 1960 jusqu'à la dernière en 1986 et son utilisation jusqu'en 1995 prouve la persistance de la tradition soviétique dans l'écriture de l'histoire de Biélorussie. La qualité de la présentation est médiocre. Les illustrations sont en noir et blanc, il y a toutefois une reliure solide pour assurer un long usage dans les établissements scolaires. La question de l'usage du manuel en tant que livre de base ou de manuel alternatif ne se pose même pas, parce que c'était le seul ouvrage sur l'histoire biélorusse, édité à 9000 exemplaires. Le chiffre de 9000 exemplaires est également révélateur. L'unique manuel d'histoire de Biélorussie qui ait jamais existé en R.S.S.B. n'a été édité qu'en 9000 exemplaires, alors que nous savons grâce aux chiffres d'édition des manuels actuels que pour couvrir les besoins du système éducatif, le nombre de 180000-200000 exemplaires est requis. Le tirage de 9000 exemplaires pour l'unique manuel d'histoire de Biélorussie prouve le rôle mineur de cette discipline en Biélorussie soviétique.

Section 2. Les manuels des années 1990 - témoins des turbulences de la période « nationaliste ».

1§. L'ouvrage de Pavel Loïka – un manuel de nouvelle vague.

Les manuels rédigés au moment de la proclamation de l'indépendance nationale nous révèlent les tendances de l'historiographie scolaire de cette période. Nous avons choisi le manuel de Pavel Loïka afin d'illustrer l'époque de la perestroïka. C'est l'un des manuels qui a reçu l'approbation et une reconnaissance des instances officielles, des historiens et des enseignants d'histoire. C'est ainsi un manuel caractéristique de l'époque où il est paru, donc de l'époque où la vision nationaliste de l'histoire a prévalu sur tous les courants historiographiques.

En ce qui concerne le contenu, le manuel est en parfaite correspondance avec le programme officiel de 1992. La nouveauté du manuel consiste dans le fait qu'il a présenté les faits historiques qui ont été dissimulés pendant longtemps dans l'historiographie. Le manuel traite de la période des XVIème-XVIIIème siècles et la répartition de pages par thèmes est équilibrée, ce que le tableau suivant prouve.

Tableau 20

ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 7 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 7ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1993, 209 pages.

№ du chapitre	Titre du chapitre	Nombre de pages consacrées au chapitre	Surface rédactionnelle
Chapitre 1	Situation politique de la Biélorussie aux XVI°-XVII° siècles	62	33 %
Chapitre 2	L'agriculture et le développement des villes	17	8 %
Chapitre 3	L'Eglise et la religion. La vie culturelle	30	14 %
Chapitre 4	La décadence sociopolitique de la Biélorussie et les guerres sur le territoire biélorusse au XVII° siècle	24	11 %
Chapitre 5	L'anarchie et l'annexion de la Biélorussie par l'Empire Russe	21	10 %
Chapitre 6	La situation socioéconomique. La vie culturelle	26	12 %

Il y a également un équilibre entre les dimensions politique, économique et les dimensions nouvellement introduites : socioculturelle et diplomatique. Le manuel est centré sur l'histoire nationale, il accorde aussi une attention aux relations avec les pays voisins les plus proches avec lesquels les relations actives étaient engagées, qu'il s'agisse des guerres, des partages des territoires, de la diplomatie, de l'économie ou de la culture. Le manuel essaie de donner une dimension européenne aux faits traités, notamment en comparant la Renaissance biélorusse et européenne et en insistant sur la communauté de destin avec l'Europe au sens large du terme[548].

Le manuel a connu 4 rééditions (1993, 1995, 1997, 2004). Il est très facile de constater les changements au niveau du vocabulaire, de la syntaxe et du style. La première édition abonde en vocabulaire emprunté à l'ancien biélorusse, en mots incompréhensibles pour une grande partie de citoyens, sans parler des enfants de 13-14 ans auxquels le livre est destiné. Les reproches qui ont été faits au manuel de Pavel Loïka concernent le niveau de langue très difficile. La plupart des Biélorusses ne maîtrisaient, ni n'utilisaient la langue biélorusse et ont perçu l'introduction du biélorusse en tant que langue d'Etat comme une mesure imposée et artificielle, c'est pourquoi ils ont voté pour le statut du russe comme langue d'Etat au référendum de 1995. Ce référendum a donné le droit de choisir entre le russe et le biélorusse, et la majorité russophone choisit ainsi le russe. Pour cette raison, P. Loïka a dû remplacer les termes biélorusses peu connus par leur version plus russifiée.

[548] ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 7 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 7ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1993, p. 111 - 120.

Il a été également obligé de diminuer l'accent qu'il avait mis dans la première édition sur les guerres entre le Grand Duché et la Moscovie. L'analyse de la bataille d'Orcha de 1514 où le Grand Duché a obtenu une victoire écrasante contre la Moscovie à laquelle tout un paragraphe[549] a été consacré dans la première édition avec le plan de bataille, les illustrations et les textes des chansons de soldats victorieux a été réduite à un alinéa dans les éditions ultérieures. Dans les dernières éditions du livre, l'auteur a dû réduire à 8 pages le paragraphe sur les « Relations du G.D.L. avec la Moscovie et la Crimée ». Les invasions régulières des tatars et des chevaliers teutoniques étaient un problème important pour le G.D.L. Il s'avère donc qu'aux relations politico-militaro-diplomatiques très complexes impliquant plusieurs pays l'auteur n'a pu consacrer que 8 pages, ce qui s'explique par la sensibilité politique des relations russo-biélorusses. Ouladzimir Sosna qui a été plusieurs fois le rapporteur officiel du manuel de P. Loïka et qui est son ami de longue date nous a révélé lors d'un entretien qu'il avait plusieurs fois conseillé à son ami P. Loïka de nuancer la tonalité aiguë sur les rapports russo-biélorusses. « Dans la société biélorusse actuelle, cette animosité à l'égard de la Russie ne peut pas être comprise et admise, et il faut tenir compte du contexte sociopolitique dans lequel nous vivons et rédigeons des manuels », nous a dit O. Sosna[550]. O. Sosna défend l'avis qu'un historien doit, d'un coté, « ne pas trahir la vérité historique » et l'autre côté, il ne doit pas faire abstraction du contexte où il vit. Il s'est exprimé ainsi lors de l'entretien qu'il nous a accordé et son avis est confirmé dans les documents écrits, ce qui prouve qu'il est véritablement persuadé de cette double charge et double responsabilité d'un historien.

La manière de présenter les rapports entre le G.D.L. et la Moscovie peut être analysée à travers le paragraphe « Sous la main du tsar » où l'auteur parle des invasions du tsar russe Alexeï Mikhaïlovitch sur les terres biélorusses au XVIème siècle.

La rubrique « Les voix du passé » présente le document historique « L'oukase du tsar Alexeï Mikhaïlovitch sur le statut des Biélorusses au sein de la Russie ». Le tsar promet aux Biélorusses qui se soumettent aux autorités russes un traitement égal aux Russes. En réalité, ceux qui ont rencontré les troupes du tsar avec joie ont été capturés et les terres biélorusses ont été brûlées. La Russie fraternelle a capturé les Biélorusses et

[549] Ibid., p. 20 - 25.
[550] Entretien avec Ouladzimir Sosna, maître de conférences à l'Institut de l'enseignement supérieur, 25 avril 2006, Minsk, durée de l'entretien 35 min.

le pays a connu d'importantes destructions et incendies perdant plus de la moitié de sa population[551].

Afin d'illustrer la tonalité de l'ouvrage citons un passage du paragraphe consacré aux guerres entre le G.D.L. et la Moscovie. « Malgré les accords de paix signés en 1508 entre la Moscovie et le G.D.L., en 1512, les troupes de moscovites ont attaqué le G.D.L. L'armée du tsar Vasil' III disposait d'un effectif de 80000 soldats, alors que l'armée du G.D.L. n'en avait que 30000. Le 8 septembre 1514, la bataille a éclaté près d'Orcha. Les troupes du G.D.L. ont l'emporté. Cette victoire a permis pour un certain temps de contenir les aspirations de Vasil' III de conquérir les territoires occidentaux voisins et d'éviter de nouveaux partages sanglants et de nouveaux conflits en Europe de l'Est[552]».

D'après les témoignages de l'auteur, il a dû lutter pour que la présentation de cette bataille ne soit pas supprimée du manuel. Il a dû mener une politique de marchandage. Il a obtenu l'accord de garder la référence à la bataille d'Orcha de la part des censeurs officiels et, en échange, il a introduit la référence à un événement mettant en relief l'amitié russo-biélorusse qu'il ne voulait introduire. Il est clair que dans le contexte de l'intégration russo-biélorusse initiée par le président biélorusse, enseigner dans les établissements scolaires les guerres entre les peuples éternellement fraternels paraît une contradiction avec la politique actuelle.

P. Loïka a confirmé l'idée du changement qualitatif positif de la Commission d'Etat responsable de l'édition des manuels en sciences humaines, à savoir, la deuxième Commission est un organe d'expertise à la différence de la première Commission, qui était un rassemblement de personnes défendant la tradition historiographique soviétique au détriment de scientificité et d'impartialité. D'après P. Loïka, la réédition de son manuel ne pourrait pas être approuvée par la Commission précédente. C'est uniquement grâce aux experts de la deuxième Commission que l'ouvrage a été réédité sans que l'auteur y apporte d'importantes modifications. P. Loïka nous a confié qu'il a refusé de modifier le credo de son manuel et que les membres de la Commission le savent et admettent l'ouvrage qui ne correspond pas à l'idéologie actuelle, en reconnaissant ses qualités scientifiques et didactiques. Tous ces faits expliquent pourquoi un manuel « nationaliste » est en usage dans les écoles secondaires actuellement.

Le message que P. Loïka veut transmettre à ses lecteurs n'est pas seulement un message sur l'identité nationale biélorusse. L'auteur, en montrant les désastres que

[551] ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), *Падручнік*…*(Manuel*…op. cit., p. 128.
[552] Ibid., p. 12.

laissaient les guerres entre les peuples voisins et réellement très proches sur de nombreux critères, n'a-t-il pas voulu aussi enseigner aux élèves qu'il est plus raisonnable de coopérer que de mener la guerre ? Le passage du manuel que nous avons cité antérieurement en est une preuve. Cet argument n'est jamais pris en considération par ceux qui ont critiqué le manuel et qui veulent effacer complètement la trace des événements historiques qui ont eu lieu et qui sont prouvés par de nombreux documents. C'est une tradition soviétique très commode de passer sous silence les événements historiques dérangeants dans le contexte actuel, comme les guerres entre le G.D.L. et la Moscovie, alors que passer sous silence ces événements constitue un détournement de l'histoire. Le passage cité montre également le souci de l'auteur d'inscrire l'histoire de Biélorussie dans le contexte européen, ce qui est une nouveauté par rapport à l'historiographie soviétique et la tradition actuelle qui sont tournées uniquement vers l'Est, vers la Russie et l'unité slave. L'auteur expose des visions divergentes qui peuvent exister dans les pays voisins sur les mêmes événements, ce qui témoigne de l'ouverture d'esprit de l'auteur.

Les élèves doivent bien maîtriser la langue biélorusse et avoir de solides connaissances de l'histoire des premières formations étatiques biélorusses, ils doivent maîtriser le vocabulaire de base de la science historique. La première édition du manuel de P. Loïka ne contenait que le texte narratif. Dans les éditions ultérieures, l'auteur a ajouté des devoirs situés à la fin de chaque paragraphe et de chaque chapitre permettant non seulement de bien mémoriser l'information, mais aussi une réflexion critique. Les illustrations et les cartes ajoutées dans l'édition de 1998, servent à rendre l'information fournie plus intéressante, plus passionnante, plus claire et mieux mémorisable. Les rubriques pédagogiques introduites par P. Loïka « Les voix du passé», « Par les yeux de l'écrivain », « Les personnalités historiques » comprenant les documents accompagnant le texte narratif, comme les poésies consacrées aux événements historiques, les extraits des documents historiques, les textes des chansons populaires des diverses époques, les traditions et les fêtes d'autrefois, ont servi d'exemple à plusieurs auteurs.

Le manuel paru en 1993 s'est inscrit dans les plus récentes recherches qui ont été faites à l'époque. L'auteur manifeste une connaissance des pratiques récentes de classe, il a même créé des leçons télévisées sur les thèmes exposés dans son manuel. L'épouse de P. Loïka, qui enseigne l'histoire de Biélorussie dans un lycée de Minsk, a contribué à

l'élaboration du volet méthodologique du manuel[553] qui s'est considérablement amélioré au cours des années, surtout dans les dernières éditions.

Nous ne pouvons pas analyser la qualité matérielle de la première édition, parce que ce terme ne s'applique pas aux manuels de 1992-1995. Nous ne pouvons pas présenter les illustrations et les cartes de ce manuel édité en 1993, car elles sont absentes. Le seul signe distinctif de tous les manuels de cette période, c'est le drapeau blanc-rouge-blanc, le drapeau du Grand Duché de Lituanie sur la couverture. Ce drapeau a disparu de tous les manuels édités après 1995. A la différence du livre paru en 1993, les éditions ultérieures du manuel de P. Loïka sont richement illustrées[554]. Il y a des portraits, des gravures, des cartes, des schémas explicatifs.

Le manuel de Pavel Loïka, malgré les modifications apportées en raison de la pression qui a été exercée sur l'auteur, garde un esprit particulier. Le manuel laisse l'impression d'une œuvre achevée avec un style soutenu et passionnant (n'oublions pas que P. Loïka est le fils d'un poète éminent). Répétons ce qui nous a été dit par P. Loïka : « il y a une partie d'âme de l'auteur » dans ce manuel. Les sacrifices du travail titanesque de la rédaction du premier manuel en 3 mois en 1993 ont causé une attaque cérébrale qui a sérieusement nui à la santé de l'historien.

Le livre reste fidèle à la conception de l'histoire qui ne veut pas servir une idéologie quelconque, mais qui cherche à affirmer la dignité nationale d'un peuple qui a été privé de ce droit tout au long de son histoire, ce qui vaut à l'auteur de nombreuses critiques de la part des fonctionnaires de l'éducation nationale. La lecture de la construction identitaire biélorusse que nous pouvons faire en nous référant au manuel de P. Loïka est un message assez lucide, basé sur les faits historiques et non pas sur les mythes. Son récit historique est rempli de sympathie « mesurée » à l'égard du peuple biélorusse qui a souvent été une victime opprimée et qui a intégré le sentiment d'infériorité qui lui a été inculqué à travers les siècles par les envahisseurs. Cette sympathie n'a rien d'un nationalisme agressif, accusateur, de caractère fermé et exclusif. Les tonalités émotionnelles de la conclusion du manuel s'expliquent par le désir de l'auteur de s'opposer à l'absence de sentiment de dignité nationale chez les Biélorusses, ce qui explique les exclamations comme « Vive la Biélorussie ! » dans le manuel. P. Loïka est objectif en insistant implicitement sur la faiblesse de l'identité

[553] Entretien avec Pavel Loïka…op. cit.
[554] L'image de la couverture du manuel, ainsi que certaines illustrations révélatrices sont reproduites dans l'annexe № 4.

nationale biélorusse, ce qui correspond à la réalité historique et à la situation actuelle. A la différence de mouvements nationalistes des années 1990, P. Loïka n'exagère pas et n'invente pas une identité nationale biélorusse parfaite, lorsqu'en réalité elle est encore très loin de sa phase accomplie. Pavel Loïka reconnaît que la nation biélorusse a connu un grand nombre de difficultés dans son évolution historique et que la construction identitaire engagée sur ses terres n'avait pas toujours une direction « biélorusse ».

Le seul paragraphe de tonalité nationaliste est la conclusion « Vive la Biélorussie ! » L'auteur évoque que les Biélorusses ont vécu aux XVIIème-XVIIIème siècles (période considérée dans le manuel) « les temps extrêmement difficiles » qui étaient des périodes de « guerres, d'épidémies et de trahison d'une partie de la noblesse qui a renoncé aux traditions ethnoculturelles et religieuses de son peuple. Dans cette situation, le peuple était chargé d'une mission historique importante, celle de sauvegarder la langue, l'ethnie, les traditions ». Les Biélorusses ont effectivement vécu une période très sombre aux XVIIème-XVIIIème siècles, et comme la noblesse ne s'identifiait pas en tant que porteuse de l'idée biélorusse, ce sont les paysans qui sont restés les seuls porteurs de cette idée, ce qui explique un important retard et une grande faiblesse de l'idée et de l'identité biélorusses, portées par des paysans durant des siècles. Il est impossible de nier ces faits historiques, pourtant la manière dont l'auteur présente ces faits, dérape dans la glorification peu scientifique des qualités que le peuple biélorusse a forgées dans ces épreuves : les Biélorusses sont laborieux, tolérants, modestes, généreux, d'après l'auteur. L'usage de beaux adjectifs qui font partie des mythes nationaux chers aux Biélorusses, mais qui n'ont aucune preuve scientifique, s'expliquent par l'aspiration de confirmer la dignité d'un peuple, auquel le droit à la dignité a été refusé pendant très longtemps. La négation totale des qualités du peuple biélorusse, l'accentuation de la faiblesse d'une nation paysanne provoque souvent l'exagération dans la présentation de ses qualités.

La dernière phrase de la conclusion est la suivante, remplie d'un message nationaliste et émotionnel disant que « le peuple biélorusse qui a survécu aux nombreuses épreuves et souffrances est un peuple plein de forces de vie. La nation biélorusse a tout surmonté, elle continue et continuera à exister. Vive la Biélorussie![555] ». L'exclamation « Vive la Biélorussie ! » qui est un mot d'ordre du Front Populaire et la tonalité nationaliste du paragraphe n'ont pas été appréciées par la

[555] ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), *Падручнік…(Manuel…*op. cit., p. 202.

Commission qui a fait pression auprès de P. Loïka afin qu'il modifie ce paragraphe et retire le slogan d'un parti d'opposition. Il faut préciser que « Pour une Biélorussie » était le mot d'ordre du programme électoral du candidat à l'élection présidentielle A. Loukachenko en 2001, et cela reste un mot d'ordre de la politique officielle. Les villes biélorusses sont remplies d'affiches de propagande avec les slogans comme « Pour une Biélorussie en paix », « Pour la Biélorussie[556] ». Les messages des slogans « Vive la Biélorussie » et « Pour la Biélorussie » ne sont guère différents. Leur seule différence est l'appartenance au vocabulaire de différentes forces politiques : l'un est mobilisé par le pouvoir officiel et l'autre par l'opposition politique.

L'analyse de la période historique extrêmement complexe, une des périodes les plus controversées dans l'historiographie de Biélorussie et de ses voisins, celle des XVIIème-XVIIIème siècles, est assez impartiale. Même en faisant une analyse de l'histoire confessionnelle des XVIIème-XVIIIème siècles qui est d'une complexité extrême (la présence de deux confessions majoritaires – l'orthodoxie et le catholicisme, l'apparition des mouvements réformateurs et contre-réformateurs, le problème de l'église uniate), l'auteur garde une neutralité, en essayant d'exposer les faits et non pas ses opinions et ses sympathies. A notre avis, P. Loïka a su considérer le problème de la formation de la nation biélorusse dans le cadre d'une période historique aussi compliquée et ambiguë d'une manière neutre et argumentée. Il a mis un accent sur l'analyse des faits historiques qui expliquent les difficultés de la consolidation nationale biélorusse et les divergences qui existent autour de ces questions. Il ne propose pas de dogmes ou de solutions toutes faites, il réduit au maximum son jugement personnel, qui figure uniquement dans le paragraphe de conclusion et invite le lecteur à réfléchir sur les questions complexes, ce qui est un signe distinctif du manuel, si nous le comparons avec d'autres ouvrages. Le manuel d'Y. Trechtchenok, par exemple, remplace la présentation des faits historiques par les jugements normatifs de l'auteur que le lecteur doit « avaler » sans réfléchir.

En ce qui concerne les relations avec les peuples voisins et les interprétations de ces relations qui ont souvent été problématiques, P. Loïka veut que les élèves tirent une conclusion raisonnable des guerres et des rapports d'oppression qui les ont souvent opposés, comme le montrent les passages cités. Il veut appendre aux élèves qu'il est plus intéressant et plus avantageux de vivre en paix, de s'enrichir mutuellement. Le

[556] Nous avons reproduit quelques affiches dans l'annexe № 2.

peuple biélorusse connaît bien les conséquences des confrontations et des guerres, ce qui a d'ailleurs permis d'éviter un dénouement sanglant des tensions sociopolitiques et nationales en Biélorussie au moment de l'effondrement de l'U.R.S.S., contrairement à ce qu'ont connu beaucoup d'autres Républiques soviétiques.

Nous revenons ici au mythe de la tolérance des Biélorusses qui est devenu une contre-vérité et un instrument de manipulation politique. Il est incontestable que le peuple qui a connu de nombreuses guerres et qui a souvent été « la monnaie d'échange » dans les jeux géopolitiques de voisins puissants, apprécie la paix et veut éviter les désastres de la guerre à tout prix. Pourtant, cette aspiration à éviter la confrontation, ne révèle pas de la tolérance, attribuée en tant que trait du caractère national aux Biélorusses. La Biélorussie a effectivement souvent été la terre d'accueil pour ceux qui ont été pourchassés des territoires voisins. C'était le cas des protestants qui se réfugiaient sur les terres biélorusses au XVIIème siècle face à la poursuite des autorités russes ou des Juifs qui ont été assignés à résidence dans la Région du Nord-Ouest par la loi de 1794. Les terres biélorusses n'ont pas connu de mouvement antisémite important, à la différence de la Russie et de l'Ukraine. La population des terres biélorusses a été un mélange ethnique de Biélorusses, de Russes, d'Ukrainiens, de Polonais, de Juifs, de Lituaniens, de Lettons, de Tatars, de Tziganes, ces ethnies restent présentes jusqu'à nos jours[557], et la Biélorussie n'a jamais été un pays de tensions ethniques. Le fait que les Biélorusses cohabitent paisiblement avec les différentes nationalités ne relève pas de la tolérance en tant que telle, mais de la prévalence des facteurs économiques et des intérêts pragmatiques sur les considérations éthiques et nationales. Il est vrai que la Biélorussie a été épargnée de confrontations ethniques au moment de la perestroïka, mais la Biélorussie a connu des manifestations massives au début des années 1990. Ces manifestations et ces grèves massives étaient liées aux revendications économiques au moment de la crise de la perestroïka. Les usines fermaient, le déficit économique était responsable du vide dans les commerces et de l'introduction de « coupons »[558] visant à réduire et à réguler la consommation.

[557] *Статистический ежегодник Республики Беларусь (L'annuaire statistique de la République de Biélorussie),* Министерство статистики и анализа (Ministère des statistiques et de l'analyse), Минск (Minsk), 2005, p. 20 - 25.

[558] Les « coupons » étaient des autorisations d'achat délivrées à chaque ménage en fonction du nombre de personnes qui le composaient. La vente de la plupart des produits, y compris des produits alimentaires, était soumise à la présentation des coupons. Cette mesure visait à équilibrer la vente de biens et de produits et surtout à freiner la spéculation à laquelle le déficit incitait beaucoup. Le déficit était très important dans toute l'U.R.S.S., et une nouvelle forme d'entrepreneurs a donc apparu - les

L'inflation était galopante et le pouvoir d'achat était extrêmement faible. La soi-disant tolérance des Biélorusses disparaît dès qu'il s'agit du pain quotidien, ce que les années 1990 ont bien illustré.

Le message relatif aux guerres que P. Loïka veut transmettre est l'attitude négative aux confrontations et non pas aux voisins qui étaient impliqués dans les guerres. Malgré quelques passages émotionnels, le manuel de P. Loïka est un exemple de la tentative d'écrire une histoire impartiale et objective qui prend la défense de l'histoire biélorusse, tout en respectant les voisins avec lesquels la Biélorussie a partagé une histoire complexe et qui donne lieu à différentes déclinaisons d'une même histoire.

1§. a. Les relations russo-biélorusses et l'écriture « politique » de l'histoire.

Le manuel de Pavel Loïka est centré sur l'histoire du G.D.L., et les relations entre le G.D.L. avec la Moscovie bénéficient d'une attention particulière de l'auteur. Cette attention s'explique par le contexte sociopolitique où, pour la première fois dans l'histoire, il est devenu possible de présenter les relations entre les peuples russe et biélorusse sous une lumière critique. Le contexte explique également la nécessité de légitimer la distance par rapport à Moscou qui a été le point de départ de l'indépendance de la Biélorussie.

Pour expliciter la production d'un récit historique sous-tendu politiquement, il n'est pas inutile de faire une parenthèse afin d'expliquer les relations entre la Russie et la Biélorussie qui se caractérisent par une évolution complexe. En 1994, l'idée de l'union avec la Russie a porté A. Loukachenko au pouvoir à cause de la nostalgie trop vivante de la grandeur de l'empire soviétique. Cette union représentait un substitut de la grandeur de l'U.R.S.S. aux yeux des Biélorusses nostalgiques de la période soviétique et elle a parfaitement répondu à l'attente du peuple en plein désarroi. Le candidat à l'élection présidentielle en 1994, A. Loukachenko a très bien senti cette demande d'un certain retour à l'U.R.S.S. qui aurait redonné confiance aux Biélorusses, effrayés par les changements des schémas sociaux connus.

Il ne faut pas omettre non plus qu'au moment où l'initiative de l'union a été engagée, le président russe en tirait également des dividendes politiques. Le fait d'avoir gardé au moins une alliée fidèle de la Russie au moment où le pays, qui s'est

« spéculateurs » qui vendaient les articles produits en Biélorussie en dehors de la République et qui « importaient » les articles déficitaires, que la Biélorussie ne produisait pas. L'apparition de cette nouvelle classe d'entrepreneurs était le début de disparités socio-économiques, de l'apparition de « nouveaux riches » et de « nouveaux pauvres ».

historiquement forgé en tant qu'empire, a perdu tous les territoires dépendants et a commencé à être ébranlé de l'intérieur par les revendications indépendantistes des sujets de la Fédération de Russie, a été perçu positivement par les Russes. Le peuple russe globalement était moins nostalgique de l'U.R.S.S. que les Biélorusses, mais les Russes tenaient toutefois à sauvegarder les piliers de leur identité qui s'inscrit inévitablement dans un cadre impérial, ce à quoi répondait en partie l'union russo-biélorusse. Un certain succès de l'union russo-biélorusse est également tributaire des ambitions personnelles du leader biélorusse qui pouvait rivaliser avec le président russe à l'époque et qui avouait prétendre à la présidence d'un éventuel Etat russo-biélorusse. « Est-ce que le président de la Biélorussie est un produit de mauvaise qualité pour ne pas pouvoir prétendre au poste de président de l'Etat russo-biélorusse ? » - a répondu Loukachenko à la question concernant ses ambitions politiques qui pourraient le conduire à devenir le chef de l'Etat unifié dans son interview à la chaîne de la télévision russe R.T.R. le 16 octobre 1997. L'arrivée de V. Poutine au pouvoir a renversé la problématique, en enterrant les rêves d'A. Loukachenko relatifs au Kremlin. Le nouveau président russe a exigé la fin de la période « confuse » des relations russo-biélorusses. En août 2002, le leader russe a clairement exprimé sa vision de futur Etat unifié en disant que la Biélorussie devra se diluer dans l'ensemble de la Fédération de Russie. Un tel arrangement ne pourrait pas satisfaire les ambitions du président biélorusse. Il y a une nette différence entre le poste de chef d'un Etat souverain et celui de gouverneur d'une région de la Russie.

Aujourd'hui, les relations avec la Russie ont pour objectif prioritaire pour Loukachenko d'obtenir les ressources nécessaires au soutien du « socialisme de marché à la biélorusse ». La Russie reste le partenaire économique privilégié de la Biélorussie en termes d'importation des ressources énergétiques et d'exportation de la production biélorusse. La Russie assure le soutien politique à la Biélorussie sur la scène internationale. L'importance de ce partenariat est d'autant plus marquée dans le contexte de relations extrêmement tendues entre la Biélorussie et les pays de l'Union Européenne et les Etats-Unis.

Les indécisions par lesquelles se distingue ce projet politique, témoignent de la perte de l'intérêt de part de la Biélorussie d'approfondir l'intégration, malgré les avantages réels que l'intégration présente pour les deux pays, parce que le pouvoir

biélorusse voit son but initial dévié et ne trouve plus le même intérêt dans cette entreprise politique.

« La guerre du gaz » qui éclate par moments depuis 2004 est une preuve de la pression que la Russie aspire à exercer sur son alliée et de la résistance des autorités biélorusses. Au moment des pourparlers très tendus en 2006 et en 2010, le thème de la souveraineté et de l'indépendance est revenu sur le devant de la scène politique. Le fait le plus étonnant est que le président Loukachenko, qui était prêt à abandonner l'indépendance de la Biélorussie il y a quelques années, est devenu son défenseur fervent. Il est difficile de dire si cette indépendance nationale est une contrainte que le pouvoir biélorusse a dû accepter en tant que résultat du jeu politique ou si l'indépendance correspond véritablement à ses aspirations, il est incontestable et reconnu par toutes les forces politiques, même les plus nationalistes et opposées au pouvoir officiel, qu'A. Loukachenko est devenu « le père » de l'indépendance biélorusse.

Le rôle de la Russie dans la construction de la politique biélorusse et de l'identité nationale est extrêmement ambigu. D'un côté, la Russie est une composante essentielle de l'héritage soviétique, qui est le fondement de l'identité nationale biélorusse à l'heure actuelle. Quelle que soit la conjoncture politique, la Russie est une alliée idéologique, économique et stratégique d'une importance vitale pour la Biélorussie. Le rôle du voisin oriental pour l'identité biélorusse est crucial, pourtant ce rôle a changé au fil des années. Après l'indépendance, les forces nationalistes ont pris la Russie en tant qu'objet par opposition auquel l'identité biélorusse devait se construire. La Russie a joué un rôle de catalyseur dans la formation de l'identité nationale des Biélorusses. Le changement de la conjoncture politique et économique a amené de nouveaux changements : le pouvoir officiel ne construit plus l'identité nationale ni avec ni contre la Russie, mais indépendamment de celle-ci. Volens-nolens, les autorités biélorusses ont commencé à chercher et à construire une identité nationale indépendante de l'Ouest et de l'Est, ce que nous allons développer dans le dernier chapitre.

Le livre de P. Loïka nuance la fraternité éternelle des peuples russe et biélorusse. L'auteur du manuel apporte une vision plus lucide, plus équilibrée des relations entre ces peuples et moins émotionnelle que celle que le pouvoir biélorusse veut transmettre. La lecture attentive de l'ouvrage nous permet de conclure qu'il n'y a pas un message hostile à l'égard de Moscou, bien que dans les années 1990 cela ait été le leitmotiv des

mouvements nationalistes non seulement en Biélorussie, mais dans toutes les Républiques soviétiques. Il faut rappeler que le démantèlement du système soviétique est dû à l'action des indépendantistes dans les Républiques qui prônaient non seulement l'idée de l'indépendance et de la revalorisation du sentiment national, mais qui étaient aussi les premiers porteurs des idées démocratiques dans les pays issus du totalitarisme. L'histoire nationale a été mobilisée au moment de la perestroïka pour légitimer les prétentions de la Biélorussie à l'indépendance, prétentions qui commençaient tout d'abord par la distance par rapport à Moscou qu'il fallait prendre et par la recherche de racines européennes dans l'histoire biélorusse. L'histoire médiévale et le G.D.L. ont été utilisés en tant que référents dans les années 1990 à cause de la recherche d'alternatives historiques dans le contexte sociopolitique de la perestroïka et par l'intérêt à l'égard de l'histoire européenne. Le G.D.L. est apparu comme un Etat européen, comme une démocratie médiévale et comme une alternative à l'autocratie de la Moscovie[559]. Il est donc logique que l'histoire du G.D.L., d'un Etat qu'on peut qualifier d'européen, de progressiste et de démocratique ait été choisie comme un nouveau référent pour la recomposition de la mémoire nationale au moment de la chute de l'U.R.S.S. Le manuel pour la 7ème année est centré sur l'histoire du G.D.L., les usages sociaux de cette période historique expliquent certains accents nationalistes de ce manuel.

2§. Le manuel d'Ouladzimir Sidartsou et de Vital' Famine – une écriture moins radicale.

Pour analyser les manuels parus en 1993, nous étudierons encore un manuel rédigé à cette époque, celui des auteurs Ouladzimir Sidartsou et Vital' Famine et Siargueï Panou[560], qui a rejoint ce groupe d'auteurs en 1995. Nous allons faire une analyse comparative des différentes éditions du manuel qui a déjà été réédité 4 fois. En 1995, le président de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences Nikolaï Stachkevitch est devenu le directeur de cet ouvrage. Nous avons déjà analysé la rédaction d'une des récentes éditions de ce manuel en citant les conclusions des experts

[559] *Вялікае княства Літоускае - гісторыя вывучэння у 1991-2003. Матэрыялы міжнароднага круглага стала 16-18 мая 2003 г. г. Гродна (Le Grand Duché de Lituanie- l'histoire de recherche. Les actes de la table ronde internationale (16-18 mai 2003, Grodna),* Мінск (Minsk), Медисонт (Medisont), 2006, p. 10.

[560] Siargueï Panou est né en 1962 en République Démocratique d'Allemagne. Après ses études à l'Université d'Etat, il a travaillé au Ministère de l'éducation au département de la méthodologie de l'enseignement d'histoire. Actuellement, il enseigne à l'Institut National de l'enseignement supérieur.

et les réponses des auteurs[561]. Les auteurs de manuel Ouladzimir Sidartsou et Vital' Famine sont deux professeurs de l'Université d'Etat très connus et bénéficiant d'une autorité au sein du milieu des historiens. Ces professeurs sont des personnes âgées, ce qui ne les a pas enfermé dans les idées conservatrices concernant la science historique. Bien que ces historiens aient vécu toute leur vie et toute leur carrière sous la pression idéologique de l'ère soviétique, ils ont renoncé aux dogmes soviétiques au moment de la libéralisation et ils restent défenseurs de la vision de l'histoire libre de joug de l'idéologie soviétique. Siargueï Panou est un jeune maître de conférences qui a moins subi les effets néfastes de la dogmatisation de la science[562].

Malgré la différence d'âge, les trois auteurs du manuel partagent les mêmes visions de l'histoire, vision résumée dans « La parole d'auteurs » qui ouvre l'ouvrage et qui expose le credo idéologique des auteurs[563]. Les auteurs veulent à travers leur manuel «expliquer le processus contradictoire du développement de notre société, aider les élèves à prendre conscience de l'histoire de Biélorussie en tant que notre histoire à nous qui fait partie de notre vie de tous les jours ». Les auteurs insistent ainsi sur la difficulté et la contradiction du processus historique ; ils ne veulent pas simplifier ce processus, mais ils présentent les faits dans toute leur complexité. L'objectif du livre est également « d'aider les enseignants dans la tâche complexe de la transmission des connaissances en histoire nationale et dans la formation de la personnalité de l'élève ». Les auteurs veulent que le livre devienne un instrument de l'éducation patriotique, que les élèves connaissent l'histoire nationale, la valorisent et l'intègrent dans leur conscience. « Les événements de l'histoire biélorusse sont décrits du point de vue des valeurs universelles et nationales ». Il s'agit d'un énoncé très important qui met en relief l'approche patriotique de l'enseignement historique, mais qui ne tourne pas au nationalisme agressif. Les auteurs ont voulu expliquer aux élèves que « l'histoire n'est pas simplement une science, mais ce sont des événements avec la participation des personnages historiques ». Les auteurs invitent les lecteurs à étudier « le rôle des personnages historiques, à réfléchir à leurs actions». Ils incitent les élèves à « se mettre

[561] Рэцензія П. Петрыкава на рукапіс падручніка *Гісторыя Беларусі для 9 класса*, аутары У. Сідарцоу, В. Фамін, С. Паноу (La conclusion de l'expert de la Commission d'Etat P. Petrikov sur le manuscrit du manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 20 avril 2000.

[562] L'image de la couverture du manuel, ainsi que certaines illustrations révélatrices sont reproduites dans l'annexe № 5.

[563] СІДАРЦОУ, Уладзімір (Ouladzimir Sidartsou), ФАМІН, Віталь (Vital' Famine), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 9 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1993, p. 3-5.

à la place des personnages historiques pour mieux comprendre leurs motivations». « La spécificité du manuel consiste dans le fait qu'il permet non seulement d'obtenir de l'information, mais également de développer les capacités de réflexion autonomes. L'étude de l'histoire exige non pas une reproduction formelle du texte, mais la capacité de comparer les événements historiques, d'argumenter son point de vue : « Différents points de vue sont représentés dans le manuel, vous pouvez y adhérer ou choisir votre propre opinion. Gardez toutefois une attitude respectueuse à l'égard de ceux qui ont une opinion différente de la vôtre », « nous conseillons aux élèves de prendre une part active dans les débats autour des questions discutables, d'apprendre à défendre leur point de vue ». Ces phrases montrent que l'approche critique est la base didactique de l'ouvrage. Les auteurs incitent à réfléchir sur les événements et les personnages historiques, le manuel ne contient donc pas de dogmes indiscutables. Citons la phrase finale de « La parole d'auteurs » : « Chers élèves, nous serions très contents, si ce manuel vous persuadait de ce que notre peuple a sa propre histoire dont on peut être fier et qu'il est nécessaire de bien la connaître ». La parole introductive est suivie d'un poème de 1919, période de grandes mutations et de mise en place d'un Etat national biélorusse où l'auteur appelle la Biélorussie qui a dormi pendant longtemps à se réveiller, à cesser d'avoir honte de sa langue, à se libérer et à commencer à vivre. La poésie du début du XXème siècle garde son actualité de nos jours.

Pour ce qui est du contenu de l'ouvrage, il a toujours été en correspondance avec les exigences des programmes qui ont changé plusieurs fois au cours de la dernière décennie. L'édition de 1993 ne contenait que le texte narratif, les élèves ont dû recourir aux matériels supplémentaires, comme les cartes et les documents historiques pour compléter l'information fournie dans le livre. Cette critique peut être faite à tous les manuels de l'époque. Les éditions ultérieures ont été enrichies par des cartes, des illustrations, des références aux documents historiques, des rubriques « Point de vue », « Les paroles des témoins », « Portrait historique », « Fait historique », « Document historique », par des tableaux de synthèse. Ce qu'il faut mettre en relief, c'est que chaque page du manuel contient au moins une référence au « Fait historique », ou au « Document historique », ce qui révèle l'intention des auteurs d'appuyer leur récit par des preuves et des documents historiques dans le dessein de le rendre objectif.

L'étude comparative de la répartition des pages en fonction des sous - périodes traitées dans les manuels édités en 1993 et en 1997 peut être résumée de la manière suivante :

Tableau 21

СІДАРЦОУ, Уладзімір (Ouladzimir Sidartsou), ФАМІН, Віталь (Vital' Famine), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 9 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1993, 158 pages.

№ du chapitre	**Titre du chapitre**	**Nombre de pages consacrées au chapitre**	**Surface rédactionnelle**
Chapitre 1	Les événements de l'année 1917. La lutte pour la création d'un Etat souverain biélorusse	32	20 %
Chapitre 2	La Biélorussie entre deux guerres	25	15 %
Chapitre 3	La Biélorussie pendant la Seconde Guerre mondiale et la Grande guerre Patriotique	20	12 %
Chapitre 4	La Biélorussie entre 1945 et 1988	53	33 %
Chapitre 5	La Biélorussie sur la voie de l'indépendance	17	10 %

Tableau 22

СІДАРЦОУ, Уладзімір (Ouladzimir Sidartsou), ФАМІН, Віталь (Vital' Famine), ПАНОУ, Сяргей (Siargueï Panou), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 9 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1997, 191 pages.

№ du chapitre	**Titre du chapitre**	**Nombre de pages consacrées au chapitre**	**Surface rédactionnelle**
Chapitre 1	La révolution d'octobre. La lutte pour la création d'un Etat souverain biélorusse	31	16 %
Chapitre 2	La Biélorussie entre deux guerres	33	17 %
Chapitre 3	La Biélorussie pendant la Seconde Guerre mondiale et la Grande guerre patriotique	27	14 %
Chapitre 4	La Biélorussie entre 1945 et 1996	91	47 %

Bien que la structure générale reste presque la même pour différentes éditions, il y a toutefois des nuances. Dans l'édition de 1993, tout un chapitre a été consacré à la période de l'indépendance nationale, tandis que dans celle de 1997, la période de 1945 jusqu'à 1996 est conclue dans un seul chapitre, ce qui prouve que l'accent mis sur l'indépendance nationale est nettement plus atténué.

Les dimensions politique, diplomatique, socio-économique et culturelle de l'histoire sont équilibrées dans le manuel. Dans chaque chapitre, outre les aspects politico-diplomatiques, il y a un paragraphe se rapportant à l'histoire sociale et culturelle, par exemple, le paragraphe « La politique de la biélorussisation des années

1920. Le développement de la culture[564] » dans le chapitre « La Biélorussie entre deux guerres » et le paragraphe « Le développement socio-économique dans les années 1950-1960. La libéralisation culturelle » dans le chapitre consacré à l'histoire de Biélorussie après la Seconde Guerre mondiale. L'ouvrage met un accent particulier sur l'histoire nationale dans le contexte européen et mondial, ce qui se voit à travers les paragraphes « La participation de la Biélorussie dans la création et le fonctionnement de l'ONU[565] » et « Le développement actuel de la République de Biélorussie dans le contexte mondial[566] ». Le manuel présente les visions de l'historiographie polonaise et russe, ainsi que des divisions au sein du champ des historiens sur les questions débattues sous la rubrique « Point de vue », notamment sur la République Populaire de Biélorussie et sur la politique des autorités soviétiques.

Nous pouvons repérer les modifications dans différentes éditions du manuel, et ceci même au niveau du vocabulaire. En analysant la révolution de 1917 dans l'édition de 1993, les auteurs ont employé le mot « événements de l'année 1917 », tandis que dans les éditions ultérieures, nous trouvons la formulation «révolution d'octobre », qui est une sorte de compromis entre la tradition soviétique, d'après laquelle cet événement est intitulé « la grande révolution socialiste d'octobre » et la tradition nationaliste que ne les qualifie que d'« événements d'octobre 1917 ».

Nous constatons un autre point de divergence entre les différentes éditions du livre. Dans l'édition de 1993, dans le chapitre sur la Grande guerre Patriotique, les auteurs ont consacré 2 pages au collaborationnisme[567], ce qui s'explique par le fait qu'il n'est devenu possible d'en parler qu'après l'indépendance. A l'époque soviétique, la référence à ce phénomène a été évincée du discours officiel. Les auteurs qui ont rédigé le manuel en 1993 ont dû expliquer cette page douloureuse de l'histoire de Biélorussie. La situation est compliquée par le fait que les nazis ont permis aux nationalistes qui ont soutenu les nazis de réintroduire les symboles nationaux biélorusses, comme le drapeau blanc-rouge-blanc et les armoiries « Poursuite », hérités du Grand Duché de Lituanie. En analysant le phénomène de collaborationnisme en Biélorussie, il ne faut pas oublier que certaines personnes ont collaboré avec les nazis, parce qu'elles voyaient dans ces derniers une libération par rapport à une autre invasion, celle des communistes. Les

[564] Ibid., p. 40 - 43.
[565] Ibid., p. 77 - 81.
[566] Ibid., p. 148 - 153.
[567] Ibid., p. 65 - 67.

nazis, ayant installé un gouvernement en Biélorussie, ont instauré un système de mesures visant à favoriser les nationalistes biélorusses afin d'obtenir leur soutien. S'il est toujours difficile d'avancer avec précision des chiffres quant au nombre de personnes qui ont effectivement collaboré - volontairement ou engagées de force - avec l'occupant, l'existence de ce phénomène est avérée, et bien que son analyse requière beaucoup de prudence, omettre cet événement constituerait un détournement de l'histoire. Pourtant, les autorités politiques d'aujourd'hui veulent que le collaborationnisme ne soit plus mentionné dans les manuels d'histoire, comme à l'époque soviétique. Sous la pression politique, les auteurs ont dû réduire les explications de ce phénomène complexe à deux phrases qui ne l'éclaircissent aucunement dans l'édition du manuel de 1997[568].

Au fil des années et sous la pression politique, le manuel a subi des modifications qui ont affecté son contenu et son vocabulaire.

Pour ce qui est des caractéristiques pédagogiques du manuel, les élèves doivent avoir bien assimilé les connaissances en histoire obtenues antérieurement, parce que le manuel n'est pas écrit dans la tradition soviétique, il n'y a pas d'axiomes indiscutables, mais les auteurs incitent les lecteurs à une réflexion personnelle et critique. Le manuel comprend des questions de révision qui servent de rappels d'information et qui sont situées au début de chaque paragraphe. Les devoirs qui donnent aux élèves l'occasion d'exercer une réflexion critique se trouvent à la fin de chaque paragraphe. Chaque chapitre se termine par une série de devoirs qui répondent aux objectifs de mieux mémoriser et organiser l'information, de permettre une réflexion plus approfondie sur les données apprises à travers des tableaux de synthèse comparatifs à remplir, des cartes historiques à commenter, des sujets d'essai sur un événement historique.

Le manuel de 1993 a intégré les récentes recherches historiques faites dans les années 1990 sur la République Populaire de Biélorussie, sur les crimes du régime soviétique, sur le collaborationnisme. Les illustrations, les cartes et les portraits accompagnant le texte narratif de l'édition de 1997, le rendent plus clair, plus explicite et plus intéressant. Ces illustrations sont soumises à l'objectif de mieux refléter la réalité historique décrite, sans la soumettre à une idéologie quelconque. Le manuel de 1993 n'avait aucune illustration, sauf le drapeau blanc-rouge-blanc sur la couverture. L'édition de 1995, apparue après l'oukase présidentiel de retirer la littérature scolaire

[568] СІДАРЦОУ, Уладзімір (Ouladzimir Sidartsou), ФАМІН, Віталь (Vital' Famine), ПАНОУ, Сяргей (Siargueï Panou), *Падручнік…(Le manuel*..op. cit., p. 80.

éditée entre 1992 et 1995, a été modifiée en quelques mois, n'avait toujours pas de cartes et d'illustrations, mais la tendance nationaliste du récit a été sensiblement réduite.

Le manuel de 1993, aussi bien que celui de 1997 a été rédigé dans un style compatible avec l'âge du public visé. Siargueï Panou, un des meilleurs spécialistes de méthodologie de l'enseignement d'histoire qui connaît très bien les pratiques actuelles de la classe grâce à l'expérience de l'enseignement d'histoire à l'école secondaire, est devenu co-auteur du livre en 1995. Sa contribution à la rédaction de l'ouvrage a considérablement amélioré son niveau méthodologique.

Le tirage du manuel édité en 1997 est de 195000 exemplaires, c'est un manuel de base. En 1997, le manuel a été enrichi d'illustrations et d'une reliure solide, ce qui lui garantit un usage durable.

Section 3. Les manuels d'histoire de la période actuelle (1995-2005).

Notre corpus de manuels à étudier comprend plusieurs ouvrages qui sont parus après 1995 et qui font partie de la troisième génération des manuels. La multitude de livres scolaires de cette époque s'explique premièrement par la divergence des représentants de l'historiographie scolaire actuelle. Il est intéressant de comparer, par exemple, deux auteurs : M. Bitch et V. Milavanau dont les manuels pour la 8ème année sont opposés dans la conception de l'histoire. Deuxièmement, les tensions existant dans cette génération reflètent l'état actuel et les problèmes de l'écriture des manuels scolaires. Ces manuels qui sont actuellement en usage dans les établissements scolaires, sont des instruments de la construction identitaire. L'analyse des manuels récents nous permettra d'étudier les moyens de contrôle de l'historiographie que le pouvoir essaie de mettre en place. Nous avons déjà analysé les manuels pour la 7ème et la 9ème année. Nous ferons une analyse des manuels pour la 8ème, la 10ème et la 11ème année, ce qui nous donne une vue d'ensemble sur les manuels scolaires d'histoire.

1§. Le manuel d'Edouard Zagaroulski – un exemple de conformisme.

Le premier manuel dans notre liste qui se rapporte à la période actuelle est celui pour la 6ème année du membre de la Commission Edouard Zagaroulski[569].

E. Zagaroulski est un historien dévoué à la tradition soviétique, ce qu'il a confirmé lors d'un entretien[570]. Il donne une appréciation négative à l'histoire nationaliste qu'on a essayé d'imposer au début des années 1990. Pour lui, le manuel scolaire de la période soviétique était un bon manuel, et la qualité des manuels actuels laisse à désirer. A la question concernant sa motivation de rédiger les manuels scolaires, E. Zagaroulski a répondu : « Dans la science historique beaucoup de spéculations et de bêtises ont apparu les dernières années, comme par l'exemple l'indépendance de la principauté de Polatsk vis-à-vis de la Russie Kiévienne. Je ne veux pas que les enfants lisent ce qui est écrit dans des manuels comme celui de Chtykhau qui apprennent la russophobie et une haine contre les Russes aux enfants. Il faut que quelqu'un leur dise la vérité, c'est pour cela que j'ai commencé à rédiger les manuels ». E. Zagaroulski croit que « dans la science, il faut se référer aux recherches fondamentales et à la tendance générale dominante et non pas véhiculer la version nationaliste de l'histoire». Cette référence à la tendance générale dominante est souvent évoquée par les historiens de tradition soviétique, dont E. Zagaroulski fait partie, qui pensent qu'il doit exister une conception de l'histoire défendue par les autorités politiques, comme c'était le cas en U.R.S.S. Ces historiens se sentent à l'aise en Biélorussie où actuellement « on s'occupe de l'histoire au plus haut niveau étatique[571] ». Dans cette situation, la science historique, au lieu d'être une diversité de visions du passé, est remplacée par une seule version de l'histoire, un dogme qui convient au pouvoir politique et qui interdit tout avis divergent sur l'histoire. Nous verrons les traces de l'approche dogmatique dans l'enseignement de l'histoire en analysant le manuel d'E. Zagaroulski[572].

---

[569] Edouard Zagaroulski est né en 1938. Il est archéologue, docteur en histoire, professeur. Il a fait ses études à l'Université d'Etat, il a travaillé à l'Institut de l'Histoire l'Académie des Sciences de Biélorussie, puis il a dirigé la chaire de l'archéologie à l'Université d'Etat et la chaire de l'histoire de l'U.R.S.S. de la période pré soviétique. Le titre de cette chaire reflète la vision soviétique de l'histoire. Tout ce qu'il y avait avant l'U.R.S.S., était la période pré soviétique qui préparaît inévitablement l'avènement de l'ère soviétique. Actuellement, il s'occupe de la recherche sur l'histoire de Biélorussie des Vème - Xème siècles au sein de la même Université.

[570] Entretien avec Edouard Zagaroulski, professeur d'histoire à l'Université d'Etat, 29 mars 2004, Minsk, durée de l'entretien 45 min.

[571] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *К вопросу…(Sur la conception…*op. cit., p. 5.

[572] L'image de la couverture du manuel, ainsi que certaines illustrations révélatrices sont reproduites dans l'annexe № 6.

En ce qui concerne le contenu du manuel, il correspond aux exigences du programme ministériel. La répartition des pages en fonction des sous-périodes est résumée dans le tableau ci-dessous.

Tableau 23

ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 6 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 6ème année)*, 1999, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 199 pages.

№ du chapitre	**Titre du chapitre**	**Nombre de pages consacrées au chapitre**	**Surface rédactionnelle**
Chapitre 1	La période de l'Ancienne Russie. L'histoire politique des terres occidentales de Russie	52	26 %
Chapitre 2	La politique intérieure des terres russes occidentales	19	9 %
Chapitre 3	La culture de Biélorussie de la période de l'Ancienne Russie (IX° - XII° siècles)	13	6 %
Chapitre 4	La Biélorussie au sein du G.D.L. L'histoire politique	50	25 %
Chapitre 5	La politique intérieure des terres biélorusses au sein du G.D.L.	27	13 %
Chapitre 6	Le développement de la culture. La formation de la nation biélorusse	23	11 %

La conclusion que nous pouvons tirer du tableau récapitulatif, c'est la prépondérance de l'histoire politique sur toutes autres dimensions présentées, ce qui s'inscrit parfaitement dans la tradition de l'historiographie soviétique. Le titre du chapitre consacré aux premières formations étatiques biélorusses des IXème-XIIème siècles montre l'attitude de l'auteur à l'égard de la période traitée. Il défend la conception de la genèse des slaves de l'Est qui fait de l'Ancienne Russie la patrie originelle de ces peuples. Les terres biélorusses ne sont que « les terres russes occidentales ». Le titre du chapitre sur la culture de cette période dévoile le point de vue de l'auteur, pour qui, la culture de la Biélorussie des IXème-XIIème siècles n'est que la culture de l'Ancienne Russie.

L'auteur met un accent sur la communauté de destin entre les peuples slaves de l'Est et refuse l'idée du développement indépendant de la nation biélorusse. Les paragraphes se rapportant aux principautés de Polatsk et de Tourau, considérées par les historiens nationalistes comme des prémices du développement étatique de Biélorussie, s'intitulent « La terre de Polatsk[573] » et « La terre de Tourau[574] » dans le manuel d'E.

[573] ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), « Полацкая зямля » (La terre de Polatsk), in *Падручнік Гісторыя Беларусі для 6 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 6ème année)*, 1999, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), p. 20-26.

Zagaroulski. Il existe des opinions divergentes concernant le rapport entre les principautés slaves du Xème au XIIème siècle[575]. Aujourd'hui, il est impossible de mesurer le degré d'autonomie et le rapport de force et de subordination entre différentes formations étatiques. Il serait toutefois judicieux de tenir compte des avis différents[576] relatifs à cette période, pourtant E. Zagaroulski présente la version soviétique de l'histoire du Xème au XIIème siècle comme la seule version dans l'historiographie[577]. Il ne s'agit pas d'un simple choix de vocabulaire. Le fait de substituer le terme « principauté » par le terme « terre » trahit la volonté de l'auteur de diminuer l'importance de ces formations historiques pour ne pas aller à l'encontre de la tradition soviétique et ne pas porter une ombre sur le seul Etat puissant de l'époque, la patrie originelle des trois peuples slaves, la Russie Ancienne ou la Russie Kiévienne.

L'auteur consacre 55 pages sur 199 pages de l'ouvrage (28 % de la surface rédactionnelle) à la période des premières formations étatiques sur les terres biélorusses. Ce volume du texte relativement important témoigne de la richesse de cette période. Malgré la « modestie » de sources historiques relatives à cette époque assez lointaine, l'auteur présente d'une manière assez complète et riche l'histoire des Xème-XIIème siècles. L'auteur est un archéologue et spécialiste de cette période, ce qui se voit à travers la maîtrise qui est la sienne de cette époque historique. Il est incontestable que les paragraphes sont riches en information et rédigés d'une manière passionnante. Le volume du texte, l'abondance des faits historiques et la qualité du récit prouvent l'importance de cette période, pourtant, E. Zagaroulski inscrit l'histoire des principautés sur les terres biélorusses dans l'histoire de l'Ancienne Russie et non pas de la Biélorussie.

Le texte narratif abonde en contradictions. En parlant des terres occupées par les tribus slaves, l'auteur indique que ces dernières s'assimilaient aux tribus qui étaient déjà installées sur ces territoires. Il précise que les terres de la Biélorussie actuelle où se sont installés les Slaves étaient occupées par les tribus baltes. Cette présentation de

---

[574] ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), « Тураўская зямля» (La terre de Tourau), in *Падручнік…(Manuel…*op. cit., p. 42-45.

[575] ФЕДАРАСАВА, Валянціна (Valiantsina Fedarasava), « Гісторыкі аб старажытнай Русі » (Les historiens à propos de la Russie Ancienne), Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement), № 2, 1997, p. 49-59.

[576] ШТЫХАУ, Георгій (Gueorguiï Chtykhau), « Нацыя, якую прыдумалі гісторыкі » (La nation inventée par les historiens), *Беларуская мінуўшчына (Le passé biélorusse)*, № 2, 1993, p. 20-23.

[577] ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), *Западная Русь (IXème-XIIIème века) (La Russie Occidentale (IXème-XIIIème siècles)*, Минск (Minsk), БДУ (l'éd. de l'Université d'Etat), 1998.

l'ethnogenèse des Biélorusses est la version du substrat balto-slave, ce que l'auteur n'avoue pas[578].

Le paragraphe 3 s'intitule « Les premières « formations de type principauté » sur les territoires de Biélorussie ». Nous avons gardé les guillemets que l'auteur emploie pour diminuer l'accent mis sur ces formations sur les terres biélorusses, parce qu'à côté des « formations de type principauté » sur les territoires de Biélorussie » figure la principauté de Kiev employée sans guillemets. La conclusion du paragraphe nous indique que : « Les événements les plus importants pour l'histoire de Biélorussie, c'était l'apparition des tribus slaves sur ses territoires et son entrée au sein de la puissante Russie Kiévienne. Souvenons-nous de ce que sous le règne des premiers princes de Kiev, Polatsk était déjà subordonné à Kiev. C'est pourquoi, apparemment, nous ne pouvons pas dire que Polatsk et Tourau étaient les centres des principautés autonomes avec leurs dynasties princières[579] ». Malgré cet énoncé, les paragraphes suivants présentent l'histoire de la dynastie des princes de Polatsk qui étaient assez puissants pour concurrencer ceux de Kiev et des autres principautés. L'auteur consacre plusieurs pages au prince légendaire de Polatsk – Oussiaslau, un des personnages principaux du panthéon nationaliste qui avait réussi à s'installer sur le trône de Kiev et à mener de nombreuses campagnes militaires victorieuses contre les tribus des tatars. L'auteur cite le document littéraire et historique « La chanson du prince Igor » qui glorifie Oussiaslau. E. Zagaroulski sous la rubrique « Matériel pour la lecture », indique que les portraits d'Oussiaslau représentés par les chroniques et « La chanson du prince Igor » sont très différents. Les premières le présentent comme un aventurier redoutable et la « Chanson du prince Igor » lui attribue l'image positive d'un héros. Selon E. Zagaroulski, les chroniques étaient réécrites par les adversaires d'Oussiaslau[580]». Cet énoncé de l'auteur reste une supposition qu'il est impossible de prouver ou de corroborer. La diversité de portraits historiques d'Oussiaslau est une preuve que dans la science historique plusieurs éléments relèvent des appréciations, des jugements sans preuves, des conjonctures et des rapports de forces.

L'histoire des principautés du Xème au XIIème siècle est une mosaïque mouvante : les principautés apparaissaient, rivalisaient avec les voisins, disparaissaient. Il est difficile de définir un leader incontestable et durable dans ces turbulences.

[578] ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), *Падручнік…(Manuel…*op. cit., p. 16.
[579] Ibid., p. 24 - 25.
[580] Ibid., p. 33 - 34.

L'historiographie soviétique a désigné la Russie Kiévienne en tant que centre de gravité des principautés slaves, ce qui pouvait correspondre à la réalité historique, mais ce qui était surtout un moyen commode d'affirmer les liens originels et éternels entre les peuples slaves et le rôle dominant que la Russie a éternellement joué pour ces ensembles ethniques.

Le facteur qui a permis aux historiens soviétiques de prétendre à l'hégémonie de la Russie par rapport aux principautés limitrophes sont les tributs que les princes de Kiev percevaient auprès des habitants de ces principautés une fois par an pendant une durée de temps qui reste indéfinie. Les historiens nationalistes mettent en doute la perception des tributs en tant qu'argument pertinent et suffisant pour affirmer la dépendance des principautés situées sur les terres biélorusses par rapport à Kiev. E. Zagaroulski cite le document historique évoquant la perception des tributs par les princes de Kiev et insiste sur la vassalité des principautés de Polatsk et de Tourau vis-à-vis de Kiev : « nous ne pouvons pas dire que Polatsk et Tourau étaient les centres des principautés autonomes avec leurs dynasties princières ». L'auteur introduit donc des conclusions que les élèves doivent assimiler comme des vérités historiques indiscutables, alors qu'ils ne sont que le point de vue défendu par E. Zagaroulski et par une partie des historiens biélorusses. Parallèlement, l'auteur présente les faits historiques comme les invasions des territoires avoisinants par Polatsk, le contrôle que Polatsk a étendu sur les terres des peuples baltes jusqu'à la mer Baltique, les alliances dynastiques, les stratégies de prise de pouvoir, la rivalité entre Polatsk et Kiev, l'invasion du trône de Kiev par le prince de Polatsk Oussiaslau, les révoltes et le refus de Polatsk de payer les tributs et plusieurs autres événements. La lecture des chapitres ne laisse pas l'impression que le rôle de la principauté de Polatsk a été réduit à celui d'une vassale de Kiev. Toutes les principautés évoquées dans le texte sont présentées comme des acteurs à part entière des jeux politiques complexes de l'époque. Les faits historiques analysés par l'auteur semblent être en contradiction avec les conclusions courtes intercalées au milieu du texte comme la dépendance de Polatsk par rapport à Kiev. Il faut préciser également que les formations étatiques du Xème au XIIème siècle avaient des frontières extrêmement mouvantes et se situaient sur le territoire de plusieurs Etats modernes qui ne peuvent pas réclamer l'héritage historique exclusif de ces principautés. Il suffit d'évoquer que la Russie Kiévienne est réclamée par l'Ukraine actuelle en tant qu'héritage ukrainien et non pas russe et slave commun. Ainsi, les

conclusions se rapportant à la subordination de Polatsk et de Tourau à Kiev servent un but politique, celui de contrecarrer les voix de ceux qui affirment l'autonomie des principautés biélorusses et cherchent dans cette indépendance les racines de l'indépendance biélorusse.

Evoquons un autre exemple intéressant de la présentation biaisée des faits historiques qui influence la perception de son contenu. L'organisation interne de certaines principautés slaves (notamment celles de Novgorod et de Polatsk) se distinguait par l'existence d'un vetché (vetcha) – un rassemblement de citoyens qui décidait des questions importantes de la vie de la principauté. Ce rassemblement pouvait même destituer un prince qui déplaisait aux habitants de la principauté. Cet élément de « démocratie directe » est évoqué par les historiens nationalistes en tant que preuve du niveau de développement important de la principauté de Polatsk. E. Zagaroulski analyse l'importance de vetché (vetcha) de Polatsk dans son manuel, mais dans le paragraphe « L'organisation du pouvoir dans la Russie Ancienne[581] », en attribuant ainsi cette manifestation de la démocratie à la Russie et non pas à la Biélorussie.

Le manuel est sensible à l'idéologie soviétique, reprise en grande partie par l'idéologie actuelle, ce qui se voit même à travers les titres des chapitres et des paragraphes. L'accent particulier est mis sur le lien de la Biélorussie avec son voisin oriental - la Russie - au détriment des relations avec les autres pays limitrophes de la Biélorussie. Il n'y a aucune mention de ce que les historiens polonais, lituaniens ou ukrainiens puissent avoir une autre interprétation des événements décrits dans le manuel. L'auteur n'évoque pas les divergences d'opinions qui existent en Biélorussie même sur de nombreuses périodes historiques.

Nous pouvons citer quelques passages du texte qui révèlent le point de vue de l'auteur : « La population du G.D.L. se composait de deux grandes ethnies – les Lituaniens et les Slaves. Les Slaves étaient plus nombreux que les Lituaniens, et c'est une des particularités de cet Etat. Un niveau du développement important des terres de Russie (ces terres étaient toujours appelées « terres russes ») a contribué au progrès de toutes les sphères de vie du G.D.L. Vu que les Slaves qui étaient majoritaires au G.D.L., possédaient déjà une écriture, la « langue russe » est devenue la langue des documents d'Etat, des archives, des œuvres littéraires et elle a été répandue parmi les féodaux lituaniens. Les féodaux des terres biélorusses jouaient un rôle important dans la vie du

[581] ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), *Падручнік…(Manuel…*op. cit., p. 66.

G.D.L., ils étaient des cadres dirigeants, des chefs de l'armée, des ambassadeurs. Pourtant, le G.D.L. n'a jamais été un Etat biélorusse. Malgré l'utilisation de la « langue russe » dans les documents officiels, elle n'est pas devenue la langue du G.D.L. Les simples Lituaniens ne la maîtrisaient pas[582]». (Nous avons reproduit les guillemets et les parenthèses utilisés par l'auteur dans le texte). Le mot qui apparaît le plus souvent dans le texte est « ancien russe», tout comme dans le manuel de L. Abetsadarski dans les paragraphes se rapportant à cette période, ce qui correspond parfaitement à la conception soviétique de l'histoire, pour laquelle l'histoire de Biélorussie est substituée par l'histoire de Russie.

Pour ce qui est des caractéristiques didactiques de l'ouvrage, les élèves doivent maîtriser les notions de l'histoire de cette période pour pouvoir l'utiliser efficacement. Pourtant, il y a très peu de devoirs de réflexions. Les questionnaires placés à la fin de chaque paragraphe requièrent l'apprentissage par cœur des conclusions souvent très subjectives de l'auteur. Par exemple, à la fin du paragraphe intitulé « Les premières «formations de type principauté» sur les territoires de Biélorussie » que nous avons cité, se trouve la question : « Est-il possible de parler de l'indépendance de Polatsk par rapport à Kiev ? » Les élèves sont censés ainsi reproduire la conclusion donnée par l'auteur dans le texte sur la vassalité de Polatsk vis-à-vis de Kiev.

Le dernier chapitre intitulé « La formation de la nation biélorusse » est une succession de contradictions. L'auteur expose un fait historique qui prouve le développement indépendant de la Biélorussie, et il revient sur l'idée que « les Biélorusses ont des racines communes avec les Russes et ne se sont jamais sentis différents des Russes », sans que ses affirmations soient confirmées par des arguments scientifiques, des documents. Les citations du chapitre illustrent les contradictions, dont abonde le texte narratif. « Les Slaves se sont répartis sur un large territoire, ce qui a contribué au développement des divergences entre les tribus slaves. Les territoires de la Biélorussie actuelle ont été occupés par les baltes. Ces tribus se sont influencées mutuellement ». L'auteur ajoute cependant : « Tous ces processus se réalisaient très lentement, donc les différences entre les Russes et les Biélorusses ne se sont cristallisées qu'après le XIIème siècle ». C'est un jugement personnel de l'auteur qui n'est pas confirmé par les documents historiques. Vers le XIIème siècle, les deux peuples comptaient déjà des siècles de vie dans des cadres étatiques, juridiques et culturels très

[582] ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), « Беларускія землі у складзе ВКЛ » (Les terres biélorusses au sein du G.D.L.), in *Падручнік…(Manuel…*op. cit., p. 100-101.

différents. Dans le chapitre « La formation de la nation biélorusse », l'auteur insiste sur ce que « l'ethnie biélorusse, comme l'ethnie russe et ukrainienne se formaient sur la base commune de l'ethnie ancienne russe », « lorsque la population des terres russes occidentales faisait déjà partie du G.D.L., elle ne se distinguait pas de la population des autres régions de la Russie[583] », - écrit l'auteur. Même aujourd'hui, les instruments de sondages d'opinion et autres outils sociologiques ne permettent pas de mesurer avec certitude le sentiment d'appartenance nationale des Biélorusses, leur sentiment de communauté ou d'opposition vis-à-vis des autres groupes nationaux n'est pas facile à étudier. Quelle pourrait être la légitimité et la véracité des affirmations sur l'identification ethnique des Biélorusses au Moyen Age, présentées dans un manuel scolaire sans référence à un document quelconque?

Pour E. Zagaroulski, la langue des documents du G.D.L. était la « langue russe ». Il se contredit dans le 6ème chapitre en écrivant : « L'usage de la langue biélorusse en tant que la langue des documents, de la législation et de la jurisprudence du G.D.L. l'avait enrichie de nouveaux lexiques ». La question légitime se pose : quelle interprétation des faits historiques les élèves doivent retenir ? Quelle était la langue d'Etat du G.D.L.? L'auteur affirme : « Les échanges avec la Pologne et la Lituanie ont apporté des emprunts dans la langue biélorusse. Pourtant, l'influence de ces langues est restée minoritaire, la langue biélorusse a gardé ses racines de l'ancien russe ». Des axiomes pareils ne sont pas viables sans être confirmés par des analyses linguistiques pour pouvoir mesurer les parts et le poids de différents emprunts et des influences des différentes langues étrangères sur le biélorusse.

La problématique de l'étymologie du mot Litva a été déjà évoquée. E. Zagaroulski affirme que : « Les habitants des régions occidentales de Biélorussie s'appelaient « litviny » (habitants de Litva). Cela s'explique par le fait que ces terres faisaient partie du G.D.L., mais ce n'était pas un nom très répandu. Les Biélorusses avaient toujours la conscience d'être Russes ». L'étymologie du nom de « Litva » qui se référerait à l'union des Slaves et des Baltes, est un sujet débattu dans la science historique. Pourtant, la conclusion que l'usage des mots de « litviny » et de « Litva » était minoritaire, semble contredire la logique des faits historiques, car la ville de Brest, située en Biélorussie s'appelait jusqu'au XXème siècle Brest-Litovsk, donc Brest biélorusse. Les termes « Litva » et litviny existaient pendant plusieurs siècles, et

[583] ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), « Фарміраванне беларускай народнасці» (La formation de la nation biélorusse), in *Падручнік…(Manuel…*op. cit., p. 185 - 188.

l'affirmation que les Biélorusses avaient toujours la conscience d'être Russes n'est qu'une spéculation infondée de l'auteur. Nous allons citer quelques recherches portant sur l'image des voisins dans le folklore biélorusse et voir que la pire des images est attribuée aux Russes, ce qui peut souligner la différence et même l'animosité que les Biélorusses pouvaient ressentir vis-à-vis des Russes[584].

L'auteur manifeste sa connaissance des récentes recherches historiques. Le style et le vocabulaire du manuel sont compatibles avec le niveau de compétences du public visé. Le manuel a été publié pour la première fois en 1999. C'est un représentant typique de livres controversés de la troisième génération des manuels. La qualité de la présentation est satisfaisante, qu'il s'agisse de la qualité du papier, des illustrations ou de la reliure qui lui assure un long usage.

Le manuel comporte de nombreuses cartes et des illustrations qui servent à illustrer le récit et le rendre plus intéressant et compréhensible. Un élément très important caractérisant l'ouvrage, c'est que son tirage est de 10000 exemplaires. C'est donc un manuel à usage minoritaire, une sorte de vision alternative sur les événements exposés.

Il faut préciser que le manuel a été traduit du russe, ce qui signifie que l'auteur ne maîtrise pas suffisamment la langue biélorusse pour rédiger le manuel en biélorusse ou refuse de rédiger son ouvrage en biélorusse.

La conclusion générale sur cet ouvrage est l'accent particulier qui y est mis sur l'influence majeure de la Russie dans la formation de la nation et de l'Etat biélorusse. L'histoire de Biélorussie est substituée ainsi par l'histoire de la Russie Occidentale.

2§. Le manuel « le plus nationaliste ».

Le manuel pour la 8ème année de Mikhaïl Bitch, fondateur de la conception de l'historiographie nationale de 1992, est un exemple de l'écriture nationaliste de l'histoire.

C'est un des rares manuels qui dépasse le nombre de pages assigné par le Ministère de l'éducation. D'après le témoignage des auteurs qui ont connu M. Bitch, et d'après les procès-verbaux des réunions au Centre national du livre scolaire[585], il a

[584] ЦЕРАШКОВІЧ, Павал (Paval Tserachkovitch), « Свае і « чужыя » ў этнічных стэрыятыпах » (Les « étrangers » et les « nôtres » dans les stéréotypes ethniques), *Наша ніва, (Notre champ),* №11, 1993, p. 12.

[585] Пратакол № 5 пасяджэння НЦК…(Procès-verbal № 5 de la réunion au Centre national du livre scolaire du 25 janvier 1994…op. cit., p. 1.

refusé de diminuer le volume de son ouvrage. Le livre garde toujours son volume de 290 pages[586]. C'est le seul exemple de la concession faite à ce niveau par le Ministère. Aujourd'hui, le Ministère aurait voulu revoir le contenu du manuel, ainsi que son volume, mais la veuve de M. Bitch qui possède les droits d'auteur n'autorise pas le moindre changement dans l'œuvre de son mari. Le manuel de M. Bitch, sans pouvoir être modifié a été remplacé par un autre livre pour la 8ème année qui sera analysé ultérieurement.

Comme cela a déjà été précisé, le programme de la 8ème année est un des plus difficiles à traiter à cause de la complexité de la période étudiée, de l'abondance d'événements historiques et de leurs interprétations différentes. L'auteur a voulu donner l'explication la plus complète et la plus scientifique à ces faits problématiques, ce qui a rendu l'information exposée dans le manuel encore plus difficile. Les enseignants[587] d'histoire des établissements secondaires affirment que c'est le manuel le plus difficile à utiliser en classe.

Tableau 24

БІЧ, Міхаіл (Mikhaïl Bitch), *Гісторыя Беларусі для 8 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 8ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1998, 290 pages.

№ du chapitre	**Titre du chapitre**	**Nombre de pages consacrées au chapitre**	**Surface rédactionnelle**
Chapitre 1	La situation politique des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe	22	7 %
Chapitre 2	Le développement sociopolitique. La crise du système féodal	26	8 %
Chapitre 3	Le développement de la culture	29	10 %
Chapitre 4	La Biélorussie au début de la période capitaliste	32	11 %
Chapitre 5	Le mouvement de libération nationale	25	8 %
Chapitre 6	La formation de la nation biélorusse. La culture de Biélorussie	31	10 %
Chapitre 7	La révolution de 1905 – 1907 en Biélorussie	36	12 %
Chapitre 8	Le développement socio-économique du début du XX° siècle	25	8 %
Chapitre 9	La Biélorussie en période de la révolution de 1917 et de la Ière Guerre mondiale	20	6 %
Chapitre 10	L'essor du mouvement national biélorusse. La culture biélorusse au début du XX° siècle	33	11 %

Le tableau récapitulatif ci-dessus présente la répartition des pages en fonction des chapitres. Il témoigne du soin que l'auteur a pris d'expliquer chaque événement de la

[586] L'image de la couverture du manuel, ainsi que certaines illustrations révélatrices sont reproduites dans l'annexe 7.

[587] Рэкамендацыі аутарам - в.д. *Гісторыя Беларусі* для 8-га класа, аутар М. Біч (Recommandations aux auteurs : le manuel (Histoire de Biélorussie) pour la 8ème année, auteur – Mikhaïl' Bitch)…op. cit, p. 3.

période historique traitée. Ce qui distingue le manuel, c'est aussi l'attention accordée aux dimensions culturelle et socio-économique des faits historiques traités. Le manuel est centré sur l'histoire nationale dans le contexte européen et mondial, ce que nous verrons à travers l'analyse de certains paragraphes. Le credo pédagogique de M. Bitch est exposé dans « La parole d'auteur » où il s'adresse à ses lecteurs : « La connaissance de l'histoire de la Patrie en lien avec l'histoire européenne et mondiale contribue à la formation d'une personne nationalement consciente et socialement active, qui peut faire une analyse critique du passé et du présent et s'orienter consciemment dans la complexité de la vie sociale actuelle. En même temps, prendre conscience du caractère unique, spécifique et précieux de la culture de son peuple dans la constellation des cultures slave, européenne et mondiale est une condition de l'éducation d'un citoyen-patriote de Biélorussie, responsable de ses actions devant ses ascendants, ses contemporains et ses descendants[588] ».

L'auteur présente les visions que les historiens en dehors de Biélorussie peuvent avoir sur les événements analysés dans le manuel, cela concerne notamment les questions de l'autodétermination de la nation biélorusse. Pour ce qui est de la différence des éditions de ce manuel, nous devons dire que c'est l'ouvrage qui n'a presque pas connu de modifications. La différence sont les cartes, les illustrations, les diagrammes analytiques qui ont été ajoutés dans l'édition de 1998, comme l'auteur l'indique dans « La parole d'auteur[589] ». Tous les enseignants ont reconnu que c'est le manuel le plus riche en matériel analytique, ce qui dispense les professeurs et les élèves de chercher de l'information supplémentaire pour approfondir ou compléter le manuel.

M. Bitch est resté fidèle à la conception de l'histoire qu'il a théorisée en 1992. Il a toujours défendu l'idée nationale biélorusse, indépendamment du contexte politique, sans tomber dans des excès nationalistes.

Lorsque l'auteur analyse la situation de la Biélorussie après son annexion par l'Empire Russe, il ne fait pas de jugement subjectif en laissant la place à une analyse objective. Il n'y a aucune conclusion personnelle de l'auteur dans le texte, qui est focalisé sur les faits historiques. Après l'annexion des terres biélorusses à l'Empire Russe, les monarques russes dans le souci de garantir la stabilité de son bastion occidental, ont mené « une politique de faveur », certains privilèges étaient accordés à la noblesse biélorusse, lituanienne et ukrainienne. Par exemple, la juridiction civile sur

[588] БІЧ, Міхаіл (Mikhaïl Bitch), *Гісторыя…(Manuel…*op. cit., p. 3.
[589] Ibid., p. 5.

les territoires annexés était subordonnée au Statut du G.D.L. et non pas à la législation russe. Une politique relativement tolérante à l'égard des religions a été également menée dans le but de faire des habitants des régions annexées des alliés fidèles. La politique de russification menée par Catherine II avait, certes, des conséquences négatives pour le développement de la nation biélorusse, mais en même temps, la Biélorussie a bénéficié de l'économie et l'infrastructure russe ; les progrès comme « la construction des routes, des canaux fluviaux, l'amélioration du système fiscal[590] » ont été effectués. Ceux qui ont accusé M. Bitch de russophobie et de nationalisme agressif, n'ont probablement pas lu attentivement son manuel qui ne contient aucune note agressive à l'égard de la Russie. En parlant de l'insurrection de 1831 dans les régions occidentales de la Russie, l'auteur fait une analyse impartiale de cet événement, dont les buts étaient liés à la restauration de la Retch Pospolitaya et non pas l'indépendance des terres biélorusses. La question sociale et la situation des paysans n'ont pas été à l'ordre du jour non plus. A la différence des nationalistes biélorusses qui ont mis les événements de 1831 dans le rang de la lutte de la Biélorussie contre le règne russe[591], M. Bitch écrit que les objectifs des leaders de l'insurrection des nobles polonais n'ont pas mobilisé les masses paysannes biélorusses. Cela prouve l'aspiration de l'auteur à l'objectivité et non pas à la création de mythes nationalistes. Après les insurrections sur les terres occidentales, l'Empire a considérablement durci sa politique dans ces régions, par la suppression de la législation du G.D.L. qui était en vigueur sur ces territoires et par le durcissement de la politique confessionnelle. Pourtant, cette politique réactionnaire n'est pas blâmée dans le manuel. L'auteur se concentre sur les faits et non pas sur les jugements. Il ne fait aucun commentaire quant au durcissement de la politique russe. La Russie a voulu garder une emprise sur ses régions frontalières stratégiques, ce qui s'inscrit dans la logique de la politique de n'importe quel empire. Tels étaient les faits historiques, et M. Bitch les expose sans les dévier, les commenter ou les juger, ce que plusieurs de ses collègues ne font pas, en tombant dans des exagérations nationalistes ou des louanges à l'Empire Russe. Dans le souci de faire l'analyse la plus complète possible, M. Bitch accorde une attention particulière à l'histoire économique, ce qui rend le manuel très complexe. L'abondance, voire la

[590] БІЧ, Міхаіл (Mikhaïl Bitch), « Палітыка царызму на Беларусі » (La politique impériale à l'égard de la Biélorussie), in *Гісторыя…(Manuel*…op. cit., p. 5-10.
[591] САВЕРЧАНКА, Іван (укладальнік) (Ivan Savertchanka) (dir.), *100 пытанняу…(100 questions…*op. cit., p. 123.

surcharge de schémas, de diagrammes, de tableaux avec des données économiques, les chiffres et les statistiques rend le manuel difficile pour les élèves de 14 ans.

L'insurrection de 1863 en Biélorussie, en Lituanie et en Pologne dirigée sur les terres biélorusses et lituaniennes par Kastus' Kalinouski a été déjà mentionnée. Il s'agit d'un événement qui est interprété différemment par les historiens soviétiques, russes, polonais, lituaniens et biélorusses. Le plus grand nombre de controverses relatives à cet événement existent dans l'historiographie biélorusse. La tradition soviétique a mis un accent sur le caractère social de la lutte. Les nationalistes biélorusses ont fait de K. Kalinouski un héros national et ont fait de l'insurrection une lutte pour la libération nationale et « contre les étreintes mortelles de l'Empire Russe[592] ». L'historiographie néo-soviétique représentée par l'ouvrage d'Y. Trechtchenok déclare que « l'histoire de l'insurrection polonaise de 1863 sur les terres biélorusses est mythologisée et tendancieusement déviée par les nationalistes biélorusses qui la représentent comme un mouvement de libération nationale contre le règne russe, alors que les paysans biélorusses n'ont jamais eu de sentiments antirusses et ont toujours été attirés par la Russie[593]».

Afin de présenter les différentes interprétations de l'insurrection de 1863 et du rôle de K. Kalinouski, il est utile d'évoquer le manuel qui résume la vision officielle de l'identité biélorusse : *Biélorussie-notre Patrie, le cadeau du Président de la République de Biélorussie A. Loukachenko à l'élève de la première année* qui, comme son titre l'indique, est offert à tous les élèves primo-entrants du système éducatif. Cet ouvrage reprend de manière concise et abordable pour les élèves de 7 ans les données essentielles concernant le pays – les symboles de l'Etat, la géographie, les régions administratives, les éléments de la culture traditionnelle et de l'histoire nationale, les fêtes nationales, les personnages illustres. Le texte narratif occupe une place mineure, l'ouvrage est constitué essentiellement d'illustrations (photos et images) accompagnées de courts commentaires. Cette simplicité de la présentation est liée à l'âge du public visé, mais également à l'objectif idéologique auquel l'ouvrage est soumis. Les élèves doivent facilement retenir le message des images, les éléments essentiels relatifs à « la Biélorussie-notre Patrie ». Les élèves doivent bien retenir que le livre est un «cadeau du

[592] Ibid., p. 122.
[593] ТРЕЩЕНОК, Яков « Польское восстание 1863 г. на белорусских землях » (L'insurrection polonaise de 1863 sur les terres biélorusses), in *История Беларуси. Часть 1…(L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique. Volume 1)*, op. cit., p. 128-134.

Président de la République de Biélorussie A. Loukachenko», un portrait et un discours du président Loukachenko figurent sur la première page du livre. Une section à part est consacrée à la Grande guerre Patriotique et au sport. [La Grande guerre Patriotique est un événement phare et la première référence historique du pouvoir actuel. Le sport est une grande passion d'A. Loukachenko, ce qui explique une attention particulière accordée à la pratique sportive dans le pays. Par ailleurs, le sport est une référence qui lie le régime biélorusse actuel à l'époque soviétique où la pratique sportive faisait partie de l'idéologie officielle.] Il y a une chronologie des événements de l'histoire contemporaine comprenant l'indépendance de la Biélorussie en 1990, l'entrée en vigueur de la première Constitution en 1994 et l'élection du premier président la même année, le référendum de 1996 et le changement de la Constitution. Dans ce « cadeau du président », dans l'ouvrage idéologique de propagande par excellence, l'insurrection de K. Kalinouski est mentionnée 3 fois sur 36 pages du livre[594], ce qui prouve l'importance accordée à cet événement. Il y a deux reproductions du journal clandestin des insurgés *Vérité de moujik*[595], une photo de K. Kalinouski et une photo de ses troupes. K. Kalinouski figure parmi les quelques « Personnages illustres de la terre biélorusse ». Le commentaire qui accompagne sa photo nous dit : « Kastus' Kalinouski (1838-1864), leader du mouvement de libération nationale biélorusse, leader de l'insurrection de 1863 ». Parmi les consultants scientifiques de l'ouvrage figure N. Stachkevitch, et G. Chtykhau est un des rapporteurs du livre, ce qui prouve que la sélection d'événements, de personnages historiques et de commentaires concis a été effectuée par les historiens de plus grande renommé, sans oublier que la personne qui fait ce cadeau aux élèves, est un historien lui-même. Ces historiens ont donc accordé une grande importance aux événements de 1863 et ont qualifié K. Kalinouski de leader de mouvement de libération nationale, ce qui est un message clair et qui ne se prête pas à des interprétations diverses.

Le professeur d'histoire d'A. Loukachenko, Y. Trechtchenok et le président biélorusse ont choisi des interprétations divergentes à cet événement, ce qui peut être attribué à de nombreux facteurs. C'est une des preuves de l'instabilité de la science

[594] *Беларусь-наша Радзіма. Падарунак Прэзідэнта Рэспублікі Беларусь А. Р. Лукашэнкі першакласніку (Biélorussie-notre Patrie. Le cadeau du Président de la République de Biélorussie A. Loukachenka à l'élève de la première année)*, Мінск (Minsk), Пачатковая школа (Ecole primaire), 2004, p. 27, p. 31, p. 33.

[595] « Moujik » en biélorusse désigne un homme simple, un paysan le plus souvent. Aujourd'hui, ce mot populaire a pris encore une connotation : « moujik » veut dire « un vrai homme, un homme dont la virilité ne peut pas être mise en question ».

historique en Biélorussie qui n'a pas encore donné de réponses claires à toutes les questions sur l'histoire nationale et subit des fluctuations en fonction des impératifs et ambitions politique du moment. Elle n'a ni de conception de base, ni de règles de fonctionnement figées, elle est en train de se constituer. Les facteurs d'ordre politique jouent également un rôle dans le choix d'interprétations historiques. Le livre en question a été édité en 2004, année où les relations russo-biélorusses ont commencé à se dégrader sérieusement et où il est devenu clair que le président biélorusse défendrait la souveraineté de la Biélorussie face à l'union russo-biélorusse. L'insurrection de 1863 a été mobilisée ainsi en tant que mouvement de libération nationale biélorusse.

M. Bitch a consacré un paragraphe de 9 pages à l'insurrection de 1863, dont le contenu peut être résumé de la manière suivante. Après le partage de la Retch Pospolitaya, une partie de la noblesse de l'ancienne Retch Pospolitaya a organisé une insurrection dont l'objectif principal était la restauration de la souveraineté de cet Etat d'avant 1772 (l'année du premier partage). Il y avait deux courants parmi les insurgés : radical et modéré. Les rebelles radicaux auxquels appartenait Kastus' Kalinouski avaient pour but la lutte pour l'amélioration des conditions de vie des paysans et le droit à l'autodétermination des peuples opprimés de l'Empire. Souvenons-nous de ce que la question paysanne est devenue très aiguë dans l'Empire Russe qui a commencé une série de réformes libérales, y compris l'abolition du droit de servage qui existait en Russie jusqu'à la deuxième moitié du XIXème siècle. Cette question était cruciale pour la Biélorussie, majoritairement agraire à l'époque. L'organe central de l'insurrection se trouvait à Varsovie, Kastus' Kalinouski était à la tête du comité provincial lituanien-biélorusse. Le comité dirigé par Kastus' Kalinouski insistait sur l'indépendance de la Lituanie et de la Biélorussie, c'est pourquoi il a été critiqué par le comité polonais pour son « séparatisme lituanien[596] ». L'insurrection a commencé d'après les ordres du comité de Varsovie. Le comité lituanien-biélorusse était presque contraint de se joindre à la lutte, car les objectifs concernant la question paysanne et l'indépendance biélorusse ne figuraient pas à l'ordre du jour. Les autorités russes ont déployé des forces militaires très importantes pour écraser l'insurrection. Kastus' Kalinouski a été exécuté. M. Bitch expose les faits historiques sans ajouter de la « plus-value » biélorusse à cette insurrection, sans cacher les différends qui existaient au sein des comités nationaux.

[596] БІЧ, Міхаіл (Mikhaïl Bitch), « Паустанне 1863-1864. К. Каліноускі » (L'insurrection de 1863-1864. K. Kalinouski), in *Гісторыя…(Manuel…*op. cit., p.114-123.

Le comité dirigé par K. Kalinouski a publié sept numéros du journal clandestin *La vérité de moujik* édité en biélorusse avec des lettres latines, qui peuvent être considérés comme l'héritage de cette insurrection où K. Kalinouski a affirmé explicitement : « Les moujiks biélorusses ne seront jamais heureux ni sous la main des Polonais, ni sous celle des Russes ». Dans la lettre écrite à la veille de son exécution « Lettre de l'échafaud », il avoue : « Je donne ma vie pour le bonheur et la liberté des Biélorusses et de leur Patrie ». L'activité du comité de K. Kalinouski peut être considérée comme la première revendication nationale biélorusse. K. Kalinouski est né en Biélorussie dans la région de Grodna, il parlait et écrivait en biélorusse, l'indépendance de la Biélorussie a été à l'ordre du jour du comité lituanien-biélorusse. Pourtant, la conception néo-soviétique de l'histoire d'aujourd'hui veut que cette insurrection ne figure pas dans les manuels ou qu'elle soit mentionnée en tant qu'insurrection polonaise (Cf. le titre du paragraphe sur l'insurrection du manuel d'Y. Trechtchenok « L'insurrection polonaise de 1863 sur les terres biélorusses »[597]). Ici, nous remarquons un effet psychologique qui influence la perception de ce fait historique par les enfants. Traiter l'insurrection de Kalinouski en tant qu'insurrection polonaise, le met immédiatement dans le rang des événements étrangers aux Biélorusses. Dans le contexte actuel, l'appréciation que le pouvoir politique veut donner au voisin de Biélorussie à l'Ouest est loin d'être favorable. Les relations biélorusso-polonaises restent assez tendues. [La Biélorussie qui compte approximativement 15 %[598] de Polonais ethniques a été le seul des pays voisins de la Pologne à ne pas annoncer un deuil officiel en avril 2010, après l'accident d'avion ayant emporté la vie du chef de l'Etat polonais et de nombreux hauts fonctionnaires de la Pologne.] Les différences existant dans le champ des historiens biélorusses à propos de l'insurrection de 1863 prouvent le caractère socialement convenu et artificiel de l'écriture de l'histoire.

Il est intéressant d'étudier le paragraphe qui est directement lié au sujet de notre recherche « Les conditions et les particularités de la formation de la nation biélorusse ». Ce qu'il faut souligner, c'est l'analyse profonde et pertinente des difficultés de formation de la nation biélorusse et de la conscience nationale. A la différence de la

[597] ТРЕЩЕНОК, Яков « Польское восстание 1863 г. на белорусских землях » (L'insurrection polonaise de 1863 sur les terres biélorusses), in *История Беларуси. Часть 1…(L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique. Volume 1)*, op. cit., p. 128-134.

[598] *Результаты переписи населения Республики Беларусь, 1999 (Les résultats du recensement de la population de la République de Biélorussie, 1999),* MCA (Ministère des statistiques et de l'analyse), Минск (Minsk), 1999.

majorité des auteurs, M. Bitch fournit une explication argumentée à la formation de la nation biélorusse au XIXème siècle. L'auteur cite les données du recensement de la population de l'Empire Russe de 1897, la source d'information précise, précieuse et quasi unique, mais injustement négligée par les spécialistes sur la composition de la population de l'Empire Russe. Selon ce recensement, 95 % des Biélorusses étaient des paysans. En même temps, 50 % des représentants de la petite noblesse, 60 % des enseignants, 40 % des fonctionnaires ont reconnu la langue biélorusse en tant que langue maternelle. L'auteur a présenté la composition ethnique, la répartition de la population en population rurale et urbaine dans la Région du Nord-Ouest de l'Empire sur une carte. M. Bitch se réfère ainsi à la période cruciale pour comprendre les difficultés de la formation de la nation biélorusse au XIXème siècle et il cite les documents sans spéculations ou jugements. M. Bitch énumère les facteurs et les obstacles sur la voie du développement national des Biélorusses. Les Biélorusses étaient majoritairement des paysans résidant à la campagne, ils étaient donc un groupe socialement et économiquement faible, peu consolidé et difficile à mobiliser. M. Bitch évoque la modernisation de l'économie et des voies de communication dont la nation biélorusse paysanne n'a pas bénéficié. Les difficultés objectives de l'autodétermination de la nation biélorusse sont dues également à ce que les postes-clés dans la structure économique, politique et sociale appartenaient souvent aux groupes ethniques autres que les Biélorusses - Polonais, Russes ou Juifs. Les Russes étaient de hauts fonctionnaires envoyés par le gouvernement tsariste afin de renforcer la présence et le contrôle russe dans la région du Nord-Ouest. Les Polonais étaient de grands propriétaires terriens, historiquement présents surtout dans les provinces occidentales. La bourgeoisie qui détenait les positions économiques fortes était représentée par les Juifs, qui étaient majoritairement des commerçants et des entrepreneurs habitant dans les villes après l'entrée en vigueur de la loi de 1794. Selon cette loi, les Juifs étaient assignés à résidence dans les villes de la Région du Nord-Ouest, donc de la Biélorussie. Jusqu'à nos jours, les Juifs représentent une part importante de la population de certaines villes biélorusses.

Les Biélorusses se sont retrouvés ainsi dans des conditions extrêmement défavorables en ce qui concerne la consolidation nationale. M. Bitch donne par ailleurs une explication concise et pertinente au facteur indispensable à l'existence d'une nation, celui de la conscience nationale. C'est l'unique manuel qui aborde cette notion. Il faut

avouer que du point de vue de la profondeur intellectuelle de l'analyse et de la scientificité des arguments, le manuel de M. Bitch est inégalé. Pourtant, le manuel est critiqué, parce qu'il est difficile à utiliser en classe, et cette critique est d'autant plus compréhensible dans le contexte de la baisse du niveau général de l'éducation.

L'auteur mentionne les difficultés de la formation de la conscience nationale biélorusse liées aux politiques de polonisation et de russification qui ont débouché sur des théories pseudo scientifiques de « russisme occidental » en Russie et de « confins orientaux » en Pologne. Les Russes ont voulu prouver que les Biélorusses sont des Russes pervertis par la polonisation et les Polonais voient dans les Biélorusses les Polonais russifiés[599].

Au XIXème siècle, la consolidation nationale à travers la langue a été fortement entravée par la censure russe puissante qui a étouffé la plupart des publications en biélorusse. Les publications en langue biélorusse qui ont apparu à cette époque étaient soit clandestines, soit éditées à l'étranger. Les mouvements libéraux de Russie ont souvent soutenu l'idée nationale biélorusse, et plusieurs groupes clandestins de sympathisants à la cause biélorusse se trouvaient à St.-Pétersbourg. Les libéraux russes ont aussi soutenu au début du XXème siècle le parti nationaliste biélorusse « Le parti socialiste biélorusse » qui était interdit par la suite par les bolcheviks, parce qu'il était considéré comme un « élément nationaliste ».

M. Bitch a consacré un paragraphe de 8 pages intitulé « Le journal *Notre champ* - centre de la renaissance nationale et culturelle biélorusse » au journal qui a joué un rôle fondamental dans la consolidation de l'idée nationale biélorusse. Au début du XXème siècle, le journal *Notre champ* avait réuni tous les poètes et écrivains biélorusses, tous les théoriciens de l'idée nationale biélorusse, la nouvelle intelligentsia nationale qui a commencé à se cristalliser à l'époque et tous ceux qui n'étaient pas indifférents à l'égard du destin du peuple biélorusse. Malgré les difficultés politiques (le journal était interdit par les autorités russes), financières et autres, *Notre champ* a existé 9 ans ayant édité plus 1000 ouvrages : livres, articles, poésies, essais à plus de 226000 exemplaires. La rédaction a créé le premier musée du folklore national. Le journal a obtenu la reconnaissance dans les pays européens. *Notre champ* a été apprécié par le grand écrivain russe Maxime Gorky. M. Bitch cite un document qui présente la conception de l'idée nationale biélorusse au début du XXème siècle défendue par *Notre champ* à travers

[599] БІЧ, Міхаіл (Mikhaïl Bitch), *Гісторыя…(Manuel*…op. cit., p.139-150.

la polémique entre *Notre champ* et un journal nationaliste polonais : « Nous n'avons jamais appelé à la haine entre les peuples biélorusse et polonais. Nous avons toujours fait la distinction entre le peuple polonais et les nationalistes polonais, qui sont des notions très différentes. Nous nous opposons au nationalisme quel qu'il soit – russe ou polonais. Nous voulons prouver que les Biélorusses sont un peuple à part entière et non pas une déviation de la nation russe ou polonaise. Il ne serait pas juste de priver la culture européenne et mondiale de la contribution que les Biélorusses peuvent leur apporter[600] ». Le journal a incontestablement joué un rôle de consolidateur de l'idée nationale biélorusse, et M. Bitch lui accorde une grande attention, alors que dans le manuel de l'époque soviétique, *Notre champ* n'était même pas mentionné, et dans le manuel pour la 8ème de V. Milavanau[601], fidèle à l'idéologie officielle *Notre champ* est cité dans un alinéa.

La caractéristique didactique essentielle du manuel qui explique son niveau de difficulté important, c'est que les élèves doivent avoir de solides connaissances en histoire mondiale, en littérature biélorusse, en géographie, en histoire de la culture et ils doivent disposer d'une culture générale de haut niveau. L'auteur fait souvent référence à des événements de l'histoire russe ou européenne, comme par exemple, les mouvements libéraux en Europe du XIXème siècle, que les élèves doivent avoir préalablement maîtrisés. Comme cela a été déjà précisé, le manuel contient un grand nombre d'information analytique, l'auteur cite des documents historiques et propose aux élèves de les commenter, ce qui exige une véritable maturité d'esprit. Des devoirs de réflexion se trouvent à la fin de chaque paragraphe et de chaque chapitre. Chaque paragraphe commence par la rubrique « Réfléchissez et souvenez-vous », par exemple, le paragraphe « Le journal *Notre champ* - centre de la renaissance nationale et culturelle biélorusse » est précédé d'une question : « Pourquoi les livres et les journaux biélorusses au début du XXème siècle ont-ils été édités en alphabet latin et cyrillique ? » Il faut que les élèves se rendent compte de ce que les publications en biélorusse étaient interdites, c'est pourquoi ces ouvrages ont été publiés soit en Pologne en alphabet latin, soit en Russie en alphabet cyrillique.

[600] БІЧ, Міхаіл (Mikhaïl Bitch), *« Наша Ніва »* - цэнтр нацыянальна-культурнага адраджэння » (Le journal *« Наша ніва» (Notre champ)* - centre de la renaissance nationale et culturelle biélorusse), in *Гісторыя…(Manuel*…op. cit., p. 251-260.
[601] МІЛАВАНАУ, Васіль (Vasil' Milavanau), *Падручнік…(Manuel*…op. cit., p. 152.

Le manuel est très riche en illustrations, cartes et tableaux dont la fonction est de mieux refléter la réalité historique décrite, de provoquer la réflexion critique. Le livre a reflété les recherches qui ont pu être faites après la libéralisation des années 1990, comme les documents sur l'insurrection de K. Kalinouski ou les documents relatifs au mouvement national biélorusse.

Le manuel présente un niveau de difficulté non négligeable. Il est assez difficile de l'utiliser dans des écoles secondaires ordinaires, mais pour les lycées et les gymnasiums spécialisés dans les sciences humaines, c'est un manuel idoine. Nous avons mentionné la qualité de la présentation que l'auteur fait de la question du développement national des Biélorusses. Le livre de M. Bitch est un manuel de haut niveau qui est également une source d'information pour les enseignants qui, à l'époque soviétique où ils ont obtenu leurs diplômes d'historien, n'ont pas obtenu une formation approfondie en histoire de Biélorussie. Nous pouvons donc dire que le manuel de M. Bitch est critiqué parce qu'il est difficile à utiliser par les élèves et par les enseignants.

Le facteur extérieur très important est la date de l'édition. Ce qui distingue le manuel de M. Bitch, c'est que ses éditions n'ont presque pas subi de modifications à l'époque du contrôle étatique sur l'écriture de l'histoire. L'auteur est resté fidèle à la conception de l'histoire nationale. La différence entre les éditions de 1993 et de 1998 réside dans les illustrations qui ont été ajoutées, dans une meilleure qualité du papier et dans la solide reliure qui résistera longtemps à l'usage en classe. Le tirage de ce manuel de base est de 193000 exemplaires, alors que le manuel alternatif pour la même année rédigé par V. Milavanau n'est édité qu'à 25000 exemplaires. Cette différence de chiffres de tirage de manuels révèle qu'il ne suffit pas qu'un manuel corresponde à l'idéologie officielle, mais la qualité d'un ouvrage peut jouer un rôle prépondérant, même si son auteur s'oppose à la doctrine officielle. Le manuel de M. Bitch a été « toléré » pendant 10 ans malgré toutes les critiques qui lui ont été adressées, parce qu'il a été difficile de trouver un « remplacement » à cet ouvrage. Nous analyserons le manuel pour la 8ème année édité en 2005 qui a finalement remplacé le manuel de M. Bitch.

3§. Le manuel de Vasil' Milavanau et l'histoire de la Région du Nord-Ouest de la Russie.

Nous avons retenu deux manuels pour la 8ème année celui de M. Bitch et de V. Milavanau[602], édités en 1998 et appartenant à la dernière génération des manuels afin d'analyser les diverses tendances dans la présentation des mêmes événements historiques.

Tableau 25

МІЛАВАНАУ, Васіль (Vasil' Milavanau), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 8 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 8ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1998, 171 pages[603].

№ du chapitre	Titre du chapitre	Nombre de pages consacrées au chapitre	Surface rédactionnelle
Chapitre 1	La Biélorussie au sein de l'Empire Russe	31	18 %
Chapitre 2	La Biélorussie à l'époque de la crise du système féodal	36	21 %
Chapitre 3	La Biélorussie en période du capitalisme pré-monopoliste	51	29 %
Chapitre 4	La Biélorussie en période du capitalisme monopoliste	43	25 %

Le tableau de synthèse rend compte de l'importance de chaque chapitre en termes de volume. Ce tableau nous révèle son attachement à la tradition soviétique même à travers les titres des chapitres « capitalisme pré-monopoliste et monopoliste». La chronologie de V. Milavanau est donc basée sur la conception marxiste de l'histoire où les périodes de l'histoire sont déterminées par le monopole de moyens de production, par l'exploitation et la lutte des classes qui résultent de l'inégalité de répartition de ces moyens de production. Un détail assez important, c'est la différence du nombre de pages entre le manuel de M. Bitch – 290 et de V. Milavanau – 171. Le manuel de M. Bitch a été accusé d'être trop difficile à cause des explications détaillées, celui de V. Milavanau est d'une simplicité exagérée. Le manuel de V. Milavanau a été traduit du russe. Ce phénomène n'est pas courant, il n'y a pas beaucoup de manuels d'histoire de Biélorussie qui ont été traduits du russe : se sont les livres de V. Milavanau, de L. Abetsadarski, d'E. Zagaroulski.

[602] Vasil' Milavanau, maître de conférences (1918-2003). Il a fait ses études à l'Université d'Etat biélorusse. Il a travaillé à l'Institut de l'Histoire, puis à l'Institut de l'Economie de l'Académie des Sciences de Biélorussie. Il a enseigné à l'Université d'Etat, puis à l'Institut de l'Economie nationale. Il a étudié les réformes économiques de 1861-1863 en Russie et en Biélorussie.

[603] L'image de la couverture du manuel, ainsi que certaines illustrations révélatrices sont reproduites dans l'annexe № 8.

La « Parole d'auteur » qui ouvre le texte de l'ouvrage est très courte et évoque l'histoire de Biélorussie du XVIIIème siècle jusqu'à l'année 1917 dans la meilleure tradition soviétique, avec les mêmes termes et la même tonalité : « Les Biélorusses qui se trouvaient au sein de l'Empire Russe au XVIIIème et au XIXème siècle avec le peuple fraternel russe luttaient contre le joug féodal et capitaliste pour une meilleure vie. Au cours de cette période, le peuple biélorusse luttait contre le pouvoir tsariste despotique et pour la création de la république démocratique ». Les termes cités « lutte contre le joug féodal et capitaliste pour une meilleure vie, lutte contre le pouvoir tsariste despotique » appartiennent au vocabulaire de l'historiographie soviétique.

Les aspects de l'information historique sont déséquilibrés au profit des dimensions politiques et économiques. Il est intéressant de comparer le premier paragraphe intitulé « La Politique du tsarisme en Biélorussie » dans les manuels de M. Bitch et V. Milavanau. Le paragraphe de M. Bitch est précédé d'un questionnaire dont le but est de rappeler et d'analyser les événements qui ont précédé l'entrée des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe afin de permettre aux élèves de faire une étude consciente et profonde du matériel présenté dans le paragraphe. L'approche de M. Bitch est celle de réflexion critique, alors que le discours de V. Milavanau est dogmatique, il expose les événements comme s'il présentait une vérité ultime, unique et indiscutable. M. Bitch ne fait aucun jugement en termes de conséquences positives ou négatives de l'entrée des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe. Son manuel est concentré sur la présentation de faits qui étaient nombreux et complexes et qui ne peuvent pas être appréciés d'une manière unilatérale. L'auteur veut que les élèves maîtrisent la complexité de l'information relative à cette époque pour pouvoir construire des appréciations personnelles bien argumentées. L'unique question d'appréciation située à la fin du paragraphe propose aux élèves de réfléchir : « Donnez une appréciation à la politique du gouvernement russe du point de vue a) d'un magnat, b) d'un représentant de la petite noblesse, c) d'un représentant du « tiers état», d) d'un serf ». Cette question prouve que M. Bitch veut susciter une réflexion chez les élèves sur la complexité de la situation historique qui ne peut pas être vue de la même manière par les représentants de différentes classes sociales.

V. Milavanau commence le récit sur la situation de la Biélorussie au sein de l'Empire Russe par les jugements de valeur : « Les partages de la Retch Pospolitaya par les Etats voisins puissants étaient régressifs et réactionnaires, parce qu'ils ont privé le

peuple polonais d'unité et de souveraineté nationale. Pourtant, la libération de la Biélorussie de l'influence de la Retch Pospolitaya était progressive. Elle a permis au peuple biélorusse de se libérer du joug des féodaux polonais et catholiques et de s'unir avec le peuple fraternel russe avec lequel les Biélorusses partagent les mêmes origines. Les Biélorusses ont perçu l'union de leur territoire avec la Russie comme une libération ». Les termes progressifs et réactionnaires dans ce cas relèvent de jugement subjectif et non pas des arguments scientifiques. La libération « du joug des féodaux polonais et catholiques » est une présentation partielle des événements historiques. Après les partages de la Retch Pospolitaya, les Biélorusses ont été soumis au joug des féodaux russes, et si l'auteur raisonne en termes de « joug », il faudrait dire que le joug russe après le durcissement de la politique à l'égard des provinces occidentales provoqué par les événements de 1863 est devenu extrêmement lourd. Les réflexions de V. Milavanau sur la fraternité et l'unité des origines des peuples russe et biélorusses ne sont pas confirmées par des arguments et des preuves. La question qui suit le paragraphe est formulée de la façon suivante : « Quelle était l'attitude de la population biélorusse à l'égard de l'union de la Biélorussie avec la Russie ? » D'après le passage que nous avons cité, pour répondre à cette question, les élèves doivent retenir et reproduire les conclusions de l'auteur sans se soucier de l'absence de preuves à ces conclusions.

En analysant la situation confessionnelle très complexe des provinces annexées par l'Empire Russe où coexistaient l'orthodoxie, le catholicisme, le judaïsme et l'uniatisme[604], M. Bitch consacre deux sections à ce sujet afin d'expliquer les subtilités de cette situation. V. Milavanau évoque cette problématique dans quelques phrases allusives qui ne peuvent pas éclaircir cette question aux élèves.

L'ouvrage de V. Milavanau est centré sur l'infaillibilité et l'éternité des liens russo-biélorusses. L'auteur analyse l'insurrection de Kastus' Kalinouski. Cependant, à la différence de M. Bitch, V. Milavanau ne fournit qu'une seule cause de cet événement, celle du mécontentement des paysans par la politique tsariste qui freinait l'abolition du droit de servage dans les provinces occidentales de l'Empire. V. Milavanau donne une description plus que partielle des causes de l'insurrection, sans

[604] Les uniates, appelés aussi gréco-catholiques, sont une branche de l'église catholique qui reconnaît la juridiction du Pape, mais utilise le rite de l'église chrétienne orthodoxe. Ces églises étaient fondées en Europe centrale et orientale entre XIIème et XXème siècles. Sur le territoire de l'Empire russe, notamment en Biélorussie, cette église a été interdite en 1831, et les uniates étaient sévèrement réprimés.

parler des intentions de la noblesse polonaise relatives à la restauration de la Retch Pospolitaya. L'auteur ne cite du journal clandestin édité par le comité de K. Kalinouski *La vérité de moujik*[605] que les articles consacrés à la question paysanne, ayant omis tout ce qui a été écrit sur la question nationale biélorusse et sur l'indépendance de la Lituanie et de la Biélorussie. Une pareille sélection des faits constitue un détournement des faits historiques par omission. La tonalité et la terminologie du récit est la même que dans des manuels d'histoire soviétique : « Dans *La vérité de moujik,* K. Kalinouski expliquait aux paysans que la réforme agraire menée par le tsar est périlleuse pour eux et il appelait la paysannerie à la lutte contre le tsarisme et les magnats ». « K. Kalinouski expliquait aux paysans qu'on ne peut obtenir la terre et la liberté que par la hache, la lutte armée contre le tsarisme et tous les oppresseurs[606]». Cette citation a pour but de montrer les explications simplistes et partielles que l'auteur donne aux phénomènes complexes.

Pour analyser le credo idéologique de l'auteur, nous pouvons comparer le récit relatif à l'insurrection de 1863 de V. Milavanau avec celui d'Y. Trechtchenok, tous les deux étant des adeptes de l'idéologie officielle. V. Milavanau est véritablement fidèle à l'écriture marxiste de l'histoire. Sa présentation de l'événement est simple et binaire et s'inscrit dans la tradition de la lutte des classes chère aux marxistes : « les méchants » oppresseurs sont le tsar et les magnats ; les insurgés sont « les bons » qui luttent pour « la terre et la liberté ». L'analyse de l'insurrection se trouve ainsi fortement réduite.

Y. Trechtchenok ne raisonne pas exclusivement en termes de lutte sociale, il évoque les rapports complexes entre les nationalités des limites occidentales de l'Empire et le gouvernement tsariste. Pour lui, il s'agit d'une insurrection polonaise, dont les objectifs se trouvaient loin des intérêts biélorusses. Les rebelles polonais méprisant les paysans biélorusses se trouvent ainsi du côté des « méchants », alors que le gouvernement tsariste « apaisait les tensions et perfectionnait l'administration. Le célèbre général Mouraviev était non seulement un bourreau, mais il était également un administrateur de talent[607]». Même les manuels soviétiques et les ouvrages de tendance nationaliste et impériale en Russie actuelle n'ont jamais donné une appréciation positive

[605] МІЛАВАНАУ, Васіль (Vasil' Milavanau), « Паустанне 1863-1864 гг. » (L'insurrection de 1863-1864), in *Падручнік…(Manuel*…op. cit., p. 81-87.
[606] Ibid., p. 84.
[607] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), « Польское восстание 1863 г. на белорусских землях » (L'insurrection polonaise de 1863 sur les terres biélorusses), *История Беларуси. Часть 1…(L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique. Volume 1),* op. cit., p. 133.

au général Mouraviev. Y. Trechtchenok présente l'histoire de 1863 du point de vue de l'historiographie russe impériale et de « russisme occidental ». Il va plus loin que les historiens soviétiques dans la soumission de l'histoire nationale biélorusse à celle de la Russie impériale. La comparaison entre les manuels d'Y. Trechtchenok et V. Milavanau qui adhèrent à la vision officielle de l'histoire, met en relief les tendances contradictoires de l'historiographie officielle.

Le paragraphe consacré à « La formation de la nation biélorusse » expose sur une page et demie la version russifiée et contradictoire de ce processus. Le paragraphe commence par la définition stalinienne de la nation. Il s'agit d'une définition parmi plusieurs autres, et de plus, c'est une définition très critiquée dans le monde académique. L'auteur ne précise pas que le phénomène de la nation est très complexe, ce qui est prouvé par l'existence d'une multitude de définitions de la nation. Au contraire, il donne la définition de Staline comme l'unique et la plus pertinente et place la question suivante à la fin du paragraphe : « Nommez les caractéristiques essentielles de la nation ». La réponse à cette question exige une reproduction de la définition stalinienne de la nation. Il est incontestable que V. Milavanau a une forte préférence pour l'historiographie et la tradition académique marxiste. Il est facile d'adhérer à la tradition soviétique en Biélorussie actuelle, car cette tradition est soutenue par le pouvoir politique. V. Milavanau annonce dans « La parole d'auteur » : « En travaillant sur le texte du manuel, l'auteur a fait l'effort d'éclaircir avec une objectivité scientifique la période du XVIIIème siècle jusqu'à l'année 1917 ». En réalité, le texte du manuel manque d'objectivité et se montre dogmatique.

L'auteur est persuadé que « La nation biélorusse s'est formée à partir de la nation ancienne russe qui est devenue le fondement des trois nations fraternelles – russe, ukrainienne et biélorusse ». Il écrit « Le territoire de l'ethnie biélorusse a été incorporé de force au sein de la Retch Pospolitaya et elle y avait un statut de minorité. En même temps, ce territoire au sein de l'Empire Russe avait un statut égal aux terres russes. Les féodaux polonais menaient une politique intensive de polonisation, et l'entrée de la Biélorussie au sein de l'Empire Russe a sauvé le peuple biélorusse de la polonisation. Au sein de l'Empire Russe, le peuple biélorusse avec le soutien des peuples slaves fraternels russe et ukrainien a pu surmonter la politique réactionnaire de russification du gouvernement tsariste et prendre conscience de sa différence des autres peuples. Le peuple biélorusse a pu développer ainsi sa culture nationale sur le fondement de la

culture russe, proche des Biélorusses[608]». Le passage cité suscite beaucoup d'interrogations. Le peuple biélorusse a été incorporé de force au sein de l'Empire Russe après les partages de la Retch Pospolitaya, alors l'accord entre le Royaume de Pologne et le G.D.L. instituant la Retch Pospolitaya était un accord d'égalité. La comparaison entre la situation des Biélorusses au sein de la Retch Pospolitaya et au sein de l'Empire Russe reste une question délicate. Il est difficile de comprendre en quoi la soumission des terres biélorusses à l'Empire Russe a été salutaire pour la Biélorussie et pourquoi le peuple russe est un peuple fraternel, et les Polonais sont représentés comme les pires ennemis des Biélorusses, alors que le peuple polonais est un peuple slave avec lequel les Biélorusses ont beaucoup de liens et de traits en commun. La russification des terres biélorusses a été nettement plus virulente et systématique que la polonisation. Il est difficile de dire en quoi la russification qui a suivi l'entrée des terres biélorusses au sein de l'Etat russe, a sauvé le peuple biélorusse. Il est très difficile de comprendre quelle était la contribution des peuples russe et ukrainien à la prise de conscience de sa particularité par le peuple biélorusse. Ont-ils joué un rôle de catalyseur, de « l'autre » par opposition auquel le peuple biélorusse a pu s'identifier ? Le développement de la culture biélorusse sur la base de la culture russe à l'époque de la rude politique de russification devrait être explicité. L'explication de la formation de la nation biélorusse fournie par V. Milavanau nous laisse assez désorientée, nous pouvons imaginer quel désarroi la lecture de ce paragraphe peut provoquer chez les élèves de 14 ans.

Pour ce qui est des caractéristiques pédagogiques du livre, à la différence du manuel de M. Bitch, il n'exige pas de connaissances importantes pour être utilisé en classe. Le manuel donne des explications simplistes et réductrices aux événements très complexes de la période traitée. Les questionnaires fournis à la fin de chaque paragraphe ne provoquent pas une réflexion profonde sur l'information exposée.

Les illustrations du manuel, dont quelques-unes ont été reproduites, vont dans le même sens que le texte narratif : elles se rapportent plutôt à l'histoire de Russie qu'à l'histoire de Biélorussie. L'auteur n'a pas introduit les résultats des récentes recherches sur les événements présentés dans le manuel, comme c'est le cas de l'interprétation réductrice de l'insurrection de K. Kalinouski.

Le style et le vocabulaire du manuel ne sont pas compatibles avec le niveau de compétences du public visé. Le but d'un manuel est de développer les connaissances et

[608] МІЛАВАНАУ, Васіль (Vasil' Milavanau), « Утварэнне беларускай нацыі » (La formation de la nation biélorusse), in *Падручнік…(Manuel*…op. cit., p. 111-113.

les capacités, ce à quoi le présent manuel ne contribue pas en raison de sa simplicité exagérée. L'auteur n'a pas introduit les pratiques récentes de classe dans son ouvrage, il n'y a pas de devoirs de réflexions, de comparaison, de recherche.

Le manuel a été édité en 1998, il n'a pas été réédité. Le tirage du manuel de V. Milavanau est de 25000 exemplaires, c'était une tentative de trouver une alternative au manuel de M. Bitch pour la 8ème année. Il n'en reste pas moins que cette tentative n'a pas abouti, et le manuel de V. Milavanau n'a pu ni remplacer, ni concurrencer celui de M. Bitch. La comparaison de ces deux manuels prouve que la prise de position du côté de l'idéologie officielle ne garantit pas la reconnaissance de l'ouvrage, et inversement, un auteur qui défie les dogmes officiels, mais présente un manuel de qualité, a toutes les chances de publier son manuel et de se faire admettre et se faire respecter dans les champs scientifique et politique.

4§. Entre principes et pression : le manuel de Gueorguiï Chtykhau, de Pavel Loïka et d'Igar Audzeeu.

Le manuel pour la 10ème année de Gueorguiï Chtykhau[609], de Pavel Loïka et d'Igar Audzeeu dirigé par le président de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences Mikalaï Stachkevitch[610] est un représentant de la troisième génération de livres scolaires et un témoin des « techniques » auxquelles recourent les auteurs pour publier leur vision de l'histoire sous la facette de l'asservissement à l'idéologie officielle. La nécessité de louvoyer entre les exigences des autorités à l'égard de l'écriture de l'histoire et la volonté de ne pas dévier les faits historiques a débouché sur une sorte d'arrangement réalisé à travers le style, la structure du livre et le vocabulaire[611].

Les auteurs du manuel sont connus pour leur défense de la vision nationaliste de l'histoire. Le credo idéologique de Mikalaï Stachkevitch est assez mitigé, c'est une sorte de compromis entre l'idéologie officielle et une version nationaliste modérée de l'histoire biélorusse.

[609] Gueorguiï Chtykhau, docteur en sciences historiques, professeur est né en 1927 dans un village de la région de Gomel. Il a fait ses études à l'Université d'Etat. Il a consacré toute sa carrière au département d'archéologie à l'Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences. C'est un des archéologues biélorusses les plus éminents.

[610] Mikalaï Stachkevitch, docteur en histoire, professeur est né en 1938 dans la région de Vitebsk. Après ses études à l'Université d'Etat, il a travaillé à l'Institut de l'histoire du parti communiste. Ensuite, il a enseigné à l'Institut national de l'enseignement supérieur. Il était directeur de l'Institut de l'Histoire de l'Académie des Sciences par intérim. Actuellement, il préside la chaire de sciences humaines de l'Université d'économie.

[611] L'image de la couverture du manuel, ainsi que certaines illustrations révélatrices sont reproduites dans l'annexe № 9.

G. Chtykhau est un historien-archéologue connu et respecté dans le monde des historiens. C'est une personne âgée qui a donc obtenu sa formation d'historien et qui a vécu la majeure partie de sa vie sous le régime soviétique. On pourrait croire qu'en raison de son âge et de son expérience vécue, ce spécialiste qui a été socialisé dans les conditions où il n'y avait qu'une conception de l'histoire, serait « naturellement » un défenseur de la conception soviétique de l'histoire. Malgré son âge, G. Chtykhau est une personne pleine de dynamisme et avec un esprit ouvert qui ne souffre pas de la rigidité d'une idéologie quelconque[612]. G. Chtykhau a une approche lucide de l'enseignement historique, il croit qu'il faut apprendre aux Biélorusses à être fiers de leur histoire et qu'il ne faut ni exagérer, ni diminuer les événements de l'histoire nationale, ce qui l'a poussé à rédiger des manuels scolaires. L'auteur croit qu'aujourd'hui on ne peut rédiger un manuel qu'en louvoyant, surtout lorsqu'il s'agit des aspects discutables et politiquement sensibles, comme par exemple, les relations russo-biélorusses. Il y a eu des guerres qui ont opposé le G.D.L. et la Moscovie au Moyen Age, et selon G. Chtykhau : « il est difficile d'en parler dans le manuel, mais je ne peux pas omettre ces événements. Je dois donc recourir à des astuces pour présenter ces faits dans le livre scolaire. J'en parle « entre les lignes », d'une manière cachée. Tout dépend des auteurs de manuels, moi, par exemple, je n'ai pas voulu omettre cet événement et j'en parle dans mes manuels. J'ai été obligé de changer les titres de paragraphe « Guerres du G.D.L. avec la Moscovie » contre « La politique extérieure du G.D.L ». En parlant des pertes humaines qui résultaient de ces guerres, j'ai dû changer les formulations et écrire « les guerres ont causé de nombreuses pertes humaines » au lieu de « les terres biélorusses ont perdu la moitié de leur population ». Je suis obligé de diminuer les tonalités aiguës, sinon le manuel ne sera jamais approuvé par la Commission». G. Chtykhau, à la différence de ses collègues de l'ancienne garde, a une appréciation neutre de la période soviétique, il ne l'idéalise pas et ne la blâme pas : « il y a eu des moments négatifs de l'époque soviétique, les historiens étaient obligés de suivre la ligne assignée par les autorités politiques, ils ne pouvaient pas s'exprimer librement, le système était basé sur la contrainte et l'intimidation, et les gens vivaient dans la peur ».

Pavel Loïka, le co-auteur du manuel, nous a avoué : « Il faut se battre pour chaque phrase du livre, le manuel pour la 7ème année, c'est mon œuvre, celui pour la

[612] Entretien avec Gueorguiï Chtykhau…op. cit.

10ème année - non[613]. J'ai donné mon texte, mais je n'ai pas pu le défendre comme je l'ai fait avec le manuel de la 7ème année». Nous ferons une analyse comparative du récit se rapportant à l'histoire du G.D.L. pour constater les différences dans la présentation des mêmes événements par le même auteur.

En ce qui concerne la correspondance du manuel au programme, les auteurs en parlent dans la préface : « le manuel est rédigé en accord avec le programme actuel[614]».

Tableau 26

ШТЫХАУ, Георгій (Gueorguiï Chtykhau), ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), АУДЗЕЕУ, Ігар (Igar Audzeeu), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 10 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 10ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 2002, 191 pages.

№ du chapitre	**Titre du chapitre**	**Nombre de pages consacrées au chapitre**	**Surface rédactionnelle**
Chapitre 1	Les processus socio-économiques des VI°-XII° siècles	19	9 %
Chapitre 2	Les changements étatiques, politiques et sociaux en Biélorussie aux IX°- XII° siècles	16	8 %
Chapitre 3	Le développement culturel. La christianisation	14	7 %
Chapitre 4	Le G.D.L. aux XIII° -XVIII° siècles	45	23 %
Chapitre 5	La période féodale au G.D.L.	17	8 %
Chapitre 6	Les Eglises et les religions	16	8 %
Chapitre 7	Les processus ethniques	18	9 %
Chapitre 8	La Renaissance et le Siècle des Lumières en Biélorussie	20	10 %

Le tableau présentant la répartition des pages en fonction des chapitres prouve que les dimensions socioculturelles, économiques, confessionnels, politiques et diplomatiques sont équilibrées, ce que les auteurs soulignent dans la « Préface[615] ». Les auteurs insistent également sur l'aspect comparatif entre l'histoire biélorusse et européenne et sur la contribution des Biélorusses au développement de la culture européenne et mondiale, ce qui se voit à travers les chapitres comme « Les Eglises et les religions » et « La Renaissance et le Siècle des Lumières en Biélorussie ». Avant d'analyser les processus historiques en Biélorussie, les auteurs proposent de faire un parallèle entre les événements de l'histoire européenne afin de les comparer à ceux qui avaient eu lieu en Biélorussie. Cette dimension comparative est un trait distinctif du manuel. L'histoire biélorusse est inscrite ainsi dans l'histoire européenne.

[613] Entretien avec Pavel Loïka…op. cit.
[614] ШТЫХАУ, Георгій (Gueorguiï Chtykhau), ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), АУДЗЕЕУ, Ігар (Igar Audzeeu), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 10 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 10ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 2002, p. 3.
[615] Ibid., p. 3.

Le manuel est une sorte de compromis entre les visions soviétique et nationaliste de l'histoire. Par exemple, le paragraphe 5 est intitulé « La Russie Kiévienne – l'Etat commun des Slaves», ce qui est une facette pour « calmer » les censeurs. Le contenu du paragraphe n'évoque pas la communauté slave autour de Kiev. Les principautés sur les terres biélorusses sont présentées comme des entités puissantes et concurrentes de la Russie Kiévienne. Un seul alinéa est consacré à la Russie Kiévienne, le reste du chapitre est consacré à l'analyse des principautés biélorusses. Le titre même que les auteurs emploient pour désigner les principautés biélorusses est un compromis entre le nom nationaliste : « principauté de Polatsk et de Tourau » et la version soviétique que nous avons vue dans le manuel d'E. Zagaroulski : « terres de Polatsk et de Tourau [616]». Les auteurs désignent ces formations de « Principautés - terres de Polatsk et de Tourau ». Le choix linguistique n'est pas anodin, ces termes linguistiques ont une charge sémantique très importante. Dans les paragraphes suivants nous rencontrons les deux dénominations de ces formations étatiques «terres et principautés », ce qui n'est pas un hasard, mais un résultat de l'intervention étatique dans l'écriture de l'histoire qui rencontre une résistance des auteurs. Il est difficile de savoir ce que les élèves retiennent d'une telle présentation confuse des faits historiques. Il faut avouer que certains paragraphes de ce manuel pour la 10ème année, qui est censé rappeler et approfondir ce que les élèves ont étudié durant les années précédentes, sont parfois plus faibles que ceux des manuels de la 6ème et de la 7ème année. Cette faiblesse tient aux concessions que les auteurs ont dû faire sous la pression du contrôle officiel, compte tenu de la sensibilité politique de la période en question. Le manuel est un compromis entre ce que, d'un côté, les auteurs voulaient écrire et de l'autre côté, ce qu'ils étaient obligés d'écrire. Ce compromis n'a toujours pas donné de résultats positifs en termes de qualités scientifiques du manuel. Par exemple, en parlant du G.D.L., les auteurs évoquent la première capitale de cet Etat située en Biélorussie. Nous avons évoqué qu'il existe deux versions du nom de la première capitale du G.D.L. - Novogroudok (version russe) ou Navagradak (version biélorusse) et que le choix de la version du nom de la ville est plus qu'un simple choix linguistique. Les auteurs du manuel ont employé la version biélorusse de Navagradak, ce qui témoigne de leur aspiration à donner une tonalité biélorusse au récit historique. Pourtant, dans le récit consacré au G.D.L. d'importants points manquent, ce qui indique que les auteurs ne peuvent pas écrire tout ce qu'ils veulent dans le manuel.

[616] ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), *Падручнік…(Manuel…*op. cit., p. 20-26, 42-45.

L'ouvrage consacre un volume d'information important à l'histoire de la culture, de l'art, des traditions, des modes de vie et des religions, alors de dans d'autres manuels, la place consacrée aux développements culturels est minorée au profit de l'histoire politique et économique.

P. Loïka a insisté sur le fait que la bataille d'Orcha de 1514 où le G.D.L. l'avait emporté sur les troupes de moscovites ne soit pas retirée de son manuel pour la 7ème année. A la différence du manuel pour la 7ème année, dans le manuel analysé pour la 10ème année, il y a un court alinéa précisant « qu'après 1512, les guerres entre la Moscovie et le G.D.L. ont recommencé[617] », et il n'y a aucune mention de la bataille d'Orcha dans le texte. L'auteur n'a pas pu introduire la référence à cette bataille, chère aux nationalistes, dans le corpus du manuel, il a tout de même présenté de manière brève dans le tableau chronologique à la fin du manuel où nous lisons :

« 1512-1522 : Guerres entre le G.D.L. et la Moscovie.

1514, le 8 septembre : la bataille d'Orcha. La victoire de l'armée du G.D.L[618] ».

Pour comprendre l'idée de l'auteur, les élèves doivent consulter le tableau chronologique. Dans le contexte où de nombreux élèves n'assimilent pas l'information obligatoire, il y a très peu de change que l'annexe facultative avec la chronologie soit lue. Une pareille présentation dissimulée de l'information est un exemple du contrôle étatique sur l'écriture des manuels scolaires et de la résistance « clandestine » de certains auteurs qui peut expliquer pourquoi P. Loïka a avoué que ce manuel n'est pas son œuvre.

Le paragraphe consacré à « La formation de l'ethnie biélorusse » du chapitre « Les processus ethniques » nous intéresse particulièrement. Les auteurs font preuve de beaucoup de prudence et recourent à la « langue de bois ». Dans le paragraphe sur le G.D.L., les auteurs ont parlé des « Slaves orientaux », dans le paragraphe « Les processus ethniques », ils écrivent : « les terres ethniques biélorusses dans le G.D.L. ont été trois fois plus importantes que celles des Lituaniens[619] », ce qui laisse l'impression « que les terres ethniques biélorusses » sont apparues du néant, parce qu'il y n'en a eu aucune mention préalable. Il y a une conclusion mise en italique dans le texte : « Le résultat le plus important du XVème siècle pour l'ethnie biélorusse est le fait que le

[617] ШТЫХАУ, Георгій (Gueorguiï Chtykhau), ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), АУДЗЕЕУ, Ігар (Igar Audzeeu), *Падручнік…(Manuel…*op. cit., p. 83.
[618] Ibid., p. 188.
[619] Ibid., p. 146.

G.D.L. est devenu un des Etats européens les plus puissants, ce qui a créé des conditions favorables au développement de tous les groupes ethniques qui le composaient, y compris des Biélorusses[620]». C'est une manière détournée de dire que le G.D.L., était un Etat puissant et que les Biélorusses avaient contribué à cette puissance. Les auteurs consacrent de longs paragraphes « La culture populaire biélorusse[621]», « Les minorités ethniques en Biélorussie[622] », « Les processus ethniques » aux particularités qui fondent explicitement le droit des Biélorusses d'être considérés comme une nation à part entière. « La prise de conscience de la différence des autres peuples slaves orientaux a pris plusieurs siècles » stipule le manuel. Cet énoncé présente objectivement la réalité historique liée à la difficulté de la formation de l'identité nationale biélorusse. Il va également dans le sens de l'affirmation de la spécificité des Biélorusses par rapport aux autres peuples slaves, à la différence des manuels soviétiques, qui ont insisté sur l'absence de sentiment de différence entre les Biélorusses et les Russes. « La particularité de la formation ethnique des Biélorusses consiste dans le fait que ce sont les paysans, les représentants du tiers état, de la petite noblesse et du clergé qui étaient les porteurs des racines ethniques et de la culture nationale plus que la noblesse et les magnats » - indique le manuel, et c'est un point très important pour comprendre les difficultés du développement ethnique des Biélorusses. Cette difficulté consiste non seulement dans la prépondérance quantitative des paysans dans la structure sociale, mais également dans la prépondérance qualitative des couches sociales faiblement organisées du point de vue de l'identification et de la revendication nationale qui ne pouvaient pas constituer une force dans le mouvement national. En ce qui concerne les strates sociales dotées d'un certain pouvoir économique, culturel et politique (intelligentsia, magnats, bourgeoisie) qui pourraient se mettre à la tête du mouvement national, comme c'était le plus souvent le cas dans les pays européens, en Biélorussie, les states sociales supérieures étaient faibles et affectées par le problème d'identification. Les représentants de classes supérieures s'identifiaient comme des Russes ou des Polonais. Lorsque les classes supérieures biélorusses ont commencé à se former, elles se considéraient souvent comme « des gens d'ici » - « touteichyia » avant de se positionner comme des Biélorusses. Ce sont des éléments importants dans

[620] Ibid., p. 146.
[621] ШТЫХАУ, Георгій (Gueorguiï Chtykhau), ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), АУДЗЕЕУ, Ігар (Igar Audzeeu), *Падручнік…(Manuel*…op. cit., p.152-158.
[622] Ibid., p. 158-163.

l'explication de la faiblesse et du retard de la consolidation de la nation et du sentiment national biélorusse. Les auteurs parlent de différentes versions de l'origine des termes « litviny » et « biélorusses » qui se réfèrent à la problématique de la formation nationale, ils présentent leurs avis sur ces problèmes sans pour autant prétendre à ce que leur version soit l'unique ou la plus juste. Les auteurs défendent leur point de vue sur l'apparition des ethnonymes révélateurs de la construction de la nation biélorusse en citant les documents historiques, ce qui distingue ce manuel des nombreux ouvrages en histoire où les auteurs n'aspirent pas à confirmer leurs conclusions par des documents. La présentation de ces sujets controversés et débattus est ainsi pluraliste, problématisée et non pas dogmatique, ce qui peut être considéré comme un élément stimulant la réflexion critique des élèves.

Le paragraphe « Les minorités ethniques en Biélorussie[623] » a attiré notre attention, car il est consacré aux questions liées aux problématiques nationales et ethniques en Biélorussie où une multitude de groupes ethniques a exercé une influence sur la formation de l'identité nationale biélorusse. Les auteurs soulignent que la situation géographique de la Biélorussie est responsable de la présence de plusieurs cultures, ethnies, religions et traditions. Le paragraphe évoque les groupes ethniques historiquement présents en Biélorussie et les groupes qui ont joué un rôle dans l'histoire de Biélorussie et qui sont « ignorés » par la plupart des historiens soviétiques et actuels. Les auteurs parlent des Russes, des Polonais, des Ukrainiens, des Tatars, des Lituaniens et des Juifs. Les auteurs précisent que les Juifs sont apparus sur les terres biélorusses au Moyen Age et que la politique confessionnelle du G.D.L. était favorable à l'égard de toutes minorités, y compris des Juifs, qui ont été souvent persécutés dans les pays de l'Europe. Pour expliquer ce phénomène, les auteurs ne se réfèrent pas à la mythique tolérance des Biélorusses, mais exposent les faits d'une manière objective et réaliste : « Le traitement de faveur dont bénéficiaient les Tatars et les Juifs au G.D.L. n'est pas dû à la tolérance, mais aux intérêts économiques. Les Juifs étaient de prospères artisans et entrepreneurs. Ils savaient organiser la perception des impôts et des droits de douane, ce qui apportait un gain considérable aux autorités. En même temps, le système communautaire de l'organisation de cette minorité facilitait la gestion et l'administration de cette partie de la population[624] ». Nous ne trouvons pas ainsi dans le texte narratif de clichés banals, dont sont souvent émaillés les récits historiographiques

[623] Ibid., p. 158-163.
[624] Ibid., p. 162.

concernant ce point. Il est rare de constater dans un manuel un tel niveau de lucidité et d'impartialité argumentée dans l'analyse des questions qui sont souvent déviées ou interprétées tendancieusement.

Pour ce qui est des caractéristiques pédagogiques de l'ouvrage, la contribution du spécialiste de la méthodologie de l'enseignement, I. Audzeeu, lui a assuré un niveau didactique très élevé. A la fin de chaque paragraphe sont placés des questionnaires qui aident les élèves à réviser, à structurer et à approfondir les connaissances. Par exemple, nous trouvons à la fin du paragraphe consacré à « L'Etat commun de la Russie Kiévienne », ce type de questions : « Quels sont les points de vue des historiens concernant la formation de l'Etat ancien russe - la Russie Kiévienne ? » « Pourquoi la principauté de Polatsk est-elle considérée comme la première formation étatique sur le territoire de Biélorussie ? » Ce que les questions citées prouvent, c'est la volonté des auteurs de donner une dimension pluraliste au récit, en insistant sur la multitude d'opinions sur les événements historiques. Ce que les auteurs ne peuvent pas écrire explicitement dans le corps du texte, est renvoyé aux annexes, aux questionnaires. Ces procédés ressemblent ainsi à une forme de résistance dissimulée à la doctrine officielle que les auteurs n'acceptent pas et ne peuvent pas contester ouvertement.

A la fin de chaque chapitre se trouvent des devoirs d'analyse : des commentaires, des cartes historiques, des chaînes logiques avec les notions essentielles se rapportant à la période étudiée, des tableaux comparatifs entre les processus historiques en Europe et en Biélorussie, des sujets de recherches et des essais sur le thème étudié qui visent le développement de l'esprit critique des élèves et qui les incitent à compléter le manuel par des sources d'information alternatives. Il y a également des questions pour discussion et des devoirs intitulés : « L'appréciation personnelle des faits historiques » où les auteurs invitent les élèves à une réflexion personnelle sur les événements historiques problématiques et discutables. Une telle approche pédagogique diffère de la tradition soviétique pérennisée dans certains manuels de l'époque actuelle où les élèves doivent apprendre par cœur ce que l'auteur écrit sans réfléchir, sans discuter.

Les élèves doivent avoir acquis de solides connaissances sur l'histoire de Biélorussie et sur l'histoire universelle, parce que le programme de la 10ème et de la 11ème années est consacré à une révision approfondie du matériel étudié préalablement. Le manuel est écrit dans une langue compatible avec l'âge et le niveau de compétences du public visé. Les auteurs manifestent la connaissance de la pratique actuelle de classe,

comme les devoirs de recherche, les essais et les débats historiques, stimulant la réflexion personnelle des élèves.

Ce livre est apparu au moment d'un contrôle assez rigoureux de l'écriture scolaire, et pour qu'il soit publié, les auteurs ont dû « tergiverser », faire des concessions à la censure qui ont affaibli sa qualité, qu'il s'agisse de l'omission des faits historiques ou de leur interprétation allant dans le sens de l'idéologie actuelle. Toutes les astuces auxquelles les auteurs ont dû recourir pour défendre leur vision de l'histoire nationale n'ont pas amélioré la qualité pédagogique de l'ouvrage. Les auteurs ont voulu transmettre leur vision de l'histoire biélorusse, mais ils étaient obligés de la présenter sous le masque d'asservissement à l'idéologie officielle. Ce message est dissimulé sous le voile néo-soviétique et pour le découvrir, les élèves doivent avoir de bonnes connaissances en histoire de Biélorussie et surtout la volonté d'aller au-delà du message superficiel pour déceler ce que les auteurs ont voulu dire véritablement à travers leur manuel. Nous avons des doutes légitimes sur la motivation des élèves de chercher les subtilités du message du manuel, compte tenu du faible niveau de l'éducation en général et du manque d'intérêt à l'égard de l'histoire, ce sur quoi nous reviendrons dans la dernière partie de notre recherche. Nous pouvons conclure ainsi que les efforts d'écrire « entre les lignes » n'aboutissent pas, et les lecteurs ne déchiffrent pas le message caché du manuel. Ce que les élèves intériorisent, c'est le message qui correspond à l'idéologie officielle, même s'il n'est qu'une facette. Le livre est riche en illustrations et en cartes, il possède une solide reliure. Le tirage de ce manuel de base est de 196900 exemplaires.

Malgré toutes les qualités du manuel, c'est un compromis entre l'approche pluraliste que les auteurs ont essayé de défendre et les exigences du contrôle étatique très dogmatique. Le résultat d'un pareil accommodement, comme nous l'avons constaté, est la déviation et l'interprétation tendancieuse des faits historiques.

5§. En avant dans le passé soviétique ? - le manuel d'Yaouguen Novik.

Nous analysons le manuel d'Yaouguen Novik[625] pour la 11ème année qui est un exemple de l'asservissement du récit historique à la lecture soviétique de l'histoire.

[625] Yaouguen Novik est né en 1939 dans la région de Brest. Il a fait ses études à l'Université pédagogique. Il est professeur d'histoire à l'Université d'informatique. Dans l'historiographie biélorusse, les meilleurs spécialistes en sciences sociales sont rassemblés dans des Universités et des Instituts de sciences humaines. Les historiens compétents ne se voient pas enseigner dans un Institut technologique où l'histoire est une discipline minoritaire.

C'est un témoin de la persistance de la tradition soviétique dans l'historiographie actuelle[626].

Tableau 27

НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 11 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 11ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 2000, 205 pages.

№ du chapitre	Titre du chapitre	Nombre de pages consacrées au chapitre	Surface rédaction nelle
Chapitre 1	La fin de l'époque du droit de servage	25	12 %
Chapitre 2	La Biélorussie de la période capitaliste	53	25 %
Chapitre 3	La Biélorussie dans les années 1917 - 1945	63	30 %
Chapitre 4	La Biélorussie après la Seconde Guerre mondiale	25	12 %
Chapitre 5	La Biélorussie entre 1986 et 1999	13	6 %

Le contenu du manuel correspond au programme ministériel. La répartition des pages en fonction des chapitres est présentée dans le tableau récapitulatif ci-dessus. Ce tableau montre l'attention particulière accordée à la période soviétique (42 % du texte). « L'introduction » expose le credo idéologique de l'auteur et souligne l'importance de l'époque soviétique dans la périodisation historique du manuel : « La troisième période chronologique est celle de l'époque soviétique dont les événements les plus importants sont la formation de l'Etat biélorusse, la création de l'U.R.S.S., la consolidation du nouveau mode de vie socialiste. Cette période est marquée par d'importants accomplissements dans les domaines de la science et de la technologie, de l'industrie et de l'agriculture, de l'éducation et de la culture[627] ». La tonalité du récit sur les importantes réalisations de la période de l'U.R.S.S. correspond parfaitement à la tradition soviétique, à laquelle Y. Novik est fidèle. L'auteur évoque les ouvrages sur l'histoire de Biélorussie de M. Dovnar-Zapolskiï et d'U. Ignatouski qui font partie du panthéon nationaliste, en tant que début de l'historiographie biélorusse. Il caractérise le début du XXème siècle comme une période prospère pour l'historiographie nationale, période qui a été interrompue par les représailles soviétiques. « La démocratisation de la société soviétique des années 1950 a contribué au développement de la science historique biélorusse. Plusieurs ouvrages qui n'ont pas perdu leur valeur scientifique jusqu'à nos jours, sont apparus durant cette période ». D'un côté, l'auteur ne nie pas

[626] L'image de la couverture du manuel, ainsi que certaines illustrations révélatrices sont reproduites dans l'annexe № 10.

[627] НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), « Уводзіны » (Introduction), in *Падручнік Гісторыя Беларусі для 11 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 11ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 2000, p. 3.

l'importance des ouvrages de M. Dovnar-Zapolskiï et d'U. Ignatouski, mais d'un autre côté, il met en relief les ouvrages soviétiques. Ce type de mélange de références et de tendances est assez caractéristique de l'historiographie actuelle. Après la courte référence à l'historiographie soviétique, l'auteur ne fait aucune transition à la période de l'indépendance et écrit une seule phrase : « Dans les années 1990, les historiens biélorusses ont édité le manuel pour les étudiants des établissements d'enseignement supérieur *Précis de l'histoire de Biélorussie* en 2 volumes qui diffèrent considérablement des ouvrages précédents ». Pour comprendre cette phrase de « L'introduction » qui est très obscure, il faut savoir que le manuel pour les Universités cité est l'ouvrage d'Y. Novik. Il fait une publicité à son livre qui est l'unique référence pour toute l'historiographie postsoviétique. Une pareille présentation pose à notre avis un problème d'ordre déontologique et un problème d'objectivité, son livre est loin d'être le seul ou le plus représentatif, il est également assez critiqué par les historiens[628]. Il n'y a aucune allusion aux changements dans l'historiographie après 1991, aucune mention de la complexité de cette période. L'unique référence pour l'historiographie postsoviétique est le livre d'Y. Novik.

Nous avons analysé la présentation de la situation des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe dans les manuels pour la 8ème année de M. Bitch et de V. Milavanau. Le récit d'Y. Novik est assez neutre, les faits essentiels concernant cette période sont exposés. Il n'y a pas de jugements explicites, ni d'explications réductrices, comme dans le livre de V. Milavanau. Pourtant, les questions qui sont proposées aux élèves à la fin du paragraphe sont peu nombreuses et ne stimulent pas une réflexion profonde : « 1. Croyez-vous que le rattachement de la Biélorussie à la Russie était un hasard ou un fait qui s'explique par l'histoire ? » Il est légitime de mettre en doute le bien-fondé d'une telle question, sachant que les événements comme le partage d'un Etat par des puissances voisines n'est jamais un hasard en histoire. La deuxième question sur l'entrée des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe est la suivante : « Quelle était la politique du gouvernement russe à l'égard de la noblesse des territoires rattachés ? » Le manuel de M. Bitch propose aux élèves de se mettre à la place des représentants de différentes classes sociales, Y. Novik ne s'intéresse qu'à la noblesse. Sur certains

[628] БАБКОУ, Уладзімір (Ouladzimir Babkou), КУЗНЯЦОУ, Мікалай (Mikalaï Kouzniatsou), « Рэцэнзіі. Гісторыя Беларусі. Вучэбны дапаможнік для ВНУ » (Critique. Le manuel d'histoire de Biélorussie pour les étudiants sous la rédaction d'Y. Novik), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 4, 1998, p. 22.

points, le manuel de M. Bitch destiné aux élèves de la 8ème année s'avère être ainsi d'un niveau de difficulté supérieur à celui d'Y. Novik qui est destiné aux élèves de la 11ème année.

Nous avons retenu l'insurrection de K. Kalinouski en tant qu'événement-révélateur de différentes interprétations historiographiques. Le manuel d'Y. Novik la qualifie d'insurrection « polonaise », ce qui signifie qu'elle concerne peu les terres biélorusses. L'accent est mis sur la protestation sociale contre le tsarisme, contre la condition paysanne et sur l'aspiration de la noblesse polonaise de restaurer la Retch Pospolitaya. La question de l'indépendance des terres biélorusses n'est pas mentionnée dans le manuel, alors que nous avons cité plusieurs autres livres scolaires où il est indiqué explicitement que cette question était à l'ordre du jour du Comité lituanien dirigé par K. Kalinouski.

Y. Novik parle avec beaucoup de sympathie de « Mouraviev-bourreau », général russe, envoyé par les autorités impériales en Biélorussie pour remettre de l'ordre dans les provinces occidentales qui a sévèrement écrasé l'insurrection. Ce personnage historique est qualifié par Y. Novik en tant qu'un « homme d'Etat génial et dynamique qui, en connaissance de cause, a accompli sa mission[629] ». La rude politique de russification, la répression à l'égard de la population de confession catholique, l'interdiction de la langue biélorusse, l'exécution et l'exil de plus de 13000 insurgés faites d'après les ordres de M. Mouraviev, c'est ce qu'Y. Novik traite de dynamisme génial. La conclusion du paragraphe sur l'insurrection abonde en lexique marxiste-léniniste que nous n'avons pas vu depuis plus de dix ans dans un manuel scolaire : « Les révolutionnaires de tous les pays ont suivi avec une grande attention l'insurrection des Polonais. K. Marx et F. Engels ont considéré la révolution polonaise comme une partie intégrante de la révolution paneuropéenne. Ils ont organisé parmi les ouvriers de l'Europe Occidentale des manifestations de solidarité avec le peuple polonais[630]». Le passage cité montre à quel point le discours soviétique est ancré dans la conscience de l'auteur.

Nous avons déjà évoqué que les relations biélorusso-polonaises sont un sujet très délicat pour l'historiographie et la diplomatie biélorusses. L'épithète « tendu[631] » est souvent employé par des chercheurs pour caractériser les relations entre la Biélorussie

[629] НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), *Падручнік…(Manuel…*op. cit., p. 59.
[630] Ibid., p. 60.
[631] BAFOIL, François (dir.), *La Pologne*, Paris, Fayard/CERI, p. 506, 508.

et la Pologne. Ces relations difficiles s'expliquent par des raisons historiques, politiques et symboliques. Les raisons historiques viennent du passé commun parfois difficile à partager. Certains chercheurs et politistes polonais gardent toujours une nostalgie d'une grande Pologne, comme certains ouvrages peuvent en témoigner : *Le second printemps des nations. Sur les ruines d'un Empire, questions nationales et minoritaires en Pologne (Haute Silésie, Biélorussie polonaise), Estonie, Moldavie, Kazakhstan*[632], *Encyclopédie des confins*[633], *Pologne. Confins orientaux*[634]. L'édition Kluszczyński a publié plus de 12 ouvrages dans la série « Confins » qui sont très populaires auprès des lecteurs polonais. Depuis des siècles, la Pologne et ses voisins orientaux ont évolué dans des relations difficiles : rivalité, conflit, subordination, alliance, annexion. Le positionnement géographique et politique européen et libéral de la Pologne a souvent provoqué la méfiance et l'animosité des autorités de la Russie tsariste et de la Russie soviétique. Les autorités russes ont essayé ainsi de minimiser l'influence polonaise, considérée comme périlleuse, sur les terres biélorusses. A l'heure actuelle, les dérapages autoritaires de la Biélorussie rendent difficile le dialogue politique entre la Pologne et la Biélorussie. Nous avons présenté la façon dont Y. Trechtchenok en qualité d'idéologue de l'histoire biélorusse présente la Pologne. La voisine occidentale de la Biélorussie est décrite comme une source de mal, et les nobles biélorusses polonisés sont «des traîtres dégénérés» sous la plume d'Y. Trechtchenok. La proximité linguistique et culturelle existe réellement entre les peuples biélorusse et polonais, il ne faut pas oublier les liens de sang existant des deux côtés de Bug, fleuve qui sépare la Biélorussie et la Pologne. Il est vrai que le passé a produit des préjugés mutuels, des stéréotypes négatifs et des clichés superficiels et hostiles influencés par la propagande politique et religieuse qui sont « difficiles à déraciner [635] ». Tous les facteurs évoqués aboutissent à ce que « la familiarité éprouvée et revendiquée avec les territoires aujourd'hui situés en Biélorussie et en Ukraine contraste avec la ligne de partage politique et économique qui prévaut désormais[636] ».

---

[632] DRESSLER, Wanda, *Le second printemps des nations. Sur les ruines d'un Empire, questions nationales et minoritaires en Pologne (Haute Silésie, Biélorussie polonaise), Estonie, Moldavie, Kazakhstan*, Bruxuelles, Bruylant, 1999.
[633] *Encyklopedia Kresów (Encyclopédie des confins)*, Kraków, wydawnictwo (édition) Kluszczyński, 2009.
[634] MARCINEK, Roman, *Polska. Kresy Wschodnie (Pologne. Confins orientaux)*, Kraków, wydawnictwo (édition) Kluszczyński, 2009.
[635] DRESSLER, Wanda, *Le second printemps*…op. cit., p. 119.
[636] Ibid., p. 512.

L'annexion de la Biélorussie occidentale par la Pologne en 1919 est un événement qui est interprété d'une manière contradictoire. L'historiographie impériale russe et soviétique a essayé de présenter la Pologne comme un ennemi éternel des peuples slaves orientaux. L'historiographie nationaliste biélorusse, tout en affirmant que l'histoire de Biélorussie peut exister indépendamment de l'Est et l'Ouest, a tout de même une attitude plus sympathisante à l'égard de la Pologne que l'historiographie russe et soviétique. Y. Novik décrit l'intervention polonaise de 1919 en termes parfaitement soviétiques : les Polonais sont traités littéralement d'ennemis et d'occupants, et le paragraphe est intitulé « La lutte du peuple biélorusse contre l'intervention polonaise ». « Le peuple biélorusse et les dirigeants du mouvement national biélorusse défendaient l'idée que l'Etat national biélorusse ne pouvait exister qu'en lien avec la Russie soviétique et ils réclamaient la création d'une république biélorusse soviétique » - écrit Y. Novik.

La mise en place du gouvernement soviétique en Biélorussie est décrite en tant que progrès qui a débouché sur une stabilisation politique, économique et culturelle. La politique du « communisme de guerre » avec l'expropriation des denrées alimentaires responsable de l'appauvrissement de la population trouve une excuse et une justification dans le texte d'Y. Novik : « L'expropriation était une mesure inévitable dans la situation de crise profonde de l'agriculture ». Il est vrai que cette mesure était une mesure imposée, mais l'auteur passe sous silence ses conséquences désastreuses comme la famine. L'attitude de l'auteur est binaire : tout ce qui venait de la Russie soviétique était positif, et tout ce qui était lié à la Pologne était négatif. Y. Novik, en traitant les Polonais d'ennemis contre lesquels luttaient les Biélorusses, ne s'est jamais posé la question : « Les habitants des régions occidentales de la Biélorussie qui sont proches du peuple polonais, ne pouvaient-ils pas s'identifier avec ce peuple? » Nous avons indiqué à plusieurs reprises qu'il est extrêmement difficile de considérer la Biélorussie en lien avec ses voisines à l'Est et à l'Ouest, car il y a les enjeux et les considérations politiques, le partage des sphères d'influence. Le débat sur la situation de la Biélorussie, influencée par les deux pays, a même donné naissance aux théories pseudo-scientifiques de « russisme occidental » et de « confins orientaux » que nous avons eu l'occasion d'évoquer. Le peuple biélorusse a incontestablement des traits qui le lient autant au peuple russe qu'au peuple polonais. Il est difficile de mesurer le degré de proximité des langues, des cultures, des traditions, des mythes, des mentalités et de dire si les

Biélorusses sont ou se sentent plus proches des Polonais ou des Russes. Surtout, répétons-le, qu'il s'agit des questions identitaires politiquement engagées et des sujets débattus où il ne peut pas exister une seule vision des questionnements.

L'époque soviétique, à laquelle la majeure partie du texte narratif est consacrée, est décrite selon la tradition soviétique de la lutte du peuple biélorusse pour la construction de la société socialiste, comme dans le manuel de L. Abetsadarski. Il est intéressant de noter que l'auteur emploie les majuscules dans les termes Biélorussie Soviétique et l'Etat Soviétique, ce qui révèle son attitude à l'égard de l'époque soviétique. L'auteur parle avec beaucoup d'indulgence des phénomènes négatifs se rapportant à la période soviétique. Lorsqu'il analyse les causes de la Seconde Guerre mondiale, le seul coupable est l'Allemagne nazie. Le pacte secret germano-soviétique, la preuve indéniable de la responsabilité de l'U.R.S.S. dans la guerre, est cité de passage dans une phrase obscure qui dit que le pacte est une question débattue dans la science historique.

En étudiant des représailles politiques des années 1930, l'auteur écrit : « Le jeune Etat Soviétique, en se défendant, a dû lutter contre les forces hostiles qui ont voulu restaurer le capitalisme et qui ont commencé une activité ouvertement nuisible, destructrice et criminelle[637] ». Il affirme que « le chiffre fantastique et immense de victimes des représailles politiques qui a été publié au cours de la dernière décennie, n'est rien d'autre qu'un mythe, dont le but est le discrédit du système socialiste[638]». Nous avons mentionné le journal *Notre champ* auquel M. Bitch a consacré tout un paragraphe, Y. Novik ne l'évoque que dans un alinéa. *Notre champ* luttait contre la théorie polonaise de « confins orientaux » et la théorie russe de « russisme occidental » qui considéraient le peuple biélorusse en tant que produit dévié respectivement des Polonais et des Russes. Y. Novik affirme dans son manuel que « la théorie de « russisme occidental » considérait les Biélorusses en tant qu'une nation indépendante, mais en même temps en tant qu'une partie intégrante du peuple russe. Le but essentiel du russisme occidental était la lutte contre l'influence polonaise et catholique sur le peuple biélorusse[639]». Même la théorie de « russisme occidental » a ainsi bénéficié d'une interprétation positive dans les écrits d'Y. Novik.

[637] НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), *Падручнік…(Manuel…*op. cit., p. 123.
[638] Ibid., p. 123-124.
[639] Ibid., p. 71.

Pour ce qui est des caractéristiques pédagogiques du livre, son utilisation exige des connaissances préalables en histoire. Le manuel comporte des questionnaires de révision au début de chaque paragraphe, et les paragraphes sont suivis de questions qui servent à rappeler l'information développée. Pourtant, mis à part les questions de révisions, le manuel ne comporte pas de devoirs de synthèse, de recherche, de réflexion. A la fin du paragraphe sur l'U.R.S.S. dans les années 1930, figure ainsi cette question : « Qu'est-ce que les représailles politiques ? Pourquoi sont-elles devenues possibles en U.R.S.S. ? » D'après cette formulation, pour répondre à la question les élèves doivent chercher des excuses à ce phénomène, comme l'auteur l'a fait dans le texte.

Le retour des traditions historiographiques soviétiques n'est devenu possible que dans le contexte actuel. Une louange au régime soviétique n'aurait pas pu être publiée dans les années 1990. Les problèmes budgétaires du financement des manuels se sont reflétés dans la qualité médiocre de l'impression du livre, les illustrations sont en noir et blanc. Pourtant, la reliure fiable résistera à un long usage de ce manuel de base édité en 189200 exemplaires.

Section 4. L'intervention politique dans la rédaction de la littérature scolaire dans les années 2005-2007 : quelques exemples.

Nous avons analysé les livres scolaires édités après 1995 qui ont cristallisé les tensions et les contradictions de la période qui a suivi l'époque nationaliste et qui s'est placée en opposition par rapport à ce court moment nationaliste. La période de l'après 1995 est une période de recherche d'une nouvelle conception de l'histoire qui puisse remplacer celle de 1993. Les débats et les hésitations qui ont accompagné l'édition de la littérature scolaire après 1995 sont reflétés dans les manuels de cette période dont nous avons analysé un certain nombre. Nous avons pu étudier ainsi le processus de l'élaboration de la conception identitaire à travers l'enseignement historique. Il faut pourtant préciser que les débats ont débouché sur la cristallisation d'un discours historiographique plus au moins stabilisé. Ce discours, ce résultat de confrontation entre différentes visions de l'histoire, ce compromis entre la conception nationaliste et néo soviétique de l'histoire biélorusse est reflété dans les manuels les plus récents édités après 2005.

Après avoir analysé le processus, il est judicieux de se pencher sur le résultat de la recherche identitaire. Pour compléter notre analyse des instruments puissants de la

construction identitaire, à savoir, les manuels scolaires, nous ajoutons une étude consacrée aux livres parus dans les dernières années. Cette étude a pour but de répondre à deux objectifs, dont le premier est de tirer une conclusion sur l'aboutissement de la recherche de l'identité. Le deuxième objectif est celui d'avoir une perspective comparative importante des ouvrages qui sont le résultat de la recherche de l'idée nationale. Ceci nous permettra de comparer les éditions du manuel d'un même auteur sur une durée de plus de dix ans, ce qui rendra l'analyse de la littérature scolaire plus pertinente et plus profonde.

1§. « Le dernier des Mohicans » de l'histoire nationaliste - Pavel Loïka.

Le manuel de Pavel Loïka pour la 7ème année a connu une dernière réédition en 2004[640]. La première différence visible entre les éditions de 1998 et de 2004, c'est que le dernier ouvrage a été édité sous la direction de Petar Dzmitratchkou et d'Ouladzimir Sosna. La présence de deux directeurs pour un ouvrage rédigé par un seul auteur et surtout les conception de l'histoire opposées de ces historiens nous ont interpellée. O. Sosna est un ami de P. Loïka qui partage la même vision de l'histoire que lui, mais P. Dzmitratchkou et P. Loïka défendent des conceptions de l'histoire opposées. Le fait que P. Loïka a accepté la direction du membre de la Commission P. Dzmitratchkou nous a fortement étonnée. Le manuel de P. Loïka reste le plus nationaliste parmi tous les ouvrages scolaires actuellement disponibles. La Commission d'Etat a obligé l'auteur d'accepter la direction et donc l'interférence et le contrôle d'un historien fidèle à la conception officielle de l'histoire, ce à quoi P. Loïka s'est catégoriquement opposé. O. Sosna a dû intervenir afin de sauver la situation. Il est devenu le deuxième directeur et surtout un interlocuteur-médiateur entre P. Dzmitratchkou et P. Loïka qui refusaient même de se voir pendant le travail. « Je ne sais pas comment Valodzia [Valodzia est un diminutif familier d'Ouladzimir, son usage prouve la relation d'amitié et de confiance qui existe entre P. Loïka et O. Sosna] a pu s'arranger avec P. Dzmitratchkou, il est sûrement un très bon diplomate, pas comme moi[641] » - nous a déclaré P. Loïka.

En étudiant le contenu de l'ouvrage, nous avons repéré que la structure n'a quasiment pas changé, les chapitres et la plupart des paragraphes, ainsi que la surface rédactionnelle sont restés les mêmes. Les seules modifications que nous avons repérées

[640] ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 7 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 7ème année)*, Мінск (Minsk), выд. БДУ (éd. de l'Université d'Etat), 2004.
[641] Entretien avec Pavel Loïka...op. cit.

concernent le changement du titre du paragraphe consacré à la Renaissance. Ce paragraphe s'intitulait : « la Renaissance biélorusse » dans le livre de 1998, et dans le manuel de 2004, il est « la Renaissance en Biélorussie ». Le paragraphe « Sous la main de tsar » qui révélait les exactions du tsar russe à l'égard de la population des terres biélorusses a disparu dans le manuel de 2004. « La conclusion » du manuel de 1998 est émaillée de déclarations émotionnelles, elle est devenue une cible de critiques de la part des autorités politiques. Il faut noter que le contenu de la conclusion n'a pratiquement pas changé d'une édition à l'autre. L'auteur a retiré le titre « Vive la Biélorussie » et il a également supprimé les passages émotionnels où, dans l'édition de 1998, il parlait des traits du caractère des Biélorusses et notamment du mythe de la servilité silencieuse des Biélorusses, « mythe qui a été cultivé artificiellement par les voisins de l'Est et de l'Ouest aux XIXème-XXème siècles et qui mènent depuis lors une lutte pour l'âme des Biélorusses ». Ce sont deux détails essentiels qui distinguent les éditions du manuel. L'auteur a retiré les titres et les passages qui sautaient aux yeux des contrôleurs, qui mettaient en relief le caractère trop nationaliste de son histoire et qui soulignaient les tensions dans les relations russo-biélorusses. Le paragraphe « Sous la main de tsar » ne se trouve plus dans l'édition de 2004, pourtant l'information relative aux envasions de la Moscovie, aux exactions du pouvoir russe sur les terres biélorusses n'a pas disparu, elle est diluée entre les paragraphes qui ont changé d'intitulés afin de ne pas mettre en relief l'hostilité de la politique des tsars russes. Ces procédés stylistiques ne changent toutefois pas le fond du récit historique. La forme de la représentation de l'information est atténuée, mais l'auteur a gardé les faits essentiels. Pourtant, l'image des relations entre la Moscovie et le G.D.L. qui se construit à partir de la lecture des paragraphes, est loin d'être sereine. Nous avons insisté à plusieurs reprises sur le fait que les relations russo-biélorusses sont un sujet politiquement très sensible et controversé. Le pouvoir officiel aspire tout de même à éviter de mettre l'accent sur les hostilités entre la Russie et la Biélorussie.

Mis à part les quelques arrangements superficiels que l'auteur a dû faire, l'esprit et le contenu du manuel n'ont pas été modifiés considérablement. P. Loïka a avoué qu'il a lutté pour le maintien de chaque phrase dans son manuel et qu'il faisait des concessions dans les cas les plus extrêmes. L'auteur a donné une appréciation générale à son manuel : « malgré tout, le manuel sorti en 2004 est un bon manuel, il est même meilleur que je ne l'imaginais. J'ai lutté pour mon livre, mais il faut dire qu'il a pu

paraître, car la nouvelle Commission est composée de gens normaux. Je suis sûr que l'édition du manuel tel qu'il est ne serait pas possible sous la Commission précédente[642]». Le contrôle étatique n'a pas vitrifié l'esprit du manuel que l'ouvrage de P. Loïka garde quasiment intact depuis 1993. L'accent nationaliste du manuel a diminué, il a pris une facette acceptable dans le contexte actuel, pourtant, le livre reste incontestablement un ou plus exactement le manuel qui défend l'histoire nationale biélorusse. P. Loïka est l'auteur qui a défié le système politique et n'a pas soumis son manuel aux exigences de la vision officielle de l'histoire. La défense des principes de l'historiographie nationaliste par P. Loïka a même débouché sur l'acceptation par les « contrôleurs » de l'histoire d'une vision de l'histoire qui leur est étrangère.

La conclusion que nous pouvons tirer de l'analyse comparative des éditions du manuel de Pavel Loïka, c'est que le manuel a résisté aux réécritures qui lui ont été imposées. L'auteur a pu défendre et garder quasiment intact le fondement idéologique de son manuel. Même si le nom de P. Loïka est associé avec l'histoire nationaliste, même si plusieurs de ses collègues, y compris ceux qui siègent à la Commission, se positionnent comme des antipodes par rapport à sa vision de l'histoire, même s'il y a des animosités personnelles, la qualité du manuel de P. Loïka est reconnue par la communauté des historiens, même par ses adversaires. Etre fidèle à la vision officielle n'est donc pas une garantie de la reconnaissance dans le monde des historiens. En même temps, le contrôle et l'interférence étatique les plus sévères admettent les qualités scientifiques et pédagogiques des auteurs « rebelles ». Le tirage du manuel édité en 2004 est de 163500 exemplaires, ce qui témoigne de son statut de manuel de base et du respect à l'égard de son auteur.

2§. Une tentative de réécrire le manuel du père fondateur de la conception nationaliste de l'histoire.

Nous allons analyser le nouveau manuel pour la 8ème année édité en 2005. L'intérêt de cet ouvrage est le fait qu'il s'agit du livre qui a remplacé le manuel de M. Bitch. Le manuel de M. Bitch a été fortement critiqué pour son niveau de difficulté et son ancrage nationaliste, mais pendant 8 ans, personne n'a osé proposer un manuscrit pour le manuel de 8ème année qui pourrait remplacer celui de M. Bitch, ce qui se comprend aisément. Il n'est pas facile de traiter la période des XIXème–XXème siècles qui est objectivement une des plus délicates dans l'histoire nationale, car elle abonde en

[642] Entretien avec Pavel Loïka…op. cit.

événements historiques complexes et surtout en événements qui sont interprétés différemment par les courants historiographiques. La sensibilité politique de cette période et la raison d'ordre éthique qui est la difficulté de défier l'autorité de M. Bitch, expliquent également la longue absence d'auteurs qui s'engageraient à réécrire le manuel pour la 8ème année. Trois historiens, relativement novices dans la rédaction de la littérature scolaire, se sont engagés dans l'écriture d'un manuel pour la 8ème année : Ouladzimir Sosna, Sviatlana Marozava et Siargueï Panou, le seul à avoir une expérience de la rédaction des manuels scolaires. N. Stachkevitch a dirigé la rédaction du manuel en question.

S'il était relativement facile de comparer les éditions de 1998 et de 2004 du manuel pour la 7ème année de P. Loïka, la lecture comparative des éditions de 1998 et de 2005 du manuel pour la 8ème année s'avère être beaucoup plus délicate. Les deux manuels sont rédigés par différents auteurs, ce qui complique considérablement la tâche de la comparaison.

Le premier point de divergence entre les deux livres, c'est le volume. Le manuel de M. Bitch comprend 290 pages, alors que le manuel de 2005 ne compte que 167 pages, ce qui constitue une différence considérable. M. Bitch a été accusé d'avoir rédigé un manuel trop compliqué, trop académique et trop concentré d'information pour les élèves de 14 ans, ce qui s'explique, d'un côté, par le fait que M. Bitch était un académicien qui n'a pas pu adapter l'information relative à une des périodes les plus complexes de l'histoire de Biélorussie à l'âge de son lectorat. L'équipe qui a rédigé le manuel en 2005 a pu « alléger » le manuel et le rendre plus facile pour les élèves de la 8ème année, ce qui était une tâche compliquée. La structure générale diffère également : le manuel de M. Bitch comporte 10 chapitres, alors que le manuel de 2005 n'en compte que 2. Il faut noter toutefois que les titres des paragraphes sont restés inchangés dans leur quasi-totalité, mises à part quelques différences. Le paragraphe 3 s'intitule « Le mouvement de libéralisation du début du XIXème siècle » dans le manuel de 1998 et le paragraphe consacré aux mêmes événements dans le livre de 2005 est « Le mouvement sociopolitique du début du XIXème siècle ». Dans le manuel de 1998, le chapitre 10 « L'essor du mouvement national biélorusse. La culture biélorusse au début du XXème siècle » comprenait les paragraphes consacrés à l'édition *Notre champ* et à la montée en force de l'idée et du mouvement nationaux biélorusses. L'introduction du manuel de M. Bitch contient les réflexions de l'auteur sur le rôle de l'histoire dans la formation de la

personnalité et sur les liens entre l'histoire de Biélorussie et l'histoire de l'Europe sur deux pages. « L'introduction » du manuel de 2005 est limitée à un alinéa où les auteurs évoquent la période qui va être traitée dans le livre. Ce seul alinéa contient une référence plus au moins antagoniste : « La nation biélorusse, l'idée nationale biélorusse, le mouvement culturel et politique se formaient dans les conditions de l'influence polonaise et russe[643] ». M. Bitch, accusé de tendance nationaliste, évitait ce genre de conclusions binaires et simpliste.

De prime abord, l'accent nationaliste semble avoir diminué d'une édition à l'autre, pourtant, il faut dire qu'il s'agit d'un procédé de camouflage. Afin de ne pas attirer l'attention des censeurs, les auteurs ont retiré les titres des paragraphes susceptibles de poser des interrogations, ce qui ne veut pas dire que les arrangements externes affectent le contenu du manuel, comme les exemples tirés de « L'introduction » le montrent. Si nous comparons le premier paragraphe des deux manuels, nous remarquons, qu'il y a de fortes ressemblances, pourtant le manuel de M. Bitch est plus riche en information et plus neutre dans sa présentation. Le manuel de 2005 comporte des phrases comme : « La culture biélorusse s'est développée dans des conditions où le gouvernement tsariste menait la politique de la négation de l'indépendance et des particularités du peuple biélorusse », alors que M. Bitch, étant concentré sur l'explication détaillée des événements historiques, a évité de donner des conclusions «toutes faites» proches des jugements. En comparant l'information relative à la genèse et au développement du mouvement national biélorusse, il faut dire que la différence du nombre de pages est plus qu'une donnée quantitative. Le manuel de M. Bitch, ayant un volume quasiment deux fois plus important que le livre de 2005, est une tentative d'explication des phénomènes sociopolitiques complexes. L'auteur ne donne pas de conclusions ou de jugements, mais son souci essentiel est celui de donner un maximum de faits historiques, ce qui doit amener les élèves à une réflexion sérieuse sur les événements historiques et sur leurs causalités.

Il y a une différence didactique importante entre les éditions de 1998 et 2005. Le manuel de M. Bitch stimule la réflexion personnelle des élèves. L'auteur ne fournit aucune conclusion dogmatique aux élèves, son manuel abonde en documents qui

[643] СОСНА, Уладзімір (Ouladzimir Sosna), МАРОЗАВА, Святлана (Sviatlana Marozava), ПАНОУ, Сяргей (Siargueï Panou), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 8 класа (XIXст.–1917 г.) (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 8ème année (XIXème siècle–année 1917)*, Мінск (Minsk), Выдавецкі цэнтр БДУ (éd. de l'Université d'Etat), 2005, p. 3.

doivent stimuler la réflexion du lecteur. Le manuel de 2005 contient moins de références aux documents. Le volume du manuel étant réduit, il y a plus de conclusions « toutes faites ». Le paragraphe « Les conditions et les particularités de la formation de la nation biélorusse » commence par la définition stalinienne de la nation légèrement remaniée, mais la lecture du paragraphe ne donne pas l'impression de la prévalence de la tradition soviétique dans l'étude des faits historiques. Les auteurs se sont inspirés du manuel de M. Bitch, ils analysent les résultats du recensement de 1897 qui sont une source pertinente pour l'étude de la formation de la nation biélorusse. Il y a une sorte de contradiction entre la référence stalinienne au début du paragraphe, imposée par le contexte, et son contenu qui n'est pas aligné sur les dogmes soviétiques.

Les lecteurs doivent parvenir ainsi à des conclusions personnelles et surtout à des conclusions bien argumentées. Du point de vue de l'objectivité et de la richesse de l'information, le manuel de M. Bitch est inégalé, le problème que pose cette abondance d'information, est qu'elle est inadaptée aux lecteurs de 14 ans. Les enseignants qui n'ont pas reçu une formation approfondie dans l'histoire de Biélorussie éprouvent eux-mêmes des difficultés d'assimilation de l'information contenue dans le manuel de M. Bitch. S'ajoute à ces facteurs le problème du niveau général d'éducation très bas, sur lequel nous insistons. D'un côté, sur le « marché de l'éducation », l'histoire est loin d'être la discipline la plus demandée, car elle n'est pas la discipline qui ouvre la voie à des métiers bien rémunérés. La notion de la culture générale se trouve sacrifiée par rapport à la notion d'utilité d'une discipline scolaire. Les élèves, auprès desquels nous avons enquêté, ont souvent répondu à la question concernant le rôle que l'histoire joue pour eux : « Je n'aurai pas besoin de l'histoire pour mon avenir professionnel » (fille, 17 ans, classe de 11ème de l'école 191 de Minsk), « l'histoire n'a pas d'importance pour moi, elle ne fait pas partie des disciplines que je dois préparer pour le concours d'entrée à l'université que je veux intégrer » (garçon, 15 ans, classe de 10ème de l'école 165 de Minsk), « on n'a pas besoin de connaître l'histoire pour gagner sa vie » (fille, 14 ans, classe de 9ème de l'école 147 de Minsk). Ces réponses confirment la situation défavorisée de l'histoire dans le système éducatif et dans la société en général, ce que nous développerons dans le chapitre suivant.

A la différence de M. Bitch, les auteurs du manuel de 2005 ont réduit le volume d'information, ce qui les a amenés à remplacer les explications détaillées par des conclusions «toutes faites», comme la définition de la nation de Staline. Une pareille

approche facilite la tâche des enseignants et des élèves, en les dispensant de la nécessité de réfléchir. Pourtant, une telle simplification comporte plusieurs dangers. Les conclusions «toutes faites» réduisent le débat sur des sujets historiques complexes et débattus qui ne peuvent pas avoir une interprétation unilatérale et qui requièrent au moins une mention sur l'existence de plusieurs points de vue sur telle ou telle problématique dans la science historique. L'approche pluraliste se trouve ainsi fortement compromise, de même que la stimulation de la réflexion personnelle des élèves. Ce que nous a avoué un des auteurs du manuel de 2005, Siargueï Panou, c'est que la rédaction du manuel s'est déroulée sous une forte pression administrative et psychologique de la part des instances du Ministère de l'éducation. Il était difficile de réécrire le manuel d'une sommité, d'un nom incontournable de la science historique, même si la personnalité de M. Bitch a été la cible de nombreuses critiques. Les fluctuations d'orientations politiques et notamment, en ce qui concerne les relations russo-biélorusses, ont compliqué le travail des auteurs. L'idée générale qui a été donnée comme référence aux auteurs : il faut essayer de trouver une niche historique propre au peuple biélorusse, sans mettre un accent sur les relations ou la dépendance par rapport aux voisins. Cette recherche d'une voie proprement biélorusse est une entreprise complexe dans le contexte biélorusse qui a fortement oscillé entre les extrémismes : d'un côté, un nationalisme exagéré, de l'autre côté, l'accent sur l'unité slave et russo-biélorusse, qui mettait en question l'existence de l'histoire de Biélorussie indépendante. Comme il n'existe toujours pas de « guide » d'écriture de manuels, et le cap politique change très souvent, les auteurs ont procédé avec prudence dans la recherche d'une histoire proprement biélorusse, en gardant des références panslaves proches du discours historique soviétique, comme nous lisons dans la « Conclusion » : « Au début du XXème siècle, notre peuple avec les peuples frères russe et ukrainien s'est approché d'une nouvelle étape de son histoire. La question de la construction d'une maison étatique propre a surgi[644] ».

La différence dans la présentation de l'insurrection de 1863 est notable. Les auteurs du manuel de 2005 ont donné une explication plus courte que M. Bitch à cet événement. Ils ont mis l'accent sur l'aspect social des revendications des insurgés, alors que la question de l'émancipation nationale est diluée entre les lignes. Nous avons cité l'alinéa tiré du dernier numéro du journal *La vérité de moujik*, considéré comme

[644] Ibid., p. 151.

testament politique de K. Kalinouski que M. Bitch a introduit dans son livre où K. Kalinouski indique que : « Les moujiks biélorusses ne seront jamais heureux ni sous la main des Polonais, ni sous celle des Russes ». Ceci est une référence très claire en termes de positionnement par rapport à la problématique nationale. Les auteurs du manuel de 2005 ont cité ce dernier numéro de *La vérité de moujik*, mais un autre passage : « je donne ma vie pour la vérité et le bien-être du peuple de moujik ». Les auteurs ont ainsi passé sous silence les éléments relatifs à la question nationale durant l'insurrection de 1863. S. Panou a avoué que le président Loukachenko, lors d'une rencontre avec les auteurs de manuels scolaires a dit de ne pas accentuer l'insurrection de 1863 dans les manuels. Les auteurs ont appliqué à la lettre le vœu du président, et le résultat est la présentation partielle et assez superficielle de cet événement.

Les paragraphes consacrés à la formation de la nation biélorusse diffèrent considérablement entre les deux éditions du manuel. Le manuel de M. Bitch donne une explication très détaillée et appuyée par les documents historiques à ce phénomène complexe. Les sous-paragraphes « La conscience nationale » sont présents dans les deux éditions, pourtant, les définitions ont subi des modifications dans le livre de 2005. M. Bitch écrit : « La conscience nationale est un attribut de la conscience de la différence des autres peuples et l'appartenance au peuple qu'on reconnaît comme « son peuple ». Le niveau supérieur de la conscience nationale est le sentiment de responsabilité pour le destin de son peuple ». Nous trouvons la définition suivante dans le manuel de 2005 : « La conscience nationale est l'ensemble d'idées, de perceptions, de croyances à travers lesquelles le peuple prend conscience de lui-même en tant qu'unité nationale et prend conscience de ses racines historiques. Aux XIXème -XXème siècles, les Biélorusses reconnaissaient la Russie en tant que patrie, mais ils étaient conscients de leur différence par rapport au peuple russe ». M. Bitch insiste souvent dans son manuel sur le fait que la formation de la nation biélorusse doit se faire premièrement à travers la prise de conscience de la différence du peuple biélorusse par rapport aux peuples russe et polonais. Les auteurs du manuel de 2005 évitent d'évoquer le facteur polonais dans la formation de la nation biélorusse et donnent une définition contradictoire de la conscience nationale qui est à la fois liée à la Russie et en même temps se différencie par rapport au peuple russe.

Les procédés stylistiques du manuel de 2005 que nous avons cités servent de facettes et de marqueurs de la concordance du récit historique avec le discours politique.

Ce discours est très fluctuant, mais il est plus prudent de faire des révérences au vieux discours soviétique qui reste une référence stable. Etant obligés de tergiverser, les auteurs ont profité d'un moment d'incitation à la recherche de l'histoire nationale indépendante pour introduire des accents nationalistes relativement forts dans leur livre. Le mariage entre l'aspiration à affirmer l'indépendance de l'histoire nationale et la prudence par rapport à la conjoncture politique a débouché sur des incohérences du récit historique qui portent atteinte à la qualité de l'ouvrage.

3§. Le manuel d'Ouladzimir Sidartsou et de Siargueï Panou : les modifications au fil du temps.

Nous avons analysé les différentes éditions du manuel pour la 9ème année. L'analyse du livre sorti en 2005 complétera le tableau évolutif des tendances historiographiques des 12 années reflétées dans le manuel. Les auteurs du manuel de 2005 sont les mêmes que ceux du livre de 1997, à part Vital' Famine qui a abandonné l'équipe.

Si nous comparons les éditions de 1993, 1997 et 2005, la structure générale est restée identique, ainsi que les titres des chapitres. Ce ne sont que les titres des paragraphes qui ont connu des modifications, parmi lesquelles il faut noter les paragraphes « La proclamation de la République Populaire de Biélorussie » et « La mise en place du régime totalitaire » qui figurent dans l'édition de 1997 et qui sont retirés du manuel de 2005. D'après le témoignage de S. Panou, lors des débats à la Commission, il a été expressément demandé aux auteurs de ne pas employer de termes comme « totalitarisme » pour qualifier la période soviétique. Le manuel de 2005 comporte un paragraphe qui ne figure pas dans celui de 1997 : « La création de l'Etat biélorusse sur le fondement soviétique ». La période soviétique est ainsi une époque traitée avec beaucoup de prudence et de faveur dans la dernière édition du manuel. Ce constat rejoint ce que nous venons d'énoncer à propos du discours soviétique qui reste, malgré toutes les fluctuations, une référence stable. En toute circonstance, les auteurs préfèrent éviter toute tonalité aiguë en parlant de la période soviétique. « L'Etat biélorusse sur un fondement soviétique » est une notion très problématique qui comporte une contradiction profonde en son sein. Il y a des historiens qui affirment que l'Etat soviétique était l'obstacle le plus important à la mise en place d'un Etat national biélorusse. Les auteurs écrivent que pour « l'internationalisme prolétarien des bolchéviks, la création des républiques indépendantes au sein de l'Union Soviétique

n'était pas une nécessité. Le mouvement nationaliste biélorusse s'est accentué et s'est matérialisé dans la création de la R.S.S.B., ce qui a obligé les dirigeants bolchéviks à créer un Etat biélorusse sur un fondement soviétique[645] ». L'accent sur la République Populaire de Biélorussie a été diminué et celui sur la R.S.S.B. a été mis en exergue. N. Stachkevitch qui a dirigé la rédaction des manuels de 1997 et 2005 nous a révélé sa vision de la formation de l'Etat biélorusse. Pour lui, la R.P.B. et la R.S.S.B. étaient deux voies, deux projets de développement de l'Etat biélorusse, et celui de la R.S.S.B. a triomphé. Cette pensée est reprise dans le manuel. Pourtant, il faut préciser que le projet de la R.P.B. est considéré par N. Stachkevitch comme mort-né et toute sa sympathie personnelle va à la R.S.S.B., point de vue qui s'inscrit parfaitement dans la lignée de la vision officielle de l'histoire.

« La parole d'auteurs » du manuel de 2005 diffère de celle de 1997. Elle est plus courte, plus concise. Il n'y a plus de référence à l'importance de l'histoire dans la formation de la personnalité de l'élève, à la différence de l'édition de 1997. Les auteurs ont retiré les formulations susceptibles d'éveiller d'emblée des soupçons de la part des censeurs. Pourtant, « La parole d'auteurs » du manuel de 2005 comporte des phrases comme « L'histoire de Biélorussie est présentée du point de vue des valeurs nationales et universelles, parmi lesquelles le développement de l'Etat et de la culture biélorusse, la reconnaissance de la personnalité en tant que créateur de l'histoire, les libertés démocratiques et les droits des citoyens ». Dans le contexte biélorusse, qui fait une lecture très particulière des notions de démocratie et des libertés individuelles, ces références paraissent être assez courageuses. Il existe donc un écart entre l'apparence et le fond du message historique présenté dans le manuel. Ce message historique n'est pas facile à comprendre et il doit être déchiffré. « La parole d'auteurs » du manuel de 1997 insiste sur ce que « l'étude de l'histoire exige non pas une approche formelle, mais il est nécessaire de savoir argumenter et prouver son point de vue, de savoir comparer les événements historiques. Le manuel présente différents points de vue. Vous pouvez construire votre avis personnel sur les faits historiques. Il est pourtant nécessaire de garder le respect à l'égard de ceux qui ont une autre opinion sur les faits historiques ». Dans l'édition de 2005, les auteurs ont fortement diminué l'accent mis sur la réflexion critique. Dans l'édition de 1997, les auteurs ont développé les points concernant la

[645] СІДАРЦОУ, Уладзімір (Ouladzimir Sidartsou), ПАНОУ, Сяргей (Siargueï Panou), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 9 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année)*, Минск (Minsk), выдавецтва БДУ (l'éd. de l'Université d'Etat), 2005, p. 35.

nécessité de comparer et de confronter les opinions divergentes sur les événements historiques et d'avoir un avis indépendant et argumenté. Dans le livre édité en 2005, il n'y a qu'une phrase : « En apprenant l'histoire, il est judicieux d'avoir une approche critique en gardant une attitude respectueuse à l'égard de ceux qui pensent autrement ». Ce facteur peut être attribué à la pression du contexte politique et au fait que dans ce contexte, enseigner aux élèves la pensée critique et indépendante est loin d'être un objectif de l'éducation historique.

La présentation de la Seconde Guerre mondiale diffère également d'une édition à l'autre. Dans le livre de 2005, le terme de « collaborationnisme » n'est même pas mentionné. Il n'y a qu'un alinéa où les auteurs énoncent que « sous la pression du régime d'occupation, une petite partie de la population a aidé les nazis » sans insister sur ce fait, alors que dans le livre de 1997, ce phénomène est plus explicité. Dans l'édition de 1993, le problème du collaborationnisme est plus développé que dans les éditions ultérieures. Au cours des années, l'accent mis sur la question épineuse du collaborationnisme a diminué, et la tendance actuelle est de passer sous silence ce phénomène historique complexe. La présentation de la Seconde Guerre mondiale dans les manuels scolaires d'aujourd'hui ressemble fortement à celle faite à l'époque soviétique. L'accent est mis sur la lutte héroïque du peuple soviétique contre les nazis. Cet accent est parfois exagéré, et cet événement historique est élevé au rang des événements fondateurs de l'histoire du peuple biélorusse. Les interprétations autres que celles proposées par l'historiographie soviétique n'ont pas de place dans les manuels scolaires. Le retour à la tradition historiographique soviétique est également visible à travers l'interprétation donnée à la période soviétique. Le terme « totalitaire » a été retiré des titres de paragraphes se rapportant à l'histoire soviétique. Les éditions antérieures à celle de 1997 donnent une interprétation assez critique de la période soviétique. Le culte de la personnalité de Staline, les dérives du régime totalitaire, les représailles sont mis en relief et sont traités avec une tonalité critique. L'édition de 1997 présente une interprétation légèrement plus atténuée des exactions du régime soviétique, et le livre de 2005 a évité toute tonalité négative dans la présentation de l'histoire soviétique. Les termes comme « totalitarisme » sont absents, ils sont remplacés par un euphémisme « le système administratif soviétique », suite à la demande expresse des autorités ministérielles, selon le témoignage de S. Panou. Il est donc impossible de désigner les phénomènes historiques par les termes appropriés. La question des

représailles est évoquée dans un seul alinéa, alors que dans l'édition de 1997, ce problème est présenté amplement. Le manuel présente les données quantitatives des représailles, il n'y a toutefois aucune explication de ce phénomène. Il y a un message sous-jacent sur l'ampleur des représailles, mais il n'est guère explicite.

Le système soviétique trouve même une apologie dans le livre de 1997 : « Dans les conditions du régime de pouvoir personnel de J. Staline et du triomphe de la théorie de la lutte des classes, les méthodes soviétiques d'administration se sont retrouvées sollicitées ». Cette citation montre à quel point la période soviétique est vénérée dans l'historiographie biélorusse. Elle ne peut pas être critiquée et qui plus est, l'époque soviétique est présentée comme un point clé de l'histoire de Biélorussie.

La critique des dérives du régime soviétique est devenue une règle plus au moins admise dans la communauté internationale des historiens. Le 25 janvier 2006, le Conseil de l'Europe s'est penché sur la Résolution 1481 (2006) sur la « Nécessité d'une condamnation internationale des crimes des régimes communistes totalitaires ». La résolution n'a pas été adoptée pour des raisons politiques, mais la mise sur agenda du Conseil de l'Europe d'un tel point montre qu'il existe une volonté de canaliser la désapprobation des crimes totalitaires dans une forme juridique.

La présentation apologétique des exactions du régime soviétique est une attitude problématique dans le sens où elle met en question la neutralité scientifique de la présentation des faits historiques. Ecrire dans un manuel scolaire que les méthodes d'administration soviétique ont été nécessaires ou justifiées par les circonstances, présuppose que les élèves vont garder à l'esprit une appréciation indulgente de ces méthodes soviétiques d'administration.

La rubrique « Point de vue » est présente dans toutes les éditions du manuel, pourtant, son contenu change considérablement. Dans l'édition de 2005, la rubrique en question sert non pas à présenter différents points de vue existant dans la science historique à propos de plusieurs questions, mais cette rubrique sert à justifier le régime soviétique. Il suffit de comparer le paragraphe consacré à la collectivisation dans les manuels de 1997 et de 2005. L'édition de 1997 présente tous les aspects de ce phénomène : le caractère violent de la collectivisation, les représailles contre les paysans aisés, les koulaks, la valorisation du lumpenprolétariat et l'enthousiasme d'une partie de la population. Le paragraphe du livre de 1997 abonde en rubriques « Fait historique », « Document historique » et « Point de vue ». Le manuel de 2005 présente

une version apologétique de la collectivisation. Il n'y a pas une seule rubrique « Fait historique » ou « Document historique ». Citons les explications données sous la rubrique « Point de vue » en 2005 : « Les historiens pensent que la collectivisation a répondu aux objectifs de la construction d'une société industrielle. Pourtant, elle a été effectuée par les moyens révolutionnaires, ce qui a entraîné la perte de l'efficacité et la perte du prestige du travail des paysans. Les conditions matérielles de la population étaient difficiles, bien qu'une grande partie ne perdît pas son optimisme. Les gens croyaient en un avenir meilleur ». Ce qui nous interpelle dans cette explication, c'est qu'il s'agit d'un point de vue parmi plusieurs autres sur la collectivisation. La formulation donnée par les auteurs fait penser que la collectivisation était une nécessité justifiée. Nous avons essayé de faire la traduction la plus exacte possible du passage cité afin de rendre compte de son style peu élaboré et de sa tonalité presque dogmatique. La finalité du passage cité est de persuader le lecteur de ce que la collectivisation était un événement inévitable et positif (« les gens ne perdaient pas l'optimisme »), sans évoquer ses aspects néfastes, alors qu'un manuel scolaire a pour objectif de présenter les faits historiques d'une manière neutre. L'usage dogmatique des faits historiques dans un manuel scolaire peut être considéré comme une atteinte à la neutralité scientifique.

Pour résumer la comparaison entre différentes éditions du manuel pour la 9ème année, il faut dire que la tendance générale est celle de la simplification de l'information. Le récit historique est modifié dans le dessein de le rendre plus compatible avec les exigences de la version officielle de l'histoire. Même la syntaxe et le style, la construction et la longueur des phrases sont affectés par cette simplification. Le livre rédigé en 2005 abonde en phrases courtes, ce qui ne correspond pas au niveau des élèves de 15 ans. La lecture du livre de 2005 donne l'impression que les auteurs craignaient si fortement d'éveiller le moindre soupçon de la part des censeurs que cela a abouti à des phrases courtes qui présentent l'information d'une manière dogmatique, comme s'il n'existait qu'une seule interprétation des événements historiques. Ce n'est pas le cas du manuel de 1997 où le style est plus élaboré, et les phrases, comme toute la présentation de l'information, complexes, obligeant les lecteurs à réfléchir et à être attentifs.

Conclusions sur l'évolution de la littérature scolaire.

Pour conclure l'analyse des manuels scolaires édités au cours des quinze dernières années, il est nécessaire de souligner que les différents manuels des trois générations que nous avons analysés reflètent les difficultés et les particularités de la période où ils ont été rédigés. Les caractéristiques essentielles permettant de conclure l'analyse de manuels sont résumées dans les tableaux suivants :

Tableau 28

Les éditions du manuel de la période soviétique 1960-1990.

Période chronologique	Période soviétique 1960-1990
Ouvrage	Laurentsiï Abetsadarski *Histoire de la République Soviétique Socialiste de Biélorussie*
Ville, édition	Minsk, « Instruction populaire »
Nombre de pages	282
Année de 1ère édition	1960
Nombre d'éditions	11
Tirage	9000
Credo idéologique	Matérialisme historique, marxisme-communisme, lutte de classes
Langue	russe
Caractéristiques stylistiques	Langage idéologisé et politisé
Volet méthodologique et caractéristiques didactiques	Faible, absence de devoirs de réflexions

Tableau 29

Les manuels de la période nationaliste (1990-1995)

Ouvrage	Pavel Loïka *Histoire de Biélorussie pour la 7ème année*	Ouladzimir Sidartsou, Vital' Famine *Histoire de Biélorussie pour la 9ème année*
Ville, édition	Minsk, « Instruction populaire »	Minsk, « Instruction populaire »
Nombre de pages	209	158
Année de 1ère édition	1993	1993
Nombre d'éditions	4	4
Tirage	196000	195000
Credo idéologique	Nationalisme	Nationalisme modéré
Langue	biélorusse	biélorusse
Caractéristiques stylistiques	Termes émotionnels, fort accent idéologique, usage de termes biélorusses peu connus	Style et vocabulaire relativement neutres
Volet méthodologique et caractéristiques didactiques	Peu développé, quelques devoirs de réflexion	Peu développé, quelques devoirs de réflexion

Tableau 30

Les manuels de la période actuelle à partir de 1995

Ouvrage	Edouard Zagaroulski *Histoire de Biélorussie pour la 6ème année*	Mikhas' Bitch *Histoire de Biélorussie pour la 8ème année*	Vasil' Milavanau *Histoire de Biélorussie pour la 8ème année*	Gueorguiï Chtykhau, Vasil' Rakuts' Pavel Loïka *Histoire de Biélorussie pour la 10ème année*	Yaouguen Novik *Histoire de Biélorussie pour la 11ème année*	Ouladzimir Sosna, Sviatlana Marozava, Siargueï Panou, *Histoire de Biélorussie pour la 8ème année*	Pavel Loïka *Histoire de Biélorussie pour la 7ème année*	Ouladzimir Sidartsou Siargueï Panou *Histoire de Biélorussie pour la 9ème année*
Ville, édition	Minsk, « Instruction populaire »					Minsk, éd. de l'Université d'Etat		
Nombre de pages	199	290	171	191	205	167	190	216
Année de 1ère édition	1999	1998	1998	1998	2000	2005	2004	2005
Nombre d'éditions	2	1	1	1	1	1	4	1
Tirage	10000	193000	25000	196900	189200	136040	163500	7700
Credo idéologique	Eléments de la tradition soviétique, domination de la Russie est mise en exergue	Nationalisme	Eléments de la tradition soviétique, domination de la Russie est mise en exergue	Nationalisme «réinterprété» et nuancé	Eléments de la tradition soviétique, réhabilitation de l'histoire de l'U.R.S.S.	Nationalisme modéré	Nationalisme dissimulé	Modeste défense de l'idée nationale
Langue	biélorusse	biélorusse	biélorusse	biélorusse	biélorusse	biélorusse	biélorusse	biélorusse
Caractéristiques stylistiques	Relativement neutre	Style scientifique et vocabulaire neutre	Relativement neutre	Langue de bois, écriture « entre les lignes »	Langage idéologisé et politisé, chargé émotionnellement	Style et vocabulaire simples et neutres	Style relativement neutre, recours à « entre les lignes », vocabulaire riche	Simplicité exagérée du style, vocabulaire neutre
Volet méthodologique et caractéristiques didactiques	Faible, quelques devoirs de réflexion	Très riche, des devoirs stimulant la réflexion	Faible, absence de devoirs de réflexion	Faible, quelques devoirs de réflexion	Faible, absence de devoirs de réflexion	Riche, des devoirs stimulant la réflexion	Riche, des devoirs stimulant la réflexion	Riche, des devoirs stimulant la réflexion

La rédaction des manuels scolaires s'est toujours effectuée sous la pression de l'intervention extérieure. La pression du contrôle étatique s'est traduite dans le contenu et le style des manuels d'histoire. La perestroïka est une exception de ce point de vue. Les auteurs se sont trouvés libérés du contrôle étatique, mais ils n'ont pas échappé à l'euphorie nationaliste, ce qui a altéré la qualité des ouvrages, sans oublier les conditions matérielles qui n'ont pas permis de développer le volet didactique des livres scolaires. La pression idéologique a souvent été un obstacle à l'écriture neutre des manuels. La plupart des auteurs sont restés des otages des stéréotypes et de leurs croyances idéologiques, en faisant d'un manuel scolaire un outil de propagande. Un manuel qui devient un outil de propagande, sacrifie souvent ses qualités didactiques, stylistiques et même littéraires. Nous avons constaté ce problème dans la majorité des manuels analysés, ce qui se traduit par un vocabulaire chargé émotionnellement, mais un style simple, voire « primitif ». Les devoirs méthodologiques sont courts et, au lieu

d'éveiller la réflexion, ils ne servent qu'à un apprentissage de l'information par cœur. Cette tendance à la « primitivisation » se voit surtout dans les derniers manuels, ceux édités après 2005. En essayant de correspondre aux exigences officielles, leur auteurs ont produit des ouvrages où l'information est réduite, le vocabulaire et le style extrêmement simples et les devoirs de réflexion très peu présents. L'exemple le plus révélateur est la tentative peu réussie de réécrire le manuel de M. Bitch.

Nous pouvons dire que l'écriture neutre de l'histoire scolaire n'a quasiment jamais existé en Biélorussie, les historiens n'ont jamais bénéficié de conditions sociales, idéologiques et matérielles qui leur auraient permis d'être libres et scientifiquement neutres, d'écrire des manuels qui puissent devenir des sources d'information et de réflexion et non pas des outils de légitimation du régime politique en place.

L'époque soviétique est représentée par le seul manuel qui a montré l'asservissement de l'histoire à l'idéologie marxiste-léniniste et la négation complète du droit des Biélorusses à l'autodétermination. Cet enseignement a influencé la formation de la conscience nationale des Biélorusses qui n'ont pas appris l'histoire nationale et qui n'ont jamais été incités à réfléchir aux questions identitaires qui les concernaient.

Les manuels de la période nationaliste ont révélé les difficultés d'une société en profonde transformation. Ils ont été toutefois imprégnés d'excès nationalistes, caractéristiques de l'époque. Ces manuels ont introduit des faits, des personnages et des hypothèses historiques qui n'avaient jamais été évoqués par l'historiographie officielle.

Ces ouvrages ont marqué une rupture capitale par rapport à la tradition soviétique antérieure. Au cœur de la conception de l'histoire en 1992, devenue le point de départ pour l'écriture des premiers manuels d'histoire de Biélorussie en 1992-1995, se trouvait l'idée nationale biélorusse théorisée par les historiens. Les manuels de tendance très nationaliste se sont toutefois trouvés en contradiction avec la politique éducative mise en place au milieu des années 1990, et ont été condamnés à être remplacés par des livres qui reflètent mieux la nouvelle vision officielle de l'histoire.

La série de manuels de la dernière génération atteste des contradictions de la période actuelle à la recherche d'une nouvelle idéologie de l'Etat et d'une nouvelle base de l'enseignement historique. Les autorités ont mis sous contrôle l'écriture de l'histoire scolaire, pourtant, malgré leur désir d'imposer une vision de l'histoire ancrée dans l'historiographie soviétique, elles sont amenées à faire des concessions aux experts de la science historique, car ces derniers ne suivent pas toujours la direction assignée par le

gouvernement. Parmi les auteurs de manuels scolaires de la dernière génération, il y a des historiens qui défendent la conception nationale de l'histoire et arrivent à la développer dans leurs manuels, comme P. Loïka. Il existe des auteurs qui ont apporté des modifications à leurs ouvrages en fonction des exigences des institutions étatiques qui contrôlent l'écriture de l'histoire scolaire, comme O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou, G. Chtykhau. Nous avons vu à travers l'analyse de ces manuels que leurs auteurs sont amenés à recourir à des « techniques » pour contourner l'idéologie officielle et pour essayer d'éviter la présentation tendancieuse et « détournée » de l'information. Toutes ces astuces diminuent incontestablement la qualité pédagogique des ouvrages et leur force didactique.

Les livres scolaires actuels sont donc rédigés par des auteurs qui défendent différentes conceptions de l'histoire. Il y a des représentants de la tradition historique soviétique, comme Y. Novik qui défend la version marxiste-léniniste de l'histoire, trouve des justifications même aux purges des années 1930 et passe sous silence les crimes du régime soviétique. Son manuel abonde en lexique de l'époque soviétique, ainsi qu'en illustrations propagandistes de cette période. Les distorsions des faits historiques dans ce manuel sont plus que flagrantes, d'autant plus qu'elles réfutent explicitement toutes les recherches historiques qui ont été faites dans les années 1990, sans fournir un seul contre-argument scientifique. Dans certains manuels de la dernière génération, notamment dans celui d'Y. Novik et d'E. Zagaroulski, nous retrouvons la tradition pédagogique soviétique qui ne stimule pas la réflexion critique des élèves, mais qui fournit des axiomes indiscutables qu'il faut retenir. Actuellement, l'histoire, tout comme à l'époque soviétique est soumise à la légitimation du pouvoir en place qui n'a pas besoin de citoyens conscients. Parmi les historiens qui ont rédigé des manuels récemment, il y a des adeptes du « russisme occidental », comme E. Zagaroulski et V. Milavanau. V. Milavanau a rédigé son manuel en russe et ne considère pas les Biélorusses comme un peuple à part, et son livre est un manuel d'histoire de la région du Nord-Ouest de la Russie.

Les nombreux changements, les multiples révisions et rééditions des manuels, ainsi que la diversité des conceptions de l'histoire reflétée dans les ouvrages de l'époque actuelle ont abouti à une situation très complexe. Les enfants qui apprennent l'histoire du pays avec ces manuels n'ont plus de références stables pour la construction identitaire à cause des conclusions contradictoires fournies dans les manuels. Le

contenu d'un manuel dénonce souvent ce que les élèves ont appris auparavant, parce que leurs auteurs ont des conceptions de l'histoire opposées. De nombreux manuels ne sont pas une référence stable dans la matière identitaire, à cause de changements des caps politiques, de l'indétermination de ce domaine et des astuces auxquelles les auteurs font appel pour contourner la censure.

Cette situation de l'historiographie scolaire biélorusse est un terrain extrêmement difficile à analyser. Toutefois, il nous paraît important d'étudier la perception du message identitaire et la cristallisation d'une identité nationale biélorusse chez les élèves de l'enseignement secondaire sous l'influence des manuels d'histoire dans le chapitre suivant.

Chapitre V.
La réception du message identitaire et historique à partir de quelques cas.

Nous ouvrons le chapitre le plus ambitieux de notre thèse, le plus difficile, ainsi que le plus controversé de cette recherche. Après avoir analysé les conditions socio-historiques de la création et de la transmission du récit historique, nous avons étudié le fonctionnement du champ professionnel des historiens, ainsi que la production du savoir historique et du message identitaire. Il est judicieux d'analyser la réception du récit sur l'histoire et l'identité nationale véhiculé par les manuels scolaires d'histoire de Biélorussie à travers l'analyse portant sur 1019 questionnaires[646] réalisés auprès des élèves des établissements d'enseignement secondaire en Biélorussie. Notre objectif est de mesurer, avec prudence, l'impact du système scolaire et des agents concurrents dans la construction de l'identité nationale des élèves. Nous reconnaissons que le nombre évoqué n'est pas suffisamment significatif, et qu'une recherche sur une question aussi compliquée que celle-ci exigerait un travail plus important. L'échantillon ne répond pas à toutes les exigences d'un travail sociologique représentatif, car nous n'avons pu accéder qu'à un nombre d'établissements restreint grâce à l'accord de l'enseignant que nous connaissons personnellement. Nous tenons donc à présenter avec prudence les résultats de notre recherche réalisée au sein de 14 établissements d'enseignement secondaire biélorusses.

[646] DE SINGLY, François, *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire,* Paris, Nathan, 1992.

Tableau 31

Les établissements d'enseignement secondaire biélorusses ayant participé à l'enquête.

1	Ecole 165 de Minsk	Ecole ordinaire, les élèves de classes sociales modestes
2	Ecole 191 de Minsk	Ecole ordinaire, les élèves de classes sociales modestes
3	Collège pédagogique 1 de Minsk	Ecole ordinaire, les élèves de classes sociales modestes
4	Ecole secondaire 218 de Minsk	Ecole ordinaire, les élèves de classes sociales modestes
5	Ecole secondaire 177 de Minsk	Ecole ordinaire, les élèves de classes sociales moyennes
6	Ecole secondaire 147 de Minsk	Ecole ordinaire, les élèves de classes sociales moyennes
7	Lycée de l'Université d'Etat (Minsk)	Etablissement spécialisé, les origines sociales des élèves sont diverses
8	Gymnasium 2 de Minsk	Etablissement spécialisé, les origines sociales des élèves sont diverses
9	Lycée international 24 de Minsk	Etablissement spécialisé, les élèves d'origine sociale favorisée
10	Gymnasium 56 de Minsk	Etablissement spécialisé, les élèves d'origine sociale favorisée
11	Gymnasium 74 de Minsk	Etablissement spécialisé, les élèves d'origine sociale favorisée
12	Gymnasium 171 de Minsk	Etablissement spécialisé, les élèves d'origine sociale favorisée
13	Ecole secondaire du village Ludzianevitchi (arrondissement de Jitkavitchi, région de Gomel)	Etablissement rural, les élèves d'origine sociale très défavorisée
14	Ecole secondaire du village Danilavichy (arrondissement de Dziarjynsk, région de Minsk)	Etablissement rural, les élèves d'origine sociale très défavorisée

Nous avons distingué trois catégories d'établissements scolaires en nous appuyant sur des critères sociaux.

La première catégorie est composée des écoles secondaires ordinaires : école secondaire 165 de Minsk, école secondaire 191 de Minsk, collège pédagogique 1 de Minsk, école secondaire 218 de Minsk, école secondaire 177 de Minsk, école secondaire 147 de Minsk. Ce sont des établissements accueillant des élèves « modestes » ou « moyens » du point de vue de leur origine sociale.

La deuxième catégorie est composée d'établissements de type lycées ou gymnasiums qui sont censés accueillir des élèves sélectionnés qui se trouvent le plus souvent dans les quartiers les plus favorisés de la capitale biélorusse ou de la région de Minsk : gymnasium 2 de Minsk, gymnasium 74 de Minsk, lycée international 24 de

Minsk, gymnasium 171 de Minsk, gymnasium 56 de Minsk, lycée de l'Université d'Etat (Minsk).

La troisième catégorie est composée des deux écoles secondaires rurales du village Danilavitchy (arrondissement de Dziarjynsk, région de Minsk) et du village Ludzianevitchi (arrondissement de Jitkavitchi, région de Gomel) qui représentent des caractéristiques sociales particulières et qui méritent d'être considérées dans une sous-section à part.

Section 1. Les établissements scolaires ordinaires – une image des Biélorusses « ordinaires ».

Nous avons regroupés les établissements modestes d'après les critères sociaux du milieu auquel appartiennent les élèves et qui est censé préfigurer le positionnement des familles d'élèves en termes de possession, de valorisation et de transmission de capitaux. Dans le cadre d'un milieu faiblement doté de capital économique et souvent culturel et éducatif, nous voulons étudier la corrélation entre le milieu social, le rôle socialisateur des familles, la motivation pour les études et le niveau de maturité intellectuelle et identitaire des élèves.

1§. L'école 165 de Minsk - l'exemple d'un milieu social défavorisé de la capitale biélorusse

Il est judicieux de commencer le portrait social de l'école secondaire 165 de Minsk par une description du quartier où elle est située. L'arrondissement où se trouve cet établissement est le lieu de résidence des ouvriers de nombreuses usines de Minsk. C'est un quartier aujourd'hui socialement défavorisé. L'enseignante d'histoire de cette école secondaire, Natalia Minina, estime qu'il y a de nombreux problèmes sociaux dans les familles de ses élèves. Elle nous a confié qu'il y a des parents d'élèves en difficulté scolaire qui viennent lui parler de leur incapacité à aider leurs enfants. Une des raisons pour lesquelles les parents ne sont pas capables d'assister leurs enfants, renvoie à leur modeste niveau d'éducation. Les difficultés économiques et sociales sont responsables entre autres, du manque de temps et de motivation des parents pour aider les enfants à la réalisation des devoirs scolaires. Les parents avouent même avoir acquis des connaissances en histoire grâce à leurs enfants.

Le 27 avril 2005, nous avons enquêté auprès de 74 élèves de la classe de 8ème et de la classe de 10ème de l'école secondaire 165 (7,3 % des questionnaires effectués). Tableau 32

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ?

71% Oui	29% Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

35% Les associations liées à l'époque soviétique	41% Les associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	2% Les associations liées au président en exercice	22% Absence de réponse

3. Qui était K. Kalinouski ?

34% Les réponses qui montrent que les élèves ont des connaissances sur K. Kalinouski et sont conscients de son rôle historique	28% Les réponses qui montrent que les élèves ont des connaissances, mais n'ont fait aucune conclusion sur son rôle historique	38% Les réponses qui montrent que les élèves n'ont ni connaissance, ni conscience du rôle historique de K. Kalinouski

4. Par quoi le journal *Notre champ* a-t-il été rendu célèbre au début du XXème siècle ?

59% Les réponses ont montré que les élèves n'ont ni connaissances, ni conscience du rôle historique du journal	41% Les réponses ont montré que les élèves ont certaines connaissances, mais n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de *Notre champ*

5. Donnez, s'il vous plaît, votre avis sur les conséquences des partages de la Retch Pospolitaya pour la Biélorussie.

43% Les réponses qui témoignent de la conscience du caractère complexe de ces événements	57% Les réponses qui montrent que les élèves n'ont pas appris et n'ont pas compris la signification de ces événements pour l'histoire du peuple biélorusse

6. La République Populaire de Biélorussie, était-elle une formation étatique éphémère ou un événement important de l'histoire de Biélorussie?

45% Les réponses qui se résument : « C'était un événement important de l'histoire de Biélorussie »	55% Les réponses qui se résument : « C'était une formation étatique éphémère »

7. Quelle est votre appréciation du développement de la Biélorussie après la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la perestroïka ?

17% Une dynamique positive	83% Le déclin ou la stagnation

8. Quelle est votre appréciation du développement de la Biélorussie à l'époque actuelle ?

61% Une dynamique positive	39% Le déclin ou la stagnation

9. Votre famille est-elle une source de connaissances en histoire de Biélorussie ?

55% Oui	45% Non

10. Langue des réponses

13% Les réponses dans un mélange du russe et du biélorusse	11% Les réponses en russe	76% Les réponses en biélorusse

Le premier commentaire que les résultats de l'enquête présentés dans le tableau ci-dessus nous suggèrent renvoie au taux assez élevé (29 %) concernant la négation de l'importance accordée à la connaissance de l'histoire, malgré l'effort considérable de l'enseignante pour rendre la discipline intéressante et expliquer son importance. Ce phénomène est sans doute lié à la défaillance de la socialisation familiale, car seulement 55 % des élèves sont encadrés par l'enseignement familial. Il y a pourtant 8 % des réponses argumentées à cette question où les élèves ont précisé : « il est important de connaître l'histoire pour éviter dans l'avenir les erreurs qui ont été faites dans le passé »

(fille, 13 ans, 8ème année), « il faut bien connaître l'héritage historique pour tirer des conclusions et pour savoir comment construire l'avenir » (garçon, 16 ans, 10ème année), « l'histoire de Biélorussie m'aide à comprendre le passé très compliqué de mon pays » (fille, 14 ans, 8ème année). Certains élèves ont argumenté l'importance de connaitre l'histoire par les réflexions suivantes : « si nous connaissons l'histoire du pays, nous pourrons en parler aux étrangers pour faire connaître notre pays et pour améliorer l'image de la Biélorussie dans le monde qui n'est pas positive pour le moment » (garçon, 16 ans, 10ème année), « cette discipline est indispensable, il faudrait l'introduire dès la première année à l'école secondaire » (garçon, 13 ans, 8ème année), « cette discipline m'aide à devenir plus cultivé et plus instruit » (garçon, 13 ans, 8ème année), « pour être un véritable citoyen de Biélorussie et pour tirer des leçons des erreurs du passé, il faut connaître l'histoire » (garçon, 16 ans, 10ème année), « il faut connaître l'histoire pour pouvoir la transmettre aux enfants » (fille, 14 ans, 8ème année).

Un élève de la classe de 8ème a écrit : « je suis un vrai Biélorusse, il m'est indispensable de connaître l'histoire de mon pays, de ma patrie » (garçon, 13 ans, 8ème année). Les déclarations de cette personne sur l'importance de connaître l'histoire sont confirmées par ses réponses développées à nos questions qui prouvent une bonne connaissance de l'histoire de Biélorussie. Il est intéressant de noter la répétition de « mon pays », de « ma patrie » dans la réponse de l'élève, ce qui témoigne d'un lien affectif avec le pays. Par ailleurs le mot patrie – « Бацькаўшына » que l'élève utilise, en biélorusse a une charge émotionnelle et affective très importante.

Un élève de la classe de 8ème a présenté un raisonnement très intéressant : « oui, il est absolument indispensable de connaître l'histoire de la patrie, mais je crois que ce qu'on nous raconte à l'école ne correspond pas toujours à la réalité » (garçon, 13 ans, 8ème année). Cette réflexion, bien qu'elle soit rare, montre la conscience des élèves quant à la manipulation de la discipline historique.

Les réponses d'une élève qui précise que ses parents sont Géorgiens et ne connaissent pas l'histoire de Biélorussie, nous ont également interpellée : « J'apprends l'histoire moi-même, je vais souvent aux musées historiques et je lis des livres d'histoire» (fille, 14 ans, 8ème année). Cette même élève répond à la question sur l'importance de connaître l'histoire de Biélorussie : « Bien sûr ! C'est l'histoire de notre patrie. Comment pouvons-nous ne pas la connaître ? » C'est un cas assez intéressant, car cette élève possède un bon niveau de connaissance en histoire de Biélorussie, ce qui

est attesté par des réponses développées aux questions sur *Notre champ* et K. Kalinouski. Les associations concrètes et précises se rapportant aux diverses périodes de l'histoire biélorusse, évoquées par l'élève, montrent qu'elle a de solides connaissances en histoire de Biélorussie. Cette élève n'a pas de lien ethnique, de lien « de sang » avec la Biélorusse et elle n'est pas motivée par les parents pour apprendre l'histoire de Biélorussie, mais elle a de bonnes connaissances en histoire de Biélorussie et valorise cette connaissance. Sa réponse avec un point d'exclamation : « Bien sûr ! C'est l'histoire de notre patrie. Comment pouvons-nous ne pas la connaître ? » témoigne de son intérêt prononcé pour l'histoire de Biélorussie. Elle qualifie la Biélorussie de patrie à l'égard de laquelle elle a des obligations, y compris la connaissance de son histoire. Les réponses de cette élève sont une preuve de l'influence du système éducatif sur la formation de la conscience nationale des élèves, indépendamment des origines ethniques.

En l'absence d'encadrement parental, la conscience nationale se forme sous l'influence du système éducatif, du récit transmis par l'enseignant et le manuel, les médias et l'entourage. Les résultats de l'examen obligatoire à la fin de la 9ème année révèlent, d'après le témoignage de l'enseignante, que les enfants apprennent par cœur l'information fournie par le manuel, et rares sont ceux qui démontrent de réelles capacités de réflexion sur les événements étudiés. Cela peut s'expliquer en partie par le contexte social qui ne stimule pas le développement intellectuel et la réflexion critique des élèves.

La famille ne constitue donc pas une source de connaissances en histoire pour une grande partie des élèves de cette école secondaire. Dans la pratique didactique de N. Minina, le manuel reste l'instrument pédagogique de base, elle mobilise peu de sources alternatives.

La faible participation de la famille dans l'éducation de la jeune génération tient une grande part de responsabilité dans la dégradation intellectuelle de la nation. Dans la configuration où la famille ne remplit pas son rôle de centre de transmission de la mémoire historique, le système éducatif endosse ce rôle. Une monopolisation de l'éducation et de la formation de la conscience nationale est une des conséquences de la faiblesse de la socialisation familiale. Une pareille configuration où il existe un déséquilibre entre les rôles de la famille et des instances scolaires au profit des institutions étatiques comporte des dangers similaires à ceux que la société totalitaire

soviétique a connus. Dans l'éducation de la jeune génération, la famille est souvent amenée à jouer un rôle de contrepoids vis-à-vis des instances étatiques. Lorsque la famille ne remplit pas ce rôle d'éducateur, les enfants restent dépendants du système éducatif étatique, ce qui est assez problématique du point de vue du développement de la réflexion critique. Si l'école usurpe les sources d'information et d'éducation, les enfants ont moins de moyens et de motivation pour mettre en cause l'information fournie par l'école et à confronter plusieurs regards sur la complexité de la réalité sociohistorique. La jeune génération apprend l'information par cœur au lieu d'en faire une « digestion » intellectuelle. Cette situation convient parfaitement à des systèmes de type totalitaire ou « totalisant » qui aspirent à freiner le développement de l'esprit critique des élèves. Il existe une dépendance entre l'intérêt pour l'histoire, l'appréciation positive du rôle de l'histoire dans la formation de la personnalité des élèves et la participation familiale dans l'éducation.

Il est important de préciser que plusieurs élèves ont répondu à la 1ère question : « il faut connaître l'histoire de Biélorussie, car c'est notre pays, mais de manière superficielle » (fille, 14 ans, 8ème année). Une pareille réponse révèle le fait que les élèves ont la conscience de ce qu'une personne plus au moins cultivée devrait connaître le passé de son pays, mais la précision : « il faut connaître l'histoire de manière superficielle » est une preuve indéniable de l'attitude peu sérieuse à l'égard de l'histoire. Les élèves apprennent le minimum requis pour valider leurs études, mais une pareille attitude minimaliste ne peut garantir ni des connaissances profondes, ni une réflexion personnelle. Il est difficile de supposer que ces élèves valorisent l'histoire du pays, que leurs connaissances contribuent à la formation de leur identité personnelle et de leur attitude vis-à-vis de la nation. Il y a également plusieurs élèves qui ont indiqué dans leurs réponses : « l'histoire ne fait pas partie des disciplines du concours d'entrée de l'Université que j'ai choisie, je n'ai pas besoin de connaître l'histoire » (garçon, 16 ans, 10ème année), « ma vie ne sera pas liée à l'histoire, il ne m'est pas important de la connaître » (garçon, 16 ans, 10ème année), « il ne faut pas apprendre l'histoire de Biélorussie à l'école, il ne faut pas forcer les élèves » (fille, 14 ans, 8ème année). Ces déclarations témoignent de l'attitude utilitariste et superficielle à l'égard des disciplines scolaires. Les notions de culture générale, de vision du monde, d'ouverture intellectuelle, d'identité personnelle arrivent loin derrière les considérations pragmatiques.

Les associations évoquées en lien avec l'histoire de Biélorussie sont partagées entre l'héritage soviétique et l'héritage national du pays. Cela témoigne du caractère ambigu et diffus de la construction identitaire en Biélorussie. La conception de l'histoire nationale et la vision de l'époque soviétique ont changé plusieurs fois dans le récit des manuels, ce qui a influencé leur perception par les élèves. La perception des événements et des personnages historiques discutables et discutés comme K. Kalinouski et *Notre champ,* les partages de la Retch Pospolitaya est également une preuve de manque de cohérence du récit historique et des défaillances de la socialisation des élèves. Il n'y a que 34 % des élèves qui sont conscients du rôle historique de K. Kalinouski, 43 comprennent le caractère complexe des partages de la de la Retch Pospolitaya et personne n'a compris quel rôle *Notre champ* a joué dans l'histoire biélorusse.

Il est judicieux de noter que les élèves sont sensibles à la propagande du régime actuel qui véhicule l'idée du bien-être du peuple assuré par le pouvoir en place. 61 % des réponses ont montré que les élèves voient une dynamique positive dans le développement actuel, et la référence au président Loukachenko figure dans 8 % des réponses à la question concernant les associations spontanées. Il est incontestable que les élèves sont plus sensibles à la propagande officielle, lorsque la socialisation familiale est défaillante.

Une élève de la classe de 10ème a évoqué une association très intéressante relative à l'histoire de Biélorussie : « je pense aux conditions de vie très difficiles de nos ancêtres. Ils devaient se battre pour survivre » (fille, 15 ans, 10ème année). Cette citation se rapporte à l'idée des conditions socio-économiques complexes du développement historique des Biélorusses. Les réponses d'une élève de la 10ème année ont attiré notre attention. La personne a souligné la nécessité de connaître l'histoire, elle a donné des réponses développées et argumentées aux questions sur les partages de la Retch Pospolitaya et du R.P.B., ce qui peut nous amener à conclure que la personne connaît et valorise l'histoire nationale. A la question sur le rôle des parents dans l'éducation, elle a répondu : « bien sûr que je discute avec mes parents de tous les événements de l'histoire de Biélorussie. Les conditions de vie du peuple au XXème siècle m'intéressent tout particulièrement » (fille, 16 ans, 10ème année). L'élève a répondu à la question sur les partages de la Retch Pospolitaya de la manière suivante : « Les partages de la Retch Pospolitaya de 1772, de 1793 et de 1795 ont des conséquences positives et négatives. Après le 3ème partage, la Retch Pospolitaya a cessé d'exister en tant qu'Etat. D'un autre

côté, le territoire de Biélorussie est devenu partie du marché et de l'infrastructure économique de l'Empire Russe. Les peuples russes et biélorusses qui sont proches d'après leurs origines, ont pu se développer ensemble ». Ses réponses sont une réflexion consciente sur les questions posées et sa maîtrise de la langue biélorusse est remarquable. Pourtant, même dans des cas rares d'élèves comme celui-ci, le travail idéologique mené par l'Etat laisse son empreinte.

Cette élève éduquée, motivée et montrant un intérêt à l'égard de l'histoire du pays, a absorbé l'interprétation officielle relative à l'annexion des terres biélorusses par l'Empire russe après les partages de la Retch Pospolitaya. Il est légitime d'accentuer la proximité des peuples russe et biélorusse, mais ce n'est qu'une manière d'interpréter les événements historiques complexes, manière qui correspond à l'idéologie officielle. Certains historiens ont mis l'accent sur la proximité entre les peuples biélorusses et polonais et ont souligné la russification et la politique de durcissement à l'égard de la province du Nord-Ouest qui ont suivi l'entrée des terres biélorusses au sein de l'Empire Russe. Ce que nous apprend ce cas, c'est que même les élèves qui font un effort d'apprendre et de réfléchir sur les questions historiques n'échappent pas à la propagande officielle omniprésente. Les élèves qui ne sont pas motivés pour les études et pour se questionner sur l'identité, sont d'autant moins protégés contre la propagande, que leurs collègues qui s'appliquent dans les études.

Pour ce qui est de la langue des réponses, malgré la demande de les rédiger en biélorusse, 11 % des réponses sont en russe, et 13 % des élèves ont répondu en « trassianka », mélange des deux langues. La majorité de la population, surtout dans les zones rurales, sans bien maîtriser ni le russe, ni le biélorusse, parlent un mélange des deux langues, ce qui est aussi un signe de manque d'éducation et d'indétermination identitaire. Dans le contexte d'un cours dispensé en biélorusse et d'une enquête menée en biélorusse, le nombre de réponses en russe et en « trassianka » que nous avons constaté est assez important. Parmi les enquêtes rédigées en biélorusse, nous avons également recueilli des réponses dans un langage peu soutenu et abondamment émaillé de fautes, ce qui traduit une faible maîtrise du biélorusse par les élèves. La faible maîtrise de la langue et de l'histoire biélorusse s'ajoutant à une faible adhésion affective à la langue témoignent de la faiblesse de l'identité nationale.

Il convient de souligner que 60 % des élèves qui ont accordé de l'importance à la connaissance de l'histoire, ont également souligné la participation de la famille dans

leur éducation. 35 % des élèves qui n'ont pas déclaré d'intérêt pour l'histoire, ont affirmé l'absence de la participation familiale dans leur éducation historique. Seulement 5 % des élèves qui ne bénéficient pas de soutien familial dans leurs études, s'intéressent à l'histoire. Nous n'avons pas enregistré un seul cas où les parents participeraient à l'éducation des enfants, mais où les élèves n'accorderaient pour autant pas le moindre intérêt pour l'histoire. Il y a donc une dépendance palpable entre la faiblesse de l'encadrement familial et l'absence d'intérêt pour l'histoire de la part des élèves. Les parents sont des acteurs majeurs de la socialisation des enfants. Lorsque les parents s'investissent dans l'éducation des enfants, les élèves sont généralement motivés pour les études et intéressés par l'histoire et se posent les questions sur leur identité. La cause essentielle des défaillances de la construction identitaire que nous avons constatées dans le cadre de l'enquête au sein de l'école 165 de Minsk est la faiblesse de l'encadrement familial.

2§. L'école 191 de Minsk, les élèves de S. Panou, auteur de manuels.

Il est intéressant d'analyser les résultats de l'enquête fournis par les élèves de l'auteur de manuels à qui nous nous sommes souvent référée, Siargueï Panou, pour mesurer l'influence d'un historien remarquable et d'un des meilleurs spécialistes de la méthodologie de l'enseignement.

Dans ses cours en 6ème année, Siargueï Panou s'appuie sur le manuel, alors qu'en 11ème année, il fait un cours magistral, sans recourir au manuel de base d'Y. Novik. En 6ème année, les élèves ont besoin d'un support pédagogique comme le manuel, alors qu'en 11ème année, il est possible d'introduire, en fonction du niveau de compétence des élèves, des cours magistraux de type universitaire.

Les résultats de l'examen en histoire de Biélorussie en 9ème année montrent qu'une part importante des élèves est intéressée par l'histoire et qu'ils n'ont pas peur d'exprimer leur vision personnelle, surtout quand ils savent que celle-ci est très appréciée par l'enseignant. L'école secondaire 191 de Minsk est un établissement ordinaire qui est fréquenté par les élèves de la classe moyenne.

Le 25 avril 2005, nous avons interrogé 89 élèves de la classe de 6ème et de la classe de 11ème (8,7 % des enquêtes effectuées). Les réponses aux questionnaires sont rassemblées dans le tableau suivant.

Tableau 33

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ?

88% Oui	12% Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

6% Les associations liées à l'époque soviétique	33% Les associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	51% Absence de réponse	10% Le manuel

3. Quelle période dans l'histoire de Biélorussie qualifieriez-vous de « siècle d'or » ?

46% Associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	31% La Biélorussie n'a jamais connu et ne connaîtra jamais un « siècle d'or »	11% C'est la période actuelle	9% Le « siècle d'or » est dans l'avenir	3% C'était la période soviétique

4. Vous sentez-vous Biélorusse ?

71% Oui	29% Non

5. Etre Biélorusse, qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

36% Les réponses qui se sont référées aux critères objectifs d'une nation	46% Les réponses qui ont évoqué le sentiment subjectif d'appartenance à une nation	18% Absence de réponse

6. Qui était K. Kalinouski ?

34% Les réponses ont témoigné de la compréhension du rôle historique de ce personnage	43% Les réponses ont montré que les élèves ont des connaissances, mais n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de K. Kalinouski	23% Les réponses ont montré que les élèves n'ont pas de connaissances et n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de K. Kalinouski

7. Quelle était l'ethnogenèse des Biélorusses ? Comment se sont formées les tribus des ancêtres des Biélorusses ?

23% Les réponses qui ont indiqué que les tribus slaves sont des ancêtres des Biélorusses	77% Absence de réponse

8. Votre famille est-elle une source de connaissances en histoire de Biélorussie ?

61% Oui	39% Non

9. La langue des réponses

21% Les réponses dans un mélange de russe et de biélorusse	75% Les réponses en biélorusse	4% Les réponses en russe

Les élèves de cette école secondaire sont majoritairement conscients de l'importance de l'histoire nationale (88 %), ce que montre la première partie du tableau de synthèse ci-dessus.

Les associations relatives à l'histoire de Biélorussie sont liées à l'histoire nationale dans 32 % des réponses. La persistance de l'héritage soviétique dans les associations des élèves de la classe de 11ème atteint 6 %, et il y a 10 % des associations renvoyant à l'enseignant ou au manuel. Les élèves n'ont pas de repères clairs dans l'histoire nationale et dans la construction identitaire, ce qui s'observe à travers le fait que 51% des élèves n'ont pas fourni de réponses à la deuxième question.

Le G.D.L. est le « siècle d'or » pour 45 % des élèves de la classe 11ème, l'époque soviétique l'est pour 3%, ce qui montre que l'esprit soviétique n'occupe pas une place importante dans les connaissances historiques des élèves. Il existe une attitude

pessimiste par rapport à un « siècle d'or » biélorusse prouvée par 31 % des réponses se résumant par : « la Biélorussie n'a jamais connu et ne connaîtra jamais un « siècle d'or ». Nous avons rencontré le même raisonnement récurrent : « il y a toujours eu un écart entre les dirigeants qui avaient toujours leur « siècle d'or » et le peuple qui ne l'a jamais connu » (fille, 17 ans, 11ème année). Il y a 10 % des élèves qui espèrent le voir dans l'avenir. L'évaluation positive de l'époque actuelle exige une explication particulière. Parmi les élèves qui partagent cette opinion, il y a ceux qui croient au message véhiculé par la propagande du pouvoir en place et ceux qui espèrent que « les germes de la nation biélorusse qui ont survécu malgré des siècles d'oppression, ce qui est déjà un fait notable, assureront son développement normal dans l'avenir» (fille, 16 ans, 11ème année). Un élève de la classe de 11ème nous a même adressé un message : « votre intérêt à l'égard de l'identité de ce peuple est un signe de ce qu'il se trouve sur la voie de sa renaissance » (garçon, 17 ans, 11ème année). Il est judicieux de citer la réponse suivante : « à mon avis, «le siècle d'or» n'a pas encore eu lieu, mais le fait que la nation biélorusse existe toujours, c'est une grande réussite. Le «le siècle d'or» nous attend peut-être dans l'avenir » (fille, 16 ans, 11ème année). Un élève de la classe de 11ème a indiqué : « la Biélorussie connaîtra son «le siècle d'or» au moment où la conscience personnelle et nationale des Biélorusses aura atteint un niveau élevé » (garçon, 17 ans, 11ème année), ce qui montre que cet élève est conscient de deux phénomènes importants. Premièrement, l'élève comprend que la nation n'existe que parce que « les hommes font la nation, et la reconnaissance mutuelle d'appartenir à une nation les transforme en une nation[647] ». Deuxièmement, cet étudiant lie le « siècle d'or » de la Biélorussie à une époque où la conscience nationale se cristallise et se consolide. Un peuple qui garde une conscience nationale sous-développée et indéterminée, éprouve beaucoup de difficultés à définir les voies de son évolution future, tant qu'il reste sous des influences étrangères différentes.

Les élèves de la classe de 11ème sont conscients du rôle de K. Kalinouski pour la Biélorussie, ce qui est le résultat de l'enseignement de S. Panou. Il y a plusieurs réponses intéressantes : « K. Kalinouski était probablement le premier réformateur biélorusse intelligent » (garçon, 17 ans, 11ème année), « c'était un Biélorusse qui luttait pour la prise de conscience et l'autodétermination du peuple biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année), « K. Kalinouski luttait pour la conscience nationale des Biélorusses »

[647] GELLNER, Ernest, *Nation…*op. cit., p. 208.

(fille, 17 ans, 11ème année). Cette référence à la lutte de K. Kalinouski pour l'autodétermination, l'indépendance et la liberté des Biélorusses est le résultat d'enseignement de S. Panou.

Dans les réponses des élèves de la classe de 6ème sur l'ethnogenèse des Biélorusses, nous avons vu que ce sujet n'est pas bien assimilé. 77 % des élèves n'ont pas su répondre à la question, et la seule version de l'ethnogenèse que certains d'entre eux ont retenue est liée à l'histoire des Slaves. Le substrat balto-slave est éradiqué en tant qu'hypothèse de l'ethnogenèse des Biélorusses. C'est le résultat de l'interventionnisme étatique, reflété dans les manuels qui raye les faits et les hypothèses historiques dérangeantes. Par exemple, dans le manuel d'E. Zagaroulski pour la classe de 6ème que l'enseignant utilise en classe, la théorie du substrat balto-slave ne figure pas.

Il y a 29 % des élèves qui ne se sentent pas Biélorusses et qui ont présenté des formulations intéressantes : « je suis Biélorusse à moitié » (fille, 12 ans, 6ème année), « je ne suis pas tout à fait Biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année) ou encore « je me sens Biélorusse à 50 % » (fille, 12 ans, 6ème année), « je suis probablement Biélorusse dans une certaine mesure » (garçon, 11 ans, 6ème année). Etre Biélorusse à 50 % traduit un dédoublement de la conscience, et souvent, une pareille indétermination témoigne du refus d'appartenir à n'importe quelle nation. Il est probable que les élèves ne s'identifient pas à une nation, parce qu'ils ne s'interrogent pas sur les questions identitaires.

Quant à la définition de l'appartenance à la nation biélorusse, parmi les réponses des élèves de la classe de 11ème qui ont mis l'accent sur les sentiments subjectifs, nous avons rencontré les explications suivantes : « être Biélorusse, c'est aimer et respecter l'héritage culturel du pays, respecter l'œuvre des ancêtres » (fille, 17 ans, 11ème année), « être Biélorusse, c'est lutter pour l'histoire nationale et pour le patrimoine culturel national » (fille, 18 ans, 11ème année), « le fait que la nation biélorusse existe toujours, malgré toutes les difficultés, est déjà très significatif. Nos ancêtres ont donc investi dans le développement et dans la sauvegarde de la nation biélorusse, nous devons respecter ce qu'ils nous ont légué» (garçon, 16 ans, 11ème année), « c'est défendre le patrimoine national » (fille, 17 ans, 11ème année), « c'est avoir une conscience nationale particulière » (fille, 17 ans, 11ème année), « c'est ressentir son appartenance à la nation, définie par la langue, les traditions, la culture particulière » (garçon, 17 ans, 11ème année), « c'est réfléchir à l'avenir de la Biélorussie » (fille, 16 ans, 11ème année), « être

Biélorusse, c'est respecter son pays, le peuple, les traditions, la culture » (garçon, 17 ans, 11ème année), « être Biélorusse, c'est comprendre ses compatriotes et respecter l'héritage culturel » (garçon, 17 ans, 11ème année), « c'est avoir un esprit national fort » (fille, 17 ans, 11ème année), « un Biélorusse, c'est quelqu'un qui aime son peuple » (garçon, 17 ans, 11ème année), « c'est lutter pour l'autodétermination et la véritable indépendance de la nation » (garçon, 17 ans, 11ème année), « c'est aimer sa patrie, en être fier, respecter ses ancêtres, son histoire et lutter pour ses droits » (garçon, 17 ans, 11ème année), « c'est défendre la langue nationale» (fille, 18 ans, 11ème année), « être un vrai patriote et croire en ce que la Biélorussie arrivera à surmonter toutes les difficultés » (garçon, 17 ans, 11ème année), « la Biélorussie se trouve au croisement de l'Europe de l'Est et de l'Ouest, ce qui doit donc enrichir les Biélorusses de l'héritage des deux civilisations et les rendre compréhensifs et tolérants » (garçon, 17 ans, 11ème année). Une élève a précisé : « être Biélorusse, c'est être patriote de son pays et le considérer comme un véritable Etat[648] » (fille, 17 ans, 11ème année). Ces réflexions sur la considération du pays en tant que « véritable Etat » tiennent aux problèmes d'identification et d'indépendance politique que la Biélorussie a connus et connaît toujours dans l'optique de la trouble union russo-biélorusse.

Nous avons également la réponse : « être Biélorusse, c'est aimer et respecter son pays et sa langue maternelle, c'est aussi savoir défendre les droits de son peuple » (garçon, 17 ans, 11ème année). Cette référence à la défense des droits du peuple peut être induite par la réflexion au sujet des nombreuses périodes d'oppression que le peuple biélorusse a connues. La thématique du respect de son pays, de sa langue et de ses traditions est récurrente dans les réponses des élèves, car la Biélorussie a connu de véritables problèmes pour s'affirmer en tant qu'entité étatique indépendante et respectée. La Biélorussie connaît également des problèmes de respect de sa langue et de ses traditions, considérées souvent comme rurales et démunies de prestige social. Un élève a avoué : « qu'est-ce qu'être Biélorusse ? une question vraiment difficile » (garçon, 17 ans, 11ème année). Il y a l'idée intéressante d'un élève qui a écrit : « être patriote veut dire vivre dans le pays, le sentir, sentir sa nation » (garçon, 16 ans, 11ème année). Les idées pessimistes relatives à la nation sont également présentes dans des

[648] Le souci de traduire les réponses des élèves le plus exactement possible aboutit à des phrases de style peu soutenu en français. Le style peu élevé en français signifie que la langue de l'originale est loin des normes de la langue russe ou biélorusse. Nous avons également reproduit l'orthographe des mots en termes d'usage de majuscules, de signes de ponctuation, de points d'exclamation.

réponses comme celle-ci : « être Biélorusse, c'est faire sa vie de manière invisible » (fille, 16 ans, 11ème année). Cette référence au mode de vie biélorusse est inspirée par la situation souvent opprimée des Biélorusses qui ont acquis une grande capacité à vivre (ou survivre) de manière invisible, à s'accommoder des conditions de vie sociopolitiques et économiques souvent rudes. Nous reviendrons sur la notion d'accommodation qui est essentielle pour comprendre la faiblesse de l'identité des Biélorusses.

Le taux de participation des parents à l'éducation historique des élèves est assez faible (61 %). Cela s'explique d'une part, parce qu'il y a beaucoup de familles d'origine étrangère qui ne contribuent pas à l'approfondissement des connaissances sur l'histoire de Biélorussie chez leurs enfants. De manière générale, il y a très peu de familles qui s'engagent dans l'éducation des enfants. « La famille me fait découvrir les pages très intéressantes de l'histoire » (fille, 16 ans, 11ème année), - a avoué une élève de la classe de 11ème, mais de telles réponses sont assez rares.

Les origines étrangères des élèves, ainsi que le contexte social modeste expliquent le taux de réponses en russe très élevé. Il y a toutefois une autre interprétation de ce résultat. Les élèves, surtout en classe de 6ème, ont beaucoup de difficultés à maîtriser la terminologie spécifique de la science historique en biélorusse, ce qui les a poussés à remplacer les termes biélorusses par des mots russes. C'est le résultat direct de la réduction de la sphère d'emploi du biélorusse à quelques cours scolaires.

La conclusion principale que nous pouvons tirer de cette enquête, c'est l'impact social de l'influence familiale dans la construction identitaire. Avant de nous rendre dans les groupes où enseigne S. Panou, un historien et pédagogue compétent et reconnu, nous nous attendions à rencontrer des élèves avec une conscience nationale très développée. Le résultat s'est avéré être différent. Dans le contexte de cette école secondaire, les carences de l'encadrement familial se sont avérées plus importantes que l'influence de l'enseignant. Le pédagogue compétent et engagé dans son travail d'enseignant n'a pas pu pallier les carences de l'encadrement familial. Ce fait peut expliquer la faiblesse de la formation de la conscience nationale des élèves, révélée par leurs réponses, ainsi que par l'emploi d'un mélange du russe et du biélorusse.

3§. Le collège pédagogique № 1 de Minsk – un établissement modeste.

Le collège pédagogique № 1 de Minsk est un établissement qui dispense un enseignement de niveau baccalauréat + 2. Les diplômés du collège deviennent des instituteurs. Le public qui intègre le collège, est souvent très modeste du point de vue social et éducatif. Ce public est souvent composé de personnes qui viennent de province et qui veulent étudier dans la capitale, mais qui ne réussissent pas les concours d'entrée dans les lycées et les universités prestigieux. Il faut ajouter que la profession d'instituteur aujourd'hui n'a plus le même prestige que dans le passé, c'est aussi une profession modestement rémunérée. Cette profession n'attire donc pas un public très éduqué ou très motivé. Cette configuration crée des difficultés pour les enseignants qui doivent faire face au manque de capital culturel et de motivation des élèves du collège.

Kazimir Guerasimovitch, professeur d'histoire dans ce collège, nous a avoué qu'il est difficile d'éveiller la conscience des élèves, lorsque ces derniers n'assimilent pas facilement les exigences minimales du programme. Il fait des efforts pour stimuler l'intérêt des élèves, il a organisé un club historique « Amis de Clio ». Il organise des visites guidées sur des sites historiques de la Biélorussie. Le club édite un bulletin *Histoire et nous* qui est un moyen pour le professeur d'éveiller l'intérêt pour l'histoire, de faire entrer l'histoire dans la vie courante des élèves. Les élèves peuvent écrire des articles sur les événements ou les personnages historiques, des comptes-rendus de leurs voyages. Le club organise la célébration des dates historiques, des anniversaires des historiens oubliés par l'histoire officielle, comme V. Lastouski. Ces efforts de l'enseignant donnent certains résultats. Pourtant, comme dans d'autres établissements, l'encadrement pédagogique qui n'est pas renforcé par l'encadrement familial donne des résultats assez restreints. Le niveau général de connaissances en histoire et de conscience historique des élèves reste assez faible.

Le 13 avril 2004, nous avons demandé aux 66 élèves du collège (6,5 % du nombre total des enquêtes) de répondre aux questions suivantes :

Tableau 34

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ? Pourquoi ?

87 % Oui	13 % Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

33% Associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale biélorusse	21% Associations liées au manuel et à l'enseignant	46% Absence de réponse

3. Quelle période dans l'histoire de Biélorussie qualifieriez-vous de « siècle d'or » ?

39% Les périodes liées à l'histoire biélorusse revendiquée comme l'histoire nationale	9% La Biélorussie n'a jamais connu et ne connaîtra pas un siècle d'or	52% Absence de réponse

4. Qui était K. Kalinouski ?

54% Les réponses ont montré que les élèves n'ont ni connaissances, ni conscience du rôle de ce personnage	36% Les réponses ont montré que les élèves ont certaines connaissances, mais n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de K. Kalinouski

5. Vous sentez-vous Biélorusse ?

69 % Oui	31 % Non

6. Que signifie pour vous être Biélorusse ?

55% Les réponses se référant aux caractéristiques objectives d'une nation	21% Les réponses se référant au sentiment subjectif d'appartenance à une nation	24% Absence de réponse

7. Votre famille est-elle une source de connaissance en histoire de Biélorussie ?

52 % Oui	48 % Non

8. La langue des réponses.

9 % Les réponses dans un mélange du russe et du biélorusse	27 % Les réponses en russe	64 % Les réponses en biélorusse

La majorité des élèves ont valorisé la connaissance de l'histoire, ce qui peut être attribué à l'influence de l'enseignant. Les élèves ont souligné la contribution de l'histoire au développement de la personne : « je n'aurais pas pu devenir une personne éduquée sans connaître mes racines » (fille, 19 ans), « la personne qui ne connaît pas son histoire, ne se connaît pas elle-même » (fille, 18 ans), « l'histoire est inséparablement liée à la personne, la vie n'a pas de sens sans histoire » (fille, 18 ans), « la connaissance de l'histoire est indispensable pour le développement de la personnalité » (fille, 19 ans). Certains élèves ont mis en exergue le devoir civil de connaître l'histoire : « un véritable citoyen doit connaître son histoire » (garçon, 19 ans), « on ne peut pas construire un avenir sans l'histoire » (fille, 18 ans), « tout citoyen qui se respecte doit connaître son histoire » (garçon, 19 ans), « c'est intéressant, et puis cela permet d'éviter les erreurs du passé dans l'avenir » (garçon, 18 ans), « en connaissant l'histoire du pays, on peut se sentir un citoyen de plein droit » (garçon, 19 ans). Il y a aussi des réponses qui témoignent d'une absence de réflexion sur la question posée : « peut-être, je n'en sais rien » (fille, 18 ans).

Nous avons noté qu'un nombre considérable d'élèves a souligné que « c'est stupide de ne pas connaître l'histoire » (garçon, 20 ans), « il faut connaître l'histoire de

son pays pour ne pas avoir honte » (fille, 18 ans). Nous avons constaté que souvent, ceux qui disent qu'il est honteux d'ignorer l'histoire, en réalité ne la connaissent pas. Nous développerons ce point par la suite.

Quant aux associations liées à l'histoire du pays, il est possible de noter deux tendances majoritaires : l'influence du pédagogue, la faible connaissance et le faible lien avec l'histoire. Les 33 % des associations liées à l'histoire nationale tiennent aux efforts de l'enseignant, son influence est également visible à travers 21 % des associations liées à l'enseignant ou au manuel. Pourtant, presque la moitié des élèves n'ont pu présenter une association avec l'histoire, ce qui est une preuve d'absence de lien intellectuel ou émotionnel avec l'histoire. Le contexte social défavorisé, ainsi que la faiblesse de l'encadrement familial sont ainsi des éléments qui peuvent contribuer à l'explicitation de ce phénomène.

L'investissement de l'enseignant s'est reflété dans un nombre relativement important de réponses qui lient le « siècle d'or » biélorusse à l'histoire nationale. Le pessimisme des élèves qui pensent que la Biélorussie n'a jamais connu et ne connaîtra pas de « siècle d'or » (9 %), auquel il faut ajouter 52 % de questionnaires sans réponses, présente une image d'élèves qui n'ont pas de connaissances profondes en histoire de Biélorussie. Ne pas pouvoir attribuer le titre de « siècle d'or » à une période historique montre le manque de connaissance et l'incapacité des élèves à réfléchir et à évaluer les différents moments de l'histoire biélorusse. Le problème n'est pas discursif, il n'est pas important de savoir quelle période est interprétée comme un « siècle d'or », les interprétations sont nombreuses et changent en fonction de l'époque, du milieu social, de la trajectoire personnelle des acteurs qui s'en réclament. Dans le cas étudié, le problème se rapporte à l'incapacité des élèves à réfléchir, à choisir une période, indépendamment de sa coloration sociale, politique ou idéologique qui pourrait être qualifiée de « siècle d'or » et d'argumenter son choix.

Nous avons également des réponses abstraites sans aucun sens, sans aucune précision qui ne traduisent que l'ignorance des élèves : « le siècle d'or c'était quand notre pays était développé » (fille, 20 ans), « quand les Biélorusses étaient libres et avaient un sentiment de dignité » (garçon, 19 ans), « aucune idée » (fille, 18 ans), « quand notre pays a gravi une échelle dans le développement culturel » (garçon, 19 ans), « quand la Biélorussie est devenue relativement indépendante » (fille, 20 ans).

Les réponses à la question relative à K. Kalinouski montrent un niveau de connaissances factuelles très faible. Souvent, les élèves ont évoqué uniquement que c'était le chef de l'insurrection de 1863 et qu'il était auteur de *La vérité de moujik*. Les élèves n'ont rien pu dire de plus sur les caractéristiques de l'insurrection, sans parler de la contribution de K. Kalinouski à l'histoire biélorusse. Il y a également de nombreuses réponses où les élèves ont même confondu l'année ou le siècle de l'insurrection : « je ne sais rien » (fille, 20 ans), « je ne me souviens pas, je crois qu'il y avait quelque chose avec *La vérité de moujik* (garçon, 19 ans), « une personne illustre, chef d'une insurrection » (fille, 18 ans), « il a fait beaucoup pour l'indépendance de notre pays » (fille, 20 ans). IL y a plusieurs réponses vagues et abstraites comme : « K. Kalinouski luttait pour la vérité » (fille, 18 ans), « il luttait pour l'indépendance » (fille, 19 ans), « un personnage historique » (fille, 21 ans), « il était à la tête d'une insurrection du peuple » (garçon, 20 ans), « il a fait beaucoup pour le pays natal, il a été exécuté » (fille, 18 ans), « révolutionnaire qui luttait pour les droits du peuple » (garçon, 20 ans), « il était à la tête d'une insurrection contre le féodalisme » (fille, 18 ans), « il a vécu à l'époque d'un tsar » (garçon, 20 ans), et même « partisan, héros de la Grande guerre Patriotique » (fille, 19 ans) qui traduisent l'absence de connaissances sur ce personnage historique que les élèves n'avouent pas. Les réponses sur K. Kalinouski ont montré que l'investissement de l'enseignant ne suffit pas pour que les élèves assimilent les connaissances prévues par le programme.

Même si la plupart des élèves (69 %) déclarent être Biélorusses, nous pouvons nous interroger sur la validité de cette identification. Les élèves ont probablement répondu positivement à la question posée, car répondre négativement est aussi « honteux » que de ne pas connaître l'histoire.

Les réponses comme « je ne sais pas, je n'y ai jamais pensé » (garçon, 19 ans), «je ne sais pas – qui sont les Biélorusses ? Ils ne se distinguent pas des Russes et des Ukrainiens » (fille, 18 ans) montrent que les élèves ne réfléchissent pas aux questions d'identité et ces questions ne se situent probablement pas au sommet de leur hiérarchie de valeurs, d'intérêts et de préoccupations. Dans les exemples cités, les élèves avouent n'avoir jamais pensé à la question de l'identité, ce qui apparaît clairement dans leurs réponses.

Certains élèves ont essayé d'expliquer leur appartenance à la nation biélorusse : « je vis dans ce pays et je fais des efforts pour parler ma langue maternelle » (fille, 18

ans), « je suis née ici, j'aime ce pays et m'inquiète pour ce pays » (fille, 20 ans), « j'aime ce pays, même si on y vit difficilement » (fille, 18 ans), « je me sens Biélorusse, même si je suis de nationalité russe » (fille, 19 ans), « j'aime mon peuple et son histoire » (fille, 18 ans), « oui, je suis Biélorusse, car j'aime la culture biélorusse, j'aime vivre ici ; l'indépendance et la renaissance de la Biélorussie ne me sont pas indifférentes » (garçon, 19 ans), « c'est difficile à expliquer, cela vient du fond de l'âme » (garçon, 20 ans), « j'aime la langue biélorusse, les chansons biélorusses, les forêts, les champs, les villages » (fille, 19 ans).

Il y a des élèves qui renvoient la responsabilité du manque d'identification à la nation biélorusse au contexte général : « non, je ne me sens pas Biélorusse, car nous n'utilisons pas notre langue, les gens parlent le russe » (garçon, 18 ans), « non, parce que dans ce pays tout est fait pour abaisser la personne et non pas la relever » (garçon, 20 ans), « non, il n'y a pas de propagande de la renaissance de la culture biélorusse, les gens ne parlent pas assez en biélorusse, les écoles n'enseignent pas suffisamment la langue biélorusse » (fille, 21 ans).

Une élève a répondu en russe : « oui, je me sens Biélorusse, car mes parents et tous les ancêtres sont Biélorusses, je connais ma langue maternelle et la culture biélorusse » (fille, 19 ans). Il est pourtant difficile de valider les déclarations de cette élève, car nous avons demandé de répondre en biélorusse, et 64 % des élèves ont répondu en biélorusse. L'élève en question a répondu en russe, ce qui nous pose un double problème : nous n'avons pas pu évaluer sa maîtrise de la langue biélorusse et nous avons des doutes légitimes quant à son identification à la nation biélorusse, identification où la langue joue un rôle très important.

Une autre élève a répondu en russe : « j'aime beaucoup ma langue maternelle (pour l'instant, j'ai un vocabulaire pas très grand), c'est pour cela que je me sens une véritable Biélorusse » (fille, 18 ans), ce qui nous met devant une contradiction. Une élève de 18 ans fait preuve d'une faible maîtrise de la langue biélorusse, alors qu'elle a déjà terminé sa scolarité obligatoire et approfondit ses études au collège. Après avoir obtenu l'équivalent du baccalauréat, les élèves sont censés avoir une importante maîtrise des disciplines scolaires, y compris de la langue biélorusse. Par ailleurs, l'élève ne connaît presque rien sur K. Kalinouski et n'a présenté aucune association liée à l'histoire de Biélorussie. Elle a avoué également : « l'histoire de Biélorussie en biélorusse m'effraye ». Ses liens émotionnels et intellectuels avec l'histoire et la langue

biélorusses sont très particuliers : il y a refus manifeste de les apprendre et un rejet émotionnel, bien que par ailleurs, elle déclare être Biélorusse. Cette contradiction entre le comportement de la personne, son ressenti et ses déclarations peut s'expliquer en partie par le contexte général où il n'y a pas de « check-list[649] » identitaire clairement défini, et le projet identitaire soutenu par le pouvoir en place comporte beaucoup de contradictions, comme les relations ambiguës aves la Russie, l'usage de la langue russe, la valorisation du passé soviétique.

La réponse : « + /-, intérieurement oui et non, extérieurement non » (fille, 19 ans) traduit les difficultés d'identification, des contradictions entre l'image intérieure et extérieure que les élèves veulent donner d'eux-mêmes. Les réponses positives à la question sur l'identification sans la moindre explication nous interpellent également en ce qui concerne leur validité, car les élèves qui déclarent appartenir à une nation, devraient pouvoir justifier ce fait.

L'abstentionnisme parental dans l'éducation des enfants est assez important (48 %) et se répercute sur la faible connaissance de l'histoire et sur un faible niveau de construction identitaire. Les réponses comme : « difficile à dire » (fille, 19 ans), « partiellement » (garçon, 20 ans), « je ne sais pas quoi répondre » (fille, 19 ans) prouvent la faiblesse de l'encadrement parental.

Le pourcentage relativement important (64 %) de réponses en biélorusse peut être attribué à l'influence du professeur. Dans un établissement accueillant des élèves modestes du point de vue de capital social, culturel et éducatif, ce pourcentage pourrait être inférieur. Lors de nos enquêtes menées dans d'autres établissements, malgré la demande de répondre en biélorusse, de nombreux élèves ont répondu en russe. La facilité et l'habitude d'utiliser la langue russe, favorisées par le contexte social et politique, rend le choix du biélorusse assez difficile. Dans le cadre de l'enquête au sein du collège pédagogique, nous avons vu que l'influence du professeur peut combler, du moins partiellement, les lacunes de l'encadrement familial.

Il convient de noter que les déclarations des élèves sur l'importance de connaître l'histoire de Biélorussie, ainsi que leurs réponses positives à la question sur l'identification, sont en contradiction avec les très faibles connaissances en histoire. Par exemple, il y a une élève qui a répondu à la première question : « c'est stupide de ne pas connaître l'histoire » (fille, 19 ans), mais en même temps, ses réponses montrent qu'elle

[649] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p. 14

ne la connaît pas. Elle a répondu en russe, et ses connaissances sur K. Kalinouski se bornent à : « il a vécu à l'époque d'un tsar». Il y a un hiatus entre la vision d'eux-mêmes que les élèves se créent et la réalité. Il est compréhensible que les élèves aspirent à avoir et à transmettre une image positive de leur personnalité. Les élèves préfèrent donner des réponses vides de sens au lieu d'avouer leur manque de connaissances afin de ne pas diffuser une image dévalorisante et de ne pas paraître « stupides ». Nous avons souvent constaté dans des établissements modestes que les élèves déclarent être Biélorusses sans prouver le lien avec la nation, lien qui pourrait se révéler par la connaissance de la langue et de l'histoire biélorusses. Il y a ainsi une contradiction entre l'apparence et les faits, entre l'image positive que les élèves veulent donner d'eux-mêmes et le manque d'efforts qu'une image positive exige.

Le collègue pédagogique 1 de Minsk illustre le lien entre le milieu social modeste, les familles démunies de capital économique et culturel et les élèves privés de capacité et de motivation pour acquérir des connaissances, notamment en histoire, et pour construire sur la base de ces connaissances une attitude à l'égard de la nation.

4§. Les élèves « déracinés » : le cas de l'école secondaire 218 de Minsk.

L'école secondaire 218 située dans la banlieue sud-ouest de Minsk présente un cas social particulier. Cette banlieue est devenue un arrondissement de Minsk il y a 10 ans, avant c'était un village de la région de Minsk. Les habitants de cet arrondissement sont donc des villageois d'hier. En plus, après la catastrophe de Tchernobyl, une partie des habitants évacués des régions sinistrées se sont installés dans cette banlieue. La partie sud-ouest de Minsk est donc un village dans une ville, car ses habitants ont gardé la mentalité et les traditions d'un village. La langue parlée dans cet arrondissement est le biélorusse ou le mélange russo-biélorusse. Il est intéressant de voir comment les origines paysannes se sont répercutées sur la construction identitaire des élèves de l'école située dans cet arrondissement.

Les catégories socioprofessionnelles des parents d'élèves se situent au bas de l'échelle sociale, car reclasser les anciens paysans dans la capitale n'a pas été facile. Ces personnes ont dû accepter des emplois modestes, souvent d'ouvriers non-qualifiés. Le déracinement forcé des personnes venues de Tchernobyl, appelés péjorativement « tchernobyliens », a amplifié les problèmes de leur adaptation et de leur statut social. L'alcoolisme, problème social très aigu du milieu rural, multiplié par les difficultés de

changement de cadre de vie des paysans déplacés de la région de Tchernobyl, fait de cet arrondissement un milieu social fragile. La destruction du système de valeurs des anciens paysans[650] peut en grande partie être attribuée aux conditions sociales, à l'anéantissement des cadres spatiaux et temporels de l'existence ordinaire, au déracinement[651], suivant P. Bourdieu. Les élèves de l'école secondaire 218 vivent donc dans un cadre social très complexe, selon l'enseignante d'histoire Nina Terechenko.

Le 6 avril 2004, nous avons posé les questions suivantes à 69 élèves de la classe de 8ème et de la classe de 11ème, ce qui représente 6,8 % du nombre total d'élèves enquêtés.

Tableau 35

1.Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ?

84 % Oui	16 % Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

43 % Associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	19 % Les associations se référant au passé soviétique	38 % Absence de réponse

3. Qui était K. Kalinouski ?

24 % Les réponses qui témoignent d'une bonne connaissance et de la conscience de l'importance du personnage historique	76 % Les réponses qui montrent que les élèves ne maîtrisent pas l'information relative au personnage historique et n'ont aucune conscience de son rôle historique

4. Quel était le rôle historique du journal *Notre champ* ?

16 % Les réponses qui témoignent d'une bonne connaissance et de la conscience de l'importance du journal	84 % Les réponses qui prouvent que les élèves ne maîtrisent pas l'information relative au journal et n'ont aucune conscience de son rôle historique

5. Vous sentez-vous Biélorusse ?

82 % Oui	18 % Non

6. Que signifie pour vous être Biélorusse ?

26 % Les réponses se référant aux caractéristiques objectives d'une nation	67 % Les réponses se référant au sentiment subjectif d'appartenance à une nation	7 % Absence de réponse

7. Vos parents contribuent-ils à votre éducation historique ?

30 % Oui	70 % Non

8. La langue des réponses

33% Mélange du russe et du biélorusse	3% Russe	64% Biélorusse

Le premier commentaire que le tableau récapitulatif mérite, est un taux relativement faible (16 %) d'élèves qui ne pensent pas que la connaissance de l'histoire est importante dans la vie. Voici quelques réponses des élèves qui illustrent leur attitude à l'égard de l'histoire : « quelqu'un qui ne connaît pas l'histoire de son pays, n'est pas une personne », s'est exprimée catégoriquement une élève de la classe de 8ème (13 ans), « chaque citoyen doit connaître l'histoire de son pays » (fille, 14 ans, 8ème année), « une

[650] THOMAS, William Isaak, ZNANIECKI, Florian, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan, 1998, p. 436.
[651] BOURDIEU, Pierre, SAYAD, Abdelmalek, *Le déracinement*, Paris, Les éditions de minuit, 1964.

personne éduquée doit connaître l'histoire de son pays » (fille, 17 ans, 11ème année), « si je ne connaissais pas notre histoire, je serais un être asocial » (fille, 14 ans, 8ème année), « il est impossible de vivre sur cette terre sans les connaissances en histoire ; mon monde intérieur serait incomplet, si je ne connaissais pas l'histoire» (garçon, 14 ans, 8ème année), « bien sûr qu'il est important de connaître l'histoire ! Comment une personne peut ne pas connaître l'histoire de sa patrie ? Tu veux ou tu ne veux pas – tu dois connaître l'histoire, c'est mon avis » (garçon, 14 ans, 8ème année), « il faut connaître l'histoire de nos ancêtres » (fille, 17 ans, 11ème année), « la connaissance de l'histoire fait partie de la conscience de chaque personne » (garçon, 17 ans, 11ème année), « l'histoire de Biélorussie n'est pas seulement l'histoire du peuple, mais de chaque personne concrète également. Connaître l'histoire, c'est se respecter en tant que personne » (fille, 14 ans, 8ème année), « je suis citoyen de ce pays et connaître l'histoire est mon devoir » (garçon, 16 ans, 11ème année), « une personne qui se respecte doit connaître ses racines pour être une personne consciente » (fille, 16 ans, 11ème année).

Les associations liées à l'histoire de Biélorussie sont partagées majoritairement entre l'héritage national et l'absence de repères. Les élèves ont retenu certains événements de l'histoire nationaliste, comme le G.D.L., grâce au travail de l'enseignante, mais le cadre social complexe et peu stimulant pour leur éducation est responsable de l'absence de réponse (38 %). Les efforts de l'enseignante ne peuvent pas pallier l'abstentionnisme parental dans le suivi scolaire et la motivation des élèves. Le pourcentage des élèves qui n'ont même pas assimilé le minimum de connaissances requis par le programme concernant K. Kalinouski et le journal *Notre champ* dépasse 80%. Il est donc difficile de parler d'une réflexion approfondie et de la construction d'une conscience nationale qui doit s'opérer sur la base des connaissances historiques. Les élèves ignorent même le minimum prévu par le programme scolaire. Les élèves ne possèdent donc pas de connaissances sur lequel l'identité peut se construire.

Les difficultés de la construction identitaire des élèves issus d'un milieu social problématique sont accentuées par le manque d'un cadre identitaire précis au niveau de l'Etat. « Etre Biélorusse, c'est faire tout pour que notre pays soit respecté », - a écrit un élève de la 8ème année (14 ans), et la thématique du respect à l'égard du pays est assez récurrente dans les réponses des élèves. Ce fait est lié au problème de l'émancipation politique de la Biélorussie, de la fluctuation de la politique identitaire et de la perte de prestige du fondement culturel de la nation - de la langue et des traditions biélorusses.

Les Biélorusses sont gênés d'appartenir à un Etat qui n'affirme pas son indépendance politique et qui volontairement aspire à des unions interétatiques, qui compromettent son statut de sujet à part entière du droit international. Les Biélorusses sont aussi gênés d'avouer leur appartenance à une nation paysanne sans prestige. Un élève de la classe de 8ème a présenté un raisonnement intéressant concernant l'identification avec la nation biélorusse : « il est encore tôt de dire si je me sens Biélorusse, je pourrai y répondre quand je serai grand. Etre Biélorusse pour moi c'est connaître la langue et l'histoire du pays, mais aujourd'hui tout le monde parle le russe et moi aussi » (garçon, 15 ans). Ces idées d'un élève de 15 ans qui croit « être petit » pour s'identifier avec une nation, sont le fruit des conditions sociales peu favorables à la réflexion sur les questions identitaires. Aucun élève, même parmi les plus jeunes, ne nous a jamais répondu : « je suis trop petit pour savoir qui je suis ». Il y a un élève de la même classe a indiqué : « je me sens Biélorusse, car cela fait 15 ans que je vis dans ce pays, que j'apprends sa langue et son histoire », 15 ans pourraient être donc un âge suffisant pour réfléchir à la question de l'appartenance identitaire.

« En général, je ne peux pas dire que je suis Biélorusse, mais j'essaie de le devenir », a répondu un élève de 17 ans en insistant sur le caractère socialement acquis et non pas naturellement donné des liens d'identification avec un groupe, la nation le cas échéant. « Etre Biélorusse veut dire aimer et être fier de sa patrie, connaître son histoire et respecter les gens qui ont beaucoup fait pour le pays », - a écrit une élève de15 ans de la classe de 8ème.

Un élève de 16 ans a présenté la réflexion suivante qui mérite d'être citée : « suis-je Biélorusse ? j'ai un peu le sentiment de patriotisme, mais pas plus que ça. Je ne me sens pas un vrai Biélorusse, c'est pour cela que je ne sais pas ce que c'est qu'être Biélorusse ». Cette réflexion révèle l'attitude typique d'un Biélorusse « moyen » qui ne se complique pas la vie avec les problèmes d'identification. Dans une société où le modèle identitaire est flou, et où tout est fait pour ne pas favoriser une réflexion sur l'histoire et l'identité, les élèves appartenant à des milieux sociaux modestes ne réfléchissent pas aux problématiques identitaires.

Les élèves de la classe de 8ème ont expliqué leur sentiment d'identité : « je me sens Biélorusse, mais pas toujours, notre langue s'oublie peu à peu, parce que nous parlons russe et les traditions s'effacent» (fille, 14 ans, 8ème année), « suis-je Biélorusse ? – pas toujours. Il ne reste presque rien de notre histoire, notre langue, nos

traditions » (garçon, 14 ans, 8ème année). Une élève a écrit : « je ne suis pas trop Biélorusse. Pour être Biélorusse, il faut être fier de son pays, parler sa langue, et notre gouvernement ne fait pas grand-chose pour élever le niveau de la culture et de la langue biélorusses» (fille, 14 ans, 8ème année). D'autres élèves ont avoué dans un biélorusse émaillé de fautes : « je ne sais même pas qui je suis » (garçon, 13 ans, 8ème année), « oui et non » (garçon, 14 ans, 8ème année), « oui/non - en fonction des circonstances » (garçon, 14 ans, 8ème année), « dans notre pays, je ne me sens pas Biélorusse et je ne veux pas en parler, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'être Biélorusse, je ne le suis pas » (garçon, 14 ans, 8ème année), « je ne suis pas tout-à-fait Biélorusse » (garçon, 13 ans, 8ème année). Ce sont là des idées d'élèves qui ne veulent pas faire l'effort intellectuel de se pencher sur des questions comme l'identité au sens large du terme : identité personnelle, sociale, de groupe, ethnique, nationale.

En parlant de leur identité, certains élèves de cette école secondaire ont particulièrement insisté sur le sentiment de fierté d'être Biélorusse, qui est le résultat du travail de l'enseignante. « Je suis fier d'être Biélorusse, je suis fier de l'histoire de mon pays» (garçon, 17 ans, 11ème année), « il faut connaître sa langue, ses racines, ses ancêtres et être fier des avancées du pays et l'aimer malgré tout » (fille, 16 ans, 11ème année), « être Biélorusse, c'est aimer la patrie et sa langue, et ne pas être gêné de la parler » (garçon, 17 ans, 11ème année). Les Biélorusses sont souvent gênés d'avouer leur appartenance à une nation sans prestige, à une nation de paysans, comme une élève de 14 ans de la classe de 8ème a précisé : « être Biélorusse, c'est non seulement connaître la langue, mais aussi respecter la langue, le pays, ne pas en faire fi, accepter les défauts et les faiblesses », « être Biélorusse c'est être fier de son pays, de sa langue, ne jamais en dire du mal » (garçon, 17 ans, 11ème année).

Les élèves sont conscients des difficultés que la Biélorussie a connues, ce qui se voit à travers les associations liées à l'histoire de Biélorussie : « je pense à des périodes quand les Biélorusses n'étaient pas traités comme des êtres humains » (garçon, 17 ans, 11ème année), l'élève fait référence à l'oppression politique, culturelle, ethnique que les Biélorusses ont souvent connue, « malheur, misère du peuple biélorusse » (fille, 16 ans, 11ème année), « la dépendance du pays» (fille, 14 ans, 8ème année), « la vie difficile des Biélorusses » (fille, 13 ans, 8ème année), « les guerres incessantes, les Biélorusses ont toujours dû prouver qu'ils sont aussi des êtres humains, personne ne traite la Biélorussie comme un pays à part entière » (fille, 16 ans, 11ème année). Les élèves qui sont

conscients des difficultés de l'évolution du peuple biélorusse se divisent en deux catégories : ceux qui sont pessimistes et passifs et ceux qui adoptent une attitude plus active. La première attitude peut être illustrée par la réflexion d'une élève qui croit qu'il n'est pas important de connaître l'histoire de Biélorussie, car « il ne me plaît pas d'apprendre les guerres qui ont eu lieu sur ma terre natale, et à part cela, il n'y a plus rien dans l'histoire de Biélorussie » (fille, 14 ans, 8ème année). La deuxième attitude est celle d'un élève qui est conscient que la nation biélorusse a connu des périodes difficiles, mais qui croit qu'il faut agir pour remédier à la situation : « être Biélorusse c'est avoir la conscience d'appartenir à la nation biélorusse et essayer d'améliorer le niveau de vie de son pays » (garçon, 17 ans, 11ème année).

Les parents d'élèves se partagent également en deux catégories : ceux qui n'ont pas de connaissances en histoire et qui sont indifférents à l'éducation de leurs élèves : « Mes parents ont vécu durant une période différente de la nôtre, ils n'ont pas appris beaucoup de choses et ne peuvent pas me transmettre des connaissances en histoire. J'essaie moi-même d'apprendre l'histoire, car les parents ne peuvent pas m'aider » (fille, 14 ans, 8ème année), « mes parents n'ont pas le temps de s'occuper de mes leçons, ils travaillent et gagnent de l'argent » (garçon, 14 ans, 8ème année). La deuxième catégorie est composée des parents qui encouragent leurs enfants à apprendre l'histoire : « mes parents sont mathématiciens, mais ils connaissent parfaitement l'histoire de Biélorussie. Ils aiment la Biélorussie et ils m'ont transmis cet amour. Ils me parlent de l'histoire de Biélorussie, me font visiter les lieux historiques, me conseillent des ouvrages » (garçon, 16 ans, 11ème année).

Le pourcentage des parents qui ne participent pas à l'éducation de leurs enfants et ne les motivent pas à approfondir les questions d'histoire pour construire une identité personnelle et nationale est très important (70 %). Nous pouvons attribuer le faible niveau du suivi parental au cadre social complexe. La majorité des parents sont des paysans déracinés qui n'ont pas de ressources intellectuelles, culturelles, éducatives, matérielles et de temps, qui n'ont pas de motivation pour stimuler leurs enfants à exceller dans les études. Les parents ne stimulent pas les élèves à réfléchir sur les questions historiques et identitaires.

Il serait possible de supposer que les origines paysannes pourraient être un élément important dans la transmission du fondement culturel de la nation, tel que les traditions, la culture ou encore des éléments de folklore. L'étude réalisée au sein de

l'école secondaire 218 n'a pas montré le rôle des parents dans la conservation et la transmission du patrimoine culturel national. Le déracinement a joué un rôle crucial dans la trajectoire de ces personnes. Les mutations sociales subies par ces anciens paysans sont responsables de la perte du lien avec « la nation et sa terre[652] ». Les difficultés de l'adaptation des paysans déplacés de la région de Tchernobyl expliquent la perte de leur identité sociale, personnelle et nationale. La plupart d'entre eux n'ont pas trouvé leur place dans la structure sociale de la capitale biélorusse, ce qui est responsable de leur perte de repères personnels et sociaux.

La conclusion que nous pouvons tirer de l'enquête réalisée au sein de l'école secondaire 218, c'est que les enfants des anciens paysans subissent les conséquences du déchirement que leurs parents ont connu. Les parents n'offrent pas l'encadrement nécessaire, ne sont pas capables de transmettre le capital culturel, éducatif et social à leurs enfants, ni même de les persuader de l'utilité de ce capital. L'image des élèves « déboussolés », peu motivés par les études, indifférents aux questions identitaires que nous avons notée à l'occasion de l'enquête au sein de l'école secondaire 218 peut être attribuée au cadre social et familial de ces élèves. Les efforts de l'enseignante n'arrivent au final pas à combler la faiblesse parentale dans l'éducation des élèves.

Dans le cas de l'école secondaire 218, nous voyons des élèves qui échappent à l'influence non seulement de la famille, mais également de l'enseignante qui essaie de les motiver pour les études. Le danger d'une pareille configuration est que ces élèves qui n'ont ni repères, ni identité bien forgée, ni capacité, ni motivation pour la réflexion critique, sont une proie facile de la propagande officielle. Cette propagande est largement déployée par les structures étatiques, notamment par les médias, monopolisés dans leur quasi-totalité par l'Etat, par la propagande officielle très abondante dans les villes et contrées biélorusses. En effet, les affiches[653] représentant des personnes de différents âges et de différents statuts sociaux (vétérans de la guerre, personnes âgées accompagnées de petits enfants, instituteurs avec des élèves, ouvriers, paysans avec des gerbes de blé etc., tous souriant et heureux) sont placardées dans des lieux publics. Les inscriptions courtes accompagnant ces affiches sont : « Pour la Biélorussie », « Pour la prospérité », « Pour la stabilité », « Biélorussie - un pays où on veut vivre et travailler ». Cette propagande du « bonheur de vivre en Biélorussie » rappelle la propagande soviétique par les slogans et par le style des images choisies. Les dangers de cette

[652] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p.159.
[653] Quelques affiches « Pour la Biélorussie » sont reproduites dans l'annexe 2.

propagande se rapportent, d'un coté, à son usage massif et, de l'autre côté, à la facilité de son assimilation. Les phrases courtes, faciles à comprendre et à retenir ont beaucoup de chance d'être assimilées par les citoyens et surtout par les jeunes Biélorusses.

L'enquête effectuée au sein de l'école secondaire 218 de Minsk illustre l'importance du cadre familial pour la construction identitaire des élèves. Le déracinement social des parents a privé les élèves de repères pour la formation identitaire. Les efforts considérables de l'enseignante ne parviennent pas à pallier la défaillance de la socialisation familiale, ce qui expliquent le fait que la construction identitaire des enfants, délaissés par les familles et échappant à l'influence du professeur, s'effectue principalement sous l'influence de la propagande officielle, notamment des médias, monopolisés par l'Etat. Il est logique que les élèves qui assimilent la vision officielle de l'identité nationale qui est fluctuante et contradictoire, aient une identité faible et contradictoire.

5§. L'école secondaire 177 de Minsk – des Biélorusses « ordinaires ».

L'école secondaire 177 se trouve dans une banlieue de Minsk, dans un quartier qu'on pourrait qualifier de moyen du point de vue du contexte social. Ce quartier relativement nouveau abrite des familles de fonctionnaires et d'employés de niveau moyen. Il n'y a pas d'usines dans le quartier, il n'y a donc pas d'ouvriers, et ce quartier n'attire pas l'élite qui choisit soit le centre de la capitale, soit les villas regroupées dans des banlieues « riches ». Les enfants qui font leurs études dans cet établissement se caractérisent par les attributs des classes « moyennes » de la société biélorusse. L'enseignante d'histoire, Iryna Jourovitch, nous a parlé de ses élèves en soulignant la dégradation générale du niveau éducatif et culturel, ainsi que la perte d'intérêt pour l'histoire en particulier. Elle a également évoqué les difficultés du travail de l'enseignant à l'heure actuelle où les élèves n'ont plus le même respect pour l'enseignant qu'avant. Imposer son autorité, se faire entendre et respecter est une tâche très compliquée pour le professeur. Dans ce contexte où les études n'ont pas de valeur aux yeux des élèves et l'enseignant n'a plus d'autorité, éveiller l'intérêt pour les études, motiver les élèves devient presque impossible.

Les résultats de l'enquête réalisée le 20 janvier 2006 auprès de 78 élèves de la classe de 9ème (7,7 % des enquêtes réalisées) confirment la description du contexte

social difficile fournie par l'enseignante. Les élèves ont répondu aux questions suivantes.

Tableau 36

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ? Pourquoi ?

67 % Oui	33 % Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

18% Associations liées à l'enseignant et au manuel	8% Associations liées au président en exercice	18% Associations liées à la période soviétique (principalement la Seconde Guerre mondiale)	56% Absence de réponse

3. Quelle période qualifieriez-vous de « siècle d'or » de Biélorussie ?

8% La période actuelle	5% La Biélorussie n'a jamais connu un « siècle d'or »	7% La période soviétique	8% Le « siècle d'or » est dans l'avenir	21% La période du G.D.L.	51% Absence de réponse

4. Qui était K. Kalinouski ?

8% Les réponses ont témoigné de la conscience du rôle historique de ce personnage	25% Les réponses ont montré que les élèves ont des connaissances, mais n'ont pas réfléchi au rôle historique de K. Kalinouski	67% Les réponses ont montré que les élèves n'ont ni connaissances factuelles, ni conscience du rôle historique de K. Kalinouski

5. Quel était le rôle historique de la revue *Notre champ* ?

10% Les réponses ont témoigné d'un minimum de conscience du rôle historique de cette revue	31% Les réponses ont montré que les élèves ont des connaissances sur cette revue, mais ils n'ont fait aucune conclusion sur son rôle historique	59% Les réponses ont montré que les élèves n'ont ni connaissances factuelles, ni conscience du rôle historique de *Notre champ*

6. En quelle langue voulez-vous que les disciplines scolaires soient enseignées ?

95% En russe	2% Absence de réponse	3% « cela m'est égal »

7. En quelle langue voulez-vous que l'histoire de Biélorussie soit enseignée ?

51% En biélorusse	36% en russe	7% En russe ou ne pas apprendre l'histoire de Biélorussie du tout	3% « cela m'est égal »	3% Absence de réponse

Vous sentez-vous Biélorusse ?

74% Oui	26 % Non

Sur l'échelle suivante pourriez-vous noter votre degré d'appartenance à la nation biélorusse : 01234567 ?

La moyenne est de 4,58

10. Que signifie pour vous être Biélorusse ?

30% Les réponses se référant aux caractéristiques objectives d'une nation (langue, culture…)	62% Les réponses se référant au sentiment subjectif d'appartenance à une nation	8% Absence de réponse

11. Vos parents contribuent-ils à votre éducation historique ?

20 % Oui	80 % Non

9. La langue des réponses

46% Les réponses dans un mélange du russe et du biélorusse	15% Les réponses en russe	39% Les réponses en biélorusse

La majorité des élèves de cette école secondaire valorise la connaissance de l'histoire. Pourtant, les élèves n'expliquent pas cette valorisation. Parmi les quelques réponses argumentées, nous pouvons citer les suivantes : « l'histoire nous éclaire et

nous aide à comprendre et à résoudre les problèmes actuels » (fille, 14 ans, 9ème année), « même si ce n'est pas toujours intéressant, connaître l'histoire de notre Patrie est notre devoir » (fille, 14 ans, 9ème année), « il est naturel que connaître l'histoire du pays est important. La Biélorussie est notre Patrie, et chaque personne normale doit connaître les voies du développement de son pays » (fille, 14 ans, 9ème année), « c'est très important, c'est l'histoire de mon pays natal » (garçon, 15 ans, 9ème année), « bien sûr, il est important de connaître l'histoire de Biélorussie, je suis patriote de mon pays » (garçon, 15 ans, 9ème année). Quelques élèves pensent que l'histoire « fait partie du bagage intellectuel et culturel indispensable d'une personne éduquée » (garçon, 15 ans, 9ème année), et certains élèves ont souligné que « connaître l'histoire est un devoir civil » de la personne (fille, 15 ans, 9ème année).

Les élèves qui ne pensent pas que connaître l'histoire est important, ont argumenté leurs réponses de la manière suivante : « je n'aurai pas besoin de l'histoire dans l'avenir » (garçon, 15 ans, 9ème année), « elle ne me sert jamais » (garçon, 15 ans, 9ème année), « l'histoire ne sera pas utile pour mon avenir » (garçon, 14 ans, 9ème année), « ce n'est pas intéressant » (fille, 14 ans, 9ème année), « je pense que l'histoire de Biélorussie est absolument inutile, car on ne peut en tirer aucun profit » (garçon, 15 ans, 9ème année). Les explications fournies par les élèves ont une tendance « utilitariste », les élèves renoncent à connaître l'histoire, car ils ne voient pas le profit que la connaissance de l'histoire peut apporter, et les connaissances « gratuites », les notions de culture générale, de capital éducatif n'existent pas pour eux. L'attitude générale à l'égard de la connaissance de l'histoire est ainsi superficielle et « utilitariste », les élèves ne réfléchissent ni sur la culture intellectuelle d'une personne, ni sur l'histoire de la nation, ni sur l'impact de l'histoire nationale sur le destin de chaque citoyen.

Ce qu'il convient de souligner, c'est que les associations sont dispersées, il n'y a pas une tendance majoritaire, ce qui peut être attribué a l'indifférence vis-à-vis de l'histoire et à l'absence d'une idéologie officielle unique susceptible d'influencer les élèves. La seule réponse majoritaire (51 %), c'est l'absence d'associations qui peut traduire le manque de lien et d'intérêt pour l'histoire. Les deux faits marquant que nous n'avons pas souvent constatés dans d'autres établissements, c'est l'absence d'associations liées à l'histoire nationaliste et la référence au président biélorusse actuel. L'absence d'associations liées à l'histoire nationaliste peut être due à la faible motivation des élèves et au fait que l'enseignante n'aspire pas et n'arrive pas à leur

transmettre une conception quelconque de l'histoire, qu'elle soit soviétique ou nationaliste. Une figure politique du temps présent n'apparaît que rarement dans nos enquêtes. La référence au président sortant peut être due au fait que les élèves qui n'ont ni connaissances, ni repères clairs et précis, sont une proie facile de la propagande officielle omniprésente. Pour cette raison, l'histoire biélorusse s'associe avec le président sortant. Il y a des élèves qui ont répondu que l'histoire de Biélorussie est « un son vide » pour eux (garçon, 15 ans, 9ème année).

Les réponses aux questions sur K. Kalinouski et *Notre champ* révèlent une très faible maîtrise de l'histoire nationale. Plus de la moitié des élèves n'a pas la moindre connaissance sur ce personnage et sur cette revue et, en conséquence, ils ne sont pas capables de faire une conclusion sur leur contribution à l'histoire nationale.

La majorité écrasante (95 %) s'est exprimée en faveur de la langue russe pour le système éducatif, pas un seul élève ne s'est prononcé pour étudier les disciplines scolaires en langue biélorusse. De nombreux élèves ont ajouté à leurs réponses, en renforçant leur soutien à la langue russe et le refus de la langue biélorusse : « je veux étudier les disciplines scolaires uniquement en russe ». La condamnation totale de la langue biélorusse est un fait révélateur. Quelles que soient les déclarations des élèves sur leur appartenance à la nation biélorusse, le refus catégorique d'étudier en biélorusse est une preuve de la faiblesse de liens avec la nation.

Cette conclusion est confirmée par les réponses à la question sur la langue d'enseignement de l'histoire de Biélorussie. Nous avons insisté à plusieurs reprises sur les problèmes de l'enseignement de l'histoire de Biélorussie en russe. La culture matérielle, l'évolution historique de la langue et la terminologie historique sont contenues et transmises uniquement par la langue biélorusse. Nous avons également précisé qu'apprendre et enseigner l'histoire de Biélorussie en biélorusse, c'est aussi affirmer le droit de la Biélorussie à son histoire et à une existence indépendante. Uniquement la moitié des élèves (51 %) de cette école secondaire s'est prononcée pour apprendre l'histoire de Biélorussie en biélorusse, ce qui est un témoignage indéniable de la défaillance de la construction de l'identité nationale biélorusse. 7 % des élèves veulent non seulement étudier l'histoire de Biélorussie en russe, mais renoncent à l'idée même d'apprendre l'histoire nationale. Une telle attitude à l'égard de l'histoire nationale résulte du contexte social dans lequel les études ne sont pas valorisées.

L'absence d'encadrement pédagogique et parental est également responsable de la faiblesse des connaissances en histoire nationale et de la conscience nationale.

Une grande partie des élèves (74 %) se sont déclarés être Biélorusses, nous avons pourtant déjà exprimé des réserves vis-à-vis de la validité de ces déclarations qui ne sont pas confirmées par les réponses aux questions posées et sont en contradiction avec l'ensemble des enquêtes. L'absence de connaissances et de motivation pour apprendre l'histoire et la langue biélorusses est très élevée dans cet établissement scolaire. Les élèves ont probablement répondu positivement à la question : « Vous sentez-vous Biélorusse ? » parce que répondre négativement serait dévalorisant à leurs yeux. Ils n'attribuent pour autant aucun sens à ces déclarations. La moyenne générale du sentiment d'appartenance à la nation biélorusse sur l'échelle de 0 à 7 est de 4,58, ce qui est un résultat « moyen ». Les élèves de l'école secondaire 177 sont « moyennement Biélorusses » (fille, 15 ans, 9ème année) ou des « Biélorusses à moitié » (fille, 15 ans, 9ème année), et les résultats « moyens » de l'enquête correspondent à cette attitude « moyenne » où la personne suit le mouvement général, fait « comme tout le monde » de manière irréfléchie et superficielle. Cela peut expliquer pourquoi les élèves se déclarent être Biélorusses en méprisant l'histoire et la langue biélorusses.

Nous pouvons illustrer la contradiction des réponses par l'exemple suivant. Un élève de 15 ans de la 9ème année a écrit : « l'histoire ne m'intéresse pas, elle n'a aucune importance pour moi », il n'a évoqué aucune association avec l'histoire de Biélorussie, il veut apprendre toutes les disciplines scolaires « uniquement en russe » et veut « ne pas apprendre du tout l'histoire de Biélorussie![654]» L'élève « mesure » son sentiment d'appartenance à la nation biélorusse par la note 2. Ses parents ne contribuent pas à son éducation historique : « je répète que ni moi, ni mes parents, n'aimons l'histoire de Biélorussie ». Après cette série de réponses où l'élève exprime son refus et son mépris pour l'histoire, la langue et la nation biélorusses, il est étonnant de lire : « J'aime notre pays, mais je n'aime pas son histoire et sa langue. Je suis fier d'être Biélorusse et dans beaucoup de circonstances je peux déclarer : je suis Biélorusse ! » Trouver un lien logique entre les réponses de cet élève n'est pas facile. Sa manière assez brutale de renoncer à l'histoire et à la langue biélorusse est en contradiction avec son affirmation de fierté d'être Biélorusse. Nous sommes donc en présence d'un paradoxe : les élèves déclarent être fiers d'appartenir à la nation biélorusse, mais en même temps, ils

[654] Nous avons reproduit le point d'exclamation utilisé par l'élève.

montrent une méconnaissance de sa langue et de son histoire. Dans le contexte biélorusse, l'attitude à l'égard de la langue et de l'histoire sont les deux facteurs-témoins du lien avec la nation. Ce contexte est en grande partie responsable de ce paradoxe, car le modèle d'identification avec la nation biélorusse proposé et soutenu par l'acteur étatique ne prévoit pas la connaissance et l'utilisation effective de la langue biélorusse.

Les explications d'appartenance à la nation biélorusse sont très peu développées et très peu nombreuses. Pour les élèves, être Biélorusse, c'est « être fier de son pays, prendre une part active dans la vie du pays » (fille, 15 ans, 9ème année), « être Biélorusse, c'est savoir que dans ton pays, tu as des droits et des devoirs, j'en suis fière, je ne me sens pas étrangère dans mon pays » (fille, 15 ans, 9ème année), « quand je vais à l'étranger et on me demande de quelle nationalité je suis, je réponds que je suis Biélorusse et non pas Russe » (garçon, 14 ans, 9ème année), « être Biélorusse, c'est avoir la mentalité biélorusse » (fille, 15 ans, 9ème année). La majorité des élèves ont évoqué le sentiment d'appartenance à la nation biélorusse sans pour autant expliciter ou approfondir ce sentiment.

Le taux d'abstentionnisme parental dans l'éducation des enfants est élevé (80 %). Les élèves ont très peu développé le rôle des parents dans leur enseignement et éducation : « non, nous ne parlons jamais de l'histoire de Biélorussie à la maison. Actuellement, les familles ne s'y intéressent pas, il y a des choses moins importantes, mais qui préoccupent les familles plus que l'histoire. C'est vraiment dommage » (fille, 15 ans, 9ème année). Le manquement parental au devoir d'éducation est également responsable de la faiblesse des connaissances en histoire des enfants, de l'absence de motivation pour les études et de la faiblesse de la construction de leur identité personnelle et nationale.

Le bilan général que nous pouvons dresser d'après les résultats de l'enquête effectuée au sein de l'école secondaire 177 de Minsk est la défaillance de la construction de l'identité personnelle et nationale, la faiblesse du capital intellectuel et culturel des élèves privés d'encadrement social, éducatif et familial. Les élèves de cet établissement secondaire se trouvent à un stade très peu avancé sur l'échelle de la construction identitaire. Ils ne disposent même pas du capital éducatif qui peut devenir le point de départ, la base de la construction de l'attitude à l'égard de la nation. Les élèves ne sont ni motivés, ni guidés pour apprendre l'histoire de la nation et pour faire

sur la base de ces connaissances un travail personnel d'appropriation, de réflexion et de construction de l'identité nationale. Le milieu social explique la faiblesse de l'encadrement familial, parallèlement, le professeur d'histoire, étant elle-même un «produit» du contexte, n'arrive pas et n'aspire pas véritablement à motiver les élèves et à éveiller leur conscience personnelle et nationale. Les Biélorusses «moyens», comme ceux que nous avons rencontré à l'école secondaire 177, sont ainsi peu motivés pour acquérir des connaissance et construire une identité personnelle et nationale.

6§. L'école secondaire 147 de Minsk – des élèves plutôt favorisés.

L'école secondaire 147 de Minsk se trouve dans un arrondissement plutôt favorable du point de vue des caractéristiques sociales. Les élèves de cet établissement bénéficient d'un cadre social relativement stimulant. Les parents d'élèves représentent la classe sociale moyenne de la capitale biélorusse. Le professeur d'histoire est le directeur de cette école. Petar Melanitch est un enseignant jeune et dynamique, dont la vision de l'enseignement historique est relativement éloignée de la pesanteur des dogmes soviétiques. Il défend une approche pluraliste de l'enseignement historique. Selon P. Melanitch, l'absence d'une conception claire de l'histoire et surtout le manque de cohérence entre les conceptions contradictoires de l'histoire, sont les causes essentielles de la perte d'intérêt pour l'histoire chez les élèves. L'enseignant est contre la baisse du niveau d'exigence du programme et la baisse du nombre d'heures consacrées à l'histoire. Le professeur stimule la réflexion critique des élèves, en les incitant à confronter différentes visions sur un même événement historique, en leur apprenant et les obligeant à argumenter les réponses, à trouver les liens entre l'histoire biélorusse et l'histoire européenne. P. Melanitch invite les élèves à prendre part à des conférences historiques scolaires. Il consacre beaucoup de temps à la préparation de ses cours afin de rédiger des tableaux de synthèse et d'autres supports pédagogiques qui clarifient et approfondissent l'information. Les efforts de l'enseignant, ainsi que les difficultés sociales qu'il a évoquées, sont visibles à travers les résultats de l'enquête effectuée auprès de 104 élèves de la classe de 5ème, de 8ème, 9ème, de 10ème de cette école secondaire (10,2% des enquêtes effectuées). Le 28 avril 2006, nous avons proposé aux élèves de répondre aux questions suivantes.

Tableau 37

1.Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ? Pourquoi ?

62 % Oui	38 % Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

11% Associations liées à la période soviétique	25% Associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	33% Associations liées au manuel et à l'enseignant	31% Absence de réponse

3. Qui était K. Kalinouski ?

4% Les réponses ont témoigné de la compréhension du rôle historique de ce personnage	29% Les réponses ont montré que les élèves ont des connaissances, mais n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de K. Kalinouski	67% Les réponses ont montré que les élèves n'ont pas de connaissances et n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de K. Kalinouski

4. En quelle langue souhaiteriez-vous que l'histoire de Biélorussie soit enseignée ?

62 % en russe	30 % en biélorusse	8% « cela m'est égal »

5. Vous sentez-vous Biélorusse ?

63 % Oui	37 % Non

6. Que signifie pour vous être Biélorusse ?

43% Les réponses se référant aux caractéristiques objectives d'une nation	28% Les réponses se référant au sentiment subjectif d'appartenance à une nation	29% Absence de réponse

7. Vos parents contribuent-ils à votre éducation historique ?

53 % Oui	47 % Non

8. La langue des réponses

60 % Russe	19 % Biélorusse	21 % Trassianka

Le pourcentage des élèves qui valorisent la connaissance de l'histoire est relativement faible (62 %). Connaissant les efforts déployés par l'enseignant pour stimuler les élèves, nous nous attendions à une valorisation plus importante de l'histoire. Ce manque d'intérêt pour l'histoire peut être imputable au contexte général et aux nombreuses réécritures de l'histoire qui ont provoqué une aversion pour l'histoire. L'abstentionnisme parental de presque 50 % dans l'éducation des élèves peut également expliquer le faible intérêt pour l'histoire.

Les arguments des élèves peuvent être classés par catégories suivantes : attitude utilitariste qui peut être illustrée par les citations suivantes : « je n'en ai pas besoin » (fille, 15 ans, 9ème année), « cela ne me servira pas dans la vie » (garçon, 18 ans, 11ème). Le manque d'intérêt et de motivation pour apprendre l'histoire est visible à travers les citations suivantes : « cela ne m'intéresse pas » (fille, 14 ans, 8ème année), « c'est ennuyeux » (garçon, 10 ans, 5ème), « il m'est égal ce qui est arrivé dans le passé, il m'importe ce qui se passe maintenant et dans l'avenir » (fille, 16 ans, 10ème année). La dernière citation montre le manque de réflexion sur l'histoire et une attitude superficielle de l'élève qui n'a pas intégré l'idée que le présent et l'avenir sont directement dépendants du passé.

Certains élèves ont insisté sur la difficulté d'apprendre l'histoire qui a été réécrite plusieurs fois : « il est quelquefois intéressant d'apprendre l'histoire, mais il est très difficile de comprendre le manuel » (fille, 14 ans, 8ème année), « pas toujours, c'est une matière difficile » (garçon, 14 ans, 8ème année), « il est important d'avoir des connaissances sur son pays natal, mais il me semble que ce que nous apprenons n'est pas toujours la vraie histoire » (fille, 15 ans, 9ème année).

Il y a des opinions où se croisent un manque d'intérêt et un sentiment de nécessité de connaître l'histoire : « oui et non, d'un côté, cela ne m'intéresse pas, le passé c'est le passé, d'un autre côté, il faudrait connaître un peu, être un peu instruit » (garçon, 14 ans, 9ème année), « d'un côté, il est important de connaître un minimum sur l'histoire de Biélorussie, d'un autre côté, elle ne m'intéresse pas, et je n'en aurai pas besoin dans l'avenir » (fille, 16 ans, 10ème année).

Les arguments en faveur de la nécessité de connaître l'histoire évoquent le devoir civil, la culture générale pour laquelle l'histoire est indispensable, le respect des ancêtres, le lien entre le passé et présent : « je suis citoyen de mon pays, c'est mon devoir » (garçon, 14 ans, 9ème année), « l'histoire permet de comprendre le passé et l'avenir » (fille, 14 ans, 9ème année), « c'est important pour la culture générale » (fille, 15 ans, 10ème année), « je dois connaître et respecter mes ancêtres, leur histoire, leur vie » (garçon, 16 ans, 10ème année), « celui qui ne connaît pas l'histoire, n'a pas d'avenir » (garçon, 16 ans, 11ème année), « c'est important, car c'est l'histoire du pays où je vis » (garçon, 14 ans, 9ème année), « connaître l'histoire de la patrie est le devoir de chacun, cela augmentera le niveau général de culture dans le pays» (garçon, 13 ans, 8ème année), « chacun doit connaître l'histoire, le peuple sans histoire - n'est pas un peuple » (garçon, 17 ans, 11ème année), « connaître et respecter la langue et l'histoire est le devoir de chacun » (garçon, 14 ans, 9ème année), « je vis dans ce pays, je dois tout connaître sur ce pays » (garçon, 15 ans, 10ème année), « c'est très intéressant, et je pourrais en avoir besoin dans l'avenir » (fille, 17 ans, 11ème année), « c'est très important pour ne pas répéter les erreurs de nos ancêtres » (fille, 16 ans, 10ème année), « c'est indispensable ! » (garçon, 14 ans, 9ème année), « il faut un minimum de connaissances sur sa patrie » (garçon, 13 ans, 8ème année).

Ce qu'il convient de souligner, c'est que les réponses où la connaissance de l'histoire est valorisée sont généralement argumentées, ce qui peut nous conduire à l'idée suivante. Lorsque les élèves commencent à s'intéresser à l'histoire, il y a un

minimum de travail intellectuel. Par contre, ceux qui ne réfléchissent pas aux questions d'histoire, répondent « non » à la question « Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ? Pourquoi ? », sans pouvoir expliquer leur positionnement.

Les associations avec l'histoire nationale sont partagées entre la Seconde Guerre mondiale et le Grand Duché de Lituanie. Il y a une grande partie des associations liées à l'enseignant et au manuel, ce qui peut relever de l'influence de l'enseignant qui s'investit dans son travail pédagogique. Le manuel est évoqué à cause de sa difficulté : « lorsque j'entends « histoire de Biélorussie », je pense au manuel difficile à lire » (garçon, 14 ans, 8ème année). Il y a également un nombre important d'élèves qui n'ont aucune association avec l'histoire, ce qui peut être provoqué par le manque d'intérêt et de réflexion sur l'histoire, d'où les réponses comme : « je ne sais pas » (garçon, 14 ans, 9ème année).

La question sur K. Kalinouski prouve que les efforts de l'enseignant n'aboutissent que partiellement. 29 % des élèves ont des connaissances factuelles sur K. Kalinouski. Par contre, le professeur ne peut véritablement pas aller au-delà de ses fonctions d'enseignant. Il peut transmettre des connaissances, mais éveiller la conscience s'avère être une tâche plus délicate, ce que les résultats de l'enquête prouvent. Nous avons quelques réponses où K. Kalinouski est qualifié « d'écrivain » (fille, 14 ans, 9ème année), il y a les réponses comme « je ne sais pas » (garçon, 11 ans, 5ème année), « je ne me souviens pas » (garçon, 17 ans, 11ème année). Les élèves arrivent ainsi à passer « à côté » de l'information obligatoire prévue par le programme.

Quant à la langue de l'enseignement de l'histoire, il n'y a qu'un tiers des élèves qui veulent l'apprendre en biélorusse. La majorité des vœux linguistiques sont partagés entre la préférence pour la langue russe et l'indifférence. Les élèves préfèrent le russe pour des raisons de commodité, de facilité, d'habitude. Ils veulent étudier dans la langue qu'ils comprennent plus facilement, c'est-à-dire le russe : « je veux que cela soit la langue que je comprends » (garçon, 14 ans, 9ème année), « en russe, car nous connaissons mal la langue biélorusse » (fille, 16 ans, 10ème année), « en russe, car il est plus facile de tout comprendre en russe » (garçon, 15 ans, 10ème année), « en russe, car je préfère le russe au biélorusse, et je comprends mieux le russe que le biélorusse » (fille, 14 ans, 9ème année), « j'ai déjà pris l'habitude d'apprendre l'histoire en biélorusse, mais quand il y a des termes incompréhensibles, je voudrais que cela soit en russe » (garçon, 16 ans, 10ème année), « le russe m'est plus proche » (garçon, 13 ans, 8ème

année), « en biélorusse, c'est très difficile » (fille, 11 ans, 5ème année). Il y a des formulations intéressantes : « le russe est plus maternel pour moi que le biélorusse » (garçon, 14 ans, 9ème année), « en biélorusse, bien que cela me soit égal » (garçon, 13 ans, 8ème année). Il y a des élèves qui sont conscients de la nécessité d'apprendre l'histoire de Biélorussie en biélorusse, mais les questions de commodité et de facilité sont très importantes : « je dois apprendre l'histoire de Biélorussie en biélorusse, mais en russe, c'est plus facile » (garçon, 15 ans, 9ème année). Il y a des élèves qui avouent ne pas savoir en quelle langue ils veulent apprendre l'histoire : « je ne sais pas » (fille, 11 ans, 5ème année), ce qui prouve leur indifférence et le fait qu'ils ne se sont même pas posé la question. Les arguments en faveur de la langue biélorusse sont peu nombreux et peu développés.

Le nombre d'élèves qui se sentent Biélorusses dépasse légèrement la moitié (63 %). Le pourcentage assez important de ceux qui ne ressentent aucun lien avec la nation biélorusse (37 %) s'explique par le manque d'intérêt personnel des élèves pour l'histoire et par la faible participation des parents dans l'éducation des enfants. Il n'y a que 53 % des parents qui contribuent à l'éducation des élèves. Comme dans d'autres établissements, nous avons des Biélorusses « à moitié » (garçon, 15 ans, 9ème année), des élèves qui sont « oui et non Biélorusses » (fille, 15 ans, 9ème année) qui sont « un mélange de Russe et de Biélorusse, un peu plus Biélorusse peut-être » (fille, 16 ans, 10ème année) ou qui déclarent : « je vis en Biélorussie, mais cela ne veut pas dire que je dois me sentir Biélorusse » (garçon, 16 ans, 10ème année), ou qui ne peuvent pas déterminer leur identification : « je ne sais pas » (garçon, 17 ans, 11ème année).

Le cas d'une élève de 16 ans de la classe de 10ème qui a répondu positivement à la question sur l'appartenance à la nation biélorusse, nous a interpellée, car l'histoire ne l'intéresse pas, elle n'a montré aucune connaissance sur K. Kalinouski, elle veut apprendre l'histoire de Biélorussie en russe, et ses parents ne contribuent aucunement à son éducation historique. Ce cas n'est pas unique, et nous pouvons apporter deux explications à ce phénomène. Soit les élèves ne réfléchissent pas sérieusement sur les questions de l'appartenance nationale et de ses manifestations concrètes, soit ils acceptent un modèle identitaire contradictoire. Ils répondent positivement à la question sur l'appartenance à la nation biélorusse soit par convenance, soit parce que répondre négativement est probablement dévalorisant à leurs yeux. Ce qui est sûr, c'est le manque d'un véritable travail de réflexion sur ces questions et une attitude superficielle

à leur égard. Quelques élèves seulement ont développé leur sentiment d'appartenance à la nation biélorusse : « être Biélorusse est un honneur pour moi » (garçon, 15 ans, 9ème année).

Un tiers des élèves ont expliqué leur positionnement vis-à-vis de la nation biélorusse par un sentiment subjectif : « j'aime la Biélorussie, j'aime ses habitants, j'apprécie son aspiration à la liberté » (fille, 17 ans, 11ème année), « je ne me sens pas Biélorusse, car je ne sais pas ce qu'est la nation biélorusse, on ne la distingue pas des Russes » (garçon, 15 ans, 9ème année), « je pense être Biélorusse, c'est une sensation intérieure : je suis imprégné de Biélorussie » (garçon, 15 ans, 9ème année), « pour moi l'image d'un Biélorusse, c'est un village, un kolkhoze, des cochons, des kolkhoziens » (fille, 16 ans, 10ème année), « je suis fier de mon peuple » (garçon, 17 ans, 11ème année), « j'aime ce pays et ne voudrais pas partir d'ici » (fille, 14 ans, 8ème année), « j'aime ma langue, ma ville » (garçon, 11 ans, 5ème année), « j'ai beaucoup voyagé en Biélorussie, je connais bien le pays, mais je ne veux pas vivre ici, la Biélorussie n'a pas d'avenir » (fille, 15 ans, 9ème année). Un tiers des élèves n'a rien répondu à la question posée.

Un peu plus d'un tiers des élèves (43 %) ont évoqué les facteurs objectifs du lien avec la nation : « je suis né en Biélorussie » (garçon, 11 ans, 5ème année), « c'est écrit dans le passeport » (garçon, 18 ans, 11ème année), « tous mes ancêtres sont Biélorusses » (fille, 16 ans, 10ème année), « je suis né et je vis en Biélorussie » (garçon, 17 ans, 11ème année), « mon enfance s'est passée en Biélorussie, c'est ma patrie » (fille, 18 ans, 11ème année), « je vis en Biélorussie, je mange biélorusse» (fille, 15 ans, 9ème année), «je suis né à Minsk, mes parents aussi » (garçon, 14 ans, 8ème année).

Nous avons insisté sur le fait que l'attitude à l'égard de la langue est un indicateur important de l'identification avec la nation. Plusieurs élèves se sont référés à l'aspect linguistique pour expliquer leur sentiment d'appartenance à la nation biélorusse ou son absence : « je me sens Biélorusse et je veux parler en biélorusse, mais j'ai beaucoup de mal » (garçon, 16 ans, 10ème année), « je suis éduquée en russe dans une famille russe » (fille, 16 ans, 10ème année), « je ne parle pas le biélorusse, cette langue m'agace » (garçon, 15 ans, 8ème année), « je me sens Biélorusse, mais je regrette de ne pas connaître la langue biélorusse » (fille, 14 ans, 8ème année), « je ne parle pas le biélorusse et je n'observe pas les traditions biélorusses » (garçon, 16 ans, 10ème année), « je déteste la langue biélorusse » (garçon, 17 ans, 11ème année), « je me sens Biélorusse, et je voudrais parler davantage le biélorusse, mais la pratique me manque » (fille, 15 ans,

10ème année), « je suis tout de même née ici, je vis ici, je parle biélorusse » (fille, 16 ans, 11ème année), « je respecte la langue biélorusse et je la parle bien, je suis fier de l'histoire de mon pays » (garçon, 18 ans, 11ème année), « j'aime mon pays, même si je parle russe ; je parle russe, car j'en ai l'habitude et peu de gens parlent biélorusse » (garçon, 15 ans, 9ème année), « je ne me sens pas Biélorusse, car moi et tous ceux qui m'entourent parlent russe » (fille, 17 ans, 11ème année). Certains élèves ont expliqué la faiblesse de leur adhésion à la nation biélorusse par le manque de pratique de la langue, pourtant, ils attribuent la cause de ce fait au contexte général où « le russe prévaut en Biélorussie » (garçon, 15 ans, 10ème année), et non pas au choix personnel de la langue.

Le pourcentage de parents qui s'investissent dans l'éducation des enfants est peu élevé (53 %) : « très peu » (garçon, 10 ans, 5ème année), « maman me dit que c'est du temps perdu » (garçon, 13 ans, 8ème année), ce qui peut expliquer les faiblesses de connaissances d'histoire, leur manque d'intérêt pour la discipline et une conscience nationale relativement faible des élèves.

Très peu d'élèves ont répondu en biélorusse, malgré les questions posées en biélorusse et la demande expresse de préférer les réponses en biélorusse. Plus de moitié ont répondu en russe (60 %), car selon les explications des élèves, c'est plus facile pour eux de recourir au russe. Il y a également des élèves qui ont fait preuve d'ignorance des deux langues et d'un « brouillard » dans la conscience, en répondant dans un mélange peu savant.

Le bilan général que nous pouvons dresser après la lecture du tableau de synthèse des réponses des élèves de l'école secondaire 147, c'est l'impact du contexte général sur la production du sentiment d'appartenance à la nation biélorusse. Ce contexte général et son influence ne favorisent ni la connaissance en histoire, ni la réflexion sur les problèmes historiques, identitaires et nationaux. Le fait que la famille ne remédie pas à cette situation peut également être attribué au contexte général. L'enseignant se trouve être le seul à pallier la situation, ses efforts ont un certain effet : la plupart des élèves ont un minimum de connaissances sur les événements prévus par le programme scolaire. L'enseignant ne peut toutefois pas susciter une réflexion approfondie personnelle des élèves. Pour cette raison, la majorité d'élèves restent à un stade très peu avancé dans le processus de formation de l'identité. Pour que les connaissances, le cas échéant en histoire, deviennent un soubassement, un point de départ pour la construction d'une attitude à l'égard de la nation, qu'il s'agisse de l'adhésion ou du refus conscient d'y

appartenir, il faut des agents socialisateurs puissants, notamment la famille. Lorsque l'encadrement familial est défaillant, comme dans le cas de l'école secondaire 147, les élèves ne s'interrogent pas sur les questions de l'identité nationale et suivent le mouvement général, en adoptant les solutions faciles, comme apprendre l'histoire de Biélorussie en russe.

Quelques remarques sur générales sur la construction identitaire dans le milieu social modeste.

Nous pouvons présenter quelques remarques générales sur les enquêtes au sein des établissements socialement modestes. Le contexte social est la source de certaines régularités que nous avons observées et de plusieurs phénomènes sociaux. La modestie des capitaux et des ressources des familles est intimement liée à la modestie du contexte social. Les quartiers populaires, voire défavorisés où nous nous sommes rendue dans le cadre de l'enquête, hébergent des familles qui sont démunies du point de vue du capital économique, culturel et social. Les enfants provenant de classes sociales qu'on peut qualifier de moyennes, ne se distinguent guère de leurs collègues issus de milieux modestes. Ceci témoigne de la dégradation générale du niveau de culture générale, d'éducation et de l'affaiblissement du rôle socialisateur de la famille qui touche toutes les classes sociales. Le manque de ressources sociales des familles se répercute sur les résultats scolaires modestes de la majorité des élèves et sur leur faible motivation pour étudier. Les études ne sont valorisées par les élèves ni en tant que moyens d'accès au capital économique, ni en tant que capital intellectuel ou culturel. Une grande partie des élèves suit la scolarité obligatoire sans s'y investir véritablement. Les élèves ne voient pas le rapport entre les titres scolaires et le niveau de vie du point de vue matériel, ils ne voient pas non plus dans les études une source d'enrichissement culturel.

La scolarité est perçue comme une obligation par les élèves, les enseignants se trouvent donc face à un public désintéressé et non motivé et ne parviennent pas à pallier le manquement familial dans l'éducation. Il faut préciser que les enseignants, issus du même milieu social défavorisé, souvent, ne sont pas motivés à faire des efforts pour stimuler le développement intellectuel des élèves, la réflexion et la construction d'une identité. Même les enseignants compétents, réputés et dévoués à leur devoir pédagogique qui aspirent à susciter un intérêt pour l'histoire, comme S. Panou, n'arrivent pas à surmonter le contexte social défavorisé et n'obtiennent pas toujours de bons résultats en termes de réussite scolaire et de construction identitaire de leurs

élèves. Nous avons constaté quelques cas où le professeur comble partiellement les lacunes de l'éducation parentale, mais ces cas restent rares.

De manière générale, dans un contexte social défavorisé, le soutien parental est extrêmement faible, les élèves ne sont pas motivés pour les études, les enseignants qui veulent susciter l'intérêt des élèves, y parviennent rarement. Les élèves n'ont donc pas la base des connaissances requises pour pouvoir construire une attitude à l'égard de la nation, de son histoire et de son présent. L'identité nationale de ces élèves est très faible, et l'identification à l'échelle personnelle, locale, familiale ou nationale est également défaillante. Les élèves qui avouent n'avoir jamais pensé à la question de l'appartenance nationale, réfléchissent très peu à la question de leur identité personnelle, de leur intégrité en tant que citoyen, en tant que personne consciente et responsable.

Il est judicieux de mettre en exergue un phénomène intéressant que nous avons observé. Il s'agit de l'aspiration des élèves souvent peu instruits, peu motivés pour s'instruire, peu dotés de ressources, peu suivis par les parents avec une identité personnelle et nationale est peu structurée à donner une image positive d'eux-mêmes. Le besoin de reconnaissance et d'identité favorable aux yeux des autres pour un individu qui n'existe que relationnellement[655] ne doit pas être négligé. Pour la construction identitaire qui relève d'une « action sociale, dynamique et relationnelle[656] », la valorisation est un élément essentiel : un individu aspire à s'identifier à une communauté positive et à avoir une identité personnelle positive et reconnue par les autres. L'écart observé entre les déclarations et les faits concernant l'image de soi dans le cas des élèves faiblement dotés de capital culturel et éducatif doit être mis en exergue. A la différence des élèves des écoles modestes, les élèves du renommé lycée de l'Université d'Etat, auquel la section suivante est consacrée, sont très motivés pour les études et ont d'excellentes connaissances en histoire et en langue biélorusses. Ces élèves n'ont pas présenté de « fausses » déclarations d'être Biélorusse. Les lycéens ont montré non seulement un niveau de connaissances très élevé, mais également une réflexion très argumentée et pertinente sur les problèmes identitaires. Les élèves qui connaissent très bien l'histoire de Biélorussie, ses sujets débattus et ses nombreuses réécritures, les élèves qui utilisent le biélorusse dans la vie courante, déclarent ne pas correspondre au modèle d'un vrai Biélorusse. La nécessité de donner une image positive de soi chez les élèves modestes qui déclarent qu'il est honteux de ne

[655] BRAUD, Philippe, *L'émotion…*op. cit., p. 145.
[656] POUTIGNAT, Philippe, STREIFF-FENART, Jocelyne, *Théories…*op. cit., p. 136.

pas connaître l'histoire, mais ne font aucun effort pour l'apprendre, peut être considérée comme un mécanisme compensatoire. Les élèves du lycée de l'Université d'Etat, par exemple, n'ont pas besoin de donner une «fausse» image positive d'eux-mêmes, car leur besoin d'être valorisés est rempli par de très profondes connaissances qui contribuent au développement de leur identité personnelle et sociale.

La construction identitaire peut également être analysée en termes de négociation au cours de laquelle les acteurs cherchent à imposer une identité avantageuse[657]. Les réponses des élèves où ils affirment qu'il est important de connaître l'histoire et d'avoir une identité nationale paraissent alors logiques, même si la plupart des élèves ne connaissent pas l'histoire et leur attachement déclaré à la nation biélorusse n'est pas appuyé par des pratiques quotidiennes.

Les résultats de l'enquête dans les milieux modestes confirment notre hypothèse sur le caractère construit et non pas naturel des liens d'identification avec la nation, ce que le cas de l'école secondaire 218 illustre bien. Les enfants des paysans qui pourraient s'identifier « naturellement » avec la nation biélorusse en raison de leur proximité naturelle et non pas choisie de la langue, de la culture et des traditions biélorusses, sont loin de s'identifier avec la nation biélorusse. L'identité nationale doit se construire à travers une appropriation consciente des connaissances sur la nation, connaissances qui, une fois intégrées, deviennent des générateurs de pratiques. La connaissance de l'histoire nationale peut donner, par exemple, un sentiment de valorisation du lien avec la nation, la connaissance de la langue et surtout son usage effectif peut devenir un marqueur d'appartenance à la nation.

Les élèves des établissements que nous avons qualifiés de modestes ont les caractéristiques communes suivantes qui expliquent la faiblesse de leur identification avec la nation biélorusse : un milieu social modeste, des familles faiblement dotées en capital culturel et éducatif, des enseignants souvent peu dotés de capitaux intellectuel et culturel et peu investis pour encadrer les élèves. Si nous ajoutons à tous ces faiblesses et manquements, le manque de prestige de la nation biélorusse, considérée souvent comme une nation paysanne, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi le niveau d'identification effective avec la nation biélorusse est très faible dans ce milieu social. Il ne faut pas oublier non plus que faire partie de la nation, à travers l'usage de la langue notamment, exige des efforts et souvent la nécessité d'aller à l'encontre du conformisme

[657] Ibid., p. 129.

général. Il faut également rappeler que les usages des symboles nationaux, de la langue et de l'idée nationale ont été compromis par les forces politiques d'opposition nationaliste. Le pouvoir sortant fait de nombreux efforts pour présenter ses adversaires politiques sous une lumière négative, et l'idée nationale articulée par l'opposition, tombe aussi sous cette lumière négative. Les élèves modestement dotés en capitaux ne sont ni capables, ni motivés pour faire des efforts, pour réfléchir à des questions identitaires et choisir un point de vue conscient sur la nation biélorusse.

Section 2. Les établissements scolaires élitistes.

Les établissements qualifiés d'élitistes regroupent les élèves qui suivent un programme approfondi dans certaines disciplines, dans notre cas il s'agit des sciences humaines et sociales et des langues étrangères. Les exigences des lycées spécialisés et des gymnasiums, qui sélectionnent souvent les élèves sur dossier ou sur concours, laissent supposer que les élèves qui intègrent ces établissements élitistes proviennent de milieux sociaux favorables. Nous verrons que lien entre le milieu social, la possession de différents types de capitaux par les familles, la réussite scolaire et le développement identitaire des élèves est extrêmement complexe. Le terme «élite» que nous employons doit également être nuancé. Il y a différents types d'élites (économique, intellectuelle...) et différents prises de position des familles vis-à-vis de leur rôle éducatif.

1§. Le lycée de l'Université d'Etat : un cas exceptionnel.

Après avoir analysé les établissements modestes de notre liste, nous essaierons d'étudier les établissements qui regroupent des élèves provenant des milieux sociaux plutôt favorisés pour mesurer l'impact du contexte social, éducatif et familial sur la construction de l'identité nationale des élèves. La comparaison entre les établissements scolaires de différents milieux sociaux nous aidera à valider les conclusions de l'enquête, à confronter les différentes variables sociales qui interviennent dans le processus de construction de l'identité et à mesurer leur impact. Le cas du lycée de l'Université d'Etat, le meilleur lycée biélorusse, nous aidera à approfondir les réflexions sur les liens entre le milieu social, les capitaux des familles d'élèves, la motivation des élèves pour étudier et pour construire sur la base des connaissances une identité personnelle et nationale. Les élèves très motivés du lycée de l'Université d'Etat sont issus de milieux très différents, y compris de milieux défavorisés.

Nous ouvrons la section sur les écoles élitistes par l'analyse des enquêtes effectuées au lycée de l'Université d'Etat qui est un des lycées les plus prestigieux de la Biélorussie. Cet établissement est réservé aux meilleurs élèves venus de tout le pays qui réussissent le concours d'entrée au lycée. Après les études au lycée, les élèves intègrent automatiquement les facultés de l'Université d'Etat qu'ils choisissent. Ils ne subissent pas le concours d'entrée universitaire très difficile, à la différence de tous les autres candidats désireux d'intégrer l'Université principale du pays. Le lycée accueille donc des élèves très motivés. Les professeurs de l'Université d'Etat enseignent au lycée, ce qui garantit un niveau d'encadrement pédagogique de qualité. Les exigences du programme et des enseignants sont très élevées, et les professeurs, étant en présence d'un public exceptionnellement motivé et capable, vont au-delà du programme. Ils stimulent les élèves à puiser des connaissances dans des sources diversifiées. Le professeur d'histoire Iryna Vidanava a avoué que le niveau de connaissances et de maturité intellectuelle des élèves du lycée est parfois supérieur à celui des étudiants de l'Université d'Etat. Quant aux origines sociales des lycéens, compte tenu du fait que l'établissement accueille des élèves venus de tout le pays, elles sont très diversifiées. Il y a les enfants de hauts fonctionnaires habitant la capitale, comme des enfants de paysans. Ce sont les connaissances qui sont le critère de sélection des élèves du lycée et non pas l'origine sociale. Nous avons pu nous assurer du niveau intellectuel très élevé, de la diversité du parcours social, de la capacité de réflexion critique et non conventionnelle des lycéens en analysant leurs réponses. Les réponses de tous les élèves sont développées et argumentées, nous allons citer les réflexions remarquables, et ces citations seront nombreuses.

Le 26 octobre 2006, nous avons interrogé 43 élèves (4,2 % des questionnaires réalisés) de la classe de 11ème, en leur proposant de répondre aux questions suivantes :

Tableau 38

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ? Pourquoi ?

93 % Oui	7 % Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

43% Associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	49% Associations liées au manuel ou à l'enseignant	8% Absence de réponse

3. Quelle période dans l'histoire de Biélorussie qualifieriez-vous de « siècle d'or » ?

67% Les périodes de l'histoire biélorusse revendiquée comme l'histoire nationale	10% C'était la période après la pérestroïka jusqu'au milieu des années 1990	11% C'est la période actuelle	12% La Biélorussie n'a jamais connu et ne connaîtra pas un « siècle d'or »

4. Qui était K. Kalinouski ?

73% Les réponses témoignent de la compréhension du rôle historique de ce personnage	27% Les réponses montrent que les élèves ont des connaissances, mais n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de K. Kalinouski

5. Vous sentez-vous Biélorusse ?

67 % Oui	33 % Non

6. Quelle langue voudriez – vous voir en tant que la langue d'Etat en Biélorussie ?

33 % Le russe et le biélorusse	63 % Le biélorusse	4 % Le russe

7. En quelle langue voudriez-vous que les disciplines scolaires soient enseignées ?

30 % En russe et en biélorusse	56 % En biélorusse	14 % En russe

8. En quelle langue croyez-vous que l'histoire de Biélorussie doit être enseignée ?

95 % En biélorusse	5 % En russe

9. Votre famille est – elle une source de connaissance en histoire de Biélorussie ?

88 % Oui	12 % Non

10. La langue des réponses.

23 % Les réponses dans un mélange du russe et du biélorusse	5 % Les réponses en russe	72 % Les réponses en biélorusse

Les élèves ont argumenté la contribution de l'histoire au développement de leur personnalité en évoquant le devoir civil, la culture générale, le lien avec la nation que l'histoire assure. « La connaissance de l'histoire de la patrie m'a aidé à comprendre le chemin difficile que notre peuple a suivi, ce qui m'a donné un sentiment de respect envers le peuple biélorusse. Cela a également influencé ma conscience » (garçon, 17 ans, 11ème année), « la connaissance de l'histoire me permet de comprendre la mentalité du peuple et la mienne également » (fille, 17 ans, 11ème année), « j'ai honte de l'avouer, mais c'est uniquement au cours de cette année où j'ai intégré le lycée, que ma mémoire historique et ma conscience s'est réveillée. C'est seulement maintenant que j'ai compris que JE SUIS BIELORUSSE !!! » (nous avons reproduit l'orthographe, l'élève utilise les majuscules) (garçon, 17 ans, 11ème année). « La connaissance de l'histoire m'a permis d'analyser la situation actuelle en Biélorussie et en Europe, cela m'a donné l'idée que l'histoire de mon pays est aussi mon histoire. J'ai commencé à sentir le lien avec le passé et à me sentir une partie du peuple biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année), « la connaissance de l'histoire du pays est indispensable pour une personne nationalement

consciente qui sait qu'elle peut être fière de son pays, que son pays n'est pas pire que les autres. L'histoire est une boussole dans l'océan de l'information sur les processus qui ont lieu aujourd'hui » (fille, 17 ans, 11ème année), « l'histoire m'aide à mieux comprendre l'actualité. Grâce à l'histoire, j'ai compris que l'union russo-biélorusse est une stupidité qui ne donnera rien de bon, grâce à l'histoire, j'ai compris qu'il faut respecter et protéger la langue et la culture maternelles, sinon elles vont disparaître, et en tant que citoyen de Biélorussie, je souffre pour la grandeur perdue de mon pays, grandeur que nous ne retrouverons pas rapidement » (garçon, 17 ans, 11ème année), « l'histoire m'a ouvert les yeux sur mon peuple que j'ai sous-estimé avant. J'ai compris l'originalité, la supériorité et les traits particuliers de mon peuple. Maintenant je suis fier de mon peuple » (garçon, 17 ans, 11ème année), « ce n'est pas mon histoire, je vis en Biélorussie et je suis obligé d'apprendre son histoire, mais ce n'est pas ma patrie » (garçon, 16 ans, 11ème année).

Plusieurs élèves ont souligné la contribution de l'histoire à leur éducation personnelle : « je suis devenu plus éduqué grâce à l'histoire » (garçon, 17 ans, 11ème année), « l'histoire élargit l'horizon intellectuel » (fille, 17 ans, 11ème année), « cela m'a appris à penser » (fille, 17 ans, 11ème année), « l'histoire a formé ma vision du monde » (garçon, 17 ans, 11ème année), « l'histoire m'a appris à réfléchir autrement : d'une manière cohérente et argumentée » (garçon, 17 ans, 11ème année), « la connaissance de l'histoire me donne le sentiment de patriotisme, de lien personnel avec l'histoire de mon pays, mais aussi le sentiment de douleur pour notre histoire, oubliée et bafouée, dont on ne veut pas apprendre les leçons » (fille, 17 ans, 11ème année), « la connaissance de l'histoire m'aide à me sentir un véritable Biélorusse, elle influence la formation de la conscience nationale, je suis fier de connaître l'histoire de mon pays » (garçon, 17 ans, 11ème année). Les lycéens sont nombreux à se référer à la conscience nationale qui se construit sur la connaissance de l'histoire : « je peux dire que je connais l'histoire et je suis une Biélorusse consciente, j'ai vraiment appris à aimer la Biélorussie » (fille, 17 ans, 11ème année). Plusieurs élèves ont souligné qu'ils ont changé leur attitude à l'égard de l'histoire de Biélorussie après avoir intégré le lycée : « l'histoire de Biélorussie que j'ai apprise au lycée m'a donné le sentiment du patriotisme que je n'avais pas avant, je suis reconnaissante à notre professeur d'histoire » (fille, 17 ans, 11ème année), « pour connaître bien l'histoire, il est indispensable de lire beaucoup d'ouvrages, de les comparer, car il y a tellement d'interprétations différentes » (garçon, 17 ans, 11ème

année), « j'ai pu bien comprendre le paradoxe de la situation actuelle de mon pays » (fille, 17 ans, 11ème année), « je suis devenue consciente que je suis Biélorusse. J'ai compris ma responsabilité devant les ancêtres et les descendants pour l'histoire qui se fait aujourd'hui » (fille, 16 ans, 11ème année), « l'histoire a formé mon identité, m'a donné le sentiment de responsabilité pour le destin de la Biélorussie » (garçon, 17 ans, 11ème année), « l'histoire m'a permis d'avoir une prise de position citoyenne indépendante et réfléchie, une compréhension profonde de l'originalité et de la particularité de la nation biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année), « j'ai découvert la Biélorussie grâce à l'histoire et je suis devenue une partie de l'ethnos biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année), « difficile à dire ce que l'histoire m'a donné…des disputes avec mon père qui est d'origine russe, l'amour pour mon pays et le mépris pour son gouvernement » (fille, 17 ans, 11ème année), « c'est ma vocation, ma vie » (garçon, 17 ans, 11ème année).

Certains élèves ont indiqué un sentiment d'animosité à l'égard des voisins de la Biélorussie, ce qui peut être qualifié de nationalisme agressif, effet secondaire susceptible d'accompagner la formation d'une conscience nationale : « la connaissance de l'histoire m'a donné un certain désamour pour les Russes et les Polonais qui ont voulu oppresser la nation biélorusse » (garçon, 18 ans, 11ème année), « j'ai commencé à avoir une vision très lucide sur mon pays, sur ses voisins, y compris ses voisins « fraternels[658] », mais surtout quand je dis : « je suis Biélorusse », je sais ce que cela veut dire » (fille, 17 ans, 11ème année), « l'histoire 1. m'a donné un sentiment de fierté pour mon pays, 2. a éveillé ma conscience nationale, 3. m'a donné un sentiment d'animosité à l'égard des Russes, 4. m'a donné un immense trésor de connaissances » (garçon, 17 ans, 11ème année), « une prise de conscience de mes racines, un sentiment de lien avec l'héritage historique et culturel biélorusse, grâce à l'histoire, je suis passée du russe au biélorusse dans la vie courante » (fille, 17 ans, 11ème année).

Nous avons lu des témoignages de l'influence de l'histoire sur la formation de la personnalité : « l'histoire m'oblige à me questionner profondément sur des notions telles que destin, amitié, responsabilité, respect des ancêtres, amour pour les parents et la Patrie » (fille, 17 ans, 11ème année), « ce que la connaissance de l'histoire m'a donné ? - Je vais vous le dire. Quand je marche sur l'avenue Skaryna, je remarque que

[658] Selon notre avis, il s'agit d'une allusion à la Russie.

je pense en biélorusse – Cela vous étonne ? Et les rêves en biélorusse - voilà ce que l'histoire de mon pays m'a donné, c'est mon histoire » (fille, 17 ans, 11ème année).

En ce qui concerne les associations avec l'histoire nationale, il y a relativement peu d'absence de réponse (8 %), on note l'influence particulièrement forte de l'enseignante qui est une personnalité remarquable (49 %), et l'absence d'associations liées à l'histoire soviétique. Plusieurs élèves ont explicitement avoué que le lycée a bouleversé leur vision du monde. L'établissement éducatif et le professeur d'histoire ont exercé une influence incontestable sur l'esprit des lycéens.

Les élèves analysent le G.D.L., qualifié de « siècle d'or » avec précision : « le siècle d'or - c'est la période du règne de Jyguimont 1er, la première moitié du XVIème siècle où l'asservissement des paysans n'a pas encore commencé, mais il y avait : une vie politique stable, une société multiconfessionnelle et tolérante, début de la Renaissance, épanouissement des sciences, des arts, des métiers, essor de l'économie, urbanisation, une certaine indépendance du G.D.L., développement de la conscience nationale » (fille, 17 ans, 11ème année), « XVème-XVIème siècles où le G.D.L. (Biélorussie[659]) était un Etat grand et puissant » (garçon, 17 ans, 11ème année), « la période du règne de Vitaut, car le G.D.L. est devenu un des pays les plus puissants en Europe, la Biélorussie n'a pas été impliquée dans des guerres et la période de la République Populaire de Biélorussie – période de l'essor spirituel des Biélorusses» (fille, 17 ans, 11ème année), « le G.D.L. de Vitaut et le début du XXème siècle – épanouissement de la conscience nationale, du patriotisme, de l'aspiration à l'indépendance couronnée par la création de la R.P.B. » (garçon, 17 ans, 11ème année), « le G.D.L. où les Biélorusses avaient leur langue qui était la langue d'Etat, ce qui dissipait tous les doutes sur leur droit d'être considérés comme un peuple à part entière» (fille, 17 ans, 11ème année), « le G.D.L., car la Biélorussie n'était pas exclue de l'histoire européenne » (garçon, 17 ans, 11ème année), « le G.D.L. qui peut être aujourd'hui encore une référence pour la renaissance de la Biélorussie» (fille, 17 ans, 11ème année). Les exemples cités illustrent le niveau de maîtrise consciente des données historiques factuelles qui devient une base pour des réflexions argumentées et logiques des élèves.

Les lycéens sont assez critiques à l'égard du gouvernement en place qui ne contribue pas au développement de la culture et de la langue biélorusses. Il y a, par exemple, une réponse sous forme de question sarcastique : « Le siècle d'or ? – à partir

[659] Nous avons reproduit la parenthèse utilisée par l'élève.

de 1994 ! Essayez de dire non ! » (garçon, 17 ans, 11ème année). L'auteur de cette plaisanterie fait une allusion très claire au tournant autoritaire que la Biélorussie a pris après l'élection du premier président de Biélorussie en 1994. Toute la propagande étatique travaille pour transmettre l'idée du bien-être aux citoyens biélorusses, et le régime est plus qu'intolérant à l'égard des désaccords avec la lignée officielle. Il y a quelques réponses sur le « siècle d'or » où les élèves mettent en valeur la période de la perestroïka et de l'indépendance jusqu'à la moitié des années 1990 : « 1991-1994. La vie était difficile, mais il y avait de véritables perspectives, de véritables possibilités de choix » (fille, 17 ans, 11ème année), « 1991-1994 avant Loukachenko » (garçon, 17 ans, 11ème année), « 1980-1997 : essor national, biélorussisation, mise en place de l'Etat biélorusse indépendant » (garçon, 18 ans, 11ème année).

Il y a des réponses pessimistes où les élèves ont souligné que : « le siècle d'or aura lieu au moment où tout le peuple connaîtra la prospérité, nous n'avons pas encore vécu une telle période » (fille, 17 ans, 11ème année), « il n'a jamais existé, il y a eu toujours ceux qui souffraient, le peuple surtout » (fille, 17 ans, 11ème année).

La plupart des réponses sur K. Kalinouski sont développées (73 %) et prouvent que les élèves maîtrisent l'information sur le personnage historique, malgré les interprétations divergentes et contradictoires qui lui ont été attribuées. Les lycéens sont nombreux à donner des appréciations personnelles à l'activité de K. Kalinouski : « patriote dévoué à son pays. S'il n'y avait pas des gens tels que lui, la société stagnerait » (fille, 17 ans, 11ème année), « le premier qui a commencé à développer l'idée nationale biélorusse en la distinguant du giron polonais » (garçon, 17 ans, 11ème année), « le premier à se questionner sur le problème de l'identité et de l'indépendance biélorusses » (fille, 18 ans, 11ème année), « le premier à fonder le droit des Biélorusses à l'autodétermination » (fille, 17 ans, 11ème année), « il a essayé de matérialiser l'idée nationale biélorusse » (garçon, 17 ans, 11ème année), « un exemple de courage et de patriotisme » (fille, 17 ans, 11ème année), « c'est le symbole de la lutte pour l'indépendance de la Biélorussie » (garçon, 17 ans, 11ème année), « l'incarnation de l'idée nationale biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année).

Les réponses sur l'identification révèlent une réflexion personnelle de la plupart des élèves sur les problèmes de lien avec la nation. Les élèves sont conscients des difficultés du tissage des liens identitaires en Biélorussie : « personnellement je me sens Biélorusse, mais la plupart des gens n'ont pas de conscience nationale et pensent que la

nationalité n'est qu'une mention dans le passeport » (fille, 17 ans, 11ème année), « ma langue maternelle – le biélorusse, ma patrie - Biélorussie, ma mentalité – biélorusse, je suis Biélorusse ! » (fille, 17 ans, 11ème année. Nous avons reproduit l'orthographe et la syntaxe des réponses, car plusieurs élèves ont écrit « je suis Biélorusse » en majuscule ou avec des points d'exclamation pour souligner le lien émotionnel avec le pays.

Un élève qui a montré par ses réponses une excellente connaissance de l'histoire et de la langue biélorusses, a répondu à la question sur l'identification avec la nation biélorusse : « je ne me sens pas Biélorusse, mes parents sont Russes, comme la plupart de mes proches, j'ai été éduqué en langue russe, dans la tradition de la culture russe » (garçon, 17 ans, 11ème année). C'est un exemple de choix conscient d'appartenir à la nation russe pour des raisons d'éducation familiale, ce qui n'empêche pas l'élève de bien connaître l'histoire biélorusse. Il y a des élèves qui ne se considèrent pas comme des Biélorusses : « partiellement, en fonction des circonstances » (garçon, 17 ans, 11ème année), « pas à 100 %, car j'ai beaucoup de sangs différents dans mes veines, j'ai du mal à m'identifier » (garçon, 17 ans, 11ème année).

Il y a des réflexions portant sur l'aspect linguistique : « pas complètement, car tout le monde autour parle le russe, il y a une primauté de la culture russe » (fille, 17 ans, 11ème année), « non, pour être Biélorusse, il faut au minimum entendre la langue biélorusse autour de soi, et nous ne l'entendons qu'en cours d'histoire de Biélorussie » (fille, 16 ans, 11ème année), « non, car il ne nous reste presque pas de culture biélorusse, et la langue et la culture russes sont prépondérantes, même au niveau officiel étatique » (garçon, 17 ans, 11ème année), « non, et pour plusieurs raisons objectives : l'expansion de la culture russe » (fille, 18 ans, 11ème année). Dans les cas cités, les élèves expliquent leur prise de position vis-à-vis de la nation biélorusse par le contexte général au lieu de questionner leur choix personnel.

Une lycéenne évoque son trajet personnel : « j'ai commencé à me sentir Biélorusse lorsque je suis venue à Minsk pour étudier au lycée. J'ai commencé à m'intéresser à l'histoire nationale, j'ai des amis biélorussophones, j'ai compris que c'est mon pays et c'est ma langue[660] » (fille, 17 ans, 11ème année). Une autre élève a répondu : « non, je ne me sens pas Biélorusse, même si je connais bien l'histoire et la langue » (fille, 17 ans, 11ème année), et l'élève a effectivement montré une excellente maîtrise de la langue et de l'histoire biélorusses par ses réponses. « Je n'ai pas encore

[660] Nous avons reproduit l'orthographe utilisée par l'élève.

trouvé de réponse à cette question, je cherche encore » (garçon, 17 ans, 11ème année). Ces réflexions sur l'identité montrent que le lien avec la nation est un processus long et compliqué, et que la connaissance d'éléments essentiels comme l'histoire ou la langue n'est qu'un point de départ pour la réflexion qui doit aboutir à une identification. C'est un véritable travail personnel, intellectuel et émotionnel qui doit aboutir à la construction du lien conscient avec un ensemble national. Les citations montrent également que les lycéens abordent sérieusement les questions identitaires, à la différence de la plupart des élèves des établissements ordinaires, qui ne connaissent et ne valorisent ni la langue, ni l'histoire de Biélorussie, mais se déclarent être Biélorusses.

Les citations suivantes illustrent les réflexions des lycéens sur l'identité nationale : « Oui, chaque fois que je prends le métro, quand j'écoute la musique biélorusse, quand je lis des œuvres en biélorusse, quand j'écris des poèmes en langue maternelle, quand je sens le vent de mon pays, JE ME SENS BIELORUSSE ![661]» (fille, 17 ans, 11ème année), « la bonne connaissance de l'histoire me donne le sentiment d'être Biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année), « je me sens plutôt litvin (au sens G.D.L. du terme), car la culture biélorusse moderne n'existe pas, et la culture ancienne – c'est magnifique. Et puis, avec qui pouvons-nous nous identifier, si ce n'est pas avec les Biélorusses ? Etre plus Russes que les Russes ? – non, merci », (garçon, 17 ans, 11ème année), « oui, j'aime beaucoup la Biélorussie et je m'inquiète pour son destin » (fille, 17 ans, 11ème année), « oui, c'est difficile à expliquer, c'est un sentiment qui vient de l'intérieur, comme l'amour » (garçon, 17 ans, 11ème année), « 1. mes parents sont Biélorusses, 2. je maîtrise et je parle le biélorusse, 3. l'histoire de Biélorussie est la mémoire de vie de mes ancêtres, c'est donc mon héritage, 4. parmi tous les peuples du monde, je considère le peuple biélorusse comme mon peuple » (garçon, 18 ans, 11ème année), « je suis liée à la culture, au passé et à l'avenir de ce pays » (fille, 17 ans, 11ème année), « je sens un lien avec mon peuple et avec la nature biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année), « oui ! je ne vois pas comment je peux vivre sans la Biélorussie et j'ai surtout un sentiment de douleur pour mon pays » (fille, 17 ans, 11ème année), « oui, tous mes ancêtres ont vécu sur cette terre, et ce n'est même pas important qui sont tes parents, c'est ton sentiment d'identification qui est important, ma langue maternelle n'est rien d'autre que le biélorusse, mon histoire, c'est l'histoire biélorusse, je ferai tout ce que je pourrai pour le bonheur de ma Patrie » (fille, 17 ans, 11ème année), « je suis Biélorusse, je suis né ici, je

[661] Nous avons reproduit l'orthographe utilisée par l'élève.

suis fier de mon peuple et de son passé » (garçon, 17 ans, 11ème année), « je sens que ma place est dans ce pays, je suis de Biélorussie, même si dans le monde on connaît mal et on ne reconnaît pas toujours la nation biélorusse, cette nation existe malgré l'oppression dont elle a fait objet au cours de l'histoire » (garçon, 17 ans, 11ème année), « oui je me sens Biélorusse, bien que je parle le russe » (garçon, 17 ans, 11ème année), « je n'ai pas été, je ne suis pas et je ne serai rien d'autre » (fille, 17 ans, 11ème année), « c'est un sentiment très profond dans mon cœur » (fille, 17 ans, 11ème année).

Après la lecture des réponses aux premières questions de l'enquête, nous nous sommes attendue à un niveau de défense de la langue biélorusse plus important qu'il ne l'est. Même les lycéens qui ont une conscience nationale très développée, sont affectés par les tendances générales, par l'habitude de parler le russe, par une sorte d'accommodement à la situation générale que les réponses portant sur la langue d'Etat suivantes illustrent : « le russe, la plupart des gens parlent le russe, c'est plus facile » (fille, 17 ans, 11ème année), « deux langues d'Etat à égalité » (garçon, 17 ans, 11ème année). Certains lycéens défendent la langue biélorusse : « La langue d'Etat en Biélorussie ne doit pas être une langue étrangère, mais le passage au biélorusse doit se faire graduellement » (fille, 17 ans, 11ème année), « la langue d'Etat – le biélorusse bien sûr, le russe – il faut l'apprendre à l'école pour la culture générale » (fille, 17 ans, 11ème année), « la langue d'Etat : le biélorusse naturellement, mais on a déjà perdu du temps, il me semble » (fille, 18 ans, 11ème année), « uniquement le biélorusse ! » (garçon, 17 ans, 11ème année) « j'ai appris que la langue est le facteur fondamental de la formation de la nation, il est nécessaire que le biélorusse soit utilisé à tous les niveaux » (garçon, 17 ans, 11ème année), « uniquement le biélorusse ! dans toutes les sphères de la vie sociale » (garçon, 17 ans, 11ème année). Il y a une réponse intéressante : « Le russe comme langue d'Etat, malheureusement, même si je voudrais que cela soit le biélorusse » (garçon, 17 ans, 11ème année) qui montre que l'élève suit le mouvement général où le russe est prépondérant et plus facile à utiliser, tout en regrettant cette tendance générale.

Le pourcentage de ceux qui soutiennent le bilinguisme au niveau éducatif est relativement important (30 %). Les élèves ont présenté les réflexions suivantes : « les deux langues, je pense que pour parler la langue maternelle, il ne faut pas interdire une autre langue, il faut juste arriver à un niveau de conscience nationale élevé » (fille, 17 ans, 11ème année), « il faut commencer par les deux langues, en passant graduellement

au biélorusse » (garçon, 17 ans, 11ème année). Une lycéenne a écrit : « je réponds en russe, parce que c'est plus facile pour moi, même si je devrais répondre en biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année). Ce sont ainsi l'habitude, la facilité, la tendance générale qui triomphent.

Les arguments en faveur de la langue biélorusse dans le système éducatif sont les suivants : « grâce à l'histoire de Biélorussie apprise au lycée, j'ai commencé à aimer mon pays et à parler sa langue. Avant, je parlais comme tout le monde en russe, mais maintenant j'ai compris que nous sommes un pays à part entière et que nous avons notre langue à nous[662]. Nous avons besoin de notre langue. L'histoire a prouvé que la Biélorussie a vécu ses meilleures périodes au moment de l'épanouissement de la langue » (fille, 17 ans, 11ème année), « si le système éducatif est en russe, comment peut-on espérer que dans la vie courante les gens parleront le biélorusse ? » (fille, 17 ans, 11ème année), « il faut tout étudier en biélorusse, cela facilitera le passage au biélorusse dans la vie sociale » (garçon, 17 ans, 11ème année).

La majorité des élèves se sont exprimés pour enseignement de l'histoire de Biélorussie en biélorusse (95 %) : « uniquement en biélorusse, c'est une discipline exclusivement nationale » (garçon, 17 ans, 11ème année), « entendre : « Yagaila et Vitaut ont conclu l'Union de Kreva » en russe – mais c'est insupportable ! Apprendre l'histoire de Biélorussie en russe est une aberration » (fille, 17 ans, 11ème année). Un élève a répondu « langue biélorusse » à toutes les questions sur la langue et a ajouté : « vous posez des questions étonnantes, mais cela va de soi, c'est logique et naturel !!! » (garçon, 17 ans, 11ème année).

Même les élèves d'origine russe, pour lesquels le russe est la langue maternelle et qui veulent que le russe et le biélorusse soient les langues d'Etat et d'enseignement, se sont prononcés pour que l'histoire de Biélorussie soit enseignée en biélorusse, ce qui tient à l'influence du lycée et du professeur.

La participation des familles dans l'éducation des enfants est importante (88 %) : « c'est mon père qui m'a donné l'amour pour l'histoire » (fille, 17 ans, 11ème année), « papa m'oblige à lire des livres d'histoire et des journaux pour comprendre l'actualité » (garçon, 17 ans, 11ème année), « et comment ! papa m'explique ce que je ne comprends pas, maman me conseille des livres, grand-mère me parle de la guerre qu'elle a vécue » (garçon, 17 ans, 11ème année), « je suis reconnaissante à mon père de m'avoir initié à

[662] L'élève citée a souligné ces phrases dans ses réponses.

l'histoire, il a souvent insisté pour que je lise des livres d'histoire, que je regarde des films documentaires » (fille, 18 ans, 11ème année), « en discutant souvent avec mes parents du destin de mes ancêtres, j'ai pu voir l'histoire du point de vue de la personne, ce ne sont pas seulement les personnes brillantes hors du commun qui influencent le cours de l'histoire, toute personne peut contribuer à l'histoire en ne permettant pas de se faire manipuler ».

Il y a aussi des élèves qui avouent : « c'est moi qui apprends l'histoire de Biélorussie à mes parents, car ils l'ignorent » (garçon, 17 ans, 11ème année), « je connais l'histoire, à la différence de mes parents » (garçon, 18 ans, 11ème année).

Plusieurs élèves ont avoué que leurs parents sont professeurs d'histoire et qu'ils les ont initiés à l'histoire dès leur plus jeune âge. Ainsi, c'est un cadre social et familial favorable qui explique la motivation de ces lycéens.

Une lycéenne a partagé avec nous l'histoire de sa famille biélorusso-syrienne et les difficultés d'identification qu'elle rencontre : « j'ai vécu à moitié ici et en Syrie, et on me fait comprendre dans les deux pays que je suis une étrangère. Je respecte la Biélorussie et la Syrie comme les patries de mes parents, mais je vois ma patrie non pas comme le lieu où je suis née, mais comme l'endroit où je me sentirais bien. Pour l'instant je n'ai pas trouvé cet endroit. Je ne me sens pas Biélorusse, je parle le biélorusse très mal, je vis dans une famille et dans un milieu où personne ne parle le biélorusse. Personne ne s'est jamais occupé de mon éducation patriotique, et ce sentiment ne tombe pas du ciel. Le lycée m'a donné un sentiment de respect pour l'histoire de Biélorussie, et ma mère est contente de mon éveil à l'histoire et à la culture biélorusses » (fille, 18 ans, 11ème année). Il faut noter que, malgré ces difficultés d'identification, l'élève s'est prononcée pour l'usage du biélorusse à tous les niveaux, ce qui doit être le résultat de l'enseignement obtenu au lycée.

Les parents ont encadré les élèves en leur donnant une base éducative qui les a motivés à intégrer le lycée et à s'intéresser à l'histoire. L'impulsion de cette influence parentale qui était un point de départ, a activé le développement intellectuel et personnel des élèves. Les lycéens ont continué à progresser, à faire des efforts dans les études et à construire leur personnalité, ainsi que leur propre attitude à l'égard de la nation biélorusse : « maintenant, ma famille ce sont mes amis du lycée qui me poussent à parfaire mes connaissances, nous visitons ensemble les sites historiques de Biélorussie » (garçon, 17 ans, 11ème année), « comme je vis loin de mes parents, leur influence est

affaiblie, mais rien que leur soutien à mon choix d'intégrer la faculté d'histoire de l'Université d'Etat est déjà important » (garçon, 17 ans, 11ème année).

Le lycée offre un exemple particulier de l'influence de l'établissement éducatif et de l'enseignant. Cette influence peut aller à l'encontre de l'influence familiale ou aller de pair avec elle : de pair quand la famille contribue à la conscience historique et nationale, et à l'encontre, lorsque la famille n'y participe pas. Nous avons cité des élèves qui ont avoué la faiblesse ou l'absence de l'encadrement familial, pourtant l'enseignement au lycée a même comblé certaines lacunes de l'éducation parentale. L'influence du lycée et de l'enseignante est visible à travers les associations liées à l'histoire de Biélorussie. 49% des élèves pensent au professeur d'histoire en entendant « histoire de Biélorussie ». Il faut également noter l'absence totale de référence à l'histoire soviétique, à la différence des élèves des autres établissements où les références soviétiques sont très présentes. Ce fait s'explique certainement par l'influence du pédagogue. L'excellente maîtrise de l'histoire dont la quasi-totalité des lycéens ont fait preuve, c'est également un résultat de l'enseignement dispensé par I. Vidanava. Les parents ont influencé les élèves, et le lycée a soutenu l'impulsion donnée par les familles. Les efforts joints des deux facteurs : de la famille et celui du système éducatif ont donné des résultats remarquables, à savoir, des élèves avec un capital éducatif et culturel respectable. Les élèves ont de bonnes connaissances, et ces connaissances deviennent un fondement pour la formation d'une personnalité capable de réfléchir, de faire des choix et d'en être responsable. L'éveil de la conscience personnelle et nationale des élèves est également affirmé par des réflexions approfondies, logiques et argumentées sur la contribution de l'histoire à leur développement personnel.

Nous voudrions conclure l'analyse des résultats de l'enquête effectuée au lycée, en considérant le problème du niveau apparemment faible (67 %) d'adhésion à la nation biélorusse que nous avons constaté. Quelques citations illustrent bien l'attitude des élèves vis-à-vis des questions identitaires. Un élève a montré des connaissances très profondes de l'histoire, un véritable engagement pour le destin du pays, mais a pourtant répondu à la question sur l'identité : « non, je ne me sens pas Biélorusse, car je n'ai encore rien fait pour la Biélorussie, un véritable Biélorusse doit lutter pour un meilleur sort de son pays, je n'ai pas encore atteint ce niveau, mais viendra le jour où je pourrai

dire avec fierté : JE SUIS BIELORUSSE[663] » (garçon, 17 ans, 11ème année). Une autre élève a répondu dans un biélorusse soutenu : « oui, j'aime la langue, la culture biélorusses et surtout l'histoire de Biélorussie, je veux faire tout mon possible pour que mon pays soit fort et prospère, mon biélorusse est encore faible, mais je fais des efforts » (fille de 17 ans, 11 année).

Les réponses témoignent d'une réflexion profonde et d'une attitude sérieuse à l'égard des questions identitaires. Dans d'autres établissements, nous avons souvent constaté de nombreux cas où les élèves déclarent facilement être Biélorusses sans maîtriser l'histoire et la langue biélorusses, sans prouver le lien avec la nation biélorusse. Les lycéens éduqués montrent un niveau d'exigence très élevé à l'égard du problème de l'identité personnelle et nationale. Les connaissances des lycéens sont vastes et profondes, et ces connaissances deviennent un point de départ pour la construction de leur personnalité, mais souvent, ils ne jugent pas leurs connaissances et leur contribution au développement de la nation biélorusse suffisantes.

L'enquête au lycée de l'Université d'Etat a révélé que, même si le milieu social influence considérablement et préfigure la motivation des élèves, leur réussite scolaire et leur maturité intellectuelle et identitaire, il peut y avoir des exceptions. Au lycée de l'Université d'Etat, nous avons rencontré des élèves venus de villages reculés, des élèves issus de milieux démunis en ressources sociales et matérielles (des paysans très pauvres ou des ouvriers modestes). Pourtant, dans les milieux défavorisés, les élèves peuvent être motivés soit par la famille, soit par l'entourage, soit par l'enseignant pour étudier et pour développer la conscience, ces élèves réussissent le concours et intègrent le lycée. Nous n'avons pas ainsi constaté un lien indiscutable entre le niveau de capital économique et culturel des familles, qui restent les agents socialisateurs majeurs. Les paysans et les ouvriers pauvres peuvent valoriser le capital culturel et éducatif et transmettre cette valorisation à leurs enfants, inversement, les personnes possédant un important capital économique peuvent être démunies de capital culturel et transmettre la négligence à l'égard de la culture et de l'éducation à leurs enfants, ce que nous verrons dans le cas de certains établissements élitistes.

[663] Nous avons reproduit l'orthographe utilisée par l'élève.

2§. Le gymnasium 2 de Minsk - une mosaïque diversifiée de la construction identitaire.

Le gymnasium 2 est situé dans une banlieue de Minsk. Dans les gymnasiums, le nombre d'heures consacrées aux sciences humaines et sociales est supérieur à celui des écoles secondaires ordinaires. Le niveau de compétences des élèves doit être également plus élevé que le niveau moyen, pourtant, la pratique est souvent différente. Les élèves des gymnasiums sont ainsi censés être admis sur dossier, ce qui devrait permettre de sélectionner les élèves motivés et capables de suivre un programme approfondi. Pourtant, la composition sociale des élèves du gymnasium est très inégale, et l'enquête a montré une image diversifiée de conditions sociales dans lesquelles l'identité des élèves se forme. Il y a donc un hiatus entre ce que la composition sociale d'un gymnasium devrait être et la réalité.

Vu que l'établissement se trouve en dehors de la capitale, il est fréquenté par des élèves de la banlieue et des villages de la région qui constituent un milieu social défavorisé. En même temps, il y a une autre catégorie sociale, ce sont les élèves qui viennent des familles aisées d'intellectuels ou d'hommes d'affaires qui ont les moyens de construire des villas près de la capitale. Cette différence d'appartenance sociale se verra dans les réponses des élèves, surtout parmi les élèves de la classe de 11ème qui commencent à prendre conscience de la position sociale de leurs familles.

Nous avons interrogé les élèves de deux enseignantes, Volga Banko et Tatsiana Dziatchenka et nous avons repéré quelques différences dans leurs approches pédagogiques. L'enseignement de T. Dziatchenka est en conformité avec la vision officielle de l'histoire. Cette conformité s'approche même d'un certain conformisme. Dans la salle d'étude dont elle est responsable, nous avons remarqué un détail très intéressant : le portrait du président Loukachenko au-dessus du tableau. Nous n'avons vu le portrait du chef de l'Etat dans aucun établissement que nous avons visité. A l'époque soviétique, le portait de Lénine était accroché au-dessus du tableau dans toutes les salles d'études, même dans les salles de jeux des crèches et des jardins d'enfants. Nous assistons donc au retour de signes d'allégeance à l'égard du pouvoir en place, disparus depuis la période soviétique.

A la différence de sa collègue, V. Banko, qui était auparavant chercheuse à l'Académie des Sciences, a une approche plus critique et plus pluraliste. Elle évite de dogmatiser ses cours et elle incite ses élèves à une réflexion critique. V. Banko accorde

une attention particulière aux thèmes culturels et organise des leçons d'improvisation artistique où les élèves écrivent des poésies et des essais sur le sujet étudié et font des mises en scène.

Quant à l'examen d'histoire de Biélorussie, obligatoire à la fin de la classe de 9ème et facultatif à la fin de la classe de 11ème, il existe une sorte de convention tacite parmi les élèves de V. Banko. Les élèves sont libres d'exprimer leur vision personnelle de l'histoire lors de l'examen, même si elle va à l'encontre de la vision officielle, à condition qu'elle soit logiquement construite et bien argumentée par des faits. Il y a des élèves qui, lors de l'examen, font preuve d'une réflexion profonde et qui montrent des connaissances solides puisées dans plusieurs sources en plus du manuel scolaire.

Les deux enseignantes utilisent fréquemment les manuels, en les complétant par d'autres ouvrages historiographiques, surtout pour les programmes de la classe de 10ème et de la classe de 11ème.

Le nombre total des élèves enquêtés est de 112 (11% des enquêtes effectuées). Le 4 mai 2006, nous avons interrogé les élèves de la classe de 6ème, de 8ème, de 9ème, de 11ème.

Tableau 39

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ?

82% Oui	18% Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

12% Les associations liées à l'époque soviétique	42% Les associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	37% Absence de réponse	9% Les associations renvoyant à l'enseignant et au manuel

3. Quelle période dans l'histoire de Biélorussie qualifieriez-vous de « siècle d'or » ?

39% Les périodes liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	20% La Biélorussie n'a jamais connu et ne connaîtra jamais un « siècle d'or »	6% C'est la période actuelle	5% Le « siècle d'or » est dans l'avenir	10% C'était la période soviétique	20% Absence de réponse

4. Vous sentez-vous Biélorusse ?

70% Oui	30% Non

5. Etre Biélorusse, qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

33% Les réponses ont évoqué les critères objectifs d'une nation	58% Les réponses ont évoqué le sentiment subjectif d'appartenance à une nation	9% Absence de réponse

6. Qui était K. Kalinouski ?

12% Les réponses ont témoigné de la conscience du rôle historique de ce personnage	39% Les réponses ont montré que les élèves ont des connaissances, mais n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de K. Kalinouski	49% Les réponses ont montré que les élèves n'ont ni connaissances factuelles, ni conscience du rôle historique de K. Kalinouski

7. Votre famille est-elle une source de connaissance de l'histoire de Biélorussie ?

77% Oui	23% Non

8. La langue des réponses

6% Les réponses dans un mélange du russe et du biélorusse	12% Les réponses en russe	82% Les réponses en biélorusse

Le tableau récapitulatif montre que la majorité des élèves (82 %) sont conscients de l'importance de l'histoire nationale. Les arguments fournis par les élèves sont les suivants : « c'est mon devoir civil » (fille, 15 ans, 9ème année), « on ne peut pas être Biélorusse sans connaître l'histoire de son pays » (garçon, 17 ans, 11ème année), « connaître l'histoire, c'est respecter ce qui a été fait par nos ancêtres » (fille, 16 ans, 11ème année), « un homme ne peut être intelligent et instruit sans connaître l'histoire de son pays » (garçon, 15 ans, 9ème année), « un dicton souligne qu'il n'y a pas de futur sans histoire, c'est pourquoi il est très important de connaître l'histoire » (fille, 14 ans, 8ème année), « c'est ma patrie, je suis né et je vis en Biélorussie, je dois connaître son histoire » (garçon, 17 ans, 11ème année), « nous devons tout savoir sur notre pays, y compris son histoire » (fille, 13 ans, 6ème année), « sans connaître l'histoire, il n'est pas possible de comprendre ce qui se passe actuellement dans le pays » (garçon, 17 ans, 11ème année), « aucun Etat, aucun peuple ne peut exister sans son histoire » (fille, 15 ans, 9ème année).

Nous avons les réponses sur la contribution de l'histoire à la personnalité de l'élève développées de la manière suivante : « le passé explique le présent, il faut connaître l'histoire pour ne pas répéter les erreurs du passé » (garçon, 16 ans, 9ème année), « la nation qui ne connaît pas son histoire est condamnée à une dégradation et à la disparition définitive» (fille, 18 ans, 11ème année), « chaque nation a son histoire, et la nation biélorusse ne fait pas exception» (garçon, 14 ans, 9ème année), « la connaissance de l'histoire est une composante importante de la culture générale de chacun, et comme je veux être intelligent, je dois apprendre l'histoire » (garçon, 17 ans, 11ème année). Certains élèves ont indiqué : « actuellement, notre pays se trouve au croisement de chemins, et pour choisir une voie du développement futur, il faut étudier l'expérience du passé » (garçon, 17 ans, 11ème année), « c'est très intéressant, et comment puis-je ignorer l'histoire de mon pays où je suis né et où je vis ? » (garçon, 15 ans, 9ème année). « Bien sûr ! Je ne veux pas être un animal mal éduqué ! » (garçon, 17 ans, 11ème année), « on dit qu'on ne choisit pas sa patrie comme on ne choisit pas ses parents, même si la Biélorussie a connu des périodes troubles dans son développement, nous avons l'obligation de connaître son histoire» (fille, 18 ans, 11ème année), « la connaissance de l'histoire est importante pour ne pas répéter les erreurs du passé » (garçon, 17 ans, 11ème

année), « quelqu'un qui ne connaît pas l'histoire ne peut pas être un citoyen et une personne éduquée » (garçon, 14 ans, 8ème année), « une personne qui ne connaît pas l'histoire de sa patrie - n'est pas une personne » (fille, 17 ans, 11ème année), « il est important de connaître l'histoire – 1. C'est un devoir civil. 2. C'est très intéressant » (garçon, 17 ans, 11ème année), « connaître l'histoire ? – indispensable. On ne peut pas être un Biélorusse sans connaître l'histoire » (garçon, 17 ans, 11ème année).

En ce qui concerne les associations historiques, de nombreux élèves, surtout de la classe de 6ème ont évoqué les associations liées à la Seconde Guerre mondiale, sujet phare du discours politique et de l'enseignement historique.

Nous avons également des réflexions très critiques par rapport au manuel, surtout de la part des élèves de la classe de 11ème qui dénoncent l'orientation soviétique du manuel d'Y. Novik : « la première association qu'évoque l'histoire de Biélorussie c'est l'horrible manuel sur les « grands » communistes de Novik » (garçon, 17 ans, 11ème année), « l'histoire de Biélorussie est très intéressante, mais souvent on s'ennuie à cause du manuel morne » (garçon, 17 ans, 11ème année). Une élève de la classe de 11ème a également critiqué les manuels en écrivant : « la 1ère association, ce sont nos manuels où il n'y a pas un mot de vérité sur notre histoire » (fille, 17 ans, 11ème année). Les élèves de la classe de 8ème ont avoué que le manuel de M. Bitch est difficile à lire : « L'histoire m'intéresse beaucoup, mais il est parfois difficile de comprendre ce qui est écrit dans le manuel » (garçon, 14 ans, 8ème année). Plusieurs élèves de différents âges ont souligné qu'il leur semble important de connaître l'histoire, mais que le grand volume et la complexité, et surtout de nombreuses contradictions de l'information fournie à l'école secondaire ont provoqué une attitude très critique et une perte d'intérêt à l'égard de l'histoire.

La conscience d'innombrables manipulations que l'histoire a subies se retrouve également dans les réponses des élèves de la classe de 9ème et de la classe de 11ème : « c'est une question très difficile ; d'une part, connaître l'histoire, c'est mon devoir, mais d'autre part, j'ai une aversion à l'égard de l'histoire qu'on écrit et réécrit sur commande des hommes politiques. On s'éloigne de plus en plus de la réalité historique » (garçon, 17 ans, 11ème année). La conscience des déviations que l'histoire a subies peut devenir un premier pas vers la réflexion critique d'un élève. En même temps, la réponse citée montre un pessimisme profond causé par des distorsions multiples et flagrantes qui ont provoqué une lassitude et une répulsion. Si les élèves sont

découragés par les réécritures de l'histoire dans les manuels, cela peut donner une idée sur l'ampleur des manipulations de l'histoire en Biélorussie.

Les résultats de l'enquête montrent qu'il y a 70 % de Biélorusses parmi les élèves interrogés. Les 30 % des élèves qui déclarent ne pas être Biélorusses sont les élèves d'origine ethnique autre que biélorusse ou ceux qui ne sont pas sensibilisés par les parents aux questions de l'identité nationale biélorusse. En Biélorussie, il y a un pourcentage important (près de 35 %)[664] de Russes, de Polonais, d'Ukrainiens, de Juifs, de Tatars et de représentants d'autres nationalités. Parmi les élèves qui ne sont pas des Biélorusses ethniques, il y a ceux qui ont écrit dans leurs réponses : « je ne suis pas Biélorusse, l'histoire de Biélorussie ne m'intéresse guère, les parents ne me racontent rien sur l'histoire de ce pays » (garçon, 15 ans, 9ème année). Toutefois, parmi les personnes d'origine étrangère, il y a des élèves qui s'intéressent à l'histoire du pays où ils habitent : « mes parents ne sont pas Biélorusses, mais notre famille aime beaucoup la culture de ce pays, nous allons souvent aux théâtres biélorusses, et moi j'apprends des choses intéressantes sur l'histoire de Biélorussie à mes parents » (fille, 17 ans, 11ème année), « mes parents ne sont pas Biélorusses, c'est moi qui leur parle de l'histoire biélorusse » (garçon, 15 ans, 9ème année).

Des réponses comme celle que nous venons de citer, confirment la perspective weberienne du sentiment subjectif d'appartenir à une nation. Ce n'est ni le fait d'avoir du sang biélorusse dans les veines, ni le fait d'habiter sur le territoire biélorusse qui détermine l'appartenance à cette nation. Il y a des élèves qui vivent en Biélorussie, qui y sont scolarisés, mais qui dénient tout lien avec cette nation. Parmi les 30 % des élèves qui ne se sentent pas Biélorusses, il y a des Biélorusses ethniques, mais qui refusent consciemment l'appartenance à cette nation, parce que « être Biélorusse, ce n'est pas prestigieux » (garçon, 17 ans, 11ème année), « être Biélorusse, c'est dire merci au lieu de se défendre, quand on te frappe», (fille, 18 ans, 11ème année), « être Biélorusse, c'est permettre de piétiner ses droits, c'est ne jamais revendiquer ce qu'on mérite » (garçon, 15 ans, 9ème année), « être Biélorusse c'est aimer son pays, mais y vivre très mal et ne pas faire respecter ses droits » (fille, 16 ans, 11ème année). Ces réponses prouvent que les élèves se rendent compte des difficultés de la situation identitaire, socio-économique et politique que connaît la nation biélorusse et souvent, ils ne veulent pas y appartenir.

[664] *Результаты перепеси…(Les résultats du recensement…*op. cit., p. 11.

Les définitions de l'appartenance à la nation biélorusse fournies par les élèves nous ont montré une grande diversité de visions sur les questions identitaires. La majorité des élèves ont fourni des réponses développées à cette question. Dans les réponses renvoyant aux critères objectifs de la nation, les élèves ont notamment indiqué la connaissance de la langue, de l'histoire, de la culture et des traditions biélorusses, ainsi que la possession des traits de caractère national.

58 % des réponses vont dans le sens de l'hypothèse weberienne sur le sentiment subjectif d'identification avec une nation : « être Biélorusse, c'est se sentir en tant qu'une partie de la nation » (garçon, 17 ans, 11ème année), « c'est le sentiment de communauté avec les autres Biélorusses » (garçon, 15 ans, 9ème année), « c'est le fait de partager la conscience nationale » (garçon, 17 ans, 11ème année), « c'est le sentiment d'attachement à cette nation, chaque fois que je vais à l'étranger, la patrie me manque » (garçon, 16 ans, 11ème année), « c'est le sentiment de responsabilité devant la nation en difficulté et, en même temps, c'est la fierté d'être Biélorusse, ainsi que la nécessité d'investir dans la construction d'un avenir meilleur de la Biélorussie » (fille, 17 ans, 11ème année). Quelques élèves ont souligné : « être Biélorusse, c'est faire connaître la Biélorussie dans le monde » (fille, 16 ans, 11ème année), « je suis Biélorusse, car je sais : où que j'aille, je vais souffrir sans ma terre natale » (fille, 17 ans, 11ème année), « être Biélorusse, c'est contribuer à la sauvegarde de l'héritage national à travers l'éducation des enfants » (fille, 17 ans, 11ème année), « être Biélorusse, c'est se sentir en Biélorussie comme chez soi » (fille, 14 ans, 9ème année), « être Biélorusse, c'est parler la langue biélorusse avec un sentiment de fierté» (fille, 16 ans, 11ème année), « être Biélorusse, c'est vivre en Biélorussie et ne pas vouloir partir ailleurs » (garçon, 18 ans, 11ème année), « être Biélorusse, c'est vivre dans tout le sens de ce verbe en Biélorussie » (fille, 17 ans, 11ème année).

Nous avons des réponses où les élèves ont refusé d'appartenir à la nation Biélorusse, en raison des difficultés que le pays est en train de traverser : « être Biélorusse, c'est ne pas se respecter et ne pas protester contre les oppressions » (fille, 17 ans, 11ème année), « être Biélorusse, c'est avoir bon caractère, bon cœur. Les Biélorusses, ce sont ceux qui ne savent pas exiger ce qu'ils méritent » (garçon, 17 ans, 11ème année). Il y a plusieurs réflexions sur les traits de caractère qui sont attribués aux Biélorusses : « être Biélorusse, c'est aimer la terre natale et ses compatriotes et garder les traits du caractère biélorusse les plus importants : générosité, gentillesse,

hospitalité » (fille, 17 ans, 11ème année). La source de cette réflexion est la mythologie sur la tolérance et la bonté du caractère des Biélorusses. Cette mythologie, largement évoquée par les élèves de tous les âges, est sans doute liée à l'évolution historique, souvent tragique et opprimée, des Biélorusses et à l'articulation de ces mythes par le pouvoir en place. Certains élèves de la classe de 11ème ont indiqué : « c'est à nous de faire un effort, pour que notre pays ait une meilleure réputation dans le monde et pour que les Biélorusses ne soient pas gênés de dire qu'ils sont Biélorusses» (fille, 17 ans, 11ème année).

Dans le contexte biélorusse, le fait de parler le biélorusse, c'est un marqueur d'appartenance consciente à cette nation, c'est une prise de position en faveur de l'idée nationale biélorusse. Sachant que la population est majoritairement russophone, ceux qui choisissent le biélorusse parmi les deux langues d'Etat, font un choix responsable d'appartenir à la nation biélorusse. L'affirmation : « être Biélorusse, c'est non seulement connaître la langue passivement, mais c'est l'utiliser réellement dans la vie de tous les jours et non pas seulement en cours de littérature et d'histoire de Biélorussie » (fille, 18 ans, 11ème année), peut être considérée comme le choix d'une appartenance consciente à la nation biélorusse.

L'analyse de la construction du sentiment national des élèves de cette école secondaire nous a révélé deux phénomènes importants. Les nombreuses et manifestes réécritures de l'histoire sont responsables de la perception vague et contradictoire du problème identitaire, elles sont aussi responsables d'une aversion à l'égard de l'histoire et des questionnements identitaires. Les réécritures sont également à l'origine d'une certaine prise de conscience des manipulations dont l'histoire a fait l'objet. Les élèves qui commencent à réfléchir à des questions historiques et identitaires, prennent la décision personnelle de s'identifier à une nation en difficulté, ou d'y renoncer consciemment.

Les associations évoquées par les mots « histoire de Biélorussie » sont un indicateur de l'absence d'orientation strictement définie dans la construction identitaire. Les associations liées à l'histoire nationale n'atteignent pas 50 %, celles de l'époque soviétique et les associations liées au manuel sont 12 % et 9 % respectivement. Pourtant, il y a un élément révélateur important : 37 % des élèves n'ont pas fourni de réponse à cette question, ce qui montre que les élèves sont perdus dans la multitude d'associations historiques, sans pouvoir en définir clairement une seule. Ce manque de

lien avec l'histoire peut résulter de nombreux changements dans l'enseignement historique reflétés dans les manuels. La socialisation familiale n'a pas contribué au développement de la réflexion critique et n'a pas guidé ces élèves dans la construction d'une vision de l'histoire et des questions identitaires.

9 % des associations renvoyant à l'enseignant et au manuel sont dues à l'influence de l'enseignante. Les élèves qui ne sont pas encadrés par l'éducation familiale, sont souvent très sensibles à l'enseignement dispensé par le pédagogue qui devient un référent important, parfois unique dans les questions historiques et identitaires.

La question sur le « siècle d'or » avait un double objectif. Nous avons voulu voir si les élèves sont capables d'évaluer les différentes périodes historiques, en insistant sur l'importance de l'action de réflexion, les périodes en elles-mêmes n'étant que des objets sur lesquels porte cette réflexion. Dans 39 % des réponses, les élèves de la classe de 11ème ont qualifié le G.D.L. de « siècle d'or » biélorusse, ce qui peut être attribué à l'influence de la lecture nationaliste de l'histoire, influence qui était très importante dans les années 1990. Les élèves sont assez critiques à l'égard de la période soviétique, seulement 10 % des élèves la qualifient de « siècle d'or ». Ceux qui voient en l'époque actuelle une période de prospérité pour la Biélorussie ne sont pas nombreux (6 %). Il est probable que les élèves, à l'instar de leurs parents, s'accommodent et trouvent une place dans le système sans nécessairement l'approuver.

Les élèves sont pessimistes à l'égard du destin historique de la Biélorussie : « la Biélorussie n'a pas connu et ne connaîtra probablement jamais son « siècle d'or » (29 %). Ce pessimisme peut s'expliquer par des réponses : « ceux qui ont été au pouvoir en Biélorussie ont probablement connu un « siècle d'or », mais cela n'a jamais concerné le peuple » (fille, 17 ans, 11ème année). Il n'y a que 5 % des élèves qui ont exprimé leur espoir de voir « le siècle d'or » dans l'avenir. Ce manque d'espoir peut être attribué au contexte socio-économique et politique actuel, ainsi qu'à l'évolution historique complexe du peuple biélorusse.

Quant à la perception d'un personnage historique « problématique » comme K. Kalinouski, les élèves de la classe de 8ème n'ont pas montré une conscience de son rôle pour la Biélorussie. Ceci peut dériver de l'enseignement de T. Dziatchenka, dont l'interprétation de ce personnage va dans le sens de l'idéologie officielle qui a minoré le rôle de K. Kalinouski.

La famille constitue une source de connaissance en histoire nationale pour 77 % des élèves, ce qui est un taux non négligeable. Le sujet le plus souvent discuté dans les familles est la Grande guerre Patriotique de 1941-1945 (42 % des réponses), parce que les grands-parents ont souvent été les témoins de ces événements, et cet événement a été érigé en événement fondateur de l'histoire biélorusse. Il y a des réponses où les élèves ont indiqué que les parents discutent souvent de l'histoire avec les élèves, les invitent à lire des ouvrages historiques en plus du manuel, les amènent sur des lieux historiques de la Biélorussie. Certains élèves ont avoué que ce sont eux qui parlent de l'histoire à leurs parents, parce que les parents ne sont pas Biélorusses, ou parce que les Biélorusses qui ont été scolarisés à l'époque soviétique, n'ont pas acquis de connaissances profondes en histoire de Biélorussie. Il y a donc des familles où nous constatons une sorte de socialisation « dans le sens inverse » : la transmission du récit historique et identitaire se fait par les enfants.

Il y a quelques réponses où les élèves ont souligné le rôle particulier des parents dans leur éducation historique : « toutes mes connaissances en histoire de Biélorussie viennent de mes parents » (garçon, 18 ans, 11ème année), « les parents m'ont donné un goût pour les livres d'histoire et m'ont fait visiter les lieux historiques de Biélorussie » (garçon, 17 ans, 11ème année), « ma famille m'a donné plus que l'école : ils m'ont inculqué l'amour de la Patrie. On retient mieux l'histoire quand elle est enseignée par la famille » (fille, 14 ans, 8ème année). Ce sont le plus souvent les enfants des intellectuels ou des enseignants qui ont une sensibilité à l'histoire transmise par les parents. Il y a des élèves qui ont précisé : « je m'intéresse moi-même à l'histoire sans que les parents me transmettent des connaissances en histoire» (fille, 14 ans, 8ème année), « malheureusement, mes parents ne sont pas Biélorusses, c'est moi qui leur parle de l'histoire de Biélorussie » (fille, 15 ans, 9ème année). Un élève de la classe de 9ème a indiqué que « les parents et les grands-parents me parlent souvent des événements qui ne sont pas décrits dans le manuel, ce qui permet de mieux connaître l'histoire » (garçon, 15 ans, 9ème année).

La majorité des réponses est rédigée dans un biélorusse correct, cela concerne surtout les élèves de la classe de 11ème. Il y a 12 % des réponses en russe, ce qui peut être attribué à la faible maîtrise de la langue biélorusse par les élèves d'origine étrangère, et du refus des élèves Biélorusses d'utiliser la langue biélorusse.

Certains élèves sont conscients des manipulations dont l'histoire a fait l'objet. Cette compréhension des problèmes existant sur le champ historique et identitaire biélorusse peut déboucher sur le choix personnel de s'identifier à la nation biélorusse ou de refuser son appartenance à cet ensemble national. Il y a un lien entre le niveau de maturité intellectuelle d'un élève, sa capacité de mener une réflexion critique, construire son identité et le capital culturel de sa famille, qui est souvent, mais pas exclusivement lié au milieu social. Si les élèves ne sont pas encadrés par la socialisation familiale, ils manifestent une conscience nationale faible et une sensibilité à la propagande officielle. Plus un enfant est motivé par l'éducation familiale à faire un effort dans ses études, plus il est incité à nuancer ce qu'il apprend, à réfléchir, sans prendre l'information fournie par le manuel, par l'enseignant ou par la propagande officielle comme la vérité ultime.

« Je me sens Biélorusse dans une certaine mesure. Je me sens plutôt Slave », a écrit une élève de 14 ans, de la classe de 8ème. Les réflexions abstraites et assez nombreuses sur les origines slaves sont dues au discours officiel qui mise sur l'abstraite unité slave venant se substituer à l'unité soviétique. Les réponses comme : « je me sens partiellement Biélorusse » (fille, 14 ans, 9ème année), « je ne suis pas tout-à-fait Biélorusse » (garçon, 15 ans, 9ème année) ou encore « je me sens Biélorusse dans une certaine mesure » (fille, 16 ans, 11ème année) peuvent révéler l'indétermination de la construction identitaire que nous retrouvons chez les enfants de différents milieux sociaux, y compris des milieux élitistes.

L'enquête effectuée au sein du gymnasium 2 de Minsk nous a permis d'identifier deux facteurs majeurs et influencent la construction identitaire des élèves : le milieu social et le cadre familial. Le plus souvent le milieu social préfigure le positionnement de la famille en termes de possession de différents types de capitaux et le niveau de l'encadrement éducatif que la famille offre aux enfants qui débouche directement sur la capacité et la motivation des élèves à réfléchir et à construire une identité. Nous avons déjà constaté et nous verrons encore des preuves de ce que le rôle de la famille n'est pas déterminé exclusivement par le milieu social. Notre enquête a confirmé l'idée, selon laquelle dans le contexte biélorusse, la famille reste l'agent majeur de socialisation des élèves et de la construction de leur identité. Si la socialisation familiale est défaillante, et ceci malgré un cadre social général favorable, le pédagogue le plus compétent et le plus engagé ne pourra combler que partiellement les lacunes de l'encadrement familial. C'est également la famille qui fournit aux enfants les instruments leur permettant de ne

pas devenir une proie de la propagande officielle, extrêmement forte dans le contexte biélorusse, où même l'enseignement en général et le manuel scolaire en particulier deviennent des instruments de propagande.

3§. Le gymnasium 74 de Minsk, un exemple de la cristallisation d'une conscience nationale.

Le gymnasium 74 est le meilleur établissement francophone de Biélorussie, il est le seul à délivrer un double baccalauréat : français et biélorusse aux élèves des classes bilingues franco-biélorusses. Les classes bilingues rassemblent des enfants de milieux aisés, car l'établissement se situe dans un quartier favorisé de Minsk. Ce sont donc essentiellement les élèves habitant le quartier qui fréquentent cette école secondaire. Il y a également des enfants inscrits dans des classes bilingues qui ont intégré cet établissement non pas en raison de la proximité géographique, mais en raison des stratégies familiales d'éducation. Ce sont souvent des élèves de milieux spécifiques comme les élites culturelles, les intellectuels francophiles, les artistes. Les élites économiques et les hauts fonctionnaires envoient souvent leurs enfants dans des établissements anglophones. Les élèves de ces classes élitistes réussissent dans toutes les disciplines scolaires, car ils sont dotés du capital culturel, économique, éducatif et de la motivation de réussite transmis par leur milieu social et leur famille. La scolarisation dans un des meilleurs lycées biélorusses, la possibilité de bénéficier d'un programme scolaire unique en Biélorussie produit également d'importants effets de socialisation et motive les élèves à exceller dans les études.

Ces élèves font preuve d'une culture générale très vaste qui leur permet d'avoir une vision personnelle sur différents phénomènes sociopolitiques en Biélorussie. Cette classe bilingue est un échantillon social tellement spécifique, qu'il mérite une section à part pour analyser les particularités de la formation identitaire de ces élèves.

3§. a. La classe bilingue du lycée francophone – un cas à part.

Nous avons posé des questions difficiles aux élèves de la classe bilingue afin de provoquer une réflexion argumentée, sachant qu'ils sont capables de mener une telle réflexion. Le 20 avril 2005, nous avons enquêté auprès des 34 élèves de la classe bilingue de 11ème (approximativement 3,3 % des questionnaires réalisés).

Tableau 40

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ?

100 % Oui. Dans toutes les réponses, les enquêtés ont particulièrement insisté sur l'importance de connaître l'histoire nationale

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

100 % Les associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire biélorusse

3. Donnez, s'il vous plaît, votre avis sur les conséquences des partages de la Retch Pospolitaya pour la Biélorussie.

100 % Les réponses qui montrent la conscience du caractère complexe de ces événements

4. Quelle période dans l'histoire de Biélorussie qualifieriez-vous de « siècle d'or » ?

100 % Le Grand Duché de Lituanie

5. A vos yeux, la formation de la nation biélorusse, est-elle achevée ?

100 % Les réponses qui ont souligné que la formation d'une nation est un processus permanent, et que la nation biélorusse, en raison de divers facteurs, est loin d'être arrivée à un stade avancé de ce processus.

6. En comparant les périodes soviétique et actuelle, laquelle avait les conditions les plus favorables pour le développement de la Biélorussie ?

79 % Ni à l'époque soviétique, ni à l'époque actuelle, la Biélorussie n'est véritablement pas indépendante, ce qui entrave son développement	21 % L'époque actuelle, malgré ses difficultés, est plus favorable au développement de la Biélorussie que la dictature soviétique. A l'heure actuelle, la Biélorussie est indépendante, ce qui est une condition essentielle pour l'essor d'un pays, bien que cette indépendance s'avère parfois être plus formelle que réelle

7. S'il y avait un référendum sur l'union de la Russie et de la Biélorussie, quelle opinion exprimeriez-vous ?

100 % Les réponses où les élèves ont exprimé leur attitude négative à l'égard de l'Union avec la Russie

8. Votre famille est-elle une source de connaissance en histoire de Biélorussie ?

100 % Oui. Dans toutes les réponses la participation très importante des parents à l'éducation historique a été soulignée

9. La langue des réponses

100 % Toutes les réponses sont rédigées dans un biélorusse correct et soutenu

Le tableau de synthèse ci-dessus exige des commentaires pour expliquer les résultats obtenus et l'unanimité étonnante des réponses. Les élèves se distinguent par un niveau intellectuel très élevé, par de solides connaissances en histoire, par une bonne compréhension des phénomènes sociopolitiques, par une ouverture d'esprit et par une grande capacité d'analyse.

Toutes les réponses fournies par les élèves sont argumentées et développées. Nous avons retenu quelques arguments en faveur de la nécessité de connaître l'histoire de Biélorussie pour illustrer les réponses: « la connaissance de l'histoire épargne des erreurs à l'avenir » (garçon, 17 ans, 11ème année), « la connaissance de l'histoire joue un rôle très important dans la formation de la personnalité, sans l'histoire il n'est pas possible d'être un vrai citoyen » (fille, 17 ans, 11ème année), « connaître l'histoire est extrêmement important, ma conscience grandit grâce à l'histoire» (garçon, 16 ans, 11ème

année), « quand j'apprends l'histoire, je me sens un vrai Biélorusse, un citoyen conscient et j'en suis fier » (garçon, 17 ans, 11ème année), « sans l'histoire, une personne n'est pas digne de ce nom » (fille, 17 ans, 11ème année), « c'est très important. Nombreux sont ceux qui ne savent même pas que la Biélorussie existe, nous avons un mot à dire dans le monde, et pour cela, nous devons connaître l'histoire de notre pays » (garçon, 17 ans, 11ème année), « la conscience de la personne présuppose la connaissance de l'histoire de son pays » (fille, 17 ans, 11ème année). Cette référence à la contribution de l'histoire à la formation de la conscience personnelle et nationale confirme nos conclusions sur le rôle important de l'histoire dans le développement de la vision du monde d'une personne.

L'aspect affectif et psychologique de la construction identitaire s'observe dans les réponses des élèves qui font preuve d'une valorisation psychologique et d'un investissement de sens dans leur identification à la nation biélorusse. L'idée de l'aspiration de l'être humain à s'identifier avec un groupe perçu positivement est fondamentale. Elle peut expliquer l'attachement des Biélorusses à l'héritage soviétique. Il ne faut pas oublier que dans la relativité des appréciations de l'évolution historique du peuple biélorusse, la période soviétique peut être qualifiée comme la période positive de l'histoire biélorusse, d'autant plus que cette période correspond à l'expérience de toute une vie de la majorité des Biélorusses. A la différence de la Pologne ou de la Lituanie, la période d'existence de l'Etat national, qui a précédé la période soviétique, a été extrêmement courte en Biélorussie. Cette période, correspondant à quelques mois de l'existence de la République Populaire de Biélorussie 1918, n'est pas devenue une référence génératrice de contestations du régime soviétique, comme cela a été le cas en Pologne ou en Lituanie. Pour la majorité des Biélorusses, discréditer la période soviétique, c'est discréditer toute leur vie. Une élève de la classe bilingue a répondu à la question sur l'appréciation de la période soviétique : « les personnes âgées regrettent souvent la période soviétique, cela veut dire que ce n'était pas une si mauvaise période, c'est aujourd'hui que nous sommes au croisement de chemins et sur une voie très instable, en comparaison avec l'époque soviétique» (fille, 17 ans, 11ème année).

Les associations qui, dans leur totalité, témoignent de la cristallisation d'une conscience nationale développée, sont dues à l'influence de trois facteurs. Premièrement, c'est l'influence de l'enseignant qui essaie toujours d'éveiller la conscience de ses élèves. Cependant, pour qu'un enseignement ait un impact, il faut que

les élèves l'acceptent. L'effort unilatéral du professeur s'avère être insuffisant, comme l'ont montré les résultats de l'enquête des classes ordinaires du même gymnasium. Le deuxième facteur qui a permis aux élèves d'assimiler le message véhiculé par l'enseignant, c'est le rôle des familles qui participent très activement à l'approfondissement des connaissances en histoire de leurs enfants. Le troisième facteur qui résulte de l'éducation familiale et scolaire de ces enfants, c'est leur conscience personnelle qui est déjà bien formée et leur permet d'avoir une opinion personnelle argumentée sur des phénomènes sociaux complexes.

Les élèves ont présenté des raisonnements développés, logiquement construits et appuyés par des faits, en répondant à la question relative aux partages de la Retch Pospolitaya, en indiquant tous les aspects : le progrès économique, l'entrée dans l'infrastructure sociale, économique et politique de l'Empire Russe qui était assez avancée, sans oublier la politique de russification, la censure, l'affaiblissement de la nation biélorusse.

Les élèves ont qualifié d'une seule voix le G.D.L. de « siècle d'or » pour la Biélorussie, en précisant souvent que « le G.D.L. avait un titre « lituanien », mais la langue d'Etat était le biélorusse ». De nombreux élèves ont noté dans leurs réponses que c'était un Etat biélorusse et qu'à l'époque, c'était un des Etats les plus développés de l'Europe. C'est là le résultat de l'enseignement d'A. Akoulau qui a une préférence pour la lecture nationaliste de l'histoire et qui la transmet aux élèves.

Nous avons posé la question sur la formation de la nation biélorusse pour inviter les élèves à réfléchir. Tous les élèves ont souligné le caractère dynamique de ce processus. Ils ont écrit : « il faut sauvegarder et développer l'élément le plus important, la conscience nationale, et alors il sera possible de réanimer la langue mourante » (fille, 16 ans, 11ème année), « ce processus ne peut pas être achevé, parce qu'il est en permanence perturbé par une influence extérieure qui est loin d'être bénéfique pour la nation biélorusse, notamment celle de la Russie » (fille, 17 ans, 11ème année), « la formation d'une nation n'est jamais achevée, quant à l'évolution récente de la nation biélorusse, après l'indépendance nationale, elle est parvenue à faire des progrès considérables dans sa consolidation, mais le contexte actuel met en question les acquis des années 1990 » (garçon, 17 ans, 11ème année), « la vraie fierté nationale est encore devant nous, pourtant, la conscience nationale des Biélorusses existe, c'est déjà une grande réussite » (fille, 18 ans, 11ème année), « la formation de la nation biélorusse est

loin d'être achevée, les tentatives de développement de la langue et de la culture existent, mais elles sont peu nombreuses et insuffisantes » (fille, 17 ans, 11ème année), « je pense que la nation biélorusse n'a pas achevé sa formation, car la plupart des Biélorusses parlent russe » (garçon, 17 ans, 11ème année), « la formation d'une nation est un processus très long, mais de quel développement de la nation biélorusse pouvons-nous parler, lorsque la langue et la culture ethniques sont presque anéanties ?» (fille, 17 ans, 11ème année).

En répondant à la question sur l'évaluation des périodes avant la perestroïka et la période actuelle, les élèves ont tous souligné que, ni avant la perestroïka, ni à l'heure actuelle, la Biélorussie ne connaît l'indépendance effective. Dans les 21 % des réponses, les élèves ont indiqué que l'époque actuelle est plus propice au développement de la Biélorussie, parce que l'indépendance, même si elle est mise en cause par des aspirations intégrationnistes du pouvoir en place, est finalement acquise après des siècles d'oppression étrangère, et cela peut devenir une condition du développement autonome du pays : « je crois que la dictature soviétique était pire que l'époque actuelle où la Biélorussie se développe comme un Etat indépendant » (fille, 17 ans, 11ème année), « aucune des périodes mentionnées n'a été positive pour la Biélorussie. Ni à présent, ni à l'époque soviétique la Biélorussie n'a connu de véritable indépendance » (garçon, 17 ans, 11ème année).

Le refus total de l'Union russo-biélorusse est argumenté de la manière suivante : « je suis contre cette union qui n'est rien d'autre qu'une tentative de mise en question de l'indépendance nationale et l'assimilation du peuple biélorusse » (fille, 16 ans, 11ème année), « la Biélorussie souffre de son isolement diplomatique, elle devrait développer des relations multilatérales et ne pas faire de la Russie son partenaire unique » (garçon, 17 ans, 11ème année), « tant que la Biélorussie garde une relation étroite avec la Russie, elle ne pourra pas achever la formation de sa nation » (fille, 17 ans, 11ème année).

L'enquête réalisée auprès des élèves francophones a montré que ces enfants se caractérisent par une conscience nationale bien développée, dont les trois facteurs explicatifs ont été déjà analysés, à savoir, la socialisation familiale à travers laquelle « l'identité d'un sujet social se construit[665] », l'influence de l'enseignant et la formation de la conscience personnelle autonome développée grâce aux deux premiers facteurs mentionnés. L'ouverture d'esprit dont ces enfants ont témoigné est également due à la

[665] MUXEL, Anne, *Individu…*op. cit., 1996, p. 15.

portée internationale de leurs études. Leur développement intellectuel a été enrichi par leur enseignement international.

3§. b. La classe ordinaire.

Au gymnasium 74, il y a des classes dites ordinaires, où sont rassemblés des enfants d'origines sociales «moyennes» qui suivent le programme ordinaire et qui ont une motivation et une réussite scolaire médiocres. Ils n'ont pas de connaissances approfondies en histoire, ni de vision personnelle sur les événements actuels. Certaines familles qui habitent dans le quartier du centre de la capitale biélorusse où le gymnasium est situé ne motivent pas leurs enfants à intégrer les classes bilingues, alors qu'il y a des familles résidant dans des quartiers plus élongés et probablement moins favorisés qui motivent les enfants pour faire les efforts de déplacements quotidiens pour bénéficier de l'encadrement éducatif exceptionnel des classes bilingues. Dans le cas de familles d'élèves des classes ordinaires, nous sommes ainsi en présence d'un manque de capital éducatif et culturel et d'un manque de valorisation de ces capitaux.

L'enseignant d'histoire, Aliaxeï Akoulau, utilise le manuel en tant qu'outil pédagogique complémentaire à son cours magistral. Les résultats de l'examen d'histoire de Biélorussie confirment la différence de niveaux intellectuels des élèves des classes bilingues et ordinaires. Les premiers montrent de très bonnes connaissances en la matière et une réflexion critique, les deuxièmes arrivent à peine à obtenir une note passable.

Le tableau ci-dessous présente les résultats de l'enquête réalisée le 20 avril 2005 auprès de 30 élèves de la classe de 10ème et de la classe de 11ème des classes dites ordinaires (approximativement 3 % des questionnaires réalisés).

Tableau 41

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ? Pourquoi ?

94% Oui	6% Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

38% Les associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	21% Les associations liées l'époque soviétique	6% Les associations liées à l'enseignant et au manuel	35% Absence de réponse

3. Donnez, s'il vous plaît, votre avis sur les conséquences des partages de la Retch Pospolitaya pour la Biélorussie.

28% Les réponses montrent la conscience du double caractère de ces événements	72% Les réponses qui montrent que les élèves n'ont pas compris la signification de ces événements pour la nation biélorusse

4. La République Populaire de Biélorussie, était-elle une formation étatique éphémère ou un événement historique important ?

66% « C'était un événement important de l'histoire de Biélorussie »	34% « C'était une formation étatique éphémère »

5. Quelle est votre appréciation du développement de la Biélorussie après la IIème Guerre mondiale jusqu'à la perestroïka ?

41% Une dynamique positive	59 % Le déclin ou la stagnation

6. Quelle est votre appréciation du développement de la Biélorussie à l'époque actuelle ?

57 % Une dynamique positive	43 % Le déclin ou la stagnation

7. Votre famille est-elle une source de connaissance de l'histoire de Biélorussie ?

39 % Oui	61 % Non

8. La langue des réponses

23 % Mélange du russe et du biélorusse	77 % Biélorusse

L'importance accordée à la connaissance de l'histoire (94 %) est le résultat de l'influence de l'enseignant, parce qu'il n'y a que 39 % des familles qui participent à l'éducation historique de leurs enfants. La valorisation des connaissances en histoire ne tient qu'à l'enseignant dans la configuration où les parents ne transmettent pas la motivation pour les connaissances et les études. Les arguments fournis par les élèves en faveur de l'importance de connaître l'histoire nationale sont les suivants : « c'est l'histoire du pays où je vis, c'est l'histoire de mes ancêtres, c'est donc mon histoire, comment puis-je l'ignorer ? » (fille, 15 ans, 10ème année). Plusieurs élèves ont insisté sur le devoir d'un citoyen de connaître son histoire, nombreux étaient les élèves qui ont répondu que « connaître l'histoire c'est très intéressant et c'est très important » (fille, 15 ans, 10ème année), « cette discipline développe la réflexion critique» (garçon, 15 ans, 10ème année), « chaque citoyen doit connaître l'histoire de son pays » (fille, 17 ans, 11ème année), « il n'est pas possible d'être Biélorusse sans connaître l'histoire du pays » (fille, 15 ans, 10ème année). Il y a pourtant des réponses pessimistes où les élèves ont indiqué : « il est certain que la connaissance de l'histoire joue un rôle important, mais dans les conditions actuelles, la culture et la langue biélorusses sont oubliées, l'histoire de Biélorussie s'oublie aussi » (fille, 18 ans, 11ème année).

Les élèves de la classe de 11ème ont développé leurs réponses de la manière suivante : « je dois connaître l'histoire du pays où je suis né et où je vis » (garçon, 17 ans, 11ème année), « l'histoire contribue au développement intellectuel » (garçon, 17 ans, 11ème année), « chaque citoyen a l'obligation de connaître l'histoire, de plus, l'histoire est nécessaire pour la culture générale » (fille, 17 ans, 11ème année), « l'histoire contient les réponses aux questions qui se posent aujourd'hui, la connaissance du passé permet d'améliorer la situation actuelle » (garçon, 17 ans, 11ème année), « l'histoire est une composante importante de la culture générale » (fille, 18 ans, 11ème année), « pour construire un avenir, il faut connaître le passé » (garçon, 17 ans, 11ème année), « connaître l'histoire - c'est connaître ses racines » (fille, 17 ans, 11ème année). Les élèves de la classe de 11ème ont également manifesté la conscience des manipulations auxquelles l'histoire est soumise : « dans le contexte actuel, où la langue biélorusse est presque morte, et tout est fait pour étouffer ce qui est biélorusse, l'histoire nationale perd de son importance » (garçon, 16 ans, 11ème année).

Les associations historiques révèlent que, sans être encadrés par la socialisation familiale, les élèves sont influencés principalement par les institutions étatiques, et notamment par le système éducatif. Cela s'observe à travers 38 % des associations liées à l'héritage national et 6 % des associations évoquant l'enseignant. Les associations qui renvoient à l'héritage national et au pédagogue, peuvent résulter de l'influence d'A. Akoulau. L'impact des médias d'Etat qui sont soumis à l'idéologie officielle, peut expliquer les 21 % des associations liées au passé soviétique, très présent dans l'idéologie officielle, et 35 % des copies sans réponse à cette question. Les élèves reçoivent des informations divergentes et souvent contradictoires, et sans être guidés par les familles, ils se perdent au milieu de ces informations. Lorsque la famille ne contribue à l'éducation des enfants, leur conscience nationale se forme donc principalement sous l'influence de l'école et des médias, tous les deux se trouvant sous un étroit contrôle étatique. Au gymnasium 74 de Minsk, l'enseignant est compétent et dévoué à son devoir de pédagogue, il essaie de motiver la réflexion critique des élèves, il n'utilise que très rarement les manuels scolaires qui deviennent de plus en plus des instruments de propagande. Même dans un cadre éducatif stimulant, comme celui du gymnasium 74, les élèves, «délaissés» par les parents n'intègrent pas l'enseignement dispensé et échappe à l'influence stimulante de l'enseignant qui les met en garde contre

les dangers de la propagande officielle. La construction identitaire de ces élèves s'opère sous l'influence du message identitaire officiel qu'ils «avalent» sans réfléchir.

Les réponses aux questions portant sur les événements historiques problématiques comme les partages de la Retch Pospolitaya et la création de la R.P.B., ont montré que ces élèves n'ont pas suffisamment de connaissances et de motivation pour réfléchir sur les questions épineuses qui leur ont été proposées, ce qui relève en partie de leur milieu social et de l'abstentionnisme parental dans l'éducation des enfants.

L'enquête effectuée au sein de la classe ordinaire du gymnasium 74 prouve qu'il y a un lien direct entre la socialisation familiale et le niveau de la maturité de la conscience des élèves. Le rôle que les parents sont souvent amenés à jouer, c'est d'aider leurs enfants à trouver un équilibre entre les différents types d'information sur l'histoire et les manipulations auxquelles l'histoire est soumise. Souvent, les enfants qui sont guidés par les parents dans la construction identitaire, montrent des raisonnements très profonds et très logiques dans leurs réponses, ce que nous avons constaté au sein de la classe bilingue de ce gymnasium. L'impact le plus important de la socialisation familiale est le fait que les enfants commencent à prendre conscience des questions identitaires, ce qui n'est pas le cas de la majorité des élèves des classes ordinaires du gymnasium 74. Certains éléments témoignent d'un début d'éveil de la conscience historique et nationale, comme 94 % des réponses où les élèves des classes ordinaires soulignent l'importance de connaître l'histoire. Ce résultat est dû à l'enseignant. Pourtant, le travail de l'enseignant à lui seul ne suffit pas. L'engagement d'A. Akoulau n'a pas pu éveiller l'intérêt pour l'histoire et la conscience nationale des élèves privés de l'encadrement familial.

4§. Le lycée spécialisé 24 de Minsk : élite économique.

Le lycée international № 24 de Minsk comporte bien des caractéristiques particulières. C'est un lycée qui se trouve au centre de Minsk et qui est réservé aux enfants de l'élite biélorusse - les membres du gouvernement, l'administration présidentielle, les hommes d'affaires très riches, qu'on appelle « nouveaux Biélorusses ». C'est aussi le meilleur lycée anglophone du pays. Le collectif pédagogique est aussi élitiste, les enseignants les plus réputés y travaillent. C'est le lycée qui bénéficie d'un soutien financier très important des parents d'élèves. Les élèves

de ce lycée gagnent très souvent des concours nationaux et internationaux en différentes disciplines.

L'enseignante d'histoire, Ludmila Tchygarava, nous a parlé d'un de ses élèves qui avait gagné en 2003 le concours national en histoire. Cette enseignante défend le principe de pluralisme en histoire, ce qui se voit à travers les décorations de la salle d'étude, dont elle est responsable. Sur les murs, sont représentées les périodes chronologiques essentielles de l'histoire de Biélorussie. Au-dessus du tableau, il y a un portait de F. Skaryna, le premier imprimeur biélorusse, un personnage de la Renaissance biélorusse. Le président en exercice figure sur une photo sur le stand consacré à la période actuelle de Biélorussie. Il y est représenté au moment de son serment après les premières élections de 1994. Son rôle n'est pas exagéré, il est le premier président du pays, mais il prête serment sur la Constitution, ce qui véhicule implicitement l'idée qu'il est au service de la Constitution, du moins il devrait l'être. En réalité, il s'est attribué des pouvoirs exorbitants par la voie du changement de la Constitution en 1996.

L. Tchygarava est une enseignante très réputée, elle a été sollicitée en tant que rapporteur et experte au moment de la rédaction de plusieurs manuels, mais d'après elle, l'expertise des enseignants est réduite à une formalité. Le Ministère de l'éducation n'en tient pas compte et publie les manuels qui répondent à la demande politique du moment. L. Tchygarava a consacré à l'enseignement de l'histoire plus de 30 ans de sa vie, elle bénéficie d'une excellente réputation au sein du réseau des historiens et des fonctionnaires du Ministère de l'Education, le fait que ces élèves gagnent le concours national est très significatif. Pourtant, sa forme de protestation contre les déviations de l'histoire est d'abandonner l'enseignement. « Même si le cœur me fait mal, je préfère quitter l'enseignement au lieu d'être au service d'une idéologie qui déforme l'histoire[666] » a-t-elle avoué. A la différence des écoles rurales, où l'absence de financement prive les élèves de supports pédagogiques, les élèves du lycée 24 ont accès aux sources méthodologiques les plus modernes grâce au soutien des parents.

Le problème qui se pose pour certains enfants de milieu aisé est tout à fait particulier. Dans un pays qui connaît un certain nombre de problèmes économiques, souvent ceux qui ont fait des fortunes, ce ne sont pas des représentants de l'intelligentsia, mais des « brasseurs » d'affaires qui n'ont qu'un baccalauréat et qui ont profité de l'écroulement du système économique soviétique pour s'enrichir par la

[666] Entretien avec Ludmila Tchygarava…op. cit.

spéculation. Le capital intellectuel de cette tranche de la population diffère de leur capital économique. Les enfants de ces « nouveaux Biélorusses » adoptent souvent la même attitude à l'égard du capital intellectuel et culturel que leurs parents. Ils croient qu'ils n'ont pas besoin de faire des efforts dans les études. Leurs parents sont très riches et ce ne sont pas des intellectuels. « Le capital intellectuel n'est donc pas une condition indispensable pour réussir dans la vie», - L. Tchygarava entend souvent de telles réflexions de la part des enfants de nouveaux riches. Une grande partie des élèves de ce lycée sont des enfants d'hommes d'affaires, l'enseignante a avoué que ce sont souvent les élèves les moins doués et les moins motivés pour les études. Ces enfants peu instruits ne s'intéressent pas à l'histoire et ne réfléchissent pas aux questions identitaires.

L. Tchygarava, consciente du manque de socialisation familiale de ses élèves, a introduit le devoir obligatoire d'écrire l'histoire de la famille. Les élèves doivent dessiner l'arbre généalogique de la famille et interroger leurs proches sur les événements historiques dont ils étaient témoins. Ils présentent ces récits sous la forme d'un essai illustré de photos ou de dessins. Nous tiendrons compte de cet effort du professeur lors de l'analyse de la socialisation familiale de ses élèves.

L'ouverture internationale de ce lycée n'a pas le même impact qu'au lycée international 74. Nous avons posé plusieurs questions relatives à l'usage des langues russe et biélorusse à l'école secondaire et dans la vie sociale afin de mesurer l'impact que l'étude d'une langue étrangère, supposant une ouverture d'esprit, exerce sur la formation de l'identité de ces élèves. Les élèves de la classe de 10ème et de la classe de 11ème au nombre de 51 (5 % des questionnaires réalisés) ont participé à l'enquête le 14 avril 2005.

Tableau 42

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ?

72 % Oui	28 % Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

59% Les associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	32% Les associations liées à l'époque soviétique	9% Absence de réponse

3. Quelle langue voudriez-vous voir en tant que la langue d'Etat en Biélorussie ?

68% Le russe et le biélorusse	29% Le biélorusse	3% Le russe

4. En quelle langue voudriez-vous que les disciplines scolaires soient enseignées ?

59% en russe et en biélorusse	30% en biélorusse	11% en russe

5. En quelle langue croyez-vous que l'histoire de Biélorussie doit être enseignée ?

5 % en russe et en biélorusse	88 % en biélorusse	7% en russe

6. Quelle période dans l'histoire de Biélorussie qualifieriez-vous en tant que son « siècle d'or » ?

36% Les associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	7% C'était la période soviétique	11% C'est la période actuelle	18% Absence de réponse	28% La Biélorussie n'a jamais connu et ne connaîtra pas un siècle d'or

7. Si un référendum sur l'Union russo-biélorusse était organisé, voteriez-vous pour une alliance économique, politique ou pour les deux formes de l'union ?

57% Pour une union économique	31% Pour une union politique	12 % Contre l'union

8. Votre famille est-elle une source de connaissance en histoire de Biélorussie ?

82% Oui	18% Non

9. La langue des réponses.

15 % Les réponses dans un mélange du russe et du biélorusse	5 % Les réponses en russe	80 % Les réponses en biélorusse

Le tableau récapitulatif mérite un commentaire développé. Il faut préciser que, connaissant le contexte social favorable et l'engagement du professeur, nous nous attendions à un niveau de conscience nationale plus important, que les résultats ne l'ont montré.

Le taux de négation de l'importance de connaître l'histoire nationale est un des plus élevés parmi toutes nos enquêtes, et cela malgré un effort très important d'une enseignante expérimentée d'éveiller l'intérêt à l'égard de l'histoire. Ce manque de valorisation de l'histoire en tant que source des connaissances et de capital culturel est la conséquence des carences de l'éducation familiale des nouveaux riches qui ne motivent pas leurs enfants pour apprendre l'histoire. Ces agents sociaux tirent leur légitimité de leur mode de vie, leur raison de leur activité économique, et la connaissance de l'histoire ou la culture générale n'est pas une ressource pertinente pour le business. Une élèves de la classe de 11ème a avoué : « je n'ai pas besoin d'histoire de Biélorussie, dans ma vie et dans ma profession elle ne jouera aucun rôle » (fille, 17 ans, 11ème année).

Tous les élèves sont obligés d'écrire l'histoire de la famille, cependant, il y a 15% des réponses où les enfants indiquent que les parents ne les motivent pas pour apprendre histoire. Ce que nous pouvons en déduire, c'est que les enfants accomplissent les devoirs scolaires, sans les considérer comme quelque chose d'important et sans approfondir les questions posées.

Citons quelques arguments en faveur de l'importance de connaître l'histoire fournis par les élèves de la classe de 10ème : « l'histoire c'est le passé, le présent et l'avenir d'une nation, sans elle nous disparaîtrons en tant que nation » (fille, 16 ans, 10ème année), « connaître l'histoire, c'est respecter l'œuvre des ancêtres » (garçon, 16 ans, 10ème année), « il faut être proche de l'histoire et de la langue biélorusses pour se rendre compte de ce que nous avons un riche patrimoine national, il faut introduire l'histoire dès la première année dans les établissements scolaires » (fille, 16 ans, 10ème année), « il est important de connaître l'histoire, mais il faut avouer qu'il est parfois difficile de comprendre le manuel, et le fait que nous n'utilisons le biélorusse que pendant certains cours scolaires, pose des problèmes de compréhension de l'information fournie. Il faut que le biélorusse soit parlé dans la vie courante, cela nous permettra de bien comprendre les cours d'histoire de Biélorussie » (fille, 16 ans, 10ème année), « l'histoire nationale ne permet pas d'oublier que nous sommes un peuple à part entière et que nous avons un riche héritage culturel » (garçon, 17 ans, 10ème année).

Les élèves de la classe de 11ème ont précisé : « nous n'avons pas le droit d'ignorer l'histoire de nos ancêtres, l'histoire nationale est une des caractéristiques importantes d'une nation » (fille, 17 ans, 11ème année), « l'histoire doit permettre d'éveiller la conscience nationale dormante des Biélorusses » (fille, 18 ans, 11ème année), « bien sûr, qu'il est important de connaître l'histoire nationale, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi tous les peuples, les Américains, par exemple, sont fiers de leurs histoires et de leurs langues, et les Biélorusses sont gênés de parler la langue biélorusse et ne croient pas qu'il soit nécessaire de connaître l'histoire. Notre histoire nationale a des pages glorieuses, il faut les connaître » (fille, 17 ans, 11ème année), «l'histoire nous aide à comprendre le destin historique complexe des Biélorusses, ainsi que les problèmes actuels » (garçon, 17 ans, 11ème année), « connaître l'histoire me permet de sentir le lien avec cette nation » (garçon, 16 ans, 11ème année), « l'histoire nationale est indispensable pour la conscience nationale » (fille, 17 ans, 11ème année), « l'histoire de Biélorussie

montre les particularités de l'évolution historique des Biélorusses, ainsi que leur distinction des autres peuples » (fille, 16 ans, 11ème année).

Nous avons 42 % des associations liées à l'héritage national. Dans la configuration où ni le contexte social, ni la famille ne sensibilise les enfants à l'histoire et surtout à l'histoire nationale, nous pouvons attribuer ces associations spontanées à l'influence de l'enseignante. Les associations qui sont dispersées entre l'héritage soviétique, l'héritage national et l'absence de réponse, indiquent une perte de repères par ces enfants, ce qui est le résultat des carences de la socialisation familiale. Les élèves, très peu suivis par les parents dans leur éducation, sont exposés à l'influence de la propagande omniprésente des médias officiels. Le fait que 68 % des élèves voudraient avoir deux langues d'Etat, témoigne de ce que les enfants de l'élite ne se distinguent pas de la masse populaire qui a voté à 85 % pour le statut du russe en tant que langue d'Etat au référendum de 1995[667]. Dans le contexte biélorusse, cette situation est la voie directe à la disparition du biélorusse, parce que le droit de choisir entre le russe et le biélorusse débouche sur l'emploi majoritaire du russe. L'usage du biélorusse exige un effort conscient de la part de la population qui n'a jamais véritablement parlé le biélorusse. Parler le biélorusse est un acte de protestation contre la politique officielle qui peut être coûteux. Il est donc facile de comprendre pourquoi les Biélorusses sont majoritairement russophones et n'ont aucune motivation pour parler le biélorusse.

Nous avons quelques réponses des élèves de la classe de 11ème où les enfants ont souligné cet aspect du problème linguistique en Biélorussie : « il faut introduire le biélorusse dans toutes les institutions et dans le système éducatif. Au début, il y aura des difficultés, mais c'est une mesure nécessaire pour sauver la langue, et finalement la conscience nationale des Biélorusses» (fille, 17 ans, 11ème année), «nous sommes un pays indépendant, il est préférable que nous ayons notre propre langue et que son usage ne soit pas restreint aux cours d'histoire de Biélorussie» (fille, 18 ans, 11ème année), « le peuple biélorusse aujourd'hui est gêné d'employer sa propre langue et pour changer cela, il faut des mesures strictes, mais efficaces » (garçon, 17 ans, 11ème année), « si on laisse deux langues d'Etat, le biélorusse est condamné à disparaître » (fille, 17 ans, 11ème année), « comment est-il possible d'éveiller la conscience nationale des

[667] ФЕДУТА, Александр (Alexandre Fedouta), « А. Лукашенко : мир как воля и представление » (A. Loukachenko : le monde comme volonté et représentation), in *Россия - Беларись: общества и государства (Russie – Biélorussie : sociétés et Etats)*, Москва (Moscou), Права человека (Droits de l'homme), 1998, p. 265.

Biélorusses, sans l'usage effectif de la langue ? » - s'interroge un élève de 17 ans. Ces réponses confirment l'idée, selon laquelle « loin d'être l'éveil d'une force latente qui sommeille [668]», l'identification est un processus de création artificielle d'une communauté.

La question sur la langue de l'enseignement de l'histoire de Biélorussie révèle l'attitude des élèves à l'égard de la langue et de la nation biélorusses. Apprendre l'histoire de Biélorussie en biélorusse, c'est non seulement reconnaître à la Biélorussie le droit d'avoir une histoire indépendante, c'est non seulement démarquer l'histoire de Biélorussie des histoires des autres pays, mais c'est aussi comprendre et sentir profondément son héritage culturel et son patrimoine historique, son mode de vie et sa culture matérielle, tout ce que la langue a cristallisé et a reflété durant des siècles. Plusieurs termes décrivant la réalité historique sont intraduisibles et ne peuvent se comprendre qu'en biélorusse. Apprendre l'histoire de Biélorussie en russe, parce que « je suis habituée au russe, pour moi c'est plus simple » (fille, 17 ans, 11ème année), parce qu'il est « plus facile de comprendre le manuel » (garçon, 16 ans, 10ème année), parce que « tout le monde parle russe » (fille, 16 ans, 10ème année) et parce que « le biélorusse s'oublie» (fille, 17 ans, 11ème année) sont des marqueurs de conformisme et de manque d'effort pour apprendre le biélorusse. Les élèves n'ont aucune raison, aucune motivation d'utiliser le biélorusse, lorsque c'est plus facile d'utiliser le russe. « Il faudrait que la langue d'Etat soit le biélorusse, mais il est difficile d'imaginer cela à l'heure actuelle, par contre, apprendre l'histoire de Biélorussie en russe n'a pas de sens, nous ne devons pas du tout apprendre une telle histoire, ce serait nier l'histoire de Biélorussie et en faire une partie de l'histoire russe», a écrit une élève de 17 ans. Le rôle social de la langue d'enseignement, surtout lorsqu'il s'agit de l'histoire, est très important. Ce n'est pas seulement un instrument de transmission de connaissance et de savoir, elle est aussi un dépositaire de la mémoire d'un groupe, c'est la cristallisation de l'évolution historique, le reflet d'une réalité sociohistorique. Le problème de traduction de certains termes du biélorusse en russe est non-négligeable, car il y a des termes qui n'existent qu'en biélorusse et qui sont nécessaires pour saisir la réalité des processus sociohistoriques. Traduire l'histoire de Biélorussie en russe pose non seulement le problème de la simple traduction, mais celui d'une véritable transposition du contexte social du fonctionnement de la langue. Cette transposition fait perdre souvent le sens

[668] GELLNER, Ernest, *Nation…op. cit.*, p. 75.

profond et exact non seulement des termes linguistiques, mais du processus historique lui-même. On peut apprendre l'histoire de France en russe, on peut apprendre l'histoire de Biélorussie en polonais, mais ceci est moins problématique qu'apprendre l'histoire de Biélorussie en russe en Biélorussie. Les instruments d'apprentissage, les langues sont articulées de telle façon que, dans le contexte biélorusse, apprendre l'histoire de Biélorussie en biélorusse est un signe de reconnaissance du droit d'être de l'histoire de Biélorussie en tant que telle, sinon il faut reconnaître que l'histoire de Biélorussie n'a pas le droit à une existence indépendante, il faut parler alors de l'histoire d'une région de la Russie.

59 % des élèves veulent que l'enseignement scolaire soit assuré en deux langues, et ceci est un indicateur de la conscience dédoublée et du manque d'effort d'apprendre les disciplines scolaires en biélorusse : « tout le monde parle le russe tout le temps, il m'est beaucoup plus facile de comprendre l'information en russe. Il ne faut pas compliquer la vie des élèves par l'introduction du biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année), « à mon avis, il faut enseigner l'histoire de Biélorussie en russe. Il faut que les manuels soient rédigés en russe, cela serait plus facile, car nous parlons le russe de manière générale » (fille, 15 ans, 10ème année). Les raisonnements comme : « tout le monde parle le russe et non pas le biélorusse, pourquoi dois-je parler le biélorusse ? » (garçon, 17 ans, 11ème année) apparaissent souvent dans les réponses des élèves. Ce conformisme et cette référence à l'opinion de la majorité sont une tendance caractéristique de la société biélorusse.

Un certain nombre d'élèves comprennent qu'il faudrait sauver l'héritage national, mais ils ne font aucun effort personnel à cette fin : « tout le monde maîtrise le russe. Il serait plus facile donc d'enseigner l'histoire en russe. (Mais en tant que citoyen de Biélorussie, je pense qu'il serait probablement mieux que ça soit le biélorusse) » (garçon, 17 ans, 11ème année), « je crois qu'il faut enseigner l'histoire de Biélorussie en russe, car le niveau de maîtrise de la langue biélorusse de la plupart des élèves ne permet pas de comprendre le manuel. Ce ne sont pas les cours d'histoire, mais les cours de langue qui doivent servir à l'apprentissage de la langue» (fille, 17 ans, 11ème année), « je pense qu'il faut enseigner l'histoire et la géographie de Biélorussie en biélorusse, mais ce sont les seules disciplines qu'il faut enseigner en biélorusse, il faut le russe pour tout le reste. Je pense que nous et nos enfants ne parlerons pas le biélorusse et on n'y peut rien changer » (fille, 17 ans, 10ème année), « je veux que mes enfants maîtrisent le

biélorusse (il n'est pas nécessaire qu'ils l'utilisent, mais je veux juste qu'ils le connaissent bien), en réalité, la langue est en train de mourir, et il n'est pas possible d'arrêter ce processus, je ne suis donc pas certaine que mes enfants parleront biélorusse» (fille, 17 ans, 11ème année). Si l'attitude comme celle que venons de citer est adoptée par tout le monde, la langue biélorusse est véritablement condamnée à disparaître. Pour qu'elle survive, il faut la pratiquer activement et non pas la maîtriser passivement. Certains élèves n'évaluent pas la situation linguistique : « aujourd'hui, la part des russophones est majoritaire dans le pays, quand le pourcentage de biélorussophones deviendra plus important, il faudra introduire l'emploi obligatoire du biélorusse. Il serait dommage de perdre la langue biélorusse » (garçon, 17 ans, 11ème année). L'élève qui a écrit cela, a renversé la cause et la conséquence. L'emploi obligatoire du biélorusse déboucherait sur un pourcentage de biélorussophones important et non pas l'inverse.

Certaines réflexions confirment l'idée que le bilinguisme et la possibilité de choisir entre le russe et le biélorusse est la condamnation du biélorusse : « il faut enseigner l'histoire de Biélorussie uniquement en biélorusse. Je pense qu'il faut que tout le système éducatif passe au biélorusse. Tout sera certainement très difficile au début, mais s'il on laisse la liberté de choix entre le russe et le biélorusse, la majorité choisira le russe, ce qui ne donnera aucun résultat. Il faut insister uniquement sur la langue biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année), « il faut enseigner l'histoire de Biélorussie en biélorusse. Les Biélorusses ont leur langue nationale, il est naturel d'apprendre l'histoire du pays natal en langue maternelle. A mon avis, dans tout le pays, dans toutes les institutions, il faut introduire la langue biélorusse. C'est difficile, très difficile, mais c'est nécessaire, si nous voulons être indépendants et libres avec notre propre langue, notre culture et notre histoire » (garçon, 15 ans, 10ème année).

Plusieurs élèves sont conscients des problèmes de l'usage de la langue biélorusse, mais la défendent tout de même : « il faut enseigner l'histoire de Biélorussie en biélorusse. Si le manuel est écrit dans une langue compréhensible, et le professeur s'exprime dans un bon biélorusse, il n'y a aucune difficulté. Le problème est que le manuel est parfois difficile à comprendre, et parfois ce sont les élèves qui ne maîtrisent pas bien le biélorusse, mais cela ne veut toutefois pas dire que l'histoire doit être enseignée en russe, mais que les élèves doivent bien apprendre le biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année).

Il faut noter qu'une grande partie de ceux qui se sont exprimés pour deux langues d'Etat et pour deux langues pour le système éducatif, ont tout de même écrit que l'histoire de Biélorussie doit être enseignée en biélorusse : « la langue et l'histoire sont inséparablement liées. On ne peut pas apprendre notre histoire dans une langue étrangère » (fille, 17 ans, 11ème année), « en biélorusse, naturellement ! Nous apprenons l'histoire de Biélorussie et non pas de Russie » (garçon, 17 ans, 11ème année), « il faut enseigner l'histoire de Biélorussie en biélorusse, car c'est l'histoire de Biélorussie et non pas d'un autre pays. C'est l'histoire du peuple biélorusse, et le peuple biélorusse n'existe pas sans la langue biélorusse » (garçon, 17 ans, 11ème année), « sans la langue biélorusse nous ne pourrons pas sentir pleinement ce que nous apprenons en histoire de Biélorussie » (fille, 17 ans, 11ème année), « il faut s'approcher de sa langue maternelle pour comprendre que nous avons notre propre richesse nationale qui est inhérente à chaque nation. Il faut que l'enseignement sa fasse en biélorusse dès l'école maternelle » (garçon, 16 ans, 11ème année).

Une élève qui s'est exprimée pour deux langues d'Etat et deux langues pour l'éducation défend toutefois l'enseignement de l'histoire de Biélorussie en biélorusse : « il faudrait apprendre l'histoire de Biélorussie en biélorusse, car plusieurs hommes illustres ont lutté pour la survie de la langue biélorusse, et sans la langue nous disparaîtrons en tant que peuple à part » (fille, 17 ans, 11ème année). Cette élève est consciente des difficultés de la langue biélorusse, mais en même temps, elle ne veut faire aucun effort pour la langue biélorusse, elle veut que toutes les disciplines scolaires, y compris l'histoire et la géographie de Biélorussie, soient enseignées en russe. Son choix de la langue se comprend aisément, mais elle ne se rend pas compte de ce que le bilinguisme en Biélorussie est synonyme de disparition du biélorusse. Un autre élève qui défend le bilinguisme au niveau étatique et éducatif, croit que « l'histoire de Biélorussie doit s'enseigner sans doute en biélorusse, car je remarque que nous faisons fi de notre langue et nous ne la respectons pas. Nous oublions le patriotisme, l'amour pour la patrie qui constituent, à mon avis, l'essence de l'être humain » (garçon, 17 ans, 11ème année). Dans les cas cités, les réflexions sur le rôle du patriotisme dans la formation de la conscience personnelle ne sont pas prouvées par des actions concrètes, car les élèves prônent le bilinguisme dans toutes les sphères de la vie sociale. Nous sommes de nouveau là en présence d'un phénomène qui pourrait s'expliquer par le contexte où la langue fonctionne de manière paradoxale : elle est défendue

théoriquement, plus de 80 % des citoyens déclarent que le biélorusse est leur langue maternelle, mais ne l'utilisent pas réellement.

Certains élèves ont fait des réflexions sur la langue de l'enseignement de l'histoire de Biélorussie: « c'est une aberration d'enseigner l'histoire du pays dans une langue étrangère, vous vous imaginez qu'en règle générale, l'histoire de la Grande Bretagne en Grande Bretagne soit enseignée en allemand (sans parler des écoles internationales) ? » (fille, 17 ans, 11ème année), « je ne vois pas comment on peut parler de la formation de la conscience nationale des Biélorusses en russe » (garçon, 17 ans, 11ème année). Une élève de la classe de 11ème a écrit : « l'enseignement de l'histoire de Biélorussie en russe met en question le droit d'existence de l'histoire de Biélorussie. Dans ce cas-là nous reconnaissons que l'histoire de Biélorussie n'est qu'une partie de l'histoire de Russie » (fille, 17 ans, 11ème année). Il y a un élève qui cherche des justifications historiques à la défense du biélorusse : « Nous n'avons pas le droit d'oublier la langue nationale. Le biélorusse a été la langue d'Etat au G.D.L., c'est un fait historique important. L'histoire de Biélorussie doit être enseignée en biélorusse » (garçon, 17 ans, 11ème année), « le biélorusse doit être introduit dans toutes les sphères de la vie sociale et ne pas être utilisé uniquement en cours d'histoire et de langue biélorusse, si on commence à enseigner l'histoire de Biélorussie en russe, nous allons bientôt étudier la langue biélorusse en tant que langue étrangère et l'histoire de Biélorussie en tant qu'une partie de l'histoire de Russie » (garçon, 17 ans, 11ème année), « si nous commençons à apprendre les quelques disciplines qui nous restent en biélorusse : l'histoire de Biélorussie, la langue et la littérature biélorusse, cette langue disparaîtra, ce qui mettra en question l'existence de la nation biélorusse » (fille, 16 ans, 10ème année), « il me semble qu'il faut enseigner l'histoire de Biélorussie en biélorusse, car on peut comprendre de manière profonde l'histoire des Biélorusses, leur destin tragique » (garçon, 17 ans, 11ème année), « la langue est la fierté du peuple » (fille, 17 ans, 11ème année), « je ne peux pas m'imaginer que le professeur parle de la conscience nationale des Biélorusses en russe. Cette discipline est indispensable pour que les Biélorusses aient un sentiment de fierté pour leur pays et une conscience nationale. On ne peut arriver à cela que lorsqu'on respecte la langue maternelle et on la parle» (garçon, 17 ans, 10ème année), « si notre langue cesse d'exister, notre pays périra » (fille, 17 ans, 11ème année), « il faut que l'unique langue de Biélorussie soit la langue biélorusse. Notre langue est notre héritage historique précieux, notre présent et notre

avenir. Comme toutes les langues, notre langue a le droit d'exister (garçon, 17 ans, 10ème année). « N'oubliez pas notre langue maternelle pour ne pas mourir » (garçon, 17 ans, 11ème année) - l'élève cite un des premiers poètes biélorusse du XIXème siècle, F. Bagouchevitch, qui a contribué à la codification de la langue biélorusse. « Nos ancêtres ont lutté pour notre langue, il faut les respecter et respecter notre langue » (fille, 17 ans, 11ème année), « il n'est possible de réveiller la conscience nationale des Biélorusses qu'avec la langue biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année), « la langue est une partie intégrante de l'histoire » (garçon, 17 ans, 11ème année), « il faut enseigner l'histoire de Biélorussie en biélorusse, cela contribue à une meilleure assimilation de l'information et fait la différence entre notre histoire et celle des autres peuples » (fille, 17 ans, 11ème année), « il est impossible de transmettre la conscience nationale des Biélorusses à travers la langue russe. Plusieurs choses se comprennent mieux en biélorusse. Pour pleinement comprendre notre histoire, il faut bien connaître la langue » (fille, 18 ans, 11ème année). Un élève qui voudrait que le biélorusse soit la seule langue d'Etat et qui veut tout apprendre en biélorusse a écrit : « mais naturellement qu'il faut apprendre l'histoire de Biélorussie en biélorusse, c'est bizarre de l'expliquer, cela va de soi, à mon avis, tout le monde comprend que notre langue est notre signe distinctif en tant que nation » (garçon, 17 ans, 11ème année). Dans le contexte biélorusse, la langue est un outil d'appartenance à la nation, outil articulé politiquement.

Les quelques citations présentées sont des témoignages d'une prise de conscience de ce que le biélorusse, réduit à quelques disciplines scolaires, est menacé de marginalisation et de disparition.

La plus grande contradiction que nous avons repérée, c'est 88 % de soutien à l'enseignement de l'histoire de Biélorussie en biélorusse et 68 % de soutien au bilinguisme au niveau officiel. A l'échelle de ce lycée, nous avons repéré la même contradiction qui caractérise toute la société biélorusse. Les chiffres du recensement de 1999 ont montré que 82 %[669] de Biélorusses ont déclaré le biélorusse en tant que langue maternelle, mais il n'y a que 25 % des citoyens qui l'utilisent dans la vie courante. Cela montre que 85 % des citoyens la considèrent en tant que valeur, mais une valeur passive. Il y a donc un hiatus entre l'absence de pratique du biélorusse et le désir de ne pas le voir disparaître complètement. Le problème essentiel est que 82 % des citoyens

[669] *Результаты перепеси…(Les résultats du recensement…*op. cit., p. 25.

ne se rendent pas compte de ce que l'usage passif est la voie de la disparition de la langue.

Une élève de la classe de 11ème a présenté un raisonnement intéressant en russe : « Pour être patriote de son pays, il n'est pas nécessaire de parler le biélorusse et d'apprendre l'histoire en biélorusse. Tous ceux qui parlent le biélorusse, n'aiment pas tous leur pays » (fille, 17 ans, 11ème année). Effectivement, en soi, le fait de parler une langue ne traduit pas une identification avec une nation. Il est possible d'être un patriote Belge tout en parlant le français, ainsi que le néerlandais. Pourtant, dans le contexte biélorusse, le fait de parler biélorusse est devenu un marqueur d'appartenance à la nation biélorusse, et dans une certaine mesure, c'est une forme de protestation contre la politique du gouvernement en place qui ne parle pas le biélorusse et n'incite pas le peuple à le parler. Pour certains, parler le biélorusse est un moyen de se démarquer de la foule, de ne pas être comme « tout le monde ». Il y a un autre aspect de l'explication de l'argument fourni par l'élève. M. Weber a insisté sur ce que « l'activité communautaire politique produit le ressentiment de la communauté de sang »[670]. En Biélorussie, l'activité politique dirigée vers la création d'une communauté nationale, nie la langue biélorusse en tant que sa composante. Rares sont les discours que les dirigeants prononcent en biélorusse, il n'y a pas de mesures de soutien à cette langue au niveau étatique. La réflexion de cette élève qui répond en russe et qui nie l'importance du biélorusse peut être considérée comme le résultat de l'activité communautaire politique.

La question relative à l'union russo-biélorusse a révélé que 31 % des élèves sont d'accord avec les aspirations politiques du gouvernement biélorusse à engager une union politique avec la Russie. 57 % des élèves soutiennent l'union économique, et 6 % des élèves sont conscients de ce que dans le contexte du rapport de forces actuel, cette union aboutira à la disparition de la Biélorussie en tant qu'Etat indépendant, ce qu'avait confirmé en août 2002 le leader russe qui a clairement exprimé sa vision de futur Etat unifié, en se référant à ce que la Biélorussie devrait se diluer dans l'ensemble de la Fédération de Russie.

L'enquête réalisée auprès des élèves du lycée élitiste de la capitale biélorusse a révélé que ces enfants sont loin d'avoir une conscience nationale déterminée, et ceci en dépit du contexte social et éducatif favorable. La raison principale de la faiblesse identitaire des élèves est le manque d'encadrement parental.

[670] WEBER, Max, *Economie et société*, tome 2, op. cit., p. 124.

4§. Le gymnasium 171 de Minsk - un milieu social relativement favorisé.

Le gymnasium 171 de Minsk représente un milieu scolaire d'un niveau social élevé, accueillant des élèves sélectionnés sur dossier ou sur concours. Ces élèves qui sont censés être motivés pour les études, viennent souvent de familles possédant un certain capital économique et culturel.

L'enseignante d'histoire, Maryna Karneitchuk, nous a parlé de l'école et de ses élèves en termes positifs. Elle est satisfaite du niveau général d'éducation et de motivation des élèves. Les enquêtes nous ont permis de constater un niveau de connaissances en histoire et de culture générale relativement élevé, ce qui correspond au niveau exigé par un gymnasium. Maryna Karneitchuk a également évoqué les principes, sur lesquels elle construit son enseignement. Elle est partisane d'une approche consciente, pour elle, le simple compte-rendu ne suffit pas, elle exige des commentaires personnalisés et des réflexions de la part des élèves. Elle les incite à compléter l'information fournie à l'école par la lecture de sources complémentaires, elle les met en garde contre les dangers de soumission irréfléchie à une idéologie quelconque. L'enseignante a également parlé des devoirs « créatifs » liés à la composition d'essais, aux représentations théâtrales sur des sujets historiques qu'elle organise. M. Karneitchuk remarque une attitude « utilitariste » des élèves à l'égard de l'histoire. A l'heure actuelle, l'histoire ne garantit pas un métier qui permet d'accéder aux capitaux économiques ou sociaux, être historien n'est plus une profession prestigieuse, ni bien rémunérée. Elle essaie de persuader les élèves qu'il est important de connaître l'histoire, même lorsqu'on n'a pas l'intention d'en faire un métier. L'enseignante explique aux élèves que la connaissance de l'histoire aide à éviter certaines erreurs et contribue à enrichir le capital intellectuel.

La salle d'étude dont M. Karneitchuk est responsable comporte des mémos de méthodologie sur des murs. Un de ces mémos se rapporte à l'organisation de l'exposé oral. Ce mémo précise que les élèves doivent obligatoirement comparer des événements historiques pour arriver à une analyse profonde et pertinente, ils doivent également présenter les différents points de vue qui existent sur une période ou un personnage historique. Il est fortement conseillé aux élèves de présenter leur appréciation personnelle et surtout d'argumenter les réponses. Une telle approche s'inscrit dans le souci d'éveiller l'esprit critique des élèves. Ces recommandations méthodologiques sont

destinées à rappeler aux élèves que la véritable connaissance doit se construire sur l'appropriation personnelle consciente de l'information fournie par le manuel et l'enseignant. Ces conseils aident à développer les capacités de réflexion autonome et critique. Pourtant, ces indications paraissent être une exception dans le contexte général de dégradation du niveau éducatif des élèves, de l'attitude utilitariste à l'égard des études, résultant des transformations structurelles de l'enseignement, de la marchandisation du savoir, du manque de temps et de motivation des enseignants et des parents pour développer l'intérêt pour l'histoire et l'esprit critique.

Les efforts de l'enseignante, les conditions sociales favorables, le cadre éducatif stimulant du gymnasium n'aboutissent toutefois pas à des résultats qu'on pourrait attendre d'un public pareil. Bien que nous soyons en présence d'élèves bien motivés, bien éduqués, d'élèves bénéficiant de l'encadrement parental, nous avons constaté certaines lacunes dans leur éducation et la formation de leur conscience personnelle et nationale.

Le 30 mars 2004, nous avons effectué l'enquête auprès de 33 élèves de la classe de 9ème (3,2 % des enquêtes).

Tableau 43

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ? Pourquoi ?

81 % Oui	19 % Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

18% Associations liées à la période soviétique (principalement la Seconde Guerre mondiale)	18% Associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale biélorusse	64% Absence de réponse

3. Qui était K. Kalinouski ?

64% Les réponses ont témoigné de la compréhension du rôle historique de ce personnage	36% Les réponses ont montré que les élèves ont des connaissances, mais n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de K. Kalinouski

4. En quelle langue souhaiteriez-vous que l'histoire de Biélorussie soit enseignée ?

45% En russe	18% En biélorusse	37% « cela m'est égal »

6. Vous sentez-vous Biélorusse ?

73 % Oui	27 % Non

7. Que signifie pour vous être Biélorusse ?

55% Les réponses se référant aux caractéristiques objectives d'une nation	45% Les réponses se référant au sentiment subjectif d'appartenance à une nation

8. Vos parents contribuent-ils à votre éducation historique ?

81 % Oui	19 % Non

9. La langue des réponses

24% Les réponses dans un mélange du russe et du biélorusse	11% Les réponses en russe	65% Les réponses en biélorusse

Toutes nos enquêtes commencent par la question qui concerne le rôle de l'enseignement historique. Les réponses à cette question révèlent plusieurs facteurs de

la formation de la personnalité des élèves. L'attitude à l'égard de l'histoire indique le niveau de culture générale et la valorisation du capital éducatif au sens large du terme. Nous pouvons déceler grâce aux réponses des élèves, si leur approche à l'égard des études est pragmatique, ils ne voient aucune utilité pratique de l'histoire ou bien les connaissances en histoire sont une base pour construire une identité nationale.

Nous ne voulons pas construire de fausse opposition entre le rejet pragmatique et la valorisation de l'histoire. En soi, le rejet et la dévalorisation de la connaissance de l'histoire ne sont pas synonymes de manque de conscience, ce rejet peut être un choix conscient. Il peut également être un témoignage de manque de réflexion sur la question de l'identité non seulement nationale, mais aussi personnelle, familiale, professionnelle. Les élèves, apprennent-ils uniquement ce qui leur permettra de réussir les concours aux Universités ou sont-ils conscients que l'histoire est une part intégrante de la culture générale, même si elle n'est pas directement liée à leur future profession ? L'attitude à l'égard de l'histoire permet de mesurer le degré de formation de la conscience personnelle et nationale des élèves, car il s'agit d'un savoir sans rentabilité immédiate, un savoir gratuit qui n'est pas très valorisé dans un contexte de relations marchandes.

Les résultats de l'enquête réalisée au sein du gymnasium 171 ont révélé que la majeure partie des élèves estiment que la connaissance de l'histoire est importante (81 %). Certains élèves ont insisté sur le fait que « toute personne qui croit être éduquée doit connaître l'histoire de sa patrie» (fille, 14 ans, 9ème année). Les élèves sont motivés pour connaître l'histoire parce que « c'est intéressant » (fille, 15 ans, 9ème année), parce que « l'histoire peut apprendre beaucoup, car plusieurs choses se répètent dans l'histoire » (garçon, 14 ans, 9ème année), parce que c'est « un devoir civil » (fille, 14 ans, 9ème année). Il faut pourtant noter que le pourcentage des élèves qui ne valorisent pas la connaissance en histoire est relativement important (19 %), compte tenu de l'apprentissage des sciences humaines et sociales au gymnasium et des efforts de l'enseignante. Certains élèves disent : « je n'ai pas besoin de connaître l'histoire » (garçon, 14 ans, 9ème année), « l'histoire ne m'intéresse pas » (fille, 15 ans, 9ème année), « l'histoire n'a aucune importance pour moi » (garçon, 14 ans, 9ème année) et renoncent ainsi consciemment à une part importante de culture et d'éducation que fournit l'histoire. Dans un milieu sélectif du point de vue social et stimulant du point de vue éducatif, se trouvent ainsi des exceptions qui échappent à l'influence du milieu et de l'enseignant.

Les réponses les plus difficiles à commenter sont celles qui se rapportent aux associations spontanées provoquées par le mot « histoire de Biélorussie ». La difficulté d'interprétation consiste dans le hiatus entre le contexte social favorable, le niveau de connaissances et de conscience historiques important et la faiblesse de la conscience nationale révélée par cette question. Le chiffre le plus difficile à commenter est celui de 64 % des élèves qui n'ont pas pu répondre à la question. Les élèves n'ont évoqué aucun lien imaginaire ou émotionnel avec l'histoire de Biélorussie. Ce manque de réaction vis-à-vis de la question posée peut être l'indicateur de la faiblesse de la construction de la conscience nationale où l'histoire joue un rôle fondamental. Les quelques associations qui se partagent entre le passé soviétique et le passé national, témoignent d'un manque d'orientations précises dans la construction de l'identification avec la nation et son passé. La deuxième question est en désaccord avec l'ensemble de l'enquête qui a montré des élèves éduqués, motivés, intéressés par l'histoire et réfléchissant aux questions identitaires.

La question se rapportant à un héros controversé de l'histoire biélorusse nous a montré que le niveau de connaissances des faits historiques sur K. Kalinouski est élevé. Tous les élèves maîtrisent les faits relatifs à ce personnage historique, et plus de la moitié ont souligné le rôle qu'il a joué pour l'histoire du peuple biélorusse. Cette question témoigne du niveau d'éducation important des élèves, ainsi que de leur progression sur l'échelle de la formation de la conscience nationale. Les élèves du gymnasium 171 bénéficient d'un encadrement scolaire et parental, ce qui se voit à travers leur capacité d'apprendre et de produire des réflexions augmentées, en s'appuyant sur les connaissances.

L'enquête réalisée au sein de cette école est une mosaïque complexe où les élèves témoignent, d'un côté, de bonnes connaissances et de bonnes capacités de réflexion, mais d'un autre côté, parmi ces mêmes élèves, il y a ceux qui ne valorisent pas la connaissance de l'histoire (19 %), n'ont pas de lien émotionnel avec l'histoire de Biélorussie (64 %) et ne pensent pas qu'il faut apprendre l'histoire de Biélorussie en biélorusse (82 %). Le fait que presque la moitié des élèves (45 %) se sont exprimés pour le russe en tant que langue de l'enseignement de l'histoire de Biélorussie, relève soit d'un refus conscient de la langue biélorusse, soit d'un manque de réflexion sur les questions linguistico-identitaires. Ce fait tient probablement à l'absence de véritable réflexion, plutôt qu'à un refus conscient, car la moitié des élèves s'est exprimée pour le

russe, mais de plus, il y a un pourcentage important (37 %) qui ont déclaré : « il m'est égal en quelle langue l'histoire de Biélorussie est enseignée » (fille, 15 ans, 9ème année). Les élèves qui bénéficient d'un encadrement pédagogique de qualité et se trouvent dans un contexte qui stimule leur réflexion critique, assimilent bien l'information fournie par le système éducatif, pourtant nous pouvons conclure qu'il y a un blocage dans le processus d'appropriation personnelle de cette information. Une part importante des élèves n'arrive pas à produire une réflexion personnelle, en s'appuyant sur les connaissances assimilées. Ils ne progressent pas dans la construction de leur identité personnelle et de l'attitude à l'égard de la nation.

Le pourcentage des élèves qui déclarent n'avoir aucun lien avec la nation biélorusse est relativement important (27 %) et très peu explicité dans leur réponses. Parmi les non-Biélorusses, il n'y a que quelques élèves qui expliquent leur refus d'appartenir à la nation biélorusse par : « je n'aime pas la langue biélorusse et je ne la connais pas » (fille, 14 ans, 9ème année), « nous n'avons pas été initiés dès l'enfance, nous ne connaissons et ne comprenons pas la culture et la langue biélorusse » (fille, 15 ans, 9ème année), « mes parents sont Russes » (garçon, 16 ans, 9ème année), « je n'ai pas de proches en Biélorussie » (fille, 14 ans, 9ème année). Parmi les facteurs qui poussent les élèves à renoncer à l'identité biélorusse, figurent les origines ethniques et le manque d'initiation à la nation, à sa culture et à sa langue dans le cadre familial.

Nous avons des réponses qui méritent d'être citées : « je ne suis pas tout à fait Biélorusse, 50/50 » (fille, 14 ans, 9ème année). Nous avons déjà rencontré des Biélorusses « à moitié », « à 50 % » dans d'autres établissements scolaires et nous attribuons ce phénomène de « semi-Biélorusse » au manque de repères clairs dans la construction de l'identité et dans l'acceptation d'un message identitaire officiel flou et contradictoire.

Il est intéressant de citer un élève de 14 ans qui a rédigé ses réponses dans un mélange de russe et de biélorusse si richement émaillé de fautes qu'elles rendent la lecture du texte difficile. La conclusion légitime qui s'impose, c'est que l'élève ne maîtrise suffisamment aucune de ces langues. Ses réponses sont remplies de contradictions. L'élève valorise la connaissance de l'histoire, ses associations spontanées sont liées à l'histoire nationaliste – au G.D.L., pourtant la langue de l'enseignement de l'histoire de Biélorussie lui est « égale ». Il certifie être Biélorusse, car il « vit en Biélorussie et parle la langue biélorusse ». Il est difficile de comprendre

ses arguments d'appartenir à la nation biélorusse, car il déclare qu'il parle biélorusse, mais ses réponses sont rédigées dans une langue incompréhensible qui n'est pas la langue biélorusse. L'élève affirme qu'il parle le biélorusse, mais il est indifférent à la langue de l'enseignement de l'histoire de Biélorussie. Une telle contradiction peut être imputable au contexte général qui favorise une incertitude quant à l'identification avec la nation biélorusse. Dans ce contexte général, l'héritage soviétique s'entremêle avec l'héritage nationaliste, alors qu'ils sont diamétralement opposés. Les élèves mélangent les déclarations d'appartenance à la nation biélorusse avec l'indifférence à l'égard de la langue de l'enseignement de l'histoire de Biélorussie.

Les explications de l'appartenance à la nation biélorusse de la plupart des élèves sont réduites au fait de naitre et de vivre dans le pays qui n'implique pas automatiquement un lien civique ou affectif avec le pays : « je suis Biélorusse, parce que je suis né et je vis en Biélorussie » (garçon, 15 ans, 9ème année). Les enfants de parents étrangers nés en Biélorussie ne deviennent automatiquement pas des Biélorusses, tous ceux qui vivent dans le pays, n'ont pas la nationalité biélorusse, tous ceux qui ont la nationalité biélorusse ne s'identifient pas avec la nation biélorusse. Notre questionnaire porte sur des liens très complexes qui dépassent le cadre de la stricte possession du passeport biélorusse. Ce n'est pas la citoyenneté biélorusse, mais les liens psychologiques, sociaux et individuels avec la nation biélorusse qui nous préoccupent. Les explications réductrices avancées par les élèves témoignent du manque d'une véritable réflexion sur les questions historiques et identitaires et prouvent que, malgré l'investissement professionnel de l'enseignante, les élèves n'avancent pas dans la construction de l'identité nationale.

La plupart des élèves déclarent que les parents participent à leur éducation (81 %). Ces déclarations paraissent être en contradiction avec l'ensemble de l'enquête qui témoigne d'un niveau de connaissances en histoire important, mais d'un niveau de construction de l'identité national très peu élevé. Malgré l'investissement parental à l'éducation historique, les élèves échappent à l'influence de la famille, comme à celle de l'enseignante.

La conclusion générale que l'enquête réalisée au sein du gymnasium 171 inspire, c'est que les élèves de cet établissement bénéficient d'un encadrement éducatif et social stimulant. Ces élèves ont de bonnes connaissances en histoire et bénéficient du soutien parental. En même temps, les connaissances assimilées ne deviennent pas toujours un

soubassement pour le développement de la réflexion critique et pour la construction du rapport conscient à l'égard de la nation. Le niveau éducatif et la maîtrise des faits historiques est une condition nécessaire pour la construction du lien d'identification avec la nation et son passé, pourtant, elle ne joue pas toujours le rôle déterminant, comme le cas du gymnasium 171 le montre. Les connaissances que les élèves acquièrent, étant motivés par la famille ou par l'enseignant, ne sont qu'un point de départ pour le travail d'appropriation personnelle et de construction de l'identité que l'élève doit effectuer. Les facteurs sociaux, comme la famille, le système éducatif, l'entourage, les médias peuvent guider les élèves jusqu'au point où le travail personnel doit commencer. Nous sommes persuadée que la construction identitaire s'effectue sur une échelle, les facteurs sociaux, influençant l'acquisition de connaissances et de réflexion, favorisent la progression des élèves sur cette échelle, mais uniquement jusqu'au point où une prise en charge personnelle et consciente doit commencer.

Les résultats de nos enquêtes confirment notre hypothèse sur le caractère construit de l'identité. L'identité n'est guère naturelle, elle n'est pas donnée, elle doit procéder d'un travail lent et graduel d'appropriation personnelle et de réflexion. Les problèmes de l'acceptation de l'identité «toute faite» véhiculée, imposée par les autorités politiques biélorusses et soumise au but de sa légitimation, c'est une identification vide et formelle avec un message identitaire qui est faible et contradictoire. Au début du travail nous nous sommes référée aux recherches sociologiques qui ont pointé un décalage entre l'identification effective et les déclarations. Lors de nos enquêtes, nous avons rencontré de nombreux «Biélorusses, mais pas tout-à-fait», des élèves «moyennement Biélorusses», des personnes qui, à la fois, déclarent être Biélorusses et méprisent la langue et l'histoire de Biélorussie. Nous avons également rencontré les personnes qui avouent n'avoir jamais réfléchi à la question de leur identité, et cette attitude correspond au modèle identitaire officiel, qui aspire à freiner la réflexion critique pour qu'un message faible, contradictoire, construit sur des références destructrices, comme la guerre, soit accepté par la majorité des citoyens.

5§. Le gymnasium 56 : les élèves d'un auteur de manuels et membre de la Commission.

Le gymnasium 56 est situé au centre de la capitale biélorusse. Les élèves de cet établissement bénéficient d'un cadre pédagogique et social favorable. En règle générale,

les élèves des établissements dits spécialisés, comme lycées et gymnasiums, situés dans des quartiers favorisés de Minsk, sont issus d'un milieu aisé et socialement privilégié, même si nous avons vu des exceptions, comme le gymnasium 2 de Minsk. Le contexte social favorable devrait être lié à un niveau éducatif élevé des enfants fréquentant cette école secondaire. Ce niveau éducatif important n'induit pas nécessairement un degré de formation de la conscience personnelle et nationale élevé. Il est incontestable que les connaissances en histoire sont une condition préalable pour la construction d'une attitude à l'égard de la nation. Nous n'avons jamais constaté un lien d'identification avec la nation sans des connaissances en histoire, pourtant les connaissances en histoire peuvent ne pas devenir un point de départ pour la construction d'un lien d'identification avec la nation, comme certaines de nos enquêtes l'ont révélé.

Il est important de préciser que le professeur d'histoire de ce gymnasium est un historien éminent et un membre de la Commission, Petar Glambotskiï. Il nous a révélé son appréciation de la situation en science historique en général, de la Commission où il siège, du gymnasium où il enseigne. Il qualifie le milieu des historiens, et la Commission en particulier, de nœud de vipères et il pense que ce milieu, comme toute la société, après l'époque soviétique, n'a pas élaboré son code déontologique. Cela aboutit au manque de « règles de conduite » et à l'absence d'un consensus sur la manière d'écrire l'histoire, cela mène également aux règlements de comptes personnels les plus odieux. Il croit qu'il y a une dégradation du niveau de l'enseignement de l'histoire et une perte d'intérêt à l'égard de la discipline par rapport à la période de la perestroïka. Même dans son gymnasium où le niveau social et éducatif des élèves est supérieur à la moyenne, les résultats scolaires ne sont pas toujours à la hauteur des attentes. P. Glambotskiï essaie de remédier à cette situation en éveillant l'intérêt pour l'histoire et la pensée critique. Son but est de construire une échelle de valeurs dans l'esprit de ses élèves, qui puisse leur servir d'aiguillage dans une société qui n'a plus de repères. Il les provoque et les incite à poser des questions. Ses leçons commencent toujours par une série de questions que les élèves posent sur la leçon précédente. Il apprend aux élèves à poser des questions non-conformistes. L'enseignant regrette le manque d'investissement familial dans l'éducation des enfants et il croit que le système éducatif ne peut pas remplacer la famille. Il organise des visites de musées et de sites historiques, mais il croit que le « rendement » intellectuel et culturel des visites serait nettement supérieur, si les parents s'en occupaient. P. Glambotskiï est partisan de

l'approche pédagogique individuelle, il recourt même à des entretiens personnels, lorsqu'il faut résoudre les problèmes de motivation ou de compréhension des élèves. Il ne se borne pas au programme et au manuel, mais les complète par de nombreuses sources complémentaires et alternatives.

Les résultats de l'enquête sont une image complexe. Cette image reflète à la fois les efforts de l'enseignant et les problèmes sociaux évoqués par P. Glambotskiï. Le 16 janvier 2007, 56 élèves de classe de 10ème et de classe de 11ème (5,5 % du nombre total d'élèves enquêtés) ont répondu aux questions suivantes.

Tableau 44

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ? Pourquoi ?

60 % Oui	40 % Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

20% Associations liées à l'enseignant et au manuel	17% Associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale biélorusse	9% Associations liées à la période soviétique	54% Absence de réponse

3. Quelle période qualifieriez-vous de « siècle d'or » de Biélorussie ?

20% La période actuelle	6% La Biélorussie n'a jamais connu un « siècle d'or »	20% La période soviétique	3% Le « siècle d'or » est dans l'avenir	40% La période du G.D.L.	11% Absence de réponse

4. Qui était K. Kalinouski ?

60% Les réponses ont témoigné de la conscience du rôle historique de ce personnage historique	20% Les réponses ont montré que les élèves ont des connaissances, mais n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de K. Kalinouski	20% Absence de réponse

5. Quel était le rôle historique de la revue *Notre champ*?

51 % les réponses ont témoigné de la conscience du rôle historique de cette revue	49% les réponses ont montré que les élèves ont des connaissances sur cette revue, mais ils n'ont fait aucune conclusion sur son rôle historique

6. Vous sentez-vous Biélorusse ?

57% Oui	43% Non

7. Que signifie pour vous être Biélorusse ?

55% Les réponses se référant aux caractéristiques objectives d'une nation	45% Les réponses se référant au sentiment subjectif d'appartenance à une nation

8. Vos parents contribuent-ils à votre éducation historique ?

49% Oui	51% Non

9. La langue des réponses

12% Mélange du russe et du biélorusse	14% Russe	74% Biélorusse

Certaines réponses nous ont profondément surprise, compte tenu de l'investissement pédagogique et personnel de l'enseignant éminent. Nous avons constaté de nombreuses lacunes et faiblesses dans la mise en place de la vision du monde des élèves, de l'histoire nationale et de la nation.

Le nombre d'élèves qui ne valorisent pas les connaissances en histoire est très élevé (40 %), ce qui surprend, compte tenu du contexte social et éducatif. Les efforts de l'enseignant pour éveiller l'intérêt pour l'histoire n'aboutissent pas toujours. Il s'agit

probablement d'une attitude utilitariste à l'égard des disciplines scolaires. Les élèves ne prêtent attention qu'aux matières dont ils ont besoin pour leurs concours d'entrée des universités. Les notions de culture générale, d'intellect, d'érudition n'ont pas une grande importance pour eux.

Les associations provoquées par les mots « histoire de Biélorussie » ont montré une diversité de réponses. Pourtant, le fait le plus surprenant est le nombre d'élèves qui n'ont rien répondu à cette question. L'absence de lien imaginaire ou émotionnel avec l'histoire de Biélorussie est assez difficile à expliquer. Les élèves ne s'intéressent pas à l'histoire, c'est pour cette raison qu'ils n'ont aucune association spontanée avec elle. Les associations, partagées entre l'héritage soviétique, l'histoire nationaliste et l'enseignant, peuvent relever de l'autorité de l'enseignant. P. Glambotskiï a une influence sur ses élèves, ce que 20 % des associations liées à l'enseignant prouvent. Nous pouvons attribuer la dispersion des associations non seulement à l'absence d'un récit historique et d'un modèle identitaire unifié, mais aussi à la méthode du professeur qui apprend à ne pas penser selon des canevas conventionnels. La diversité des réponses à la question sur le « siècle d'or » témoigne également de l'approche pluraliste de l'enseignant que les élèves ont probablement assimilée.

Les réponses aux questions sur K. Kalinouski et sur *Notre champ* sont les résultats des efforts de l'enseignant. A quelques exceptions près, les élèves maîtrisent l'information sur ce personnage et cette revue, ce qui n'est pas le cas d'un grand nombre d'élèves des autres établissements. Plus de la moitié des élèves ont également fait de ces connaissances un soubassement pour construire une réflexion personnelle argumentée sur ces personnages et faits historiques. Ces résultats tiennent à notre avis au travail de l'enseignant, car le désinvestissement parental dans l'éducation des élèves est assez important (51 %), et le facteur auquel la maîtrise des questions historiques factuelles peut être attribuée, c'est l'enseignant.

Plus de la moitié des élèves interrogés se considèrent comme Biélorusses, en même temps, un grand nombre d'élèves ne se sentent pas Biélorusses, et ce fait peut paraître surprenant, comme le grand nombre d'élèves qui ne valorisent pas la connaissance de l'histoire. Le contexte socioéducatif du gymnasium et la discussion avec l'enseignant font penser à un niveau d'identification avec la nation et une valorisation du lien identitaire plus important que la réalité ne le montre.

Plusieurs élèves ont souligné le critère linguistique en tant que facteur déterminant pour expliquer leur manque d'appartenance à la nation biélorusse. De nombreux élèves ont avoué : « je ne parle pas biélorusse, je ne suis pas Biélorusse » (fille, 16 ans, 11ème année), il y a des élèves qui ont affirmé : « nous n'avons même pas la possibilité de parler notre langue maternelle, comment pouvons-nous évoquer l'identité dans cette configuration ? » (fille, 17 ans, 11ème année) « Je ne suis pas Biélorusse, car dans notre pays, les gens parlent en général en russe, et la majorité ne connaît même pas l'histoire de Biélorussie » (garçon, 16 ans, 10ème année), « je ne parle pas le biélorusse, mais je suis consciente qu'en ignorant notre langue, nous la piétinons » (fille, 16 ans, 11ème année). Dans toutes ces explications, nous sommes confrontée à une sorte d'attribution de responsabilité pour le manque d'identification avec la nation biélorusse à la situation générale, où tout le monde parle le russe et non pas le biélorusse. La notion de responsabilité personnelle du choix linguistique disparaît ainsi. Nous retrouvons le conformisme et la référence à la configuration générale que nous avons souvent repérés dans nos enquêtes et qui sont une caractéristique importante de la société biélorusse en général. Les élèves constatent le lien entre la défaillance de l'usage du biélorusse et la faible identité des Biélorusses, mais ils ne vont pas au-delà de la simple constatation des faits, ils ne font pas l'effort de réfléchir aux causes de la situation générale et de la contribution de chacun à cette situation. Cette perception superficielle de la problématique identitaire et linguistique est en partie responsable de la pérennisation et de la dégradation de la situation.

Dans le contexte biélorusse, la langue biélorusse est un marqueur saillant de l'appartenance à la nation biélorusse. Le critère de la langue a été avancé par ceux qui renoncent à être Biélorusse, comme par ceux qui se sont déclarés être Biélorusse : « je suis Biélorusse, car j'aime beaucoup la langue et la littérature biélorusses » (fille, 16 ans, 11ème année), « je peux dire que je suis Biélorusse, car je connais la langue biélorusse » (garçon, 17 ans, 11ème année).

Il est intéressant de comparer deux cas que nous avons repérés parmi les réponses. Dans le premier cas, l'élève qui a rédigé ses réponses dans un biélorusse soutenu, affirme : « je ne connais pas suffisamment la langue biélorusse, c'est pour cela que je ne sens pas d'unité avec la nation biélorusse » (garçon, 17 ans, 11ème année). Dans le deuxième cas, l'élève a répondu dans un mélange du russe et du biélorusse, mélange qui trahit son ignorance des deux langues. De plus, l'élève n'a montré aucune

connaissance factuelle sur K. Kalinouski et *Notre champ*. Malgré l'ignorance apparente de la langue et de l'histoire biélorusses, cet élève a affirmé « je suis biélorusse, je connais un peu l'histoire de Biélorussie » (garçon, 16 ans, 11ème année). Le premier élève cité a manifesté une très bonne connaissance de la langue et de l'histoire biélorusses, mais il ne la juge pas suffisante pour se sentir Biélorusse. La connaissance de la langue et de l'histoire biélorusse du deuxième élève est nettement inférieure à celle du premier élève, mais c'est le deuxième qui se déclare être Biélorusse, à la différence du premier. Nous avons déjà rencontré un tel phénomène, surtout au sein du lycée de l'Université d'Etat : les élèves maîtrisent bien la langue et l'histoire biélorusses, mais ne jugent pas leur maîtrise suffisante pour se sentir Biélorusse. L'exemple cité nous apprend que ce ne sont pas les caractéristiques objectives qui déterminent le lien avec la nation (langue, histoire, tradition), ni le degré « objectif » d'appropriation de ces caractéristiques, comme la connaissance de la langue et de l'histoire nationales, mais l'appréciation personnelle subjective du lien d'identification que ces connaissances peuvent produire.

Comme dans d'autres établissements scolaires, au gymnasium 56, il y a également des élèves qui se déclarent être « à moitié Biélorusses » (fille, 16 ans, 11ème année), ceux qui ne sont pas « des Biélorusses à 100 % » (garçon, 15 ans, 10ème année) et ceux qui disent ne pas savoir quelle est leur identité nationale. Ces déclarations tiennent à l'absence d'un modèle identitaire général stabilisé et au manque de travail d'identification personnelle avec la nation biélorusse.

Parmi les arguments en faveur de l'appartenance à la nation biélorusse évoquant un sentiment subjectif, les élèves ont noté : « je suis citoyen de Biélorussie, toute ma vie est liée à la Biélorussie » (garçon, 17 ans, 11ème année), « j'aime la Biélorussie et je veux faire tout mon possible pour le bien de mon pays » (fille, 15 ans, 10ème année), « j'ai reçu toute mon éducation en Biélorussie, mes racines proviennent d'ici, je suis liée et reconnaissante à la Biélorussie » (fille, 17 ans, 11ème année).

De manière générale, les arguments des élèves qui se disent être Biélorusses et de ceux qui renoncent à appartenir à cette nation sont faiblement développés, malgré les efforts de l'enseignant pour éveiller l'esprit critique des élèves qui devraient les amener à se positionner consciemment vis-à-vis de la nation biélorusse.

Plus de la moitié des parents d'élèves (51 %) ne participent pas à l'éducation de leurs enfants, ce qui est assez surprenant dans le contexte social du gymnasium. Le

désinvestissement parental n'est pas facile à expliquer, et les élèves n'ont que très peu développé cette question. Les parents ne valorisent pas l'éducation en tant que telle, l'enseignement n'est considéré que comme un ascenseur social et économique. L'histoire ne fait pas partie des disciplines qui permettent de gagner sa vie, et la culture générale, les connaissances sans rendement immédiat ne sont pas valorisées par les parents d'élèves.

Les résultats de l'enquête réalisée au sein du gymnasium 56 nous apprennent que les élèves d'un établissement réputé, situé au centre de la capitale biélorusse, bénéficiant d'un contexte social et éducatif favorable ne montrent pas un niveau de connaissances aussi important qu'on pourrait le présupposer. Ces élèves échappent à l'influence de l'enseignant éminent qui essaie de les motiver et de leur transmettre l'idée de la nécessité de construire une attitude personnelle à l'égard de la nation. Le manquement des parents dans l'éducation historique ne contribue pas à la consolidation de la conscience historique et nationale des élèves.

Quelques idées inspirées par les résultats des enquêtes au sein des établissements élitistes.

L'enquête effectuée au sein des établissements élitistes confirme l'idée de l'importance du milieu social et familial pour la construction de l'identité personnelle et nationale. Les élèves d'origine sociale favorisée intègrent souvent des établissements scolaires prestigieux. Ils ont ainsi plus de connaissances susceptibles de devenir la base de leur identité personnelle, familiale et nationale. Les élèves qui bénéficient du soutien parental dans leur éducation sont souvent attentifs à l'enseignement dispensé par le professeur. Inversement, les professeurs les plus réputés et les plus engagés dans leur travail d'historien et d'enseignant, comme S. Panou, ne parviennent pas à susciter la réflexion critique des élèves privés de l'appui familial dans leurs études. P. Glambotskiï n'est pas confronté au manque de motivation des élèves, comme son collègue, auteur de manuels S. Panou. Le poids du milieu social et familial est bien visible dans la différence du niveau de connaissances et de maturité de la conscience des élèves des groupes bilingues et ordinaires du gymnasium 74. Les élèves encadrés par un même enseignant ont des résultats scolaires différents, et l'explication de cette différence tient à l'influence familiale.

Nous insistons sur le fait que l'impact du milieu social sur la construction identitaire doit être nuancé, ce que l'enquête au lycée de l'Université d'Etat révèle. Les

élèves de cet établissement, unique en Biélorussie, ayant montré des connaissances remarquables et une motivation pour les études, ne sont pas tous issus de milieux sociaux aisés et de familles d'intellectuels. Un nombre non négligeable d'élèves viennent du milieu rural et de familles modestes, ce qui ne les empêche pas d'être motivés pour les études, d'avoir d'excellents résultats scolaires et de témoigner d'un niveau de conscience personnelle et nationale très élevé.

Nous revenons à l'idée sur le caractère graduel et lent de la construction identitaire. L'influence socialisante des divers acteurs conduit à une prise en charge personnelle et responsable de l'identité. Cette prise en charge caractérise l'identification comme une adhésion consciente à une communauté, permettant d'établir une relation de proximité, et de négocier sa place dans la communauté nationale. L'identification est un acte conscient qu'un individu est capable de produire à un stade avancé de la construction identitaire, après s'être approprié le passé du groupe et de ses modalités de fonctionnement. Pour cette raison, nous avons insisté sur le lien entre la maturité intellectuelle des élèves, leur niveau de connaissances en histoire et la construction identitaire. Cette même raison explique la faiblesse de l'identité de la majorité des Biélorusses qui n'ont pas les moyens requis pour l'acte conscient d'adhésion à une nation. L'identification en tant que processus complexe ne se réalise que dans une configuration précise, nécessitant des pré-requis. Le caractère conscient de l'identification ne doit toutefois pas nous faire oublier que même la conscience est un fait politique[671], que la conscience subjective du lien national n'a pas besoin de « correspondre à la réalité[672] », et que l'identification est une « adhésion collective à une fiction[673] ».

En réfléchissant sur l'impact du milieu social, nous devons préciser que, si cette influence est très importante, elle n'est ni exclusive, ni déterminante. Nous avons rassemblé les écoles élitistes dans une seule sous-section, alors qu'objectivement il y une différence notable entre les types de l'élite, entre leurs capitaux et leurs échelles de valeurs. Les enfants de l'élite intellectuelle du lycée francophone 74 bénéficient d'un cadre social et familial différent de celui des élèves du lycée 24, les enfants de l'élite économique. La construction de l'identité au sens large du terme ne peut être attribuée au seul contexte social, même si elle en dépend fortement. Le milieu social préfigure le

[671] DEUTSCH, Karl Wolfgang, *Nationalism…*op. cit., p. 165.
[672] POUTIGNAT, Philippe, STREIFF-FENART, Jocelyne, *Théories…*op. cit., p. 47.
[673] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p. 279. 14.

positionnement des familles d'élèves dans le champ social, leur accès aux capitaux sociaux, économiques et culturels. Ces dispositifs préfigurent la motivation pour les études et pour la construction de l'identité des élèves.

Ce que nous avons retenu de l'enquête, c'est l'importance relative du cadre spatiotemporel pour la mise en place d'un lien avec la nation. Lorsque les élèves des écoles modestes n'ont trouvé qu'un seul argument pour expliquer le sentiment d'être Biélorusse qui est : « je suis né et je vis ici », nous avons mis en doute leurs liens d'identification avec la nation, surtout dans le cas des élèves qui ont montré un faible niveau de connaissances en histoire et en langue biélorusses. Une grande partie des élèves modestes a répondu positivement à la question sur l'identification avec la nation biélorusse par convenance ou par l'aspiration de ne pas créer une image dévalorisante d'eux-mêmes. En même temps, les élèves du lycée de l'Université d'Etat qui ont montré une profonde réflexion et une approche sérieuse des questions d'identification, ont répondu que leurs connaissances sont insuffisantes pour être Biélorusse. Pour les élèves qui connaissent l'histoire et qui réfléchissent aux problèmes d'identité, le choix identitaire est une question complexe et sérieuse. Les élèves érudits n'ont jamais répondu avec la facilité des élèves modestes à la question d'identification, car pour les premiers, cela suppose un véritable travail d'apprentissage, de réflexion et de positionnement. Une bonne connaissance de l'histoire de Biélorussie, de sa langue et de sa culture n'est pas une condition de l'identification avec la nation biélorusse. La connaissance objective de la langue et de l'histoire nationale ne garantit pas de lien avec la nation, qui doit s'effectuer à travers le travail d'appropriation personnelle subjective de ces éléments qui deviennent alors investis de sens. Les élèves avec un capital culturel et éducatif importants renoncent souvent à s'identifier avec la nation biélorusse, comme nous l'avons constaté au lycée de l'Université d'Etat ; leur différence avec les élèves peu motivés, c'est que le positionnement vis-à-vis de la nation relève d'un travail de réflexion. Les élèves des écoles élitistes se contentent rarement d'argument comme : « je suis Biélorusse, car je suis né ici ». Le fait de vivre sur le territoire d'un pays n'implique pas nécessairement un lien d'identification avec celui-ci. Il est possible de vivre dans un pays et ne sentir aucune affinité intellectuelle, culturelle ou émotionnelle avec ce pays, comme on peut vivre en dehors du pays qu'on valorise. La construction d'une identité est un processus long et complexe où le cadre national, le fait de naître et de vivre dans un pays n'est qu'un point de départ du travail d'identification. Nous

verrons dans la section suivante dédiée aux écoles rurales que la proximité particulière du milieu rural avec les origines ethniques et la terre de la nation n'est pas un gage d'un lien fort avec la nation.

Section 3. Les écoles rurales – des milieux sociaux particuliers.

Les écoles rurales représentent un milieu très particulier et méritent d'être considérées dans une section à part. La situation socio-économique du milieu rural est extrêmement fragile, les questions du «pain quotidien» prévalent sur les considérations subtiles comme histoire, nation, identité. Les familles n'offrent pas un suivi éducatif aux élèves. Pourtant, le milieu rural est porteur de la langue, de la culture et des traditions nationales, ce qui peut jouer un rôle stimulant dans la construction identitaires des élèves.

1§. Le village Danilavitchy : proximité géographique et éloignement mental de la capitale biélorusse.

L'école secondaire du village Danilavitchy de l'arrondissement de Dziarjynsk est un milieu social particulier. C'est un village situé à 70 km de la capitale biélorusse, mais l'infrastructure de transport très faiblement développée dans cette région rend l'accès à cet endroit très difficile. Les habitants de Danilavitchy sont donc « déconnectés » du monde urbain, même du centre de l'arrondissement, Dziarjynsk, ce qui influence leur mode de vie, par excellence rural. L'absence quasi-totale de routes goudronnées fait du village Danilavitchy un îlot fermé sur lui-même et régi par ses habitudes et ses règles sociales. Les élèves de l'école de Danilavitchy forment un milieu social spécifique, ce que nous allons essayer d'étudier à travers les réponses que 86 élèves de la classe de 6ème, de 7ème, de 9ème et de 11ème (8,4 % du nombre total d'enquêtes effectuées) ont formulées le 15 mai 2006.

Tableau 45

1. Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ? Pourquoi ?

89 % Oui	11 % Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

11% Associations liées à la période soviétique (principalement la Seconde Guerre mondiale)	33% Associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	56% Absence de réponse

3. Quelle période qualifieriez-vous en tant que « siècle d'or » de Biélorussie ?

9% La période actuelle	10% La Biélorussie n'a jamais connu un « siècle d'or »	10% La période soviétique	5% Le « siècle d'or » est dans l'avenir	12% La période du G.D.L.	54% Absence de réponse

4. Quel était le rôle historique de la revue *Notre champ* ?

18% Les réponses ont témoigné d'un minimum de connaissances sur cette revue	82% Les réponses ont montré que les élèves n'ont rien retenu sur cette revue et n'ont fait aucune conclusion sur son rôle historique

5. Qui était K. Kalinouski ?

29% Les réponses ont témoigné de la conscience du rôle historique de ce personnage historique	71% Les réponses ont montré que les élèves n'ont rien retenu sur K. Kalinouski et n'ont fait aucune conclusion sur son rôle historique

6. Vous sentez-vous Biélorusse ?

78 % Oui	22 % Non

7. Que signifie pour vous être Biélorusse ?

67% Les réponses se référant aux caractéristiques objectives d'une nation	16% Les réponses se référant au sentiment subjectif d'appartenance à une nation	17% Absence de réponse

8. Vos parents contribuent-ils à votre éducation historique ?

86 % Oui	14 % Non

9. La langue des réponses

35% Mélange du russe et du biélorusse	65% Biélorusse

La majorité des élèves s'est exprimée en faveur de l'importance de connaître l'histoire nationale, il faut pourtant préciser que, malgré la demande d'expliciter les réponses, les élèves n'ont pas fourni d'arguments pour conforter leur positionnement. L'enquête a révélé des lacunes considérables dans les connaissances basiques en histoire. Les élèves ne savent quasiment rien sur K. Kalinouski, nous avons même repéré un certain nombre de réponses où ce personnage est qualifié d'écrivain et de héros de la Seconde Guerre mondiale. Cette absence de connaissance minimum sur les faits et personnages importants et faisant partie du programme obligatoire, va à l'encontre des affirmations sur l'importance de connaître l'histoire. Nous pouvons formuler l'hypothèse que la majorité des élèves déclarent que connaître l'histoire est important par convention pour laisser une bonne impression, parce que déclarer le contraire serait dévalorisant. Les déclarations des élèves sont pourtant vides, ils démontrent en réalité une ignorance frappante de l'histoire de Biélorussie au point

d'attribuer à K. Kalinouski le rôle d'un héros de la Seconde Guerre mondiale. Nous pouvons supposer que cette volonté d'écrire au moins quelque chose au lieu d'avouer l'ignorance en laissant la case vide relève du souci de laisser une bonne impression. Cette préoccupation de l'image de soi de la part des élèves peut être liée au contexte du village où tous les habitants se connaissent bien, où les détails même de la vie privée n'échappent pas aux voisins et se discutent avec minutie. Il est tout à fait probable que c'est la raison pour laquelle les élèves veulent donner une bonne apparence à leurs réponses, sans se soucier de leurs contenus. Nous pouvons illustrer cela par les réponses d'une élève de la classe de 9ème qui a écrit : « il est honteux de ne pas connaître l'histoire » (fille, 14 ans, 9ème année), pourtant ses réponses sur les événements et les personnages concrets n'ont révélé qu'une connaissance très faible en histoire nationale. Les réponses de cette élève confirment l'hypothèse que nous venons d'exposer : les élèves sont préoccupés par le jugement que les autres peuvent porter sur eux, ils admettent que ne pas connaître l'histoire est honteux, mais ils fournissent des réponses qui montrent l'ignorance de l'histoire.

La caractéristique majeure des réponses à la deuxième question est le nombre très important d'élèves qui n'ont pas fourni de réponses à la question posée. L'absence d'associations liées à l'histoire nationale peut traduire l'absence de connaissances en histoire, ainsi que l'absence du lien d'identification avec l'histoire.

La question sur le « siècle d'or » biélorusse révèle également une perte de repères par les élèves de cette école secondaire, car plus de la moitié des enquêtés n'ont pas donné de réponse à cette question. 10 % des élèves ont qualifié la période actuelle et la période soviétique de «siècle d'or», 5 % des élèves croient que le « siècle d'or » est dans l'avenir, 12 % ont retenu la version nationaliste de l'histoire attribuant à la période du G.D.L. le titre de « siècle d'or » biélorusse et 10 % sont pessimistes et pensent que la Biélorussie n'a jamais connu un siècle d'or. Un tel tableau dépareillé témoigne de manque d'une vision unique dans les appréciations attribuées à différentes périodes historiques. Il serait possible de supposer qu'une diversité d'appréciations témoigne d'une pluralité de lectures des périodes historiques que les élèves retiennent grâce à un enseignement stimulant, comme c'est le cas du lycée 56 de Minsk. Pourtant, ce que montre l'enquête effectuée au sein de l'école secondaire de Danilavitchy, c'est le manque de connaissances en histoire, car une réflexion sur l'histoire de Biélorussie et la connaissance de ses courants majeurs idéologiques concurrents conduit à distinguer un

nombre assez limité de périodes qui peuvent prétendre au titre de « siècle d'or ». Si les élèves avaient de bonnes connaissances en histoire, nous aurions eu des réponses partagées majoritairement entre la période soviétique et le G.D.L. De plus, si les élèves avaient proposé des réponses sur le « siècle d'or » sortant des canevas habituels, ces réponses auraient été nécessairement argumentées. Pourtant, les résultats obtenus témoignent de l'absence de connaissances et d'intérêt pour l'histoire.

La lecture de la question sur le «siècle d'or» met également en évidence le nombre très important d'élèves qui n'ont pas fourni de réponse à la question posée. Le niveau d'éducation historique bas lié, entre autres, au niveau général d'enseignement peu élevé, ainsi que l'absence de motivation et d'intérêt pour les études, sont des facteurs essentiels qui expliquent pourquoi les élèves n'assimilent pas l'information concernant l'histoire nationale.

Les facteurs mentionnés sont liés au milieu social qui ne valorise ni le capital éducatif, ni la culture générale au sens large du terme. Yury Trusau, enseignant d'histoire, a avoué qu'au début des années 1990, il était enthousiaste et il essayait de transmettre l'intérêt pour l'histoire à ses élèves. Après un certain temps, il est devenu très pessimiste quant au contenu, à la qualité de l'enseignement et à la motivation des élèves. D'après l'enseignant, lors des réunions de professeurs au département de l'éducation de Dziarjynsk, on lui a fait comprendre que son enthousiasme n'était pas bien vu et qu'il ne fallait surtout pas que son enthousiasme ait une coloration nationaliste. Ce qui est demandé aujourd'hui aux professeurs, c'est un enseignement « modéré » de l'histoire. Y aurait-il une crainte des responsables du département de l'éducation de l'arrondissement de Dziarjynsk qu'un intérêt trop important pour l'histoire risque de mener les élèves à des recherches trop poussées sur les questions historiques ? Dans un contexte d'incertitude où sans avoir d'instructions précises, les fonctionnaires préfèrent choisir l'attitude la moins dangereuse ; pour une discipline controversée comme l'histoire, l'attitude minimaliste la plus neutre possible est l'option la plus sécurisante.

Les réponses ou plus exactement l'absence de réponse aux questions concernant la revue *Notre champ* et K. Kalinouski, comme cela a été déjà précisé, est une preuve du manque de connaissances en histoire. Ces deux éléments font partie du programme obligatoire, et les élèves doivent retenir au moins un minimum d'information. Le fait que 70 à 80 % d'élèves n'ont pu rien répondre à la question posée, prouve qu'ils

échappent même à leur obligation en termes d'assimilation de connaissances. Dans une telle configuration, il est impossible d'analyser la formation d'une conscience historique ou nationale, car cette conscience se construit premièrement sur de solides connaissances et deuxièmement sur l'intérêt et la volonté de bâtir une réflexion à partir des connaissances. La construction d'une identité nationale est un processus long qui requiert des efforts considérables et qui se fait en plusieurs étapes. Les élèves de l'école de Danilavitchy n'ont même pas franchi la première étape, ils renoncent même à leur devoir d'assimiler le minimum d'information fourni par le système éducatif. Au cas où les élèves prêteraient plus d'attention au programme scolaire, les connaissances pourraient éveiller leur intérêt pour l'histoire et leur donner la motivation de s'adresser aux ressources d'information complémentaires. Pourtant, lorsque nous sommes en présence d'élèves qui sont incapables de donner au moins une information factuelle sur la revue *Notre champ* et K. Kalinouski, nous ne pouvons pas nous attendre à des réflexions sur le rôle historique de ces personnages.

L'identification des élèves avec la nation biélorusse est relativement faible, vu le contexte social d'un village biélorusse. Il serait possible de supposer que le niveau d'identification serait supérieur au 78 %, car le milieu rural est le gardien de la culture, de la langue et des traditions nationales. Les origines ethniques des élèves sont majoritairement biélorusses ; il est très peu probable que des personnes venues de l'étranger s'installent dans un village difficilement accessible et situé loin des frontières. A quels facteurs pourrions-nous attribuer les 22 % d'élèves qui renoncent à s'identifier avec la nation biélorusse ? Il n'y a pas de facteurs qui pourraient expliquer leur appartenance à une autre nation. Les élèves vivent dans un milieu social très proche des éléments ethniques et nationaux biélorusses, ils ont ainsi tous les conditions « pré requises » pour se sentir proches de la nation biélorusse. La réponse peut se trouver dans le cadre socio-économique du village. Les habitants des villages biélorusses font face à des problèmes économiques qui ne leur laissent pas le temps et ne les incitent pas à s'occuper des questions comme l'identité. Le milieu rural ne favorise les réflexions ni sur les chemins historiques de la nation, ni sur l'identité personnelle. La sensibilité particulière des enfants du village à leur image sociale a été déjà mise en exergue. Nous pouvons conclure ainsi que le fait d'être Biélorusse ne figure pas parmi les éléments prestigieux ou valorisables dans le milieu rural. Il existe des problèmes de reconnaissance et de prestige social de la langue et de la culture nationale biélorusse, ce

qui peut être un facteur explicatif dans le cas de l'école de Danilavitchy où les élèves ne veulent pas s'identifier avec une nation sans prestige.

Les arguments en faveur de l'identification avec la nation biélorusse révèlent une faible réflexion des élèves sur les questions nationales et identitaires. Les élèves ne sont pas capables d'expliquer leur sentiment d'appartenance à la nation biélorusse : 17 % des élèves n'ont pas répondu à la question et 67 % ont donné des réponses courtes évoquant uniquement des éléments de lien avec la nation comme la langue ou la culture. Le problème soulevé par les réponses des élèves est la faiblesse du lien d'identification avec la nation biélorusse qui est due, entre autres, au manque de réflexion sur les questions identitaires. Les élèves de cette école secondaire n'ont pas véritablement argumenté leur choix identitaire : ils ont donné des réponses courtes, très peu développées qui ne traduisent pas une véritable réflexion sur la question.

La majorité des réponses est limitée à des arguments superficiels comme : « je suis Biélorusse, car je suis né et vis en Biélorussie » (garçon, 17 ans, 11ème année) ou bien « je connais la langue et les traditions biélorusses » (garçon, 17 ans, 11ème année), alors que l'identification est une incorporation de schémas, de pratiques, de logiques immanentes[674], de styles de vie constituant un habitus plus ou moins assimilé. La connaissance passive de la langue biélorusse n'est guère un facteur d'identification avec la nation biélorusse. C'est uniquement dans les cas où les élèves ont indiqué : « j'aime la langue biélorusse » (fille, 13 ans, 7ème année) que nous pouvons parler d'usage effectif et d'un investissement de sens spécifique dans la connaissance de la langue biélorusse. Dans cette configuration seulement, la langue peut être un facteur d'identification effective avec la nation. De même manière, le fait de vivre en Biélorussie n'est pas en soi une explication de lien avec la Biélorussie, ce que nous voyons par ailleurs dans l'exemple de cette école secondaire. Le fait de vivre en Biélorussie, de suivre des cours d'histoire de Biélorussie ne garantit pas un lien avec la nation biélorusse. Les élèves de l'école de Danilavitchy ne connaissent pas l'histoire du pays, ne réfléchissent pas sur les questions identitaires et ne valorisent pas l'appartenance à la nation biélorusse.

Quelques élèves seulement ont explicité leurs déclarations « j'aime la Biélorussie » (fille, 11 ans, 6ème année), « je suis fier d'être Biélorusse » (garçon, 17 ans, 11ème année). La différence entre les arguments se référant aux facteurs objectifs

[674] BOURDIEU, Pierre, *Choses…*op. cit., p. 81.

d'appartenance à une nation et le sentiment subjectif d'identification est non seulement épistémologique, mais également pratique. La déclaration « je suis Biélorusse, car j'aime la Biélorussie et je suis fier de mon pays » indique des liens à la nation plus forts que ceux qui peuvent être induits d'une simple affirmation « je suis Biélorusse, car je suis né et je vis en Biélorussie ». La valorisation émotionnelle du lien avec la nation biélorusse traduite par les affirmations « je suis fier d'être Biélorusse » est une valeur ajoutée par rapport à une simple constatation « je suis Biélorusse, car je suis né en Biélorussie ».

Le niveau de la participation parentale dans l'éducation des enfants est assez important, selon les résultats (86 %). Il paraît être même en désaccord avec le niveau de connaissances en histoire et le niveau de la conscience nationale très peu élevé. Compte tenu des incohérences repérées dans la présente enquête, notamment les affirmations sur l'importance de connaître l'histoire, qui n'ont pas été confirmées par les connaissances, il est possible de supposer que les élèves, en se souciant de leur image sociale, ont répondu positivement à la question sur le rôle de la famille dans l'éducation pour ne pas paraître délaissés par leurs parents. En réalité, la situation peut être différente. Les parents participent probablement très peu dans l'éducation et l'éveil de la conscience nationale des élèves ou bien les enfants sont très peu réceptifs au message des parents.

L'enquête réalisée au sein de l'école secondaire de Danilavitchy montre un milieu social particulier, régi par ses propres lois sociétales où il est important de paraître sous une lumière valorisante aux yeux des voisins, où il existe une échelle de valeurs sociales, parmi lesquelles l'éducation ne figure que très peu. L'éducation est relativement ou superficiellement valorisée, et à condition qu'elle puisse servir d'ascenseur social. Durant une discussion informelle que nous avons pu avoir avec les élèves en dehors de l'enquête, nous les avons interrogés sur leur avenir professionnel. Parmi les métiers que les enfants voudraient exercer figurent les professions souvent très peu qualifiées, mais qui garantissent un revenu plus au moins stable, comme chauffeur, vendeur, cuisinier. L'éducation et la culture générale ne sont pas une valeur en soi, ce que l'enquête a confirmé par un niveau de capital éducatif des élèves très faible. L'identification avec la nation biélorusse n'occupe pas non plus une place importante dans la hiérarchie des valeurs des élèves, au contraire, une indifférence à l'égard de l'appartenance nationale est visible notamment à travers le manque de réflexion sur les questions identitaires.

2§. L'école rurale de la région de Gomel – loin de la capitale, loin de ses structures sociales et mentales.

Les résultats de l'enquête fournis par les élèves de l'école rurale du village Ludzianevitchy de la région de Gomel sont particuliers pour un certain nombre de raisons. Premièrement, cette particularité s'explique par le contexte social défavorisé de la région qui est une des régions économiquement les plus faibles du pays[675]. C'est aussi la région la plus touchée par la catastrophe de Tchernobyl. Ce contexte social explique le fait que les parents, qui sont le plus souvent des paysans avec un niveau d'éducation très faible, ne sont pas capables d'aider leurs enfants à mieux comprendre l'histoire de Biélorussie. Il existe toutefois une particularité importante évoquée par A.-M. Thiesse: « la paysannerie est l'expression la plus authentique du rapport entre une nation et sa terre, les coutumes des paysans deviennent symboles et référents ethniques[676]». Les enfants des paysans se trouvent « à proximité » des traditions et des coutumes nationales. Ils parlent biélorusse sans le choisir consciemment, parce que les parents et tout l'entourage l'utilisent dans la vie courante. A la différence des enfants des villes, ils sont scolarisés en biélorusse, tous les manuels qu'ils utilisent sont traduits en biélorusse[677]. L'enseignant d'histoire de cette école secondaire, Aliaxandar Kanapatski, utilise souvent le manuel dans son cours, parce que d'autres outils pédagogiques, comme les ouvrages historiques, les documents vidéo, les visites des musées ne sont pas accessibles aux élèves de cette école. L'enseignant essaie de contrebalancer la vision officielle présentée dans les manuels, mais l'obstacle important est l'absence de motivation des élèves qui n'ont pas de bons résultats scolaires, qui n'ont pas les moyens et ne sont pas motivés pour mener une réflexion critique. Rares sont les élèves qui réussissent l'examen à la fin de la 9ème année. Il y a très peu d'élèves motivés qui montrent des connaissances supérieures au minimum prévu par le programme. Il est intéressant de voir quel impact les conditions sociales défavorables ont sur la formation identitaire de ces enfants.

Le 23 octobre 2006, nous avons enquêté auprès des élèves de la classe de 4ème, de 7ème, de 10ème et de 11ème. Le nombre total d'élèves enquêtés est de 94 (9,2 % des questionnaires réalisés).

---

675 *Результаты переписи…(Les résultats du recensement…*op. cit., p. 41-45.
676 THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p. 159.
677 Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires), Минск (Minsk), Министерство образования (Le Ministère de l'éducation), 2002.

Tableau 46

1.Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ?

95% Oui	5% Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

23% Associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	61% Les associations liées à l'époque soviétique	16% Absence de réponse

3.Quelle période dans l'histoire de Biélorussie qualifieriez-vous de « siècle d'or » ?

16% Le Grand Duché de Lituanie	51% C'était la période soviétique	15% C'est la période actuelle	18% Absence de réponse

4. Vous sentez-vous Biélorusse ?

77% Oui	23% Non

5. Votre famille est-elle une source de connaissances en histoire de Biélorussie ?

80% Oui	20% Non

6. La langue des réponses

11% Les réponses dans un mélange du russe et du biélorusse	89% Les réponses en biélorusse

Le tableau de synthèse ci-dessus présente une situation très complexe. 95 % des enfants ont souligné l'importance de connaître l'histoire nationale, et 13 % des élèves ont particulièrement insisté sur ce que « la connaissance de l'histoire du pays permet d'être une personne instruite, un vrai citoyen» (fille, 17 ans, 11ème année, « il est indispensable de connaître l'histoire » (garçon, 16 ans, 10ème année), « chacun doit connaître l'histoire de son pays » (fille, 13 ans, 7ème année). Cette valorisation de la connaissance de l'histoire peut être attribuée à l'encadrement de l'enseignant.

Les associations que l'histoire de Biélorussie évoque et les associations avec le « siècle d'or » de Biélorussie sont plus qu'éloquentes. 51% des élèves ont qualifié la période soviétique de « siècle d'or ». Cette appréciation de la période soviétique traduit la persistance de l'héritage soviétique dans l'esprit de ces enfants et s'explique par l'influence des familles qui ont beaucoup parlé aux enfants de la stabilité économique et de la solidarité de l'époque soviétique, très regrettées aujourd'hui. En même temps, les élèves ne voient pas en l'époque actuelle une période prospère pour le pays, malgré l'ancrage de l'idéologie officielle dans les traditions soviétiques. Il faut préciser que les paysans sont la tranche de la population la plus nostalgique de la stabilité soviétique, parce qu'ils éprouvent d'innombrables difficultés pour s'adapter au nouveau système concurrentiel du type capitaliste. Pour cette raison, les zones rurales constituent l'électorat le plus fidèle au président biélorusse actuel qui promet un niveau de protection sociale identique à celui de l'époque soviétique[678]. Les associations qualifiant

[678] КАРБАЛЕВІЧ, Валерый (Valeryï Karbalevitch), « Беларускі…(Le phénomène biélorusse…op. cit., p. 10.

le G.D.L. de « siècle d'or » biélorusse sont assez rares, mais sont toutefois présentes, ce qui tient à l'influence de l'enseignant.

L'appréciation des périodes historiques s'avère être complexe. Les élèves ont assimilé l'appréciation positive de la période soviétique transmise par leurs parents. Contrairement à ce que nous pourrions attendre dans un contexte social défavorisé, les élèves sont assez insensibles à la propagande étatique omniprésente sur le bien-être des Biélorusses. Leur expérience de la réalité du monde rural est loin des slogans propagandistes sur « un pays où on veut vivre et travailler ». Seulement 15 % des élèves voient en la période actuelle une période positive. Parmi les facteurs qui rendraient les élèves insensibles à la propagande, il serait possible d'indiquer le niveau de vie modeste et son appréciation négative par les parents et l'entourage.

En ce qui concerne les associations avec l'histoire de Biélorussie, elles sont majoritairement liées à la Grande guerre Patriotique, ce qui relève de l'influence de la famille où la mémoire de cet événement est une mémoire vivante. Cette référence persistante à la Grande guerre Patriotique est également due au travail de sacralisation de cet événement mené par l'Etat depuis la période soviétique jusqu'à nos jours. Un monument aux soldats de la Grande guerre Patriotique se trouve au centre du village, l'école possède un musée de la guerre.

Les élèves (23 %) qui ne ressentent aucun lien avec la nation biélorusse ont fourni les arguments suivants : « je ne suis pas tout à fait Biélorusse » (fille, 15 ans, 10ème année), « je me sens un peu Biélorusse » (garçon, 12 ans, 7ème année), « oui et non, je ne sais pas trop » (garçon, 16 ans, 10ème année), « je me sens Biélorusse à moitié » (fille, 18 ans, 11 année), « je ne suis pas très Biélorusse » (garçon, 13 ans, 7ème année), « comme ci, comme ça » (fille, 10 ans 4ème année), « je suis moyennement Biélorusse » (fille, 17 ans, 11ème année). Ces réponses témoignent de ce que la conscience nationale des élèves n'est guère développée, les élèves qui ne savent pas s'ils sont Biélorusses ou pas, ne réfléchissent pas à des questions identitaires, c'est pourquoi ils sont des « Biélorusses à moitié ». Il y a un faible pourcentage de réponses où les élèves ont argumenté leur choix identitaire : « je me sens Biélorusse, et c'est important pour moi » (fille, 17 ans, 11ème année).

Les conditions sociales de la formation de la personnalité de ces élèves sont la cause majeure de la faiblesse du développement de leur conscience personnelle et nationale. Ces élèves vivent dans des conditions économiques souvent désastreuses,

s'approchant de la pauvreté. L'emploi dans les zones rurales est un véritable problème, et ceux qui sont employés dans l'agriculture sont très modestement rémunérés. Les enfants commencent à aider leurs parents très tôt. Le travail et toute activité permettant de « gagner du pain » sont des priorités dans l'échelle de valeurs sociales des villageois à laquelle les enfants sont initiés très rapidement. L'alcoolisme est un immense problème social en Biélorussie qui touche particulièrement les habitants des villages. Dans les conditions où la majorité des parents partagent leur temps entre le travail et la consommation d'alcool, souvent l'unique loisir et le moyen « d'échapper » au quotidien dur, les enfants sont démunis d'encadrement parental. Il est difficile de parler de la transmission de connaissance en histoire et de la contribution parentale à la formation de la conscience des élèves dans cette configuration. Le récit transmis par les familles porte sur la Grande guerre Patriotique et l'époque soviétique, fortement regrettée, car elle était plus simple, plus stable et demandait moins de responsabilité. Le fait que 20 % des élèves ne sont pas encadrés par la socialisation familiale s'explique par l'incompétence des parents dans les questions épineuses de l'histoire de Biélorussie. En même temps, pour 80 % des élèves la famille est une source de transmission de supports identitaires comme les éléments de l'histoire nationale authentique : traditions et coutumes biélorusses, l'histoire quotidienne d'autrefois racontée par les témoins.

La conclusion sur l'enquête dans cette école secondaire rurale renvoie aux difficultés du cadre socio-économique qui se répercutent sur le manque de motivation des élèves. Sans être instruits ou motivés pour les études et sans le soutien parental, la majorité des élèves ne sont pas capables d'avoir une opinion personnelle sur les faits historiques, sur les phénomènes politiques actuels et sur les questions identitaires. Le fait d'être proche de l'histoire authentique, tout particulièrement, de ses aspects culturels, ne garantit pas une formation de l'identité nationale, qui reste alors à la charge des structures étatiques, notamment du système éducatif. Pourtant, les efforts de l'enseignant pour motiver les élèves pour les études et contribuer ainsi à leur construction identitaire, sans être appuyés par les efforts de la famille, n'aboutissent que rarement et partiellement.

Quelques réflexions à propos des résultats des enquêtes dans le milieu rural.

L'enquête réalisée dans le cadre de cette des écoles secondaires rurales confirme l'hypothèse wébérienne sur la prégnance de la source économique de communalisation produisant un sentiment d'appartenance à la communauté. Les valeurs importantes dans ce milieu social sont liées au marché de consommation et au bien-être matériel immédiat. Le facteur national n'a pas été mobilisé dans la logique économique, le pouvoir n'a pas tracé de lien entre l'indépendance nationale et le bien-être économique. Les entrepreneurs politiques actuels ont présenté la période nationaliste des années 1990 comme étant responsable du chaos économique de cette période, ce qui a laissé un signe d'égalité entre la renaissance nationale et le désordre social et économique. Le président actuel de l'Etat biélorusse est persuadé que « la défense de la souveraineté nationale ne doit pas porter atteinte à nos besoins terrestres simples : vivre au chaud, s'habiller et se nourrir normalement. A la suite de l'indépendance on peut perdre ces biens terrestres. Sans ces facteurs il sera difficile de défendre notre souveraineté et notre culture[679] ». La politique d'unification avec la Russie, menée par le gouvernement actuel, met en cause l'indépendance de la Biélorussie, mais assure la fourniture de ressources énergétiques et l'accès au marché russe. Ni dans la rhétorique, ni dans la politique publique, l'indépendance n'est présentée comme une valeur, donc l'appartenance à la nation biélorusse n'a pas de ressources sociales de valorisation.

Le fait que les enfants enquêtés de l'école secondaire rurale se trouvent près des racines ethniques biélorusses les épargne, dans une certaine mesure, de l'influence de la propagande officielle qui vise à ignorer ces racines. La difficulté de la construction identitaire de ces enfants montre qu'ils ne sont pas guidés par les familles, mais sans le soutien familial, ils échappent à l'influence des enseignants qui peut être stimulante et motivante. Ils se trouvent donc au croisement des influences de la famille, du système scolaire et des facteurs sociaux comme les médias. Le résultat de ce croisement est l'absence d'orientation identitaire claire. Leur construction identitaire s'opère sous l'influence ponctuelle et souvent accidentelle d'un de ces facteurs qui se superposent

[679] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 24.

dans la conscience des enfants, ce qui entrave la construction d'une identité bien déterminée et bien structurée.

Section 4. Analyse comparée des résultats d'enquête sur la réception du discours scolaire historique.

L'enquête que nous avons pu réaliser au sein de 14 établissements d'enseignement secondaire biélorusses nous a permis de tirer quelques conclusions qui sont reflétées dans le tableau de synthèse ci-dessous.

Tableau 47

1.Est-il important pour vous de connaître l'histoire de Biélorussie ?

73 % Oui	27 % Non

2. Quelles sont les associations que les mots « histoire de Biélorussie » évoquent pour vous, quels événements ou personnages historiques ?

37% Associations liées à l'histoire revendiquée comme l'histoire nationale	17% Les associations se référant au passé soviétique	35% Absence de réponse	11% Les associations liées au manuel et à l'enseignant

3.Qui était K. Kalinouski ?

28,5% Les réponses qui témoignent d'une bonne connaissance et de la conscience de l'importance du personnage historique	28,4% Les réponses ont montré que les élèves ont certaines connaissances, mais n'ont pas fait de conclusion sur le rôle historique de K. Kalinouski	43,1% Les réponses qui montrent que les élèves ne maîtrisent pas l'information relative au personnage historique et n'ont aucune conscience de son rôle historique

4.Quelle période dans l'histoire de Biélorussie qualifieriez-vous de son « siècle d'or » ?

42,6% Les périodes liées à l'histoire biélorusse revendiquée comme l'histoire nationale	22,4% Absence de réponse	10,8% La période soviétique	12,1% La Biélorussie n'a jamais connu et ne connaîtra pas un « siècle d'or »	3% Le « siècle d'or » est dans l'avenir	9,1% C'est la période actuelle

5.En quelle langue souhaiteriez-vous que l'histoire de Biélorussie soit enseignée ?

32,3% En russe	56,3% En biélorusse	1,3% Les deux langues	10,1% « Cela m'est égal »

6.Vous sentez-vous Biélorusse ?

73 % Oui	27 % Non

7.Que signifie pour vous être Biélorusse ?

44,5% Les réponses se référant aux caractéristiques objectives d'une nation (langue, culture…)	43,1% Les réponses se référant au sentiment subjectif d'appartenance à une nation	12,4% Absence de réponse

8.Vos parents contribuent-ils à votre éducation historique ?

63,5 % Oui	36,5 % Non

9. La langue des réponses

19,5% Les réponses dans un mélange du russe et du biélorusse	11,1% Les réponses en russe	69,4% Les réponses en biélorusse

Le premier fait important que nous apprend le tableau de synthèse, c'est que la majorité des élèves (81 %) déclare valoriser la connaissance en histoire, soit parce que c'est un fondement de la culture générale, soit parce que c'est un lien avec la nation, soit parce que c'est un devoir civil. Il y a également des élèves qui déclarent qu'il est honteux de ne pas connaître l'histoire de son pays, sans pour autant la connaître véritablement. La connaissance de l'histoire est considérée comme une valeur par la majorité des élèves, même par ceux qui veulent uniquement se cacher sous la facette de personnes éduquées.

Il faut avouer qu'il existe une attitude utilitariste à l'égard de l'histoire. Les élèves n'apprennent que les disciplines qui leur seront nécessaires dans les études supérieures, et ceux qui ne pensent pas lier leur vie avec l'histoire, ne voient aucune utilité dans les connaissances historiques qui leur paraissent être sans rendement immédiat. Le pourcentage de ceux qui refusent de connaître l'histoire est relativement faible (19 %), ce sont majoritairement les enfants de milieux sociaux modestes privés de soutien parental.

Les associations spontanées provoquées par les mots « histoire de Biélorussie » révèlent quelques tendances intéressantes. Nous pouvons conclure que les deux modes majeurs de lecture du passé assimilés par les élèves sont les récits soviétique et nationaliste. Les associations tiennent dans la plupart des cas à l'influence de l'enseignant qui oriente la perception du récit historique des élèves. De plus, l'influence du pédagogue se voit à travers la référence au professeur en tant qu'association avec l'histoire (11%). Ce qu'il faut noter néanmoins, c'est que l'enseignement dispensé par n'importe quel pédagogue n'a un impact que si les élèves possèdent une base développée préalablement par la socialisation familiale qui rend les enfants plus sensibles et plus attentifs à l'éducation transmise par le système scolaire. Si les parents s'investissent dans l'éducation des enfants, l'éducation familiale développe une réflexion critique des enfants qui n'acceptent pas l'enseignement scolaire comme des axiomes indiscutables. La faiblesse de la socialisation familiale est responsable du fait que plus d'un tiers des élèves n'ont aucun lien avec l'histoire et n'ont pu évoquer aucune association avec l'histoire nationale. L'absence de réponse figure le plus souvent dans le questionnaire d'un élève qui avoue que ses parents ne participent pas à son éducation.

Il existe un hiatus entre l'image positive de soi que les élèves veulent donner, leur affirmation de l'importance de connaître l'histoire et la réalité de leurs connaissances modestes. Ce phénomène relève des « stratégies de présentation de soi ». Les stratégies qui orientent et guident[680] les comportements publics sous le regard d'autrui, l'impression qu'on veut produire sur les autres, peuvent apparaître comme « la version comportementale de l'estime de soi[681] ». Nous avons donc repéré le souci de l'image positive de soi dans les situations quotidiennes routinières analysées par E. Goffman qui peut expliquer le décalage entre les déclarations sur la nécessité de connaître l'histoire et le manque de connaissances historiques. Ce souci peut également expliquer les déclarations d'appartenance à la nation biélorusse qui ne sont pas confirmées par la connaissance de la langue et de l'histoire.

Les appréciations des périodes de l'histoire de Biélorussie montrent que l'attribution du titre de « siècle d'or » est partagée entre la période soviétique et le G.D.L., donc entre la lecture nationaliste et soviétique de l'histoire, ce qui confirme l'hypothèse sur la concurrence de deux principaux récits historiques - soviétique et nationaliste.

Les réflexions sur le « siècle d'or » et les associations historiques nous ont montré que les questions identitaires et nationales, qui ne sont pas clairement déterminées dans le discours officiel contradictoire, se répercutent sur les réponses vagues des élèves ou l'absence de réponses. Il faut noter que les autorités biélorusses ont fixé l'objectif d'élaborer une idéologie d'Etat et de renforcer l'enseignement idéologique. Le séminaire sur la définition de l'idéologie d'Etat qui s'est tenu en mai 2003 à Moguilev a témoigné de l'attention du pouvoir politique à l'égard de l'enseignement idéologique reflétée dans l'Acte final du séminaire sur l'élaboration de l'idéologie d'Etat[682]: « Le Ministère de l'éducation doit créer le Conseil d'enseignement idéologique qui sera chargé de l'élaboration des programmes pour la discipline « Le fondement de l'idéologie de l'Etat biélorusse ». Les cours d'idéologie ont été introduits dans les établissements d'enseignement secondaire et supérieur à partir de 2004. En ce qui concerne les modes de transmission et d'assimilation de l'idéologie officielle, l'Acte prévoit « d'introduire un examen en histoire de Biélorussie en tant qu'examen d'entrée

[680] GOFFMAN, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Les éditions de minuit, 1973, p. 9.
[681] BRAUD, Philippe, *L'émotion…* op. cit., p. 150.
[682] Рекоммендации по итогам республиканских семинаров (L'Acte final du séminaire sur l'élaboration de l'idéologie nationale), Могилев (Moguilev), 22-23 мая (22-23 mai) 2003.

aux facultés de sciences humaines ». Dans les facultés de sciences humaines, un entretien a été introduit pour sélectionner les élèves qui se déclarent fidèles à l'idéologie officielle. Les élèves souhaitant réussir les examens d'entrée doivent bien apprendre l'idéologie officielle. Souvent ceux qui se destinent à des études supérieures, sont les élèves les plus doués et les plus motivés. Les élèves qui possèdent ainsi un capital intellectuel important, sont obligés de se plier aux exigences de l'idéologie officielle afin de réussir le concours d'entrée. Cette soumission, bien que forcée et affichée, à l'idéologie officielle est dangereuse, car elle peut produire un effet de croyance chez les élèves qui n'acceptent pas d'emblée cette idéologie, mais qui l'assimilent ainsi. Qui plus est, les élèves qui ne sont encadrés ni par l'école secondaire, ni par les parents, sont la proie de la propagande omniprésente. La jeunesse se trouve donc de plus en plus encadrée par l'enseignement idéologique. L'existence du cours obligatoire d'idéologie d'Etat biélorusse dans le cursus secondaire et supérieur est un phénomène d'embrigadement idéologique de la jeune génération. Dans le contexte de la dégradation générale du niveau de l'éducation et de la socialisation familiale, les enfants sont laissés à l'influence du système éducatif, et les disciplines comme l'idéologie d'Etat ou l'histoire sont des instruments de légitimation du pouvoir politique en place. Il faut noter également que l'enseignement idéologique s'appuie sur les interprétations souvent très tendancieuses et ouvertement déviées de l'histoire. Ces interprétations tendancieuses et contradictoires, ainsi que l'absence de consensus sur les modes de lecture du passé ont engendré un effet social important : les citoyens biélorusses, y compris la jeune génération, se caractérisent par une conscience nationale indéterminée et contradictoire.

Les réponses aux questions portant sur les personnages et les événements historiques concrets sont le résultat direct de l'enseignement scolaire. Nous pouvons distinguer plusieurs niveaux de maîtrise de l'information sur les événements historiques : la maîtrise des données factuelles et la conscience du rôle historique d'un personnage ou d'un événement, l'appréciation personnelle que les élèves sont capables de produire sur la base de connaissances factuelles. La dégradation du niveau général de l'éducation se voit à travers le fait que presque la moitié (43,1 %) des élèves ne maîtrise même pas le minimum d'information imposé par le programme scolaire. Cela signifie que la moitié des élèves ne possède pas la base préalable requise pour développement de la conscience nationale. Souvent dans les contextes sociaux les plus défavorables où

les enfants ne bénéficient pas de l'encadrement familial, le professeur qui s'investit dans son métier, arrive à surmonter les difficultés du cadre social et à transmettre au moins un minimum de connaissances aux élèves. Par contre, très rares sont les cas où les élèves, qui ne sont soutenus ni par les parents, ni pas les enseignants, arrivent à passer au stade de la réflexion personnelle, de la maîtrise consciente de l'information.

La question sur l'identité nationale a montré que la majorité des élèves affichent leur appartenance à la nation biélorusse (73 %). Par contre, quant aux explications du lien identitaire avec la nation, elles sont souvent peu nombreuses et peu argumentées, ce qui montre qu'une grande partie des élèves ne sont pas préoccupés par les questions nationales et identitaires et n'y réfléchissent pas. Les deux types d'arguments que les élèves avancent sont les éléments objectifs liés à une nation, comme la terre, la langue, la culture, les traditions (44,5 %) et les éléments subjectifs comme l'attachement, l'amour pour la patrie, la volonté de s'investir pour le pays (43,1 %). Nous défendons l'idée que la référence aux caractéristiques objectives témoigne d'un lien moins fort avec la nation que le renvoi au registre subjectif et sentimental. Les arguments comme : « je me sens Biélorusse, car je suis né ici » ne constituent pas des preuves de lien avec la nation. Nous avons souligné à plusieurs reprises que le fait d'être né sur un territoire n'implique pas un lien d'identification avec ce territoire ou avec le peuple qui vit sur ce territoire. Par contre, le sentiment d'attachement au pays de naissance ou de résidence peut jouer un rôle déterminant, comme l'illustre la réflexion d'une élève du lycée de l'Université d'Etat : « je suis Biélorusse, tous mes ancêtres ont vécu sur cette terre, et ce n'est même pas important qui sont tes parents, c'est ton sentiment d'identification qui est important» (fille, 17 ans, 11ème année). Les explications « je suis Biélorusse, car je suis né ici » et « je suis Biélorusse, car je suis né ici et j'aime ce pays » traduisent des degrés différents d'adhésion à la nation. Le fait objectif de naissance sur un territoire n'est pas en soi la garantie d'un lien avec une terre et une nation, alors que le sentiment subjectif d'attachement au territoire, de valorisation sentimentale de la terre natale témoigne déjà d'un investissement de sens et d'une valorisation psychologique.

La différence entre les facteurs objectifs et subjectifs d'appartenance à une nation est bien visible à travers la maîtrise de la langue biélorusse. Nous avons montré que dans les conditions sociales du fonctionnement de la langue en Biélorussie actuelle, l'usage effectif et l'attachement personnel à la langue biélorusse sont devenus des marqueurs d'appartenance nationale. L'égalité juridique entre les langues russe et

biélorusse, la possibilité de choix de la langue, l'absence de soutien au biélorusse conduisent à une condamnation de fait de la langue biélorusse. Ceux qui vont à l'encontre de la politique officielle et contre les conditions sociales favorisant l'usage du russe, font un acte conscient de protestation et de défense de la langue biélorusse, acte qui nécessite des efforts, à la différence de l'usage du russe. Le choix de la langue biélorusse est donc un témoin d'appartenance consciente à la nation biélorusse.

La langue est un construit sociopolitique objectivé qui cristallise les conditions sociales et historiques du développement de la nation. Ignorer les éléments de la culture matérielle et immatérielle du peuple biélorusse signifie ignorer un héritage national important, cela signifie également ne comprendre ni les conditions sociales, donc « le moule » où le peuple biélorusse a été formaté, ni son « contenu ». L'ignorance de la langue biélorusse et même sa connaissance passive révèlent l'ignorance de la question politique de la différenciation du peuple biélorusse de ses voisins, question qui s'est posée à plusieurs reprises dans l'histoire et qui se pose actuellement.

Le choix de la langue d'enseignement de l'histoire biélorusse est un indicateur de l'attitude à l'égard de la langue et de la nation biélorusse. C'est le chiffre de 53,3 % des élèves qui veulent apprendre l'histoire de Biélorussie en biélorusse qui mesure le niveau effectif d'adhésion à la nation, et qui nous oblige à nuancer le chiffre de 73 % des élèves qui déclarent appartenir à la nation biélorusse. Le pourcentage des élèves qui ne possèdent pas de connaissances de base en histoire (43,1%), confirme l'hypothèse du décalage entre les déclarations et la réalité quant à l'identification à la nation biélorusse.

D'après les résultats de l'enquête, nous pouvons essayer d'établir un lien entre le milieu social et le lien intellectuel ou émotionnel avec l'histoire. On pourrait supposer que le milieu de l'élite économique ou intellectuelle est plus susceptible de stimuler l'intérêt pour l'histoire des élèves et un niveau de formation de l'identité important. Nous n'avons pas établi une pareille corrélation. Il faut préciser qu'actuellement, les modalités de production et de transmission des capitaux aboutissent à une structure où le capital économique prime sur le capital culturel et éducatif, surtout dans le contexte actuel de marchandisation des rapports sociaux et des liens de communautarisation.

Il existe également le phénomène social des nouveaux riches – catégorie sociale apparue après la perestroïka. Il n'y a pas de conversion de titres scolaires en titres de propriété économique : les personnes aisées ne sont pas les plus éduquées, ce à quoi s'ajoute également le problème de la corruption dans l'enseignement supérieur,

résultant dans les « diplômes achetés ». Le capital intellectuel n'est que rarement valorisé, et cette valorisation dépend du rendement en termes économiques et résulte dans une attitude utilitariste à l'égard de l'éducation en général et l'histoire en particulier. Les élèves n'apprennent (encore faut-il différencier un apprentissage « forcé » par cœur et une véritable appropriation des connaissances) que ce qu'il faut pour les concours universitaires, sans penser à la culture générale ou à l'identité.

Dans le contexte social modeste des écoles rurales, nous avons constaté des cas rares d'élèves qui sont motivés pour les études, s'intéressent à l'histoire et ne sont pas indifférents aux questions identitaires. Il n'y a donc pas de lien direct entre le capital économique et le capital culturel, intellectuel, éducatif (attesté ou non par des titres scolaires).

Cela signifie également qu'il est difficile de trouver une interdépendance entre le capital social et économique de la famille et l'intérêt pour l'histoire des enfants. Pour autant, ce que les réponses des élèves du lycée de l'Université d'Etat ont mis en exergue, c'est le lien entre le niveau intellectuel de la famille et l'intérêt des enfants pour l'histoire. Par exemple, la majorité des enfants des enseignants sont intéressés par l'histoire. Il est nécessaire de préciser que la structure des capitaux et les positionnements sur le champ social des enseignants sont très différents, comme leur sensibilité à l'égard de l'histoire nationale. Pourtant, les enfants intériorisent le modèle social et intellectuel transmis par les familles, et ce modèle n'est pas directement conditionné par leur milieu social ou leurs conditions économiques, mais par le capital culturel de la famille.

La conclusion générale de l'enquête que nous avons effectuée, concerne le caractère artificiel et subjectivement construit du lien entre une personne et la nation à laquelle elle s'identifie.

Conclusion générale.

Notre recherche doctorale nous a permis de produire certaines conclusions quant aux modalités de la construction identitaire, aux acteurs et aux moyens de cette construction dans la société biélorusse contemporaine. Nous avons également étudié la spécificité du cas biélorusse par rapport aux autres contextes. Ayant pris comme hypothèse de départ et outil conceptuel les postulats sur le caractère historiquement et subjectivement construit et non pas naturellement donné de l'identité nationale, nous avons pu montrer que l'identité nationale est loin d'être une structure objective et naturelle ; elle est « l'objet de représentations historiquement construites[683] ».

1§. Les conditions sociales et la production du récit identitaire.

L'étude des conditions sociales, dans lesquelles les représentations subjectives de l'identité nationale se construisent, nous a persuadée de l'importance du « moule » social dans lequel sont coulés les processus sociopolitiques. Le contexte social, l'interprétation des événements historiques et la pondération de leur importance opérée par les forces politiques peuvent prévaloir même sur le contenu des événements. Il existe un hiatus entre le contenu et la forme d'identification dans le contexte biélorusse. Nous avons également mis en évidence l'acceptation « formelle », sans adhésion par la majorité des Biélorusses du message identitaire véhiculé par le pouvoir politique central. L'exemple éloquent du caractère artificiel du message identitaire est le rôle d'événement fondateur accordé à la victoire dans la Seconde Guerre mondiale. Nous insistons sur le fait qui est ignoré par les historiens, sans parler de la majorité des Biélorusses : le 9 mai, une journée sacrée pour les Biélorusses, n'était même pas un jour férié pendant les vingt ans qui ont suivi la victoire de 1945.

La pression du contexte social sur la mise en récit du passé et l'usage socialisateur du récit historique sont particulièrement saillants dans le contexte biélorusse. Nous avons focalisé le poids des conditions politiques, sociales et économiques sur la constitution et l'institutionnalisation de la communauté de ceux qui écrivent l'histoire. La dépendance politique des terres biélorusses qui, au cours de l'histoire, se sont souvent retrouvées incorporées, annexées, partagées par les entités étatiques avoisinantes est responsable de la construction tardive d'un cadre juridico-étatique propice à la constitution du champ des historiens biélorusses et de l'histoire

[683] DELOYE, Yves, *Sociologie…*op. cit., p. 56.

biélorusse. Le premier Etat national des Biélorusses remonte au début du XXème siècle, période qui correspond à la parution des premiers ouvrages traitant de l'histoire des Biélorusses et à la constitution de la communauté des historiens. La création de la République Populaire de Biélorussie et de la R.S.S.B., qui se disputent le droit d'être qualifié de premier Etat national biélorusse, ainsi que l'autonomisation de l'histoire biélorusse sont l'aboutissement d'une lutte souvent clandestine engagée dès le XIXème siècle. Nous avons tracé un parallèle entre l'évolution de l'Etat-nation biélorusse et celle de l'historiographie biélorusse. Cette évolution parallèle prouve la prégnance des catégories externes sur le mode de fonctionnement interne de la communauté des historiens. Comme leurs prédécesseurs du XIXème et du début du XXème siècle, les historiens d'aujourd'hui sont obligés de recourir à des méthodes « clandestines », à parler entre les lignes, à « marchander » avec le pouvoir politique, lorsqu'ils veulent défendre une conception minoritaire de l'histoire. Les historiens biélorusses ont intériorisé la crainte du contrôle étatique sur leur production intellectuelle, contrôle qui a été particulièrement fort au cours des deux derniers siècles.

Au terme de notre enquête, nous avons constaté l'impact des conditions sociales sur le positionnement des acteurs et la structure du champ de l'historiographie et de ses capitaux. La spécificité du contexte socio-économique biélorusse et la monopolisation des ressources par l'Etat expliquent l'aspiration des historiens à accéder aux ressources économiques, et ceci au détriment même des convictions ou croyances personnelles. Nous avons essayé de saisir les motivations et les stratégies personnelles des historiens qui sont majoritairement dictées par les choix imposés dans un système où très peu d'alternatives existent. Nous avons vu qu'en Biélorussie, l'enjeu de l'écriture de l'histoire nationale provoque des clivages idéologiques et, en même temps, il permet à certains acteurs de tirer profit du jeu, de faire carrière en pénalisant et marginalisant les concurrents.

Nous défendons ainsi l'idée d'une production artificielle du récit historique et de l'identité nationale qui est y liée. Nous avons vu que le champ historiographique est un espace de production du sens donné à une société, et les prises de position des historiens qui produisent ce récit historique structurent ce champ. Les réactions « obligées », la fausse loyauté affichée par la plupart des historiens produisent des effets sociaux importants en termes de structuration et de légitimation du champ. Notre recherche nous a persuadée du fait que l'habitus qui gère le champ et génère les pratiques n'est pas le

produit d'une condition sociale d'origine, mais d'une trajectoire sociale définie sur plusieurs générations. L'évolution du champ de l'historiographie biélorusse confirme le postulat, selon lequel, la structure du champ est un état de rapport de forces entre les agents engagés dans la distribution du capital économique ou symbolique. Le fonctionnement du champ reste majoritairement tributaire de la reproduction des positions relatives et des dispositions liées à ces positions, ce qui nous a permis de saisir la production et la légitimation du récit historique et identitaire.

L'intervention politique dans l'écriture de l'histoire au cours du XXème siècle et à l'heure actuelle a affecté le fonctionnement autonome du champ de l'historiographie et le contenu même du récit historique qu'il produit, ainsi que les méthodes de recherche en histoire. Le rôle de l'histoire en U.R.S.S. a souvent été réduit à celui de productrice d'idéologèmes destinés à légitimer le pouvoir concentré entre les mains d'un parti politique. Après la chute de l'Union Soviétique, l'histoire a été sollicitée pour argumenter et légitimer les projets politiques et identitaires nationalistes, diamétralement opposés aux projets soviétiques. Les nouveaux manuels scolaires d'histoire ont été rédigés sur commande politique dans les pays postsoviétiques. La plupart des républiques soviétiques ont procédé à un inventaire sélectif de leurs histoires, en cherchant les événements et faits historiques « utiles », mobilisables dans le but de construire l'unité et l'identité nationale. Un pareil « tri sélectif » pose un certain nombre de problèmes déontologiques, méthodologiques et politiques. La mise en exergue de certains événements, par exemple la victoire lors de la Seconde Guerre mondiale, conduit nécessairement au silence sur d'autres faits, comme la responsabilité du gouvernement soviétique dans la guerre, les purges à la veille de la guerre, l'occupation des territoires libérés, notamment les pays baltes. Une telle réduction de l'histoire, « l'heureux éclectisme[684] », selon S. Berger, est problématique non seulement du point de vue de la recherche historique, mais elle crée d'importantes tensions politico-diplomatiques bien visibles dans l'exemple des relations complexes actuelles entre la Russie et les pays baltes. Les omissions dans le récit historique aboutissent à un « passé commun impartageable[685] », à l'incompréhension par les politiciens et même les historiens russes du fait que les pays baltes et les autres entités de l'ex-U.R.S.S. avaient leurs propres histoires avant d'intégrer ou d'être annexés à l'U.R.S.S. Au lieu

[684] BERGER, Stefan (ed.), *Writing…*op. it., p. 12.
[685] « Mémoire impartageable d'un passé commun » est le titre de la journée d'études organisée par le CEVIPOF le 30 octobre 2008.

d'accepter toute la complexité de la période soviétique, la Biélorussie, comme la Russie, procède à une sélection dangereuse. Le danger de la sélection et de l'enseignement sélectif de l'histoire peut s'illustrer dans le cas des conflits entre l'Azerbaïdjan et la Géorgie. Les autorités politiques des deux pays ont financé des recherches sur les « périodes de gloire » qui ont abouti à la publication d'une série de cartes des « territoires ethniques ou historiques[686] ». Ces cartes correspondent aux moments où l'étendue territoriale de chaque pays en question a atteint son apogée, ce qui véhicule implicitement et même explicitement l'idée de la grandeur du pays et de son territoire qui a été perdue à cause des voisins. Ce matériel cartographique destiné aux élèves du secondaire n'est pas accompagné d'analyse sur la complexité ethnique des populations et sur la fluctuation historique des frontières politiques. Inutile de dire quel impact politique et social un tel enseignement exerce sur la jeune génération des deux pays, ainsi que sur la perception des voisins.

L'usage de l'histoire dans la construction de l'identité et dans la légitimation du pouvoir politique[687] s'est généralisé surtout dans le contexte des pays postsoviétiques. Le mode de légitimation du régime soviétique « procédait d'une lecture de l'histoire placée en pierre de touche de toute l'idéologie officielle[688] ». Il n'est guère étonnant que le discrédit de l'idéologie soviétique a laissé un vide que les républiques indépendantes ont essayé de combler en recourant au même mode de légitimation, à savoir, le récit historique. La spécificité des pays postsoviétiques, auxquels la Biélorussie ne fait pas exception, consiste dans « un mode directement opératoire[689] » de la réécriture de l'histoire et des enjeux identitaires lourds. Le recours intensif et massif à l'histoire, la production de nouveaux manuels scolaires d'histoire n'est pas une garantie de la construction de la représentation du passé et de l'identité voulue par le pouvoir politique. Cet usage est toutefois important et non-négligeable, même s'il dépend du contexte social, de l'établissement scolaire, de l'enseignant et d'autres facteurs.

L'importance que le pouvoir politique biélorusse accorde à l'histoire scolaire a été révélée par l'étude du circuit d'écriture des manuels scolaires et le contenu de ces derniers. Le pouvoir en place considère les manuels scolaires comme un moyen de répandre sa vision du passé des Biélorusses et des éléments qui fondent leur identité

[686] RUMYANTSEV, Sergey, « Ethnic Territories »…op. cit., p. 811.
[687] AKBARZADEH, Shahram, «National identity…op. cit., p. 272 - 254.
[688] BERELOWITCH, Wladimir, JILEK, Lubor, *Transitions* « Les usages du passé dans la construction européenne », vol. 44-2, 2005, p. 5.
[689] Ibid., p. 6.

commune. La création d'un organe de contrôle de l'écriture des manuels en sciences humaines en est la preuve. L'interventionnisme politique essaie de « corriger » l'histoire destinée aux jeunes Biélorusses, sans pour autant dicter la bonne façon d'interpréter le passé de la Biélorussie. Deux facteurs principaux expliquent cela. Il s'agit premièrement de la résistance du champ des historiens qui s'autonomise vis-à-vis de la pression politique et arrive à défendre des visions alternatives de l'histoire. La deuxième difficulté est liée à l'indétermination de la vision officielle de l'histoire qui oscille entre la tradition soviétique, dictée, entre autres, par les impératifs économiques de lien avec la Russie et les ambitions politiques qui obligent à défendre l'indépendance de la Biélorussie, indépendance qui doit être historiquement argumentée.

2§. Les manuels scolaires d'histoire : d'efficaces instruments de construction identitaire ?

Les manuels scolaires ont reflété toutes les modifications de la politique intérieure et extérieure de la Biélorussie depuis la fin des années 1980 : l'endoctrinement idéologique et la dépendance vis-à-vis du centre soviétique, la perestroïka et l'indépendance, l'arrivée au pouvoir de forces politiques ayant construit leur victoire en 1994 sur la nostalgie soviétique, l'aspiration à l'union avec Moscou initiée par le nouveau pouvoir biélorusse et motivée par les ambitions personnelles de ce dernier, la défense de l'indépendance nationale, lorsque les autorités russes ont annoncé que l'amitié russo-biélorusse, alimentée par le gaz russe à tarif préférentiel, ne pouvait continuer que sous une forme d'incorporation de la Biélorussie au sein de la Fédération de Russie. Malgré la pression économique et les ambitions personnelles qui obligent à défendre la souveraineté nationale, le pouvoir biélorusse en place est profondément attaché à la période soviétique et à la lecture soviétique de l'histoire et rejette catégoriquement la version opposée - la version nationaliste, nous l'avons montré à travers le contenu de manuels, la soviétisation des noms de rues, les discours officiels. Par ailleurs, le président biélorusse affirme qu'il est un «Biélorusse soviétique[690]». Il n'est toutefois ni possible, ni rentable en termes de dividendes politiques, de réintroduire la lecture soviétique, fortement critiquée et discréditée dans les années 1990, dans les écoles. Il n'est pas possible non plus d'effacer les traces de la période d'apogée de la conception nationaliste de l'histoire que la Biélorussie a connue durant la

[690] ФЕДУТА, Александр (Alexandre Fedouta), *Лукашенко...(Loukachenko…*op. cit., p. 368.

perestroïka. La politique actuelle, comme la vision de l'histoire et de l'identité nationale est un hybride contradictoire.

L'avenue principale de la capitale biélorusse a connu de nombreux changements de nom. Lors de la perestroïka, elle a porté le nom du premier imprimeur biélorusse F. Skaryna. En 2006, cette artère principale est devenue avenue de l'Indépendance pour rendre hommage aux vétérans vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale. Un monument en l'honneur de F. Skaryna a été érigé devant le nouveau bâtiment de la Bibliothèque nationale, situé à proximité du boulevard périphérique de Minsk. Ainsi pouvons-nous conclure que le paysage géographique et toponymique de la capitale biélorusse reflète la signification symbolique accordée aux événements et personnages historiques. L'héritage nationaliste se trouve ainsi symboliquement repoussé à la marge, sans pour autant être complètement évincé. Les autorités politiques utilisent les référentiels nationalistes pour défendre la souveraineté de la Biélorussie, pour ne pas laisser cet héritage à l'usage exclusif de l'opposition, mais également pour essayer de proposer un projet politique et identitaire acceptable par la majorité des Biélorusses, indépendamment de leurs préférences politiques et historiques. Nous pouvons constater toutefois que le pouvoir mobilise volontiers les référents soviétiques et qu'il n'adhère pas à l'héritage nationaliste. Ce processus produit des effets semblables au consentement muet des historiens qui affichent leur « fausse » adhésion à la version officielle de l'histoire. Le recours même « obligé » des autorités politiques aux symboles nationalistes les rapproche de ces référents, rend familiers et habituels ces symboles.

La conception de l'histoire et de l'enseignement historique que le pouvoir politique essaie de véhiculer est ainsi floue, incohérente et soumise à des fluctuations politiques, ce qui nuit à sa compréhension par le public scolaire et à sa légitimation auprès des historiens, des enseignants et aussi des élèves. En même temps, cette absence de conception déterminée de l'histoire laisse une certaine marge de manœuvre aux historiens biélorusses. L'autonomisation du champ des historiens se voit également au prisme du fonctionnement de la Commission d'Etat, chargée de contrôler la rédaction des manuels d'histoire, qui devient un organe d'expertise scientifique et didactique, plus qu'un organe de censure et un lieu de règlement de comptes entre les historiens représentant des courants idéologiques opposés. Il ne faut toutefois pas omettre la pression du contexte sociopolitique et économique responsable de l'adhésion formelle

de la plupart des historiens à la lecture officielle de l'histoire. Le manque de ressources alternatives oblige les acteurs à accepter les règles du jeu imposées par le système. Pourtant, le problème que pose la fausse loyauté est que les historiens biélorusses contribuent ainsi involontairement à la légitimation et à la pérennisation du récit historique controversé imposé par le pouvoir politique.

Les manuels scolaires ne sont donc pas de simples et efficaces instruments de propagande, sinon il suffirait au pouvoir politique de contrôler la rédaction des manuels pour produire l'adhésion massive à son projet identitaire. Outre l'influence du manuel scolaire, la construction de la vision de l'histoire et de la conscience nationale est formatée par de nombreux facteurs sociopolitiques, économiques et culturels. Le poids du manuel en tant qu'instrument de construction identitaire dépend fortement du contexte où il est utilisé. Dans le contexte biélorusse, l'influence du manuel est également minimisée par le fait que son récit historique est souvent incohérent et contradictoire, et les élèves assistent à un véritable défilé de manuels et de lectures de l'histoire, souvent opposés et contradictoires. Le conflit entre les historiens de différentes tendances, entre le champ des historiens et le pouvoir politique central, les changements de cap politique ont abouti à des concessions et des arrangements qui ont nui à la qualité, à la cohérence, à la légitimité et, par conséquent, à l'impact socialisateur des manuels, ce que notre enquête a révélé.

Le manuel est souvent un instrument de référence dans un contexte où les élèves disposent de peu de sources alternatives et ne sont pas suffisamment motivés pour puiser dans ces sources alternatives, car souvent même l'assimilation d'un socle minimum prévu par le programme scolaire est incertaine. Ce que l'analyse contextuelle de la rédaction des manuels et l'analyse textuelle des manuels réécrits au fil des années a révélé, c'est une tendance générale à la simplification des programmes et des manuels scolaires. Une pareille politique que nous pourrions qualifier de « politique d'abrutissement » dont parlent les sociologues et experts du système éducatif[691], n'est pas une variable exclusive du contexte biélorusse. Mais nous pouvons affirmer que la primitivisation de l'enseignement correspond au modèle de légitimation, donc d'explication et de justification du pouvoir en place dans la Biélorussie actuelle, qualifié

[691] СПАСЮК, Елена (Elena Spasuk), « Белорусская школа делает роботов » (L'école biélorusse fait des robots), site des informations *Навіны (Naviny)* http://naviny.by/rubrics/society/2010/03/31/ic_articles_116_167285/. Cet article analytique se réfère aux recherches effectuées par le laboratoire sociologique « Novak ».

d'autoritarisme, de « sultanisme[692] », de populisme, voire de dictature. La qualification du régime actuel biélorusse mérite une recherche à part entière, surtout si nous tenons compte de son caractère complexe et de « l'usure » des concepts d'analyse qui ont été élaborés dans des contextes spatiotemporels différents et qui ne s'appliquent pas facilement dans l'étude du cas biélorusse. Il est certain que la Biélorussie connaît une importante personnification du pouvoir et que le régime politique comporte un nombre considérable de spécificités en comparaison avec le modèle politique existant sur le continent européen. Ce régime politique spécifique et nouveau a besoin de légitimation[693], légitimation qui est fortement recherchée dans l'histoire du pays et à travers la construction d'une identité nationale.

L'identité provenant de l'acceptation de l'identité «toute faite» imposée par le pouvoir politique est formelle, faible et contradictoire. Nous avons constaté à travers l'analyse du champ des historiens et des manuels scolaires que le récit identitaire officiel est un mélange mal articulé de références identitaires soviétiques et nationales, ce qui donne une double contradiction. L'identité soviétique est une notion chimérique, tant par ses fondements théoriques, que par sa réalisation dans le cadre de l'U.R.S.S. Mélanger une identité chimérique soviétique, qui a, par ailleurs, nié le droit à l'existence indépendante des nations, aux références nationales biélorusses résulte dans un projet identitaire faible, flou et contradictoire par essence. La faiblesse de l'identité nationale des Biélorusses peut ainsi s'expliquer par deux facteurs. Il s'agit, d'un côté, du contenu contradictoire du message identitaire, et de l'autre côté, des moyens de sa transmission et de son acceptation. Le pouvoir politique qui véhicule l'identité nationale biélorusso-soviétique, soumise au but de sa légitimation, veut que cette identité soit acceptée sans réflexion de la part de la population. Nous avons insisté sur une dégradation «voulue» du niveau de l'éducation. Par ailleurs, cette identité chimérique biélorusso-soviétique ne peut être acceptée que par adhésion irréfléchie, car la moindre réflexion sur ce projet oblige à y renoncer. Nous avons constaté le résultat du mélange des références soviétiques et nationales dans les manuels scolaires d'histoire : des ouvrages faibles et contradictoires, incapables de devenir un instrument stable pour la

[692] EKE, Steven, KUZIO, Taras, « Sultanism in Eastern Europe: The Socio-Political Roots of Authoritarian Populism in Belarus », *Europe-Asia Studies*, Vol. 52, No. 3, 2000, p. 523–547.
[693] LESHCHENKO, Natalia, « The National Ideology and the Basis of the Lukashenka Regime in Belarus », *Europe-Asis Studies*, vol. 60, 2008, p. 1419 -1433.

construction identitaire. Nous avons vu les résultats de l'usage de ces références contradictoires : une identité soit inexistante, soit vide de sens et formelle.

3§. Identité : une construction lente et graduelle.

En étudiant la construction d'une identité nationale, nous sommes arrivée à la conclusion que la construction artificielle de l'identité est un processus qui comporte différents stades. Notre enquête a permis de repérer trois étapes essentielles de la formation de la conscience nationale biélorusse étudiée dans le cadre du système scolaire.

La *première étape* à laquelle se trouve la plupart des élèves enquêtés, ainsi que la majorité des citoyens biélorusses est le stade où les élèves ne réfléchissent même pas aux questions identitaires. Pour être en mesure d'adopter une vision sur l'identité nationale, il est indispensable d'avoir des connaissances en histoire nationale qui contient le plus grand nombre de questions et de réponses aux problèmes identitaires. La raison principale de la négligence à l'égard de l'histoire de Biélorussie et des questions identitaires qui y sont liées, est la défaillance de la socialisation familiale. Dans le cas où les enfants ne sont pas motivés par leurs parents à réfléchir sur l'histoire et l'identité du peuple biélorusse, ils ne sont pas sensibles à l'enseignement du pédagogue qui les incite à y penser. Nous avons également mis en exergue la tendance générale de la dégradation du niveau de l'éducation, résumée par la métaphore employée par le chef d'Etat biélorusse précisant que le manuel sera bientôt le seul livre que les élèves tiendront entre les mains. La faiblesse de la socialisation familiale s'inscrit dans le contexte d'appauvrissement culturel dû, à son tour, à une multitude de facteurs. Cet appauvrissement va dans le sens des choix imposés par le pouvoir politique qui visent à réduire la complexité des messages historiques afin d'en proposer un seul, instrumentalisé au service de la légitimation de ce pouvoir. Réduire la diversité des récits sur le passé est en conformité avec les stratégies politiques du gouvernement en place. Nous avons insisté sur le fait que cette réduction dangereuse est visible dans le mode de réappropriation du passé soviétique, érigé en pièce principale du récit historique et identitaire. Au lieu d'accepter le passé soviétique dans toute sa complexité et totalité, le pouvoir biélorusse, tout comme le pouvoir russe, sélectionne les pages glorieuses en passant sous silence les événements qui ne rentrent pas dans l'image héroïque de la période soviétique.

Une autre particularité biélorusse dont il faut tenir compte, est la monopolisation non négligeable des ressources sociales par le pouvoir politique, dont le résultat est la réduction du nombre d'acteurs qui peuvent produire des références. Il ne faut pas oublier que le contrôle étatique s'étend sur tous les acteurs existants. Nous devons ajouter également que dans la configuration actuelle, la logique de marché a progressivement gagné toutes les sphères sociales, et les institutions deviennent des acteurs de marché qui offrent des services et des « rituels » dans un milieu concurrentiel de consommation. Comme le note Gérard Noiriel, « l'Etat n'a jamais été le seul pouvoir identifiant dans l'histoire. La sphère économique a été sur ce plan particulièrement inventive[694] ». Parmi les sources de communalisation distinguées par M. Weber, c'est la source économique, liée au marché de consommation qui triomphe actuellement, à la différence des siècles précédents où le levier politico-culturel était la source principale qui imposait la base de communalisation chargée de générer le sentiment d'appartenance à la communauté[695]. La spécificité biélorusse est responsable du fait que l'Etat reste l'acteur central autour duquel gravitent toutes les ressources et qui a repoussé les autres acteurs à la marge du système et arrive encore à les contrôler, même si ce contrôle devient de plus en plus démonétisé. Ce tournant de la logique politique imposée à une logique de marché avec plus au moins libre concurrence est également responsable de l'affaiblissement du lien social, de l'intégration et des normes sociales. La multiplication de messages identitaires et l'affaiblissement de leur caractère contraignant mènent à la configuration où chacun construit sa propre équation identitaire. L'attitude utilitariste à l'égard de l'histoire s'inscrit dans ce schéma de marchandisation du lien social où l'échelle de valeurs est déterminée par ce qui apporte un rendement immédiat, un rendement « consommable ». Il faut ajouter à cela que des années de réécriture brutale, flagrante, souvent peu savante et surtout soumise à la conjoncture politique du moment ont aggravé le sentiment d'aversion pour l'histoire.

Nous pouvons conclure ainsi que les conditions sociales de production et de transmission du message historique et identitaire biélorusse sont très particulières. Elles sont soumises, d'un côté, à la logique du marché où les acteurs - institutions étatiques et structures d'opposition s'affrontent pour offrir des services rituels et symboliques, proposent des récits sur le passé qui répondent à la demande de la société biélorusse et qui correspondent au besoin de valorisation de l'expérience vécue. Il faut préciser

[694] NOIRIEL Gérard (éd.), *L'identification…*op. cit., 2007, p. 3.
[695] WEBER, Max, *Economie et société,* tome 2, op. cit., p. 124.

toutefois que les projets identitaires ne fonctionnent pas dans un espace de libre concurrence et dépendent encore fortement des choix politiques imposés.

La crise d'intégration sociale que nous venons d'évoquer affecte également les modalités de transmission du message identitaire au sein du foyer familial. Les conditions de vie des parents des élèves du secondaire d'aujourd'hui alourdissent davantage le problème. Les parents ne disposent ni du temps, ni de la motivation pour maintenir une transmission du récit mémoriel et historique de la famille, à tel point qu'un élève de Ludmila Tchygarava au lycée 24 de Minsk ignorait que son grand père était héros de l'Union Soviétique, titre très rare et très valorisé[696]. La majorité des parents qui ont vécu la plus grande partie de leur vie sous l'époque soviétique se sont sentis « les perdants » de la perestroïka. Le renversement brutal de la perestroïka a détruit la valeur de l'expérience de nombreux Biélorusses qui, à la différence de leurs voisins baltes, n'ont pas vécu la période soviétique comme une occupation, mais comme une expérience positive. Cela explique l'adhésion des Biélorusses au projet politique proposé au milieu des années 1990, projet réhabilitant la période soviétique. Il faut toutefois noter que le réalignement du récit historique et mémoriel sur la période soviétique au niveau familial a été aussi opéré de manière sélective, les parents n'ont parlé aux enfants que des éléments positifs et valorisants de la période soviétique. Nous arrivons ici au point essentiel, celui du besoin d'adhésion à un projet historique et identitaire positif. Nous avons insisté sur l'aspiration de chaque nation à l'histoire « la plus ancienne et la plus glorieuse possible[697] », ce qui explique l'approche sélective du passé, les silences et les oublis. Il paraît logique qu'un individu veuille adhérer à un groupe positif, avoir une identité personnelle positive. L'adhésion au projet identitaire soviétique et le refus d'appartenir à la nation biélorusse, présentée souvent comme une nation de paysans et sans prestige, va dans le sens de cette hypothèse. Le pouvoir politique fait beaucoup d'efforts pour valoriser certains aspects du passé soviétique, en dévalorisant globalement la vision du passé et le projet identitaire nationaliste, en utilisant toutefois quelques-uns de ses éléments. Le projet national biélorusse n'est pas présenté sur le « marché » identitaire sous une facette attrayante. Les entrepreneurs politiques actuels ont pu mobiliser de nombreuses ressources pour que les forces nationalistes et leur projet identitaire soient considérés comme extrémistes, agressifs et responsables du chaos économique des années 1990. Dans une configuration pareille,

[696] Entretien avec Ludmila Tchygarava…op. cit.
[697] BERGER, Stefan (ed.), *Writing…*op. it., p. 6.

l'idée nationale biélorusse et l'identité nationale ont peu de chance d'être admises par les Biélorusses.

Notre enquête a permis de repérer un manque de connaissances en histoire nationale chez les élèves du secondaire. Plus de 40 % des élèves ne maîtrisent pas le minimum d'information relatif aux faits historiques prévus par le programme obligatoire. Les élèves qui n'ont pas de connaissances élémentaires sur les faits historiques, ne sont pas capables de mener une réflexion approfondie sur le rôle des événements ou des personnages historiques pour la construction de l'idée nationale biélorusse et d'un Etat biélorusse indépendant. Cette majorité inconsciente des élèves dispose d'un niveau d'identification nationale quasi-inexistant, ils ne s'interrogent même pas sur les questions identitaires. C'est pour cette raison que nous avons rencontré parmi les enfants enquêtés de nombreux « Biélorusses à 50 % », « des Biélorusses, mais pas tout à fait », « des Biélorusses à moitié » et des élèves qui avouent n'avoir jamais réfléchi sur ces questions. Le manque d'identification nationale chez les Biélorusses aboutit à produire une nation semi-consciente qui se prête facilement à des manipulations de tout ordre.

La *deuxième étape* de la construction identitaire est le début d'une réflexion sur les particularités et les difficultés du développement historique du peuple biélorusse et de son identité nationale. Les connaissances en histoire ne sont qu'une base préalable pour le travail d'appropriation personnelle et de construction de l'identité que l'élève doit effectuer. Les facteurs sociaux peuvent motiver les élèves pour s'intéresser aux questions historiques et identitaires, guider les élèves jusqu'au point où le travail personnel doit commencer. L'identité n'est pas naturellement donnée, mais elle résulte d'un travail lent et graduel d'appropriation personnelle et de réflexion. Pour cette raison, les élèves des écoles rurales et les paysans déplacés à Minsk, naturellement proche de la langue et de la culture nationale, ont une conscience nationale très faible.

Pour les élèves qui commencent à réfléchir sur l'histoire et l'identité du peuple, la conscience nationale ne se trouve pas encore véritablement développée, mais elle commence à se cristalliser. Ce qui distingue les élèves qui se trouvent sur ce stade intermédiaire de la majorité inconsciente, c'est leur effort de réflexion sur les questions historiques et identitaires. De nombreuses contradictions que nous avons repérées dans les enquêtes, peuvent provenir de l'état intermédiaire et indéterminé de la construction identitaire des élèves. Le facteur qui motive les élèves pour commencer à s'interroger

sur les problèmes identitaires peut être la socialisation familiale. Cela peut également être l'influence de l'enseignant. Un autre facteur social qui peut susciter les réflexions sur l'histoire nationale tient aux modifications et aux tensions du champ de l'historiographie qui ont attiré l'attention à l'égard de l'histoire et qui ont provoqué non seulement une aversion, mais également un intérêt pour l'histoire.

Il est toutefois nécessaire de préciser que cet état intermédiaire de la formation d'une conscience nationale peut aboutir à trois situations. Premièrement, les enfants qui commencent à réfléchir sur l'histoire nationale, se rendent compte des innombrables distorsions dont l'histoire a fait l'objet, ce qui provoque une lassitude, ainsi qu'une aversion à l'égard de l'histoire. Certains élèves perdent l'espoir de voir un jour la réalité historique dans les manuels scolaires et cessent de s'interroger sur l'histoire déviée et sur les questions identitaires. Quelques élèves interrogés ont souligné cet aspect du problème identitaire dans leurs réponses : « il est important de connaître l'histoire, mais les manuels ne présentent pas la réalité sur les événements historiques » (fille, 17 ans, élève de la classe de 11ème de l'école 191 de Minsk), « d'une part, connaître l'histoire nationale, c'est mon devoir, mais d'autre part, j'ai une aversion à l'égard de l'histoire qu'on écrit et réécrit sur commande des hommes politiques. On s'éloigne de plus en plus de la réalité historique» (garçon, 16 ans, élève de la classe de 11ème du gymnasium 2 de Minsk). Le développement de la conscience nationale sans être soutenu par la socialisation familiale, a peu de chance d'aboutir. L'investissement parental doit être très important. Il ne suffit pas que les parents discutent de l'histoire avec les enfants, mais il faut qu'ils les guident à travers la complexité des interprétations et des messages historiques et identitaires. Sans un soutien parental important, les enfants ne sont pas capables de se repérer dans l'histoire déviée et dans les questions identitaires, leur conscience identitaire reste, par conséquent, à un niveau assez faible, bien qu'il soit supérieur à celui de la majorité inconsciente qui adopte une stratégie de conformisme, d'adhésion minimale sans conviction.

Le *niveau supérieur* de la formation de l'identité nationale correspond à des réflexions très profondes sur l'histoire de Biélorussie, ainsi qu'à une prise de décision consciente et personnelle relative à l'identité nationale biélorusse qui peut être soit le rejet lucide, soit l'identification consciente. Ce niveau supérieur de formation d'une conscience nationale se construit sous l'influence de la famille et de l'enseignant et débouche sur la capacité d'une réflexion critique et personnelle. Les élèves adoptent une

attitude à l'égard de l'identité nationale en se distinguant de la majorité conformiste, ce qui exige des efforts intellectuels et psychologiques considérables de leur part.

Certains élèves ont des connaissances solides en histoire de Biélorussie, ont fait preuve d'une réflexion sur les questions identitaires, mais ont montré leur rejet conscient d'appartenir à cette nation. La première raison du rejet d'appartenance à la nation Biélorusse peut être l'identification à une autre nation. La deuxième raison peut être la conscience des difficultés objectives et subjectives de la cristallisation d'une identité biélorusse. L'histoire de Biélorussie est celle des guerres, des oppressions, des partages sanglants, des invasions qui se sont succédés en aboutissant à un niveau de construction nationale très faible. Il n'est ni facile, ni valorisant de s'identifier à un ensemble national qui a connu et connaît toujours des difficultés, et le sentiment subjectif d'identification à cette nation se trouve à un niveau quasi- inexistant. Vu que la majorité des Biélorusses ont une conscience nationale soit inexistante, soit dédoublée, les élèves refusent d'appartenir à un ensemble national qui se caractérise par une conscience chimérique. Qui plus est, l'appartenance à la nation biélorusse requiert des efforts considérables, comme l'usage effectif de la langue et la connaissance de l'histoire. Le pouvoir politique essaie d'imposer une vision chimérique, hybride, minimaliste et contradictoire de l'histoire et de l'identité. Une pareille identification minimale et contradictoire correspond aux intérêts personnels de la plupart des Biélorusses, préoccupés par leur stabilité matérielle. Le pouvoir politique ne fait pas de lien entre le bien-être matériel et une identité nationale forte, mais fait allusion à ce que la souveraineté nationale pourrait s'échanger contre les biens matériels, comme le gaz russe[698], le cas échéant. Tous les facteurs présentés expliquent le rejet conscient d'appartenir à la nation biélorusse. En évoquant le projet hybride de l'identité nationale biélorusse, nous pouvons évoquer l'exemple ukrainien où après la perestroïka, deux courants historiographiques ont dominé. Le premier est radical et nationaliste et le deuxième, plus populaire en Ukraine de l'Est - russophone et russophile, est une tentative d'éviter le radicalisme de la vision nationaliste de l'histoire et de ne pas rompre brutalement avec la tradition soviétique et la Russie actuelle. Ce projet flou et

[698] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 24.

éclectique est intitulé « projet des slaves de l'Est[699] ». Même s'il a été soutenu par des gouvernements centristes de 1991 à 2004, son manque de cohérence l'a voué à l'échec.

Nous avons souligné à plusieurs reprises l'aspect valorisant de l'identité. Dans cette optique, les efforts considérables d'appartenir à la nation biélorusse qui vont contre l'opinion majoritaire et contre la politique officielle, peuvent être faits au nom d'une valeur quelconque. L'existence d'un « mythe – fondateur est nécessaire[700] » pour la nation, aussi bien que pour le citoyen. Il existe toujours le désir de construire ou de maintenir « une identité nationale positive[701] ». Il y a un aspect moralisateur lié à l'identité biélorusse qui doit être considéré avec beaucoup de prudence. Nous avons analysé des réflexions intéressantes des élèves que nous avons interrogés : « la nation biélorusse existe toujours, c'est déjà un fait notable. Mes ancêtres ont donc investi pour que cette nation subsiste, malgré toutes les difficultés. Ils ont laissé un héritage que nous sommes tenus de sauvegarder » (fille, 15 ans, gymnasium 74 de Minsk), « quand j'apprends l'histoire nationale, je me sens un vrai Biélorusse et j'en suis fier» (garçon, 17 ans, gymnasium 74 de Minsk). Il y a objectivement un aspect tragique dans l'histoire de Biélorussie, pays qui a connu beaucoup de catastrophes, de guerres et de politiques dirigées contre la cristallisation d'un sentiment national Biélorusse. Cet aspect tragique de l'histoire des Biélorusses devient un mythe beau et ennoblissant, les enfants s'identifient donc à une nation qui a souvent été opprimée, mais qui n'a jamais été oppresseur et qui a survécu malgré les siècles d'oppression. Réfléchir à des questions historiques et s'identifier à la nation biélorusse peut conférer un sentiment de fierté aux élèves, car ils se distinguent de la foule inconsciente et deviennent des citoyens conscients. Cette aspiration à affirmer sa différence, à être Biélorusse, à parler le biélorusse au sein du groupe majoritairement inconscient peut être lue en termes de recherche de « distinction », suivant P. Bourdieu. Cette distinction donne une certaine valorisation psychologique et l'estime de soi qui se construit, entre autres, à travers l'identification avec un groupe valorisant.

S'identifier à la nation biélorusse qui a survécu malgré toutes les difficultés, pour certains élèves devient une source de valorisation. Faire un acte conscient de se distinguer de la majorité peut être un acte valorisable. Ce qui fonde une nation, c'est le

[699] KUZIO, Taras « National identity and history writing in Ukraine », *Nationalities Papers*, 2006, v. 34/4, p. 422.
[700] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p. 16.
[701] GROSSER, Alfred, *Les identités…*op. cit., p.72.

sentiment subjectif de partager un certain nombre de valeurs. Ce sentiment national, cette croyance en une communauté de valeurs partagées, produit d'importants effets de réalité : les personnes commencent à agir en fonction des représentations artificiellement et historiquement construites. La communauté émotionnelle, au sens wébérien du terme, joue un rôle extrêmement important. La distance par rapport à la majorité qui suit la ligne officielle, peut être une stratégie de distinction. Vu que la rareté des biens « distingue », appartenir à la minorité biélorusse consciente est donc une stratégie de valorisation pour ceux qui acceptent des efforts et des sacrifices au nom de cette appartenance qui parlent le biélorusse à contre-courant, par exemple.

Cette stratégie de distinction est générée et transmise le plus souvent au sein de la famille. Les résultats de l'enquête ont montré que les élèves qui se caractérisent par une prise de position nationale plus au moins bien définie sont influencés par la socialisation familiale et ils ont très souvent écrit de manière explicite : « mes parents me présentent une autre version de l'histoire, moins détournée que celle qui se trouve dans nos manuels » (garçon, 15 ans, classe de 9ème du Lycée de l'Université d'Etat). Nous n'avons jamais constaté un soutien familial à la vision officielle de l'histoire et de l'identité nationale. Et les élèves qui acceptent la vision officielle de l'histoire sont généralement privés du soutien éducatif de la famille.

4§. L'articulation des événements fondateurs de l'histoire des Biélorusses : quelques exemples.

Dans la ligne de réflexion sur la tragédie du destin des Biélorusses, nous avons identifié des événements phares de l'histoire biélorusse - la Grande guerre patriotique, Tchernobyl et Kourapaty. Tous ces événements sont incontestablement tragiques, ils ont façonné l'évolution historique des Biélorusses, mais sont interprétés et manipulés différemment par le pouvoir en place dans la construction du récit identitaire.

La Grande guerre est interprétée selon les canons soviétiques. Elle était et reste l'événement fondateur de l'histoire biélorusse, événement qui prouve que dans la mise en scène de la mémoire et du passé et dans le projet identitaire, le pouvoir actuel se réfère au passé soviétique et au modèle identitaire soviétique. La victoire lors de la Seconde Guerre mondiale est considérée comme une victoire soviétique et sert à la légitimation et à la glorification du système soviétique. Les historiens et les forces politiques de tendance nationaliste donnent à la Seconde Guerre mondiale une lecture

différente, moins héroïque et plus ancrée sur les crimes du régime soviétique, sur le collaborationnisme et sur la lutte antisoviétique.

La divergence des déclinaisons des conséquences sociopolitiques de la catastrophe de Tchernobyl sont également une preuve de la prégnance du mode soviétique de la lecture du passé. Tchernobyl est devenu un événement contestataire qui a discrédité le pouvoir soviétique et a accéléré sa chute. Tchernobyl a été largement mobilisé par les forces nationalistes, et la « marche de Tchernobyl » est devenue non seulement un acte de commémoration, mais surtout un acte de protestation politique. La situation politique actuelle en Biélorussie est souvent qualifiée de « Tchernobyl politique et spirituel[702] » par les forces d'opposition. Pourtant, le pouvoir actuel a « nationalisé » Tchernobyl en lui rendant une interprétation soviétique. Nous insistons sur l'emploi du terme « nationalisation » du passé, car il désigne la propriété d'un groupe, le cas échéant d'une nation. Les éléments du passé nationalisé appartiennent à toute la communauté nationale et entrent ainsi dans le panthéon des événements fondateurs de la nation. La responsabilité du gouvernement soviétique dans le manque d'actions immédiates après la catastrophe, le manque d'information, voire la désinformation de la population ne sont jamais évoqués. Le président de la Commission nationale de la protection contre la radiation, Yakov Kenigsberg, poursuit la tradition soviétique d'omission et de fausse information en écrivant en 2009 : « en avril 1986, le gouvernement soviétique a mis en place toutes les réponses législatives nécessaires à la catastrophe, et un programme de mesures urgentes a été adopté[703] ». Tous ceux qui se trouvaient sur le territoire soviétique en avril 1986, savent qu'après la catastrophe aucune mesure urgente n'a été déployée par le gouvernement soviétique et aucune information n'a été fournie. Le pouvoir actuel a réhabilité le gouvernement soviétique et l'a libéré de toute responsabilité dans la catastrophe. Tchernobyl est présenté comme une bataille glorieuse que la Biélorussie soviétique a gagnée, comme la Seconde Guerre mondiale. L'échec total de la politique sociale mise en place après la catastrophe n'est jamais avoué. Le déracinement social et identitaire des personnes évacuées des régions contaminées que nous avons constaté dans le cas des familles des élèves de l'école 218,

[702] L'usage de cette expression s'est généralisé, à titre d'exemple : БОГДАНОВ, Александр (Alexandre Bogdanov), «Политический Чернобыль» диктатора Лукашенко (Le Tchernobyl politique du dictateur Loukachenko), site *Newsweek* http://www.runewsweek.ru/forum/forum15/topic4506/messages/.

[703] KENIGSBERG, Yakov, « The Chernobyl Disaster », in HEINRICH, Hans-Georg, LOBOVA, Ludmilla (eds.), *Belarus : Exernal Pressure, Internal Change*, Frankfurt, Peter Lang, 2009, p. 255.

l'alcoolisme, la criminalité, le taux de suicides qui en résultent, ne sont jamais mentionnés.

Le troisième élément de notre liste des événements fondateurs de la mémoire des Biélorusses est Kourapaty. C'est le seul événement qui ne peut pas être réinterprété et réaménagé de façon à trouver une place dans le projet mémoriel et identitaire opéré par le pouvoir actuel. Kourapaty est une révélation des crimes soviétiques, ce qui oblige les autorités à omettre cet événement, à l'évincer de la mémoire, à détruire ses traces matérielles et le site même. Kourapaty ne sera jamais « nationalisé », jamais admis par un pouvoir qui puise sa légitimé dans le passé soviétique. Il existe un véritable blocage informatif et discursif sur le sujet. Les autorités tendent à éliminer Kourapaty de la mémoire et même détruire les traces matérielles du lieu et des événements qui y sont liés. Nous avons mentionné le projet de construction du boulevard périphérique de Minsk qui doit effacer ce lieu symboliquement et matériellement. A la différence « des lieux de mémoire » biélorusses, Kourapaty est devenu « un lieu d'amnésie[704] ». « Les trois désastres du XXème siècle que nous avons connus sont la Seconde Guerre mondiale, Tchernobyl et la chute de l'U.R.S.S.[705] » - a déclaré A. Loukachenko lors de son « Discours à l'occasion du 60ème anniversaire de la victoire du peuple soviétique contre les envahisseurs nazis ». Cette citation, ainsi que l'analyse des événements que nous venons de présenter prouvent le profond attachement du système actuel à l'héritage soviétique.

Il faut noter toutefois que le caractère pathétique et tragique du passé biélorusse est articulé différemment par les acteurs sociaux. L'opposition nationaliste agit dans le sens de victimisation du passé biélorusse : la Biélorussie est représentée en tant que victime de guerres (y compris la Seconde Guerre mondiale), du régime totalitaire soviétique (dont Kourapaty et Tchernobyl), alors que le pouvoir officiel insiste sur l'héroïsme dont le peuple a fait preuve dans les événements tragiques comme la Seconde Guerre mondiale et Tchernobyl. Le succès du référent historico-identitaire proposé et imposé par le pouvoir en place et l'attachement des Biélorusses à une lecture glorieuse de la période soviétique, la pierre angulaire du modèle officiel, ne seraient-ils pas dus, entre autres, au besoin d'un passé valorisable et héroïque ?

---

[704] CANDAU, Joël, *Mémoire…*op. cit., p. 153.

[705] Выступление А. Г. Лукашенко на торжественном собрании, посвященном 60–летию Победы советского народа над немецко-фашистскими захватчиками (L'allocution du président Loukachenko à l'occasion du 60ème anniversaire de la victoire du peuple soviétique contre les envahisseurs nazis, 7 mai 2005), site officiel du Président de la Biélorussie http://www.president.gov.by/press19315.html#doc.

Le sentiment de partager les qualités morales de la nation produit une sensation de valorisation personnelle, ce qui est un aspect non négligeable pour la formation de la conscience personnelle qui a besoin d'être valorisée, d'être construite au nom de principes nobles, même si ces derniers ne sont souvent que des effets de croyance.

Plus de la moitié des élèves interrogés se sont identifiés à la nation biélorusse au nom du mythe nationaliste biélorusse anoblissant. En même temps, l'adhésion d'une grande partie des Biélorusses à l'héritage soviétique peut également s'expliquer par le besoin de valorisation, auquel le mythe soviétique de la victoire héroïque contre le nazisme a répondu. L'époque soviétique a été présentée en tant que période glorieuse pour le peuple biélorusse, et ceux qui ont vécu la majeure partie de leur vie en U.R.S.S. et ceux qui ont valorisé cette période ne pouvaient pas le nier facilement. Les parents d'élèves qui valorisent la période soviétique, transmettent ce sentiment de valorisation aux enfants.

Une analyse objective de la situation sociopolitique en Biélorussie incite à prendre garde à ne pas naturaliser le récit identitaire en prenant parti pour une des visions de la nation et de son histoire. La version nationaliste de l'histoire, comme la version soviétique, ne sont que des manières de produire le récit historique. Chacun de ces projets mobilise et articule les faits et les événements historiques de façon à offrir une identité valorisable à ses adhérents.

Nous ne voulons en aucun cas faire un jugement sur la doctrine soviétique ou nationaliste. Pourtant, le déséquilibre et un usage dogmatique et doctrinal d'une seule manière d'appréhender l'histoire dans le but de légitimer un système politique est problématique. L'histoire du XXème siècle a montré les détournements de l'histoire opérés en U.R.S.S., ainsi que la légitimation des crimes de masse, légitimation réalisée en grande partie à travers la réécriture de l'histoire. L'usage nationaliste de l'histoire dans différents contextes a également montré les dangers et les dérives auxquels l'excès d'un nationalisme agressif peut aboutir. Il ne peut pas exister un seul discours historique parfait, une mémoire, une manière d'interpréter le passé, mais ce discours est censé être pluriel, sans monopole et sans dogmes, ce qui n'est pas le cas en Biélorussie actuelle.

Il faut avouer que la politique actuelle des autorités biélorusses, souvent destructrice du fondement ethnique biélorusse, a produit une sorte d'effet pervers. Le fait de parler le biélorusse est une décision consciente. A côté de la majorité « semi-consciente » (82 %) qui désigne le biélorusse comme la langue maternelle, mais ne le

pratique pas, il y a 20 %- 25 %[706] de Biélorusses qui ont la conscience des conséquences de la politique actuelle pour l'identité nationale biélorusse et ces 25 % des Biélorusses utilisent le biélorusse dans la vie courante. Ces citoyens conscients défendent l'héritage national parce qu'ils se rendent compte des distorsions de l'histoire opérées par le pouvoir en place. La politique du gouvernement actuel, formatée, entre autres, par les impératifs économiques, joue donc le rôle de catalyseur de cristallisation d'une conscience nationale. Ce pourcentage de 20 %-25 % des citoyens sensibles à l'idée nationale biélorusse correspond au taux de cristallisation de la conscience nationale que nous avons repéré à travers notre enquête auprès des élèves du secondaire. Le chef de l'Etat biélorusse sortant est devenu, probablement sans le vouloir « le père » de l'indépendance nationale biélorusse : dans les péripéties des relations russo-biélorusses, il est le défenseur de l'indépendance étatique de la Biélorussie face aux assauts politiques de Moscou, ce que ses adversaires politiques reconnaissent. Pour un homme politique ambitieux et assoiffé de pouvoir, il est plus intéressant d'être président d'un Etat indépendant que gouverneur d'une région de la Russie.

5§. Famille-école : des relations de concurrence, de complicité, ou d'adversité ?

Au terme de notre recherche, nous avons identifié les agents les plus puissants de la socialisation des jeunes Biélorusses que sont la famille, le système éducatif et les médias. Le rapport entre la famille et l'école est extrêmement complexe et varie entre méfiance, contrôle, confrontation et délégation de responsabilité. Ce rapport est conditionné par le capital social, culturel et éducatif de la famille.

La construction identitaire vue comme le développement d'une certaine représentation du monde est prise en charge principalement par le système éducatif. La socialisation en tant que processus de construction d'identité, d'appartenance et de relation repose principalement sur la famille qui est le premier lieu de socialisation où se façonnent et se transmettent les valeurs et les modèles culturels et identitaires. Les repères fournis par la famille qui est le socle fondateur et référentiel en termes de construction identitaire, sont « plus efficaces et plus fiables », plus légitimes et moins discutables que ceux qui proviennent des autres univers de socialisation. L'importance du rôle de la famille dans la construction de l'identité a été « mesurée et vérifiée à

[706] МАНАЕВ, Олег (Oleg Manaev), *Становление…(La formation*…op. cit., p. 35.

plusieurs reprises[707] » et par différents spécialistes. Notre recherche a confirmé cette importance. Il faut toutefois préciser quelques spécificités relevant du contexte biélorusse et de l'héritage soviétique. La production du récit historique et identitaire s'effectue dans un cadre historique et social dont les éléments sont fournis par l'état du système politique.

Nous pouvons conclure que le résultat du processus de la construction identitaire, de l'interaction entre le socialisé et les agents de socialisation est la prise en charge personnelle des attitudes et des appartenances à des groupes. La construction identitaire qui fait partie de la socialisation n'est jamais un simple apprentissage, ni une simple addition d'expériences. La représentation du monde, l'identité de chaque individu en dernier ressort sera celle que « l'individu va lui-même se composer lentement[708] », empruntant certaines images aux représentations existantes et véhiculées par différents acteurs, mais en les réinterprétant pour en faire une image personnelle. La construction des identifications personnelles subjectives et plurielles se réfère à un positionnement sociétal à la fois « librement choisi et volontairement régulé[709] ». Nous avons mis en exergue la notion de l'identité personnelle en étudiant la construction d'une prise en charge personnelle et consciente de rôles et de positionnements sociaux, y compris vis-à-vis de la nation. Les faiblesses de l'identité nationale et personnelle des Biélorusses sont inséparablement liées. Les défaillances de l'identité nationale résultent souvent des problèmes de la formation de l'identité personnelle que nous avons repérés dans de nombreuses réponses à notre questionnaire. Nous admettons que la construction de l'identité personnelle marque « le passage d'une conception objective et réifiée de l'identité « pour autrui » à une élaboration subjective et virtuelle de l'identité « pour soi[710] ».

Il faut préciser que les appartenances à différents groupes sont loin d'être figées une fois pour toutes ; elles sont soumises à une renégociation permanente, ce que les fluctuations dans la construction du récit historique et identitaire biélorusse prouvent.

En revenant aux résultats de notre enquête, nous pouvons dire que dans les cas où les enfants ne sont pas guidés par la socialisation familiale, leur éducation peut être prise en charge par le système éducatif, à condition que le corps pédagogique

[707] MUXEL, Anne, *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001, p. 51.
[708] PERCHERON, Annick, *La socialisation…*op. cit., p. 33.
[709] DUBAR, Claude, *La crise…*op. cit.,p. 217.
[710] Ibid., p. 201.

s'investisse dans son travail. Le problème de l'encadrement éducatif est multiple. Le rôle de l'école dans le système social et ses ressources a évolué au cours du siècle dernier. A l'époque soviétique, l'école était érigée en instrument privilégié de l'encadrement éducatif et idéologique, d'un côté, parce que la famille n'était pas capable de s'occuper de l'éducation des enfants, surtout au début de l'existence de l'Etat soviétique. N. Kroupskaia, épouse de Lénine écrivait : «…de nombreuses fonctions de la famille passent à l'école. La misère et la ruine nous engagent dans cette voie[711] ». D'un autre côté, l'Etat totalitaire a placé le système scolaire au cœur du processus éducatif pour « extraire les enfants à l'influence de la famille dans les cas où celle-ci serait en désaccord avec l'idéologie officielle : « l'école doit prendre le relais de la famille, car la famille bourgeoise mutile l'enfant[712] ». L'école et tout le système d'encadrement extrascolaire avaient pour but d'éduquer des citoyens soviétiques loyaux et fidèles à la doctrine communiste. A l'heure actuelle, où, souvent, la famille ne remplit pas toujours son rôle d'éducatrice, l'Etat essaie de compenser la défaillance familiale par le renforcement de l'éducation scolaire ; il ne faut pas oublier non plus que l'école reste, comme à l'époque soviétique, un instrument de propagande.

Le milieu social et l'établissement scolaire fréquenté par les élèves jouent également un rôle de socialisation très important. Il n'est pas étonnant que les élèves qui fréquentent des établissements renommés, montrent le plus souvent de bons résultats scolaires. Plusieurs raisons peuvent l'expliquer, notamment le capital culturel, économique, éducatif de leur milieu social et de leurs familles. La scolarisation dans des lycées renommés impose aux élèves un modèle social où la réussite scolaire est valorisée. Le système éducatif est non seulement le lieu de socialisation, de transmission de connaissances et de savoirs, mais aussi le lieu de transmission de pratiques quotidiennes et de schémas sociaux concrets.

L'influence du système scolaire doit toutefois être nuancée. Sans le soutien de la famille, l'enseignant ne peut pas remédier à toutes les lacunes de la socialisation familiale. Le professeur peut transmettre les connaissances factuelles, mais inciter les élèves à construire une identité personnelle et nationale sur la base des connaissances s'avère être une tâche très compliquée. Il faut noter que le contexte général et la marchandisation des rapports sociaux ont affecté le système éducatif, en le privant de ressources d'influence, de respect et d'autorité, dont il disposait à l'époque soviétique.

[711] BERELOWITCH, Wladimir, *La soviétisation…*op. cit., p. 73.
[712] Ibid., p. 73.

L'école n'a pas le rôle exclusif et les ressources d'avant. Ces facteurs expliquent pourquoi les élèves échappent souvent à l'influence du professeur, même dans les établissements les plus réputés et élitistes.

Les conséquences du triomphe de la source de socialisation liée à la consommation expliquent l'affaiblissement du rôle de la famille et du système éducatif au profit des médias. Nous devons rappeler une fois de plus la spécificité biélorusse où l'acteur étatique reste très puissant. Les médias sont contrôlés dans leur majorité par l'Etat et sont de véritables instruments de propagande. Cela concerne surtout la télévision qui occupe une place prépondérante dans le champ médiatique. Les élèves qui échappent à l'influence de la famille et de l'école sont une proie facile pour la propagande étatique omniprésente. La majorité des citoyens est exposée à « la médiation obligée[713] » de la télévision qui est devenue un outil de propagande omniprésent, puissant et monopolisé par les structures étatiques. La télévision reste le premier relais d'information, loin devant la presse et la radio; seul Internet vient modestement mettre en question le monopole de la télévision en tant que source d'information.

§6. Etre Biélorusse aujourd'hui : la primauté de l'identification « immédiate » et la prévalence des conditions socio-économiques sur les considérations ethniques.

Notre enquête nous permet de conclure que, pour les Biélorusses, dans les questions d'identification, il existe une primauté des facteurs sociaux et économiques sur les déterminants ethniques ou nationaux. La construction identitaire, en s'appuyant sur l'identification « immédiate », sur les liens primaires, primordiaux (en termes de la conception primordialiste et pérennialiste) avec la famille ou avec un « groupe de voisinage[714] » en termes weberiens, s'opère dans « l'action et le dynamisme des relations communautaires locales[715] ». Le phénomène des « touteichyaia », des « gens d'ici », s'inscrit dans la logique de l'identification primaire, immédiate, des liens d'appartenance avec l'entourage proche.

Le fait historique et social de la prégnance de la composante rurale dans la construction de la nation et de l'identité biélorusse ne doit pas être ignoré. Au début du

[713] MUXEL, Anne, *L'expérience…*op. cit., p. 51.
[714] WEBER, Max, *Economie et société,* tome 2, op. cit., p. 138.
[715] DELOYE, Yves, *Sociologie…*op. cit., p. 56.

XXème siècle, à la veille de la consolidation de l'Etat-nation biélorusse, le territoire biélorusse était très peu urbanisé, et les quelques villes de taille moyenne n'étaient pas peuplées de Biélorusses. La nation biélorusse est une nation paysanne. L'urbanisation massive des années 1970 a dénaturé le paysage socio-identitaire. Les villes biélorusses sont peuplées de citoyens ayant une mentalité rurale et privilégiant les liens primaires d'identification. Les paysans biélorusses qui se sont retrouvés dans de grandes villes, transposent les modèles d'identification qui privilégient les liens de parenté et les liens avec l'entourage. Le lien entre la terre et la communauté souligné par les auteurs du courant primordialiste et par des recherches relativement récentes, n'est pas négligeable dans le contexte d'une nation paysanne. Le lien avec la terre et le territoire est susceptible d'engendrer un sentiment d'appartenance à la communauté ; il peut devenir porteur de symboles et mobilisateur identitaire, ce que nous avons constaté dans les villages où nous nous sommes rendue. Dans la construction identitaire, le changement d'échelle n'est pas toujours une opération réussie. L'identification des paysans avec une communauté large et abstraite, comme une ville ou une nation échoue, car le changement d'échelle requiert des modalités d'identification différentes. La perte de la langue biélorusse, la honte de parler le biélorusse qu'éprouvent les paysans arrivant dans des villes en témoigne. Le déracinement social et identitaire des personnes installées à Minsk après la catastrophe de Tchernobyl peut servir d'exemple. En même temps, le phénomène de « zemliatchestvo » - le favoritisme à l'égard des personnes originaires d'un même village et d'une même région - reste répandu jusqu'à nos jours. La transposition délicate des modèles d'identification, la destruction des liens primordiaux ou primaires, en premier lieu avec la langue, appelée à être un élément identificateur et unificateur, est responsable de la faiblesse de l'identité nationale biélorusse. Si nous ajoutons à ces éléments une politique identitaire étatique incertaine et fluctuant en fonction des impératifs économiques et des ambitions politiques, ainsi que la faible mobilisation des registres symboliques susceptibles de provoquer une adhésion uniforme à la nation, il n'est pas difficile de comprendre la faiblesse du lien identitaire entre les Biélorusses. En nous référant aux idées des postmodernistes, nous pouvons ajouter que la crispation identitaire et le retour en force des identités locales, régionales ou nationales selon le cas, peuvent être considérés comme une réaction au nivellement induit pas la globalisation et l'avènement d'une échelle globale, large et

méconnue. L'exemple biélorusse confirme l'idée que la construction de l'identité est un processus « lent et graduel[716] ».

Notre recherche nous permet de conclure que la construction identitaire en Biélorussie se trouve à un stade peu avancé, ce qui explique la prépondérance des identifications primaires, comme l'entourage, le village. L'importance des identités « primaires », locales, fragmentaires et peu agrégées peut expliquer également l'accommodation des Biélorusses dans un système autoritaire où chacun trouve sa niche en faisant abstraction des notions comme la démocratie et les droits de l'homme. Les réactions d'apathie, de retrait dans la sphère privée permettent à l'individu de « desserrer l'étau des contraintes[717] », de louvoyer dans la vie quotidienne. Certaines tactiques permettent également à l'individu « d'une manière souple, non directement oppositionnelle, de se protéger[718] ». L'identité nationale qui requiert un certain niveau de développement socio-économique et politique, agrège les différentes identifications « primaires », les hiérarchise « de façon à ne pas remettre en cause la primauté du lien civique[719] ».

Les Biélorusses de la fin du XIXème siècle s'identifiaient avec les gens d'ici, ils étaient « touteichyaia ». Les liens primaires d'identification, les liens de parenté, évoqués par le paradigme primordialiste, la proximité géographique, linguistique et religieuse jouent un certain rôle dans la construction identitaire des Biélorusses. Les habitants des terres biélorusses se sont toujours sentis proches de ceux avec qui ils partagent la même langue, le même dialecte, la même religion. Pourtant, le facteur qui joue le rôle essentiel, est celui de l'appartenance à un groupe partageant les mêmes valeurs sociales et économiques. Les Biélorusses se sentent proches des personnes de la même classe ou strate sociale, indépendamment ou voire au détriment des facteurs ethniques, religieux, linguistiques.

La naissance du mythe sur la tolérance des Biélorusses, largement mobilisé par le pouvoir en place, peut s'expliquer partiellement par ce fait. Le pouvoir actuel a construit sa victoire électorale de 1994 en condamnant le projet politique du Front Populaire et continue à s'opposer au projet nationaliste. Les autorités en place essaient d'attribuer la défaite de la renaissance nationale des années 1990 et des forces nationalistes aux

[716] PERCHERON, Annick, *La socialisation…*op. cit., p. 34.
[717] HERVOUET, Ronan, *Datcha blues: existences ordinaires et dictature en Biélorussie*, Paris, Belin, 2009, p. 18.
[718] Ibid., p. 19.
[719] DELOYE, Yves, *Sociologie…*op. cit., p. 71.

« facultés mentales » des Biélorusses qui n'ont jamais été envahisseurs, mais sont « accommodables et pacifiques » et ont toujours paisiblement cohabité avec différents peuples : « Nos nationalistes imbéciles veulent brouiller nos relations avec la Russie… Je réponds : nationalisme, conflits ethniques ne prendront jamais racine en Biélorussie. Il n'y a ni racine historique, ni mentalité pour cela[720]» - déclare le président biélorusse. De telles déclarations servent à masquer les démarches d'un habile homme politique qui a su profiter du contexte de la perestroïka pour accuser ses adversaires nationalistes du chaos socio-économique et discréditer tout leur projet politique, y compris la renaissance nationale. Nous avons là un exemple de tentative de naturaliser les démarches de discrédit des forces nationalistes afin de rendre le résultat de leur échec – le rejet du projet national - stable, indiscutable, légitime et naturel. Les Biélorusses ont véritablement coexisté paisiblement avec les représentants de différents groupes ethniques et religieux – russes, ukrainiens, polonais, baltes, juifs, non pas parce qu'ils sont tolérants, mais parce que les différences nationales, éthiques, linguistiques ou religieuses sont moins importantes que les différences économiques et sociales.

Les facteurs socio-économiques jouent également un rôle de taille dans la mobilisation politique. Durant les transformations sociopolitiques de la perestroïka, à la différence de nombreuses républiques soviétiques, ce ne sont pas les questions d'indépendance politique et nationale qui mobilisaient les Biélorusses, mais les problèmes économiques. Les grèves économiques étaient la forme de protestation la plus répandue contre une baisse dramatique du niveau de vie. La Biélorussie « tolérante » était la république la plus concernée par les grèves ouvrières du printemps 1991[721]. Les grèves que la Biélorussie a connues en avril 1991, étaient les plus importantes en U.R.S.S. à cette période, en raison de leur durée et du nombre de participants qu'elles impliquaient : elles ont été suivies par près de 200000 grévistes pendant un mois[722].

En mai 2010, le laboratoire « Novak » et l'Institut biélorusse pour les études stratégiques ont interrogé les Biélorusses sur leurs repères géostratégiques. Les réponses ont montré deux tendances principales : l'absence d'orientation précise et la prévalence des intérêts économiques dans la motivation du choix, ce qui a permis aux experts de

[720] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 31.
[721] GOUJON, Alexandra, *Révolutions politiques et identitaires en Ukraine et en Biélorussie (1988-2008)*, Paris, Belin, 2009, p. 57
[722] Ibid., p. 59.

conclure que « le repère géopolitique essentiel des Biélorusses, c'est leur poche[723] ». 17,2 % des personnes interrogées veulent intégrer les structures européennes, 28,2 % veulent vivre dans une Biélorussie faisant partie à la fois de l'Union Européenne et de la Russie, ce qui est une aspiration paradoxale et contradictoire. 30,2 % de ceux qui ont participé à l'enquête soutiennent l'intégration avec la Russie. La question qui nous intéresse particulièrement, celle de la motivation du choix a montré que la majorité écrasante des personnes interrogées (72,3%) ont indiqué que leurs préférences géopolitiques sont déterminées par les intérêts économiques.

Si nous parlons de la construction identitaire des Biélorusses qui se réalise principalement à travers l'interaction avec l'entourage, il faudrait répéter que l'entourage des Biélorusses a été multiethnique au cours de l'évolution historique. Les Biélorusses ressentaient les différences linguistiques, religieuses ou ethnico-culturelles, mais cette différence n'est pas devenue source d'importants conflits ou affrontements motivés par des considérations ethniques ou religieuses. Le folklore biélorusse, les proverbes, les dictons, les contes populaires reflètent une animosité à l'égard du noble russe, riche et exploiteur, du marchand juif, riche et exploiteur, du magnat polonais, aussi riche et exploiteur. Les Biélorusses, dont la majorité était des paysans pauvres, se sentaient différents, mais n'éprouvaient pas d'hostilité à l'égard des représentants de différentes ethnies ou nations, lorsque ces derniers étaient aussi démunis de ressources économiques et se trouvaient au bas de l'échelle sociale comme eux, ce que notent certaines recherches effectuées à la fin du XIXème siècle[724]. Par contre, la distance qui séparaît les paysans biélorusses des magnats biélorusses, comme les Radzivily, par exemple, était importante, ce que le folklore illustre bien. Les contes populaires biélorusses exposent souvent un conflit entre un paysan pauvre, travailleur et astucieux et un magnat avare, borné et cruel[725]. La majorité paysanne biélorusse ne s'identifiait pas à la même communauté que la noblesse biélorusse, non seulement parce que cette noblesse, n'ayant pas une identité clairement définie, revendiquait sa proximité soit avec la Pologne, soit avec la Russie. La raison de cette distance demeure également

[723] РАХЛЕЙ, Марина, « Главный геополитический ориентир белорусов — карман » (Le repère géopolitique essentiel des Biélorusses, c'est leur poche », site des informations *Навіны (Naviny) Naviny* http://naviny.by/rubrics/politic/2010/05/24/ic_articles_112_167925/.

[724] ЦЕРАШКОВІЧ, Павал (Paval Tserachkovitch), « Свае…(Les « étrangers »…op. cit., p. 11-13. L'auteur cite les premières recherches ethnographiques sur la Biélorussie effectuées par les ethnologues ou même des fonctionnaires russes.

[725] *Бацькау дар. Беларускія народныя казкі (L'offrande du père. Les contes populaires biélorusses)*, Минск (Minsk), Мастацкая літаратура (Belles lettres), 1983.

dans la différence de la structure socio-économique, des capitaux et des modes de vie, car l'appartenance identitaire est fortement conditionnée par les modes de fonctionnement social et de communication sociale au sens de Karl Deutsch[726]. Nous avons à plusieurs reprises discuté du faux mythe de la tolérance des Biélorusses. Si les Biélorusses sont réputés être « tolérants », c'est également parce qu'ils se sont accommodés avec la multitude ethnique qui peuplait la Biélorussie. Les chercheurs russes du XIXème et XXème siècles notaient que « dans la région du Nord-Ouest, la population locale et les Juifs cohabitent paisiblement », et que « nulle part ailleurs qu'en Biélorussie, les Juifs ne se sont rapprochés de la population locale ».

La cohabitation paisible s'expliquait par des considérations pratiques et matérielles, plus que par des idéaux de tolérance. Comme les dictons populaires le reflètent, les Biélorusses, sans être épris de respect à l'égard des Juifs, ni des Russes (« свіння ня статак - і маскаль гэта ня чалавек ; свіння ня статак - і жыд гэта ня чалавек ; un cochon n'est pas un troupeau - un Russe n'est pas un homme ; un cochon n'est pas un troupeau - un Juif n'est pas un homme »), se rendaient compte des ressources dont disposaient les Juifs artisans et commerçants et de la nécessité d'entretenir de bonnes relations avec les détenteurs de ressources : « як бяда - то ідзі да жыда, як па бядзе - то ідзі вон жыдзе » (quand il y a un souci – on va chez le Juif, dès que le souci est résolu, va-t-en, Juif[727]). Ce que montre également la recherche ethnographique qui a répertorié les dictons biélorusses sur l'attitude à l'égard des autres ethnies, c'est que l'image folklorique la plus négative est attribuée aux Russes, représentés comme cruels, avares, paresseux et bornés dans l'imaginaire populaire. Cette révélation va à l'encontre des stéréotypes véhiculés par le pouvoir politique. L'image négative des Russes en Biélorussie a été soigneusement cachée tant par les autorités soviétiques qui ont insisté sur l'éternelle fraternité entre les peuples slaves, que par les autorités biélorusses actuelles qui affirment que : « nous et les Russes, c'est la même chose[728] », en véhiculant une identité slave vague.

De nos jours, certaines forces politiques auraient voulu exploiter l'hostilité des Biélorusses à l'égard de différents groupes ethniques dans leurs projets politiques en désignant des ethnies et des nations en tant qu'ennemis des Biélorusses. Les

[726] DEUTSCH, Karl Wolfgang, *Nationalism…*op. cit., p. 23.
[727] ЦЕРАШКОВІЧ, Павал (Paval Tserachkovitch), « Свае…(Les « étrangers»…op. cit., p. 12.
[728] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 12.

nationalistes tentent de susciter la haine contre les Russes, le pouvoir en place n'est pas très favorable aux voisins européens de la Biélorussie – aux Polonais. Pourtant, la majorité des Biélorusses est indifférente à de tels discours et n'adhère pas à ces projets. Les projets qui ne touchent pas directement aux intérêts économiques des Biélorusses leur sont indifférents. Il faut également noter que le projet politique et identitaire mis en place par le pouvoir actuel se réfère majoritairement au modèle économique qualifié de « socialisme de marché » ou « nationalisme égalitaire[729] » par des chercheurs. Quels que soient les qualificatifs employés, il est certain que ce modèle a hérité de nombreux éléments du système soviétique, à savoir : l'interventionnisme étatique dans la gestion et la planification de l'économique, la prévalence de la propriété d'Etat sur la propriété privée, la réduction des inégalités socioéconomiques, du chômage, de la pauvreté. Les années de « forte amitié » russo-biélorusse entre 1994 et 2002, généreusement arrosée par le gaz russe quasi gratuit, ont contribué à la réalisation du socialisme de marché égalitaire biélorusse.

Sans vouloir confirmer les théories proches du dialectisme matérialiste sur la primauté des rapports économiques dans la détermination des liens sociaux, il est judicieux de reconnaître les faits. Il n'est pas étonnant qu'un projet qui puise sa légitimité dans le passé articulé et reconnu comme passé fondateur, présenté comme un projet valorisant, un projet soutenu par le pouvoir politique qui a monopolisé la plupart des sources de légitimation, soit accepté par la majorité. Nous avons longuement insisté sur la sensibilité « historiquement ancrée » des Biélorusses aux conditions de vie matérielles, ce qui n'est pas une spécificité biélorusse, si nous nous souvenons des textes wébériens. Nous avons aussi montré comment le passé soviétique a été articulé de façon à répondre au besoin de valorisation personnelle et historique des Biélorusses. Nous venons d'évoquer en quoi le projet identitaire répond à la demande de valorisation et surtout aux besoins matériels des Biélorusses. Nous insistons une fois de plus sur le fait que ce projet qui répond à la demande de la majorité, fonctionne dans un contexte où le pouvoir officiel, en tant qu'entrepreneur politique habile, a su monopoliser les ressources clefs, marginaliser et discréditer les adversaires politiques, construire et maintenir l'adhésion formelle ou véritable à son projet. Il ne faut pas oublier que la légitimation du projet politique officiel est un travail mené au quotidien depuis 1994 avec minutie, persévérance et régularité. La notion de régularité que nous empruntons à

[729] LESHCHENKO, Natalia, « The National Ideology…op. cit., p. 1419, 1421.

M. Weber et à P. Bourdieu, peut expliquer le phénomène biélorusse, à savoir l'adhésion massive à un projet politique très spécifique. Le pouvoir essaie de remplir la totalité de l'espace social, en proposant ou en imposant son message en allant des manuels scolaires à la monopolisation des médias. Le pouvoir profite de la moindre occasion de s'affirmer et de s'illustrer en ne laissant aucun espace et aucune chance à son opposition. Cette opposition accumule des erreurs stratégiques, elle est divisée, noyée dans les querelles internes, privée de ressources et de terrain qui puisse produire un leader ou projet concurrent valable, fort, susceptible de provoquer l'adhésion massive.

En continuant l'argumentaire sur le travail minutieux de discrédit des adversaires politiques et de leur projet identitaire mené par le pouvoir en place, nous pouvons évoquer l'exemple de remplacement des symboles d'Etat en 1995. Le drapeau blanc-rouge-blanc, remplacé par le drapeau soviétique en 1995, est articulé comme le drapeau des collaborateurs des nazis durant la Seconde Guerre mondiale. Le filme propagandiste «La haine. Les enfants du mensonge», représentant de manière très partielle et très biaisée l'usage des symboles biélorusses nationalistes par les nazis et leurs collaborateurs a été diffusé à plusieurs reprises par la télévision biélorusse. La majorité des Biélorusses n'a pas fait de recherche sur un phénomène sociopolitique complexe, mais l'image du drapeau blanc-rouge-blanc a été détruite et à jamais liée au nazisme dans la mentalité du peuple[730].

Une digression sur la réussite du projet politique des autorités politiques biélorusses et l'échec de l'opposition et, par conséquent, l'échec des réformes démocratiques et du projet nationaliste, dont l'opposition est porteuse, n'est pas sans utilité informative.

7§. Différents acteurs – différents projets identitaires.

Après la perestroïka, la nomenclature soviétique a soutenu Alexandre Loukachenko, car elle a compris qu'en échange du soutien à son régime, le président accepterait de lui assurer une vie calme, stable et relativement prospère, comme celle qui lui était garantie à l'époque de l'U.R.S.S.[731]. Les élites traditionnelles ont également soutenu la candidature de Loukachenko pour imposer une solution à la crise politique et économique. La figure de Loukachenko, un homme du peuple, était un compromis entre

[730] ФЕДУТА, Александр (Alexandre Fedouta), *Лукашенко…(Loukachenko…*op. cit., p. 368.
[731] ЧЕРНОВ, Владимир (Vladimir Tchernov), « Характеристика авторитарного режима в Беларуси и возможности его трансформации» *(Caractéristiques du régime autoritaire biélorusse et les possibilités de sa transformation), Грамадзянская альтэрнатыва (Alternative civile)*, № 12, 1999, p. 21.

la nomenclature discréditée et les forces nationalistes également discréditées. A. Loukachenko a bénéficié du soutien de l'équipe des jeunes réformateurs qui a forgé sa victoire en 1994 et avait besoin de lui pour rompre avec l'ancien système et pour satisfaire leurs propres ambitions politiques. Ils ont commis une erreur fatale en traitant avec condescendance A. Loukachenko, simple directeur de sovkhoze. Loin de faire preuve d'une naïveté et d'une incompétence qui aurait fait de lui une marionnette entre leurs mains, A. Loukachenko a rapidement manifesté un sens aigu de la réalité du pouvoir. Le pouvoir immense, dont dispose le président biélorusse, est non seulement le résultat calculé d'un plan qu'il aurait appliqué avec constance, mais il est également la conséquence d'un affaiblissement du système, de l'opportunisme et de la fausse loyauté des forces politiques.

Depuis 1994, l'opposition est privée de leaders, et le système fait tout pour empêcher l'apparition d'un concurrent valable. Comme l'opposition est dépossédée de sources économiques et même de possibilités légales d'y accéder, elle est obligée de chercher les ressources financières à l'étranger via différentes fondations de soutien à la démocratie. Les autorités interviennent dans ce processus en contrôlant financièrement les structures de l'opposition, et le non-respect de la législation financière devient souvent la raison de leur liquidation juridique, ce qui était le cas de la Fondation Soros, de nombreux partis d'opposition, des instituts de recherches sociologiques, des universités privées, des journaux d'opposition. Le pouvoir ridiculise l'opposition et sa manière de se procurer des ressources matérielles. Les opposants sont présentés comme des traîtres qui sont payés pour déstabiliser le système et pour injurier leur pays aux yeux du monde entier. Le problème des financements étrangers destinés à soutenir la démocratisation des pays postsoviétiques est répandu sur l'espace postsoviétique, il suffit de rappeler les « révolutions » et les conséquences révolutionnaires en Ukraine et en Géorgie. Dans le cadre biélorusse, l'opposition s'adapte aux conditions imposées : étant privée de possibilité d'avoir une activité économique légale dans le pays, elle tente de résoudre le problème du financement en dehors du pays, ce qui peut être considéré comme une forme déviée « d'exit ». Il faut noter que les membres de l'opposition ont nui fortement à leur propre image et à l'image des valeurs qu'ils défendent, par leurs querelles intestines, le partage du pouvoir, le choix d'un leader, etc. Les autorités utilisent les problèmes internes de l'opposition pour la discréditer et la présenter comme une bande de traîtres qui ne pensent qu'à leur pouvoir et à leurs intérêts personnels. Les

perquisitions, les emprisonnements, les humiliations auxquels les opposants sont constamment exposés provoquent des réactions excessives et même extrémistes, et ces réactions n'améliorent pas l'image de l'opposition. Les Biélorusses s'accommodent du système, ce que l'opposition n'intègre pas dans ses projets. La crise économique et financière des années 2008-2009 a accentué la capacité des Biélorusses à l'adaptation, ce que les enquêtes réalisées en novembre 2009 ont révélé. Les attentes de l'opposition biélorusse qui comptait sur la mobilisation provoquée par la crise économique, ne se sont pas réalisées. Les Biélorusses interrogés ont déclaré qu'ils étaient prêts à s'adapter aux conditions de crise en trouvant des solutions personnelles, en acceptant un emploi inférieur aux qualifications, en réduisant la consommation, en travaillant davantage sans compter sur l'aide de l'Etat[732]. En expliquant l'apathie et le choix de la « fausse » loyauté au détriment de la protestation politique (« voice »), les personnes enquêtées ont souvent spontanément fait la comparaison de la crise des années 2008-2010 avec les « années sauvages 1990 ». Ce que les répondants ont mis en exergue, c'est que la crise des années 1990 était nettement plus profonde et le pouvoir nettement plus faible qu'à l'heure actuelle, mais les protestations, les grèves, les manifestations n'ont donné aucun résultat. Les Biélorusses d'aujourd'hui n'ont pas l'intention de protester, car ils ont vécu des crises plus importantes, parce qu'ils craignent la perte des biens accumulés durant la stabilisation économique depuis la fin des années 1990, parce qu'ils ont perdu de la crédibilité en protestation politique qu'ils ont expérimentée durant la perestroïka et ils ne sont pas motivés à défier un pouvoir fort.

L'adaptation, « l'évacuation » de la frustration et une forme déviée « d'exit » peut se voir dans l'ampleur du problème social qu'est l'alcoolisme en Biélorussie. Il est difficile de produire des preuves viables de l'ampleur de ce problème, car il est difficile de chiffrer la consommation d'alcool, d'autant plus, que l'Etat n'aspire pas à la publication de ces statistiques. Certains chercheurs montrent que la politique de production d'alcool en grande quantité était appliquée en Russie depuis l'époque de Pierre le Grand[733]. Ce ne sont pas uniquement des calculs de profits économiques qui

[732] СПАСЮК, Елена (Elena Spasuk), « Белорусская толерантность - красивый миф? » (La tolérance des Biélorusses - un beau mythe ?) » site des informations *Навіны (Naviny)* http://naviny.by/rubrics/society/2009/11/16/ic_articles_116_165456/. Cet article analytique est basé sur les résultats des sondages réalisés par l'Institut indépendant des recherches socio-économiques et politiques (Vilnius) en novembre 2009.

[733] НОВИКОВ, Владимир (Vladimir Novikov), « Правительство изменило квоты на производство алкоголя » (Le gouvernement a modifié les quotas de la production d'alcool), site des informations

ont motivé une telle politique, mais également une volonté claire d'avoir un peuple peu éduqué, peu motivé et habitué à « noyer » les problèmes et les mécontentements dans l'alcool. Une pareille politique peut répondre aux objectifs du pouvoir biélorusse en place qui ne cesse pas d'augmenter les quotas de production d'alcool[734]. 2 % de la population sont des personnes atteintes d'alcoolisme chronique et suivies dans des établissements médicaux. Il existe un immense problème d'alcoolisme passif, de personnes qui ne sont pas suivies pour l'alcoolisme, à quoi il faut ajouter la production d'alcool artisanale qui échappe aux statistiques officielles. Le Ministère de la santé de Biélorussie reconnaît officiellement que la consommation d'alcool pur par personne a augmenté entre 1995 et 2007 de 6,2 à 11,6 litres, alors que l'Organisation Mondiale de la Santé considère que l'alcoolisme est un problème social à partir du seuil de 5 litres de consommation d'alcool par personne[735]. Les experts avancent un chiffre de consommation d'alcool nettement plus important que celui des statistiques officielles - 52 litres par personne[736]. Il est impossible de présenter les chiffres exacts, mais nos observations personnelles et le fait qu'il existe un décret présidentiel interdisant et réprimant sévèrement la consommation d'alcool sur les lieux de travail et dans les lieux publics, prouvent que le problème existe et qu'il est d'une ampleur non négligeable.

Nous avons essayé de montrer que les conditions économiques sont le moteur le plus puissant de mobilisation pour les Biélorusses. Selon le Rapport annuel sur le développement humain de l'ONU[737], parmi tous les pays postsoviétiques, la Biélorussie n'est devancée que par les trois pays baltes, ce qui prouve que le « socialisme de marché » biélorusse, alimenté par le gaz russe, garantit un niveau de vie relativement stable. Ainsi, les Biélorusses s'adapteront-ils à un système qui leur garantit une stabilité économique minimale. Il nous est arrivé lors de nos séjours en Biélorussie d'entendre souvent des aveux de hauts fonctionnaires qui maudissent le système les privant de possibilité de satisfaire leurs ambitions politiques, personnelles et économiques. Pourtant, les membres de l'opposition, comme leurs adversaires du camp officiel,

Навіны (Naviny) http://naviny.by/rubrics/economic/2008/09/02/ic_news_113_296897. Cet article analytique est basé sur les statistiques officielles

[734] Ibid.

[735] СПАСЮК, Елена (Elena Spasuk), « В Беларуси процветает пассивный алкоголизм » (L'alcoolisme passif prospère en Biélorussie), site des informations *Навіны (Naviny)* http://naviny.by/rubrics/zdorovie/2008/09/04/ic_articles_292_158810/. L'article est basé sur les statistiques et les interviews avec des médecins narcologues.

[736] ФЕДУТА, Александр (Alexandre Fedouta), *Лукашенко…(Loukachenko…*op. cit., p. 366.

[737] Rapports sur le développement humain du Programme des Nations Unies pour le développement, année 2009, site du Programme des Nations Unies pour le développement http://hdr.undp.org/en/media/HDR_2009_FR_Summary.pdf.

acceptent les règles du jeu imposées par le système et la place qui leur a été assignée, à défaut de pouvoir la quitter ou de prendre la parole efficacement.

L'explication du jeu politique biélorusse ne doit pas omettre le caractère coercitif du système qui est devenu un dispositif central du système politique biélorusse et qui réprime sévèrement la moindre manifestation d'opposition, qui emprisonne les leaders d'opposition et les participants aux manifestations. Les hauts fonctionnaires ne sont pas non plus à l'abri des emprisonnements, il y a toute une stratégie de contrôle, de limogeage et d'intimidation de fonctionnaires à tous les niveaux. Le système biélorusse porte l'empreinte de la personnalité du premier chef de l'Etat biélorusse qui a une vision spécifique du pouvoir présidentiel, qu'il a exposée dans une interview accordée au journal allemand *Handelsblatt* en 1995 : « L'ordre allemand a pris des siècles pour se former. Sous Hitler, cet ordre a atteint son apogée. C'est ce qui correspond à notre compréhension de la république présidentielle et du rôle du président dans cette république[738] ».

Malgré toutes les spécificités du système, la majorité des Biélorusses s'y installe, trouve une place commode et finit par l'accepter avec toutes les tendances autoritaires et les violations des droits de l'homme. Pour la plupart des Biélorusses qui s'habituent et s'accommodent avec le système, celui-ci devient naturel et légitime. La majorité n'adhère pas à l'idéologie officielle, et les spécificités antidémocratiques sont souvent désapprouvées, mais les désaccords ne débouchent pas sur une protestation. Tous les arguments avancés peuvent expliquer l'exception biélorusse en termes politiques, sociaux, économiques, mémoriels, historiques et identitaires.

Les conclusions que nous venons d'exposer ne pourraient être acceptées facilement dans la société biélorusse, ni même dans ses milieux académiques, car elles empiètent sur des stéréotypes bien ancrés et bien « arrangeants ». La proximité de la théorie marxiste, soigneusement démentie dans les années 1990 et discréditée par les dérives de sa mise en pratique en U.R.S.S. est également une entrave pour la reconnaissance de ces conclusions.

Notre enquête a permis de conclure que la construction identitaire est un processus d'interaction sociale qui résulte d'intériorisation, de réappropriation, d'assimilation et d'accommodation. Par l'assimilation, l'individu chercherait à modifier son environnement pour le rendre plus conforme à ses désirs, et par l'accommodation

[738] ФЕДУТА, Александр (Alexandre Fedouta), *Лукашенко…(Loukachenko…*op. cit., p. 564.

l'individu « tendrait à se modifier pour répondre aux pressions de son environnement[739] ». Les réactions des historiens biélorusses que nous avons essayé d'analyser, ainsi que les réponses des élèves aux enquêtes montrent que dans le contexte biélorusse, l'accommodation prévaut sur l'assimilation. Les individus s'installent dans le système, s'accommodent sans y adhérer, en recherchant souvent les actions à « moindre coût ».

Le terme d'indétermination caractérise le modèle identitaire biélorusse. Nous avons pointé les difficultés de l'écriture des manuels d'histoire en raison de l'absence d'une conception officielle. Au moment de l'existence de la conception de l'histoire des années 1990, les historiens et les enseignants avaient des repères, à la différence de la période actuelle. Le problème que pose l'absence d'une vision plus ou moins clarifiée et unifiée de l'intégration à la nation, est l'absence d'un modèle, d'un ensemble de référentiels, d'une grammaire qui pourrait générer des modalités d'adhésion, d'intégration ou d'identification à la nation. Ces termes ne sont pas équivalents. Ce qui nous intéresse, c'est l'identité, donc un lien fort à la nation. S'identifier, se sentir identique présuppose un acte personnel conscient de partage de valeurs, du passé, du présent, de modes de fonctionnement d'une nation. L'intégration des modes de fonctionnement d'une communauté nationale produit un lien, un sentiment, un référentiel qui génère des actions témoignant en faveur de la prise en charge de l'identification avec la nation. Dans cette optique, la mise en place d'un habitus national nécessite des régularités, des logiques, des discours et des actions cohérents. La difficulté de la mise en place d'une identité nationale biélorusse est liée au manque d'un discours et d'un modèle identitaire cohérent.

Le mélange mal articulé entre différents modèles, entre héritages historiques et sociaux contradictoires et incompatibles, entre différentes lectures du passé empêche de produire un récit cohérent. Le problème ne consiste pas dans l'uniformisation de visions de l'histoire qui seront toujours et nécessairement déclinées au pluriel. Il est lié à l'absence d'un minimum de consensus et au rapport antagoniste entre la vision nationaliste et la lecture soviétique de l'histoire qui s'excluent mutuellement. Cet antagonisme concerne non seulement les soubassements des modèles identitaires que sont le contenu des récits historiques, la sélection de faits et de personnages historiques,

[739] PERCHERON, Annick, *La socialisation…*op. cit., 1993, p. 32.

la hiérarchisation de faits, l'interprétation qui leur est accordée, mais également « l'emballage » social dans lequel ces modèles sont présentés aux usagers.

Le contenu de la vision soviétique sur lequel s'appuie majoritairement le projet identitaire officiel est problématique. Il s'agit non seulement de sa référence au modèle marxiste qui a considéré la nation comme une entité passagère, une « étape transitoire[740] », mais également de la réalisation spécifique du modèle national en U.R.S.S. en raison de la faiblesse du lien civique et de la place particulière de l'individu et du citoyen soviétique au sein de l'Etat et de la société. Le contrôle total sur toutes les sphères de la vie des citoyens, les violations flagrantes des droits de l'homme, l'absence de véritables moyens de défense des droits met en question la validité de la notion même de citoyenneté soviétique.

Certains modèles théoriques proposés par C. Geertz ou A. Smith séparent nettement la communauté ethnique de la communauté politique et civile[741]. L'ethnologue russe Valéry Tichkov fait ainsi une distinction entre les dimensions ethnique (« russkii ») et civile (« rossiiskii »)[742]. Ces modèles sont bien connus, et théoriquement la gestion d'une communauté multiethnique pourrait se faire à travers un modèle politique qui intégrerait les différences ethniques, pourtant, ce modèle devrait être très élaboré et contenir des mécanismes de défense des droits et des libertés individuels. Sans vouloir entrer dans les détails du modèle identitaire russe qui a fait l'objet de nombreuses recherches, nous pouvons nous demander si le problème de la mise en place du modèle politico-identitaire russe ne serait pas lié, entre autres, à la faiblesse de la réalisation des droits individuels, ce dont souffrent particulièrement certaines régions de la Fédération de Russie.

Le projet national, dans sa forme actuelle sur le continent européen, s'appuie sur un modèle politico-juridique qui offre à ses adhérents la possibilité de défendre leurs libertés. Nous retrouvons cette idée dans les écrits de Jean Leca qui fait un lien entre la nature du gouvernement politique et le modèle identitaire : « la triade identitaire « national-citoyen-gouvernant » reste l'image constitutive à la fois du modèle nationaliste et du modèle démocratique[743] ». Les dérapages autoritaires que connaît le

[740] COLAS, Dominique, *Sociologie…*op. cit., p. 481.
[741] HUTCHINSON, John, SMITH, Anthony, *Nationalism*…op. cit., p. 15.
[742] ТИШКОВ, Валерий (Valeriĭ Tichkov), *Что есть Россия ? (Qu'est-ce que la Russie ?)*, Вопросы философии (Questions de philosophie), № 2, 1999, p. 3-18.
[743] LECA, Jean « La citoyenneté entre la nation et la société civile », in COLAS, Dominique (dir.), *Citoyenneté et nationalité*, Paris, PUF, 1991, p. 483.

régime politique en Biélorussie ne sont pas sans conséquence pour l'identité biélorusse. Le résultat de ces dérapages est que les Biélorusses sont les seuls à ne pas pouvoir contester leur Etat devant la Cour européenne des droits de l'homme et sont les seuls sur le continent européen à vivre dans un pays appliquant la peine de mort. La réalisation du modèle de la citoyenneté et de l'identité nationale en Europe aujourd'hui requiert nécessairement un standard élevé en matière de garanties que l'Etat de droit doit assurer à ses citoyens. En analysant la période de la perestroïka, nous avons cité Anne-Marie Thiesse : « Le recours au sentiment national est mobilisable dans une perspective démocratique[744] ». Le cadre national est un cadre stabilisateur pour tisser le lien social, surtout dans un contexte de transformations politiques. L'identité nationale peut également être mobilisée dans un but démocratique. Il y a un lien incontestable entre le modèle identitaire, politico-juridique et le niveau de la démocratisation du pays. Cette hypothèse doit toutefois être nuancée dans ses modes de réalisation, car, dans certains pays postsoviétiques, le nationalisme excessif et agressif est peu compatible avec les standards démocratiques. De nombreuses condamnations des pays baltes par la Cour européenne des droits de l'homme pour violation des droits des minorités en témoignent. La complexité du lien entre le modèle identitaire, national et politico-civil nous mène à approfondir l'analyse de la situation biélorusse et notamment du mythe de la tolérance qui est un construit habilement manipulé. L'échec de l'opposition biélorusse en termes politiques et l'échec du modèle identitaire nationaliste qu'elle défend s'explique également par l'agressivité nationaliste excessive et peu démocratique de son projet. Bien que les forces de l'opposition déclarent défendre la démocratisation et l'européanisation du pays, leur intolérance nationaliste condamne non seulement le projet de l'identité nationale, mais également les valeurs démocratiques européennes, dont elles se présentent comme les défenseurs.

Le projet identitaire nationaliste se trouve ainsi condamné et privé de soutien pour de nombreuses raisons qui touchent non seulement à son contenu, mais aussi aux ressources sociales de son interprétation et transmission. L'unique option de choix du modèle identitaire pour les Biélorusses reste l'hybridation soviétique-slavophile-nationale défendue et imposée par les autorités. Nous répétons une fois de plus que la vision soviétique de la catégorie nationale et sa réalisation concrète sous l'U.R.S.S. est problématique, contradictoire et chimérique. Le projet soviétique, russo-impérial et

[744] THIESSE, Anne-Marie, *La création…*op. cit., p. 279.

slavophile est incompatible avec le projet national biélorusse. Le projet alternatif défendu par les forces nationalistes est également un projet négatif et agressif, incapable de devenir fédérateur de l'unité nationale. Le problème de l'absence d'un référent stable et régulier c'est qu'un modèle antagoniste ne peut pas produire le consensus nécessaire pour élaborer un habitus national, pour construire une identité nationale, pour tisser les liens de solidarité entre les membres d'une nation. Ce manque de régularité pose également le problème de l'acceptation et de la légitimation du projet identitaire. La construction de l'identité biélorusse sur des références tragiques, négatives et destructrices comme les guerres et les catastrophes, est également responsable des difficultés de cette construction. Tous ces éléments, à savoir, le caractère négatif du projet identitaire, son incohérence et ses contradictions sont responsables du fait que les Biélorusses n'adhèrent pas à ce projet. L'identité des Biélorusses reste donc floue et faible, soumise aux aléas d'une histoire politique contemporaine contrariée.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.

SOURCES.

Décrets, arrêts, documents de travail, statistiques.

Анкета по оценке рукописей по истории для средней школы, представленных на конкурс (La grille d'évaluation des manuscrits présentés au concours national des manuels d'histoire), Минск (Minsk), 10 mai 2002.

Водгук аб аутарскай дапрацоуцы па рэцензіі прафесара І. Аржахоускага (La conclusion du professeur I. Arjakhouski sur les corrections faites par les auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou en fonction des remarques du professeur I. Arjakhouski), Мінск (Minsk), 23 juin 2000.

Даведка аб дапрацоуцы па заувагах прафесара П. Петрыкава (La réponse aux critiques faites par le professeur P. Petrykau des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 6 mai 2000.

Даведка аб дапрацоуцы па заувагах прафесара І. Аржахоускага (La réponse aux critiques faites par le professeur I. Arjakhouski des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou, Мінск (Minsk), le 12 juin 2000.

Декрет Президента РБ № 286 от 24.08.1995 о создании Госкомиссии по подготовке новых учебников в гуманиторной сфере (Décret du président de la République de Biélorussie № 286 du 24 août 1995 sur la création de la Haute Commission d'Etat responsable de l'édition des nouveaux manuels scolaires dans le domaine des sciences humaines et sociales), *Сборник указов и декретов Президента РБ (Le Journal Officiel des décrets et des oukases du président de la République de Biélorussie)*, Минск (Minsk), август (août) 1995.

Загад МА № 185 ад 16.09.1993 « Аб правядзенні вопытнай праверкі новых вучэбных дапаможнкау па гісторыі і геаграфіі для агульнаадукацыйных школ » (Arrêt du Ministère de l'éducation № 280 du 16 septembre 1993 « Sur le contrôle des nouveaux manuels scolaires d'histoire et de géographie»), Архіу МА (Les archives du Ministère de l'éducation).

Загад МА № 288 ад 03.12.1992 « Аб стварэнні НМЦ з мэтай карэннага паляпшэння выдання вучэбнай літаратуры » (Arrêt du Ministère de l'éducation № 288 du 3 décembre 1992 « Sur la création du Centre national du livre scolaire dans le but d'une importante amélioration des ouvrages scolaires »).

Загад МА № 487 ад 27.12.1995 « Аб стварэнні рабочай групы для арганізацыйнага забеспячэння дзейнасці Дзяржаунай Камісіі па кантролю за выданнем падручнікау у сацыяльна-гуманітарнай сферы » (L'arrêt du Ministère de l'éducation № 487 du 27 décembre 1995 « Sur la création d'un groupe de travail chargé d'assister la Commission d'Etat »), Архіу МА (Les archives du Ministère de l'éducation).

Загад МА № 501 ад 30.12.1995 « Аб прэміраванні за своечасовае і якаснае выкананне работ па забеспячэнні дзейнасці Дзяржаунай Камісіі па кантролю за выданнем падручнікау у сацыяльна-гуманітарнай сферы » (L'arrêt du Ministère de l'éducation № 501 du 30 décembre 1995 « Sur les primes aux fonctionnaires du Ministère pour l'assistance opportune et efficace à la Commission d'Etat »). Архіу МА (Les archives du Ministère de l'éducation).

Канстытуцыя Рэспублікі Беларусь (La Constitution de la République de Biélorussie), Мінск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 1994.

Основы идеологии белорусского государства методология и методика преподавания. Программа для преподавателей ВУЗов, ССУЗов, ПТУ, СШ (Les fondements de l'idéologie de l'Etat biélorusse : la méthodologie et la méthode de l'enseignement. Le programme pour les enseignants des établissements d'enseignement supérieur et secondaire, Минск (Minsk), РИВШ (l'éd. de l'Institut national de l'enseignement supérieur), 2003.

Папярэднія вынікі аб правядзенні вопытнай праверкі - в.д. *Гісторыя Беларусі* для 9-га класа, аутары - В. Фамін, У. Сдарцоу (Les résultats préliminaires de l'approbation par expertise du manuel *Histoire de Biélorussie* pour la 9ème année, auteurs Ouladzimir Sidartsou et Vital' Famine). Архіу НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire).

Пастанова МА № 352 ад 07.12.1990 « Аб рэформе выкладання сацыяльных дысцыплін » (L'arrêt du Ministère de l'éducation « Sur la réforme de l'enseignement des disciplines sociales » № 352 du 7 décembre 1990), Архіу МА (Les archives du Ministère de l'éducation).

Пастановы МА № 26 ад 12.04.1993 і № 35 ад 16.05.1993 « Аб мерах па ажыццяуленні « Закона аб мовах » (Arrêts du Ministère de l'éducation № 26 du 12 avril 1993 et № 35 du 16 mai 1993 « Sur les mesures de la mise en application de la « Loi sur les langues »), Архіу МА (Les archives du Ministère de l'éducation).

« Пералік вучэбных дапаможнікаў прыгодных для карыстання у школьных бібліятэчных фондах » (La liste des livres utilisables dans les bibliothèques scolaires), *Зборнік нарматыуных дакументау МА РБ (Recueil des documents du Ministère de l'éducation de la République de la Biélorussie),* № 4, 1995.

Пратакол № 5 пасяджэння НЦК ад 25.01.1994 (Procès-verbal № 5 de la réunion au Centre national du livre scolaire du 25 janvier 1994), Архіу НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire).

Пратакол пасяджэння № 7 ад 17.05.1994 НЦК (Procès-verbal № 7 de la réunion au Centre national du livre scolaire du 17 mai 1994), Архіу НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire).

Программа по истории для институтов и факультетов истории (Le programme d'histoire de Biélorussie pour les instituts et les facultés d'histoire), Минск (Minsk), Минпросвещения (Ministère de l'instruction populaire), 1949.

Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires), Министерство образования (Le ministère de l'éducation), Минск (Minsk), 1991.

Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires), Министерство образования (Le ministère de l'éducation), Минск (Minsk), 1992.

Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires), Министерство образования (Le ministère de l'éducation), Минск (Minsk), 1995.

Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires), Министерство образования (Le ministère de l'éducation), Минск (Minsk), 1998.

Программа по истории для общеобразовательных школ (Le programme d'histoire pour les écoles secondaires), Министерство образования (Le ministère de l'éducation), Минск (Minsk), 2002.

Распоряжение Президента РБ № 192 от 10.10.1995 « О создании Государственной Комиссии по контролю за изданием учебников в социально-гуманитарной сфере » (L'ordre du Président de la République de la Biélorussie № 192 du 10 octobre 1995 « Sur la création de la Commission d'Etat responsable du contrôle de l'édition des manuels scolaires dans le domaine des sciences humaines et sociales »).

Распоряжение Президента РБ № 11 от 15.01.1998 « Об изменении в составе Государственной Комиссии по контролю за изданием учебников в социально-гуманитарной сфере » (L'ordre du Président de la République de la Biélorussie № 11 du 15 janvier 1998 « Sur les changements des membres de la Commission d'Etat responsable du contrôle de l'édition des manuels scolaires dans le domaine des sciences humaines et sociales »).

Распоряжение Президента РБ № 144 от 03.06.2001 « Об изменении в составе Государственной Комиссии по контролю за изданием учебников в социально-гуманитарной сфере » (L'ordre du Président de la République de la Biélorussie № 144 du 3 juin 2001 « Sur les changements de la composition de la Commission d'Etat responsable du contrôle de l'édition des manuels scolaires dans le domaine des sciences humaines et sociales »).

Результаты перепеси населения Республики Беларусь, 1999 (Les résultats du recensement de la population de la République de Biélorussie, 1999), MCA (Ministère des statistiques et de l'analyse), Минск (Minsk), 1999.

Рекоммендации по итогам республиканских семинаров (L'Acte final du séminaire sur l'élaboration de l'idéologie nationale), Могилев (Moguilev), 23 mai 2003.

Рэкамендацыі аутарам - в.д. *Гісторыя Беларусі* для 8-га класа, аутар М. Біч (Recommandations aux auteurs : le manuel (Histoire de Biélorussie) pour la 8ème année, auteur – Mikhaïl' Bitch. La conclusion générale des experts), Архіу НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire).

Рэкамендацыі аутарам - в.д. *Гісторыя Беларусі* для 7-га класа, аутар – П. Лойка (Recommandations aux auteurs : le manuel (Histoire de Biélorussie) pour la 7ème année, auteur – P. Loïka. La conclusion générale des experts), Архіу НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire).

Рэцензія П. Петрыкава на рукапіс падручніка *Гісторыя Беларусі для 9 класса,* аутары У. Сідарцоу, В. Фамін, С. Паноу (La conclusion de l'expert de la Commission d'Etat P. Petrikov sur le manuscrit du manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 20 avril 2000.

Рэцензія прафесара І. Аржахоускага на рукапіс падручніка *Гісторыя Беларусі для 9 класса,* аутары У. Сідарцоу, В. Фамін, С. Паноу (La conclusion de l'expert de la Commission d'Etat I. Arjakhouski sur le manuscrit du manuel d'histoire de Biélorussie

pour la 9ème année des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 21 mai 2000.

Рэцензія прафесара Чарапіца на рукапіс падручніка *Гісторыя Беларусі для 9 класса*, аутары У. Сідарцоу, В. Фамін, С. Паноу (La conclusion de l'expert de la Commission d'Etat V. Tcharapitsa sur le manuscrit du manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 25 juillet 2000.

Рэцензія прафесара П. Дзмітрачкова на рукапіс падручніка *Гісторыя Беларусі для 9 класса*, аутары У. Сідарцоу, В. Фамін, С. Паноу (La conclusion de l'expert de la Commission d'Etat P. Dzmitratchkou sur le manuscrit du manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année des auteurs O. Sidartsou, V. Famine, S. Panou), Мінск (Minsk), 27 juillet 2000.

Сборник законов Белорусской ССР за 1938-1967 годы (Le Recueil de lois de la R.S.S.B. des années 1938-1967), Минск (Minsk), 1968.

Рэцэнзія Уладзіміра Сосна на в.д. *Гісторыя Беларусі* для 7-га класа, аутар П. Лойка (Le rapport d'Ouladzimir Sosna sur le manuel *Histoire de Biélorussie* pour la 7ème année, 1993, auteur – Pavel Loïka), Архіу НЦК (Les archives du Centre national du livre scolaire).

Статистический ежегодник Республики Беларусь (L'annuaire statistique de la République de Biélorussie), Министерство статистики и анализа (Ministère des statistiques et de l'analyse), Минск (Minsk), 2005.

Статистический сборник (Recueil de données statistiques), Белорусская ССР за годы советской власти (La R.S.S.B. durant les années du pouvoir soviétique), Минск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 1967.

Sources Internet.

Rapports sur le développement humain du Programme des Nations Unies pour le développement, année 2009, site du Programme des Nations Unies pour le développement http://hdr.undp.org/en/media/HDR_2009_FR_Summary.pdf (page consulté le 10 mai 2010).

Архівы Беларусі (Les Archives de la Biélorussie). Site officiel des Archives de la Biélorussie : http://archives.gov.by/ (page consulté le 10 mai 2010).

Беларуская ідэнтычнасць. Вынікі даследаванняу БІСС і Лабараторыі Новак, кастрычнік 2009 (Résultats des enquêtes sociologiques sur l'identité des Biélorusses

effectuées en octobre 2009 par l'Institut biélorusse pour les études stratégiques et le Laboratoire de sociologie Novak), site de l'Institut biélorusse pour les études stratégiques.
http://www.belinstitute.eu/index.php?option=com_content&view=article&id=576%3A2010-02-10-17-27-57&catid=42%3A2010-02-05-15-52-03&Itemid=35&lang=ru (page consulté le 10 mai 2010).

БОГДАНОВ, Александр (Alexandre Bogdanov), «Политический Чернобыль» диктатора Лукашенко (Le Tchernobyl politique du dictateur Loukachenko), site *Newsweek* http://www.runewsweek.ru/forum/forum15/topic4506/messages/ (page consultée le 11 mai 2010).

Доклад *Освещение общей истории России и народов постсоветских стран в школьных учебниках истории новых независимых государств* (Rapport *La présentation de l'histoire commune de la Russie et des peuples des pays postsoviétiques dans les manuels scolaires d'histoire des nouveaux Etats indépendants)*, 1er décembre 2009, site du « Laboratoire national de la politique extérieure » http://www.nlvp.ru/reports/doclad_hist_02_light.pdf (page consultée le 10 mai 2010).

ВАЙТКУН, Алексей (Alexeï Vaïtkoun), « Виртуальная экскурсия в новый музей войны » (Visite guidée virtuelle du nouveau musée de la guerre), site des informations *Навіны (Naviny)* http://news.tut.by/society/168287.html (page consultée le 12 mai 2010).

Выступление А. Г. Лукашенко на торжественном собрании, посвященном 60–летию Победы советского народа над немецко-фашистскими захватчиками (L'allocution du président Loukachenko à l'occasion du 60ème anniversaire de la victoire du peuple soviétique contre les envahisseurs nazis, 7 mai 2005), site officiel du Président de la Biélorussie http://www.president.gov.by/press19315.html#doc (page consultée le 11 mai 2010).

Выступление А. Г. Лукашенко на торжественном собрании, посвященном 65–летию Победы советского народа над немецко-фашистскими захватчиками (Allocution d'Alexandre Loukachenko à l'occasion du 65ème anniversaire de la victoire du peuple soviétique contre les envahisseurs nazis, 9 mai 2010), site des informations *Навіны (Naviny)* http://naviny.by/rubrics/society/2010/05/08/ic_media_video_116_4194/ (page consultée le 9 mai 2010).

Герб Пагоня (Les armoiries « Poursuite » (1991-1995), site Wikipedia http://be.wikipedia.org/wiki/%D0%92%D1%8B%D1%8F%D0%B2%D0%B0:Pahonia.svg (page consultée le 14 mai 2010).

Дзяржауны герб РБ (Les armoiries de la République de Biélorussie introduites en 1995), site Wikimedia http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Coat_of_arms_of_Belarus.svg (page consultée le 14 mai 2010).

Дзяржауны герб БССР Les armoiries de la B.S.S.B. (1927-1991), site Wikipedia http://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%93%D0%B5%D1%80%D0%B1_%D0%91%D0%B5%D0%BB%D0%BE%D1%80%D1%83%D1%81%D1%81%D0%BA%D0%BE%D0%B9_%D0%A1%D0%A1%D0%A0 (page consultée le 14 mai 2010).

Дзяржауны сцяг РБ (Le drapeau de la République de Biélorussie introduit en 1995), site Wikipedia http://ru.wikipedia.org/w/index.php?title=%D0%A4%D0%B0%D0%B9%D0%BB:Flag_of_Belarus.svg&filetimestamp=20100511084400 (page consultée le 14 mai 2010).

Дзяржауны сцяг БССР (Le drapeau de la B.S.S.B. (1919-1991), site www.vexillographia.ru http://www.vexillographia.ru/belarus/index.htm (page consultée le 14 mai 2010).

« За Беларусь ! » Les affiches « Pour la Biélorussie », site http://resurs.by/2009/06/12/tolko-za.html (page consultée le 12 mai 2010)

КАЛЕДИНА, Анна (Anna Kaledina), « Александр Лукашенко попал под раздачу кредитов » (Alexandre Loukachenko a reçu des crédits), site du journal *Известия Izvestia* http://www.izvestia.ru/economic/article3133857/ (page consultée le 11 mai 2010).

НОВИКОВ, Владимир (Vladimir Novikov), « Правительство изменило квоты на производство алкоголя » (Le gouvernement a modifié les quotas de la production d'alcool), site des informations *Навіны (Naviny)* http://naviny.by/rubrics/economic/2008/09/02/ic_news_113_296897 (page consultée le 12 mai 2010).

РАХЛЕЙ, Марина, « Главный геополитический ориентир белорусов — карман » (Le repère géopolitique essentiel des Biélorusses, c'est leur poche », site des informations *Навіны (Naviny) Naviny*

http://naviny.by/rubrics/politic/2010/05/24/ic_articles_112_167925/ (page consultée le 24 mai 2010).

СПАСЮК, Елена (Elena Spasuk), « Белорусская толерантность — красивый миф? » (La tolérance des Biélorusses - un beau mythe ?) » site des informations *Навіны (Naviny)* http://naviny.by/rubrics/society/2009/11/16/ic_articles_116_165456/ (page consultée le 12 mai 2010).

СПАСЮК, Елена (Elena Spasuk), « Белорусская школа делает роботов » (L'école biélorusse fait des robots), site des informations *Навіны (Naviny)* http://naviny.by/rubrics/society/2010/03/31/ic_articles_116_167285/ (page consultée le 12 mai 2010).

СПАСЮК, Елена (Elena Spasuk), « В Беларуси процветает пассивный алкоголизм » (L'alcoolisme passif prospère en Biélorussie), site des informations *Навіны (Naviny)* http://naviny.by/rubrics/zdorovie/2008/09/04/ic_articles_292_158810/ (page consultée le 12 mai 2010).

Указ президента Российской Федерации № 549 от 15 мая 2009 «О Комиссии при президенте Российской Федерации по противодействию попыткам фальсификации истории в ущерб интересам России» (L'oukase du Président de la Fédération de Russie № 549 du 15 mai 2009 « Sur la Commission auprès du Président de la Fédération de Russie chargée de lutter contre les tentatives de la falsification de l'histoire au détriment des intérêts de la Russie »), site du journal *Взгляд (Regard)* http://www.vz.ru/image_pages/251619.jpg.html (page consultée le 11 mai 2010).

Liste des entretiens réalisés.

Entretien avec Aliaxeï Akoulau, enseignant d'histoire de Biélorussie au lycée international francophone № 74 de Minsk, Minsk, 19 avril 2004, durée de l'entretien 45 min.

Entretien avec Vitautas Andriulis, professeur d'histoire de droit à l'Université Romeris de Lituanie, 22 octobre 2004, Vilnius, durée de l'entretien 30 min.

Entretien avec Gueorguiï Chtykhau, académicien, auteur de manuels scolaires, 23 avril 2004, Minsk, durée de l'entretien 1h. 15 min.

Entretien avec Volga Banko, enseignante d'histoire de Biélorussie au gymnasium № 2 de Minsk, Minsk, 20 avril 2005, durée de l'entretien 45 min.

Entretien avec Tatsiana, Dziatchenka enseignante d'histoire de Biélorussie au gymnasium № 2 de Minsk, Minsk, 20 avril 2005, durée de l'entretien 25 min.

Entretien avec Petar Glambotskiï, enseignant d'histoire de Biélorussie au gymnasium № 56 de Minsk, Minsk, 14 avril 2005, durée de l'entretien 1h. 10 min.

Entretien avec Kazimir Guerasimovitch, enseignant d'histoire au collègue pédagogique № 1 de Minsk, Minsk, 15 avril 2005, durée de l'entretien 30 min.

Entretien avec Iryna Jourovitch, enseignante d'histoire de Biélorussie à l'école secondaire № 177 de Minsk, Minsk, 21 avril 2006, durée de l'entretien 45 min.

Entretien avec Aliaxandar Kanapatski, enseignant d'histoire de Biélorussie à l'école secondaire du village Ludzianevitchy, 19 avril 2006, Ludzianevitchy, durée de l'entretien 45 min.

Entretien avec Maryna Karneitchuk, enseignante d'histoire de Biélorussie au gymnasium № 171 de Minsk, Minsk, 14 avril 2006, durée de l'entretien 35 min.

Entretien avec Kouzma Kozak, directeur de l'Atelier historique à Minsk, 17 avril 2006, Minsk, durée de l'entretien 40 min.

Entretien avec Pavel Loïka, auteur de manuels, président de la chaire de l'histoire médiévale à l'Université d'Etat, 5 mai 2006, Minsk, durée de l'entretien 1h.

Entretien avec Petar Melanitch, enseignant d'histoire de Biélorussie à l'école secondaire № 147 de Minsk, Minsk, 21 avril 2006, durée de l'entretien 50 min.

Entretien avec Natalia Minina, enseignante d'histoire de Biélorussie à l'école secondaire № 74 de Minsk, Minsk, 21 avril 2006, durée de l'entretien 45 min.

Entretien avec Yaouguen Novik, docteur en histoire, professeur à l'Université d'Informatique de Minsk, 23 octobre 2006, Minsk durée de l'entretien 1h. 45 min.

Entretien avec Aliaxandre Prokharau, professeur d'histoire à l'Université d'Etat, auteur de manuels d'histoire universelle, 17 janvier 2005, Minsk, durée de l'entretien 1h.

Entretien avec Ouladzimir Sosna, maître de conférences à l'Institut de l'enseignement supérieur, 25 avril 2006, Minsk, durée de l'entretien 35 min.

Entretien avec Mikalaï Stachkevitch, directeur de l'Institut de l'histoire de l'Académie des Sciences par intérim 28 octobre 2006, Minsk, durée de l'entretien 25 min.

Entretien avec Nina Terechenko, enseignante d'histoire de Biélorussie à l'école secondaire 218, Minsk, 18 janvier 2005, durée de l'entretien 25 min.

Entretien avec Ludmila Tchygarava, enseignante d'histoire de Biélorussie au lycée international № 24 de Minsk, 20 janvier 2005, Minsk, durée de l'entretien 1 h. 10min.

Entretien avec Iryna Vidanava, enseignante d'histoire de Biélorussie au lycée de l'Université d'Etat, 24 avril 2006, Minsk, durée de l'entretien 40 min.

Entretien avec Yury Trusau, enseignant d'histoire de Biélorussie à l'école secondaire du village Danilavitchy, 14 avril 2006, Danilavitchy, durée de l'entretien 40 min.

Entretien avec Tatsiana Yakimenka, assistante de la Commission d'Etat, 29 avril 2005, Minsk, durée de l'entretien 40 min.

Entretien avec Tatsiana Yantchouk, rédacteur de « l'Edition de l'Université d'Etat », 27 avril 2005, Minsk, durée de l'entretien 25 min.

Entretien avec Edouard Zagaroulski, professeur d'histoire à l'Université d'Etat, 29 mars 2004, Minsk, durée de l'entretien 45 min.

Entretien avec Ouladzimir Zan', rédacteur de l'édition « Instruction populaire », 31 mars 2006, Minsk, durée de l'entretien 1h.

Bibliographie.

Ouvrages en langue française, anglaise, allemande, polonaise.

AKOUN, André et ANSART, Pierre (dirs.), *Dictionnaire de sociologie, Paris, Le Robert, Seuil*, 1999.

ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, 1996, (Ière édition 1983).

ARENDT, Hannah, *Idéologie et terreur*, Paris, Hermann Editeurs, 2008.

ARENDT, Hannah, *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990.

ARON, Raymond, *Démocratie et totalitarisme*, Paris, Gallimard, 1965.

BAFOIL, François (dir.), *La Pologne*, Paris, Fayard/CERI.

BAJOIT, Guy, *Pour une sociologie relationnelle*, Paris, PUF, 1994.

BAYART, Jean-François, *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard, 1996.

BERELOWITCH, Wladimir, *La soviétisation de l'école russe 1917 – 1931*, Lausanne, L'Age de l'homme, 1990.

BERGER, Peter, LUCKMANN, Thomas, *Construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986.

BERGER, Stefan (ed.), *Writing the Nation. A Global Perspective*, Oxford, Palgrave Macmillan, 2007.

BERGER, Stefan, (ed.), *Writing National Histories. Western Europe since 1800*, London, Routledge, 1999.

BERGER, Stefan, *The Search for Normality. National identity and Historical Consciousness in Germany since 1800,* Oxford, Berghahn, 1997.

BERSTEIN, Serge, *Démocraties, régimes autoritaires et totalitarismes au XXème siècle*, Paris, Hachette, 1992.

BIRNBAUM, Pierre (dir.), *Sociologies des nationalismes*, Paris, PUF, 1997.

BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1974.

BLUM, Alain, *Naître, vivre et mourir en U.R.S.S. (1917-1991)*, Paris, Plon, 1994.

BOURDIEU, Pierre, CHAMBOREDON, Jean-Claude, PASSERON, Jean-Claude, *Le métier de sociologue : préalables épistémologiques,* Paris, Mouton, 1973.

BOURDIEU, Pierre, *Choses dites*, Paris, Les éditions de minuit, 1987.

BOURDIEU, Pierre, PASSERON, Jean-Claude, *La reproduction, éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Les éditions de minuit, 1970.

BOURDIEU, Pierre, SAYAD, Abdelmalek, *Le déracinement*, Paris, Les éditions de minuit, 1964.

BOURDIEU, Pierre, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001.

BRAUD, Philippe, *L'émotion en politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 1996.

CANDAU, Joël, *Mémoire et identité*, Paris, PUF, 1998.

CARRIERE, Pierre, *L'économie de l'U.R.S.S.*, Paris, éd. Masson et Cie, 1974.

CHARLETY, Véronique, *Berlin en musée: changements sociopolitiques et usages du patrimoine*, Bruxelles, Peter Lang, 2005.

CITRON, Suzanne, *Enseigner l'histoire aujourd'hui*, Paris, Les éditions ouvrières, 1984.

CITRON, Suzanne, *Le mythe national. L'histoire de France en question*, Paris, Les Editions ouvrières, 1987.

COHEN, Samy, *L'art d'interviewer les dirigeants*, Paris, PUF, 1999.

COLAS, Dominique (dir.), *Citoyenneté et nationalité*, Paris, PUF, 1991.

COLAS, Dominique (dir.), *L'Europe post-communiste*, Paris, PUF, 2002.

COLAS, Dominique, *Sociologie politique*, Paris, PUF, 1994.

DE CERTEAU, Michel, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

DE SINGLY, François (dir.), *L'enquête et ses méthodes : l'entretien,* Paris, Nathan, 1992.

DE SINGLY, François (dir.), *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe,* Paris, Nathan, 1999.

DE SINGLY, François (dir.), *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Nathan, 1992.

DELOYE, Yves, *Ecole et citoyenneté. L'individualisme républicain de Jules Ferry à Vichy : controverses*, Paris, Presses de la FNSP, 1994.

DELOYE, Yves, *Sociologie historique du politique*, Paris, La Découverte, 1997.

DEUTSCH, Karl Wolfgang, *Nationalism and Social Communication : an Inquiry into the Foundations of Nationality*, Massachusetts, M.I.T, 1966.

DRESSLER, Wanda, *Le second printemps des nations. Sur les ruines d'un Empire, questions nationales et minoritaires en Pologne (Haute Silésie, Biélorussie polonaise), Estonie, Moldavie, Kazakhstan*, Bruxuelles, Bruylant, 1999.

DUBAR, Claude, *La crise des identités*, Paris, PUF, 2000.

DUBAR, Claude, *Socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin, 1991.

DURKHEIM, Emile, *Education et sociologie*, Paris, Puf, 1992 (1ère édition 1922).

Encyklopedia Kresów (Encyclopédie des confins), Kraków, wydawnictwo (édition) Kluszczyński, 2009.

FABRE, Daniel, *L'Europe entre cultures et nations*, Paris, MSH, 1996.

FARGE, Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, 1989.

FERRO, Marc, *Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier*, Paris, Payot, 1981.

FERRO, Marc, *Histoire et ses interprétations*, Strasbourg, éd. du Conseil de l'Europe, 1997.

GARCIA, Soledad (ed.), *European identity and search for legitimacy*, London, Royal Institute of International Affairs, 1993.

GARROS, Véronique (dir.), *Russie post-soviétique : la fatigue de l'histoire*, Paris, éd. Complexe, 1995.

GELLNER, Ernest, *Nation et nationalisme*, Paris, Payot, 1989, (1ère édition 1982).

GENTILE, Emilio, *Les religions de la politique. Entre démocratie et totalitarisme*, Paris, Seuil, 2005.

GERTZ, Hans Heinrich and MILLS, Charles Wright (eds.), *From Max Weber : Essays in sociology*, London, Routledge, 1969.

GIDDENS, Anthony, *La constitution de la société*, Paris, PUF, 2005 (1ère édition 1984).

GOFFMAN, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Les éditions de minuit, 1973.

GOUJON, Alexandra, *Révolutions politiques et identitaires en Ukraine et en Biélorussie (1988-2008)*, Paris, Belin, 2009.

GROSSER, Alfred, *Les identités difficiles*, Paris, Presses de la FNSP, 1996.

HALBWACHS, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994.

HAUPT, Georges, LÖWY, Michael, WEILL, Claudie (dirs.), *Les marxistes et la question nationale 1848-1914*, Paris, L'Harmattan, 1997.

HAVEL, Vaclav, *Essais politiques*, Paris, Calmann-Lévy, 1989.

HEINRICH, Hans-Georg, LOBOVA, Ludmilla (eds.), *Belarus : Exernal Pressure, Internal Change*, Frankfurt, Peter Lang, 2009.

HELLER, Michel, *La machine et les rouages, la formation de l'homme soviétique*, Paris, Calmann-Lévy, 1985.

HERVOUET, Ronan, *Datcha blues: existences ordinaires et dictature en Biélorussie*, Paris, Belin, 2009.

HIRSCHMAN, Albert, *Face au déclin des entreprises et des institutions*, Paris, Les éditions ouvrières, 1972.

HUTCHINSON, John, SMITH, Anthony, *Nationalism*, Oxford University Press, 1994.

KEDOURIE, Elie, *Nationalism*, London, Hutchinson, 1960.

KOK-ESCALLE, Marie-Christine, *Paris : de l'image à la mémoire. Représentations artistiques, littéraires, socio-politiques*, Amsterdam, Rodopi, 1997.

LAPATNIOVA, Alena, *Biélorussie : une mise en scène du pouvoir*, Paris, L'Harmattan, 2001.

LAVABRE, Marie-Claire, *Le fil rouge. La sociologie de la mémoire communiste*, Paris, FNSP, 1994.

LE GRIGNOU, Brigitte, *Du côté du public. Usages et réceptions de la télévision*, Paris, Economica, 2003.

Le Petit Larousse illustré 2010, Paris, Larousse, 2009.

LINDNER, Rainer, *Historiker und Herrschaft. Nationsbuildung und Geschichtspolitik in Weißrußland im 19. und 20*. Jahrhundert, Műnchen, R. Oldenbourg Verglag, 1999.

LOUGOVSKAIA, Nina, *Journal d'une écolière soviétique*, Paris, Robert Laffont, 2005.

MARCINEK, Roman, *Polska. Kresy Wschodnie (Pologne. Confins orientaux)*, Kraków, wydawnictwo (édition) Kluszczyński, 2009.

MARPLES, David, *Belarus : A Denationalized Nation*, Amsterdam, Harwood Academic Publishers, 1999.

MARPLES, David, *Belarus. From Soviet rule to Nuclear catastrophe*, Edmonton, The University of Alberta Press, 1996.

MARTIN, Denis Constant (dir.), *Cartes d'identité. Comment dit-on nous en politique ?* Paris, Presses de la FNSP, 1994.

MARTIN, Denis Constant (dir.), *Sur la piste des OPNI*, Paris, Karthala, 2002.

MAUSS, Marcel, *Œuvres, tome 3*, Paris, Minuit, 1969.

MESPOULET, Martine, *Statistique et révolution en Russie. Un compromis impossible (1880-1930)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001.

MILLER, David, *Citizenship and National Identity*, Oxford, Blackwell, 2000.

MINK, Georges, NEUMAYER, Laure (dirs.), *L'Europe et ses passés douloureux*, Paris, La Découverte, 2007.

MONGILI, Alessandro, *La chute de l'U.R.S.S. et la recherche scientifique. Une science fantôme et de vrais scientifiques*, Paris, L'Harmattan, 1998.

MUXEL, Anne, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan, 1996.

MUXEL, Anne, *L'expérience politique des jeunes*, Paris, Presses de Sciences Po, 2001.

NAMER, Gérard, *Halbwachs et la mémoire sociale*, Paris, L'Harmattan, 2002.

NOIRIEL Gérard (éd.), *L'identification. Genèse d'un travail d'Etat*, Paris, Belin, 2007.

NORA, Pierre, *Les lieux de mémoire*, vol. 1. Paris, Gallimard, 1984.

PENNETIER, Claude, PUDAL, Bernard, *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, 2002.

PERCHERON, Annick, *La socialisation politique*, Paris, Armand Colin, 1993.

POUTIGNAT, Philippe, STREIFF-FENART, Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995.

RENAN, Ernest, *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres essais politiques*, Paris, Plon, 1992.

RICŒUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

ROUSSO, Henry (dir.), *Stalinisme et nazisme : histoire et mémoire comparées*, Bruxelles, éd. Complex, 1999.

ROUSSO, Henry, *Vichy. L'événement, la mémoire, l'histoire*, Paris, Gallimard, 1992.

SCHLESINGER, Philip, *Media, state and nation. Political violence and collective identities*, Londres, SAGE Publications, 1991.

SIRONNEAU, Jean Pierre, *Figures de l'imaginaire religieux et dérive idéologique*, Paris, L'Harmattan, 1993.

SMITH, Anthony, *Nationalism and Modernism*, Oxford, New York, Routledge, 1998.

SMITH, Anthony, *The Ethnic Origins of Nations*, Oxford, Blackwell, 1986.

SNYDER, Timothy, *The Reconstruction of Nations. Poland, Ukraine, Lithuania, Belarus 1569-1999*, New Haven and London, Yale University Press, 2003.

STRADLING, Robert, *Enseigner l'histoire de l'Europe du 20ème siècle*, Strasbourg, éd. du Conseil de l'Europe, 2001.

STRAYER, Joseph, *Les origines médiévales de l'Etat moderne*, Paris, Payot, 1979 (Ière édition 1970).

THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales. L'Europe XVIIIème-XXème siècles*, Paris, Seuil, 1999.

THOMAS, William Isaak, ZNANIECKI, Florian, *Le paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Paris, Nathan, 1998.

VAKAR, Nicholas, *Bielorussia. The Making of a Nation. A Case Study*, Cambridge, Harvard University Press, 1956.

VAN GENNEP, Arnold, *Traité comparatif des nationalités*, Paris, Payot, 1992.

VOEGELIN, Eric, *Les religions politiques*, Paris, Cerf, 1994.

WEBER, Max, *Economie et société, tome 1*, Paris, Plon, 1995 (1ère édition allemande 1922).

WEBER, Max, *Economie et société*, tome 2, Paris, Plon, 1995 (1ère édition allemande 1922).

WERNER-MÜLLER, Jan (ed.), *Memory and Power in Post-War Europe: Studies in the Presence of the Past*, Cambridge University Press, 2002.

WODACK, Ruth (ed.), *The Discursive Construction of National Identity*, Edinburgh University Press, 1999.

ZAPRUDNIK, Jan, *Belarus. At Crossroads in History*, Boulder, Westview Press, 1993.

Ouvrages en langue biélorusse et russe.

АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski*), Гісторыя БССР (L'histoire de la République Soviétique Socialiste de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1968.

АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski), *У святле неабвержаных фактаў (Dans la lumière des faits incontestables)*, Мінск (Minsk), Зорка (Etoile), 1969.

АНТОНАВА, Галіна (Galina Antonava), *Новая літаратура па гісторыі і гістарычных навуках Беларусі (Les nouveaux ouvrages en histoire et en sciences historiques de la Biélorussie)*, Мінск (Minsk), НББ (la Bibliothèque nationale de Biélorussie), 1992.

БАЛТРАМАЙТИСЪ, С. (S. Baltramaitis'), *Сборник библіографическихъ материаловъ для географіи, исторіи, права, статистики и этнографіи Литвы с приложением списка литовскихъ и древнерусскихъ книг съ 1553 по 1903 (Le recueil des références bibliographiques pour la géographie, l'histoire, le droit, les statistiques et l'ethnographie de la Litva avec la liste des livres lituaniens et anciens russes édités entre 1553 et 1903)*, Санкт Петербург (Saint-Pétersbourg), тип. Безобразова (éd. Bezobrazov), 1904.

Бацькаў дар. Беларускія народныя казкі (L'offrande du père. Les contes populaires biélorusses), Минск (Minsk), Мастацкая літаратура (Belles lettres), 1983.

Беларусь-наша Радзіма. Падарунак Прэзідэнта Рэспублікі Беларусь А. Р. Лукашэнкі першакласніку (Biélorussie-notre Patrie. Le cadeau du Président de la République de Biélorussie A. Loukachenka à l'élève de la première année), Мінск (Minsk), Пачатковая школа (Ecole primaire), 2004.

Белорусский ежегодник (L'annuaire biélorusse), Вильнюс (Vilnius), 2005.

БІЧ, Міхаіл (Mikhaïl Bitch), *Гісторыя Беларусі для 8 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 8ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1998.

ВАШКО, Лявон (Liavon Vachko), *Гістарызацыя нацыянальнай свядомасці (L'historisation de la conscience nationale)*, Мінск (Minsk), Адраджэнне (éd. Renaissance), 1997.

Гісторыя Беларусі : новае у даследаванні і выкладанні (L'histoire de Biélorussie : le nouveau dans la recherche et l'enseignement), Мінск (Minsk), БДУ (éd. de l'Université d'Etat), 2002.

Гісторыя БССР. Тэматычны паказальнік савецкай літаратуры (L'histoire de la R.S.S.B. Le répertoire thématique des ouvrages soviétiques), Мінск (Minsk), БДУ (éd. de l'Université d'Etat), 1959.

Дакументы крынцы па гісторы Беларусі (Les documents et les sources sur l'histoire de Biélorussie), Мінск (Minsk), АН Б.С.С.Р. (Académie des Sciences de la R.S.S.B.), 1940.

ДОВНАР-ЗАПОЛЬСКИЙ, Митрофан (Mitrofan Dovnar-Zapolskiï), *История Белорусии* (*L'histoire de Biélorussie)*, Минск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 2005.

ЕРМАЛОВІЧ, Мікола (Mikola Ermalovitch), *Беларуская дзяржава ВКЛ (Le Grand Duché de Lituanie – un Etat biélorusse)*, Мінск (Minsk), Беллітфонд (Bellitfond), 2000.

ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), *Западная Русь (IXème-XIIIème века) (La Russie Occidentale (IXème-XIIIème siècles),* Минск (Minsk), БДУ (l'éd. de l'Université d'Etat), 1998.

ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 6 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 6ème année),* 1999, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire).

ЗАИКО, Леонид (Léonid Zaiko), *Национально-государственные интересы Республики Беларусь (Intérêts étatiques et nationaux de la République de Biélorussie),* Минск (Minsk), Скакун (Skakoun), 1999.

ЗАПРУДНІК, Янка (Yanka Zaproudnik), *« З гісторыяй на « Вы » (Dire « vous » à l'histoire,* Мінск (Minsk), Мастацкая літаратура (Belles lettres), 1994.

ІГНАТОУСКІ, Усевалад (Usevalad Ignatouski), *Кароткі нарыс гісторыі Беларусі (Les précis de l'histoire de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 1992 (1ère édition 1919).

КОВАЛЕНЯ, Александр (Alexandre Kovalenia), СТАШКЕВИЧ, Николай (Nikolaï Stachkevitch), *Великая Отечественная война советского народа (в контексте Второй мировой войны) (La Grande guerre Patriotique du peuple soviétique (dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale),* учебное пособие для 11-го класса общеобразовательных школ (manuel pour la 11ème année des écoles secondaires), Минск (Minsk), издательство БГУ (éd. de l'Université d'Etat), 2004.

КОВАЛЕНЯ, Александр (Alexandre Kovalenia), СТАШКЕВИЧ, Николай (Nikolaï Stachkevitch), *Великая Отечественная война советского народа (в контексте Второй мировой войны) (La Grande guerre Patriotique du peuple soviétique (dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale),* учебное пособие для студентов ВУЗов

(manuel pour les étudiants des établissements d'enseignement supérieur), Минск (Minsk), издательство БГУ (éd. de l'Université d'Etat), 2004.

Культурная спадчына ў фарміраванні нацыянальнай свядомасці народа (L'héritage culturel dans la formation de la conscience nationale du peuple), Мінск (Minsk), Інстытут этнаграфіі Акадэміі Навук (L'Institut de l'ethnographie de l'Académie des Sciences), 1994.

ЛАСТОУСКІ, Вацлау (Vatslau Lastouski), *Кароткая гісторыя Беларусі (L'aperçu de l'histoire de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Вышэйшая школа (Ecole supérieure), 1993 (1ère édition 1910).

ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 7 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 7ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1993.

ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 7 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 7ème année)*, Мінск (Minsk), выд. БДУ (éd. de l'Université d'Etat), 2004.

ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор Беларуси. Лекция президента Республики Беларусь в БГУ, 14. 03. 2003 (Le choix historique de Biélorussie. Cours du Président de la Biélorussie A. Loukachenko à l'Université d'Etat, le 14 mars 2003)*, Минск (Minsk), издательство БГУ (éd. de l'Université d'Etat), 2003.

ЛЫЧ, Леанід (Leanide Lytch), *Краязнаўства - крынца веданў і нацыянальнага сталення (L'étude du pays – source de connaissances et de la formation de la conscience nationale)*, Мінск (Minsk), Беларускі фонд культуры (la Fondation culturelle biélorusse), 2004.

ЛЮТЫ, Анатоль (Anatol' Luty), « Да пытання аб канцэпцыі гістарычнай адукацыі у рэспубліцы Беларусь » (Sur la question de la conception de l'enseignement historique en Biélorussie), in *Сучасныя праблемы гістарыяграфіі гісторыі (Les problèmes actuels de l'historiographie)*, Мінск (Minsk), БДПУ (éd. de l'Université Pédagogique de Minsk), 2003.

МАНАЕВ, Олег (Oleg Manaev), *Становление гражданского общества в независимой Беларуси. Социологические исследования НИСЭПИ : 1990-2000 (La formation de l'état civil dans la Biélorussie indépendante. Les recherches de l'Institut*

indépendant des recherches socioéconomiques et politiques : 1990-2000), Минск (Minsk), Филсерв Плюс (Filserv Plus), 2000.

МІЛАВАНАУ, Васіль (Vasil' Milavanau), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 8 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 8ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1998.

МИХНЮК, Владимир (Vladimir Mikhnuk), *Становление и развитие исторической науки в Советской Белоруссии (1919-1941) (La genèse et le développement de la science historique en Biélorussie soviétique (1919-1941)*, Минск (Minsk), Наука и техника (Science et technologie), 1985.

Незалежнасць : праблемы і шляхі іх вырашэння (*L'indépendance de la Biélorussie : les problèmes actuels et les voies de leur résolution)*, Мінск (Minsk), Акадэмія Навук (éd. de l'Académie des Sciences), 1993.

ПАЗЬНЯК, Зянон (Zianon Paz'niak), *Курапаты (Kourapaty)* Менск (Mensk),Тэхналогія (Technologie), 1994.

НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 11 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 11ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 2000.

ПРОТЬКО, Татьяна (Tatiana Prot'ko), *Становление советской тоталитарной системы в Беларуси (1917-1941) (La mise en place du système totalitaire soviétique en Biélorussie (1917-1941)*, Минск (Minsk), Тесей (Tessei), 2002.

САВЕРЧАНКА, Іван (укладальнік) (Ivan Savertchanka) (dir.), *100 пытанняу і адказау з гісторыі Беларусі (100 questions et réponses de l'histoire de Biélorussie)*, Менск (Mensk), Навука і тэхніка (Science et technologie), 1994.

СВИБ, Анжелика (Angelika Svib), *Государственно-правовой статус Беларуси в составе России в пореформенный период (1861-1900) (Le statut politico-juridique de la Biélorussie au sein de l'Empire russe (la période des réformes 1861-1900)*, Минск (Minsk), Институт правоведения (éd. de l'Institut de droit), 2005.

СІДАРЦОУ, Уладзімір (Ouladzimir Sidartsou), ПАНОУ, Сяргей (Siargueï Panou), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 9 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année)*, Минск (Minsk), выдавецтва БДУ (l'éd. de l'Université d'Etat), 2005.

СІДАРЦОУ, Уладзімір (Ouladzimir Sidartsou), ФАМІН, Віталь (Vital' Famine), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 9 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1993.

СІДАРЦОУ, Уладзімір (Ouladzimir Sidartsou), ФАМІН, Віталь (Vital' Famine), ПАНОУ, Сяргей (Siargueï Panou), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 9 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 9ème année),* Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1997.

П'ЯНКОУ, Аляксандар (Aliaxandar P'iankou), *Вытокі беларускага народа (Les origines du peuple biélorusse),* Мінск (Minsk), Дзяржвыданне БССР (l'édition d'Etat de la R.S.S.B.), 1948.

СОСНА, Уладзімір (Ouladzimir Sosna), МАРОЗАВА, Святлана (Sviatlana Marozava), ПАНОУ, Сяргей (Siargueï Panou), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 8 класа (XIXст.–1917 г.) (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 8ème année (XIXème siècle–année 1917),* Мінск (Minsk), Выдавецкі цэнтр БДУ (éd. de l'Université d'Etat), 2005.

СОСНА, Уладзімір (Ouladzimir Sosna), *Страціфікацыя беларускага сялянства у канцы XIX-га стагоддзя (La stratification de la paysannerie biélorusse à la fin du XIXème siècle)*, Мінск (Minsk), Універстэцкае (éd. Universitaire), 1995.

СТАЛИН, Иосиф (Joseph Staline), ЖДАНОВ, Алексей (Alexeï Jdanov), КИРОВ, Сергей (Sergueï Kirov), *К изучению истории. Замечания по поводу конспекта учебника истории (Sur l'étude de l'histoire. Les critiques à propos du manuscrit du manuel d'histoire)*, Москва (Moscou), Партиздат (Partizdat), 1937.

Типология двуязычия и многоязычия в Беларуси. Исследования Института языкознания НАН РБ (La typologie du bilinguisme et du multilinguisme en Biélorussie. Recherches de l'Institut de la langue biélorusse de l'Académie des Sciences), Минск (Minsk), Беларуская навука (La science biélorusse), 1999.

ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *История Беларуси. Часть 1-досоветский период (L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique. Volume 1)*, Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2003.

ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *История Беларуси. Часть 2 (L'Histoire de Biélorussie. Volume 2),* Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2005.

ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *Введение в историю исторического познания (Introduction à l'histoire de la cognition historique)*, Могилев (Moguilev), МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 1999.

ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *К вопросу об общей концепции исторического образования в Республике Беларусь (Sur la conception de l'enseignement historique en République de Biélorussie),* Могилев (Moguilev), МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2002.

ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *О сущностных характеристиках советского общества (Sur des caractéristiques essentielles de la société soviétique)*, Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2003.

ТУРУК, Федор (Fedor Tourouk), *Белорусское движение. Очерки истории национально-революционного движения белорусов (Le mouvement biélorusse. L'aperçu de l'histoire du mouvement national et révolutionnaire des Biélorusses),* Минск (Minsk), Белгеодезия (Belgueodezia), 1994 (1ère édition 1921).

ФЕДУТА, Александр (Alexandre Fedouta), « А. Лукашенко : мир как воля и представление » (A. Loukachenko : le monde comme volonté et représentation), in *Россия - Беларись: общества и государства (Russie – Biélorussie : sociétés et Etats)*, Москва (Moscou), Права человека (Droits de l'homme), 1998.

ФЕДУТА, Александр (Alexandre Fedouta), *Лукашенко. Политическая биография (Loukachenko. Biographie politique),* Москва (Moscou), Референдум (Référendum), 2005.

ЦЬВІРКЕВІЧ, Аляксандар (Aliaxandar Ts'virkevitch), *Заходнерусізм (Le russisme occidental),* Мінск (Minsk), Ураджай (Uradjai), 1993 (1ère édition 1929).

ШАНТЫР, Федар (Fedar Chantyr), *Патрэбнасць нацыянальнага жыцьця для беларусау і самаадзначэння народу (La nécessité de la vie nationale et de l'autodétermination pour les Biélorusses)*, Мінск (Minsk), Адражэньне (Renaissance), 1992 (1ère édition 1918).

ШТЫХАУ, Георгій (Gueorguiï Chtykhau), ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), АУДЗЕЕУ, Ігар (Igar Audzeeu), *Падручнік Гісторыя Беларусі для 10 класа (Manuel d'histoire de Biélorussie pour la 10ème année)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 2002.

ШЫБЕКА, Захар (Zakhar Chybeka), « Беларускі шлях да гарадской цывілізацыі » (Le chemin biélorusse vers une civilisation urbaine), *Гісторыя, якой няма у падручніках (L'histoire qui n'existe pas dans les manuels)*, Мінск (Minsk), Адукацыя і выхаванне (L'enseignement et l'éducation), 2002.

ШЫБЕКА, Захар і Соф'я (Zakhar et Sofia Chybeka), *Мінск - жыцце дарэвалюцыйнага горада (Minsk - la vie de la ville d'avant la révolution)*, Мінск (Minsk), Полымя (La flambée), 1994.

Энцыклапедыя гісторыі Беларусі т. 5 (Encyclopédie d'Histoire de Biélorussie vol. 5), Мінск (Minsk), Белэнцыклапедыя (Encyclopédie biélorusse), 1999.

Энцыклапедыя гісторыі Беларусі т. 6 ч. 2 (Encyclopédie d'Histoire de Biélorussie vol. 6 p. 2), Мінск (Minsk), Белэнцыклапедыя (Encyclopédie biélorusse), 2003.

Энцыклапедыя гісторыі БССР (Encyclopédie de l'Histoire de la R.S.S.B.), Мінск (Minsk), Белэнцыклапедыя (Encyclopédie biélorusse), 1975.

ЯСКЕВИЧ, Ядвига (Yadviga Yaskevitch), *Предмет, теория и методология изучения идеогогии белорусского государства : историческая ретроспектива, структура и функции (La théorie et la méthodologie de l'idéologie de l'Etat biélorusse : la rétrospective historique, la structure et les fonctions)*, Мінск (Minsk), РИВШ (l'éd. de l'Institut national de l'enseignement supérieur), 2003.

Articles et actes de colloques.

Titres en langue française et en anglaise.

AKBARZADEH, Shahram, «National identity and political legitimacy in Turkmenistan», *Nationalities Papers*, Vol. 27, No. 2, 1999.

BERELOWITCH, Wladimir, JILEK, Lubor, *Transitions* « Les usages du passé dans la construction européenne », vol. 44-2, 2005.

BOUMAZA, Magali, CAMPANA, Aurélie, « Enquêter en milieu difficile », *Revue française de science politique*, vol. 57, №1, 2007.

BURANT, Stephen, « Foreign Policy and National Identity. A Comparison of Ukraine and Belarus », *Europe-Asia Studies*, v. 47, № 7, 1995.

CENTLIVRES, Pierre, SCHNAPPER, Dominique, « Nation et droit de nationalité suisse », *Revue française d'études constitutionnelles et politiques*, № 1, janvier 1991.

Communisme « Les archives : la nouvelles histoire de l'U.R.S.S. », № 42, 43, 44, 1995.

Détournements de l'histoire, Symposium « Face aux détournements de l'histoire », Oslo, 28-30 juin 1999, Strasbourg, éd. du Conseil de l'Europe, 2000.

EKE, Steven, KUZIO, Taras, « Sultanism in Eastern Europe: The Socio-Political Roots of Authoritarian Populism in Belarus », *Europe-Asia Studies*, Vol. 52, No. 3, 2000.

IOFFE, Grigory, « Understanding Belarus: Economy and Political Landscape », *Europe-Asia Studies*, vol. 56, № 1, January 2004.

IOFFE, Grigory, « Understanding Belarus: Questions of Language », *Europe-Asia Studies*, vol. 55, № 7, 2003.

KUZIO, Taras « National identity and history writing in Ukraine », *Nationalities Papers*, 2006, v. 34/4.

LAVABRE, Marie-Claire, « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *Critique internationale*, № 7, avril 2000.

LESHCHENKO, Natalia « The National Ideology and the Basis of the Lukashenka Regime in Belarus », *Europe-Asis Studies*, vol. 60, 2008.

LINDNER, Rainer, « Besieged Past : National and Court Historians in Loukachenka's Belarus », *Nationalities Paper*, vol. 27, № 4, 1999.

MARPLES, David, « Nation awakening and national consciousness in Belarus », *Nationalities Papers*, vol. 27, № 4, 1999.

MARPLES, David, « Kouropaty : The Investigation of a Stalinist Historical controversy », *Slavic Review* № 53, 1994.

MEIJER, Ruud, « Nation building and writing literary history», *Yearbook of European Studies*, № 12, 1999.

Pour une perspective pluraliste et tolérante de l'enseignement de l'histoire : diversité des sources et didactiques nouvelles, Bruxelles, Symposium, 10-12 décembre 1998, Strasbourg, éd. du Conseil de l'Europe, 1999.

RUMYANTSEV, Sergey, « Ethnic Territories » Presentations Practices in the Historical Textbooks in Post-Soviet Azerbaijan and Georgia », *International Textbook Research*, vol. 30, issue 4, 2008.

SAHANOVITCH, Henadz, « The war against Belarusian history », *Russia, the Independent States and Eastern Europe*, Vol. 20, № 1, 2002.

UHRES, Johann, « Ethnogenèse et turcité. Conception de l'origine dans les manuels scolaires des Républiques centrasiatiques turcophones », *Cahier d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turc-iranien*, № 31, janvier-juin 2001.

UHRES, Johann, « Ouzbekistan. Une langue officielle difficile à imposer », *Le courrier des pays de l'Est*, septembre 2001.

WERTH, Nicolas, (dir.), *Pour une nouvelle historiographie de l'U.R.S.S. Actes de la table ronde tenue à l'IHTP le 28 mai 1996, Les Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent,* décembre 1996.

WERTH, Nicolas, « L'intelligentsia », *Pouvoirs*, № 45, avril 1988.

Titres en langue biélorusse et russe.

Адукацыя - вопыт стагоддзяу. Матэрыялы канферэнцыі БДПУ (L'éducation biélorusse : l'expérience des siècles. Les actes du congrès tenu à l'Univesrité Pédagogique de Minsk), Мінск (Minsk), БДПУ, (éd. de l'Univesrité Pédagogique de Minsk), 2000.

Адукацыя і праблемы беларускамоунага выкладання. Матэрыялы канферэнцыі, БрДУ (L'éducation nationale et les problèmes de l'enseignement en langue biélorusse. Les actes de la conférence tenue à l'Université de Brest), Брэст (Brest), БрДУ (éd. l'Université de Brest), 1993.

Адкрытае пісьмо настаунікау « Нацярпеліся ! » (La lettre ouverte des enseignants « Nous avons assez souffert, cela suffit ! »), *Настауніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 8 janvier 1990.

АРЛОУ, Уладзімір (Ouladzimir Arlou), « Когда краснеет Клио » (Quand rougit Clio), *Литературная газета (Journal littéraire)*, № 25, 17 février 1988.

БАБАЙЦЕВ, Алексей (Alexeï Babaïtsev), « Что происходит со школьной историей ? » (Qu'est-ce qui se passe avec l'histoire scolaire ?) *Народная воля (Volonté populaire)*, № 84, 21 octobre 1996.

БАБКОУ, Уладзімір (Ouladzimir Babkou), КУЗНЯЦОУ, Мікалай (Mikalaï Kouzniatsou), « Рэцэнзіі. Гісторыя Беларусі. Вучэбны дапаможнік для ВНУ » (Critique. Le manuel d'histoire de Biélorussie pour les étudiants sous la rédaction d'Y. Novik), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 4, 1998.

БАГДАНОВІЧ, Аляксей (Aliaxeï Bagdanovitch), « Праблемы падручніка : фарміраванне этнічнай свядомасці беларусау у сярэднявеччы » (Les problèmes du manuel : la formation de la conscience ethnique des Biélorusses au Moyen Age), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement)*, № 4, 2002.

БАГДАНОВІЧ, Уладзімір (Ouladzimir Bagdanovitch), « Іннавацыйныя падыходы у падрыхтоуцы настаунікау » (Les approches innovatrices dans la formation des

enseignants), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement)*, № 3, 2000.

БАРЫСАУ, Васіль (Vasil' Barysau), «Парады дае астролаг » (C'est un astrologue qui donne des conseils), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 10 octobre 1990.

БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « Аб нацыянальнай канцэпцыі гісторыі і гістарычнай адукацыі » (Conception nationale de l'histoire et de l'enseignement d'histoire nationale), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 1, 1993.

БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « Адукацыя і нацыянальна-культурнае адраджэнне » (L'éducation et la renaissance nationale et culturelle), *Беларуская мінуўшчына (Le passé biélorusse)*, № 3, 1997.

БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « З прапанаванай канцэпцыяй пагадзіцца не магу » (Je ne peux pas accepter la conception proposée), *Беларуская мінуўшчына (Le passé biélorusse)*, № 3, 1997.

БІЧ, Міхась (Mikhas' Bitch), « Мой шлях у навуку » (Mon chemin vers la science), *Гістарычны альманах (L'almanach historique)*, № 6, 2002.

ВИРСКАЯ, Валентина (Valentina Virskaia), « Белорусская историография в контексте школьного образования » (L'historiographie biélorusse dans le cadre du système scolaire), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement)*, № 4, 2002.

Бюлетэнь *Гістарычныя веды* арганізацыі « Гістарычныя веды » (Le bulletin *Connaissances historiques* de l'organisation « Connaissances historiques »), № 1, mars 2002.

ВИРСКАЯ, Валентина (Valentina Virskaia), « Отечественная история в условиях общественных трансформаций переходного периода » (L'histoire nationale au moment des transformations sociales de la période transitoire), in *Сучасныя праблемы гісторыі Беларусі : стан, здабыткі, супярэчнасці, перспектывы развіцця* (*Les problèmes actuels de l'histoire de Biélorussie : l'état des lieux, les avancements, les contradictions et les perspectives)*, Гродна (Grodna), выд. ГрДУ (éd. de l'Université de Grodna), 2003.

Вялікае княства Літоускае - гісторыя вывучэння у 1991-2003. Матэрыялы міжнароднага круглага стала 16-18 мая 2003 г. г. Гродна (Le Grand Duché de

Lituanie - l'histoire de la recherche. Les actes de la table ronde internationale (16-18 mai 2003, Grodna), Мінск (Minsk), Медисонт (Medisont), 2006.

ГАЙСЕНАК, Віктар (Viktar Gaïsenak), « Адукацыя адзіны шлях да адраджэння » (Le seul chemin de la renaissance est celui de l'éducation), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* № 29, 17 avril 1993.

ГІЛЕВІЧ, Ніл (Nil Gilevitch), « Падручнікі...для каго ? » (Les manuels…pour qui ?), *ЛіМ (Littérature et arts)*, 29 septembre 1995.

ГОЛОД, Владимир (Vladimir Golod), « Чета Галко готовится к отставке » (Les Galko préparent leurs démissions), *Имя (Imia)*, 30 août 1995.

ГУРОВ, Василий (Vasiliï Gourov), О требованиях к новым учебникам по истории « Sur les exigences pour les nouveaux manuels d'histoire », *Преподавание истории в средней школе (L'enseignement de l'histoire à l'école secondaire),* № 5, 1946.

ДЗМІТРАЧКОУ, Петар (Petar Dzmitratchkou), « Новыя падыходы вывучення праблем генезса і развіцця дзаржаунасці на беларускіх землях у Сярэднавеччы » (Les nouvelles approches de l'étude du problème de la genèse et du développement de l'Etat sur les terres biélorusses au Moyen Age), in *Актуальныя праблемы гстарыяграфіі (Les problèmes actuels de l'historiographie*), Мінск (Minsk), выд. МДПУ (éd. de l'Université Pédagogique de Minsk), 2003.

Петар ДЗМІТРАЧКОУ (Petar Dzmitratchkou), Генезіс развіцця дзаржаунасці на беларускіх землях « La genèse et du dévelopement de l'Etat sur les terres biélorusses», *Беларуская думка (La pensée biélorusse),* № 4, 2001.

ДМИТРИЕВ, Антон (Anton Dmitriev), « Деидеологизация или обновление догм?» (Désidéologisation ou renouvellement des dogmes ?) *Преподавание истории в школе (L'enseignement de l'histoire à l'école secondaire)*, № 11, 1991.

ДЫЛЯН, Генадзь (Henadz' Dylian), « Праблемы гісторыі у беларускай сістэме адукацыі » (Les problèmes de la science historique dans le cadre du système scolaire biélorusse), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 28 août 1996.

ЕРМАЛЕНАК, Вітаут (Vitaut Ermalenak), « Стары падручнік у новай вокладцы » (Le vieux manuel sous une nouvelle couverture), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 10 octobre 1990.

ЕРМАЛОВІЧ, Мікола (Mikola Ermalovitch), « Несці гістарычную прауду » (Apporter la vérité historique), *Беларуская мінуўшына (L'héritage biélorusse)*, № 1, 1993.

ЗЕЛЕНОВ, Михаил (Mikhaïl Zelenov), « Как Сталин критиковал и редактировал конспекты школьных учебников по истории (1994-1936) » (Comment Staline a critiqué et a corrigé les manuscrits de manuels d'histoire (1994-1936), *Вопросы истории (Les questions de l'histoire)*, № 6, 2004.

ЗЛОТНІКАУ, Леанід (Léonid Zlotnikau), « Пра карані беларускага кансерватызму » (Les origines du conservatisme biélorusse), *Грамадзянская альтэрнатыва (L'alternative civile)* № 12, 1999.

Интервью А. Лукашенко *Handelsblatt* (interview d'A. Loukachenko au journal allemand *Handelsblatt)*, Рэспубліка *(République)*, № 196, 22 septembre 1995.

КАРАУ, Дзмітрый (Dzmitryï Karau), « Гістарыяграфія - адна з крыніц фаміравання менталітэту нацыі » (L'historiographie est une des sources de la formation de la mentalité nationale), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 3, 1995.

КАРБАЛЕВІЧ, Валерый (Valeryï Karbalevitch), « Беларускі феномен трансфармацыйнага грамадства » (Le phénomène biélorusse d'une société en transformation), *Грамадзянская альтэрнатыва (L'alternative civile)* № 12, 1999.

КАСЦЮК, Міхась (Mikhas' Kastuk), « Нацыянальная канцэпцыя гісторыі Беларусі » (La conception nationale de l'histoire de Biélorussie), in *Матэрыялы першай усебеларускай канфэрэнцы гісторыкаў, Мінск 3-5 лютага 1993 (Les actes de la première conférence des historiens biélorusses. Minsk, 3-5 février 1993)*, Мінск (Minsk), БДУ (éd. de l'Université d'Etat biélorusse), 1993.

КОРЗЕНКО, Григорий (Grigoriï Korzenko), « Наука Беларуси 90-х годов. Кадровый вопрос » (La science de la Biélorussie des années 1990. La question d'effectifs), in *Гістарычная навука і гістарычная адукацыя у Беларусі : стан і перспектывы развіцця (La science historique et l'enseignement de l'histoire en Biélorussie : l'état des lieux et les perspectives du développement)*, Мінск (Minsk) БГУ (éd. de l'Université d'Etat), 1997.

Круглы стол « Выхоўваць гісторыяй » (La table ronde « Eduquer par l'histoire », *Спадчына (L'héritage)*, № 1, 1990.

Круглы стол (La table ronde) « Реформа преподавания социально-исторических дисциплин в переходный период » (La réforme de l'enseignement des sciences humaines et historiques en période transitoire), *Преподавание истории в школе (L'enseignement de l'histoire à l'école secondaire)*, № 3, 1991.

Круглы стол (La table ronde) « Цяжкі шлях да сябе. Новы падручнік па гісторыі ? » (Le chemin difficile vers nous-mêmes. Un nouveau manuel d'histoire), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* № 3, 24 juillet 1993.

Круглы стол (La table ronde) « Якім быць падручніку па гісторыі ? » (Quel avenir du manuel d'histoire ?), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 4, 1995.

КУЗНЯЦОВА, Соф'я (Sof'a Kouzniatsova), « Нацыянальнае адраджэнне і нацыянальная свядомасць беларусаў у XIX стагоддзі » (La renaissance nationale et la conscience nationale des Biélorusses au XIXème siècle), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement),* № 1, 2000.

КУШНЕР, Васіль (Vasil' Kouchner), « Гістарычная адукацыя і палітыка » (L'éducation historique et la politique), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse),* № 4, 1996.

КУШНЕР, Васіль (Vasil' Kouchner), « Гісторыя павінна аб'ядноўваць усіх, хто жыве на Беларусі » (L'histoire doit être un facteur d'unification pour tous ceux qui vivent en Biélorussie), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 4, 1999.

ЛОЙКА, Павел (Pavel Loïka), « Гісторыя Беларусі з маскоускім ухілам » (L'histoire de Biélorussie avec un accent moscovite), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 20 août 1990.

ЛАСТОУСКІ, Вацлау (Vatslau Lastouski), « Што патрэбна ведаць кожнаму беларусу » (Ce que chaque Biélorusse doit savoir), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 28 août 1996.

ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), « Выступление и концептуальные замечания президента Республики Беларусь на совещании по вопросам подготовки учебников в гуманитарно-обществоведческой сфере 15.02.2002» (L'intervention et les remarques conceptuelles du Président de la République de Biélorussie A. Loukachenko au séminaire consacré aux questions de la rédaction des manuels en sciences humaines et sociales, 15 février 2002), *Информационный бюллетень Администрации президента Республики Беларусь (Le bulletin d'information de l'administration du Président de la République de Biélorussie)*, № 3, 2002.

ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko) « Националистический дух пора выветривать » (Il est temps d'éliminer l'esprit nationaliste), *Советская Белоруссия (Biélorussie Soviétique)*, № 185, 10 août 1994.

ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), « Проблемы школьных учебников » (Les problèmes des manuels scolaires), *Настауницкая газета (Le journal des enseignants),* № 55, 20 avril 2000.

ЛЫЧ, Міхась (Mikhas' Lytch), « Нацыянальная свядомасць беларусау : дэградацыя і адраджэнне » (La conscience nationale des Biélorusses : dégradation et renaissance), *ЛіМ (Littérature et arts),* le 13 avril 1990.

ЛЮТЫ, Анатоль (Anatol' Luty), « Да пытання аб канцэпцыі гістарычнай адукацыі у Рэспубліцы Беларусь » (Sur la question de la conception de l'enseignement historique en Biélorussie), in *Сучасныя праблемы гістарыяграфіі гісторыі (Les problèmes actuels de l'historiographie)*, Мінск (Minsk), БДПУ (éd. de l'Université Pédagogique de Minsk), 2003.

МАЛЬДЗІС, Адам (Adam Maldzis), « Ці усю спадчыну мы наследуем ? » (Héritons-nous tout le legs historique?), *Беларуская думка (La pensée biélorusse)*, № 1, 1992.

МАРЦІНЕВІЧ, Аляксандар (Aliaxandar Martinevitch), « Цікавыя мы людзі, Беларусы » (Nous, les Biélorusses, nous sommes des gens particuliers), *ЛіМ (Littérature et arts),* le 2 févier 1990.

Матэрыялы першай усебеларускай канферэнцыі гісторыкау, Мінск 3-5 лютага 1993 (Les actes de la première conférence des historiens biélorusses. Minsk, 3-5 février 1993), Мінск (Minsk), БДУ (éd. de l'Université d'Etat biélorusse), 1993.

МЕЛЬНІК, Уладзімір (Ouladzimir Melnik), « Дык як жа выкладаць гісторыю савецкага перыяду ? » (Comment faut-il enseigner l'histoire de la période soviétique ?), *Настауницкая газета (Le journal des enseignants),* № 177, 15 septembre 1998.

МЕЛЬНІК, Уладзімір (Ouladzimir Melnik), «Паралельныя, а не альтернатыуныя падручнікі для школы » (Les manuels parallèles et non pas alternatifs pour le système éducatif), *Настауніцкая газета (Le journal des enseignants),* № 205, 28 novembre 1999.

« Метадычныя пісьмы : сусветная гісторыя і гісторыя Беларусі » (Les lettres d'information méthodologique : l'histoire de Biélorussie, l'histoire mondiale), *Настауніцкая газета (Le journal des enseignants),* 26 août 1992.

МІНІЦКІ, Міхаіл (Mikhaïl Minitski), « Да развіцця канцэпцыі школьнай гістарычнай адукацыі » (Sur le développement de la conception de l'enseignement historique à l'école secondaire), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 5, 2001.

МНИШКИНА, Мария (Maria Mnichkina), « История Беларуси «по» В. Заметалину » (L'histoire de Biélorussie «selon» V. Zametaline), *Имя (Imia),* 16 août 1995.

МУХА, Наталья (Natalia Moukha), « Две истории » (Deux histoires), *Аргументы и факты (Arguments et Faits)*, № 41, 12 novembre 2002.

Нацыянальная свядомасць і выхаванне моладзі. Матэрыялы канферэнцыі (*La conscience nationale et l'éducation de la jeunesse. Les actes de la conférence organisée par l'Institut National de l'Education)*, Мінск (Minsk), НІА (éd. l'Institut National de l'Education), 1996.

НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), « Без права на памылкі » (Sans le droit aux erreurs), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* № 3, 10 janvier 2001.

НОВІК, Яуген (Yaouguen Novik), « Пісаць і выкладаць праудзівую гісторыю, а не ствараць новыя міфы » (Ecrire et enseigner une vraie histoire au lieu de créer de nouveaux mythes), *Беларуская думка (La pensée biélorusse)*, № 10, 2000.

« Общие рекомендации авторам » (Recommandations générales aux auteurs pour la rédaction de livres scolaires), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement),* № 1, 2000.

Паведамленне Адміністрацыі Прэзідэнта РБ (L'information du Service de presse du Président de la Biélorussie), « Зацверджаны новы склад Дзяржаунай Камісіі па кантролю за выданнем падручнікаў у сацыяльна-гуманітарнай сферы » (La nouvelle composition de la Commission d'Etat responsable de l'édition des manuels scolaires), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 8 juin 2002.

ПАГОЖЫН, Яраслаў (Yaraslau Pagojyn) « Дапамагаю толькі тым, хто мне верыць » (Je n'aide que ceux qui croient à mon aide), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 10 février 1990.

ПАДОКШЫН, Уладзімір (Ouladzimir Padokchyn), « Абецадарщына » ці развагі пра манапалізм у беларускай гістарычнай навуцы » (« L'abecedarsisme » ou réflexions sur le monopole dans la science historique biélorusse), *ЛіМ (Littérature et arts),* 8 août 1990.

«Парады дае астролаг » (C’est un astrologue qui donne des conseils), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 10 octobre 1990.

ПІЛІПЕНКА, Міхась (Mikhas’ Pilipenka), ТРУБАЧОУ, Алег (Aleg Troubachou), « Ведаць гісторыю - бачыць будучыню » (Connaître l’histoire – voir l’avenir), *Беларуская мінуўшчына (Le passé biélorusse),* № 1, 1993.

ПІЛІПЕНКА, Міхась (Mikhas’ Pilipenka), « Хто мы? » (Qui sommes–nous ?), *Беларуская мінуўшчына (L’héritage biélorusse),* № 1, 1993.

РАЗДІК, Рышард (Rychard Radzik), « Беларусы - погляд з Польшчы» (Les Biélorusses - le regard de la Pologne), *Kraj (Pays),* № 5, 2002.

РУДОВИЧ, Роман (Roman Roudovitch), « Новый учебный год начнется по старым учебникам » (La nouvelle année commencera avec de vieux manuels), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 17 septembre 1995.

САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Дзесяць гадоу беларускай гістарыяграфіі (1991-2000) » (Les dix ans de l’historiographie biélorusse (1991-2000), *Беларускі гістарычны агляд (La revue critique d’histoire biélorusse),* vol. 8, janvier 2001.

САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Вяртанне у Севера-Западны край » (Retour dans la Région du Nord-Ouest), *Беларускі гістарычны агляд (La revue critique d’histoire biélorusse),* vol. 5, janvier 1999.

САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « Нацыянальная свядомасць і нацыянальнае адраджэнне » (La renaissance nationale et la conscience nationale), *Беларускі гістарычны агляд (La revue critique d’histoire biélorusse),* vol. 1, janvier 1994.

САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « У пошуках сярэднявечча » (A la recherche du Moyen Age), *Беларускі гістарычны агляд (La revue critique d’histoire biélorusse),* vol. 6, avril 1997.

САСНОУСКІ, Дзмітрый (Dzmitryï Sasnouski), « Пра тэрмін Літва » (A propos du terme Litva), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse),* № 2, 1999.

САЦУКЕВІЧ, Ірына (Iryna Satsoukevitch), « Назвы вуліц і плошчаў Мінска у час нямецка-фашысцкай акупацыі » (Les noms de rues de Minsk durant l’occupation nazie), in *Гісторыя Беларусі : новае у даследаванні і выкладанні (L’histoire de*

Biélorussie : le nouveau dans la recherche et l'enseignement), Мінск (Minsk), БДУ (éd. de l'Université d'Etat), 2002.

« Спіс навучальных тэлепэрадач на 1995-1996 навучальны год. Прадмет : гісторыя Беларусі » (La liste d'émissions télévisées éducatives pour l'année 1995-1996. Discipline : l'histoire de Biélorussie), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 16 septembre 1995.

СТАЛЕВІЧ, Аляксандар (Aliaxandar Stalevitch), « Аб вытоках беларускага нацыянал-дэмакратызму і нацыянал-фашызму » (Sur l'origine du national-démocratisme et du national-fascisme biélorusse), *Большэвік Беларусі (Le bolchevik de la Biélorussie)*, 1929, № 10-12.

СТАЛИН, Иосиф (Joseph Staline), МОЛОТОВ, Вячеслав (Vyacheslav Molotov), « О преподавании гражданской истории в школах СССР » (Sur l'enseignement de l'histoire dans les écoles secondaires de l'U.R.S.S.), *Историк-марксист (L'historien-marxiste)*, 1934, № 3.

СТАШКЕВІЧ, Мікалай (Mikalaï Stachkevitch), « Гісторыя Беларусі : стан, праблемы, перспектывы развіцця » « Les problèmes actuels de l'histoire de Biélorussie : l'état des lieux, les problèmes et les perspectives du développement», in *Сучасныя праблемы гісторыі Беларусі : стан, здабыткі, супярэчнасці, перспектывы развіцця* (*Les problèmes actuels de l'histoire de Biélorussie : l'état des lieux, les avancements, les contradictions et les perspectives. Les actes de la conférence d'historiens)*, Гродна (Grodna), выд. ГрДУ (éd. de l'Université de Grodna), 2003.

СТАШКЕВИЧ, Николай (Nikolaï Stachkevitch), « О концептуальных аспектах подготовки учебников по отечественной истории. Выступление на встрече президента Беларуси А. Г. Лукашенко с авторами учебников» (Les aspects conceptuels des manuels d'histoire nationale. L'intervention à la rencontre du Président de la Biélorussie A. Loukachenko avec les auteurs de manuels), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement),* № 3, 2002.

СТАШКЕВИЧ, Николай (Nikolaï Stachkevitch), « Формирование беларуского государства » (La formation de l'Etat biélorusse), *Беларуская думка (La pensée biélorusse),* № 1, 2001.

СТРАБКОВА, Надзея (Nadzeia Strabkova), « Некаторыя старонкі гісторыі пакуль недастаткова выкладзены у падручніках » (Certaines pages de l'histoire ne sont

toujours pas bien explicitées dans les manuels), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 9 janvier 2003.

СТРАЛЬЦОУ, Барыс (Barys Straltou), « Нацыянальная ідэя у гістарычнай спадчыне » (L'idée nationale dans l'héritage historique), *Беларуская думка (La pensée biélorusse)*, № 5, 2001.

ТАРАСАУ, Кастусь (Kastus' Tarasau), *Памяць пра легенды. Постаці беларускай мінуушчыны (La mémoire des légendes. Les grandes figures du passé biélorusse)*, Мінск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 1989.

ТКАЧОУ, Міхась (Michas' Tkatchou), « Пісьменнікі, гісторыкі і рэвізоры » (Les écrivains, les historiens et les « réviseurs »), *Полымя* (*La flambée)*, № 7, 1989.

ТОРОПЕЦКАЯ, Галина (Galina Toropetskaia), « С чего начинается Родина ? » (Par quoi commence la Patrie ?) *Советская Белоруссия (Biélorussie Soviétique)*, 16 février 2002.

ТИШКОВ, Валерий (Valerïi Tichkov), *Что есть Россия ? (Qu'est-ce que la Russie ?)*, Вопросы философии (Questions de philosophie), № 2, 1999.

ТРУСАУ, Алег (Aleg Trousau), « Мова - цэмент нацыі » (La langue est un ciment pour la nation), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* 28 août 1990.

Факс № 05/42, от 02.02.1999 на имя Президента АН, Министра образования, Министра информации, Ректора БГУ. Отправитель - В. Заметалин (Le faxe envoyé par V. Zametaline et destiné au Président de l'Académie des Sciences, au Ministre de l'éducation, au Ministre de l'information et des médias, au recteur de l'Université d'Etat), № 05/42, 2 févier 1999.

ФЕДАРАВА Ірына (Iryna Fedarava), « За дзве мінуты да эфіру » (Deux minutes avant l'émission télévisée), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants),* le 25 juillet 1990.

ФЕДАРАСАВА, Валянціна (Valiantsina Fedarasava), « Гісторыкі аб старажытнай Русі » (Les historiens à propos de la Russie Ancienne), Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement), № 2, 1997.

ФІЛАТАВА, Алена (Alena Filatava), «Вывучэнне нацыянальнаца складу насельніцтва Беларусі як прыклад нацпалітыкі царскага ураду XVIII–XIX ст. » (L'étude de la composition nationale de la population de Biélorussie en tant qu'exemple de la politique nationale du gouvernement tsariste (XVIIIème–XIXème siècles), in

Гісторыя, якой няма у падручніках (L'histoire qui n'existe pas dans les manuels), Мінск (Minsk), Адукацыя і выхаванне (L'enseignement et l'éducation), 2002.

ХМЯЛЬНІЦКАЯ, Галіна (Galina Khmialnitskaia), « Настаунік стварае нацыю » (Le maître crée la nation), *Народная асвета (L'instruction populaire)*, № 3, 2000.

ЦЕРАШКОВІЧ, Павал (Paval Tserachkovitch), « Свае і « чужыя » ў этнічных стэрыятыпах » (Les « étrangers » et les « nôtres » dans les stéréotypes ethniques), *Наша ніва, (Notre champ),* №11, 1993.

ЧАРАПІЦА, Валерый (Valeryï Tcharapitsa), « Падручнік будзе цяжка чытаць нават студэнтам гістфака » (Le manuel sera difficile même pour les étudiants de la faculté d'histoire), *Беларуская мінуўшына (Le passé biélorusse)*, № 3, 1997.

ЧЕРНОВ, Владимир (Vladimir Tchernov), « Характеристика авторитарного режима в Беларуси и возможности его трансформации» *(Caractéristiques du régime autoritaire biélorusse et les possibilités de sa transformation), Грамадзянская альтэрнатыва (Alternative civile)*, № 12, 1999.

ЧЭЛЯДЗІНСКІ Аляксандар, (Aliaxandar Tcheliadzinski), « Скруха разгубленнай Клio » (Le chagrin d'une Clio en plein désarroi), *Настаўніцкая газета (Le journal des enseignants)*, 18 juillet 1990.

ШТЫХАУ, Георгій (Gueorguiï Chtykhau), « Нацыя, якую прыдумалі гісторыкі » (La nation inventée par les historiens), *Беларуская мінуўшына (Le passé biélorusse)*, № 2, 1993.

ШУПЛЯК, Петар (Petar Chupliak), Сусветная гісторыя у Беларусі « L'histoire universelle en Biélorussie », *Гістарычны альманах (L'almanach historique),* № 4, 2001.

Tables des matières

REMERCIEMENTS. 2

SOMMAIRE 3

I. CHAPITRE INTRODUCTIF. 4

Section 1. Identité et nation : une multitude de concepts et de réalisations pratiques. 7

1§. Les questions identitaires et nationales : entre oubli et essor. 11

2§. De différentes approches des questionnements nationaux et identitaires. 14

3§. La dimension subjective et socio-affective de la construction identitaire. 20

4§. Les étapes de la construction identitaire. 24

4§. a. Passé, mémoire, identité. 25

4§. b. « Le jeu » de l'écriture de l'histoire et les agents de la construction nationale et identitaire. 30

5§. Nation, Etat, identité. 31

Section 2. La construction identitaire dans l'espace postsoviétique. 34

1§. Le système éducatif biélorusse : quelques remarques générales. 36

2§. Le plan de la thèse. 39

3§. Quelques difficultés de notre enquête. 48

CHAPITRE II. 52

L'HISTOIRE DE L'HISTORIOGRAPHIE BIELORUSSE. 52

Section 1. L'historiographie biélorusse de la période soviétique. 53

1§. La configuration économique et la pré-configuration du développement identitaire. 55

2§. La structure sociale et économique du peuple biélorusse dans une perspective historique. 60

3§. Les chercheurs en sciences humaines : promoteurs de changement. 62

Section 2. L'effervescence de la perestroïka. L'indépendance de la Biélorussie. 65

1§. Les changements doctrinaux. 67

2§. Les bouleversements des statuts et des capitaux sociaux. 70

3§. Les débats de la perestroïka. 73

4§. Les « dérives » de la perestroïka. 78

5§. L'aspect linguistique. 79

6§. Les institutions académiques et les transformations sociales. 86

Section 3. Les changements dans l'enseignement historique au moment de la perestroïka. 89

1§. Du côté de l'histoire scolaire et académique. 90

2§. La nouvelle conception de l'histoire appliquée à l'enseignement scolaire. 93

3§. Les troubles de la perestroïka reflétés dans l'enseignement historique. 98

Section 4. La perestroïka de la mémoire nationale « au quotidien » : quelques exemples concrets. 102

1§. Les noms des rues : témoins des changements sociaux. 103

2§. La presse. 104

Section 5. Les lieux de mémoire. 104

1§. Les archives. 106

2§. Les musées et les commémorations nationales. 108

3§. Les fêtes nationales. 112

Section 6. La période actuelle et l'institutionnalisation de la mémoire soviétique. 115

1§. Le tournant des années 1990 et le retour à l'héritage soviétique. 116

2§. La concrétisation du « retour soviétique » : la Commission d'Etat, un instrument de contrôle. 122

3§. L'écriture des manuels scolaires sous le contrôle de la Commission d'Etat : quelques illustrations (1999-2004). 126

4§. L'histoire sous haute surveillance étatique. 135

5§. Les publications dans la presse, témoins de la recherche de nouveaux dogmes historiques. 137

6§. La nouvelle conception politique de l'histoire. 141

7§. L'usage social de la nouvelle conception de l'histoire au prisme des discours politiques. 147

Conclusion sur « l'état des lieux » de l'historiographie biélorusse. 150

CHAPITRE III. LES « ECRIVAINS » DE L'HISTOIRE. 154

Section 1. Le contexte de la mise en récit du passé national et l'évolution du champ historiographique. 154

1§. Les pionniers de l'historiographie biélorusse. 155

2§. Les historiens sous la période soviétique. 157

3§. Le champ des historiens biélorusses à l'heure actuelle. 161

4§. La division du champ des historiens. 163

Section 2. Trois courants d'historiens, trois visions de l'histoire. 165

1§. La problématique des convictions personnelles. 170

2§. L'éventail des réactions du milieu des historiens. 175

Section 3. L'entreprise de socialisation des historiens : quelques éléments de problématisation. 177

1§. La formation de futurs historiens : quelques exemples. 179

L'historiographie et les historiens : des évolutions parallèles. 182

CHAPITRE IV. 186

ENSEIGNEMENT SCOLAIRE ET APPRENTISSAGE DE L'IDENTITE BIELORUSSE. 186

Section 1. De la diversité et des confrontations des tendances actuelles dans l'historiographie scolaire biélorusse à travers le contenu des manuels. 188

1§. Le contenu des manuels scolaires biélorusses contemporains. Le corpus de manuels à analyser. 189

2§. La grille d'évaluation du contenu des manuels scolaires. 191

3§. De la vision soviétique de l'histoire de la Biélorussie à travers l'unique manuel scolaire. 193

Section 2. Les manuels des années 1990 - témoins des turbulences de la période « nationaliste ». 200

1§. L'ouvrage de Pavel Loïka – un manuel de nouvelle vague. 200

1§. a. Les relations russo-biélorusses et l'écriture « politique » de l'histoire. 209

2§. Le manuel d'Ouladzimir Sidartsou et de Vital' Famine – une écriture moins radicale. 212

Section 3. Les manuels d'histoire de la période actuelle (1995-2005). 218

1§. Le manuel d'Edouard Zagaroulski – un exemple de conformisme. 219

2§. Le manuel « le plus nationaliste ». 227

3§. Le manuel de Vasil' Milavanau et l'histoire de la Région du Nord-Ouest de la Russie. 239

4§. Entre principes et pression : le manuel de Gueorguiï Chtykhau, de Pavel Loïka et d'Igar Audzeeu. 245

5§. En avant dans le passé soviétique ? - le manuel d'Yaouguen Novik. 253

Section 4. L'intervention politique dans la rédaction de la littérature scolaire dans les années 2005-2007 : quelques exemples. 260

1§. « Le dernier des Mohicans » de l'histoire nationaliste - Pavel Loïka. 261

2§. Une tentative de réécrire le manuel du père fondateur de la conception nationaliste de l'histoire. 263

3§. Le manuel d'Ouladzimir Sidartsou et de Siargueï Panou : les modifications au fil du temps. 269

Conclusions sur l'évolution de la littérature scolaire. 274

CHAPITRE V. 279

LA RECEPTION DU MESSAGE IDENTITAIRE ET HISTORIQUE A PARTIR DE QUELQUES CAS. 279

Section 1. Les établissements scolaires ordinaires – une image des Biélorusses « ordinaires ». 281

1§. L'école 165 de Minsk - l'exemple d'un milieu social défavorisé de la capitale biélorusse 281

2§. L'école 191 de Minsk, les élèves de S. Panou, auteur de manuels. 288

3§. Le collège pédagogique № 1 de Minsk – un établissement modeste. 294

4§. Les élèves « déracinés » : le cas de l'école secondaire 218 de Minsk. 300

5§. L'école secondaire 177 de Minsk – des Biélorusses « ordinaires ». 307

6§. L'école secondaire 147 de Minsk – des élèves plutôt favorisés. 313

Quelques remarques sur générales sur la construction identitaire dans le milieu social modeste. 320

Section 2. Les établissements scolaires élitistes. 323

1§. Le lycée de l'Université d'Etat : un cas exceptionnel. 323

2§. Le gymnasium 2 de Minsk - une mosaïque diversifiée de la construction identitaire. 337

3§. Le gymnasium 74 de Minsk, un exemple de la cristallisation d'une conscience nationale. 347

3§. a. La classe bilingue du lycée francophone – un cas à part. 347

3§. b. La classe ordinaire. 352

4§. Le lycée spécialisé 24 de Minsk : élite économique. 355

4§. Le gymnasium 171 de Minsk - un milieu social relativement favorisé. 368

5§. Le gymnasium 56 : les élèves d'un auteur de manuels et membre de la Commission. 374

Quelques idées inspirées par les résultats des enquêtes au sein des établissements élitistes. 380

Section 3. Les écoles rurales – des milieux sociaux particuliers. 383

1§. Le village Danilavitchy : proximité géographique et éloignement mental de la capitale biélorusse. 383

2§. L'école rurale de la région de Gomel – loin de la capitale, loin de ses structures sociales et mentales. 390

Quelques réflexions à propos des résultats des enquêtes dans le milieu rural. 394

Section 4. Analyse comparée des résultats d'enquête sur la réception du discours scolaire historique. 395

CONCLUSION GENERALE. 402

1§. Les conditions sociales et la production du récit identitaire. 402

2§. Les manuels scolaires d'histoire : d'efficaces instruments de construction identitaire ? 406

3§. Identité : une construction lente et graduelle. 410

4§. L'articulation des événements fondateurs de l'histoire des Biélorusses : quelques exemples. 417

5§. Famille-école : des relations de concurrence, de complicité, ou d'adversité ? 421

§6. Etre Biélorusse aujourd'hui : la primauté de l'identification « immédiate » et la prévalence des conditions socio-économiques sur les considérations ethniques. 424
7§. Différents acteurs – différents projets identitaires. 431

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE. 440

SOURCES. 440
Décrets, arrêts, documents de travail, statistiques. 440
Sources Internet. 444
Liste des entretiens réalisés. 447

Bibliographie. 449
Ouvrages en langue française, anglaise, allemande, polonaise. 449
Ouvrages en langue biélorusse et russe. 454
Articles et actes de colloques. 461
Titres en langue française et en anglaise. 461
Titres en langue biélorusse et russe. 463

TABLES DES MATIERES 474

ANNEXES

Annexe №1. Chronologie de l'histoire de Biélorussie.

Annexe № 2. Les affiches « Pour la Biélorussie » 2002-2004.

Annexe № 4. Les illustrations tirées du manuel de P. Loïka (édition 1998).

Annexe № 5. Les illustrations tirées du manuel d'Ouladzimir Sidartsou, de Vital' Famine et de Siargueï Panou (édition 1997).

Annexe № 6. Les illustrations tirées du manuel d'Edouard Zagaroulski (édition 1999).

Annexe № 7. Les illustrations tirées du manuel de M. Bitch (édition 1998).

Annexe № 8. Les illustrations tirées du manuel de V. Milavanau (édition 1998).

Annexe № 10. Les illustrations tirées du manuel d'Yaouguen Novik (édition 2000).

Annexe № 11. Les drapeaux et les armoiries de la Biélorussie (XXème siècle).

ANNEXE 1. CHRONOLOGIE DE L'HISTOIRE DU PEUPLE BIELORUSSE.

En débutant la description par les origines ethniques du peuple biélorusse, il convient de préciser qu'il existe plusieurs versions de l'ethnogenèse des Biélorusses. Dans l'historiographie soviétique[745] dominait la version, selon laquelle les trois peuples slaves[746] – les Russes, les Biélorusses et les Ukrainiens - dériveraient d'une même racine ethnique[747] « *ancienne russe* »[748]. Cette interprétation, défendue par l'historiographie tsariste puis soviétique,[749] fournit une justification à la politique de domination russe en Europe orientale. L'argument qui est avancé est celui de la volonté d'union historiquement présente chez les peuples slaves. Dans les années 1990, les historiens Biélorusses ont proposé une autre hypothèse relative aux origines ethniques des Biélorusses. Les Biélorusses seraient des descendants d'un mélange ethnique se situant entre les tribus baltes et les tribus slaves[750]. Le mot « balte » signifie « blanc » en lituanien et en letton, la Biélorussie est donc la « Russie balte » pour les Lettons et les Lituaniens, ce fait est qualifié par certains historiens en tant que preuve de la conception du substrat balto slave[751].

La théorie du substrat balto slave met en question la puissance de la Russie Kiévienne et de son influence sur les tribus slaves. Les historiens soviétiques (et néo-soviétiques[752]) inscrivaient cet Etat dans la continuité de l'idée de l'union éternelle des

---

[745] ГУРОВ, Василий (Vasilïi Gourov), О требованиях к новым учебникам по истории « Sur les exigences pour les nouveaux manuels d'histoire », *Преподавание истории в средней школе (L'enseignement de l'histoire à l'école secondaire)*, № 5, 1946, p. 12.

[746] П'ЯНКОУ, Аляксандар (Aliaxandar P'iankou), *Вытокі беларускага народа (Les origines du peuple biélorusse)*, Мінск (Minsk), Дзяржвыданне БССР (l'édition d'Etat de la R.S.S.B.), 1948.

[747] АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski*), Гісторыя БССР (L'histoire de la République Soviétique Socialiste de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1968, p. 10.

[748] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *История Беларуси. Часть 1- досоветский период (L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique. Volume 1)*, Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2003, p. 24-29.

[749] *Программа по истории для институтов и факультетов истории (Le programme d'histoire de Biélorussie pour les instituts et les facultés d'histoire)*, Минск (Minsk), Минпросвещения (Ministère de l'instruction populaire), 1949, p. 14.

[750] ДОВНАР-ЗАПОЛЬСКИЙ, Митрофан (Mitrofan Dovnar-Zapolskiï), « Российские и польские труды о Беларуси » (Les travaux russes et polonais consacrés à l'étude de la Biélorussie), in *История Белорусии* (*L'histoire de Biélorussie)*, Минск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 2005, p. 8.

[751] VAKAR, Nicholas, *Bielorussia. The Making of a Nation. A Case Study*, Cambridge, Harvard University Press, 1956, p. 2-3.

[752] ДЗМІТРАЧКОУ, Петар (Petar Dzmitratchkou), « Новыя падыходы вывучення праблем генезса і развіцця дзаржаунасці на беларускіх землях у Сярэднавеччы » (Les nouvelles approches de l'étude du problème de la genèse et du développement de l'Etat sur les terres biélorusses au Moyen Age), in *Актуальныя праблемы гстарыяграфіі (Les problèmes actuels de l'historiographie*), Мінск (Minsk), выд. МДПУ (éd. de l'Université Pédagogique de Minsk), 2003, p. 6.

peuples slaves[753]. La Russie Kiévienne a été présentée en tant que centre[754] autour duquel gravitaient[755] de nombreuses principautés et comme berceau[756] de l'Etat et de la nation « *ancienne russe* »[757]. Les historiens nationalistes ont essayé de prouver qu'entre le Xème et le XIIème siècles les premières formations étatiques, les principautés menaient des guerres intestines incessantes et la domination de la Russie Kiévienne ne peut pas être affirmée dans le contexte spécifique de l'époque[758]. Le paysage politique s'apparentait à une mosaïque dynamique de principautés qui se formaient, montaient en puissance, envahissaient des terres voisines et disparaissaient étant absorbées par des rivaux. L'ethnie « *ancienne russe* » a été qualifiée d'« ethnie inventée »[759] par les historiens biélorusses dans les années 1990. Les historiens nationalistes mettent à l'inverse l'accent sur les principautés de Polatsk et de Tourau, qui ont existé sur les terres biélorusses en soulignant leur indépendance vis-à-vis de la Russie Kiévienne et leur rôle de prémisse de l'Etat- nation biélorusse.

L'interprétation de l'évolution historique et du rôle du Grand Duché de Lituanie, de Russie et de Jamoits' (G.D.L.) s'avère être une des questions les plus controversée dans l'histoire des terres biélorusses des XIIème-XVIème siècles. Le G.D.L. était un Etat multiethnique, une confédération de tribus slaves et baltes[760]. Pourtant le « poids » politique, religieux, économique et culturel des groupes ethniques du G.D.L. est fortement discuté. Il n'existe même pas une version communément admise de l'étymologie du terme Litva[761]. Lorsque l'accent est mis sur l'origine balte de ce terme

---

[753] Петар ДЗМІТРАЧКОУ (Petar Dzmitratchkou), «Генезіс развіцця дзаржаунасці на беларускіх землях» (La genèse et du dévelopement de l'Etat sur les terres biélorusses), *Беларуская думка (La pensée biélorusse)*, № 4, 2001, p. 103-112.

[754] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор Беларуси. Лекция президента Республики Беларусь в БГУ, 14. 03. 2003 (Le choix historique de Biélorussie. Cours du Président de la Biélorussie A. Loukachenko à l'Université d'Etat, le 14 mars 2003)*, Минск (Minsk), издательство БГУ (éd. de l'Université d'Etat), 2003, p. 32.

[755] СТАШКЕВИЧ, Николай (Nikolaï Stachkevitch), « Формирование беларуского государства » (La formation de l'Etat biélorusse), *Беларуская думка (La pensée biélorusse),* № 1, 2001, p. 36-39.

[756] ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), *Западная Русь (IXème-XIIIème века) (La Russie Occidentale (IXème-XIIIème siècles)*, Минск (Minsk), БДУ (l'éd. de l'Université d'Etat), 1998.

[757] ФЕДАРАСАВА, Валянціна (Valiantsina Fedarasava), « Гісторыкі аб старажытнай Русі » (Les historiens à propos de la Russie Ancienne), Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement), № 2, 1997, p. 49-59.

[758] СТРАЛЬЦОУ, Барыс (Barys Straltou), « Нацыянальная ідэя у гістарычнай спадчыне » (L'idée nationale dans l'héritage historique), *Беларуская думка (La pensée biélorusse),* № 5, 2001, p. 42-44.

[759] ШТЫХАУ, Георгій (Gueorguiï Chtykhau), « Нацыя, якую прыдумалі гісторыкі » (La nation inventée par les historiens), *Беларуская мінуўшчына (Le passé biélorusse)*, № 2, 1993, p. 20-23.

[760] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « У пошуках сярэднявечча » (A la recherche du Moyen Age), *Беларускі гістарычны агляд (La revue critique d'histoire biélorusse)*, vol. 6, avril 1997, p. 3-17.

[761] САСНОУСКІ, Дзмітрый (Dzmitryï Sasnouski), « Пра тэрмін Літва » (A propos du terme Litva), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse),* № 2, 1999, p. 12-13.

et sur son lien avec le nom de la Lituanie actuelle, le rôle primordial est accordé à l'élément balte de cette formation étatique. La théorie de l'ethnogenèse des tribus des ancêtres des Biélorusses stipule qu'elles proviennent d'un mélange des tribus baltes et slave. L'étymologie du mot Litva (Lituanie en français) remonterait au terme « union ». Certains historiens affirment que cette union, qui est repris dans le nom de Litva, est celle des tribus que nous venons de désigner. L'historiographie russe de l'époque tsariste interprétait le G.D.L. comme un Etat russo-balte, cette vision a été reprise par les historiens soviétiques. La puissance du G.D.L., qui représentait une réelle menace pour la principauté de Moscovie et qui a mené des guerres contre elle, donnait lieu à des explications peu convaincantes et à des silences dans l'historiographie russe et soviétique. Les historiens biélorusses ont proposé leur interprétation du G.D.L. en le posant comme un Etat biélorusse[762]. Les arguments en faveur de l'importance de la composante biélorusse reposent sur le niveau culturel élevé des Biélorusses[763], qui étaient déjà christianisés face à la Jamoits' païenne, ainsi que sur la langue ancienne biélorusse, qui était la langue d'Etat du G.D.L., alors que la Jamoits' n'avait pas encore de langue écrite[764]. Lié à l'apparition de l'imprimerie et au développement de la littérature, l'essor culturel des terres biélorusses au sein du G.D.L. est qualifié de « siècle d'or » biélorusse par les historiens nationalistes. Le développement du parlementarisme (Seim), la croissance des villes avec des éléments de la démocratie locale (droit de Magdebourg), les Statuts du G.D.L., considérés comme la première constitution écrite en Europe, qui ont reflété les éléments progressistes de démocratie et d'égalité – sont des éléments en faveur de la qualification de la période du G.D.L. comme « siècle d'or » biélorusse[765].

La période de l'histoire biélorusse liée à la Retch Pospolitaya, qui a suivi celle du G.D.L. est aussi soumise à débats. Les historiens s'interrogent sur les principes de cette

[762] ЕРМАЛОВІЧ, Мікола (Mikola Ermalovitch), *Беларуская дзяржава ВКЛ (Le Grand Duché de Lituanie – un Etat biélorusse)*, Мінск (Minsk), Беллітфонд (Bellitfond), 2000.

[763] БАГДАНОВІЧ, Аляксей (Aliaxeï Bagdanovitch), « Праблемы падручніка : фарміраванне этнічнай свядомасці беларусаў у сярэднявеччы » (Les problèmes du manuel : la formation de la conscience ethnique des Biélorusses au Moyen Age), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement)*, № 4, 2002, p. 20.

[764] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *История Беларуси. Часть 1- досоветский период (L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique. Volume 1)*, Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2003, p. 42.

[765] L'historien soviétique, l'auteur de l'unique manuel scolaire d'histoire, Laurentsiï Abetsadarski réfute l'opinion sur l'importance de l'élément biélorusse au G.D.L. Le « siècle d'or » a été inventé, d'après lui, par les falsificateurs nationalistes du début du XXème siècle. Il reconnaît toutefois que la langue des Statuts du G.D.L. était le biélorusse. АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski), *У святле неабвержаных фактаў (Dans la lumière des faits incontestables)*, Мінск (Minsk), Зорка (Etoile), 1969.

confédération entre le Royaume de Pologne et le G.D.L[766]. Ni l'absorption progressive des terres du G.D.L. par la Pologne, ni ses conséquences culturelles, religieuses, linguistiques et sociales ne sont pas interprétées de la même manière par les historiens polonais, russes, lituaniens et biélorusses.

Les discussions autour de l'entrée des terres biélorusses au sein de l'Empire russe après les partages de la Retch Pospolitaya[767] se comprennent aisément. L'historiographie tsariste puis soviétique a présenté cet événement comme l'accomplissement de la volonté éternelle des peuples slaves, le cas échéant, russe et biélorusse, de vivre dans l'union. Le terme de réunification[768] employé par les historiens soviétiques pour parler de cet événement est très révélateur. Les historiens nationalistes recourent à d'autres termes parmi lesquels figure celui de « russification forcée », « invasion », « incorporation »[769]. Cette période historique comporte de multiples facettes, qui rendent son évaluation difficile. Parallèlement aux problèmes liés à l'oppression des éléments ethniques biélorusses, on peut questionner ceux liés à existe l'aspect économique et social. En 1840, le nom de Biélorussie est interdit et elle devient la Région du nord-ouest de l'Empire russe, ce qui est une preuve de l'oppression nationale des Biélorusses. En même temps, au sein de l'Empire russe, les terres biélorusses ont bénéficié de l'infrastructure de l'économie russe relativement développée. Un argument intéressant avancé par les historiens néo-soviétiques est celui de la relativité de l'oppression des Biélorusses par les autorités tsaristes, si on la compare à la discrimination, que les Biélorusses ont connue au sein du Royaume de Pologne.

L'éveil national dans des pays de l'Europe occidentale a eu des répercussions dans l'Empire russe, ce qui s'est traduit par un intérêt à l'égard de ses provinces. L'historiographie russe aspirait à une nouvelle identification, les tendances séparatistes dans des régions de l'Empire mettaient en cause le caractère centriste et autoritaire de l'historiographie impériale. La Société impériale de l'histoire a été créée en 1866 à l'instar des cercles historiques occidentaux. Les ethnologues russes ont commencé à s'intéresser aux terres biélorusses; le but politique des recherches était de prouver le

---

[766] РАЗДІК, Рышард (Rychard Radzik), « Беларусы - погляд з Польшчы» (Les Biélorusses - le regard de la Pologne), *Kraj (Pays)*, № 5, 2002.
[767] ЛЫЧ, Леанід (Leanide Lytch), *Краязнаўства - крынца ведау і нацыянальнага сталення (L'étude du pays – source de connaissances et de la formation de la conscience nationale)*, Мінск (Minsk), Беларускі фонд культуры (la Fondation culturelle biélorusse), 2004, p. 8-20.
[768] АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski*), Гісторыя...(L'histoire...*op. cit., p. 82.
[769] ЛЫЧ, Леанід (Leanide Lytch), *Краязнаўства...(L'étude du pays...*op. cit, p. 8-20.

caractère russe[770] et non pas polonais des populations de la Région du Nord-Ouest[771]. Les terres biélorusses se trouvant au croisement de la Russie et de la Pologne et ont souvent été le théâtre de confrontation de leurs intérêts concurrents en termes d'influence territoriale, culturelle, identitaire et religieuse. Les politiques de polonisation et de russification[772] sur les terres biélorusses ont débouché sur deux courants historiographiques se référant à des théories pseudo scientifiques de « russisme occidental[773] » en Russie et de « frontières orientales » en Pologne. Les Russes ont voulu prouver que les Biélorusses sont des Russes pervertis par la polonisation et les Polonais voient en Biélorusses les Polonais russifiés.

Malgré le caractère russifiant des recherches consacrées aux terres biélorusses menées par les historiens russes, elles ont mis une première pierre dans l'institutionnalisation et le développement des connaissances historiques, ethnographiques, linguistiques sur la Biélorussie. Le mouvement visant à prouver les liens historiques entre les peuples slaves de l'Empire a soutenu l'élan nationaliste de ces peuples[774]. Parallèlement à l'intérêt des institutions impériales à l'égard de la Biélorussie, le mouvement national biélorusse a été soutenu par certains sympathisants parmi les intellectuels et des nobles russes. Saint-Pétersbourg est devenu un centre important de cercles et d'imprimeries défendant la cause biélorusse. C'est au sein de ces sociétés clandestines qu'ont mûri les idées, qui ont mené aux insurrections sur les terres occidentales de l'Empire russe de 1860 et de 1863. Les recherches sur les terres

[770] СВИБ, Анжелика (Angelika Svib), *Государственно-правовой статус Беларуси в составе России в пореформенный период (1861-1900) (Le statut politico-juridique de la Biélorussie au sein de l'Empire russe (la période des réformes 1861-1900)*, Минск (Minsk), Институт правоведения (éd. de l'Institut de droit), 2005, p. 20.

[771] ФІЛАТАВА, Алена (Alena Filatava), «Вывучэнне нацыянальнаца складу насельніцтва Беларусі як прыклад нацпалітыкі царскага ураду XVIII–XIX ст. » (L'étude de la composition nationale de la population de Biélorussie en tant qu'exemple de la politique nationale du gouvernement tsariste (XVIIIème–XIXème siècles), in *Гісторыя, якой няма у падручніках (L'histoire qui n'existe pas dans les manuels)*, Мінск (Minsk), Адукацыя і выхаванне (L'enseignement et l'éducation), 2002, p. 68.

[772] «Указ генерал-губернатора Муравьева о запрете использования польского языка в Северо - Западном крае» (L'oukase du général gouverneur Mouraviev sur l'interdiction de l'usage de la langue polonaise dans la Région du Nord-Ouest), in *Дакументы крыницы па гісторы Беларусі (Les documents et les sources sur l'histoire de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), АН БССР (Académie des Sciences de la R.S.S.B.), 1940, p. 535.

[773] ЦЬВІРКЕВІЧ, Аляксандар (Aliaxandar Ts'virkevitch), *Заходнерусізм (Le russisme occidental)*, Мінск (Minsk), Ураджай (Uradjai), 1993 (1ère édition 1929).

[774] БАЛТРАМАЙТИСЪ, С. (S. Baltramaitis'), *Сборник библіографическихъ материаловъ для географіи, исторіи, права, статистики и этнографіи Литвы с приложением списка литовскихъ и древнерусскихъ книг съ 1553 по 1903 (Le recueil des références bibliographiques pour la géographie, l'histoire, le droit, les statistiques et l'ethnographie de la Litva avec la liste des livres lituaniens et anciens russes édités entre 1553 et 1903)*, Санкт-Петербург (Saint-Pétersbourg), тип. Безобразова (éd. Bezobrazov), 1904. Cet ouvrage présente un catalogue extrêmement riche des matériaux concernant la Litva édités en allemand, en latin, en russe, en polonais, en français, en lituanien depuis 1553.

biélorusses, qui avaient un caractère ethnographique ont abouti à des premières tentatives de théorisation et de codification de l'histoire biélorusse. Le poids quantitatif et l'importance qualitative des travaux de chercheurs russes étaient primordiaux pour la constitution de l'histoire de Biélorussie en tant que science. Le premier ouvrage de l'histoire de Biélorussie a vu le jour en 1910. Cet ouvrage de Vaclau Lastouski intitulé *L'aperçu de l'histoire de Biélorussie*[775] est considéré comme le début de la recherche de l'historiographie biélorusse.

Le début du XXème siècle est marqué par l'accomplissement, la concrétisation et la matérialisation de l'idée nationale biélorusse dont la genèse clandestine remonte au milieu du XIXème siècle. Cette idée nationale trouve d'abord son expression dans l'activité littéraire des premiers écrivains et poètes biélorusses, regroupés autour des cercles littéraires et des éditions. Elle ensuite est reprise dans les idées des partis politiques, qui apparaissent dans tout l'Empire russe à la fin du XIXème siècle. La réalisation la plus importante de l'idée de l'indépendance nationale est la création de la République Populaire Biélorusse (R.P.B.). Pour les historiens nationalistes, cet Etat qui est le premier à contenir l'adjectif « biélorusse » dans son titre, est le premier Etat national biélorusse. Les arguments retenus par les historiens soviétiques, qui considèrent la R.P.B. comme une marionnette, une formation temporaire sans conséquence importante pour la nation biélorusse, tiennent à la durée d'existence très courte de cet Etat, ainsi qu'à la demande de protectorat de l'Allemagne, qui a été adressée par les dirigeants de la R.P.B. au kaiser allemand.

Les historiens soviétiques et néo soviétiques nomment leur « premier Etat biélorusse[776] » - la République Soviétique Socialiste de Biélorussie (R.S.S.B.). Cette République au sein de l'U.R.S.S. a fourni un cadre de développement pour la nation biélorusse, elle a également donné un statut officiel à la langue et à l'histoire biélorusses. L'U.R.S.S. des années 1920 a mené une politique favorisant le développement national de ses composantes. Cette politique connue en R.S.S.B. sous le nom de « biélorussisation » a laissé un héritage important pour la nation biélorusse. Les sciences et, en particulier, l'histoire nationale, ont connu un essor très important. L'Académie des sciences, ainsi que les premières universités nationales ont été créées

[775] ЛАСТОУСКІ, Вацлау (Vatslau Lastouski), *Кароткая гісторыя Беларусі (L'aperçu de l'histoire de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Вышэйшая школа (Ecole supérieure), 1993 (1ère édition 1910).

[776] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 43. A. Loukachenko lie le début de l'Etat biélorusse à la R.S.S.B.

dans les années 1920. Le système scolaire a fait un énorme pas en avant. La campagne pour l'alphabétisation a permis aux masses d'accéder à la langue biélorusse codifiée. Pourtant, une des caractéristiques majeures de la politique nationale des bolcheviks est son incohérence. Les bolcheviks ont posé la distinction théorique entre le nationalisme bourgeois, qui a été engendré par le passage du féodalisme au capitalisme et le nationalisme prolétarien, qui devait contrecarrer la séparation des nations et unir les prolétariats de toutes les nations dans la lutte contre l'exploitation. Dans le système théorique marxiste, la question nationale a toujours eu une importance secondaire par rapport à la question des catégories sociales. Les théoriciens de l'Etat soviétique n'hésitaient pas à employer des doubles standards et des formules élastiques pour s'assurer un soutien de la part des peuples de la Russie en leur promettant une certaine autonomie et le droit de sortir de la fédération soviétique, un droit qui est resté une conception théorique. Dans la doctrine de Lénine, les peuples opprimés de la Russie tsariste avaient droit à l'autodétermination. Sans avoir accepté le postulat des austro-marxistes concernant l'autonomie nationale et culturelle des peuples, Lénine considérait dans ses écrits, que la démocratie du prolétariat est la culture internationale des travailleurs. Cette culture internationale n'a aucun lien avec les particularismes d'une culture nationale. Dans les schémas intellectuels des marxistes soviétiques, l'idée de l'autodétermination ne supposait pas un droit à la sécession, ni à l'indépendance. La suppression des divergences nationales était interprétée comme le nivellement des inégalités économiques et sociales entre les peuples de l'Empire russe.

Au début de la construction de l'U.R.S.S., les bolcheviks devaient mener une politique qui puisse « séduire » les peuples de l'ancien Empire russe et les convaincre d'entrer dans l'Union soviétique. Pourtant, l'évolution interne de l'Etat soviétique a connu des changements relatifs à la question nationale. Une certaine libéralisation à l'égard des nations de l'U.R.S.S. des années 1920 a été suivie d'un durcissement considérable, qui s'est accentué avec l'arrivée du commissaire aux affaires des nationalités au post du dirigeant de l'Etat soviétique. Un compromis entre les déclarations d'avant la révolution et leur réalisation pratique a été trouvé à la fin des années 1920. La nation a été considérée comme le produit d'une certaine époque, qui devait être dépassée dans le stade du communisme. Staline a introduit le terme de « nation socialiste », qui existe indépendamment de la conscience subjective de l'individu. La nation est soumise à l'évolution, comme tous les phénomènes

sociopolitiques. La nation est le produit d'une configuration historique particulière et elle doit être dépassée dans le stade supérieur du développement d'une société, à savoir le communisme. Une politique laxiste à l'égard des particularités nationales a été remplacée par une véritable guerre aux « éléments nationalistes » dans tout le pays dans les années 1930. Les représentants de l'intelligentsia nationale des Républiques : les écrivains, les artistes, les académiciens se sont retrouvés en exil. Le développement national biélorusse est entré dans sa phase soviétique, qui est synonyme de l'oubli de l'histoire nationale biélorusse et de sa soumission à l'histoire de l'U.R.S.S. ou plus exactement à l'histoire du parti communiste de l'U.R.S.S.

La période soviétique est interprétée différemment par les historiens. Les historiens soviétiques ont mis l'accent sur les accomplissement économiques et sociaux que la Biélorussie a atteint à l'époque soviétique et qui ont permis à une Biélorussie paysanne et pauvre de devenir une R.S.S.B. industrialisée et riche. Les historiens nationalistes en Biélorussie, ainsi qu'en Pologne et dans les pays baltes, soulignent le caractère coercitif et antidémocratique du système totalitaire soviétique, qui a freiné le développement national des entités soviétiques et de ses satellites.

Enfin, la période actuelle est lue différemment par les historiens biélorusses. Ceux qui soutiennent le projet historique, mémoriel et identitaire du pouvoir en place décrivent la période actuelle en terme positifs en avançant la sauvegarde des éléments de protection sociale héritée de la période soviétique, l'absence de mesure radicale dans l'économie une certaine attention à l'héritage national biélorusse. Les nationalistes biélorusses, lituaniens, polonais et russes notent les éléments antidémocratiques du système, l'oppression de l'opposition, le contrôle des médias, l'isolation internationale du pays, le dernier sur le continent européen à ne pas intégrer le Conseil de l'Europe et à appliquer la peine de mort. Les chercheurs nationalistes soulignent la destruction de l'héritage national biélorusse, de la culture et de la langue, l'interventionnisme étatique, souvent brutal sur le champ de l'historiographie, la réécriture de l'histoire, les tentatives d'imposer un projet historique et identitaire chimérique et contradictoire, comprenant les éléments soviétiques, panslaves, nationalistes au détriment de la déclinaison pluriel du récit historique et identitaire.

Annexe №1. Chronologie de l'histoire de Biélorussie.

Axe temporel	**Evénements**	**Interprétations concurrentes**			**Evénements de la vie sociale, culturelle ou littéraire**	**Evénements de l'histoire mondiale ayant eu un impact sur l'histoire de Biélorussie**
		Point de vue russe (Russie tsariste) et soviétique	***Point de vue biélorusse (nationaliste)***	***Point de vue polonais ou lituanien***		
de la préhistoire jusqu'au VIIIème siècle.	Ethnogenèse les premières tribus « biélorusses » (ancêtres des Biélorusses)	Ethnie ancienne russe - ancêtre des peuples slaves de l'Est	Substrat – balto slave en tant qu'origine ethnique des Biélorusses	Prépondérance de l'élément ethnique balte ou polonais	Début des métiers artisanaux (céramique, bois, pierre), début de sédentarisation	Grands déplacements des peuples du continent européen
VIIIème–XIIème siècles	Les premières formations étatiques, genèse du pouvoir étatique (contrôle économique, politique et militaire)	Rôle prépondérant de la Russie Kiévienne, centre de gravitation pour toutes les tribus sur les terres des slaves de l'Est	L'accent est mis sur les principautés biélorusses concurrentes de la Russie Kiévienne -principauté de Polatsk et de Tourau	La prépondérance de la Russie Kiévienne est contestée, mais le rôle des principautés baltes ou polonaises est mis en exergue	Christianisation, développement de l'écriture (les premières chroniques et œuvres littéraires), de l'enseignement (les premières écoles auprès des monastères), de l'architecture (construction de lieux de culte et des forteresses), de l'art figuratif	Les croisades, la mise en place d'un prototype de l'Etat nation, guerres intestines et centralisation
XIIIème-XVIème siècles	Le Grand Duché de Lituanie, union des tribus slaves et baltes pour contrecarrer les offensives militaires des tataro-mongoles du sud–est et des chevaliers teutoniques de l'ouest	L'absorption des terres slaves par la Lituanie, les différences linguistiques, ethniques, culturelles, politico-sociales entre les peuples slaves qui ont commencé à se dessiner étaient infimes	Le G.D.L.–un Etat multiethnique, l'union des terres slaves et lituaniennes est sur la base d'égalité, la prépondérance de l'élément biélorusse (distinct de l'ethnie russe) est soulignée	Le G.D.L.–un Etat multiethnique à la domination de l'élément balte, la Lituanie est la seule héritière de cet Etat historique	Première constitution écrite de 1492 (rédigée en ancien biélorusse et (considérée comme une des premières en Europe), début de parlementarisme (Seïm), réformes administrative et agraire, développement des villes (droit de Magdeburg), essor de la culture biélorusse (imprimerie, littérature)	La Réforme, la Contre Réforme, la féodalisation
XVIème - XVIIIème siècles	La Retch Pospolitaya, les étapes de l'unification du G.D.L et du Royaume de Pologne (union de Kreva de 1385, l'union de Lublin de 1569, union confessionnelle de Berestie de 1596 instituant l'unia (religion de rite orientale sous la juridiction de Rome) l'interdiction de la langue biélorusse en 1696)	Absorption du G.D.L par la Pologne, la polonisation et l'oppression des citoyens de l'ancien G.D.L. (notamment les slaves orthodoxes) au sien de la Retch Pospolitaya, le désordre institutionnel et la faiblesse de l'Etat	L'égalité des parties contractantes au début de l'union du G.D.L et du Royaume de Pologne, l'absorption progressive des terres du G.D.L par la Pologne	L'importance du Royaume de Pologne dans l'union, les éléments de démocratisation, les libertés individuelles des représentants de la chliakhta (petite noblesse)	Réformes administrative, juridique, réforme du Seïm, l'instauration progressive du droit de servage à l'égard des paysans	La mise en place et le renforcement des institutions d'Etat

XVIIIème - XXème siècles	L'Empire russe. Suites aux trois partages de la Retch Pospolitaya, ses terres orientales sont entrées au sein de l'Empire russe. Interdiction de la langue biélorusse et remplacement du nom de la Biélorussie par la Région du Nord-Ouest en 1840, l'écrasement des émeutes de 1830 et de 1863 sur les terres de Litva et de Biélorussie (revendications sociales et nationales), les deux révolutions russes (1905 et 1917), la 1ère Guerre mondiale	Réunification des peuples frères, réalisation de l'aspiration éternelle des peuples slaves de vivre ensemble	Invasion russe, oppression des Biélorusses, russification	Invasion russe, oppression des peuples non russes, russification	Réformes institutionnelles et juridiques, l'abolition du droit de servage, la consolidation des recherche dur la Biélorussie, l'essor de la littérature (souvent clandestine) en Biélorusse ou consacrée à la Biélorussie, théorisation de l'idée nationale biélorusse, début de codification de la langue et de la grammaire biélorusse	Guerres napoléoniennes, les idées du siècle des Lumières, « le printemps des nations »
1918	La République Populaire de Biélorussie	Etat-marionnette sous le protectorat allemand	Le premier Etat indépendant biélorusse	Le premier Etat indépendant biélorusse	Consolidation des revendications nationalistes, premiers ouvrages sur l'histoire nationale	La première guerre mondiale, la paix de Riga
1919-1990	La République Soviétique Socialiste de Biélorussie, la réunification des parties orientale et occidentale de la Biélorussie en 1939, les répressions des années 1930	Le premier Etat biélorusse	Invasion soviétique	Invasion soviétique	Le développement de l'éducation, la biélorussisation des années 1920, les réformes administratives, institutionnelles et juridiques profondes, la mise en place d'un Etat totalitaire	La deuxième guerre mondiale, le régime de l'occupation nazie, collaborationnisme
proclamation de l'indépendance le 27 juillet 1990	La République de Biélorussie, la construction d'un Etat unifié avec la Russie	L'héritage soviétique en tant que base de légitimité de l'Etat biélorusse indépendant	Le refus catégorique du passé soviétique	Le refus catégorique du passé soviétique	La mise en place des structures d'un Eta indépendant, le refus de réformes profondes en économie, « économie de marché socialiste », les premières élections présidentielles, refus de coopérations avec les structures du Conseil de l'Europe, de l'UE, de l'OTAN, Union russo-biélorusse	La guerre froide, l'effondrement de la doctrine communiste, l'élargissement de l'OTAN, de l'UE, du Conseil de l'Europe

En débutant la description par les origines ethniques du peuple biélorusse, il convient de préciser qu'il existe plusieurs versions de l'ethnogenèse des Biélorusses. Dans l'historiographie soviétique[1] dominait la version, selon laquelle les trois peuples slaves[2] – les Russes, les Biélorusses et les Ukrainiens - dériveraient d'une même racine ethnique[3] « *ancienne russe* »[4]. Cette interprétation, défendue par l'historiographie tsariste puis soviétique,[5] fournit une justification à la politique de domination russe en Europe orientale. L'argument qui est avancé est celui de la volonté d'union historiquement présente chez les peuples slaves. Dans les années 1990, les historiens Biélorusses ont proposé une autre hypothèse relative aux origines ethniques des Biélorusses. Les Biélorusses seraient des descendants d'un mélange ethnique se situant entre les tribus baltes et les tribus slaves[6]. Le mot « balte » signifie « blanc » en lituanien et en letton, la Biélorussie est donc la « Russie balte » pour les Lettons et les Lituaniens, ce fait est qualifié par certains historiens en tant que preuve de la conception du substrat balto slave[7].

La théorie du substrat balto slave met en question la puissance de la Russie Kiévienne et de son influence sur les tribus slaves. Les historiens soviétiques (et néo-soviétiques[8]) inscrivaient cet Etat dans la continuité de l'idée de l'union éternelle des peuples slaves[9]. La

---

[1] ГУРОВ, Василий (Vasiliï Gourov), О требованиях к новым учебникам по истории « Sur les exigences pour les nouveaux manuels d'histoire », *Преподавание истории в средней школе (L'enseignement de l'histoire à l'école secondaire),* № 5, 1946, p. 12.

[2] П'ЯНКОУ, Аляксандар (Aliaxandar P'iankou), *Вытокі беларускага народа (Les origines du peuple biélorusse)*, Мінск (Minsk), Дзяржвыданне БССР (l'édition d'Etat de la R.S.S.B.), 1948.

[3] АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski*), Гісторыя БССР (L'histoire de la République Soviétique Socialiste de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Народная асвета (Instruction populaire), 1968, p. 10.

[4] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *История Беларуси. Часть 1- досоветский период (L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique. Volume 1)*, Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2003, p. 24-29.

[5] *Программа по истории для институтов и факультетов истории (Le programme d'histoire de Biélorussie pour les instituts et les facultés d'histoire)*, Минск (Minsk), Минпросвещения (Ministère de l'instruction populaire), 1949, p. 14.

[6] ДОВНАР-ЗАПОЛЬСКИЙ, Митрофан (Mitrofan Dovnar-Zapolskiï), « Российские и польские труды о Беларуси » (Les travaux russes et polonais consacrés à l'étude de la Biélorussie), in *История Белорусии* (*L'histoire de Biélorussie)*, Минск (Minsk), Беларусь (Belarus'), 2005, p. 8.

[7] VAKAR, Nicholas, *Bielorussia. The Making of a Nation. A Case Study*, Cambridge, Harvard University Press, 1956, p. 2-3.

[8] ДЗМІТРАЧКОУ, Петар (Petar Dzmitratchkou), « Новыя падыходы вывучення праблем генезса і развіцця дзаржаунасці на беларускіх землях у Сярэднавеччы » (Les nouvelles approches de l'étude du problème de la genèse et du développement de l'Etat sur les terres biélorusses au Moyen Age), in *Актуальныя праблемы гстарыяграфіі (Les problèmes actuels de l'historiographie*), Мінск (Minsk), выд. МДПУ (éd. de l'Université Pédagogique de Minsk), 2003, p. 6.

[9] Петар ДЗМІТРАЧКОУ (Petar Dzmitratchkou), «Генезіс развіцця дзаржаунасці на беларускіх землях» (La genèse et du dévelopement de l'Etat sur les terres biélorusses), *Беларуская думка (La pensée biélorusse),* № 4, 2001, p. 103-112.

Russie Kiévienne a été présentée en tant que centre[10] autour duquel gravitaient[11] de nombreuses principautés et comme berceau[12] de l'Etat et de la nation « *ancienne russe* »[13]. Les historiens nationalistes ont essayé de prouver qu'entre le Xème et le XIIème siècles les premières formations étatiques, les principautés menaient des guerres intestines incessantes et la domination de la Russie Kiévienne ne peut pas être affirmée dans le contexte spécifique de l'époque[14]. Le paysage politique s'apparentait à une mosaïque dynamique de principautés qui se formaient, montaient en puissance, envahissaient des terres voisines et disparaissaient étant absorbées par des rivaux. L'ethnie « *ancienne russe* » a été qualifiée d'« ethnie inventée »[15] par les historiens biélorusses dans les années 1990. Les historiens nationalistes mettent à l'inverse l'accent sur les principautés de Polatsk et de Tourau, qui ont existé sur les terres biélorusses en soulignant leur indépendance vis-à-vis de la Russie Kiévienne et leur rôle de prémise de l'Etat- nation biélorusse.

L'interprétation de l'évolution historique et du rôle du Grand Duché de Lituanie, de Russie et de Jamoits' (G.D.L.) s'avère être une des questions les plus controversée dans l'histoire des terres biélorusses des XIIème-XVIème siècles. Le G.D.L. était un Etat multiethnique, une confédération de tribus slaves et baltes[16]. Pourtant le « poids » politique, religieux, économique et culturel des groupes ethniques du G.D.L. est fortement discuté. Il n'existe même pas une version communément admise de l'étymologie du terme Litva[17]. Lorsque l'accent est mis sur l'origine balte de ce terme et sur son lien avec le nom de la Lituanie actuelle, le rôle primordial est accordé à l'élément balte de cette formation étatique. La théorie de l'ethnogenèse des tribus des ancêtres des Biélorusses stipule qu'elles proviennent d'un mélange des tribus baltes et slave. L'étymologie du mot Litva (Lituanie en

---

[10] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор Беларуси. Лекция президента Республики Беларусь в БГУ, 14. 03. 2003 (Le choix historique de Biélorussie. Cours du Président de la Biélorussie A. Loukachenko à l'Université d'Etat, le 14 mars 2003)*, Минск (Minsk), издательство БГУ (éd. de l'Université d'Etat), 2003, p. 32.

[11] СТАШКЕВИЧ, Николай (Nikolaï Stachkevitch), « Формирование беларуского государства » (La formation de l'Etat biélorusse), *Беларуская думка (La pensée biélorusse)*, № 1, 2001, p. 36-39.

[12] ЗАГАРУЛЬСКІ, Эдуард (Edouard Zagaroulski), *Западная Русь (IXème-XIIIème века) (La Russie Occidentale (IXème-XIIIème siècles)*, Минск (Minsk), БДУ (l'éd. de l'Université d'Etat), 1998.

[13] ФЕДАРАСАВА, Валянціна (Valiantsina Fedarasava), « Гісторыкі аб старажытнай Русі » (Les historiens à propos de la Russie Ancienne), Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement), № 2, 1997, p. 49-59.

[14] СТРАЛЬЦОУ, Барыс (Barys Straltou), « Нацыянальная ідэя у гістарычнай спадчыне » (L'idée nationale dans l'héritage historique), *Беларуская думка (La pensée biélorusse)*, № 5, 2001, p. 42-44.

[15] ШТЫХАУ, Георгій (Gueorguiï Chtykhau), « Нацыя, якую прыдумалі гісторыкі » (La nation inventée par les historiens), *Беларуская мінуўшына (Le passé biélorusse)*, № 2, 1993, p. 20-23.

[16] САГАНОВІЧ, Генадзь (Henadz Sahanovitch), « У пошуках сярэднявечча » (A la recherche du Moyen Age), *Беларускі гістарычны агляд (La revue critique d'histoire biélorusse)*, vol. 6, avril 1997, p. 3-17.

[17] САСНОУСКІ, Дзмітрый (Dzmitryï Sasnouski), « Пра тэрмін Літва » (A propos du terme Litva), *Беларускі гістарычны часопіс (La revue historique biélorusse)*, № 2, 1999, p. 12-13.

français) remonterait au terme « union ». Certains historiens affirment que cette union, qui est repris dans le nom de Litva, est celle des tribus que nous venons de désigner. L'historiographie russe de l'époque tsariste interprétait le G.D.L. comme un Etat russo-balte, cette vision a été reprise par les historiens soviétiques. La puissance du G.D.L., qui représentait une réelle menace pour la principauté de Moscovie et qui a mené des guerres contre elle, donnait lieu à des explications peu convaincantes et à des silences dans l'historiographie russe et soviétique. Les historiens biélorusses ont proposé leur interprétation du G.D.L. en le posant comme un Etat biélorusse[18]. Les arguments en faveur de l'importance de la composante biélorusse reposent sur le niveau culturel élevé des Biélorusses[19], qui étaient déjà christianisés face à la Jamoits' païenne, ainsi que sur la langue ancienne biélorusse, qui était la langue d'Etat du G.D.L., alors que la Jamoits' n'avait pas encore de langue écrite[20]. Lié à l'apparition de l'imprimerie et au développement de la littérature, l'essor culturel des terres biélorusses au sein du G.D.L. est qualifié de « siècle d'or » biélorusse par les historiens nationalistes. Le développement du parlementarisme (Seim), la croissance des villes avec des éléments de la démocratie locale (droit de Magdebourg), les Statuts du G.D.L., considérés comme la première constitution écrite en Europe, qui ont reflété les éléments progressistes de démocratie et d'égalité – sont des éléments en faveur de la qualification de la période du G.D.L. comme « siècle d'or » biélorusse[21].

La période de l'histoire biélorusse liée à la Retch Pospolitaya, qui a suivi celle du G.D.L. est aussi soumise à débats. Les historiens s'interrogent sur les principes de cette confédération entre le Royaume de Pologne et le G.D.L[22]. Ni l'absorption progressive des terres du G.D.L. par la Pologne, ni ses conséquences culturelles, religieuses, linguistiques et

---

[18] ЕРМАЛОВІЧ, Мікола (Mikola Ermalovitch), *Беларуская дзяржава ВКЛ (Le Grand Duché de Lituanie – un Etat biélorusse)*, Мінск (Minsk), Беллітфонд (Bellitfond), 2000.

[19] БАГДАНОВІЧ, Аляксей (Aliaxeï Bagdanovitch), « Праблемы падручніка : фарміраванне этнічнай свядомасці беларусаў у сярэднявеччы » (Les problèmes du manuel : la formation de la conscience ethnique des Biélorusses au Moyen Age), *Гісторыя - праблемы выкладання (L'histoire - les problèmes de l'enseignement),* № 4, 2002, p. 20.

[20] ТРЕЩЕНОК, Яков (Yakov Trechtchenok), *История Беларуси. Часть 1- досоветский период (L'Histoire de Biélorussie d'avant la période soviétique. Volume 1),* Могилев (Moguilev), издательство МГУ (éd. de l'Université de Moguilev), 2003, p. 42.

[21] L'historien soviétique, l'auteur de l'unique manuel scolaire d'histoire, Laurentsiï Abetsadarski réfute l'opinion sur l'importance de l'élément biélorusse au G.D.L. Le « siècle d'or » a été inventé, d'après lui, par les falsificateurs nationalistes du début du XXème siècle. Il reconnaît toutefois que la langue des Statuts du G.D.L. était le biélorusse. АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski), *У святле неабвержаных фактаў (Dans la lumière des faits incontestables),* Мінск (Minsk), Зорка (Etoile), 1969.

[22] РАЗДІК, Рышард (Rychard Radzik), « Беларусы - погляд з Польшчы» (Les Biélorusses - le regard de la Pologne), *Kraj (Pays),* № 5, 2002.

sociales ne sont pas interprétées de la même manière par les historiens polonais, russes, lituaniens et biélorusses.

Les discussions autour de l'entrée des terres biélorusses au sein de l'Empire russe après les partages de la Retch Pospolitaya[23] se comprennent aisément. L'historiographie tsariste puis soviétique a présenté cet événement comme l'accomplissement de la volonté éternelle des peuples slaves, le cas échéant, russe et biélorusse, de vivre dans l'union. Le terme de réunification[24] employé par les historiens soviétiques pour parler de cet événement est très révélateur. Les historiens nationalistes recourent à d'autres termes parmi lesquels figure celui de « russification forcée », « invasion », « incorporation »[25]. Cette période historique comporte de multiples facettes, qui rendent son évaluation difficile. Parallèlement aux problèmes liés à l'oppression des éléments ethniques biélorusses, on peut questionner ceux liés à existe l'aspect économique et social. En 1840, le nom de Biélorussie est interdit et elle devient la Région du nord-ouest de l'Empire russe, ce qui est une preuve de l'oppression nationale des Biélorusses. En même temps, au sein de l'Empire russe, les terres biélorusses ont bénéficié de l'infrastructure de l'économie russe relativement développée. Un argument intéressant avancé par les historiens néo-soviétiques est celui de la relativité de l'oppression des Biélorusses par les autorités tsaristes, si on la compare à la discrimination, que les Biélorusses ont connue au sein du Royaume de Pologne.

L'éveil national dans des pays de l'Europe occidentale a eu des répercussions dans l'Empire russe, ce qui s'est traduit par un intérêt à l'égard de ses provinces. L'historiographie russe aspirait à une nouvelle identification, les tendances séparatistes dans des régions de l'Empire mettaient en cause le caractère centriste et autoritaire de l'historiographie impériale. La Société impériale de l'histoire a été créée en 1866 à l'instar des cercles historiques occidentaux. Les ethnologues russes ont commencé à s'intéresser aux terres biélorusses; le but politique des recherches était de prouver le caractère russe[26] et non pas polonais des populations de la Région du Nord-Ouest[27]. Les terres biélorusses se trouvant au croisement de

---

[23] ЛЫЧ, Леанід (Leanide Lytch), *Краязнаустава - крынца веду і нацыянальнага стaлення (L'étude du pays – source de connaissances et de la formation de la conscience nationale)*, Мінск (Minsk), Беларускі фонд культуры (la Fondation culturelle biélorusse), 2004, p. 8-20.

[24] АБЕЦАДАРСКІ, Лаурэнцій (Laurentsiï Abetsadarski*), Гісторыя...(L'histoire...*op. cit., p. 82.

[25] ЛЫЧ, Леанід (Leanide Lytch), *Краязнаустава...(L'étude du pays...*op. cit, p. 8-20.

[26] СВИБ, Анжелика (Angelika Svib), *Государственно-правовой статус Беларуси в составе России в пореформенный период (1861-1900) (Le statut politico-juridique de la Biélorussie au sein de l'Empire russe (la période des réformes 1861-1900)*, Минск (Minsk), Институт правоведения (éd. de l'Institut de droit), 2005, p. 20.

[27] ФІЛАТАВА, Алена (Alena Filatava), «Вывучэнне нацыянальнаца складу насельніцтва Беларусі як прыклад нацпалітыкі царскага ураду XVIII–XIX ст. » (L'étude de la composition nationale de la population

la Russie et de la Pologne et ont souvent été le théâtre de confrontation de leurs intérêts concurrents en termes d'influence territoriale, culturelle, identitaire et religieuse. Les politiques de polonisation et de russification[28] sur les terres biélorusses ont débouché sur deux courants historiographiques se référant à des théories pseudo scientifiques de « russisme occidental[29] » en Russie et de « frontières orientales » en Pologne. Les Russes ont voulu prouver que les Biélorusses sont des Russes pervertis par la polonisation et les Polonais voient en Biélorusses les Polonais russifiés.

Malgré le caractère russifiant des recherches consacrées aux terres biélorusses menées par les historiens russes, elles ont mis une première pierre dans l'institutionnalisation et le développement des connaissances historiques, ethnographiques, linguistiques sur la Biélorussie. Le mouvement visant à prouver les liens historiques entre les peuples slaves de l'Empire a soutenu l'élan nationaliste de ces peuples[30]. Parallèlement à l'intérêt des institutions impériales à l'égard de la Biélorussie, le mouvement national biélorusse a été soutenu par certains sympathisants parmi les intellectuels et des nobles russes. Saint-Pétersbourg est devenu un centre important de cercles et d'imprimeries défendant la cause biélorusse. C'est au sein de ces sociétés clandestines qu'ont mûri les idées, qui ont mené aux insurrections sur les terres occidentales de l'Empire russe de 1860 et de 1863. Les recherches sur les terres biélorusses, qui avaient un caractère ethnographique ont abouti à des premières tentatives de théorisation et de codification de l'histoire biélorusse. Le poids quantitatif et l'importance qualitative des travaux de chercheurs russes étaient primordiaux pour la constitution de l'histoire de Biélorussie en tant que science. Le premier ouvrage de l'histoire de Biélorussie a vu le jour en 1910. Cet ouvrage de Vaclau Lastouski intitulé « L'aperçu de

---

de Biélorussie en tant qu'exemple de la politique nationale du gouvernement tsariste (XVIIIème–XIXème siècles), in *Гісторыя, якой няма у падручніках (L'histoire qui n'existe pas dans les manuels),* Мінск (Minsk), Адукацыя і выхаванне (L'enseignement et l'éducation), 2002, p. 68.

[28] «Указ генерал-губернатора Муравьева о запрете использования польского языка в Северо -Западном крае» (L'oukase du général gouverneur Mouraviev sur l'interdiction de l'usage de la langue polonaise dans la Région du Nord-Ouest), in *Дакументы крынцы па гісторы Беларусі (Les documents et les sources sur l'histoire de Biélorussie),* Мінск (Minsk), АН БССР (Académie des Sciences de la R.S.S.B.), 1940, p. 535.

[29] ЦЬВІРКЕВІЧ, Аляксандар (Aliaxandar Ts'virkevitch), *Заходнерусізм (Le russisme occidental),* Мінск (Minsk), Ураджай (Uradjai), 1993 (1ère édition 1929).

[30] БАЛТРАМАЙТИСЪ, С. (S. Baltramaitis'), *Сборник библіографическихъ материаловъ для географіи, исторіи, права, статистики и этнографіи Литвы с приложением списка литовскихъ и древнерусскихъ книг съ 1553 по 1903 (Le recueil des références bibliographiques pour la géographie, l'histoire, le droit, les statistiques et l'ethnographie de la Litva avec la liste des livres lituaniens et anciens russes édités entre 1553 et 1903),* Санкт Петербург (Saint-Pétersbourg), тип. Безобразова (éd. Bezobrazov), 1904. Cet ouvrage présente un catalogue extrêmement riche des matériaux concernant la Litva édités en allemand, en latin, en russe, en polonais, en français, en lituanien depuis 1553.

l'histoire de Biélorussie[31] » est considéré comme le début de la recherche de l'historiographie biélorusse.

Le début du XXème siècle est marqué par l'accomplissement, la concrétisation et la matérialisation de l'idée nationale biélorusse, dont la genèse clandestine remonte au milieu du XIXème siècle. Cette idée nationale trouve d'abord son expression dans l'activité littéraire des premiers écrivains et poètes biélorusses, regroupés autour des cercles littéraires et des éditions. Elle ensuite est reprise dans les idées des partis politiques, qui apparaissent dans tout l'Empire russe à la fin du XIXème siècle. La réalisation la plus importante de l'idée de l'indépendance nationale est la création de la République Populaire Biélorusse (R.P.B). Pour les historiens nationalistes, cet Etat qui est le premier à contenir l'adjectif « biélorusse » dans son titre, est le premier Etat national biélorusse. Les arguments retenus par les historiens soviétiques, qui considèrent la R.P.B comme une marionnette, une formation temporaire sans conséquence importante pour la nation biélorusse, tiennent à la durée d'existence très courte de cet Etat, ainsi qu'à la demande de protectorat de l'Allemagne, qui a été adressée par les dirigeants de la R.P.B. au kaiser allemand.

Les historiens soviétiques et néo soviétiques nomment leur « premier Etat biélorusse[32] » - la République Soviétique Socialiste de Biélorussie (R.S.S.B.). Cette République au sein de l'U.R.S.S. a fourni un cadre de développement pour la nation biélorusse, elle a également donné un statut officiel à la langue et à l'histoire biélorusses. L'U.R.S.S. des années 1920 a mené une politique favorisant le développement national de ses composantes. Cette politique connue en R.S.S.B. sous le nom de « biélorussisation » a laissé un héritage important pour la nation biélorusse. Les sciences et, en particulier, l'histoire nationale, ont connu un essor très important. L'Académie des sciences, ainsi que les premières universités nationales ont été créées dans les années 1920. Le système scolaire a fait un énorme pas en avant. La campagne pour l'alphabétisation a permis aux masses d'accéder à la langue biélorusse codifiée. Pourtant, une des caractéristiques majeures de la politique nationale des bolcheviks est son incohérence. Les bolcheviks ont posé la distinction théorique entre le nationalisme bourgeois, qui a été engendré par le passage du féodalisme au capitalisme et le nationalisme prolétarien, qui devait contrecarrer la séparation des nations et unir les prolétariats de toutes les nations dans la lutte contre l'exploitation. Dans le système

[31] ЛАСТОУСКІ, Вацлау (Vatslau Lastouski), *Кароткая гісторыя Беларусі (L'aperçu de l'histoire de Biélorussie)*, Мінск (Minsk), Вышэйшая школа (Ecole supérieure), 1993 (1ère édition 1910).

[32] ЛУКАШЕНКО, Александр (Alexandre Loukachenko), *Исторический выбор…(Le choix historique…*op. cit., p. 43. A. Loukachenko lie le début de l'Etat biélorusse à la R.S.S.B.

théorique marxiste, la question nationale a toujours eu une importance secondaire par rapport à la question des catégories sociales. Les théoriciens de l'Etat soviétique n'hésitaient pas à employer des doubles standards et des formules élastiques pour s'assurer un soutien de la part des peuples de la Russie en leur promettant une certaine autonomie et le droit de sortir de la fédération soviétique, un droit qui est resté une conception théorique. Dans la doctrine de Lénine, les peuples opprimés de la Russie tsariste avaient droit à l'autodétermination. Sans avoir accepté le postulat des austro-marxistes concernant l'autonomie nationale et culturelle des peuples, Lénine considérait dans ses écrits, que la démocratie du prolétariat est la culture internationale des travailleurs. Cette culture internationale n'a aucun lien avec les particularismes d'une culture nationale. Dans les schémas intellectuels des marxistes soviétiques, l'idée de l'autodétermination ne supposait pas un droit à la sécession, ni à l'indépendance. La suppression des divergences nationales était interprétée comme le nivellement des inégalités économiques et sociales entre les peuples de l'Empire russe.

Au début de la construction de l'U.R.S.S., les bolcheviks devaient mener une politique qui puisse « séduire » les peuples de l'ancien Empire russe et les convaincre d'entrer dans l'Union soviétique. Pourtant, l'évolution interne de l'Etat soviétique a connu des changements relatifs à la question nationale. Une certaine libéralisation à l'égard des nations de l'U.R.S.S. des années 1920 a été suivie d'un durcissement considérable, qui s'est accentué avec l'arrivée du commissaire aux affaires des nationalités au post du dirigeant de l'Etat soviétique. Un compromis entre les déclarations d'avant la révolution et leur réalisation pratique a été trouvé à la fin des années 1920. La nation a été considérée comme le produit d'une certaine époque, qui devait être dépassée dans le stade du communisme. Staline a introduit le terme de « nation socialiste », qui existe indépendamment de la conscience subjective de l'individu. La nation est soumise à l'évolution, comme tous les phénomènes sociopolitiques. La nation est le produit d'une configuration historique particulière et elle doit être dépassée dans le stade supérieur du développement d'une société, à savoir le communisme. Une politique laxiste à l'égard des particularités nationales a été remplacée par une véritable guerre aux « éléments nationalistes » dans tout le pays dans les années 1930. Les représentants de l'intelligentsia nationale des Républiques : les écrivains, les artistes, les académiciens se sont retrouvés en exil. Le développement national biélorusse est entré dans sa phase soviétique, qui est synonyme de l'oubli de l'histoire nationale biélorusse et de sa soumission à l'histoire de l'U.R.S.S. ou plus exactement à l'histoire du parti communiste de l'U.R.S.S.

La période soviétique est interprétée différemment par les historiens. Les historiens soviétiques ont mis l'accent sur les accomplissement économiques et sociaux que la Biélorussie a atteint à l'époque soviétique et qui ont permis à une Biélorussie paysanne et pauvre de devenir une R.S.S.B. industrialisée et riche. Les historiens nationalistes en Biélorussie, ainsi qu'en Pologne et dans les pays baltes, soulignent le caractère coercitif et antidémocratique du système totalitaire soviétique, qui a freiné le développement national des entités soviétiques et de ses satellites.

Enfin, la période actuelle est lue différemment par les historiens biélorusses. Ceux qui soutiennent le projet historique, mémoriel et identitaire du pouvoir en place décrivent la période actuelle en terme positifs en avançant la sauvegarde des éléments de protection sociale héritée de la période soviétique, l'absence de mesure radicale dans l'économie une certaine attention à l'héritage national biélorusse. Les nationalistes biélorusses, lituaniens, polonais et russes notent les éléments antidémocratiques du système, l'oppression de l'opposition, le contrôle des médias, l'isolation internationale du pays, le dernier sur le continent européen à ne pas intégrer le Conseil de l'Europe et à appliquer la peine de mort. Les chercheurs nationalistes soulignent la destruction de l'héritage national biélorusse, de la culture et de la langue, l'interventionnisme étatique, souvent brutal sur le champ de l'historiographie, la réécriture de l'histoire, les tentatives d'imposer un projet historique et identitaire chimérique et contradictoire, comprenant les éléments soviétiques, panslaves, nationalistes au détriment de la déclinaison pluriel du récit historique et identitaire.

Annexe № 2. Les affiches « Pour la Biélorussie » 2002-2004.

« Pour la Biélorussie. Pour la stabilité ». Des ouvriers heureux.

« Pour la Biélorussie. Pour l'indépendance ». Inscription sur le tableau : « Je suis citoyen de la République de Biélorussie. Patrie Biélorussie Minsk. ». Un élève heureux.

« Pour la Biélorussie. Pour la stabilité ». Transmission de la mémoire. Un vétéran de la Seconde Guerre mondiale et les étudiants.

« Pour une Biélorussie en paix». Les jeunes Biélorusses au pied du monument de la Victoire (Seconde Guerre mondiale) à Minsk.

« La police nationale. Toujours à vos côtés ».

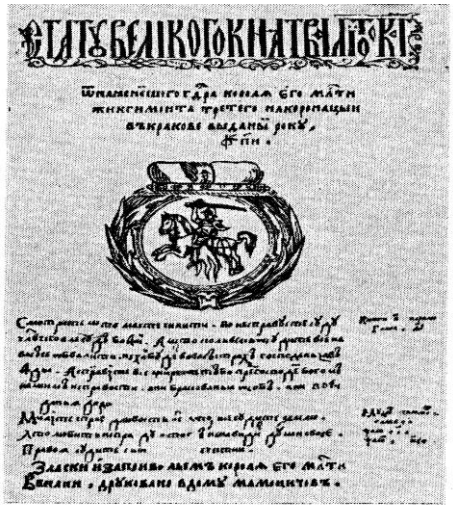
« C'est ma patrie ». Une enfant heureuse.

«Pour la Biélorussie. Pour le peuple ». Le nouveau bâtiment de la Bibliothèque nationale de Biélorussie. Un ouvrier heureux.

« Pour une Biélorussie sportive ». Un champion des JO.

Source : site http://resurs.by/2009/06/12/tolko-za.html

Annexe № 3. Les illustrations tirées du manuel de L. Abetsadarski (édition 1968).

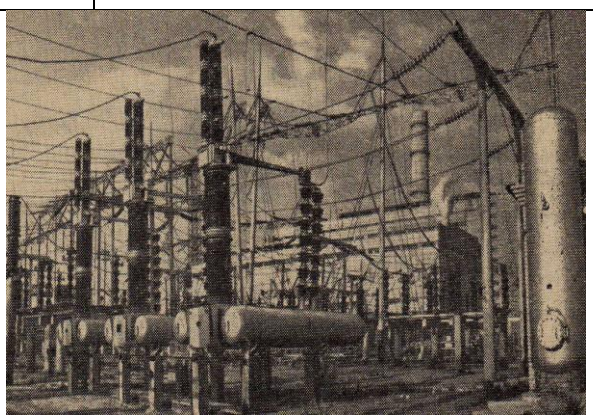


Статут Великого княжества Литовского (1588 г.) — свод законов, которым в Белоруссии было установлено крепостное право.

La couverture du manuel de L. Abetsadarski. L'image de la couverture met l'accent sur la révolution de 1917 en tant qu'événement majeur de l'histoire biélorusse	La couverture du Statut du G.D.L. de 1588. L'inscription qui accompagne l'image est la suivante : « Statut du G.D.L. de 1588 - recueil des lois par lesquelles le droit de servage a été instauré en Biélorussie ». Il n'y a aucune mention du caractère progressiste du Statut

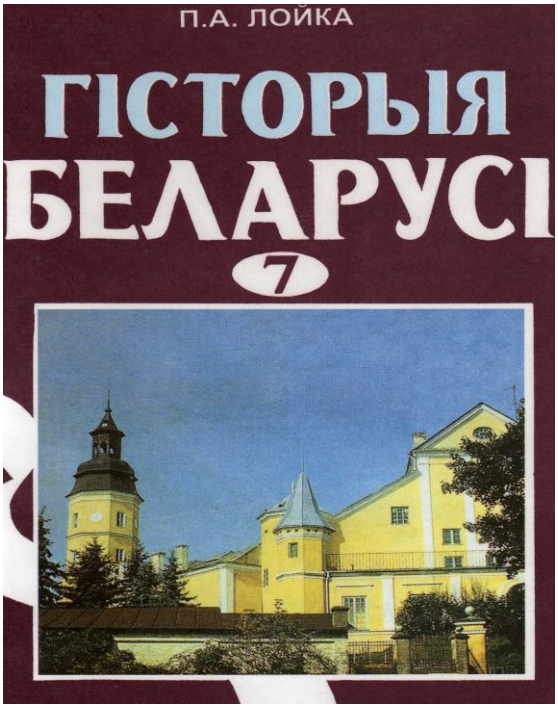
Мітынг салдат на Заходнім фронце.

Le premier imprimeur F. Skaryna. L'auteur se réfère à ce personnage, mais écrit : « malgré tous les aspects progressistes de son activité, Skaryna était prisonnier de son temps et de l'étroitesse des aspirations de sa classe sociale »	Le rassemblement des soldats sur le Front Occidental. Les événements révolutionnaires du début du XXème sont mis en exergue par l'auteur



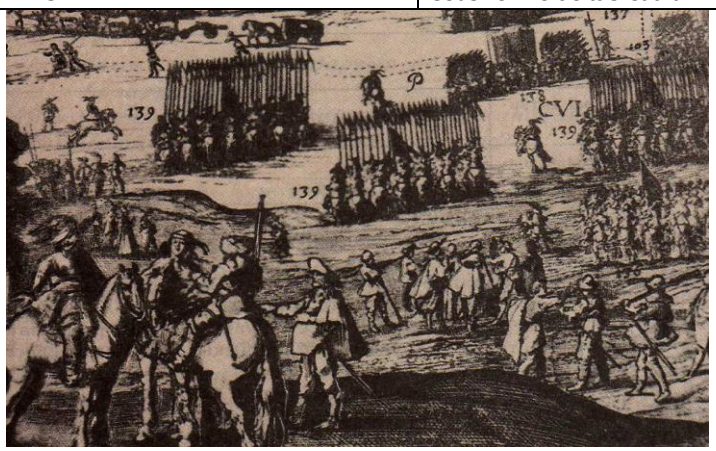
Punition des paysans. Dessin du XVIIème siècle. La condition sociale des paysans et la lutte des classes sont les thèmes majeurs du manuel	Une des centrales hydrauliques de la Biélorussie. L'auteur met l'accent sur les « acquis du socialisme », sur l'industrialisation de la Biélorussie

Annexe № 4. Les illustrations tirées du manuel de P. Loïka (édition 1998).

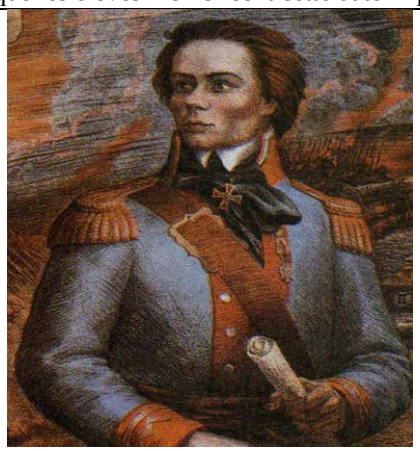


La couverture du manuel de P. Loïka (l'édition 1998) avec la photographie du musée historique de Minsk

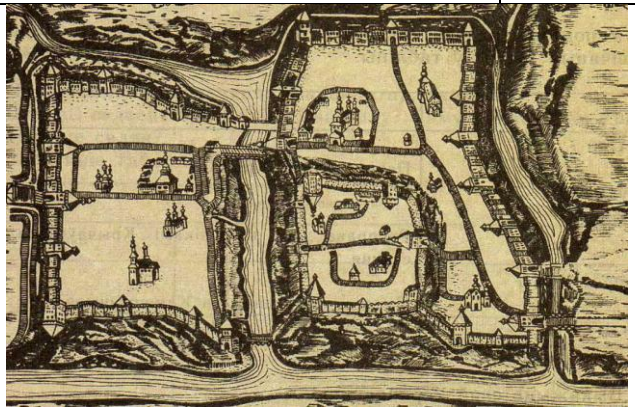
Page du manuel avec une gravure du XVIème siècle représentant le Seim (réunion) de Lublin qui a aboutit à la signature de l'accord de Lublin instaurant la Retch Pospolitaya. L'auteur a mis les dates de cet événement sous forme de tableau afin que les élèves mémorisent cette date importante



Une gravure de 1634 représentant la bataille entre les troupes de Moscovie et du G.D.L. près de Smolensk. L'auteur présente les documents historiques prouvant que les relations russo-biélorusses n'ont pas toujours été fraternelles



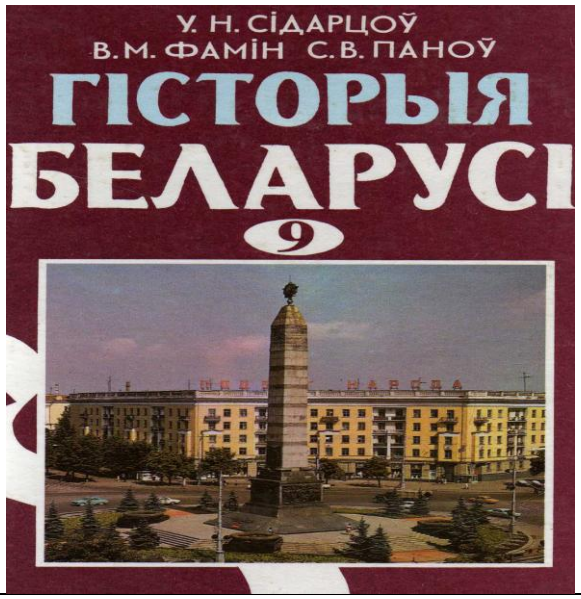
Le portrait de Tadeuch Kastuchka, héro national de la Pologne et des Etats-Unis. En 1794, il a dirigé l'insurrection contre le pouvoir russe en Biélorussie. Pourtant, dans sa Biélorussie natale, il ne fait partie que du panthéon des héros réclamés par les historiens et les forces nationalistes. Le nom de T. Kastuchka n'est pas présent dans le discours officiel.

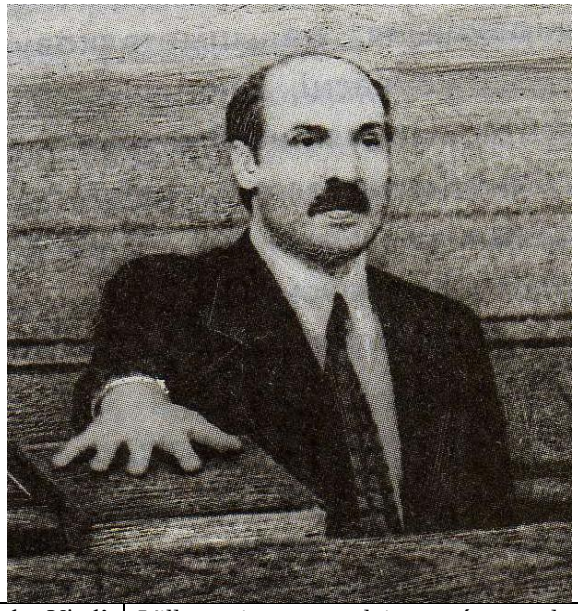


Vitsebk. Plan du XVème siècle

Michaïl Aguinski, éminent compositeur biélorusse du XVIIIème siècle

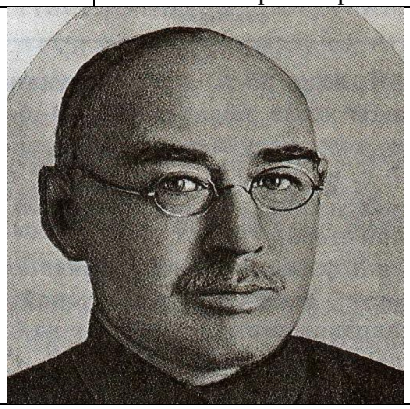
Annexe № 5. Les illustrations tirées du manuel d'Ouladzimir Sidartsou, de Vital' Famine et de Siargueï Panou (édition 1997).





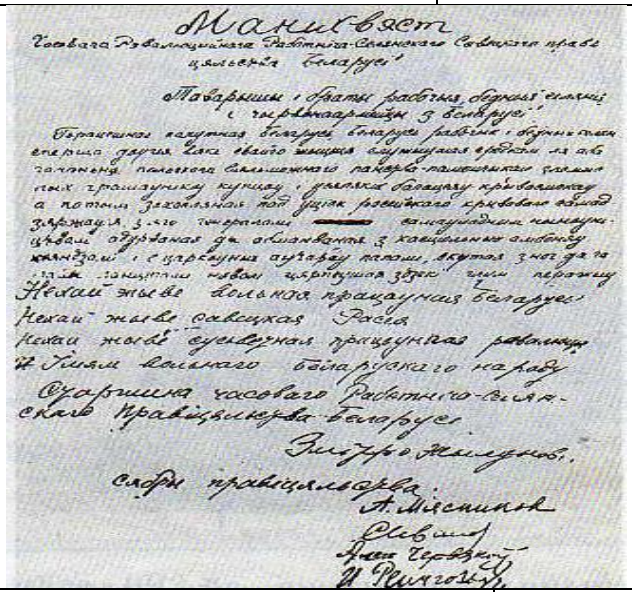
La couverture du manuel d'Ouladzimir Sidartsou, de Vital' Famine et de Siargueï Panou (édition de 1997) avec la photo du monument aux soldats de la Seconde Guerre mondiale à Minsk

L'illustration reproduite présente le président Loukachenko au moment de son serment sur la Constitution après sa première élection en 1994



Le ministre des affaires étrangères de la R.S.S.B. K. Kisialeu signe le Statut de l'ONU. San-Fransico, 1945.

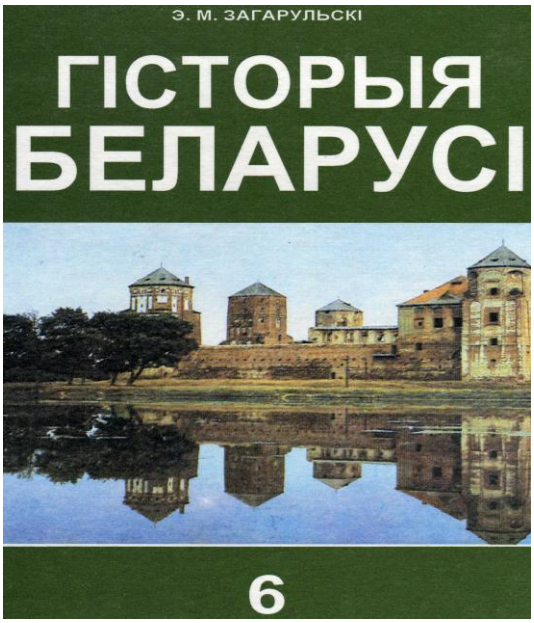
Usevalad Ignatouski, ministre de l'éducation de la R.S.S.B., professeur à l'Université d'Etat, président de l'Académie des Sciences de la R.S.S.B., auteur de l'un des premiers ouvrages sur l'histoire de la Biélorussie


Манифест

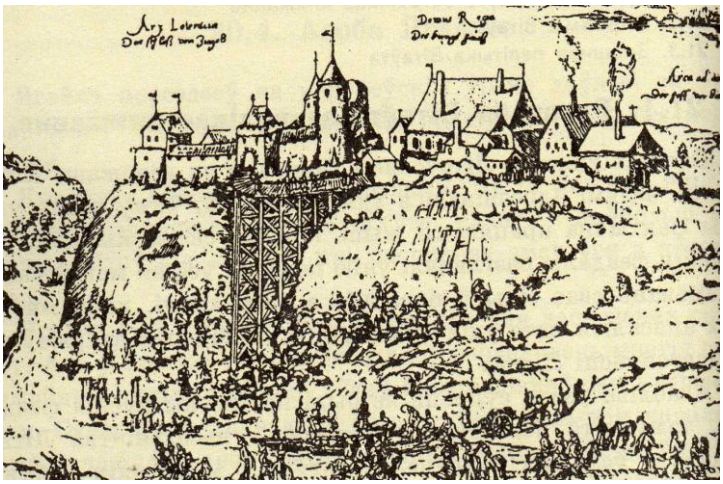
La déclaration de la création de la R.S.S.B. Janvier 1919.

Yanka Kupala et Yakub Kolas, 1935. Les poètes les plus éminents de la Biélorussie. Yanka Koupala est l'auteur de l'œuvre « Touteichyia » que nous avons évoquée

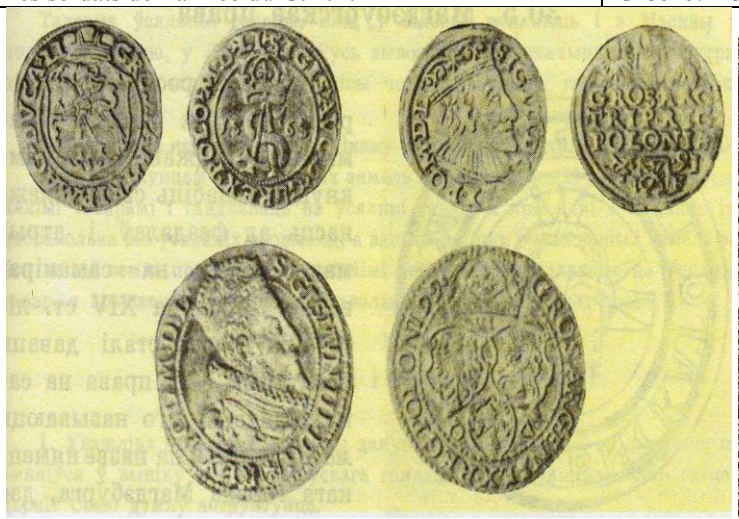
Annexe № 6. Les illustrations tirées du manuel d'Edouard Zagaroulski (édition 1999).

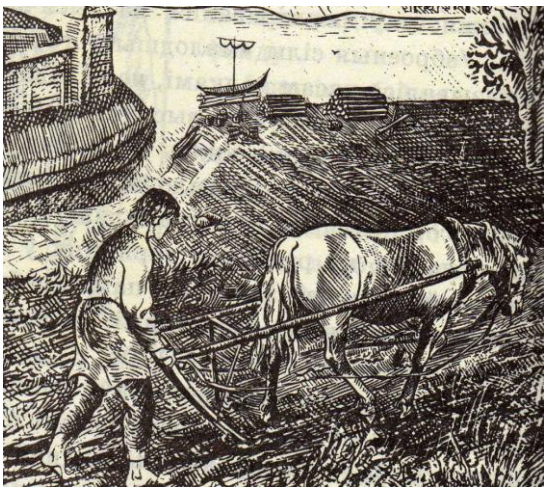


La couverture du manuel d'E. Zagaroulski avec la photo du château de Mir, un des rares vestiges du Moyen Age en Biélorussie	Château de Navagradak (Novogroudok), première capitale du G.D.L.



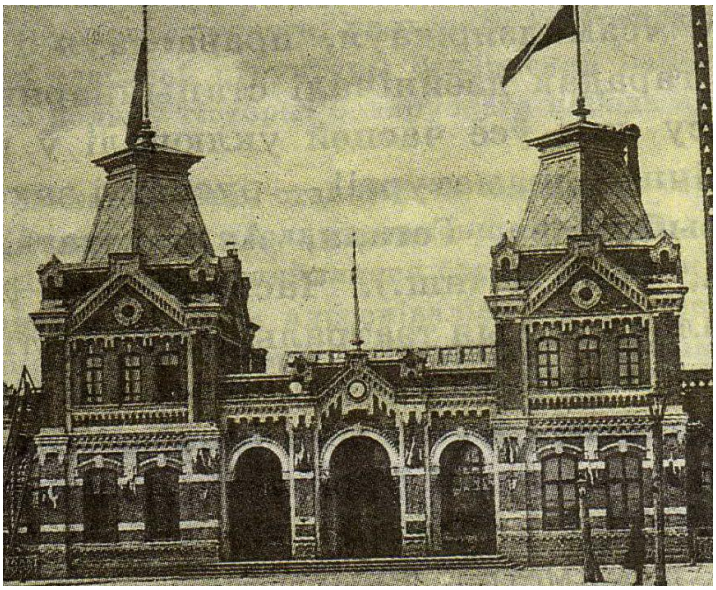
Les soldats de l'armée du G.D.L.	Grodna. Dessin du XIVème siècle





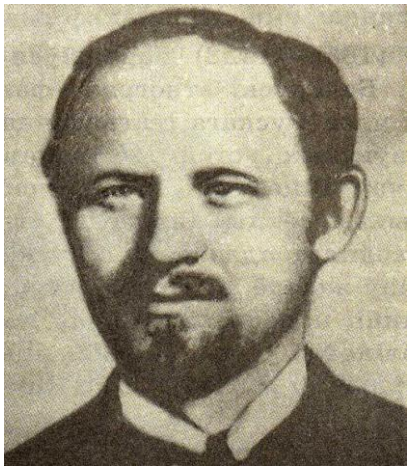
La monnaie du G.D.L. pièces des XIVème- XVème siècles	Un paysan biélorusse. Dessin du XVIIème siècle

Annexe № 7. Les illustrations tirées du manuel de M. Bitch (édition 1998).



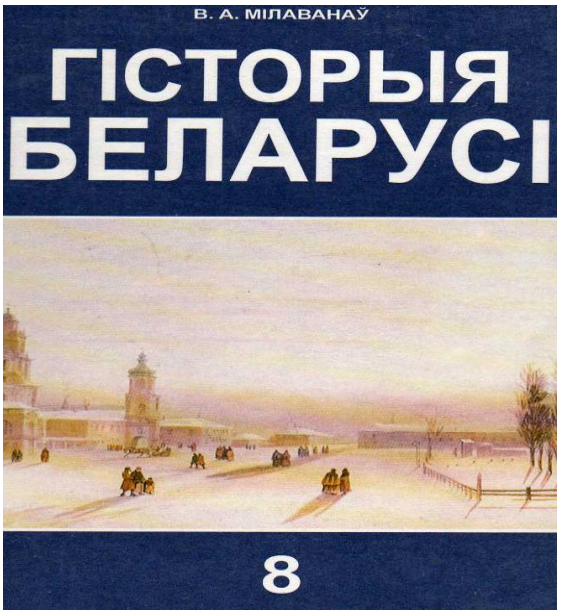
La couverture du manuel de M. Bitch (édition 1998) avec la photo du centre historique de Minsk	La gare de Minsk. Photographie du début du XXème siècle

Les paysans biélorusses. Photographie de la fin du XIXème siècle	Kastus Kalinouski



La foire du village. Photographie de la fin du XIXème siècle	Vatslau Lastouski, auteur du premier ouvrage sur l'histoire de la Biélorussie

Annexe № 8. Les illustrations tirées du manuel de V. Milavanau (édition 1998).



MUŻYCKAJA PRAUDA.

Dziecinki!

Minuło uże toje, kali zdawalo sia usim, szto mużyckaja ruka zdasce tolko da sachi,—ciepier nastau taki czas, szto my sami możem pisaci, i to pisaci takuju praudu sprawiedliwu jak Boh na niebi. O, zahremić nasza prauda i jak małanka pierelecić pa swieci! Niechaj paznajuć szto my możem nie tolko karmić swaim chlebom, no jeszcze i uczyć swajej mużyckoj praudy.

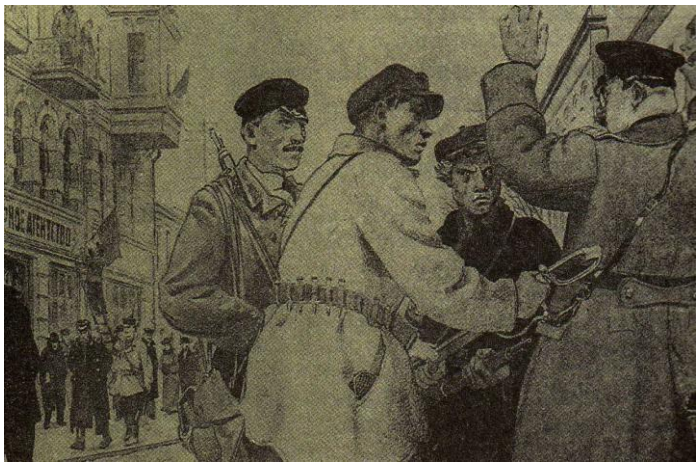
niczoho dobraho jak i z pierszaho nie budzie.

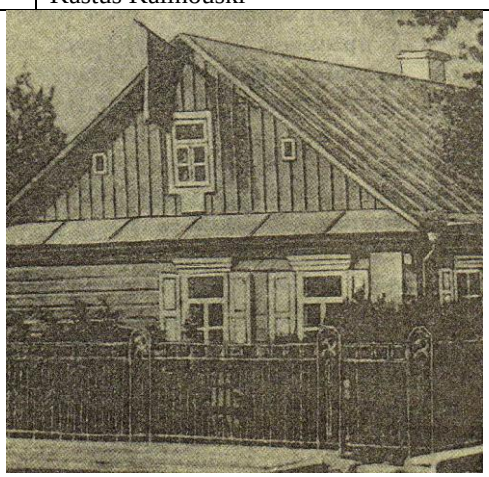
Ad maskala i panou nie ma czeho spadziewaci sia; bo jony nie wolności a błumu i zdzierstwa naszeho choczuć. No nie douho jony nas buduć abdziraci, bo my paznali bdzie siła i prauda i budziem wiedać jak rabić treba kab dastać ziemlu i swabodu. Ważmiem sia Dzieciuki za ruki i dziarżem sia razom! a kali pany schoczuć trymać z nami, tak niechaj że robiać pa świętej sprawiedliwości: bo kali inaczej—tak czort ich pabiery! Mużyk pakul zdużaje trymaci kosu i sakieru, baranić swaho patrapić i u nikoho łaski prasić nie budzie.

Hetu: Mużyckuju Praudu napisau i znou pisaci budzie Jaśko haspadar z pad Wilni

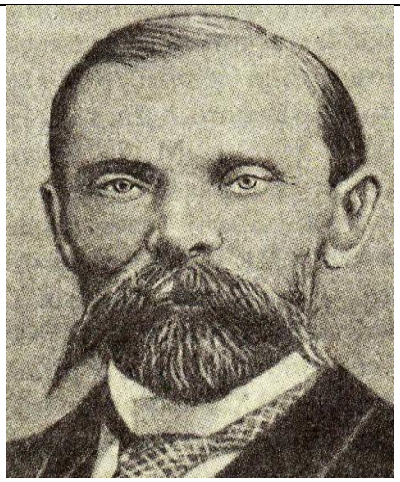
Kasztuje hroszy 5

La couverture du manuel de V. Milavanau avec la reproduction d'un tableau du XIXème siècle représentant le centre historique de Minsk	La page de « La vérité de moujik » rédigée par Kastus Kalinouski



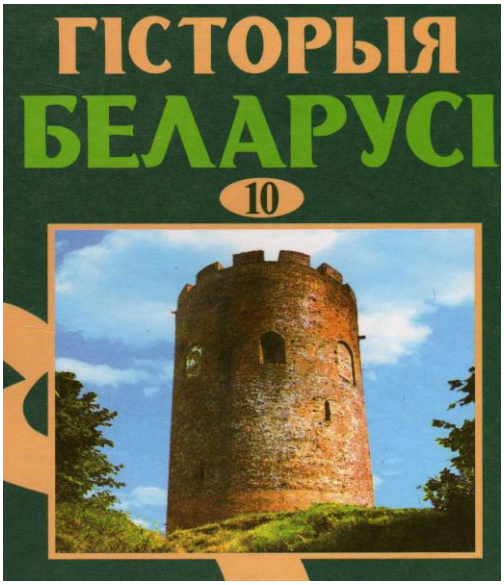


Les bolchéviks désarment la police à la gare de Minsk. Dessin du début du XXème	La maison à Minsk où le premier congrès du parti russe social-démocrate s'est tenu en 1989. Photo de 1935

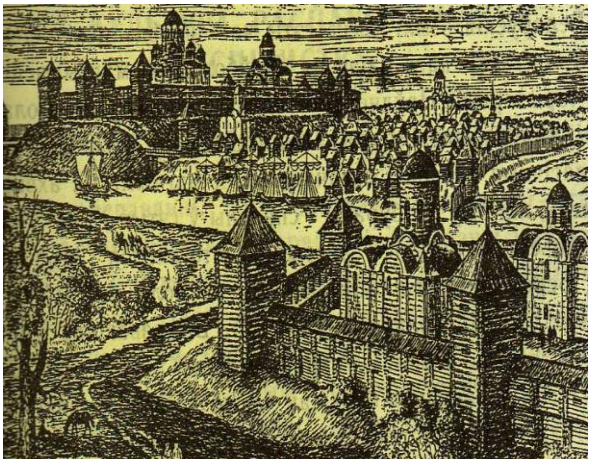


Frantichak Bagouchevitch, un des premiers poètes et écrivains biélorusses. Au XIXème siècle, il a contribué à la codification de la langue biélorusse	Impératrice Catherine II. Sous son règne, la Biélorussie a été annexée à la Russie après les partages de la Retch Pospolitaya

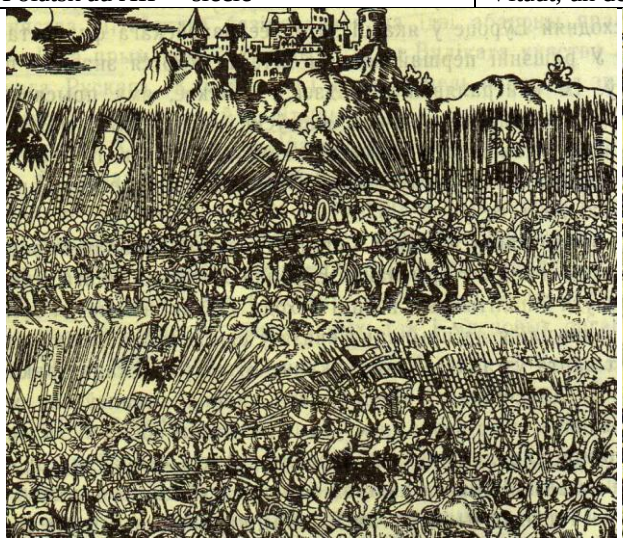
Annexe № 9. Les illustrations tirées du manuel de Gueorguiï Chtykhau, de Pavel Loïka et de d'Igar Audzeeu (édition 2002).



La couverture du manuel avec la photo de la Tour blanche (Belaya Veja) qui remonte au Moyen Age et qui a donné son nom à une réserve naturelle exceptionnelle	Oussiaslau, prince légendaire de Polatsk. Dessin du XIIème siècle



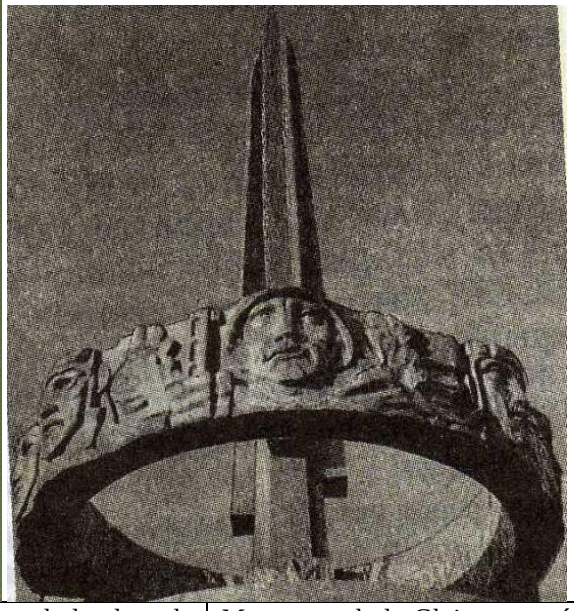
Polatsk au XIIème siècle	Vitaut, un des ducs du G.D.L. les plus connus



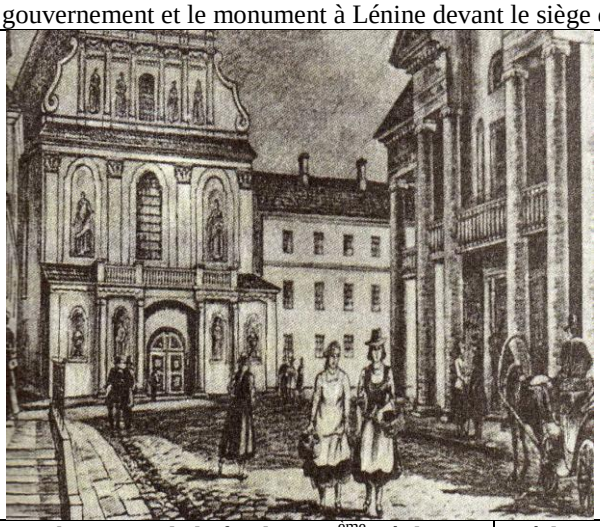
15 juillet 1410. Bataille de Grunwald. Les troupes du G.D.L. ont triomphé face aux chevaliers teutoniques	Vitsebsk. Dessin de 1644

Annexe № 10. Les illustrations tirées du manuel d'Yaouguen Novik (édition 2000).

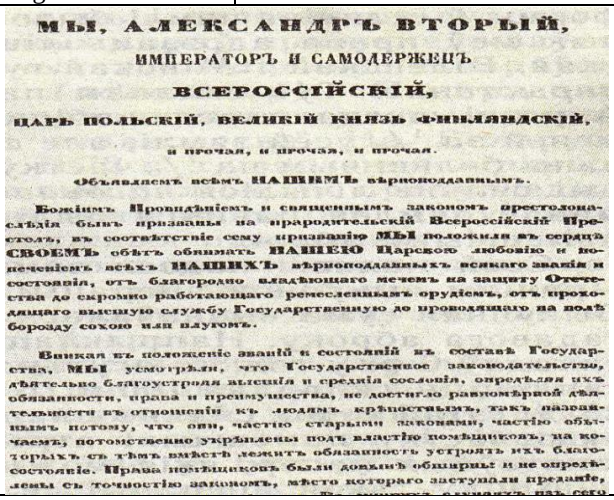
La couverture du manuel d'Yaouguen Novik avec la photo de la place de l'Indépendance à Minsk (anciennement place Lénine) avec la Maison du gouvernement et le monument à Lénine devant le siège du gouvernement



Monument de la Gloire commémorant les soldats de la Seconde Guerre mondiale



Minsk. Dessin de la fin du XIXème siècle



МЫ, АЛЕКСАНДРЪ ВТОРЫЙ,

ИМПЕРАТОРЪ И САМОДЕРЖЕЦЪ

ВСЕРОССІЙСКІЙ,

ЦАРЬ ПОЛЬСКІЙ, ВЕЛИКІЙ КНЯЗЬ ФИНЛЯНДСКІЙ,

и прочая, и прочая, и прочая.

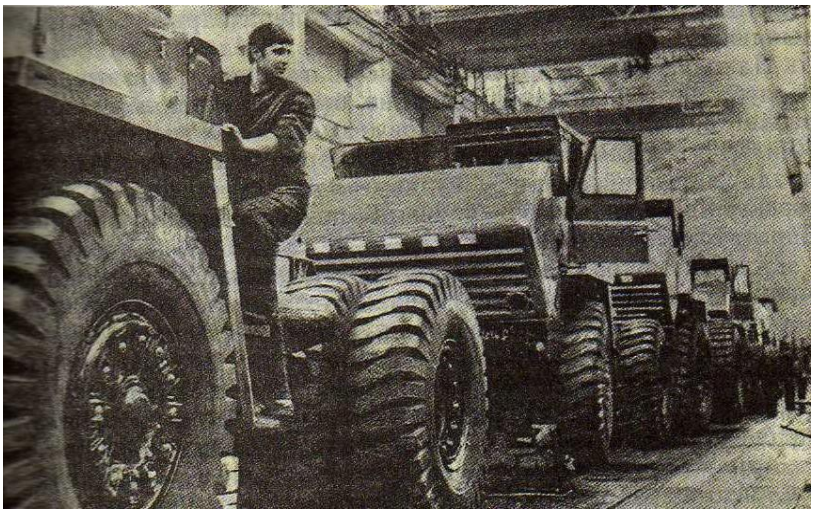
Объявляемъ всѣмъ НАШИМЪ вѣрноподданнымъ.

Божіимъ Провидѣніемъ и священнымъ закономъ престолонаслѣдія быв призваны на прародительскій Всероссійскій Престолъ, въ соотвѣтствіе сему призванію МЫ положили въ сердцѣ СВОЕМЪ обѣтъ обнимать НАШЕЮ Царскою любовію и попеченіемъ всѣхъ НАШИХЪ вѣрноподданныхъ всякаго званія и состоянія, отъ благородно владѣющаго мечемъ на защиту Отечества до скромно работающаго ремесленнымъ орудіемъ, отъ проходящаго высшую службу Государственную до проводящаго на полѣ борозду сохою или плугомъ.

Внимая къ положенію званій и состояній въ составѣ Государства, МЫ усмотрѣли, что Государственное законодательство, дѣятельно благоустроя высшія и среднія сословія, опредѣляя ихъ обязанности, права и преимущества, не достигло равномѣрной дѣятельности въ отношеніи къ людямъ крѣпостнымъ, такъ называемымъ потому, что они, частію старыми законами, частію обычаемъ, потомственно укрѣплены подъ властію помѣщиковъ, на которыхъ съ тѣмъ вмѣстѣ лежитъ обязанность устроять ихъ благосостояніе. Права помѣщиковъ были довольно обширны: и не опредѣлены съ точностію закономъ, вмѣсто котораго заступали преданіе,

Déclaration du 19 février 1861 par laquelle Alexandre II a aboli le droit de servage dans l'Empire Russe

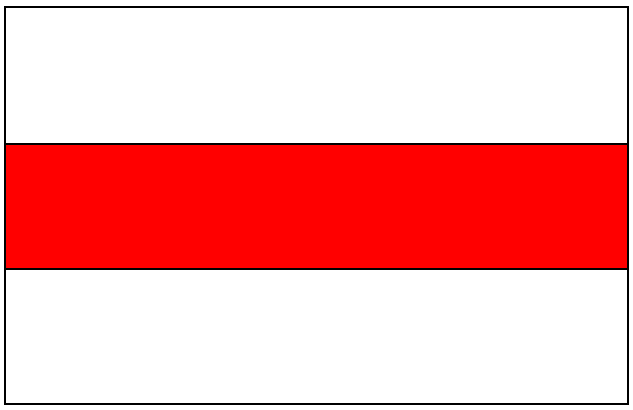
Le portait du général-gouverneur Mouraviev « bourreau » accompagne la louange qu'Yaouguen Novik fait à cet homme d'Etat russe

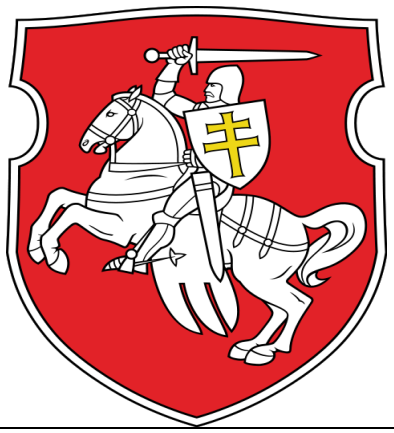


L'usine des tracteurs « Belaz » construite dans les années 1960 est évoquée en tant qu'un acquis de l'industrialisation soviétique en Biélorussie

Annexe № 11. Les drapeaux et les armoiries de la Biélorussie (XXème siècle).

Le drapeau de la R.S.S.B. (1919-1991)[1]	Les armoiries de la R.S.S.B. (1927-1991)[2]





Le drapeau blanc-rouge-blanc (1991-1995)[3]	Les armoiries « Poursuite » (1991-1995)[4]

Le drapeau de la République de Biélorussie introduit en 1995[5]	Les armoiries de la République de Biélorussie introduites en 1995[6]

[1] Source :http://www.vexillographia.ru/belarus/index.htm
[2]Source :http://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%93%D0%B5%D1%80%D0%%D1%81%D0%BA%D0%BE%D0%B9_%D0%A1%D0%A1%D0%A0Source :http://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%93%D0%B5%D1%80%D0%%D1%81%D0%BA%D0%BE%D0%B9_%D0%A1%D0%A1%D0%A0
[3] Source : http://be.wikipedia.org/wiki/%D0%92%D1%8B%D1%8F%D0%B2%D0%B0:Pahonia.svg
[4] Source : http://be.wikipedia.org/wiki/%D0%92%D1%8B%D1%8F%D0%B2%D0%B0:Pahonia.svg
[5]Source :http://ru.wikipedia.org/w/index.php?title=%D0%A4%D0%B0%D0%B9%D0%BB:Flag_of_Belarus.svg&filetimestamp=20100511084400
[6]Source : http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Coat_of_arms_of_Belarus.svg